



HAL
open science

Penser Manger. Les représentations sociales de l'alimentation.

Saadi Lahlou

► **To cite this version:**

Saadi Lahlou. Penser Manger. Les représentations sociales de l'alimentation.. Psychologie. Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales (EHESS), 1995. Français. NNT: . tel-00167257

HAL Id: tel-00167257

<https://theses.hal.science/tel-00167257>

Submitted on 17 Aug 2007

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

ECOLE DES HAUTES ETUDES EN SCIENCES SOCIALES.

Penser Manger

Les représentations sociales de l'alimentation

Thèse de Psychologie Sociale
pour le Doctorat nouveau régime

Saadi LAHLOU

sous la direction de Serge MOSCOVICI

Jury :

Denise JODELET

Claude FISCHLER

Serge MOSCOVICI

Michel-Louis ROUQUETTE

Soutenue le 27 mars 1995

A ma grand-mère, Zina Ely, qui m'a transmis sa passion pour la recherche.

Remerciements.

Voilà, c'est fini, il ne m'a finalement fallu qu'un peu plus de 10 ans pour terminer cette thèse. L'Arlésienne est arrivée, aujourd'hui vous pourrez enfin être rasé gratis en lisant mon pavé !

A vous qui m'avez aidé, poussé, soutenu techniquement, moralement et financièrement durant tout ce temps, voici quelques remerciements, faible contrepartie de tout ce que vous m'avez donné.

A Jove principium : Mosco, cher et redoutable Professeur, vous m'avez guidé sur la Voie ardue de l'initiation académique. Je me suis nourri de vos travaux, et votre exigence théorique et formelle, si elle m'a fait bien des fois enrager, fut, je m'en rends compte à présent, l'utile sécateur du jardinier sur une plante indocile. Ce travail est un prolongement de vos travaux. De l'élève au Maître, merci.

Merci à ceux qui ont accepté de constituer avec Serge Moscovici mon jury de thèse : Denise Jodelet, Claude Fischler (également pré-rapporteur), Michel-Louis Rouquette (également pré-rapporteur). Le souvenir fastidieux de ma dernière relecture est encore présent dans mon esprit, aussi j'apprécie à sa juste valeur leur dévouement à la Science quand ils ont accepté la charge de lire cette pile de papier. Leurs travaux dans le domaine de la représentation sociale et dans celui de l'alimentation ont en maints endroits apporté une contribution cruciale à cette thèse, qui parcourt un champ qu'ils ont construit et balisé.

Les géants sur les épaules desquels se hisse le nain sont souvent nombreux. J'ai aussi des dettes envers les morts. Gregory Bateson, Charles Darwin, Emile Durkheim, Sigmund Freud, Benjamin Lee Whorf, Ludwig Wittgenstein, pour ne citer que les principaux, m'ont profondément influencé par leurs écrits. Puissiez-vous vivre encore ! Du nain aux géants, merci.

Amis et collègues, patients accoucheurs, cent fois vous m'avez relevé ou sorti de l'ornière, moralement et techniquement. Sans vous je n'en serais jamais venu à bout. Je vous dois des conseils, des discussions, de la biblio, les relectures, des critiques constructives et un soutien moral précieux.

Merci d'abord à Valérie Beaudouin, qui m'a donné plus que je ne saurais dire.

A Claude Fischler encore, qui a souvent amicalement et judicieusement guidé mes pas.

Merci encore à vous tous qui m'avez aidé à divers titres pour mener à bien ce travail : Anne-Lise Aucouturier, André Auscher, François Aveline, Brigitte Aznar, Catherine Bassani, Christian Baudelot, Jean-Paul Bethèze, Isabelle Blot, Catherine Blum, Licia Bottura, Anne-Marie Boutin, Eric Brian, Luc Chelly, Matty Chiva, Philippe Cibois, Aude Collerie de Borely, Jean-Pierre Corbeau, Alain Etchegoyen, Claire Evans, Didier Faivre, Olivier Fillet, Jacques Flanzky, Ismène Giachetti, Catherine Gouffas, Pascale Hébel, Georges Hatchuel, Gilles de la Gorce, Laurent Grisel, Michael Houseman, François Jegou, Denise Jodelet, Toshiaki Kosakaï, Jean-Louis Lambert, Ludovic Lebart, Jean-Pierre Lepetit, Sébastien Lion, Jean-Luc Lory, Jeanine Louis-Sylvestre, Patrick Mac Leod, Joëlle Maffre, Olivier Martin, Estelle Masson, Michel Mayer, Mohammed Merji, Julie Micheau, Philippe Moati, Danielle Nerriec, Frédéric Oble, Jocelyne Ohana, Philippe Oger, Henri Paicheler, Pascale Pynson, Pierre-Yves Raccach, Max Reinert, Robert Rochefort, Soline et Stéphane Rosenwald, Paul Rozin, Jean-Claude Sauvage, Bogdan Segui, Bertil Sylvander, Christophe Thévignot, Christophe Tollu, Didier Truchot, Jean-Luc Volatier, Marie Watiez, François Yvon, Nicole Zylbermann.

Et collectivement, merci :

- à ma famille, qui m'a patiemment et affectueusement soutenu, en plus de tout le reste,
- à mes amis du département Prospective de la consommation (CREDOC) à qui je suis redevable d'un gros soutien technique,
- à mon équipe actuelle au GRETS (EDF-DER) qui a supporté mon humeur difficile pendant la rédaction,
- au laboratoire de Psychologie Sociale de l'EHESS, pour son soutien dans la dernière ligne droite.

Et j'ai dû en oublier, qu'ils me pardonnent, comme ceux, nombreux, qui m'ont indirectement aidé pour ce travail et que je n'ai pas cités ici .

Je suis aussi redevable aux institutions qui ont fourni, à travers divers programmes d'études et de recherche, les quelques millions qui ont financé ces travaux : mon temps, le recueil du matériel, la logistique et le temps calcul. Le Crédoc, le Commissariat Général du Plan, le Ministère de la Recherche, le Ministère de l'Agriculture (ces deux derniers ayant changé plusieurs fois de nom en cours de route), le programme Aliment Demain, le CNRS (CNERNA), la Mairie de Paris. Diverses entreprises ou groupements ont également financé le recueil du matériel et une partie de son traitement : Sopad-Nestlé, le CIDIL, Moët-Hennessy, Danone, Moulinex, la SECODIP, Seb, le CERIN, Bordeau-Chesnel, Sanofi Recherche, Searle... Et enfin, la Direction des Etudes et Recherches d'EDF, qui m'a accordé avec panache un volume substantiel de temps pour rédiger, afin de hâter la délivrance. Merci de m'avoir fait confiance.

Ce n'est pas tout : j'ai aussi des dettes techniques. Voici celles qui n'apparaissent pas sous forme de citations de travaux communs.

Enquête Comportements alimentaires 1988 :

Le traitement statistique de la partie "comportements" de l'enquête de 1988 a été réalisé collectivement dans mon ancien département, Prospective de la Consommation. Joëlle Maffre a réalisé la mise en forme des fichiers, le traitement informatique des tris à plat et croisés. François Yvon a réalisé avec moi la classification des processus de consommation "en cascade", et s'est tapé la quasi-totalité du travail informatique. C'est lui qui a effectué, dans des conditions techniques difficiles, la classification sous contrainte de contiguïté sur le fichier "fréquence et occasions de consommation". Pascale Hébel a réalisé à ma demande des "Tamis SAS" et des tris à plat et croisés, ainsi que la recodification de diverses variables. Elle a également créé le lien informatique entre variables lexicales et variables modales, et m'a assisté dans divers traitements sur SAS.

Questions ouvertes :

Valérie Beaudouin m'a énormément aidé dans les analyses lexicales, en critiquant mes résultats, en me suggérant des variantes d'analyse, en m'aidant pour les paramétrages de dictionnaires de lemmatisation, en effectuant en parallèle des analyses de contrôle systématiques qui ont permis de tester la stabilité des classes. Elle a également comparé la richesse lexicale de mon corpus avec les siens. Max Reinert, Patrick Constant et Frédéric Pigamo ont bien voulu adapter leurs logiciels respectifs suivant mes spécifications.

Enquête Aspirations :

L'équipe Aspirations et Conditions de Vie du Crédoc m'a aidé par le recueil et la mise en forme des données de son enquête, dont j'ai utilisé des fichiers. J'ai également bénéficié de son aide pour l'utilisation des logiciels SPAD N et SPAD Text.

Entretiens retranscrits :

Mon groupe de travail ENSAE (Anne-Lise Aucouturier, Valérie Beaudouin, Isabelle Blot, Didier Faivre, Julie Micheau) a réalisé les entretiens de rue et les a retranscrits. Je suis également redevable à ce groupe du test de diverses hypothèses techniques, notamment de la comparaison de logiciels exposée en annexe 1.6.

Le Grand Robert.

Odile Wirbel a effectué suivant mes instructions souvent ambiguës et versatiles la fastidieuse saisie du corpus par couper/coller à partir du Robert Electronique (VI. 01). Pour l'analyse, Valérie Beaudouin m'a, là encore, apporté une aide précieuse.

Malgré toutes ces aides, ce travail est incomplet, entaché d'erreurs, et la thèse qu'il soutient est largement discutable. Ces imperfections sont imputables à l'auteur, qui en assume l'entière responsabilité. Il n'a pas toujours pu, ou su, prendre en compte les remarques de ceux qui l'ont aidé, et les prie de lui accorder, une fois encore, leur bienveillance.

Synthèse :

Une nouvelle méthode d'analyse des représentations sociales est ici appliquée au cas des représentations de l'alimentation.

On expose, de la théorie des représentations sociales développée par l'école de Moscovici, une nouvelle formalisation à base d'analyse combinatoire. Le formalisme permet notamment de décrire de façon simple la *propagation* des représentations dans une population, et leurs fonctions pragmatiques. On fonde sur ce formalisme "en relativité complète" une théorie pour extraire, à partir de corpus d'énoncés libres en langue naturelle, les éléments de base qui constituent les représentations. On développe concrètement cette théorie sous la forme de méthodes et de techniques de recueil et d'analyse informatisée des données textuelles

Ces techniques sont exposées puis appliquées d'abord à 2 corpus à propos de " manger " provenant respectivement des associations libres produites par 2000 adultes français, et de 500 définitions issues d'un grand dictionnaire. Ces analyses dégagent des résultats similaires : " manger " est constitué de six noyaux de sens : *libido, prendre, nourriture, repas, remplir, vivre*.

Une analyse des évocations libres de " bien_manger " par 2000 autres adultes français permet ensuite de clarifier les relations théoriques entre représentations et comportements. Puis, à partir notamment d'une enquête lourde sur 1600 ménages (quelques centaines de questions), on décrit les grands types de comportements et de représentations des Français en matière d'alimentation, et on précise les limites de l'influence réelle représentations sur les comportements.

On dégage enfin quelques hypothèses nouvelles sur les lois de développement des représentations individuelles, notamment celle du " *trophisme* " (développement par l'usage des aspects les plus utilisés), et sur l'écologie des représentations sociales en tant que populations de représentations individuelles.

Abstract :

A new method of analysis of social representations is applied to the representations of “ eating ”.

The theory of social representations developed by the French school of Moscovici is presented with a new formalism based on combinatory analysis. This formalism of "relativity complete" describes simply the *propagation* of social representations in populations, and their pragmatic functions. Upon this formalism, we build a theory for extracting the basic constitutive elements of a representation from large corpora of statements in natural language. This theory is then applied in the form of a methods and techniques to collect and analyse textual data.

These techniques are first applied to 2 corpora about “ eating ” coming from, respectively, free associations by 2000 French adults, and 500 definitions from a large dictionary. These analyses yield similar results : “ eating ” is made out of six nuclei of meaning : *libido, intake, food, meal, filling up, living*.

Analysis of free associations about “ eating_well ” by another sample of 2000 French adults then enlightens the theoretical relationship between representation and behaviour. From, among others, a deep field study on 1600 French households (several hundreds of questions), the main types of eating behaviour and representations of the French are described, and the extent of influence of representations upon behaviour is measured.

Finally some new hypotheses on the developmental laws of individual representations are suggested, among which the “ *trophism* ” (development of the most used aspects), and on the ecology of social representations as populations of individual representations.

“(…) ce monde fut créé par combinaison de possibles qui, dans l’entendement divin, forment éternellement les notes en ségrégation (sejuncta), lettres ou nombres, d’une table qui convient à la nôtre en certains rapports. (…)

Or, nous trouvons tous ces éléments “pêle-mêle”, multitude de “détails” infiniment complexe, qui répond originairement à ce que le phénomène mondial a de “multiplex”. Science des complexions élémentaires, la combinatoire est, pour Dieu, science des possibles et organon de la constitution du monde, elle est, pour nous, doctrine de déchiffrement de l’univers (…).”

(Serres, 1968, pp. 105-107, passim)

I. Introduction

Où l'on livre au lecteur l'économie du texte qui va suivre.

Ce travail a deux ambitions. Il prétend expliquer ce que "manger" veut dire pour les individus de culture française. Il prétend fournir une nouvelle formalisation des représentations sociales, qui précise et élargit la théorie classique développée par l'école de Moscovici.

On peut le lire comme une recherche empirique sur les représentations de l'alimentation qui a dû développer certains outils pour mieux cerner son objet ; ou comme l'exposé d'une méthode d'analyse nouvelle illustrée par l'exemple concret de l'alimentation.

Dans sa genèse comme dans son exposé, ce travail a rencontré la difficulté inhérente à toute tentative de formalisation nouvelle : un certain va et vient se produit entre le théorique et l'empirique, car seul l'exemple permet de bien comprendre la nature des concepts, et réciproquement les concepts sont nécessaires pour décrire l'exemple.

Ceci veut dire que, dans la perspective de celui qui s'intéresse aux résultats (ce que manger veut dire) les chapitres III, IV, V, VIII. 1. et XI. 3., qui sont principalement théoriques et présentent "notre système de description", risquent de sembler longs.

Inversement, les chapitres VI, VII, VIII. 2., IX, X et le début du XI contiennent des résultats qui n'ont pour le théoricien que l'intérêt de montrer que les concepts et les méthodes sont efficaces : "notre système de description permet de rendre compte simplement de la représentation du manger".

Afin de soutenir l'attention de chaque type de lecteur, nous avons émaillé d'exemples les chapitres théoriques, et de considérations théoriques les chapitres contenant des résultats empiriques. Comme l'exercice est difficile, il n'est sans doute pas pleinement réussi ; et il reste de toute façon un peu long. Voici donc d'abord un aperçu général de la logique de notre cheminement (où nous voulons aller, et pourquoi). Pour faire bonne mesure, il sera suivi, avant l'introduction, d'un fil rouge, sorte de résumé qui fixera dans l'esprit du lecteur les grandes étapes du parcours que nous allons faire ensemble (comment nous le conduirons où nous voulons aller).

Un aperçu

Notre recherche s'inscrit dans l'école française des représentations sociales développée par Moscovici, et plus particulièrement dans le courant méthodologique par lequel la psychologie sociale cherche à traiter de l'épidémiologie des représentations et des attitudes, notamment avec les méthodes issues de l'analyse statistique des données textuelles (Doise, Clémence et Lorenzi-Cioldi, 1992). Nous exposerons ici une méthode nouvelle, que nous avons spécialement mise au point pour l'analyse des représentations sociales à partir de concepts et d'outils linguistiques, psychologiques et/ou statistiques développés à l'origine dans des buts légèrement différents (Freud 1900, 1901-1904, Jung 1904, Moscovici, 1961, Reinert, 1987).

Quelles sont les représentations sociales de l'alimentation, comment les analyser et les décrire? C'est à cette question que nous nous attaquons. Notre préoccupation n'est pas simplement académique, car ces représentations sont devenues un enjeu économique, une véritable matière première qu'exploitent fabricants et publicitaires. La question devient alors : comment les rendre intelligibles par les opérateurs (acteurs industriels, Pouvoirs Publics) qui doivent les connaître pour interagir, en connaissance de cause et non pas comme des apprentis sorciers, avec les consommateurs ?

Cette préoccupation pragmatique nécessite des méthodes autorisant la quantification des représentations, afin de pouvoir mesurer *qui* se représente *quoi*, avec une bonne fiabilité. Car les opérateurs cherchent à moduler leur discours en fonction des cibles, afin de lui assurer une meilleure pertinence. Or, les méthodes usuelles d'investigation fine des représentations sociales (principalement, l'entretien) permettent surtout d'obtenir des informations qualitatives ; tandis que les méthodes qui permettent de quantifier (enquêtes par questionnaires) ne peuvent mesurer que dans des dimensions définies a priori. On utilise d'ailleurs, classiquement, les méthodes qualitatives pour repérer, au préalable, ces dimensions.

Cette problématique nous a amené à rechercher des méthodes d'analyse du matériau représentationnel applicables à des échantillons représentatifs des populations. Cette volonté apparemment simple introduit, comme nous en avons fait la douloureuse expérience, des contraintes sévères sur le degré de formalisation méthodologique. Car elle nécessite une approche statistique ; et il faut alors formaliser dans un cadre mathématique le matériel empirique utilisé. L'exercice est périlleux : on touche ici à la formalisation de ce qu'est la "connaissance" elle-même, puisque la théorie des représentations est au fond une théorie de la connaissance. On court alors le risque de s'embarquer dans des questions philosophiques ardues, sinon insolubles. Il nous fallait cependant un cadre formel clair : nous avons tenté d'en construire un *a minima*, qui permette de travailler avec rigueur sur notre objet, sans pour autant se prétendre une théorie générale de la connaissance. On trouvera donc ici :

- un formalisme de description des représentations, qui permet de définir les objets empiriques tels qu'ils sont perçus par un observateur quelconque (Formalisation en Relativité Complète) ;
- une formulation, dans ce cadre, de la théorie des représentations sociales développée par Moscovici (1961, 1976);
- une méthode d'interprétation, qui permet d'extraire le contenu et le sens des représentations sociales à partir d'un matériau empirique sous forme linguistique, et la théorie sous-jacente. Cette théorie comble un manque évident dans le champ en pleine expansion de l'analyse automatique de la langue naturelle, manque déploré par les praticiens (Lebart, conclusion orale aux secondes journées internationales d'analyse statistique des données textuelles, Montpellier, 1993) ;
- une méthodologie statistique, utilisant des programmes informatiques (Reinert, 1983, 1993 a et b). Cette méthodologie est une application concrète de la théorie de l'interprétation que nous proposons ;
- quatre applications pratiques de cette méthodologie à du matériau empirique sur les représentations de l'alimentation (trois tirées d'enquêtes auprès d'individus, une tirée d'une source de connaissance publique : le dictionnaire) ; les résultats font l'objet d'une analyse à la lumière de la théorie des représentations sociales ;
- une analyse des relations entre représentations et comportements dans le domaine de l'alimentation. Cette analyse se fait à partir d'une grande enquête sur les comportements alimentaires (Lahlou, 1989a). Elle montre les possibilités et les limites de l'analyse des représentations dans le domaine de la prévision des comportements. Ces résultats apportent sur le rôle pragmatique des représentations un éclairage nouveau dans la mesure où sont explicités pour la première fois les *ordres de grandeur* des variations respectives des représentations et des schémas de comportements au sein d'une population donnée, permettant ainsi d'apporter des éléments de réponse objectifs à une question que se posent les praticiens depuis longtemps : pourquoi a-t-on tellement de mal à obtenir des prévisions de comportement à partir des questionnaires d'attitude ?
- enfin, on présente les prémisses d'une théorie de l'écologie des représentations sociales, qui les considère comme des espèces quasi-vivantes, symbiotes des populations humaines.

Sur le fond, notre travail revient à reformuler un certain nombre d'acquis ou de théories classiques dans un cadre plus rigoureux, puis à en tirer quelques développements logiques qui sont confrontés à du matériel empirique. On verra que rien n'est nouveau sous le soleil, puisque nous ne faisons la plupart du temps que confirmer les théories ou des hypothèses de nos prédécesseurs et certains de leurs résultats. Divers apports nouveaux proviennent de l'analyse de notre propre matériau empirique, et apparaissent dans les chapitres VI et suivants. Le principal intérêt de l'exercice est la mise en perspective de représentations et de comportements à partir d'un matériel empirique assez complet qui, comme le recommandent Clémence, Doise et Lorenzi-Cioldi (1994, p. 124), présente à

la fois de l'objet étudié ("manger") le savoir commun, les principes organisateurs de positions individuelles par rapport aux repères de ce savoir commun, et les points d'ancrage de ces positions dans les réalités socio-psychologiques. Nos résultats empiriques, qui confirment et enrichissent de nombreux travaux réalisés dans le domaine de l'alimentation par des chercheurs ou des experts d'autres disciplines, apportent la preuve de l'utilité de notre reformulation théorique. Cette mise en perspective de la théorie et du matériau empirique n'avait jamais encore, à notre connaissance, été faite à une telle échelle dans le cadre d'une théorie constructionniste.

Cependant, l'effort de reformulation nous a amené à proposer au lecteur un parcours assez laborieux, pour la lecture duquel un fil rouge est nécessaire. C'est ce fil rouge que nous voulons donner maintenant, sous la forme d'un résumé de l'argumentation qui sera détaillée au cours des chapitres qui vont suivre.

Le fil rouge

Après cette introduction et l'exposé des enjeux économiques et théoriques des représentations du manger qui constitue notre second chapitre, le troisième, théorique, s'intéresse à la notion de représentation sociale, à partir des travaux fondateurs de Durkheim puis de Serge Moscovici et de son école. Le premier, dans son effort de construction d'une science nouvelle à l'époque, la Sociologie, va créer le concept de *représentation collective*. Celle-ci est pour lui un objet social à la fois par sa genèse et son contenu. Par la représentation collective, la société se crée des objets de pensée communs à tous ses membres, qui peuvent ainsi se coordonner, communiquer, agir à partir d'un référent unique. Sans cette coordination, pas de vie sociale possible. Cet objet, parce qu'il est créé collectivement, devient indépendant de l'individu pris isolément et acquiert ainsi la dimension de concept, c'est-à-dire d'objet de référence. La représentation sociale permet en quelque sorte à l'être social d'être doué de pensée, d'une pensée à sa mesure.

Moscovici remanie le concept et lui donne une dimension psychologique. Pour lui, la représentation n'est pas que sociale, c'est aussi une représentation mentale, c'est-à-dire un outil de pensée pour l'individu, qui lui sert dans sa vie quotidienne. Moscovici dévoile que la représentation sociale est à la base du sens commun, qu'elle est un facteur explicatif majeur des conduites des individus et des groupes, omniprésent dans la vie quotidienne. Il montre qu'elle n'est pas qu'un objet figé, mais qu'elle change, évolue, se crée, se diffuse, et qu'elle est le moyen même des changements sociaux. Après Moscovici, la représentation sociale est devenue une plaque tournante dans l'explication du fonctionnement de l'individu en groupe ; elle a acquis une pluralité de dimensions (cognitive, psychologique, sociale), et se trouve désormais au carrefour de différentes disciplines (III. 2). C'est le début du développement d'une théorie qui va progressivement devenir hégémonique.

C'est là (III. 3) que nous proposons les premiers éléments de notre formalisme "en relativité complète" (FRC). Puisqu'une représentation sociale est à la fois une représentation individuelle (du point de vue de l'individu) et une représentation du groupe (du point de vue du groupe), il devient indispensable, pour une étude mathématique, de préciser clairement de quel point de vue on parle. C'est cette question du "qui parle" qui nous amène à clarifier la formulation ontologique de l'objet.

Nous adoptons un formalisme dans lequel l'objet est défini, du point de vue de l'observateur, comme une combinaison de traits sémantiques ("syplexe"). Ces traits peuvent être de natures diverses (percepts, sensations, séquences motrices, mots...). Une même représentation va être multimodale, c'est-à-dire qu'elle combine des traits de ces diverses natures.

L'impossibilité philosophique de définir un point de vue privilégié dont tous les autres ne seraient que des "vues externes" plus ou moins déformées nous amène à proposer un formalisme en *relativité complète*, dans lequel toutes les descriptions se valent *a priori*. Ce n'est que la confrontation de ces points de vue, leur agrégation sociale, qui crée un point de vue de référence, un objet commun à tous les observateurs. Cet objet commun, c'est la représentation sociale. C'est aussi, si l'on veut, "la réalité", ou du moins c'est quelque chose qu'il est impossible de distinguer empiriquement de la réalité, puisque toutes nos méthodes de validation du réel (scientifiques ou profanes) sont précisément des méthodes qui utilisent la comparaison d'observations pour en induire l'existence d'un objet unique pourvu de propriétés. De ce point de vue, *la représentation, c'est ce qu'elle représente*. On pourra qualifier cette approche de constructionniste, d'idéaliste, de solipsiste, d'empirique, de moniste neutre... En fait nous ne nous soucions pas de nous rattacher à une école philosophique particulière, nous ne faisons qu'appliquer jusqu'au bout les implications logiques de la théorie des représentations sociales ; notre seul objectif est de construire un formalisme qui permette de construire des méthodes applicables à du matériau empirique. Et de fait ce formalisme présente la propriété intéressante d'être calqué sur l'analyse combinatoire : il va donc nous ouvrir la possibilité de faire des calculs statistiques sur les descriptions empiriques fournies par les observateurs¹.

Avant de continuer, on vérifie que le formalisme permet de rendre compte des principales propriétés de la représentation sociales, notamment le fait qu'elles permettent au sujet de penser son environnement et d'agir dessus, le fait qu'elles sont communicables, et qu'elles ont des fonctions sociales. On verra que le formalisme permet de rendre compte de ces propriétés d'une manière naturelle, qui découle trivialement du formalisme même.

¹ Il se trouve que le formalisme *ne nécessite pas* de faire l'hypothèse de l'existence immanente d'une réalité exogène, antérieure aux observateurs ; mais ceci est sans conséquence pour notre travail, et nous prions le lecteur qui serait choqué par cet aspect de ne pas s'arrêter à ce détail qui renvoie à des questions ontologiques que l'on sait depuis longtemps impossibles à trancher. Nous insistons sur ce point, car l'expérience a montré qu'il pouvait gêner certains réalistes : la question du réalisme n'est pas l'objet de notre thèse, notre formalisme s'applique à des représentations subjectives, il est compatible aussi bien avec une ontologie réaliste qu'idéaliste, la question n'est pas là.

Une fois cette vérification de base faite, on examine (IV) une propriété particulièrement intéressante du formalisme, *l'actualisation* ("Si/alors"), qui va apparaître comme la propriété fondamentale des représentations. L'idée est simple : si l'on considère la représentation comme un réseau reliant différents objets (traits, signes), toute façon d'aborder celle-ci se présente sous la forme d'un parcours, d'un trajet, qui relie les objets successivement dans une séquence. Cette instanciation séquentielle des éléments de la représentation est ce que nous appelons son actualisation. Que ce soit pour l'appréhender ou pour agir (car certains objets reliés peuvent être, on le verra, des séquences motrices), l'utilisateur de la représentation va en la parcourant réaliser un schème sensori-moteur. Celui-ci peut rester complètement mental ou émerger partiellement sous forme de comportement observable.

L'actualisation est un mécanisme central parce qu'elle permet de rendre compte de l'action sur le monde, de communiquer, et de reconnaître les objets du monde à partir d'un ou plusieurs de leurs traits. Elle est la forme sous laquelle se fait le lien entre le matériel et l'idéal. On donne quelques exemples.

A ce stade, la théorie est complète. Mais nous n'avons encore, au bout d'une centaine de pages, que posé le substrat sur lequel va pouvoir se faire le travail, construit les concepts de base qui vont être utilisés dans la suite. Se pose maintenant (V.1) la question suivante : comment allons nous aborder et décrire les représentations à travers le matériel empirique ? Cette question est centrale, elle a été éludée par de nombreux théoriciens, et notamment les constructionnistes, à qui certains reprochent justement de n'avoir pas fait de lien entre leur théorie et la pratique, de ne pas avoir montré comment les représentations se concrétisent. La question est perverse, car on ne sait pas comment doit se présenter la réponse, au sens propre. Pour dire les choses autrement, il n'existe pas d'accord dans la communauté scientifique sur la forme avec laquelle on doit représenter les représentations pour les décrire. Nous nous attelons d'abord à cette question de "la représentation de la représentation". Notre théorie prétend qu'une représentation est un assemblage de traits sémantiques. Nous proposons donc de fournir une forme canonique qui représente cette combinaison de traits sous la forme d'un "paradigme" et respecte certaines propriétés essentielles.

Et c'est là qu'il nous faut renoncer, devant la difficulté technique, à fournir une figuration complète de la représentation. En effet, comme celle-ci est multimodale (sensations, perceptions, actions...), il est rigoureusement impossible, avec les techniques actuelles, d'en donner une figuration dans toutes ses dimensions. Comment exprimer par exemple la connotation sensorielle ou affective d'un objet aussi simple qu'une madeleine ? Et comment, empiriquement, obtenir toutes ces dimensions dans une étude expérimentale ? Nous nous résolvons donc, la mort dans l'âme, à ne considérer qu'une des dimensions de la représentation, la dimension langagière, simplement parce que c'est la plus facile à recueillir sur une population. Heureusement, la langue est également un système symbolique

particulièrement efficace, en ce qu'il permet aussi de décrire, de figurer, les autres aspects de la représentation : il a d'ailleurs été conçu pour ça. Nous ne perdons donc pas entièrement les autres dimensions, il en restera un reflet linguistique, bien que fortement tordu, amoindri, biaisé.

Ce choix cornélien réalisé, il s'agit alors de proposer une méthode d'extraction, et de présentation, des aspects linguistiques de la représentation, à partir du matériau empirique que constituent les discours (V. 2.). Cette méthode doit être conforme aux canons scientifiques qui régissent la façon de construire des modèles de la réalité. Une brève analyse montre que le processus de modélisation consiste à prendre une série de descriptions du phénomène à modéliser, à repérer les traits saillants typiques de ces descriptions, à déduire que ces traits sont caractéristiques du phénomène étudié, à induire à partir de ces traits caractéristiques un modèle qui les combine, et à considérer, par *abduction*, que les descriptions du phénomène sont des expressions observées de ce modèle. Les vérifications (ou falsifications) consistent alors à comparer d'autres descriptions observées du même phénomène pour voir si elles sont bien conformes au modèle.

Nous construisons alors une version de cette approche générale appliquée à du matériau linguistique, que nous appelons pompeusement "théorie générale de l'interprétation linguistique". Celle-ci consiste à obtenir, sous forme d'énoncés en langue naturelle, diverses expressions de la représentation étudiée, à les comparer statistiquement pour en extraire les traits saillants sur le plan lexical, à construire des classes ("noyaux de base de la représentation") qui contiennent des énoncés qui présentent une combinaison *analogue* de traits saillants, et à définir le modèle de la représentation comme l'arrangement de ces noyaux ("paradigme de base"). On est bien retombé sur la représentation comme une combinaison de traits sémantiques.

Muni de cette théorie, il ne reste qu'à la concrétiser avec des techniques statistiques qui permettent de repérer les combinaisons de traits analogues et de construire des classes d'énoncés sur cette base. C'est ce qui est fait avec le logiciel ALCESTE, développé par Max Reinert, qui classe les énoncés en comparant leur contenu lexical avec une méthode de classification hiérarchique descendante, laquelle combine habilement les principes d'analogie et de contraste qui sont à la base de la reconnaissance des formes par les êtres humains. Nous proposons d'appliquer cette méthode à des corpus d'énoncés obtenus par la méthode des associations libres. Celle-ci offre l'avantage de fournir des énoncés à propos de la chose représentée sans borner le sujet aux préconceptions qu'en a l'investigateur, et donc de maximiser ses chances d'obtenir des vues de toutes les dimensions naturelles de l'objet.

Nous pouvons enfin aborder (VI) l'analyse du matériau empirique avec cette technique. On examine là un premier corpus constitué des connotations du "manger" dans un grand dictionnaire (Le Grand

Robert). Pourquoi ce corpus ? Parce que le dictionnaire est une source de référence pour la culture. Si l'on veut savoir ce que veut dire quelque chose, on va voir dans le dictionnaire. Si la représentation sociale existe, elle doit aussi se trouver dans le dictionnaire. Mais elle ne s'y trouve pas forcément sous sa forme canonique, puisque le dictionnaire sert d'abord à définir des mots. Nous avons donc interrogé le dictionnaire comme si c'était un sujet vivant, par association libre. Comme le Robert est un dictionnaire analogique, nous avons pris toutes les définitions de "ce qui lui venait à l'esprit" à propos de manger, en l'occurrence 588 définitions des analogues et dérivés de "manger", et des analogues de ces analogues. Le corpus de quelque 500 pages ainsi obtenu est analysé par ALCESTE et nous livre une jolie modélisation de la représentation du "manger", qui articule les noyaux de base suivants : *le désir, la prise, la substance comestible, le repas, le remplissage, et la vie*. L'analyse détaillée de ces noyaux montre que le dictionnaire a sédimenté une histoire de l'espèce qui nous livre la genèse biologique et sociale de l'acte alimentaire.

Le modèle obtenu rend parfaitement compte des résultats empiriques obtenus par les spécialistes du domaine alimentaire avec d'autres méthodes, qu'ils soient sociologues, ou psychologues (VII). La richesse des résultats est due à la culture extrêmement vaste dont fait preuve le dictionnaire, et aussi à son aspect didactique qui l'amène à exposer clairement des aspects qui resteraient implicites dans le discours de sujets humains. Le plus curieux est que l'analyse de l'ensemble du corpus de connotations fait apparaître, de manière structurée, des aspects actionnels, émotionnels, sensoriels, qui sont peu explicités par le dictionnaire lui-même dans sa définition de "manger". Nous analysons ces aspects en les mettant en rapport avec la littérature sur le sujet. Chemin faisant, nous mettons à jour concrètement des aspects du fonctionnement représentationnel qui avaient été prévus par notre théorie de l'actualisation, et nous découvrons une dimension historique : l'analyse du dictionnaire permet en effet de procéder à une véritable archéologie du savoir.

Nous abordons ensuite la représentation sociale à travers une analyse du discours des sujets humains vivants (VIII). D'abord par un corpus d'associations libres sur "manger" auprès de 2000 adultes français, qui nous livre à peu de choses près la même structure que le dictionnaire (VIII. 2). La comparaison entre les deux analyses est cependant instructive sur les modalités de l'expression des représentations par les sujets humains (VIII. 1) ; on y retrouve notamment diverses particularités qui avaient été prévues ou observées par d'autres chercheurs, notamment les règles de coopération dans le discours (Grice, 1975) ou la question de l'implicite.

Puis, pour aborder la question de l'orientation pragmatique des représentations, nous analysons un corpus d'associations libres sur le "bien manger" (IX). Etant donné que cette expression a un caractère prescriptif, elle évoque comment il est désirable de manger, ce que les acteurs cherchent à faire, ou du moins prétendent qu'il faut faire. Nos investigations portent sur un corpus constitué des réponses à la question ouverte "*Si je vous dis "bien manger" à quoi pensez-vous ?*" posée au

printemps 1990 à un échantillon de 2000 Français âgés de 18 ans et plus, dans le cadre de l'enquête "Aspirations et conditions de Vie" du Crédoc. C'est l'occasion de découvrir comment, tout en restant dans le même cadre de la représentation du manger, les individus construisent des scripts, qui se présentent comme des associations entre les noyaux de base pouvant être lues comme des règles d'action. En nous basant sur ces constats empiriques, nous élaborons quelques hypothèses sur la manière dont les individus mobilisent la représentation sociale dans la vie quotidienne, que nous illustrons par des exemples simples (IX. 3). Il s'avère que la théorie de l'actualisation semble bien rendre compte de ce que l'on observe. Quelques comparaisons avec d'autres résultats obtenus dans le domaine alimentaire sur la manière dont les individus conçoivent les catégories d'aliments viennent conforter cette analyse.

Les derniers chapitres (X et XI) examinent le lien entre représentations et comportements. D'abord, on examine, à partir de notre enquête sur les "Comportements alimentaires", réalisée au Crédoc en 1988, les comportements des consommateurs (X). On effectue des schématisations des comportements, à partir d'une modélisation en quatre phases de l'acte alimentaire. On obtient ainsi les sept types d'habitudes alimentaires les plus fréquents dans la population française ("*processus de consommation*"). On s'aperçoit que ceux-ci, bien qu'obtenus par le calcul statistique à partir des *comportements* uniquement, correspondent en fait à des *populations* aux conditions de vie différentes (jeunes, ménages avec enfants, personnes âgées seules etc.). Cette corrélation s'explique par les contraintes matérielles différentes auxquelles ont affaire les individus, et qui les amènent à adopter préférentiellement celui des modèles dominants le mieux adapté à leur situation particulière. Ces types ont une forte valeur prédictive des comportements, au point qu'ils ont connu une certaine vogue dans l'industrie alimentaire.

On réalise alors (XI) sur les répondants de cette même enquête une analyse des représentations du "bien manger" à partir des réponses à la question ouverte "*Pour vous, qu'est ce que bien_manger ?*", posée dans cette même enquête. Cette analyse, qui livre pratiquement les mêmes résultats que celle faite dans le chapitre IX sur un autre échantillon (ce qui montre en passant la robustesse des méthodes) est confrontée aux comportements. Les résultats sont instructifs, mais surprenants. D'abord, il existe un lien significatif entre représentations et comportements, ce qui est réconfortant. Mais ce lien reste finalement ténu : c'est que les variations de la représentation selon les individus sont apparemment des variations de deuxième ordre. Le fait le plus marquant est que toutes les catégories partagent à peu près la même représentation. Ensuite, les variations à la marge des représentations correspondent effectivement à des variations comportementales, sans que l'on puisse d'ailleurs dire si elles sont la cause ou l'effet de ces dernières, ou, plus probablement, les deux à la fois. Par exemple, les sujets âgés accordent plus d'importance aux aspects vitaux de l'alimentation (santé notamment), tandis que les jeunes accordent plus d'importance à l'aspect social.

De fait, la représentation apparaît bien qualitativement, ainsi que le prévoit la théorie, comme un objet social unique qui fait que tout le monde parle bien de la même chose. Mais certains de ses aspects sont quantitativement plus développés ("hypertrophie") chez les sujets, en relation avec leur situation particulière ; ce qui est à relier avec l'aspect pragmatique des représentations qui sont une adaptation à l'environnement. On pourrait comparer les populations de représentations individuelles à des populations d'organismes vivants, pourvus d'une organisation générale identique (la représentation sociale), mais dont certains individus voient se développer plus ou moins certains organes particuliers qu'ils font beaucoup fonctionner dans leur vie quotidienne : la partie sociale de la représentation du manger chez le jeune qui sort beaucoup avec des copains étant hypertrophiée au même titre que le bras du joueur de tennis professionnel. C'est ce que nous appelons le "*trophisme*".

Ces constats empiriques expliquent de nombreuses difficultés rencontrées par les praticiens des enquêtes quand ils utilisent les outils actuels, qui ne sont pas assez fins pour repérer des différences de deuxième ordre. Pour reprendre notre métaphore : les outils statistiques actuels permettent juste de repérer que les individus ont deux bras, il leur est donc difficile de repérer les joueurs de tennis ; les outils qualitatifs permettent l'anatomie d'un bras, mais on ne peut les appliquer qu'à quelques individus à la fois ce qui exclut de repérer la forme générale d'un homme et de caractériser les *populations* de joueurs de tennis. Les techniques d'analyse lexicale que nous présentons devraient permettre de transcender ces limites. Elles n'en sont pas moins encore à leurs débuts, et si elles donnent déjà une bonne idée de la forme générale et de l'organisation des représentations sociales, leur degré de résolution permet à peine de repérer les limites des variations interindividuelles. Nous pensons cependant que les résultats obtenus montrent qu'elles sont promises à un grand avenir, et qu'elles ouvrent à la psychologie sociale des champs extrêmement intéressants.

La conclusion développe l'idée ambitieuse d'une écologie des représentations sociales, et de leur rôle dans l'adaptation des populations humaines à leur environnement. Elle illustre par un exemple vécu comment les représentations se propagent et se réifient pour finalement modifier notre environnement quotidien, amenant ainsi une meilleure adaptation de la société à ses conditions de vie. Les représentations sociales apparaissent alors comme des espèces, au sens biologique du terme. Ce sont des espèces d'outils prothétiques, un peu à l'image des animaux domestiques, espèces avec lesquelles nous vivons en symbiose et qui nous servent à modeler notre environnement quotidien, notamment dans le domaine de la consommation. On boucle donc avec nos préoccupations du début sur la manière dont la création et la propagation des représentations permettent une évolution du marché, et plus généralement des habitudes des divers acteurs sociaux et économiques.

Voici donc, cher lecteur, par où va nous mener le fil des pages qui suivent, et dans quel territoire nouveau elles nous conduisent. Certains passages sont un peu ardues, certes. Mais pour jouir d'un beau paysage, il est parfois nécessaire d'emprunter des sentiers escarpés. Nous avons beaucoup

transpiré en posant les jalons, et parfois notre chemin ne vaut pas mieux que la piste d'un âne : il n'est sans doute pas le meilleur, et bien des imperfections y subsistent. Mais nous n'avons pas regretté le voyage, et espérons qu'il en sera de même pour vous.

Bon voyage !

II. Pourquoi il faut étudier les représentations de l'alimentation

Où l'on rappelle que les représentations de l'alimentation ne sont pas seulement un phénomène psychosociologique mais aussi un enjeu économique majeur. Où l'on découvre aussi que se plonger dans leur étude va nous amener à explorer les tréfonds de l'âme humaine, car manger est un acte fondateur du rapport au monde, pour l'être vivant en général et le nourrisson humain en particulier.

II.

En 1941, les Etats-Unis, entrés en guerre, sont amenés à rationaliser la production alimentaire. Il faut assurer à la population un bon statut nutritionnel, tout en utilisant au mieux les ressources disponibles (par exemple les abats, boudés par les ménagères) : cela nécessite de changer les habitudes alimentaires des Américains. Le National Research Council, à travers un Comité sur les Habitudes Alimentaires dont le secrétariat exécutif est confié à Margaret Mead, charge plusieurs experts, dont le psychosociologue Kurt Lewin, d'étudier la question, avec l'espoir de trouver un moyen de faire changer d'attitude les consommateurs.

Les travaux qui en résultèrent sont désormais classiques (en particulier : Lewin, 1943). Ils montrent l'importance de la ménagère comme "portier" ("gatekeeper") du processus alimentaire, et l'importance de ses représentations sur le choix des aliments de la famille, sous un système de contraintes socio-économiques. Ils portent surtout sur l'influence du groupe dans la formation durable d'attitudes nouvelles.² *Mais ils montrent d'abord que les représentations contribuent à déterminer les comportements des individus.*

Et c'est pourquoi les représentations sont un enjeu économique. Il s'agit là, aujourd'hui, d'une évidence. Pour prévoir, voire modifier, les comportements, nous devons connaître les représentations et leur fonctionnement, leur lien avec l'action. C'est la mauvaise prise en compte de ces facteurs psychologiques qui explique souvent l'échec des campagnes de réforme nutritionnelles, à commencer par celle de la New England Kitchen dans les années 1890 (Fischler, 1989a), mais aussi de nombreuses recommandations nutritionnelles plus récentes. Pourtant, combien ces représentations restent mal connues ! Les outils dont nous disposons pour les étudier sur de larges

² L'expérience la plus célèbre, menée à la Child Welfare Research Station de l'Université d'Etat de l'Iowa, par Lewin (1943) porte sur 6 groupes de ménagères volontaires, que l'on essaye d'inciter à servir certains abats ("glandular meats" : coeur, cervelle, rognons de boeuf) à leur famille. Le protocole sépare en deux conditions alternatives d'une égale durée (30 à 45 mn) 6 groupes de chacun de 13 à 17 ménagères volontaires :

- Soit l'écoute d'exposés intéressants, avec explications graphiques détaillées, faisant le lien entre la nutrition et l'effort de guerre, mettant l'accent sur la valeur en vitamines et minéraux des trois viandes, et fournissant des recettes "propres à atténuer les caractéristiques qui étaient à l'origine des aversions" (odeur, texture, aspect etc.). Ces conférences sont suivies de distribution de recettes recommandées personnellement, de manière convaincante, par la conférencière.

- Soit des réunions de groupe (45 mn) visant à prendre une décision de préparation des abats, animées par Alex Bavelas (expert en animation de groupes) et une nutritionniste (la même que pour les conférences). Après une introduction contenant des arguments analogues à ceux des conférences, une discussion commençait avec les participantes sur les obstacles à l'utilisation des abats par "des ménagères comme elles". Les mêmes recettes étaient ensuite proposées.

Un contrôle au domicile après 7 jours montra que seulement 10% (4 sur 41) des ménagères ayant suivi le premier protocole (conférence) avaient servi des abats à leur famille, contre 52% (23 sur 44) de celles qui avaient participé aux décisions de groupe. Ces recherches, qui font suite à une expérience analogue sur le passage du pain blanc au pain complet (Lewin, 1943) sont pleinement confirmées par d'autres expériences portant sur le lait, l'huile de foie de morue et le jus d'orange (Lewin, 1952), qui donnent des résultats similaires avec des raffinements de protocole destinés à tester les biais possibles (groupe vs entretien individuel, ménagères ne se connaissant pas, contrôle non annoncé après 2 et 4 semaines...).

populations sont encore rudimentaires, malgré les progrès considérables réalisés par la psychologie sociale, et notamment, dans ce domaine, les travaux de l'école de Moscovici³. Car il s'agit d'objets complexes. C'est vers une meilleure connaissance de ces objets que nous allons essayer de progresser ici.

Donnons d'abord un bref aperçu des enjeux économiques actuels liés aux représentations sociales de l'alimentation.

Aujourd'hui, sur le plan alimentaire, si dans une grande partie du monde, et dans une petite partie de nos pays riches, la famine règne, nos civilisations occidentales sont dans un contexte de pléthore. Dans les pays industrialisés, pour la majorité de la population la disette n'est plus qu'un lointain souvenir. Repus depuis quelques décennies seulement, nous avons la mémoire courte. La fabrication d'aliments est devenue en France une industrie de pointe, qui réalise un chiffre d'affaires de 700 milliards en 1993, et rapporte à la France son plus gros excédent de commerce extérieur. La mécanisation de l'agriculture, la division du travail, et l'industrialisation, ont apporté l'abondance et ce plus particulièrement depuis les années 1950 (Fischler, 1990, p. 186). Elles ont permis de réduire considérablement la part de temps et d'argent consacrée à l'alimentation par les ménages⁴.

Bref, ce qui caractérise actuellement notre système alimentaire, c'est la pléthore de l'offre due à une industrialisation massive.

Dans ce contexte, pourrait-on penser, l'aliment devrait devenir un simple objet fonctionnel, déchargé de toute connotation affective et émotionnelle : s'il n'y a plus de manque, le désir s'émousse, et l'importance relative de l'objet diminue.

Or, ce n'est pas du tout ce qu'on observe. Jamais peut-être l'accent sur l'alimentation n'a été aussi fort. La "part de voix" de l'industrie alimentaire dans les médias dépasse celle de toute autre industrie. Les investissements publicitaires du secteur alimentation et boissons constituaient, en 1991 16,1% du total des investissements de l'ensemble des secteurs, soit plus de 9 milliards de Francs (SECODIP, 1992). Tout cet argent est dépensé dans l'objectif de créer ou modifier des représentations, avec l'intention d'orienter les comportements des consommateurs.

Les sources d'influence ne sont pas que publicitaires. D'innombrables ouvrages paraissent sur le sujet ("alimentation" est un mot-clé très productif dans les consultations de bases de données

³ Pour une revue récente, voir Jodelet 1989.

⁴ Un ménage français produisait en 1981 environ 12 repas par personne et par semaine (Chadeau & Roy, 1987), et consacrait à la préparation des repas environ 65 minutes par jour. Si le Français contemporain consacre en moyenne 11% de son temps éveillé à manger, ce temps est bien inférieur à celui passé aux mêmes occupations il y a quarante ans ; en 1950, une ménagère française consacrait quotidiennement trois heures à la préparation des repas (Pynson, 1989). Il en est de même du revenu : moins d'un cinquième du budget des ménages français est consacré aux achats alimentaires contre 42% en 1950. Même si la somme globale consacrée à l'alimentation croît régulièrement, elle a cru moins vite que les revenus, et baisse donc en valeur relative.

documentaires), et les régimes font chaque année la une des magazines. Un comptage rapide (Lavergne, 1988) sur un petit échantillon de magazines féminins (hors magazines de cuisine) a montré que sur les 2700 pages analysées, "500 pages traitaient de l'alimentation, de la cuisine, des recettes, les publicités alimentaires étant comprises". En 1993, Les revues *Autrement*, *Science et Vie*, *l'Expansion* et *Sciences et Avenir*, pour ne citer que celles-ci, ont chacune consacré un numéro spécial à l'alimentation. Le numéro spécial de *l'Expansion* a été tiré à 208 500 exemplaires, et le sujet, selon le responsable éditorial, a précisément été choisi parce qu'il intéresse énormément les lecteurs (Bernard Lalanne, communication personnelle), et non pas en raison d'une actualité particulière. D'après une enquête effectuée en 1993 auprès du lectorat de la revue de consommateurs "Que choisir?", l'alimentation est le sujet qui intéresse le plus les lecteurs (Serge Michels, communication personnelle). Plus que jamais, l'alimentation est fait de société.

C'est précisément notre situation de pléthore alimentaire qui fait que l'attention se porte à nouveau sur les représentations de l'alimentation. La pléthore, levant les anciennes contraintes économiques de la disette où "on mangeait ce qu'on pouvait", met le consommateur devant une large palette de comportements possibles : le rayon alimentation d'un *petit* supermarché comporte *plusieurs milliers* de produits alimentaires différents, l'Observatoire des Consommations Alimentaires recense plus de 100 000 "références" différentes présentes actuellement sur le marché français (Lahlou, 1993d). Le choix devient difficile, et le consommateur est confronté à une multitude de propositions dans une absence de repères culturels qui créent une situation de "gastro-anomie" (Fischler, 1979b, 1990, p. 205).

Ce sont alors les représentations que le consommateur a de l'alimentation qui vont déterminer son choix parmi les multiples possibilités qui s'offrent à lui. C'est donc beaucoup sur la connaissance des représentations de l'alimentation que se fondent actuellement les stratégies d'innovation et de commercialisation des firmes agro-alimentaires. Car le consommateur achète l'aliment pour ce qu'il représente. Comme le dit clairement Pascal Meyer, responsable de la "ligne exotique" de plats cuisinés Buitoni :

"Nous vendons du rêve. En stylisant chaque coupelle, nous avons particulièrement insisté sur la charge d'imaginaire liée au produit". (Moreira, 1989)

Cette approche est générale chez les industriels. Elle touche toute la conception du produit, mais est, évidemment, particulièrement prégnante dans la communication :

"(...) la publicité des produits alimentaires ne semble plus avoir pour vocation première d'informer le consommateur, mais plutôt de le faire rêver (...) dans le domaine de l'alimentation, les thèmes exploités par la publicité s'articulent autour de trois grands axes : santé, convivialité, tradition". (Bouis, 1988)

Il s'agit donc de mieux connaître les représentations que le consommateur se fait de l'acte alimentaire. Dans ce contexte, la psychologie sociale devient, au même titre que la chimie, la

biophysique, le génie des procédés ou la logistique, une source de spécifications concrètes pour les acteurs économiques.

Dans la première section de ce chapitre, nous ferons une petite incursion en économie. En examinant comment les représentations sociales de l'alimentation sont devenues un enjeu de marketing, nous allons montrer qu'elles ont acquis le statut de *matière première* dans un processus de production industrielle ; ce qui ne saurait laisser indifférent le psychosociologue. Ensuite, nous décrirons rapidement d'autres aspects, plus fondamentaux, de ces représentations de l'alimentation ; aspects que les hommes de marketing ont importés, presque à leur insu, dans le processus économique. Tout ceci contribuera à donner une vision plus précise des enjeux socio-économiques dont ces représentations sont actuellement dépositaires. Et convaincra, nous l'espérons, le lecteur qu'il est grand temps de faire le point sur la manière dont fonctionnent réellement ces représentations que l'on manipule, marchande et propage.

II.1. Les représentations alimentaires : un enjeu économique

Nous avons annoncé que l'abondance alimentaire amène l'ensemble des opérateurs à s'interroger sur la nature des représentations de l'alimentation, que l'aspect symbolique de l'aliment est devenu un enjeu marketing majeur.

Comment est-ce arrivé ? Nous allons voir comment, par des raisons mécaniques découlant de la pléthore alimentaire, l'industrie en est venue à exploiter les représentations sociales comme une nouvelle matière première.

Un marché saturé

Sur le plan nutritionnel, c'est dans nos régions développées l'abondance pour presque tous. Les apports nutritionnels recommandés⁵ sont largement satisfaits, sinon dépassés, comme en témoigne d'ailleurs la proportion préoccupante d'obèses dans les pays occidentaux, notamment aux USA où elle est évaluée de 15 à 50% selon les études (Zittoun , Fischler , 1992).

Par ailleurs, le nombre de personnes croît très peu dans nos régions à natalité faible. Et le besoin calorique journalier a plutôt tendance à baisser en raison d'une vie plus sédentaire, dans des endroits bien chauffés, et où les travaux de force sont rares. Le confort moderne tend à diminuer la dépense énergétique.

⁵ De l'ordre de 2700 calories par jour pour un homme adulte ayant une activité physique moyenne (2000 pour une femme).

Le besoin alimentaire de nos concitoyens est donc satisfait sur le plan quantitatif. Dès lors, la richesse croissante des consommateurs ne se reverse que très partiellement dans les dépenses pour l'alimentation, ce qui préoccupe les industriels. Conformément à la théorie des motivations de Maslow (1943)⁶, les consommateurs, une fois leurs besoins vitaux satisfaits, se préoccupent d'autres besoins : sécurité, estime... Sur le plan individuel, cela se traduit par une propension à dépenser leur revenu supplémentaire à des fonctions non alimentaires : santé, loisir, sociabilité... (Lambert, 1993, Bertrand, 1992, Abramovici, 1992). Une enquête récente (Lahlou, Collerie de Borely et Beaudouin, 1993) a montré que la majeure partie de la population française est désormais dans ce cas. Seuls 22% des Français déclarent se restreindre sur leurs dépenses d'alimentation (respectivement : 41% pour le poste "vacances et loisirs"), et seulement 37% (respectivement : 85% pour le poste vacances et loisirs) dépenseraient un budget plus important pour l'alimentation si leurs revenus augmentaient.

Sur le plan macro-économique, ceci se traduit, comme on l'a vu, par une baisse régulière (Combris, 1990, INSEE, 1991) du coefficient budgétaire de l'alimentation (part du budget des ménages qui lui est consacrée) : c'est ce que l'on appelle la loi d'Engel (1857, 1895)⁷.

⁶ Maslow propose de distinguer cinq niveaux successifs de motivation qui régissent notre comportement:

o les besoins physiologiques qui sont directement liés à la survie des individus (faim, soif, fatigue et besoins sexuels).

o *le besoin de sécurité* qui correspond au besoin d'être protégé contre les divers dangers qui peuvent menacer les individus. Des produits tels que les serrures, les assurances, la médecine préventive... font partie des produits qui peuvent satisfaire ce besoin de sécurité.

o *le besoin d'appartenance*. L'homme a besoin de se sentir accepté et aimé par sa famille ou le groupe de personnes avec lequel il vit. Être inscrit à un club, à une association, voire à un parti peut correspondre, entre autres, à ce besoin d'appartenir à un groupe et de se sentir accepté par lui.

o *le besoin d'estime* qui correspond au désir d'être estimé par soi-même et par les autres. Le souci de bien tenir son rôle social est un exemple de ce à quoi peut conduire le besoin d'estime.

o *le besoin de s'accomplir* : le sommet des aspirations humaines suivant Maslow est l'accomplissement de soi. Ce qu'un homme peut potentiellement faire, il doit le faire. Ces besoins prennent des formes très variées selon les personnes : c'est peindre, c'est faire de la musique, c'est être une mère idéale, c'est inventer...

Maslow représente la hiérarchisation de ces désirs sous la forme d'une pyramide, dont les besoins physiologiques constituent la base. Il estime que ces différents besoins sont hiérarchisés dans le sens où les besoins d'un niveau ne sont ressentis que si les besoins du niveau inférieur sont satisfaits.

Maslow explique les comportements des consommateurs d'un point de vue psychologique, c'est-à-dire par l'analyse des besoins des *individus*, de leurs motivations, de leurs attitudes et de leur personnalité. Son approche repose sur un individualisme méthodologique. Elle constate. Elle est confirmée, dans ses grandes lignes, par les données empiriques. Elle n'explique cependant pas l'existence de la hiérarchie qu'elle constate, ni l'ordre de préséance des besoins constaté dans cette hiérarchie. Par ailleurs, dans son article séminal, Maslow mentionne aussi l'existence des désirs cognitifs (curiosité, exploration, désir des faits, etc.) pour lesquels il considère que sa théorie n'offre qu'une explication partielle.

⁷ Ernst Engel, (1821, 1896) peut être considéré comme le précurseur de toutes les études économétriques sur la consommation. Il est souvent cité, mais rarement lu en raison du peu d'accessibilité de ses publications séminales. Dans sa première expression, la loi d'Engel, tirée d'observations sur des budgets de famille d'ouvriers belges et de familles ouvrières de divers pays d'Europe (Les conditions de la production et de la consommation du Royaume de Saxe, 1857), énonce que "Plus une famille est pauvre, plus grande est la part de ses dépenses totales qu'elle doit utiliser pour se procurer de la nourriture" (pp. 28-29). Dans sa seconde formulation, plus générale : "Plus un individu, une famille, un peuple, sont pauvres, plus grand est le pourcentage de leur revenu qu'ils doivent consacrer à leur entretien physique dont la nourriture représente la part la plus importante" (1895, pp. 39-40). On pourra trouver une traduction dans Berthomieu,

En résumé, nous avons affaire, en France comme dans la plupart des pays développés, à une population de taille constante, constituée de gens dont la consommation en calories est déjà au maximum. Le ventre des consommateurs est plein, et leur nombre n'augmente pas. Du point de vue des offreurs - les fabricants de produits alimentaires - cela veut dire que le débouché final est constant en volume. Aucune croissance extensive n'est possible, à moins de prendre des parts de marché aux concurrents : c'est un "jeu à somme fixe".

La première conséquence de cette saturation du marché alimentaire est une concurrence féroce entre offreurs pour se disputer les parts de marché. Dans leur surenchère pour que le consommateur choisisse leur produit, les offreurs cherchent à différencier leur offre, et à y ajouter des "plus". La combinaison de la nécessité de croissance des firmes, et de cette saturation du marché, amène donc chez les offreurs une stratégie de recherche de maximisation du rapport Valeur Ajoutée par calorie ("Max Va/cal") pour tenter de conserver une croissance en chiffre d'affaires à volume global constant imposé par le marché (Lahlou, 1992e, 1994g). C'est-à-dire qu'elles cherchent à vendre "quelque chose" de fabricable en plus. Cette tendance est probablement le facteur explicatif majeur de l'évolution des produits alimentaires dans la décennie 1990.

Pour cela, les firmes ont exploré plusieurs voies d'incorporation de valeur dans l'aliment, que nous allons décrire. Notamment, elles lancent sur le marché des produits de plus en plus transformés.

Le service au-delà du comestible

La tendance s'est d'abord appliquée en incorporant du service dans le produit. On a ainsi pu voir arriver sur le marché une quantité sans cesse croissante "d'aliments-service" (Sylvander, 1988, Lambert, 1986) qui apportent plus de praticité au consommateur et lui permettent d'économiser du temps et des efforts. Les aliments les plus représentatifs de cette tendance sont les plats cuisinés, et d'une manière générale les aliments "prêts à manger", comme les garnitures en boîte, les apéritifs salés, les salades en sachet, les soupes, les sauces en tube ou en bocal... Les consommateurs apprécient ces produits transformés et en consomment de plus en plus (Lahlou, 1992c).

Or, il existe des limites au degré de préparation que l'on peut apporter à un aliment : au-delà du "prêt à cuire", voire du "prêt à manger", comment faire plus ?

Les offreurs, poussés par la nécessité économique, ont trouvé des solutions. Quand il n'est plus possible de l'incorporer à l'aliment lui-même, le service est, dans le produit final, incorporé dans le conditionnement, et dans la logistique. C'est ainsi qu'on a vu apparaître des aliments dont le conditionnement était non plus seulement une protection, mais partie intégrante de l'objet vendu. Il

Claude : la loi et les travaux d'Engel, traduction et commentaire (à travers une esquisse de l'évolution de l'économétrie des budgets familiaux). Mémoire DES, Université de Paris, oct. 1965 ; et un commentaire approfondi dans (Berthomieu, 1966, pp. 59-89). En termes modernes, on dirait que l'élasticité-revenu des biens inférieurs est inférieure à 1.

est élément de rangement (boîte, brique Tetra-Pack...), mais aussi plat à réchauffer (barquette aluminium, sachet micro perforé pour le riz, pochette "boil-in bag" pour les plats cuisinés sous vide), verre-gourde (yaourt à boire, boîte aluminium pour les soft-drinks), doseur (tubes de sauces froides, de lait concentré), et même plat de service (barquette de beurre, barquette aluminium, planche pour le saumon pré tranché).

"(...) le conditionnement représente en moyenne 60% du prix de revient de la bière, 40% de celui de la moutarde, et peut atteindre 100% pour l'eau minérale." (Chabert, 1989)

On voit un indice de cette tendance dans la croissance régulière du secteur emballage (en France, 2 emballages sur 3 sont des emballages alimentaires).

La mise à disposition de l'aliment auprès du consommateur est également un moyen d'incorporer de la valeur ajoutée : la livraison à domicile en est l'exemple le plus évident.

Les représentations : incorporation de valeurs immatérielles

Mais l'incorporation de la VA par le service a elle-même des limites. La recherche d'un meilleur rapport VA/Cal amène alors les fabricants à se tourner vers des caractéristiques *immatérielles* : image, label, etc., pour pouvoir incorporer encore de la VA dans le produit. C'est là une bonne idée, car, comme nous allons le montrer plus loin lors de l'analyse des représentations, ces caractéristiques immatérielles font effectivement partie du produit acheté par le consommateur, elles sont constitutives de sa représentation de l'objet consommé. On sait que les "facteurs idéationnels" ou symboliques peuvent être déterminants pour le rejet ou l'acceptation d'un produit alimentaire (Rozin, 1988), et ceci indépendamment des facteurs organoleptiques⁸. C'est donc cette dimension particulière, immatérielle, de l'objet, que les fabricants vont développer pour augmenter la quantité de produit vendu. Cette augmentation de quantité ne se traduit pas par une addition de matière pondérale ; elle n'en a pas moins de la valeur marchande.

Du point de vue du fabricant, ceci revient en fait à ajouter un segment de production immatérielle à la chaîne de fabrication. Le marketing et la communication ne sont plus des fonctions externes qui servent à vendre un produit déjà fabriqué ; elles fabriquent une valeur ajoutée à part entière qui fait partie intégrante du produit, et en constitue même parfois le cœur. L'exemple typique est celui des eaux minérales, dans lesquelles la part d'imaginaire que le consommateur consomme en buvant l'eau est intégralement fabriquée par ces services d'ingénierie immatérielle que sont la logistique, le marketing et la communication. L'eau elle-même ne fait que servir de support à des valeurs de

⁸ Rozin et ses collaborateurs, à la suite de multiples expérimentations, en sont venus à considérer que trois types de facteurs déterminaient l'acceptation ou le rejet d'un aliment : les facteurs sensori-affectifs (ex. aimer ou pas le goût ou l'odeur), les conséquences anticipées (ex. événements physiologiques ou sociaux négatifs ou positifs), les facteurs idéationnels (connaissance de la nature, de l'origine, ou de la signification de l'aliment). (Rozin, Fallon et Augustoni-Ziskind, 1986)

légèreté, d'équilibre, de naturel... que le consommateur achète à travers elle. Les usines sont en fait des usines de fabrication de bouteilles, et l'activité innovatrice et commerciale des firmes concernées se passe essentiellement au niveau de la production immatérielle, à travers la communication, la publicité, le mécénat, le sponsoring... sur tout ce qui peut potentialiser l'image de la marque avec les valeurs qu'elle vend dans ses bouteilles. Nous voyons ici apparaître un élément important qui sera largement développé dans notre thèse, à savoir que *les signes immatériels composant les représentations sont des constituants du monde réel* : ils ont une influence directe sur les comportements, ils ont une valeur marchande, ils font l'objet de processus de production concrets. Ce qui est vrai pour l'eau minérale l'est également, à un degré variable, pour toutes les nourritures vendues. Comme le remarque le célèbre chef de cuisine Alain Senderens (cité par Lamiraud, 1989): "on mange autant de mythes que de calories."

Le développement de l'ingénierie immatérielle dans les années qui viennent est une tendance certaine du secteur de l'industrie alimentaire, comme d'ailleurs de la plupart des biens de grande consommation. Les fabricants chercheront à étendre la partie vendue en incluant l'amont et l'aval du produit, et le processus de production (produit naturel, appellations d'origine, fabrication respectant les bonnes pratiques, la tradition, l'environnement...), mais aussi un certain nombre de "valeurs" (santé, tradition, prestige, esthétique, voire même morale...).

Or, les connotations et les valeurs qui sont utilisées commencent à faire l'objet d'une concurrence. Car, contrairement à ce que s'imaginent naïvement certains publicitaires et hommes de marketing, ces tendances ne sont pas "inventées" par eux mais simplement puisées dans une culture, une tradition et un inconscient collectif qui ne sont pas inépuisables. C'est en effet une nouvelle matière première, celle des représentations sociales, que sont en train d'exploiter les fabricants.

Après ce détour historique, nous en sommes donc arrivés au point central qui explique les enjeux économiques de notre sujet. Les représentations sociales de l'aliment et de l'alimentation sont désormais des caractéristiques que les fabricants et les distributeurs cherchent à prendre en compte dans leurs stratégies de développement et de vente.

Mais les valeurs immatérielles sont moins faciles à manier que les caractéristiques tangibles que les technologues et les économistes ont l'habitude de manipuler, car elles ne sont pas des objets isolés, indépendants, comme l'ont montré les recherches en sciences humaines, et en psychologie sociale notamment. Elles sont attachées à toute une culture, à des connotations, à des enjeux culturels, sociaux, économiques, lesquels sont en quelque sorte des passagers clandestins pour l'homme de marketing. Elles risquent de provoquer des effets incontrôlés, et cela d'autant plus que les connotations sont en dehors du champ habituel de ses connaissances. Si le "claim" (argument de vente) est puissant, c'est précisément parce qu'il a des résonances à plusieurs niveaux : le fil fait partie d'une tapisserie.

Par exemple, l'homme de marketing qui a misé sur le "claim santé" risque de se retrouver comme l'apprenti sorcier jouant avec des forces qui le dépassent : il doit gérer des réactions imprévues dans le milieu médical, chez les Pouvoirs Publics, dans les médias, mais aussi chez le consommateur. Il découvre que ce qu'il pensait être une terre de conquêtes est un terrain déjà occupé par des acteurs d'une autre espèce, qui se battent pour des enjeux différents, et défendent farouchement leurs positions. Il découvre également que sur le plan symbolique le terrain est loin d'être vierge, que les représentations qu'il veut *utiliser* ont leur structure et leur fonctionnement propre. En particulier, elles renvoient aux aspects psychologiques et sociaux qui étaient évoqués au début de ce chapitre.

Pourquoi une telle richesse de la représentation de l'alimentation ? C'est que, nous allons le voir, la fonction alimentaire est primordiale pour l'être vivant. Présente dans la vie quotidienne de l'homme depuis sa naissance, elle est un des fils essentiels de la trame sur laquelle se sont tissés les rapports du sujet aux objets et à la société. Tirer sur ce fil amène alors avec lui une quantité considérable d'autres fils auxquels il se trouve associé dans l'expérience du monde du sujet.

II.2.L'alimentation, fonction essentielle à la vie et modèle de rapport au monde

L'alimentation occupe dans la culture une place importante.

On en verra un premier reflet significatif par la place qu'elle tient dans le langage.

Par exemple, dans un Dictionnaire Analogique du Français (Hachette - Tchou, 1971), l'entrée "manger" a une longueur de 35 cm. "Aliment" (22 cm), "boire" (18 cm), "cuisine" (33 cm) ont des longueurs comparables à "aimer" (27 cm), "mourir" (35 cm), "parler" (34 cm), "science" (12 cm), "chaleur" (27 cm), "temps" (24 cm), "femme" (36 cm), "vêtement" (35 cm). Les seules entrées plus longues que celles citées sont : "arbre" (37 cm), "cheval" (41 cm), "chimie" (49 cm), "commerce" (39), "droit" (37 cm), "électricité" (41 cm), "enseigner" (46 cm), "image" (37 cm), qui, à l'exception de "image" et "cheval", doivent leur longueur surtout à des énumérations de termes techniques. Cet ensemble épuise les entrées les plus longues du dictionnaire.

La métaphore alimentaire est fréquente dans toutes les langues, et dans tous les domaines. Le français parle ainsi de : *soif de pouvoir, manger son pain blanc, dévorer un livre, avaler n'importe quoi, gober une histoire, mal digérer une "entourloupette"* (qui est d'ailleurs souvent *dure à avaler*), *boire du petit lait, à croquer, à boire et à manger, du lard ou du cochon, mi figue mi raisin* et mille autres expressions. Les adjectifs se rapportant à la prise alimentaire ont un usage bien plus large par exemple : *amer, mielleux, piquant, savoureux...*

Pour la seule langue française, un ouvrage entier a pu être consacré aux expressions du langage courant tirées de l'acte alimentaire⁹. Le langage argotique, en particulier dans le registre érotique, recèle une quantité véritablement étonnante de noms de comestibles, et plus particulièrement à base de légumes et de fruits (Flandrin, communication télévisée, La Sept, 1993). De nombreuses expressions culinaires servent à décrire la *consommation* de l'acte sexuel et ses préliminaires (Fischler, 1994a). Nous n'insisterons pas plus. Ceci n'est pas spécifique au français : on trouvera d'innombrables exemples dans chaque langue. En chinois, par exemple :

"(...) le mot "manger", verbe omniprésent, fut employé dans tout contexte, "à toutes les sauces"... par exemple, manger un procès (chi guansi) signifie "être emprisonné", manger une gifle (chi erguang) : "recevoir une gifle", ne pas parvenir à manger (chi bukai) : "ne pas pouvoir gagner la faveur de quelqu'un" ; "manger précipitamment" (chijin) : "être serré de près" ; manger jusqu'à la moelle (chitou) : "saisir à fond quelque chose" ; manger le vinaigre (chicu) : "être jaloux" ; manger dedans et se glisser dehors (chili pawai) : être ingrat envers son bienfaiteur ; etc. " (Yu Shuo, 1993)

Pourquoi cette importance ? Parce que manger est un besoin primordial, dont on peut penser qu'il a, au fur et à mesure du développement culturel, constitué une source permanente de questions, donc de développements comportementaux, et, partant, de représentations¹⁰. Cette préoccupation constante pour la nourriture a profondément marqué la façon de penser des êtres humains.

L'alimentation est en effet l'archétype même du besoin vital. Au point que Maslow, dans son article séminal sur la théorie des motivations, le donne comme exemple canonique de besoin de base¹¹ :

"Un individu qui manque de nourriture, de sécurité, d'affection, et d'estime aura probablement plus faim de nourriture que de toute autre chose (..) Les capacités qui ne sont pas utiles à cette fin sont mises en veilleuse, ou restent en coulisse. Le besoin d'écrire de la poésie, le désir d'acquérir une automobile, l'intérêt pour l'histoire américaine, le désir d'une nouvelle paire de chaussures sont, à la limite, oubliés ou d'importance secondaire. Pour l'homme qui est extrêmement et dangereusement affamé, il n'existe d'autre sujet d'intérêt que la nourriture. Il rêve de nourriture, il se souvient de nourriture, il pense à la nourriture, il ne s'émeut qu'à propos de nourriture, il ne perçoit que la nourriture et il ne veut rien d'autre que de la nourriture." (Maslow, 1968, p. 202)

Le besoin alimentaire passant devant tous les autres, pendant des centaines de millénaires, où les périodes d'abondance étaient l'exception, manger a du être le principal souci de nos ancêtres, et sans doute souvent au point, comme le décrit Maslow, qu'ils ne pouvaient pas penser à grand-chose d'autre ("ventre affamé n'a pas d'oreilles"). Pour un être affamé, le monde extérieur est d'abord une source potentielle de nourriture ; on conçoit donc que toutes ses facultés se tournent vers l'optimisation de la recherche alimentaire.

⁹ Lair, Mathias. A la fortune du pot : anthologie des expressions populaires d'origine culinaire relevée de nombreuses remarques sur leur provenance et l'histoire de la cuisine. Paris, Acropole, 1988. 260 p. ISBN 2 7357 0100 X.

¹⁰ Ce qui est vrai de l'alimentation l'est aussi des autres fonctions de base: la sexualité, la défense de l'organisme contre les agressions extérieures, la relation avec le groupe... Mais c'est de l'alimentation que nous sommes ici occupés.

¹¹ Les besoins de base sont ceux que l'individu cherche à satisfaire en priorité, ils sont situés à la base de la "pyramide des besoins" de Maslow..

Dans une perspective darwinienne, on peut penser que l'une des fonctions de l'apprentissage, sur le plan biologique, est précisément de permettre une recherche alimentaire plus efficace. C'est particulièrement vrai pour les omnivores (Rozin, 1976, 1988, Fischler, 1990 pp. 62-65 ; Rozin et Schulkin, 1990), qui ont à choisir et à se procurer leurs multiples ressources alimentaires, dont certaines (en particulier les animaux) ne se laissent pas attraper facilement. Pavlov montre la nécessité pour les vertébrés supérieurs de disposer de capacités mentales complexes pour s'alimenter.

"Une des liaisons essentielles de l'organisme avec le milieu qui l'entoure est celle qui s'accomplit par l'entremise de certaines substances chimiques qui doivent être constamment incorporées dans l'organisme en question, c'est-à-dire par la nourriture. Au bas de l'échelle animale, seul le contact immédiat entre la nourriture et l'organisme conduit essentiellement à l'échange alimentaire. A des échelons plus élevés, ces relations deviennent plus nombreuses et plus éloignées. Ce sont maintenant les odeurs, les bruits, les images qui dirigent les animaux dans un rayon sans cesse croissant du monde environnant. Au degré suprême, les sons de la parole, les signes de l'écriture et de l'imprimerie dispersent les masses humaines sur toute la surface du globe, à la recherche du pain quotidien. Ainsi, une multitude d'agents extérieurs variés et distants sont les signaux annonçant la présence de la substance nutritive vers laquelle se dirigent les animaux supérieurs pour s'en emparer et réaliser leur connexion alimentaire avec le monde extérieur." (Pavlov, 1909)

Cette complexité de l'acte alimentaire impose l'existence de connexions mentales variables, "de la capacité de décomposer le monde environnant en parties constituantes" (Pavlov, 1909), et donc de représentations complexes permettant d'utiliser efficacement notre savoir sur le monde. Pour manger à notre faim, il nous faut penser. Pour manger sans nous empoisonner, il nous faut faire des choix complexes, et donc avoir une pensée complexe :

"*Homo Sapiens* est un animal omnivore qui doit *penser* sa nourriture. Pour tous les omnivores, le choix des aliments est la source d'un paradoxe. D'une part l'omnivore doit, pour subsister, varier son alimentation. Il ne peut se contenter d'une seule nourriture pour en extraire tous les nutriments qui lui sont nécessaires ; d'où sans doute une nécessaire attirance pour la variété et la nouveauté. Mais en même temps tout aliment nouveau est périlleux par nature (...) L'omnivore doit constamment réussir une gageure : être à la fois conservateur et innovateur, méfiant et téméraire. Pour résoudre cette contradiction, outre de remarquables aptitudes à l'apprentissage, l'homme possède des capacités cognitives sans précédent dans l'évolution. Il peut les mettre en oeuvre pour surmonter le paradoxe de l'omnivore, cette double contrainte qui le tiraille sans cesse. Pour régler son comportement, *Homo Sapiens* peut ordonner, classer, bref il peut *créer de la règle* pour encadrer ses conduites." (Fischler, 1990)

L'omnivore doit être intelligent, ou mourir. Sans aller jusqu'à dire que notre qualité d'omnivore est à l'origine de notre intelligence, ce qui serait excessif, remarquons que, par nécessité, tout ce qui touche au "manger" sera chez l'omnivore un terrain particulièrement fertile à la constitution de représentations du monde et d'accumulation de savoir. Ce n'est donc sans doute pas par hasard que le domaine alimentaire est celui où nous faisons preuve des meilleures capacités d'apprentissage, et des plus durables : une seule mauvaise expérience digestive peut créer un conditionnement aversif capable de durer des décennies (Garcia, Ervin & Koelling, 1966 ; Garb & Stunkard cités par Fischler

1985 ; 1974, Pelchat & Rozin, 1982, 1990a). C'est sans doute dû une sélection naturelle des omnivores capables d'intelligence dans le domaine de la nourriture. Et c'est sans doute pour exploiter cette capacité d'apprentissage particulièrement développée dans le domaine alimentaire que les expériences sur le conditionnement positif et l'apprentissage chez l'animal utilisent pour la plupart un système de récompense alimentaire, à commencer par les travaux fondateurs de Pavlov et Skinner, et, d'une manière générale, par les dresseurs professionnels. Plus encore, la récompense alimentaire a été utilisée pour stimuler la *créativité* dans l'apprentissage (Chimpanzés et fruits : Köhler, 1917, Dauphins et poissons : Bateson, 1979, 1984 pp. 129-131). La privation de desserts ou la récompense par des sucreries, saveurs pour lesquelles il existe un goût inné (Desor, Maller & Turner, 1973, Beauchamp & Maller, 1977, Green, Desor & Maller, 1975, cités par Fischler, 1985 ; Chiva 1979, Chiva 1985) est une incitation encore utilisée de nos jours pour l'éducation des enfants. La récompense alimentaire est l'archétype du conditionnement positif¹².

La prégnance de l'alimentation dans nos mécanismes psychologiques peut donc s'expliquer d'abord de façon biologique. Mais aussi parce qu'elle est un support crucial dans le développement psychologique individuel, comme l'a bien montré Freud avec la notion de stade oral. Comme le dit poétiquement Jacques Puisais, Président de l'Institut Français du Goût :

"Cette partie (le palais) intime de notre individu où rien n'échappe est le siège de la communication avec les biens terrestres depuis les premiers jusqu'aux derniers instants de la vie." (cité par de Beaurepaire, 1989)

L'analyse minutieuse du développement de l'enfant montre à quel point cette pensée est profonde. L'ontogenèse développe la fonction perceptive autour d'un premier noyau d'oralité, seule fonction *orientée* dès la naissance, et constitue un noyau structurant du moi dans son rapport consommatoire avec le monde. Freud (1925b) a parlé de la perception comme d'une action perçue en termes oraux. Spitz, à partir d'observations et de divers arguments neurophysiologiques qu'il serait trop long de développer ici, a émis l'hypothèse que:

" (...) toute perception débute dans cette cavité (orale), pont primitif entre la perception interne et la perception externe (p 47) (...) les sensations des trois organes perceptifs secondaires présents à la naissance (main, labyrinthe, peau) sont subordonnées au système perceptif de la cavité orale (...) les sensations médiatisées par eux se joignent et se mêlent de façon à être "saisies" par le nouveau-né comme une expérience situationnelle unifiée avec caractère d'absorption, d'incorporation." (Spitz, 1965, p. 55)

¹² On notera que le développement de préférences positives pour un aliment particulier est beaucoup plus difficile à mettre en évidence que l'acquisition d'aversion (Rozin, 1988, 1990a). Rozin et Pelchat (1988) émettent l'hypothèse intéressante que, chez les omnivores, si l'acquisition d'aversion et de dégoût est positivement sélective, il existerait une résistance à la création d'attachements forts à une nourriture particulière, ce qui se justifie bien sur le plan écologique pour des espèces confrontées à une grande variété d'aliments potentiels, dont la diversification alimentaire est un facteur de survie. Autant il est utile d'éviter les aliments dangereux, autant la spécialisation sur une ressource particulière est peu souhaitable.

Cette présence quotidienne, permanente, de l'acte alimentaire, sa capacité à s'associer aux expériences de la vie de relation, en font un support privilégié des relations sociales, et de l'acte culturel (Fischler, 1990, p. 20).

Chez les Primates, c'est dans les moeurs alimentaires que l'on a pu constater l'émergence d'un savoir culturel transmis, notamment dans le lavage à l'eau de mer des patates douces par un groupe de Macaques (Itani, 1957, Kawai, 1965, Pallaud, 1982, cités par Fischler 1985), et de différences culturelles (dans les choix des aliments habituels) entre groupes d'Orangs-outans vivant pourtant dans un même biotope.

Chez *Homo Sapiens*, la prise alimentaire est le marqueur systématique des rites de la vie sociale : presque tous les événements donnant lieu à une célébration sont l'occasion d'un partage d'aliments ou de boissons. Partout, s'alimenter ensemble est signe de réjouissance, de *partage*, et scelle l'appartenance à la communauté. Il n'y a pas de fête sans absorption de nourriture ou de boissons : mariages, réunions familiales, réceptions, mais aussi "pots", déjeuners d'affaires, "voeux", inaugurations, et d'une manière générale la plupart des échanges sociaux un peu formels¹³

La littérature ethnographique regorge (encore une métaphore alimentaire) d'exemples de ce type. A tel point que, même dans nos sociétés, certains aliments sont devenus synonymes (métonymes ?) des moments sociaux dont leur consommation est prétexte et support, comme le "café", le "thé", le "cocktail", "l'apéritif". Dans le même ordre d'idées, certains "aliments" ont été développés dans un unique usage social ou symbolique, comme l'hostie de l'Eucharistie ou le sachet de dragées des baptêmes. On pourrait classer dans cette catégorie les confiseries en emballage individuel qui accueillent le client sur la table de nuit des grands hôtels et dans les avions, celles qui accompagnent l'addition de certains restaurants ; de même qu'il existe dans de nombreux domiciles paysans une bouteille réservée à l'accueil des visiteurs par un verre symbolique de convivialité.

Les connotations de l'alimentation dépassent largement ce seul cadre de l'identité de groupe, comme on le verra plus loin. Selon Levi-Strauss, la cuisine serait un langage où la société "traduit inconsciemment sa structure" (Levi-Strauss, l'origine des manières de table, 1968). On peut notamment penser que les facteurs de "dégoût" reflètent des particularités culturelles qui déterminent ce qui est "polluant" ou pas, sur des bases morales (Douglas, 1967 ; Rozin, Haidt et McCauley, 1993).

Apprentissage, alimentation, sociabilité sont liées de façon étroite depuis la nuit des temps, et constituent une sorte de noyau dur des cultures humaines, et probablement des cultures des animaux

¹³ Nous ne nous intéressons ici qu'aux rituels dans lequel l'aliment est consommé. Il y aurait beaucoup à dire sur les rites où l'aliment intervient à titre symbolique sans être ingéré, mais cela nous entraînerait trop loin (voir par exemple Sinon et al., 1948 et Zeeg & Puss, 1931, cités par Percec (1991), sur l'impact des utilisations symboliques et comportementales des légumes dans le spectacle lyrique européen).

sociaux en général. C'est notamment pourquoi l'étude de l'alimentation est par nature multidisciplinaire (Stellar et al. 1980 ; Fischler, 1979a, 1990, p 20 ; Rozin et Schulkin, 1990), et en appelle à la biologie, la psychologie, l'anthropologie, en plus de la neurophysiologie (Giachetti, 1992). Nous devons donc nous attendre, en étudiant les représentations de l'alimentation, à tomber non seulement sur un fait social total (Claudian, 1960, de Garine, 1972, Calvo, 1992), mais sur des mécanismes psychologiques plus généraux :

"l'absorption d'une nourriture incorpore le mangeur dans un système culinaire et donc dans le groupe qui le pratique (...) à un système culinaire s'attache une vision du monde, une cosmologie. (...) Les classifications, les pratiques, et les représentations qui caractérisent une cuisine incorporent l'individu au groupe, situent l'ensemble par rapport à l'univers, et l'y incorporent à son tour : elles possèdent donc une dimension fondamentalement et proprement religieuse, au sens étymologique du terme, au sens de *re-ligare*, relier. Elles participent en effet, dans les représentations des hommes, du lien fondamental entre moi et monde, individu et société, microcosme et macrocosme. Les systèmes culinaires contribuent ainsi à donner un sens à l'homme et à l'univers, en situant l'un par rapport à l'autre dans une continuité et une contiguïté globales. (Fischler, 1990, pp. 68-69)

C'est la structure et le fonctionnement des représentations de l'alimentation que nous allons étudier dans cette thèse. Ce sera l'occasion d'examiner dans quelle mesure la psychologie sociale peut fournir des réponses opérationnelles à des questions que se posent des acteurs économiques.

III. Les représentations sociales

Où l'on retrace l'histoire du concept de représentation sociale, à travers ses fondateurs, Durkheim et Moscovici. Où l'on montre son rôle de carrefour théorique dans les sciences humaines d'aujourd'hui, et où l'on propose une reformulation de la théorie des représentations sociales qui va permettre leur étude avec des outils mathématiques.

III.

La représentation sociale est le moyen par lequel les êtres sociaux se représentent les objets de leur monde. Outil de pensée, c'est aussi une plaque tournante : entre l'individu et le groupe, entre le matériel et l'idéal. C'est pourquoi le concept est situé au carrefour de nombreuses disciplines : la psychologie sociale, où il fut défini (Moscovici, 1961), mais aussi la psychologie et la sociologie, d'où provenaient ses prénotions (représentation collective chez Durkheim, 1912, complexe chez Freud, 1900), et maintenant les sciences cognitives, pour ne citer que celles-ci.

Par son aspect "représentation de l'objet" le concept de représentation sociale participe du concept de cognition et en appelle à la philosophie de la connaissance, à l'épistémologie, aux sciences cognitives. Parce qu'une représentation est un processus psychique, le concept renvoie à l'analyse des processus mentaux traitant de la perception et de la représentation mentale des objets matériels et sociaux (en bref, l'ensemble de la psychologie cognitive, de la théorie freudienne, et de la psychologie du développement, pour ne citer que ces champs). Enfin, le concept renvoie au rôle *sociétal* de la connaissance (sujet abordé par l'anthropologie et la sociologie sous le terme de *culture*). Il faudrait embrasser toutes ces disciplines pour rendre compte complètement des différents aspects de la représentation sociale. On mesurera la difficulté de la tâche à accomplir par un indice simple de l'étanchéité interdisciplinaire : dans le récent manuel de psychologie cognitive de Eysenck et Keane (1992), où il existe pourtant un chapitre consacré aux représentations mentales, on ne parle pas des représentations sociales.

C'est naturellement l'approche psychosociale de la représentation sociale, avec l'étude de son rôle socialisant, qui a été la plus développée. Le concept est central en psychosociologie. Doise et Palmonari (1986) estiment que son étude "devrait aboutir à une organisation d'ensemble des domaines étudiés par les psychologues sociaux".

La richesse du concept de représentation sociale fait qu'il est aussi un peu flou. Ces deux caractéristiques sont largement reconnues par ses utilisateurs.

L'approche psychosociale de la représentation sociale est restée relativement regroupée autour des axes tracés par Serge Moscovici lorsqu'il définit le concept en 1961. Il existe une description de la genèse de la notion par son fondateur même, dans un survey récent et complet, auquel le lecteur pourra se reporter avec profit (Jodelet, 1989, 1993).

Dans cette partie, nous nous contenterons donc d'abord de retracer brièvement l'historique de la notion (II. 1). Cette approche historique permettra de dégager progressivement les caractères essentiels de cette notion complexe.

Puis nous approfondirons, dans l'état de l'art actuel, les points théoriques qui nous seront nécessaires ici. (II. 2).

Dans une troisième section (II. 3), nous proposerons une formalisation de la représentation qui permet un traitement mathématique de son expression linguistique. On donnera d'abord (II. 3. 1) une

définition minimale du concept, que l'on explicitera dans un formalisme combinatoire (FRC) permettant de décrire le "monde subjectif" des individus. On montrera dans le chapitre suivant (III) comment cette formalisation permet de rendre compte des acquis classiques, en insistant sur les aspects communicationnel, pragmatique, et catégorisateur de la représentation sociale.

III.1. La genèse de la notion de représentation sociale

Voyons d'abord le concept de représentation collective, tel qu'il est construit par les sociologues du tournant du siècle et d'abord Durkheim, avant d'examiner comment la notion a été reformulée par Moscovici puis par son école. On pourra parler, dans le premier temps, d'approche socio-psychologique, dans la mesure où la représentation collective est d'abord appréhendée comme un objet social. Dans le second, comme on pouvait s'y attendre après une période marquée par le développement de la théorie de la forme puis l'essor de la psychologie cognitive, le caractère *représentatif* a gagné en importance dans la notion.

III.1.1. L'approche socio-psychologique des origines : les travaux de Durkheim

La sociologie de Durkheim est celle des origines : elle construit son objet d'étude, et délimite le champ des phénomènes qu'elle veut expliquer. Cette tâche n'est pas toujours simple, car les frontières disciplinaires sont à l'époque (déjà !) mal définies. On pourra s'en convaincre, par exemple, en lisant *Sociologie et épistémologie* de Simmel (1918), où l'on perçoit les tentations hégémoniques de la sociologie d'alors, sur un domaine englobant ce que les anglo-saxons appellent "social anthropology", et qui inclurait aussi la psychologie sociale, l'ethnologie, et sans doute même une partie de l'histoire.

Une des préoccupations de cette science naissante qui cherche à marquer son champ académique est alors de construire des *objets sociaux*. Il est naturel qu'à côté des objets sociaux *concrets* comme les Peuples, les Nations, les Institutions, on cherche à décrire les objets sociaux *immatériels* qui, manifestement, participent au fonctionnement de ces objets sociaux concrets.

La nature même de l'objet d'étude (les collectivités) veut que les objets explicatifs soient de même nature que les objets expliqués, c'est-à-dire partagés par tous les membres d'une collectivité. Ainsi en va-t-il des Terroirs, des Climats, et éventuellement des Chefs Charismatiques, qui sont des explications collectives et matérielles observables, des "faits sociaux". Ainsi en est-il des Instincts, ou des Dispositions Naturelles, qui sont des explications matérielles non-observables¹⁴. Ainsi en est-

¹⁴ Par non observable, nous entendons simplement que l'objet ne peut pas être décrit, par des comptes-rendus d'observation, sur des dimensions ou des propriétés qui le caractérisent directement, ce qui n'exclut pas que l'on puisse observer ses conséquences. Ainsi, un comportement est observable, mais pas un instinct. On peut observer un chef, mais

il des Langues, des Lois, et des Coutumes, dans la catégorie des immatériels observables. Ainsi devra-t-il en être des objets immatériels et non-observables, jetons conceptuels qui, pour des raisons qu'il serait trop long d'exposer ici, foisonnent dans les sciences humaines. Les Représentations Collectives, qui sont de tels objets (comme les Mythes, Religions, Croyances, et d'une manière générale tous les systèmes explicatifs et descriptifs du monde) sont une catégorie logiquement nécessaire dans une Sociologie.

Le travail de Durkheim vise à prouver l'importance de la *société* comme objet nécessaire dans une explication du monde. Avec une habileté académique consommée, il va le faire en s'attaquant à l'étude de cas à la fois difficiles et impressionnants. Dans Le suicide (1897) il démontre que l'acte apparemment le plus individuel est en fait sous l'influence d'un fort déterminisme social. Dans Les formes élémentaires de la vie religieuse (1895), il démontre que la pensée logique est une création de la société, et non pas une vertu naturelle de l'homme. Il le fait en montrant que le *concept* est une représentation collective, que c'est précisément par son aspect collectif qu'il acquiert l'indépendance des images des sens individuels (impersonnalité) et la stabilité qui sont les caractéristiques de la vérité (Durkheim, 1912, 1991. p. 723).

"En un mot, il y a de l'impersonnel en nous parce qu'il y a du social en nous et, comme la vie sociale comprend à la fois des représentations et des pratiques, cette impersonnalité s'étend tout naturellement aux idées comme aux actes." (Durkheim, 1912, 1991, p. 738).

C'est donc par la société et elle seule que les "notions essentielles qui dominent toute notre vie intellectuelle" (op. cit. p. 51) comme les concepts de *temps*, d'*espace*, de *force*, de *totalité*, puis de *classification* (qui sont à l'origine des concepts qui n'existent qu'appliqués à la société : temps social, espace social...) ont pu être construits : "tout mystère disparaît du moment où l'on a reconnu que la raison impersonnelle n'est qu'un autre nom donné à la pensée collective" (op. cit. p. 738). Le monde pensé est donc un monde social. En apportant une nouvelle catégorie d'explications des "facultés supérieures et spécifiques de l'homme", la sociologie résout une alternative douloureuse entre biologisme et postulat divin, et ainsi "la sociologie paraît ouvrir une nouvelle voie à la science de l'homme" (op. cit. p. 739). Dans le même mouvement, à peine inventée la *représentation collective* se voit attribuer la prestigieuse paternité des "notions essentielles" qui font que l'homme est doué de sagesse !

Au delà de cette argumentation *pro domo*, intéressante en soi, le travail de Durkheim ouvre une voie nouvelle aux recherches. Car les représentations non seulement sont sociales par leur non-individualité mais :

"elles sont sociales en un autre sens et comme au second degré. Non seulement elles viennent de la société, mais les choses mêmes qu'elles expriment sont sociales. Non seulement c'est la société qui les a

pas une idéologie. On peut seulement observer des *phénomènes* que l'on pense être les *conséquences* d'une idéologie ou d'un instinct.

instituées, mais ce sont des aspects différents de l'être social qui leur servent de contenu". (Durkheim, 1912, 1991, p. 729).

Apparaît l'idée qu'une société ne peut fonctionner que si, précisément, ses membres partagent une certaine vision du monde. Il faut qu'elle produise des structures communes pour que l'agrégation des perceptions et des comportements individuels ne soit pas un chaos, mais une forme organisée.

"Si donc, à chaque moment du temps, les hommes ne s'entendaient pas sur ces idées essentielles, s'ils n'avaient pas une conception homogène du temps, de l'espace, de la cause, du nombre etc., tout accord deviendrait impossible entre les intelligences et, par suite, toute vie commune. Aussi la société ne peut-elle abandonner les catégories au libre arbitre des particuliers sans s'abandonner elle-même. Pour pouvoir vivre, elle n'a pas besoin seulement d'un suffisant conformisme moral ; il y a un minimum de conformisme logique dont elle ne peut davantage se passer. Pour cette raison, elle pèse de toute son autorité sur ses membres afin de prévenir les dissidences." (Durkheim, 1912, 1991, p. 64).

La représentation collective est une structure qui relie, permet "l'interpénétration des consciences", comme le totem matérialise la conscience du groupe. Cette idée est le germe d'une notion clé que la psychologie sociale saura reprendre et développer : celui du rôle dynamique de la représentation sociale, objet commun, communicatif et socialisant. C'est une forme abstraite qui, pour utiliser un vocabulaire moderne, émerge du corps social. Le concept de représentation collective sera alors pour Durkheim l'équivalent, au niveau collectif, des objets de pensée individuels. On comprend dès lors la filiation naturelle entre les travaux de Durkheim et la psychologie sociale, science qui, comme l'écrit Serge Moscovici, a été, en un sens, fondée pour formuler les lois de l'esprit social (Moscovici, 1981, 1986 p. 36). C'est cette facette de la pensée durkheimienne qui est reprise avec le plus d'insistance par les psychosociologues contemporains :

"Ce que les représentations collectives traduisent c'est la façon dont le groupe se pense dans ses rapports avec les objets qui l'affectent" (Durkheim, 1895, 1993 p. XVII, cité par Jodelet, 1989)

"à la manière dont cet être spécial qu'est la société pense les choses de son expérience propre." (Durkheim, 1912, p 621, cité par Moscovici, 1989, p. 64)

Durkheim focalisait l'analyse sur le caractère collectif plus que sur les caractères cognitifs, ce qui est d'ailleurs compréhensible au vu des enjeux académiques de la sociologie de l'époque.

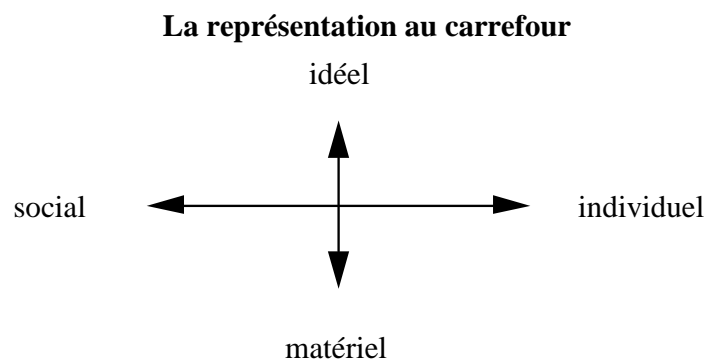
On trouve cependant déjà le caractère fécond de la notion de représentation, en ce qu'elle est une sorte d'interface cognitive entre le niveau individuel, où chacun appréhende la réalité au travers de représentations mentales individuelles, et le groupe, qui ne peut exister et fonctionner en tant que tel qu'avec des objets mentaux à sa mesure, c'est-à-dire collectifs. Il y a donc une ambivalence de niveau ontologique (à la fois individuel et collectif) dans la représentation sociale, une sorte de caractère traducteur, ou, plus exactement : interprétatif, des perceptions de l'individu (images) dans la conscience de groupe (idées). Ce caractère apparaît en filigrane dans d'autres textes de l'époque.

"Il n'y a pas d'idée sans images : plus précisément idée et image ne désignent pas deux éléments, l'un social, l'autre individuel, de nos états de conscience mais deux points de vue d'où la société peut

envisager en même temps les mêmes objets, qu'elle marque leur place dans l'ensemble de ses notions, ou dans sa vie et son histoire. "(Halbwachs, 1925, cité par Jodelet, 1989, p. 57)

On pourrait multiplier les citations, qui révèlent l'aboutissement suivant de la problématique sociologique : les ensembles complexes que nous étudions sous le nom de sociétés fonctionnent grâce à un certain partage de conceptions de ce qu'est *le monde*, et d'abord *la société* elle-même, et comment on doit la vivre. Les représentations collectives, connaissances sociales du monde, sont de tels objets.

Pour mieux expliquer l'évolution du concept, considérons que la représentation sociale peut être vue comme un carrefour : passage entre matériel et idéal, passage entre individuel et social.



A ce stade historique, la focalisation de l'attention sur le caractère social des phénomènes empêche de dissocier le caractère abstraitif/réifiant de la représentation. Cela incite à considérer le caractère abstraitif ("concept") comme une condition nécessaire du passage de l'individuel au social. Mais les deux branches du carrefour sont néanmoins perçues.

III.1.2. L'approche psycho-sociale : le travail fondateur de Moscovici

Le concept de représentation collective, "après avoir été le phénomène le plus marquant de la science sociale en France (...) a subi une éclipse qui a duré près d'un demi-siècle" (Moscovici 1989, p. 62)

Aussi, après cette phase de latence de la recherche, dans les années 1950, Moscovici part d'une situation dans laquelle les sciences humaines décrivent les représentations collectives, mais sans expliciter leur genèse, ni leur fonctionnement : on insiste sur leur fonction sociale, et on les décrit, sans méthode unifiée. Cette description porte en général sur des sociétés éloignées de la nôtre dans le temps et dans l'espace.

Cependant, déjà dans certains travaux étaient apparues des amorces de description des mécanismes de la "pensée sauvage" qui ne la considèrent pas seulement comme une curiosité exotique, comme un archaïsme ; ces descriptions entrevoient derrière la pensée sauvage des mécanismes plus généraux que nous partageons peut-être plus que ne le voudrait la perspective condescendante de l'homme blanc savant. Ces approches

“n’en restent plus aux idées reçues sur la distinction générale entre concept et sensation ou image, ni aux considérations douteuses sur l’intelligence unique et les intelligences particulières. Elles commencent à dégager les structures intellectuelles et affectives des représentations en général. Ce n’était pas là une médiocre avancée, on en conviendra. Dans la mesure où l’étude des observations et des documents permet de dégager des régularités significatives, une théorie s’ébauche qui remplit le concept jusque là un peu vide d’un contenu ayant ses propriétés et ses lois (...) à travers le tapis psychique et la forme mentale qui les cimente [les sociétés], Levy-Bruhl met au jour la cohérence des sentiments et des raisonnements, les mouvements de la vie mentale collective.” (Moscovici, 1989, p. 69)

Parmi les travaux des sociologues qui ont influencé Moscovici, il faut donc citer, avec ceux de Durkheim, Weber, Simmel..., ceux de Levy-Bruhl. Bien que ce dernier ait toujours refusé d’être considéré comme durkheimien¹⁵, il applique la notion de représentation collective d’une manière assez moderne et radicale pour l’époque (toujours en s’intéressant aux primitifs), allant jusqu’à considérer qu’elle peut *déterminer* les perceptions (ce qui est aujourd’hui un des acquis de l’épistémologie et de la psychologie cognitive)¹⁶. Bien qu’il s’agisse là d’un travail de conceptualisation “en chambre”, à la manière de nombre de savants de l’époque qui travaillaient sur des relevés ethnographiques, Levy-Bruhl fait preuve d’une sensibilité que l’on qualifierait aujourd’hui de relativiste. Il montre que la perception du monde des primitifs, “prélogique”, c’est-à-dire non scientifique, constitue un système cohérent bien qu’étranger à notre façon “moderne”, “scientifique”, de voir. Les objets sont tous reliés entre eux dans un système global, auquel ils “participent” par des liens cosmogoniques, suivant une rationalité distincte de la nôtre bien qu’ayant sa propre cohérence culturelle.

“Sous une forme et à des degrés divers, tous impliquent une “participation” entre les êtres et les objets dans une représentation collective. C’est pourquoi, faute d’un meilleur terme, j’appellerai loi de participation le principe propre de la mentalité “primitive” qui régit les liaisons et les pré-liaisons de ces représentations... Je dirais que, dans les représentations collectives de la mentalité primitive, les objets, les êtres, les phénomènes peuvent être, d’une façon incompréhensible pour nous, à la fois eux-mêmes et autre chose qu’eux-mêmes. D’une façon non moins incompréhensible, ils émettent et reçoivent des forces, des vertus, des qualités, des actions mystiques, qui se font sentir hors d’eux, sans cesser d’être où elles sont. En d’autres termes, pour cette mentalité, l’opposition entre l’un et le plusieurs, le même et l’autre, etc., n’impose pas la nécessité d’affirmer l’un des termes si l’on nie l’autre, ou réciproquement. Elle n’a qu’un intérêt secondaire. Parfois, elle est aperçue ; souvent aussi elle ne l’est pas. Souvent elle s’efface devant une communauté mystique d’essence entre des êtres qui cependant, pour notre pensée, ne sauraient être confondus sans absurdité. ” (Levy-Bruhl, 1951, p. 77, cité par Moscovici, 1989, p. 69)

¹⁵ Pour une analyse critique des travaux de Levy-Bruhl, on pourra se reporter à E. E. Evans-Pritchard, 1965.

¹⁶ Ce point avait déjà été découvert par Freud dans l’Esquisse : “la pensée jugeante précède la pensée reproductive en lui assurant, pour d’autres trajets des associations, des frayages tout préparés. Quand, après la fin de l’acte cogitatif, l’indice de réalité vient à atteindre la perception, alors une appréciation de la réalité, la croyance, ont pu se réaliser et le but de toute cette activité est atteint.” (Freud, 1895).

Ce texte est intéressant car il montre la prise de conscience d'une altérité des pensées indigènes, qui ne sont plus forcément considérées comme des pensées primitives, infantiles, comme s'il existait une échelle linéaire de développement de la pensée dont, évidemment, l'homme blanc occidental occuperait le sommet.

Sans même parler de l'évolution de l'économie politique de l'époque, dans les disciplines proches de la nôtre cette prise de conscience se fait jour chez d'autres auteurs. Par exemple, Karl Abel, dès 1884 ("Du sens opposé des mots primitifs") avait, dans le langage égyptien primitif, repéré des manières de pensée qui, tout en étant très différentes des nôtres, ne sont pas pour autant considérées comme le signe d'une société arriérée.

"Au vu de ces cas de signification antithétique et de beaucoup d'autres analogues (...) il ne peut faire aucun doute que dans *une* langue au moins, il y eut une foule de mots qui désignaient à la fois une chose et le contraire de cette chose. Si étonnant que cela soit, nous sommes confrontés à ce fait et nous devons en tenir compte (p.7) (...) Or l'Égypte était rien moins que la patrie du non-sens. Ce fut au contraire un des lieux où se développa la raison humaine. (...) Un peuple qui a allumé, en des temps si obscurs, le flambeau de la justice et de la culture ne peut tout de même pas avoir été stupide dans sa manière quotidienne de parler et de penser (p.9)" (Abel, 1884, cité par Freud, 1910).

On peut aussi trouver chez Mauss, dès 1903, dans sa brillante étude des classifications primitives, la prise de conscience de l'existence de visions du monde radicalement différentes, d'un véritable relativisme culturel.

Cette prise de conscience de la possibilité de systèmes de pensée, de visions du monde, cohérentes et efficaces bien que a-scientifiques, était un préalable épistémologique indispensable pour entamer une étude en profondeur des représentations sociales¹⁷. Elle ouvrait en effet la possibilité conceptuelle de découvrir dans notre propre culture des visions du monde (celle de l'homme de la rue) qui soient non-scientifiques mais quand même "légitimes", de leur accorder une valeur pour elles-mêmes au lieu de les considérer comme des "naïvetés", des "aberrations". Rendues crédibles comme système cohérent de pensée du monde, les représentations pouvaient désormais être prises au sérieux comme objet de recherche sur les véritables ressorts du fonctionnement social.

Car, dans l'étude des objets mentaux qui constituent le sens commun des peuples étrangers, la distance est naturelle, on peut facilement dissocier l'objet d'étude de l'observateur et savoir de quoi on parle. Mais, pour étudier les objets "d'ici", il faut avoir une solide maîtrise relativiste pour pouvoir prendre du recul vis-à-vis de notre propre sens commun, et de nos mécanismes mentaux. Cette prise de distance relativiste indispensable à une bonne appréhension du concept de

¹⁷ Le relativisme a cependant eu du mal et mis un certain temps à faire son chemin académique dans les sciences sociales françaises. En témoigne le fait que, précisément à propos du concept de participation, Mauss (1923) reproche à Lévy-Bruhl de ne pas aller assez loin, de garder un préjugé anthropocentrique, et de surestimer les différences entre "l'esprit primitif" et le nôtre.

représentation sociale¹⁸. Il était donc difficile d'avoir une approche scientifique de notre propre matériau indigène sans disposer d'une théorie des processus mentaux qui prenne au sérieux les représentations du monde différentes de celles qu'en donnent les sciences exactes, qui prétendent détenir la seule connaissance valide du "réel".

On voit alors comment le chercheur est naturellement amené, par ce canal, d'une part à s'intéresser à des représentations pour lesquelles du matériel indigène de première main est disponible (ici et maintenant) ; et, en ce qui concerne les aspects théoriques, à se tourner du côté des travaux sur les mécanismes psychiques, et leur développement, pour éclaircir les aspects les plus obscurs de la notion de représentation sociale, ceux qui concernent l'aspect cognitif. C'est naturellement chez Freud et Piaget que Moscovici va trouver les éléments les plus pertinents pour compléter sa théorie.

“Transposer leur démarche [celle de Freud, 1908, 1924 et Piaget, 1926, 1932] chez l'adulte et dans notre société a d'abord pour effet d'éliminer le vague de la notion chez Durkheim. Les représentations indéterminées recueillies dans les documents ou dans d'autres contextes peuvent et doivent être rendues concrètes. Pour ma part je puis témoigner du fait que les études de Piaget et de Freud dont je viens de parler ont bien eu cette conséquence. Ce sont elles qui m'ont amené à me demander pourquoi le soin mis à étudier l'univers de l'enfant ici et celui des adultes ailleurs ne devrait pas se porter sur l'univers des adultes ici. Quoi de plus naturel que de partir de leurs concepts et leurs démarches pour explorer des représentations rendues vivaces dans l'imagination des contemporains qui les génèrent et les partagent ? A partir de là et en remontant vers Durkheim, il m'a été possible de mieux saisir la portée sociologique de ces concepts et de ces démarches. Et de voir que ce qui, chez lui, restait malgré tout une notion abstraite, pouvait être abordé en tant que phénomène concret.”(Moscovici, 1989, pp. 78-79)

Par l'analyse d'une représentation particulière, celle de la psychanalyse, menée de manière scientifique à partir de sources diverses et étendues (entretiens et questionnaires sur un échantillon de 2265 sujets, analyse de contenu de la presse portant sur 1640 articles parus dans 230 journaux et revues, entre janvier 1952 et juillet 1956), Moscovici *donne corps* au concept encore abstrait de représentation sociale et il le légitime dans le champ scientifique. Il le fait en décrivant ses mécanismes psychologiques et en montrant concrètement comment ces mécanismes produisent et façonnent du matériau représentationnel. Il présente la représentation sociale à l'oeuvre dans la pénétration de la psychanalyse dans la société française - et la représentation sociale ne peut exister autrement qu'à l'oeuvre, car elle est un mécanisme fonctionnel. De même que l'on ne peut comprendre une fonction organique qu'en regardant l'organe fonctionner, de même, l'analyse de la représentation sociale doit se faire sur le vif. Et, plus la représentation en question est un bel exemple, un beau “cas clinique”, plus il est probable que son objet soit chargé d'une importance particulière. Il en est ainsi, par exemple, du SIDA à l'heure actuelle. C'est pourquoi, dans sa postface, Moscovici constatait que :

¹⁸ L'absence de cette prise de distance analytique limite l'efficacité de la recherche à cause des mécanismes de contre-transfert du chercheur sur son matériau (Devereux, 1967, 1980) : il est plus facile d'objectiver ce qui ne nous concerne pas directement.

“L’étude des représentations sociales nous jette, par certains côtés, au coeur des conflits culturels et pratiques importants.” (Moscovici, 1976, p. 502)

Cette implication totale de la représentation sociale dans le réel du sens commun, Moscovici est le premier à la mettre en évidence, non pas dans les mondes éloignés du primitif, de l’enfant, ou de l’hystérique, mais de l’homme de la rue ici-et-maintenant. En ce sens, la représentation sociale passe du statut de modèle théorique ou de phénomène limité à celui de mécanisme général, omniprésent et fondateur de toute vie sociale.

“J’insiste sur la spécificité de celles-ci [les représentations sociales] parce que je ne voudrais pas les voir réduites, comme par le passé, à de simples simulacres ou déchets intellectuels sans rapport avec le comportement humain créateur. Au contraire elles ont une fonction constitutive de la réalité, de la seule réalité que nous éprouvions et dans laquelle la plupart d’entre nous se meuvent.” (Moscovici, 1976, pp. 26-27)

Ayant désigné ce concept central de la psychologie sociale, par des moyens beaucoup plus convaincants que ceux de ses prédécesseurs puisqu’il étaye ses dires sur l’analyse d’un matériau “chaud”, Moscovici relance les recherches sur ce champ complexe, qui, nous l’avons vu, est au carrefour de la cognition et de la théorie des systèmes sociaux. On nous pardonnera une citation un peu longue, mais qui explicite bien les différentes fonctions du concept :

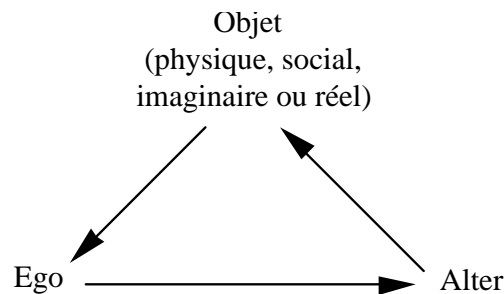
"Toute représentation est composée de figures et d'expressions socialisées. Conjointement, une représentation sociale est organisation d'images et langage car elle découpe et symbolise actes et situations qui nous sont ou nous deviennent communs. Envisagée sur un mode passif, elle est saisie, à titre de reflet, dans la conscience individuelle ou collective, d'un objet, d'un faisceau d'idées, extérieurs à elle. (...) En ce sens on se réfère souvent à la représentation (image) de l'espace, de la ville, de la femme, de l'enfant, de la science, du scientifique et ainsi de suite. A vrai dire, il faut l'envisager sur un mode actif. Car son rôle est de façonner ce qui est donné de l'extérieur, les individus et les groupes ayant plutôt affaire à des objets, des actes et des situations constitués par et au cours de myriades d'interactions sociales. Elle reproduit, certes. Mais cette reproduction implique un remailage des structures, un remodelage des éléments, une véritable reconstruction du donné dans un contexte des valeurs, des notions et des règles dont il devient à jamais solidaire. Du reste le donné externe n'est jamais achevé, univoque ; il laisse beaucoup de liberté de jeu à l'activité mentale qui s'efforce de le saisir. Le langage en profite pour le cerner, l'entraîner dans le flux de ses associations, l'investir de ses métaphores et le projeter dans son véritable espace, qui est symbolique. C'est pourquoi une représentation parle autant qu'elle montre, communique autant qu'elle exprime. Au bout du compte, elle produit et détermine des comportements, puisqu'elle définit à la fois la nature des stimuli qui nous entourent et nous provoquent, et les réponses à leur donner. En un mot comme en mille, la représentation sociale est une modalité de connaissance particulière ayant pour fonction l'élaboration des comportements et la communication entre individus." (Moscovici, 1976, p. 26)

Après le travail de Moscovici, la représentation sociale apparaît donc nettement plus complexe qu’un croisement entre deux branches. C’est un carrefour où se rencontrent toute une série de concepts psychologiques, et sociologiques (Moscovici, 1976, p. 39, Doise, 1986).

Par ailleurs, l’analyse de Moscovici renvoie à une nouvelle conception de la psychologie "à trois termes : Ego, Alter, Objet" (Moscovici, 1971, p. 9). Ce “ regard psychosocial”, qui dérive du schéma

"A-B-X" introduit par Newcomb (1953) pour les actes de communication, sera formalisé en 1984 par le diagramme triangulaire suivant :

Le triangle psychosocial (d'après Moscovici, 1984)



Cette “tiercéité” correspond à une ontologie relativiste qui n’est pas encore passée dans la boîte à outils conceptuelle du sens commun. Elle montre que l’aspect social doit être pris en compte dès le stade de la description de l’objet, qu’il est impossible de l’évacuer du dispositif d’observation, puisque c’est à travers lui que se définit le concept qui sert à décrire. Elle est indispensable pour comprendre correctement le concept de représentation sociale. Malheureusement, il s’agit là d’un outil conceptuel dont le maniement est délicat, d’autant plus qu’il n’existe pratiquement pas de formalisme adapté.

Il nous semble clair que dans ce triangle, la représentation sociale est, à peu de chose près, l’objet social qui est en haut du triangle. Mais, si l’on sent bien qu’il est pertinent de mettre des flèches entre chacun des objets, il est malaisé de décrire leur fonctionnement.

Comme tout travail séminal, et d’autant plus qu’il arrive comme un enrichissement critique et une mise en relation de plusieurs notions, le travail de Moscovici ouvre de nombreux chemins, soulève de nombreuses questions, davantage qu’il ne propose un modèle univoque avec l’indication d’une seule voie à suivre.

III.2. Représentations et monde vécu

Après une nouvelle phase de latence d’une dizaine d’années, due notamment à la résistance d’un champ académique que les théories marxistes et béhavioristes, très matérialistes, rendaient réticentes à accorder de l’importance aux déterminants psychologiques, le concept de représentation sociale a progressivement pénétré la psychologie sociale, pour devenir une théorie centrale, voire hégémonique. Le nombre de publications sur le sujet est passé de moins d’une dizaine en 1970 à plus de 400 au début des années 90 (Jodelet, communication orale, 1994). On reconnaît désormais aux représentations leur rôle crucial dans le monde vécu du sujet ; par ailleurs leur étude comme outil de pensée a montré qu’elles étaient un concept nécessaire dans toute approche scientifique qui nécessite une théorie de la connaissance, et notamment l’étude de la communication et du changement.

Examinons d'abord pourquoi la représentation est considérée comme l'outil privilégié dans les rapports entre l'individu et son environnement. Nous verrons ensuite comment les représentations sont le moyen de la communication entre individus.

III.2.1. Les fonctions pragmatiques et sociales des représentations mentales

Le psychosociologue qui veut étudier le réel tel qu'il est, et expliquer les comportements, doit se placer d'emblée dans le monde subjectif, vécu et agi par les individus. Les phénomènes n'ont pas seulement des dimensions matérielles : les émotions, les sensations, les intentions sont également pertinentes ; et la langue, dans la vie quotidienne comme dans la sorcellerie, a du pouvoir sur le réel. Le matériau de base idéal sur lequel on devrait travailler est ce que Flament (1989) appelle un "corpus praxéo-discursif, contenant l'enregistrement de toutes les pratiques et tous les discours de notre population". Ce corpus de phénomènes est la manifestation observable du fonctionnement des représentations.

On postule que les individus se fondent, pour fonctionner dans leur environnement, sur une sorte de représentation encyclopédique naïve du monde, dans laquelle les définitions des objets "réels" seraient fournis par les représentations sociales. L'ensemble de cette encyclopédie constitue une sorte de définition du monde, un peu à la manière de l'encyclopédie de Tlön de Borges¹⁹. Ce corpus est celui des représentations.

Cet ensemble de définitions, muni de règles de lecture et d'usage, forme une sorte de théorie, plus ou moins consistante sur le plan logico-scientifique, mais qui paraît cohérente (au sens où toutes ses parties sont reliées) à ses utilisateurs. Plusieurs explications de cette cohérence peuvent être avancées. D'abord le postulat de réalité qui dit que les sensations renvoient à un monde matériel unique, immanent : c'est cette réalité immanente qui relierait à travers elle les représentations qui s'y rapportent. Ou encore l'hypothèse de "l'existence du référent" qui est reprise systématiquement par tous les auteurs sous des formulations comme "toute représentation est représentation de quelque chose" (Moscovici, 1976 p. 25, Jodelet, 1984, 1989) ou "du réel" (Abric, 1988) ou d'un "objet" préalable à cette représentation (Flament, 1989) : le référent est alors une réalité sociale. Ou simplement la remarque de Durkheim que ces représentations ont été soumises à une longue suite d'épreuves de validation par l'usage, au cours des siècles (Durkheim, 1912) : c'est alors l'usage qui a créé et conservé des liens entre les représentations. Ces deux dernières peuvent d'ailleurs faire l'économie du postulat de matérialité du référent.

Quoi qu'il en soit, l'individu utilise les représentations comme un *mode d'emploi du monde*, et agit en les appliquant localement. L'individu utilise la représentation pour identifier les objets de son

¹⁹ Jorge Luis Borges. Tlön Uqbar Orbis Tertius. *Fictions*. Dans cette histoire, une société secrète crée de toutes pièces un monde en fabriquant une fausse encyclopédie tellement cohérente qu'elle finit par se réifier.

environnement (phénomènes), les repérer dans son encyclopédie, et les mettre en application, ou en discours, en suivant des schémas fournis par la logique naturelle. Il utilise pour cela des schémas et des scripts, c'est-à-dire des séquences-toutes-faites de raisonnement et d'action. Le résultat de ces scripts est soit une action, soit la production de communications, soit d'autres représentations.

“une représentation sociale, quel que soit son statut ontologique exact, est la version d'une théorie. En recourant à une représentation sociale, un acteur individuel utilise un ou plusieurs concepts majeurs de cette théorie. La mise en oeuvre d'une représentation sociale peut se faire à travers des pratiques matérielles telles que tailler du bois ou endiguer des ruisseaux, mais le plus souvent dans notre monde, il s'agit d'une activité symbolique, et en particulier d'une manière de parler.” (Harré, 1989)

La production de communications ou de nouvelles représentations se fait souvent sous forme de discours.

“La notion clé de la logique naturelle est la schématisation (...).

a/ Une schématisation est la mise en discours

b/ du point de vue qu'un locuteur A

c/ se fait - ou a - d'une certaine réalité R.

d/ Cette mise en discours est faite pour un interlocuteur, ou un groupe d'interlocuteurs, B

e/ dans une situation d'interlocution donnée (les linguistes parlent aussi volontiers de contexte = de ce qui accompagne le texte).”²⁰ (Grize, 1989)

Cette vision pragmatique de la représentation comme schématisation du monde dépasse, selon nous, le strict champ de *l'expression* des représentations et s'applique à leur nature même. *C'est-à-dire que, de notre point de vue, les mécanismes producteurs de discours sont **analogues** aux mécanismes producteurs d'actes.*

Dans cette perspective, le discours, comme l'avait remarqué Freud à propos de l'activité mentale, est une sorte de version économique (sur le plan de la dépense d'énergie) de l'action, une *simulation* de l'action qui remplace les afférences et efférences sensorielles et motrices par des représentations de celles-ci. Par exemple, quand il prépare son coup, un joueur d'échec ne manipule pas les pièces à la main, mais mentalement. L'individu peut ainsi faire du tâtonnement/erreur à moindre risque pour la survie, et n'appliquer que les scripts qui paraissent efficaces au vu de la simulation. De ce point de vue évolutionniste, la représentation serait un outil de "simulation" au sens informatique du terme. Nous reviendrons sur ce point ultérieurement.

Il s'agit encore ici de représentations mentales, et non de représentations sociales.

Comme l'individu humain est toujours un être social, le psychologique et le social sont indissociables (Freud, 1921). C'est pourquoi, selon Piaget (1967) la psychologie et la sociologie ont toutes les deux le même objet :

²⁰ L'approche de Grize dans cet article est de se limiter au langage ; il ne faut évidemment pas la prendre au mot, sauf à considérer le monde comme texte, comme encyclopédie.

“l'ensemble des conduites humaines dont chacune comporte, dès la naissance et à des degrés divers, un aspect mental et un aspect social” (p. 19) et “l'homme est un et toutes ses fonctions mentalisées sont socialisées” (p. 20)

C'est précisément la représentation sociale qui permet de faire le lien entre l'aspect mental et l'aspect social de tout objet. Si, comme nous l'avons avancé, les représentations servent d'outil, de simulation, pour construire des scripts de vie de relation, il est évidemment préférable que tous les joueurs qui jouent ensemble jouent le même jeu, c'est-à-dire qu'ils partagent le même ensemble de règles. Par exemple, en théorie des jeux on sait que dans les situations incertaines (dès qu'il y a plus de trois joueurs), la meilleure façon d'atteindre un équilibre stable est d'en fixer un de façon exogène, i.e. que les joueurs s'entendent au préalable sur l'objectif à atteindre plutôt que de jouer "chacun pour soi". Il faut donc *publier* les "règles du jeu", les rendre publiques, les communiquer.

Dans les jeux où il y a plusieurs solutions possibles, le choix d'une solution n'est pas indifférent aux joueurs : certaines solutions seront plus favorables à certains et défavorables à d'autres. Il y a donc une lutte d'influence pour le choix des règles. Moscovici (1961) a bien montré comment les groupes essayent de faire passer les définitions qui sont dans leur intérêt, en particulier par la propagande. Entendons nous : lorsque nous parlons de règles du jeu, il ne s'agit pas seulement de règles d'interdiction ou d'obligation, mais aussi de définitions, de normes. Comme les règles ne s'appliquent qu'à des catégories d'objets ou de situations données par convention, il est aussi efficace, pour se soustraire aux prescriptions de la règle (ou, à l'inverse, pour contraindre), de changer le domaine d'application de celle-ci que de changer la nature des injonctions qu'elle prescrit dans son domaine d'application. Comme le montrent les combats de lobbies autour de la normalisation, les définitions réglementaires ont autant d'importance que les règles déontiques, car elles précisent sur quels objets agissent les règles déontiques. On comprend mieux alors pourquoi la représentation est un objet central pour la psychologie sociale : puisqu'elle *constitue* le monde, elle est l'enjeu des relations entre individus et entre groupes.

Lorsque le consensus est atteint autour d'un objet, d'une part celui-ci prend pour le groupe un caractère de réalité, d'autre part il scelle l'existence du groupe en tant que tel. Ce que Moscovici et Doise écrivent à propos des décisions de groupe peut s'étendre à l'ensemble des représentations sociales activement créées par un groupe :

"De même qu'au cours d'une convention politique, dès l'instant où l'un des candidats devient l'élu, on le regarde avec d'autres yeux et tout le monde se sent changé et converti, de même au cours d'un travail de décision, une fois qu'une des alternatives a rallié le consensus de tous, chacun se sent lié à elle et par elle aux autres participants, comme par un fondement de leurs relations. En surface, on observe un rapprochement de perspectives, l'élargissement des catégories de pensée et la saillance d'une dimension commune. Mais en profondeur se déroule le mouvement subtil des représentations individuelles qui se transforment en une représentation sociale des membres de ce groupe. Il n'est plus question d'alternatives discutables. A leur place une vision précise, la vision d'ensemble naissant de plusieurs, et que l'on partage comme une norme indiscutable." (Moscovici et Doise, 1992, pp. 272-273)

Ces représentations peuvent être plus ou moins explicites. Sperber (1989) distingue, dans les représentations, les représentations mentales des représentations publiques. Une représentation mentale est une représentation située à l'intérieur même de son utilisateur, et une représentation publique existe dans l'environnement de l'utilisateur, c'est par exemple un texte ou un discours, elle "est généralement un moyen de communication entre un producteur et un utilisateur distincts l'un de l'autre".

"Parmi les représentations mentales, certaines - une très petite proportion - sont communiquées, c'est-à-dire amènent leur utilisateur à produire une représentation publique qui à son tour amène un autre individu à construire une représentation mentale de contenu semblable à la représentation initiale.

Parmi les représentations communiquées, certaines - une très petite proportion - sont communiquées de façon répétée et peuvent même finir par être distribuées dans le groupe entier, c'est-à-dire faire l'objet d'une version mentale dans chacun de ses membres. Les représentations qui sont ainsi largement distribuées dans un groupe social et l'habitent de façon durable sont des *représentations culturelles*. Les représentations culturelles ainsi conçues sont un sous-ensemble aux contours flous de l'ensemble des représentations mentales et publiques qui habitent un groupe social." (Sperber, 1989)

On pourrait dire que, selon l'endroit où elle se manifeste, la représentation sociale est représentation mentale (dans l'individu) ou représentation publique (à l'extérieur de l'individu) et comme telle, communicable aux autres membres du groupe. Représentation mentale et représentation publique au sens où les décrit Sperber ne seraient alors que des avatars de la représentation sociale.

En tant qu'outil social, la représentation peut accomplir de multiples fonctions. D'une manière générale, elle donne les "spécifications sociales" des objets communs au groupe, elle en fixe donc, d'une certaine manière, le mode d'emploi. On pourrait multiplier les exemples sans peine puisque *tous* les objets sociaux sont l'objet d'une représentation sociale. Les exemples les plus spectaculaires sont naturellement ceux pour lesquels toutes les règles de comportement sont expliquées par les représentations, sans qu'un autre système de règles explicite (par exemple, des règles physico-chimiques, ou légales) ne soit suffisant. C'est donc dans le domaine social plus que dans le domaine physique que la théorie des représentations aura ses effets prédictifs les plus spectaculaires. Ailleurs, dans le domaine de la mécanique, par exemple, point n'est besoin de faire appel à elle : les êtres humains et les choses sont déjà arrivés, au XVIIIème siècle, à un consensus, imposé avec une grande consistance par les objets massiques, qui veut que ceux-ci cherchent à se rapprocher les uns des autres avec une force qui croît en raison croissante de leur masse et inverse du carré de leur distance²¹. Et dans le social lui-même, des quatre grandes catégories de régulation que sont la loi, la

²¹ Notons cependant que dans ce domaine, de nouvelles représentations sont en cours d'élaboration dans la communauté scientifique : la nouvelle théorie du modèle standard de la physique, avec ses quarks et ses hadrons, nous représente le réel d'une façon bien différente (voir par exemple Crawford et Greiner, 1994). Un psychosociologue pervers pourrait bien considérer les accélérateurs de particules et les chambres à bulles comme des temples, dans lesquels les prêtres de la science cherchent à interpréter, par une herméneutique savante, les signes de la nature pour inventer une cosmogonie qui permette finalement à la civilisation profane d'obtenir ce qu'elle désire dans son rapport quotidien avec les puissances occultes de la matière. C'est bien un consensus avec les objets, dans des termes connus par les acteurs humains, une règle du jeu, un *modus vivendi*, que recherche au fond la science dans son rapport avec le monde qui environne l'homme. Hier

morale, la religion et l'éthos (Poirier, 1991, p. XI), l'éthos (conventions et convenances régissant les mœurs), la seule qui ne comporte pas de sanction formalisée, est donc celle qui fournira les exemples les plus frappants.

On peut donc s'attendre à trouver à la représentation sociale des fonctions d'orientation des conduites dans les relations intergroupes ; et c'est bien ce que démontrent de nombreuses études, soit explicitement, (Doise, 1973, cité par Jodelet, 1989), soit si l'on considère de manière plus générale que les représentations contiennent des schémas d'action, et sont à la base des attitudes, comme l'avance Doise (1989), et des attributions (Hewstone, 1989). Les représentations sont, dans cette perspective que nous partageons, à la fois à l'origine des conduites et de leurs justifications. La représentation peut par exemple maintenir à distance un groupe particulier dans la vie de tous les jours, comme c'est le cas des aliénés ("brédins") (Jodelet, 1983).

On peut alors considérer que toutes les études qui trouvent un lien entre attitudes et comportements sont des illustrations de l'efficacité opératoire d'une représentation sous-jacente (à condition, naturellement, d'explicitement cette représentation). La représentation est un modèle de ce qui doit être. Si les choses qui arrivent sont conformes à cette représentation, c'est probablement elle qui en est la cause. C'est manifeste dans les cas où seul un consensus entre acteurs permet de produire la situation (par exemple : une manifestation syndicale, un jeu d'enfants, une pièce de théâtre). En effet, parmi les multiples états de choses possibles, comment expliquer que ce soit, précisément, celui conforme à la représentation qui arrive ?

III.2.2. Un concept aux dimensions multiples

Il ressort de tout cela que la représentation sert à beaucoup de choses, et qu'on va la retrouver comme un facteur d'explication possible dès qu'on cherche à analyser le lien entre la pensée et l'action. Les successeurs de Moscovici se sont donc trouvés confrontés à un champ extrêmement vaste, dont la fertilité était garantie, dont les limites étaient moins tracées qu'ébauchées, et qui plaçait la psychologie sociale au carrefour des sciences humaines, position enrichissante mais inconfortable.

“La pluralité d'approches de la notion et la pluralité de significations qu'elles [les représentations sociales] véhiculent en font un instrument de travail difficile à manipuler. Mais la richesse et la variété même des travaux inspirés par cette notion font qu'on hésiterait même à la faire évoluer. Il ne faut certainement pas la faire évoluer par un réductionnisme qui privilégierait par exemple une approche exclusivement psychologique ou sociologique. Ce serait précisément enlever à la notion sa fonction d'articulation de différents systèmes explicatifs. On ne peut pas éliminer de la notion de représentation sociale les références aux multiples processus individuels, interindividuels, intergroupes, et idéologiques qui souvent entrent en résonance les uns avec les autres et dont les dynamiques

religion ou magie, aujourd'hui science, peu importe le nom du moment que les humains arrivent à s'entendre entre eux et avec les autres objets sur (presque tout) ce qui arrive et peut arriver dans notre monde -de notre point de vue d'humains.

d'ensemble aboutissent à ces réalités vivantes que sont en dernière instance les représentations sociales.
” (Doise, 1986, p. 83)

Pour ne pas appauvrir la notion, les travaux qui suivirent furent amenés à développer certaines branches plutôt qu'à élargir le concept originel. Il en est résulté un foisonnement considérable de recherches, d'inégal intérêt, entre lesquels il est délicat d'établir une hiérarchie, car toutes parcourent le terrain balisé à l'origine, mais dans des directions différentes.

Bien que tous s'accordent sur l'impossibilité de donner une définition unique d'un objet aussi général, chacun est bien obligé de proposer la sienne. Les résultats, compromis entre le souci de rester cohérent avec les travaux fondateurs (qui proposent d'ailleurs plusieurs définitions différentes), et celui de s'adapter au matériau particulier de chacun, ne contribuent pas toujours, il faut bien le dire, à éclaircir le débat ; situation qui laisse souvent perplexe l'étudiant et le spécialiste d'autres disciplines. Ceci a suscité des critiques de la part notamment de l'école anglo-saxonne, et des polémiques (Potter & Litton, 1985 ; Jahoda, 1988 ; Moscovici, 1988b).

Or, cette situation est inévitable, elle découle de la nature de la représentation sociale : *parce que* le concept est riche de facettes, il ne saurait, pas plus que n'importe quel autre objet de connaissance sociale, être réduit à une définition univoque en l'absence d'une mise en contexte opératoire. Il n'est pas inutile de s'appesantir ici sur cette assertion, car son examen nous permettra d'éclaircir la nature fondamentalement pragmatique de la représentation sociale. Pour illustrer notre propos, à ce stade de l'exposé, prenons une métaphore, celle des pommes de Cézanne, puisque, comme l'écrivait Poirier (1981, p. 279) “Le savant ne ressemble pas à un photographe, mais à un peintre dont le tableau fait face à son modèle.”

Il existe (peut-être) autant de définitions de la représentation sociale par Moscovici lui-même qu'il existe de toiles de Cézanne représentant des pommes. Ces dernières sont chaque fois différentes, chaque fois elles figurent les pommes dans un contexte et un éclairage particulier, mais toujours, elles expriment, de façon archétypale, “LA pomme”. Si Cézanne avait des disciples peignant des pommes, sans doute celles-ci auraient-elles un air de famille avec celles de Cézanne, tout en étant différentes. D'autres peintres ont également peint des pommes, chaque fois différentes, toujours archétypales : en sont-elles moins des images de pommes ? Voilà qui dépend du talent des peintres. Quoi qu'il en soit, “plus ça change, et plus c'est la même chose”, car on ne peut, d'un unique point de vue, décrire exhaustivement un objet qui a plusieurs aspects.

Par exemple, si je désire faire une tarte aux pommes façon Tatin, j'ai besoin de me procurer une certaine quantité d'une certaine variété de pommes, et de les mettre sous une certaine forme : gros quartiers épluchés. Dans ce contexte, parler de "pomme" est peu ambigu. Mais mettre bout à bout les milliers de telles définitions précises et locales (contingentes) de "pomme" enlèverait au concept tout l'intérêt de disposer d'une seule définition "simple et courte" de cette catégorie d'objets.

Une définition des représentations sociales par Denise Jodelet, qui est une autorité en la matière, dans un manuel des années 1980, est significative de cette situation dans laquelle on essaie de tout contenir :

“ Le concept de représentation sociale désigne une forme de savoir spécifique, le savoir du sens commun, dont les contenus manifestent l’opération de processus génératifs et fonctionnels socialement marqués. Plus largement, il désigne une forme de pensée sociale.

Les représentations sociales sont des modalités de pensée pratique orientées vers la communication, la compréhension et la maîtrise de l’environnement social, matériel et idéal. En tant que telles, elles présentent des caractères spécifiques au plan de l’organisation des contenus, des opérations mentales et de la logique.

Le marquage social des contenus ou des processus de représentation est à référer aux conditions et aux contextes dans lesquels émergent les représentations, aux communications par lesquelles elles circulent, aux fonctions qu’elles servent dans l’interaction avec le monde et les autres. ” (Jodelet, 1984)

Il n’est pas plus simple d’essayer de définir la représentation sociale par sa fonction sociale. La définition d’inspiration bourdieusienne qu’en donne Doise, dans cet esprit (1985, 1986, p. 85), bien que parfaitement justifiée aussi, n’est pas très éclairante :

“les représentations sociales sont des principes générateurs de prises de positions liées à des insertions spécifiques dans un ensemble de rapports sociaux et organisant les processus symboliques intervenant dans ces rapports. ”

Une nouvelle définition de Jodelet, dans son ouvrage sur les représentations sociales, nettement plus succincte (et, selon nous, très opérationnelle) est accompagnée d’un tableau synoptique (cf. infra) qui montre l’étonnante variété des champs de recherche qui sont légitimement inclus dans le domaine des représentations sociales.

“C’est une forme de connaissance, socialement élaborée et partagée, ayant une visée pratique et concourant à la construction d’une réalité commune à un ensemble social. ”(Jodelet, 1989)

Les représentations sont à la fois un moyen de connaissance et d’interprétation du monde du sens commun, et d’opération sur celui-ci, qui est transmissible et socialisant. Abric résume ainsi l’articulation de ces différents aspects :

“Grille de lecture et de décodage de la réalité, les représentations produisent l’*anticipation* des actes et des conduites (de soi et des autres), l’interprétation de la situation en un sens préétabli, grâce à un système de *catégorisation* cohérent et stable. Initiatrices des conduites, elles permettent leur *justification* par rapport aux normes sociales et leur *intégration*. Le fonctionnement opératoire aussi bien des individus que des groupes est directement dépendant du fonctionnement symbolique. ” (Abric, 1989)

Il n’est finalement pas étonnant que les définitions de la représentation sociale changent un peu suivant les auteurs et les contextes. Car ces définitions sont *elles-mêmes* des représentations du concept, et elles doivent être formulées, pour fonctionner, de façon à s’insérer dans le schéma du discours qui utilise ce concept. De même, une main humaine sera figurée, sur un tableau, différemment selon son usage immédiat : elle prend une forme différente selon l’objet qu’elle saisit.

Or, c'est précisément parce que sa forme est modifiable, qu'elle est articulée, que la main est un outil polyvalent et efficace. De même, les représentations sociales, parce qu'elles servent à manipuler - collectivement - le réel, s'adaptent à sa forme locale, et à l'usage que les hommes cherchent à en faire. Elles sont donc par essence à la fois objet et outil, contenu et processus : objet utilisable, pâte polymorphe avec laquelle, au sens propre du terme, nous construisons le monde.

Il semble en tous cas acquis que la représentation, dans l'acception la plus courante, est

“une forme de savoir pratique reliant un sujet à un objet” (Jodelet, 1989, p. 43)

Une représentation *sociale* a plusieurs aspects qui sont autant de biais d'approche pour son étude :

c'est la *connaissance*
de quelque chose
par quelqu'un
considérée de manière *systémique*,

c'est-à-dire que le quelque chose et le quelqu'un sont considérés, non pas isolés et *in abstracto*, mais comme parties agissantes d'ensembles plus vastes de choses et de personnes. Cet ensemble plus vaste de choses et de personnes interagissant est notre monde, qu'on le considère comme société (Durkheim), comme réalité (Jodelet, 1989), etc.

“De ce point de vue les représentations sociales sont abordées à la fois comme le produit et le processus d'une activité d'appropriation de la réalité extérieure à la pensée et d'élaboration psychologique et sociale de cette réalité.” (Jodelet, 1989, p. 45)

Comme la représentation a pour fonction d'être opératoire, elle a tendance à se présenter sous forme de scripts pragmatiques. Elle est également simplificatrice et organise donc le réel sous des formes simples. C'est sans doute pour cela qu'elle se présente en général sous la forme d'un "noyau central" (Abric 1984, 1993, Flament 1993), qui constitue le coeur de la représentation, et de noyaux périphériques qui sont mobilisés selon les besoins du contexte.

Parmi les questions que soulève la notion, Jodelet (1989, p. 37) relève celles qui subsument les thèmes des travaux les plus fréquents en psychologie sociale :

- qui sait, et d'où sait-on ? (conditions de production et de circulation)
- que et comment sait-on ? (processus et états)
- sur quoi sait-on et avec quel effet ? (statut épistémologique des représentations sociales).

C'est bien dans le caractère pluriel de la notion de représentation sociale, qui renvoie à des processus divers d'ordre psychologique et/ou sociologique, que se trouve sa richesse heuristique. Cette pluralité est inséparable, précisément, de “sa fonction d'articulation de différents systèmes explicatifs” (Doise, 1986, p. 83). Etudier les représentations sociales *en général* revient alors à

construire une classification opératoire de nos opérations collectives sur le monde. C'est donc une tâche titanesque, que Jodelet a figurée par le tableau suivant :

L'espace d'étude des représentations sociales (d'après Jodelet, 1989, p. 45)

CONDITIONS DE PRODUCTION ET CIRCULATION DES RS	PROCESSUS ET ETATS DES RS	STATUT EPISTEMOLOGIQUE DES RS
<p><i>Culture</i> (collective de groupe)</p> <ul style="list-style-type: none"> . valeurs . modèles . invariants 	<p>supports contenus structure processus logique</p>	<p>Valeur de vérité</p> <ul style="list-style-type: none"> . rapports entre pensée naturelle et pensée scientifique . diffusion des connaissances . transformation d'un savoir dans un autre . épistémologie du sens commun
<p><i>Langage et communication</i></p> <ul style="list-style-type: none"> . interindividuelle . institutionnelle . médiatique 	<p>FORME DE SAVOIR</p> <p>modélisation</p> <p>Construction ——— interprétation</p> <p>SUJET ——— REPRÉSENTATION ——— OBJET</p> <p>épistémique ——— expression ——— symbolisation ——— humain social idéal matériel</p> <p>psychologique ———</p> <p>social ———</p> <p>collectif ———</p> <p>compromis psycho-social</p>	<p>Représentation et Science</p> <p>Représentation et Réel</p> <p>Décalage</p> <ul style="list-style-type: none"> . distorsion . défalcation . supplémentation
<p><i>Société</i></p> <ul style="list-style-type: none"> . partage et lien social . contexte idéologique, historique . inscription sociale - position - place et fonction sociale . organisation sociale - institutions - vie des groupes 	<p>PRATIQUE</p> <p>Expérience Action</p> <p>Fonctions des RS</p> <p>Efficacité des RS</p>	<p>Valeur de réalité</p>

Comme on le voit, le champ est extrêmement vaste. Les liens entre les différents sujets et les problématiques sont tous légitimes, si bien que, quel que soit l'endroit d'où l'on part à l'intérieur du champ d'études de la représentation sociale, une étude complète amènerait nécessairement à aborder tous les thèmes qui figurent sur la "carte du Tendre" de Jodelet. Pratiquement tous les champs décrits par Jodelet ont fait l'objet de recherches, ce qui revient finalement à une exploitation *extensive* des rapports entre les éléments de base de la problématique, obtenus par combinaison de ces éléments. C'est comme si chacun apportait sa pierre, mais pas toujours pour construire le même édifice.

En ce qui nous concerne, nous nous intéressons à la problématique de représentation des représentations, et plus exactement, à celle d'une représentation spécifique, celle de l'alimentation. La question qui va nous occuper est d'abord celle de la communication des représentations, à travers un langage ; puisqu'il va bien falloir transmettre à notre lecteur ce que nous allons découvrir sur la nature et la forme de ces représentations. Cette question ne concerne pas que notre propre présentation dans ce texte. Nous rencontrons le même problème pour nous figurer, nous-même, la forme de la représentation qu'ont de l'alimentation nos sujets d'étude, à travers ce qu'ils nous disent à son propos, avec des mots. C'est un problème compliqué, mais il nous est impossible, hélas, de l'éluider : comment le Conceptus se transmet-il par la Vox ?

III.2.3. Le problème de la communication des représentations

Le physicien construit des représentations scientifiques d'objets matériels. L'homme de la rue construit des représentations naïves d'objets concrets ou d'individus. Déjà, ils éprouvent souvent des difficultés à distinguer leur propre théorie des observations. Mais le chercheur en sciences sociales les considère avec envie, sa tâche étant singulièrement plus compliquée lorsqu'il cherche à construire des représentations de représentations. Car tout se fait alors à travers un unique système, le langage. L'objet est trop proche de l'outil²². Il devient difficile de distinguer l'objet construit par le chercheur du phénomène étudié, et on doit être extrêmement vigilant sur la méthode et l'expression sous peine de ne plus savoir "de quoi on parle", ou plus exactement "qui parle de quoi".

Pour le chercheur, qui travaille non pas sur la représentation (qui ne saurait être que le résultat ultime de ses investigations), mais sur ses manifestations sous formes de phénomènes empiriques *exprimés*, le triangle psychosocial se double d'un autre, le triangle sémiotique (ou sémantique), qui est à la base de la réflexion cognitive contemporaine, fut systématisé en 1923 par Ogden et Richard²³, et dont nous présentons ici une version inspirée du cours de François Rastier (il en existe divers raffinements). Le passage par le triangle sémantique semble inévitable, car les représentations sont des systèmes symboliques.

Le triangle sémantique rend compte de ce que l'on doit, pour faire de la sémantique - qui est la théorie des significations linguistiques (Mounin, 1972) - distinguer :

- le signifiant (énoncé du mot sous forme phonique ou forme graphique, manifestation matérielle du signe) ;
- le signifié (c'est-à-dire le concept qu'il désigne), dont le signifiant n'est qu'une expression ;
- le référent, c'est-à-dire l'objet du monde que le mot désigne (ce que les anglophones désignent par "thing meant").

Pour dire vite, le triangle sémantique, qui rappelle la triade aristotélicienne, propose de distinguer la chose (référent/ "Res"), l'idée ou concept de la chose (signifié/ "Conceptus") et le nom de la chose (signifiant/ "Vox") qui est aussi le nom de l'idée de la chose. Son principal intérêt est de rappeler que :

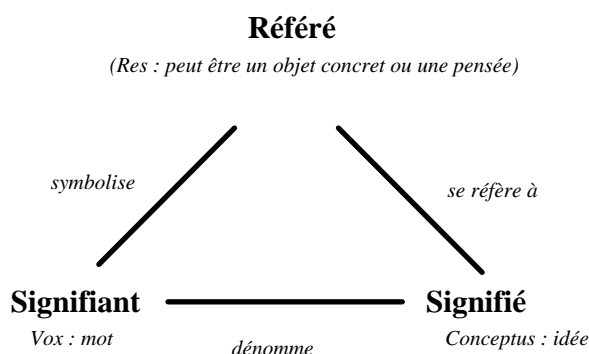
- le concept n'est pas la chose (on ne peut pas s'asseoir sur un concept de chaise) ;

²² Il s'agit ici d'une application aux "expériences de pensée" du principe d'indéterminabilité d'Heisenberg. Pour dire vite (parce que cette section est déjà assez ardue), l'objet d'étude est d'autant plus dur à cerner que les moyens d'approche qu'on en a sont de la même nature que ce qui constitue sa nature d'objet (l'observation perturbe le phénomène observé). Or, approcher des concepts uniquement constitués de mots avec un outil (la langue) uniquement constitué de mots fait que la précision est très mauvaise, à cause des effets d'auto-référence : on distingue mal l'outil de mesure du phénomène observé. Nous aurons l'occasion de revenir sur ce point.

²³ Danièle Dubois, 1991, p. 25. Le schéma est tiré de Rastier, F. La triade sémiotique, le trivium et la sémantique linguistique, nouveaux actes sémiotiques, 9, PULIM (Limoges) 1990.

- le mot n'est pas le concept (le concept de chaise est fait d'autre chose que de 6 lettres) ;
- le mot n'est pas la chose (il est impossible de *prononcer* la chaise sur laquelle je suis assis).

Le triangle sémiotique



Par exemple, dans le cas du signifié “lecteur” (personne qui lit), le signifiant est, sous forme vocale "lektœR", sous forme graphique "lecteur", et le référent²⁴ "LECTEUR", toute personne qui lit. Dans notre contexte, VOUS-MÊME, qui lisez actuellement, êtes une occurrence particulière de “lecteur”.

On peut faire une interprétation plus ou moins réaliste du "référént", et les interprétations varient d'ailleurs suivant les écoles²⁵. Mais, en tous cas pour nous qui ne sommes pas linguiste, les relations entre signifié et référent ne paraissent pas très claires. Le référent est presque toujours une occurrence du signifié, quand il s'agit d'objets matériels. Par exemple, le mot *lion* représente l'idée de “lion” dans toute sa généralité, alors que son insertion dans le discours renvoie à différentes formes particulières de réalité (le LION de Denfert, le LION de Kessel, le LION du jardin des Plantes etc.). Mais le mot peut aussi bien être utilisé pour désigner le concept qu'une occurrence particulière.

le lion est le roi des animaux
le lion que j'ai rencontré est pelé.

Pour les mots abstraits, et les mots grammaticaux, dont la référence est intérieure au langage, la situation nous paraît encore moins claire. Il semble que, selon la catégorie d'exemple que l'on prend, et selon que l'on se place d'un point de vue individuel ou social, tantôt le référent est un objet

²⁴ On doit à Saussure la convention qui consiste à mettre en majuscules les référents.

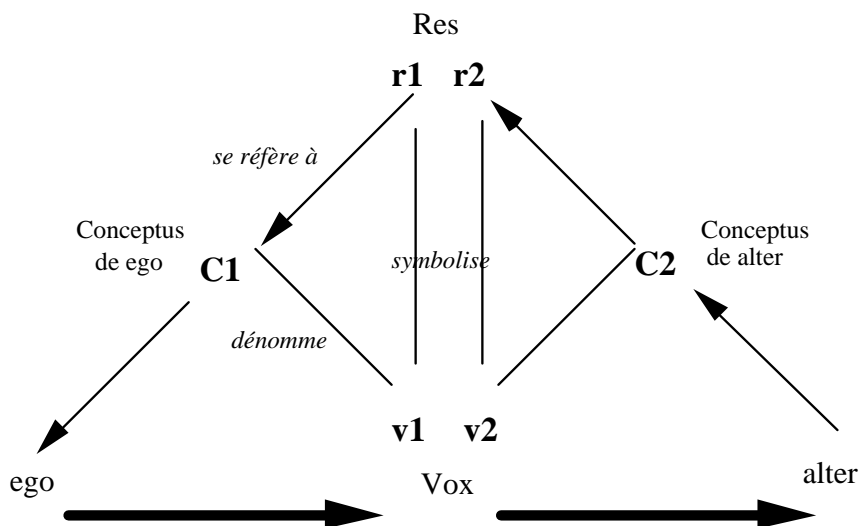
²⁵ La question est difficile. En fait, le triangle sémantique s'appuie implicitement sur le postulat de réalité, et distingue l'objet matériel (référént), le concept de cet objet (i.e. la catégorie linguistique par laquelle on se réfère à cet objet matériel (signifié)) et enfin l'expression dans la réalité sous forme vocale ou autre de ce signifié (signifiant). Il y a donc trois objets : la chose réelle, le nom de la chose, et l'expression du nom de la chose. Cette vision est trop particulière pour s'appliquer efficacement aux objets non matériels, puisque l'on sent bien que le signifié n'est pas l'objet mental lui-même (pas plus que le signifiant n'est le signifié) il n'en est que le nom. Pour pallier cette difficulté, on considérera provisoirement que le “thought or reference”, ou “signifié” est à la fois le nom-de-la-représentation-mentale et la représentation mentale elle-même. Le signifié et l'objet mental sont deux faces d'une même chose.

personnel au locuteur, tantôt un objet social... Bref, ces notions sont peut-être utiles pour étudier la langue, mais il ne nous semble pas qu'elles soient, en l'état, opérationnelles pour étudier *ce dont parle la langue*. Or, c'est bien cela qui nous intéresse.

En tous cas, les travaux sur la représentation sociale doivent désormais prendre en compte la combinaison de ces deux avancées épistémologiques, à savoir que la réalité est une construction sociale, et que la communication des représentations - représentations de référents - se fait par l'usage de signes qui ne sont ni les représentations, ni les référents eux-mêmes. Il y a donc une imbrication des représentations, des representamens (référents représentés), et de l'expression linguistique de ces representamens, la Vox, seul phénomène auquel a accès le chercheur en définitive.

L'état d'avancement des travaux à la suite des avancées méthodologiques de Moscovici et de son école pourrait alors se représenter en combinant dans un diagramme unique le triangle sémiotique et le triangle psychosocial. Cette figure devrait en principe permettre de décrire comment se communique socialement une représentation. En voici une figuration utilisant pour les sommets les éléments de la triade aristotélicienne : res (la chose, le référent), conceptus (le signifié, la pensée), vox (la parole, le symbole, le signifiant).

Une tentative pour combiner le triangle sémiotique et le triangle psychosocial



Pour résumer un peu brutalement, le travail de Moscovici insère, d'une manière irrémédiable, le social au coeur même de la psychologie cognitive. Et, de la combinaison des deux schémas triangulaires que nous avons mentionnés, naît une problématique à la fois universelle et complexe, puisqu'elle risque de potentialiser les uns par les autres les problèmes non résolus de la philosophie de la connaissance, de la psychologie de la forme, et de la sémiologie.

Car les liens entre sujets et les liens directs entre signes font que la représentation sociale n'est pas une simple image du monde : elle construit entre ses éléments des liens qui n'existent pas forcément dans la réalité (au sens physique du terme). C'est à la fois ce qui fait leur caractère riche, constructif, évolutif, et qui rend leur étude difficile.

Les représentations elles-mêmes sont-elles des référents ou des signifiés ? La question n'est pas simple. Prenons le cas du signifiant "maison", qui se rapporte au signifié "maison" et au référent MAISON. Cet exemple est un peu pénible à lire. Que le lecteur se rassure : nous renoncerons de toute façons à approcher le problème de cette manière.

Dans la phrase : "nous rentrons à la maison", nous manipulons mentalement un objet qui est la représentation de la maison. C'est même une représentation sociale, puisqu'elle est communicable et que nous la partageons avec nos auditeurs. Cette représentation est-elle le référent MAISON ? Martinet écrit :

"Tout ce que je sais²⁶ du sens du mot "maison", c'est qu'un certain type d'expérience est associé chez moi au signifiant /mezō/ ou à son substitut graphique maison, et que cette association existe chez les autres personnes de langue française. La preuve m'en est fournie par leur comportement, y compris leur comportement linguistique, selon lequel le mot maison figure exactement dans les contextes où je pourrais le placer moi-même. " (Martinet, cité par Mounin, 1972)

Toute la difficulté vient de la différence entre type et occurrence de type, ou, plus exactement, entre représentation sociale et représentation individuelle, le premier étant d'une certaine façon l'archiséme (la catégorie) du second. Car nous pensons à la "maison" à notre façon, c'est notre représentation individuelle de la MAISON "A" (celle qui est sise à notre adresse postale). Mais, si cette représentation est communicable, c'est bien parce que, chez la personne qui nous écoute, il existe également une (autre ?) "maison", qui renvoie à quelque chose d'analogue dans un champ sémantique, mais dont le référent MAISON "B" se trouve à une autre adresse.

Nous ne étendrons pas plus ici : le triangle sémantique débouche rapidement sur des problèmes ontologiques insolubles.

Heureusement, nous ne nous intéressons pas à l'objet-en-soi, si une telle chose existe. Comme, de toutes façons, la représentation sociale elle-même est faite d'un tissu ineffable, nous ne la connaissons qu'à travers une représentation-de-représentation. Nous cherchons simplement à construire un système de représentations-de-représentation empirique utilisable par l'observateur que nous sommes, de façon utilitaire. Nous cherchons à représenter de la façon la plus opératoire possible la représentation sociale.

²⁶ C'est nous qui soulignons.

Comme on le voit, le triangle sémantique ressemble fort à un "triangle des Bermudes", où la représentation risque de se perdre. Pour contourner ce lieu dangereux nous allons aborder le problème de la représentation des représentations avec une formalisation plus simple, qui élimine la question du référent et, faisant confiance aux acquis de la psychologie sociale, nous allons considérer que le réel est un construit social.

Dès lors, tout est représentation : nous laisserons volontairement en suspens la question "de quoi la représentation est-elle une représentation ?". S'il reste entendu que la représentation est une représentation "de quelque chose", nous ne chercherons pas à savoir de quoi. Comme Binet qui déclarait superbement "l'intelligence, c'est ce que mesure mon test", nous considérerons que "*la représentation, c'est ce qu'elle représente*". C'est du reste la position adoptée par le premier Wittgenstein (1921) pour résoudre la question du sens, lorsqu'il considérait qu'il ne fallait pas chercher "quelque chose" derrière chaque mot :

"Ce qu'on ne peut pas dire, il faut le taire" (Wittgenstein, Tractatus, 7. 0)

III.3. Une formulation combinatoire de la représentation sociale

On propose donc ici une définition minimale de la représentation sociale, qui vise à permettre l'analyse statistique de représentations particulières.

Notre définition est triviale en ce sens qu'elle considère qu'une représentation sociale n'est autre qu'un *objet social*, c'est-à-dire partagé par plusieurs individus. Nous utilisons ici "objet" dans un sens très large, en nous appuyant sur un formalisme, la "Formalisation en Relativité Complète" (FRC) qui a été développé ailleurs (Lahlou, 1990a).

Après l'exposé des fondements et quelques définitions élémentaires de ce formalisme (III. 3. 1.), on définira la représentation (III. 3. 2.). On interprétera ensuite (III. 3. 3) cette définition en termes psychologiques, et on définira enfin (III. 3. 4) la représentation sociale en FRC.

III.3.1. La Formalisation en Relativité Complète

Parmi les problèmes auxquels est confronté l'étude scientifique du monde figure le flou des dichotomies sujet/objet, et matériel/idéal qui fait que l'on ne sait jamais clairement QUI parle, ni DE QUOI on parle. Ces deux difficultés découlent de la problématique triangulaire de la représentation. Le phénomène décrit est toujours une représentation (description) de quelque chose (objet) par quelqu'un (sujet). Or cette triade est ontologiquement insécable : on ne peut pas séparer en éléments atomiques le sujet, l'objet ou la description, pour les raisons qui ont été évoquées plus haut (2. 2. 3).

C'est vrai même pour les perceptions les plus simples.

"La formation des concepts commence avec la perception de la forme. Alors que l'image optique projetée sur la rétine est un enregistrement mécaniquement complet de son homologue matériel, le percept visuel correspondant ne l'est pas. Percevoir la forme consiste à appréhender les caractéristiques structurales que contient le matériau-stimulus ou qui lui sont conférées. Il est rare que ce matériau soit exactement conforme aux formes qu'il acquiert dans la perception. (...) L'important, c'est qu'on puisse dire d'un objet regardé par quelqu'un qu'il n'est vraiment perçu que dans la mesure où il s'adapte à une forme organisée. (...) Strictement parlant, un percept ne se réfère jamais à une forme unique, individuelle ; il renvoie plutôt à un genre de modèle dont relève le percept. Il peut n'y avoir qu'un seul objet correspondant à ce modèle, comme il peut y en avoir d'innombrables. (...) Il n'y a donc aucune différence entre percept et concept, ce qui est tout à fait conforme à la fonction biologique de la perception. Pour être utile, la perception doit renseigner sur les types des choses - sans quoi les organismes seraient incapables de mettre à profit l'expérience vécue." (Arnheim, 1969, 1976, p. 37)

Dans l'étude de la cognition, la difficulté de démêler la "source" de son "effet" est apparue tellement insoluble que certains éthologistes en sont venus à adopter la notion ambivalente de "stimulus-contrast" dans laquelle on ne tranche pas entre le fait que le stimulus est défini par contraste avec son contexte, et celui qu'il est déterminé comme stimulus précisément par le fait qu'il déclenche une réponse qui est, elle-même, définie par contraste avec son contexte comportemental lors du processus d'observation.

Le terme "stimulus-contrast" vient de Andrew (1963). La critique de l'ambivalence de ce terme se trouve dans une note de Hinde (1965, 1971 p. 73). Le problème de l'ambivalence du terme a empêché la traduction du terme dans l'édition française d'un article de Van Hoof (1967, 1978, p. 21) comme en témoigne une note du traducteur. L'histoire de ce terme n'est pas anecdotique : l'éthologie est probablement, avec la physique, et la psychanalyse, la discipline dans laquelle la réflexion sur l'acte d'observation a été la plus poussée²⁷. On tombe ici sur une question fondamentale : le message ne peut pas être indépendant du code de décryptage, et cette difficulté apparaît même dans des circonstances où l'on cherche à décrire des phénomènes "simples" .

Trancher la question sur le plan théorique est, par construction impossible. Car le signe exprimé renvoie à la fois à un référent et à un système arbitraire et conventionnel de perception et de description qui sépare de façon contingente le phénomène du contexte :

"Le signe (la phrase) prend un sens par référence à un système de signes ou langage, auquel il appartient. Comprendre une phrase, c'est en somme comprendre un langage." (Wittgenstein, 1965, p. 31)

"La réalité des "choses" semble se condenser dans ce dont elles sont faites, c'est-à-dire dans les éléments simples qui composent entre eux des ensembles fondés sur des relations secondes par rapport aux composants. Mais en cherchant à découvrir ce "fond" de réalité que seraient les éléments simples, au principe de tout composé, on ne peut qu'être renvoyé vers des analyses plus fines d'interactions entre des termes toujours supposés "derrière" les relations explorées. (...) Disons que tous semble se passer

²⁷ Sur ces questions, voir Parain-Vial (1981) et notamment dans ce recueil l'article de Poirier, dont nous partageons bien des vues.

suivant la prophétie de *L'Ethique* : les corps les plus simples - qui certes ne méritent plus le nom de corps - sont pour nous des "entités fugitives"²⁸ aux propriétés instables, ne manifestant leurs caractéristiques qu'en fonction d'un contexte qui d'une certaine façon les détermine" (Tintland, 1986, p. 74).

Les limites entre objet et observateur, entre objet et description, entre observateur et description, sont floues car l'observation est un processus de construction interactive. Dans chaque paire, les deux concepts se recouvrent parce qu'ils sont définis l'un par l'autre. De même, on a vu que la limite entre sujet et groupe est également floue.

Pour éliminer ces difficultés, la FRC restreint le champ d'analyse à l'ensemble des observables.

Elle immerge l'ensemble des observateurs et des observables, considérés comme étant ontologiquement équivalents, dans un cosmos moniste constitué d'une combinatoire de signes. On ne s'intéresse pas à la "réalité", mais seulement à la vision subjective qu'en ont les observateurs, par conséquent, il n'y a pas de raison de distinguer a priori les représentations d'objets "réels" de celles d'objets "non-réels", puisque, du point de vue du sujet, ce sont toutes des représentations. Pour dire vite, nous avons mis dans un même sac "cosmos" tous les objets imaginables (c'est-à-dire, qui peuvent être décrits), sans distinction de nature, sans faire de catégories préalables, et nous considérons que chaque objet n'est rien d'autre qu'une combinaison de "signes", qui sont nos éléments atomiques.

L'observateur qui parle extrait de ce cosmos une projection particulière, constituée par la combinatoire des signes qu'il connaît (c'est-à-dire, formellement, qu'il instancie en tant qu'observateur). On pourrait dire que cet espace est l'espace sémiotique de l'observateur, au sens le plus large, multimodal. C'est-à-dire qu'il est constitué non seulement, par exemple, de son langage de description, ses cognèmes et ses percepts, *mais aussi, de plein droit, des objets eux-mêmes tels qu'il les perçoit* (référents, objets matériels, représentations sociales...). Cette combinatoire est un tissu de possibles et d'observables où les objets sont des combinaisons de signes pas forcément de même nature (par exemple, des percepts, des mots, des commandes motrices).

C'est la nature de l'observateur qui détermine ce qu'il peut percevoir. Comme l'exprime bien Cyrulnik :

"(...) un être vivant ne peut percevoir dans l'objectif de son monde intérieur que les informations traitables par son équipement sensoriel et neurologique. Chaque monde objectif est donc différent d'un être vivant à un autre, puisque nos organes sensoriels et nos cerveaux sont différents" (Cyrulnik, 1989, p. 84)

²⁸ "Le corpuscule (...) n'est plus qu'un ensemble de potentialités affectées de probabilités ; il n'est plus qu'une entité qui se manifeste à nous de façon fugitive. Quant à l'onde, elle perd aussi, plus totalement encore que le corpuscule sa signification physique ancienne : elle n'est plus qu'une représentation de probabilités dépendant de connaissances acquises par celui qui l'emploie." (de Broglie, 1956, p 132).

Ce qui est vrai d'une espèce à une autre est aussi vrai pour deux observateurs différents de la même espèce. Chaque objet est subjectif, immergé dans l'univers de l'observateur qui l'instancie. Le monde que considère notre formalisme, n'est pas, il ne peut que *être décrit* par un observateur. En ce sens, la FRC est *absolument* relativiste. Autrement dit, nous ne nous intéressons pas au monde lui-même, mais seulement à sa perception par un observateur, c'est-à-dire au monde subjectif. D'autre part, comme on considère que tout est relatif, et en particulier que le formalisme s'applique aussi à l'observateur qu'est l'utilisateur du formalisme (vous et moi) au moment où il décrit le monde, toute description du monde est localement cohérente car immergée dans l'univers de description de celui qui décrit. Et donc, dans cet univers local (et cette propriété est vraie quel que soit l'univers local), on se retrouve dans une formalisation moniste neutre, où l'interaction est possible entre les observateurs, exactement comme s'il y avait une réalité exogène, bien que celle-ci n'apparaisse pas en tant que telle, a priori, dans le formalisme. Pour prendre une métaphore, ce cosmos ressemble fort au monde du rêve, dans lequel on manipule des objets sans que leur inexistence matérielle pose problème. Notre cosmos est donc une sorte d'agrégation entre les mondes des possibles de tous les observateurs.

Nous suivons en cela une approche non-objectiviste préconisée par le créateur de la notion de représentation sociale (Moscovici, 1986, p. 72):

"Pour ma part, je souscris pleinement à l'affirmation suivante du philosophe Merleau-Ponty, dont l'approche est parfaitement adaptée à nos besoins : "Du seul fait qu'on pratique la psychologie sociale, on est hors de l'ontologie objectiviste, et l'on ne peut y rester qu'en exerçant sur l'objet qu'on se donne une contrainte qui compromet la recherche. L'idéologie objectiviste est ici directement contraire à l'avancement du savoir (...)" (Merleau-Ponty, 1964, p. 43)

et

"Nous devons nous débarrasser de l'idée que se représenter quelque chose consiste à imiter par des pensées ou du langage des faits et des choses qui ont une signification en dehors de la communication qui les exprime. Il n'y a pas de réalité psychologique ou sociale 'en soi', pas d'image transparente d'événements ou de personnes déconnectées de la personne qui crée l'image" (Moscovici, 1988a, p. 230)

La question qui va se poser, évidemment, est : comment cette agrégation anarchique de toutes ces perspectives individuelles peut-elle avoir une cohérence globale ? Car, contrairement au monde des rêves, notre réalité possède des propriétés manifestes d'indépendance de l'observateur. Si Thomas a mangé le dernier chocolat de la boîte, Albert ne trouvera plus rien dedans quand il l'ouvrira. Notre formalisme permet-il de rendre compte de ces propriétés ? C'est ce qui sera montré dans les sections suivantes. Mais d'abord un avertissement.

La FRC est un formalisme conçu pour résoudre ce problème de l'impuissance du solipsisme à expliquer les phénomènes évolutifs. L'application de certains de ses aspects à un niveau ontologique est discutable, et nous renvoyons le lecteur intéressé à une discussion plus complète (Lahlou, 1990a). En effet, on pourrait prendre le formalisme au mot, et considérer qu'il est non seulement un

modèle de *description*, mais aussi un modèle *d'explication* du réel, qui correspondrait alors à l'approche constructionniste, qui veut que la "réalité" ne soit finalement qu'une sorte de solipsisme collectif. L'existence des objets ne serait alors autre chose que le résultat d'un accord entre observateurs. Nous n'adhérons à cette position extrême qu'à la condition d'inclure de plein droit comme observateurs aussi les objets non humains. Et, de fait, il semble que cette position ait pour elle certains arguments solides, notamment une certaine élégance formelle. Mais ceci dépasse le cadre de notre modélisation qui, insistons sur ce point, porte sur des descriptions subjectives du point de vue des observateurs, et fort heureusement, nous n'aurons besoin ici que de quelques uns des aspects techniques du formalisme, qui ne préjugent pas des choix effectués sur le postulat de réalité.

Nous nous intéresserons donc ici exclusivement aux *mondes subjectifs* (vécus par les sujets), et nous utiliserons du formalisme les aspects combinatoire (les objets sont des assemblages de traits - ou signes), moniste (pas de différence a priori entre les *descriptions* d'objets matériels et immatériels), et computable (on peut effectuer les opérations logiques ou mathématiques sur les signes du formalisme).

Voici les notions de base de ce formalisme²⁹ :

[1. 2. 3. 2] Signes et objets

Les *signes* sont les parties élémentaires d'un objet.

Tout *objet* est un assemblage (ou "syplexe") de signes.

Tout syplexe de signes est un *objet*.

[1. 2. 3. 3] Combinatoire et syplexes

Si N est un ensemble de signes.

On appelle *combinaison* (ou bloc) de signes tout *ensemble* de ces signes, c'est-à-dire toute partie non vide de l'ensemble N qui contient les signes. Une combinaison est un groupement, sans répétition et sans ordre, des signes.

Un *arrangement* de signes est une combinaison ordonnée³⁰ de signes, avec répétition permise de ces signes.

Un *système* S de N est un ensemble non vide (non ordonné) de blocs de N, sans répétition de ces blocs. Autrement dit, S appartient à l'ensemble des parties non vides de parties non vides de N. Ou encore : S est une combinaison de parties non vides de N. Un k-système est un système constitué de k blocs.

²⁹ Pour faciliter les renvois, nous réutilisons ici les numérotations de paragraphe correspondants de Lahlou (1990a).

³⁰ Ordonnée signifie ici que nous distinguons, dans l'expression de la combinaison des éléments d'un ensemble, différents objets selon l'ordre séquentiel d'énonciation de ces éléments. Non ordonné signifie que l'ordre d'énonciation est indifférent. Formellement : (a,b) est distinct de (b,a). Autrement dit, une différence dans l'ordre d'expression des symboles est une raison suffisante de distinction entre deux expressions. On distingue les parties ordonnées (arrangements) au fait qu'elles sont limitées par des parenthèses "(,)" et non des accolades : "{,}", qui, elles, limitent les parties non ordonnées (combinaisons).

Si $A(N)$ est l'ensemble des arrangements d'éléments de N , on appellera *syplexe* sur N tout arrangement de systèmes de $A(N)$.

Cette définition un peu compliquée recouvre en fait une notion très simple : *un syplexe est une combinaison, ordonnée ou non, de groupes de signes, dont certains sont localement ordonnés et d'autres non.*

[1. 2. 3. 4] **Alphabet**

L'alphabet d'un objet est un ensemble des signes en lequel se résout cet objet.

L'alphabet d'un objet est donc un ensemble. Avec un assemblage de ses éléments (signes) il est possible de reconstituer l'objet (c'est à dire le syplexe de signes qui le constitue).

[1. 2. 3. 8] **Univers**

L'univers d'un objet est obtenu par la combinatoire complète des signes qui composent cet objet, c'est-à-dire la classe des syplexes qui peuvent être construits avec des signes qui constituent l'objet. C'est donc aussi la combinatoire de l'alphabet de cet objet.

1. 2. 4 **Relation**

Toute relation entre deux objets peut être formalisée comme un syplexe qui contient ces deux objets. Inversement, deux objets sont en relation s'il existe un syplexe qui les contient tous les deux.

Un syplexe contenant deux objets A et B sera appelé une relation entre A et B . Selon les autres objets qui constituent ce syplexe, la relation variera.

Par extension, une relation entre des objets (A_i) est un syplexe qui contient tous les A_i .

A l'intérieur d'un univers donné, l'arrangement des relations est équivalent à l'arrangement des objets car l'un peut être défini par l'autre et réciproquement, à l'aide des opérations d'union et d'intersection (et, ou inclusif). Les relations sont définies par les objets qu'elles contiennent, et les objets par les relations qui les contiennent.

Les relations étant des syplexes et les objets aussi, on voit qu'un univers est autant un arrangement d'objets qu'un arrangement de relations.

Toute relation, au sens où on l'a définie, *est* (=) un objet, et réciproquement.

[1. 2. 5] **U-langage**

Pour décrire des comportements, des représentations, il faudra disposer d'un concept qui englobe, dans l'univers des possibles d'un observateur, la seule partie de ce qui est intéressant (faisable, plausible, observable, exprimable, réaliste, ce qu'on voudra, bref, une partie pertinente seulement de l'univers des possibles). Cette partie est ce qu'on appellera un U-langage (U pour "Um", qui signifie "propre" en allemand).

Soit un alphabet A .

Un U-langage sur A est une partie $UL(A)$ de l'univers de A .

Un U-langage est donc une combinaison de syplexes de A .

[1. 2. 7] **Observateur**

Un observateur est un objet particulier, muni d'un U-langage.

Un observateur est donc un couple (objet, U-langage).

[1. 2. 8] **Système-compatibilité**

On dira qu'un objet X est compatible avec l'observateur (O, ULo) si l'alphabet de X est inclus dans l'alphabet de ULo.

[1. 3. 2] **Monde et réalité**

Dans son U-langage, l'observateur définit son *monde*, qui est l'ensemble des objets qu'il considère être "réels".

Le monde de l'observateur est inclus dans son U-langage. C'est un choix contingent, par l'observateur, à l'intérieur des possibles de l'univers.

III.3.2. La représentation en FRC

Il importe de bien préciser que cette formalisation n'est valide que si l'on fait le postulat que "quelqu'un parle", c'est-à-dire qu'elle porte *sur les représentations d'un observateur*³¹. De même que, dans un roman, la présence de l'auteur est implicite, dans l'étude de la représentation on présuppose qu'il y a représentation, que celle-ci soit l'oeuvre de Dieu, d'un esprit hégélien, ou d'un homme quelconque. Notre formalisme ne porte que sur ce qui est représentable. Comme le remarque Reinert (communication personnelle), les signes utilisés ne sont pas les signes constitutifs d'un monde absolu, immanent ; ce ne sont que les signes arbitraires d'une représentation³².

Dans notre formalisation, tous les objets (autrement dit : tout ce qui peut être décrit) sont des arrangements d'autres objets plus petits, qui sont en dernière analyse des arrangements des objets atomiques ou signes qui constituent le U-langage de l'observateur. En particulier,

Une représentation est un syplexe associant des objets de l'univers d'un observateur.

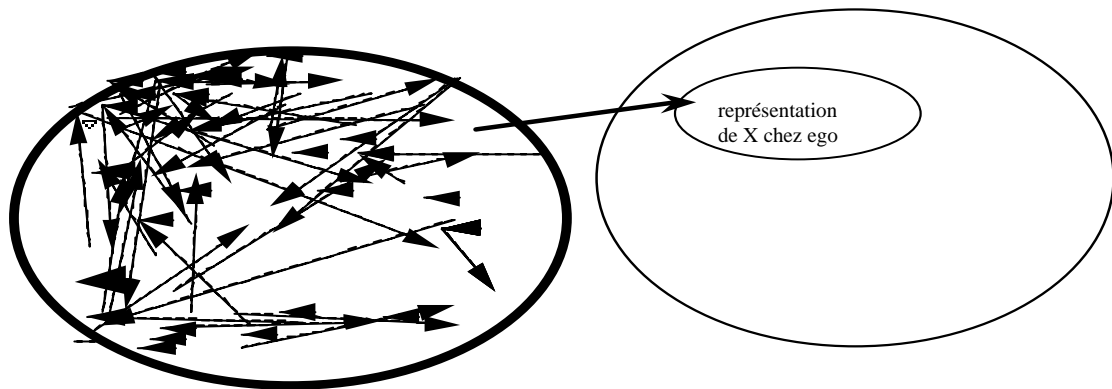
Comme on le voit, que la représentation soit considérée comme objet ou relation est sans importance. Et il n'existe pas de différence ontologique entre la représentation et "ce qu'elle représente". Il ne peut exister dans notre formalisme que des différences de description.

Cette représentation (petit ovale) est une partie d'objets plus grands, que je représente ici par un grand ovale.

³¹ On applique ici, restreint au problème de la description formelle, un axiome plus général que Parménide a formulé à un niveau épistémologique "On ne peut connaître ce qui n'est pas, ni l'énoncer ; car ce qui peut être pensé et ce qui peut exister sont une même chose"

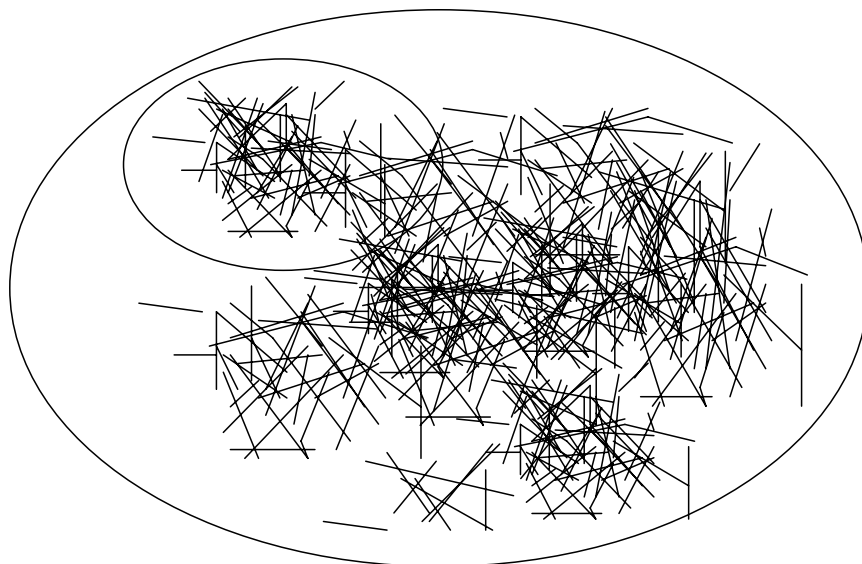
³² Sur ces points, nous renvoyons le lecteur à une discussion plus complète dans Lahlou (1990a).

Une figuration topologique de la représentation (1)



Par exemple, un mot n'est qu'une partie d'un ensemble plus vaste qu'est le langage, un souvenir n'est qu'une partie de la mémoire d'un individu, un arbre n'est qu'une partie d'un écosystème plus vaste : la forêt.

Une figuration topologique de la représentation (2)



Ainsi du mot "lecteur" qui est une partie du U-langage de la langue française naturelle, et dont une définition est constituée, dans ce U-langage, du syplexe de mots suivant :

"LECTEUR, TRICE n.

Etymologie

1307 liturgie, v. 1120 fém. en 1549 lat. lector, de lectum, supin de legere. – Lire.

*I.

_ 1. Personne qui (occasionnellement ou par fonction) lit à haute voix devant un ou plusieurs auditeurs. Un excellent lecteur. "De leurs vers fatigants lecteurs infatigables" (Molière). - Esclave qui faisait fonction de lecteur à Rome. > Anagnoste. - Le lecteur d'un roi, d'un prince. - Relig. Le lecteur de semaine la chaire du lecteur, dans le réfectoire d'un couvent. > Anagnoste. - Par appos. La soeur lectrice.

Liturgie rom. Ancienn. Clerc ayant reçu l'ordre du "lectorat" (second ordre mineur), et, par ext., tout clerc chargé d'une lecture liturgique. "Les fonctions du lecteur sont (...) de lire et de chanter les leçons (...) et de bénir le pain et les fruits nouveaux" (R. Lesage, Dict. de liturgie romaine).

(1972). Mod. Laïc auquel est confié le service de la parole de Dieu..

_ 2. [a] Ancienn (sous l'Ancien Régime). Professeur. - Lecteur royal, au Collège de France (Collège des Lecteurs royaux). Lecteur d'anatomie.

[b] (1842 de l'all. Lektor). Mod. Assistant étranger adjoint aux professeurs de langues vivantes dans une université. Lecteur d'anglais. Lectrice d'allemand. Il est lecteur de français dans une université allemande.

_ 3. Personne qui lit, pour son compte. Cet homme est un grand lecteur (Littré). Un lecteur de journaux, de revues, de romans. L'attention l'esprit, l'imagination, la sagacité du lecteur. Lecteur averti, cultivé. Auteur, écrivain et lecteurs. S'adresser au lecteur. Avis au lecteur. Ami lecteur.... "Hypocrite lecteur, - mon semblable, - mon frère!" (Baudelaire, Au lecteur). - Nombre de lecteurs. "Je n'écris que pour cent lecteurs" (Stendhal). - Courrier des lecteurs, dans un journal. à nos fidèles lecteurs.

_ 4. [a] Personne dont la fonction est de lire et de juger les oeuvres encore manuscrites proposées à un directeur de théâtre, à un éditeur. Ce romancier est lecteur dans une grande maison d'édition.

[b] Personne qui relit et corrige des textes destinés à l'impression. Lecteur correcteur.

*II. 1934. (Appareil, instrument).

_ 1. Dispositif servant à la reproduction de sons enregistrés. Lecteur électromagnétique, électrodynamique, piézo-électrique. > Pick-up. Lecteur optique. Lecteur de son, d'un projecteur cinématographique. Lecteur magnétique. Lecteur de cassettes. "Des lecteurs-enregistreurs qui permettent d'enregistrer en voiture" (l'Express, juin 1973). "Les lecteurs de cassettes et les lecteurs de cartouches sont apparus après l'auto-radio" (l'Express, 11 juin 1973, p. 33). Lecteur de disques* (4.) compacts. "Un lecteur laser pour auto" (le Point, n° 573, 12 sept. 1983, p. 103).

_ 2. Lecteur de cartes : lampe sur flexible pour lire les cartes la nuit en voiture.

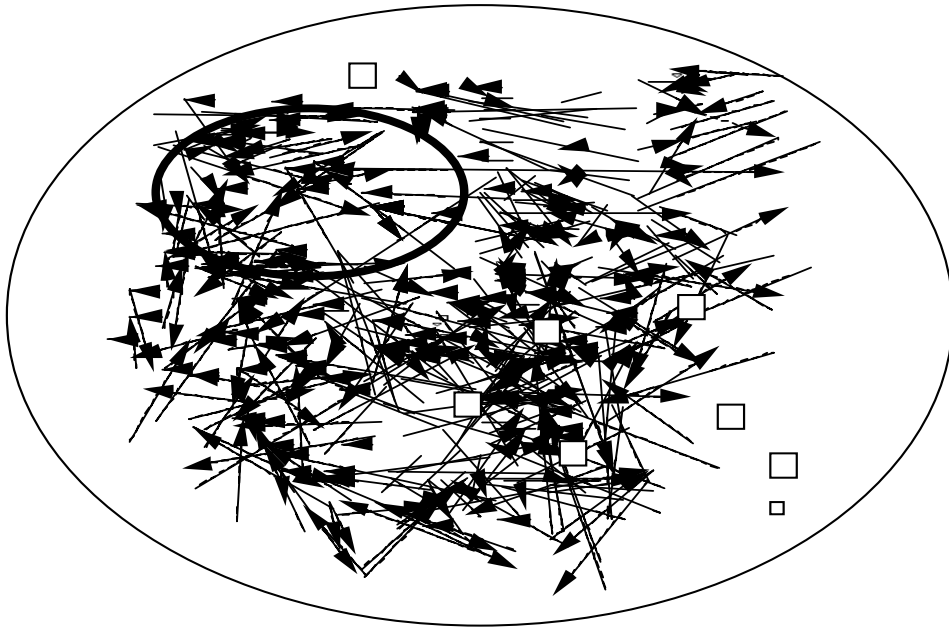
_ 3. [a] Inform. Organe effectuant la lecture d'informations. Lecteur perforateur de bandes, de cartes. Lecteur de clés (à code). Lecteur automatique de caractères. Lecteur optique.

[b] Lecteur de microfiches, de microfilms : instrument permettant de lire des microfiches, des microfilms (par agrandissement, projection...). "

(Le Robert Électronique, éd. 1991)

Comme on le voit, le mot "lecteur" appartient à un grand nombre de syplexes différents (lecteur d'anatomie, lecteur laser pour auto...). Chacun de ces syplexes constitue un contexte pertinent dans lequel "lecteur" prend un sens particulier et réfère à un certain type de LECTEUR. L'exemple porte ici sur des mots, mais tous les objets de l'univers de l'observateur, que nous avons audacieusement représentés par des petits symboles différents dans le graphique ci-dessous, sont légitimement utilisables comme représentations particulières.

Une figuration topologique de la représentation (3)



Par conséquent une représentation peut combiner des objets de différentes catégories (“physiques”, “mentaux”, “linguistiques”...).

En définitive, notre formulation n'a rien d'original, puisqu'elle revient à la définition unificatrice que donnait déjà Flament (1981, 1986) :

“Peut-être les spécialistes seront-ils d'accord sur les notions *minimales* suivantes :

- une représentation est un ensemble de *cognèmes* (Codol, 1969), organisé par de multiples *relations*
- ces relations peuvent être orientées (implication, causalité, hiérarchie...) mais toutes peuvent se "dégrader" en une relation symétrique traduisant l'idée vague de "aller ensemble" (cf. Vacherot, 1978)
- cette relation, en général, n'est pas transitive : si A va avec B pour certaines raisons, et B avec C pour d'autres raisons, il se peut fort que A et C n'aient aucune raison d'aller ensemble.”

Dit autrement "une représentation sociale est un ensemble structuré d'éléments cognitifs" (Rouquette, 1994).

Le formalisme FRC, conçu pour prendre en compte les interactions entre "matériel" et "idéel", et les relations entre "individu" et "groupe", aboutit donc tout à fait naturellement, pour les représentations, au noyau définitoire sur lequel s'accordent les spécialistes du domaine. Nous avons simplement choisi un mode d'assemblage des cognèmes qui permette une manipulation mathématique et statistique ultérieure, basé sur celui de l'analyse combinatoire³³.

³³ Notre modèle des représentations présente des analogies avec celui des modèles mentaux de Johnson-Laird, en ce qui concerne son fonctionnement. Par construction, il respecte en particulier ses trois hypothèses principales :

- "-chaque entité est représentée par un élément correspondant dans un modèle mental ;
- les propriétés des entités sont représentées par les propriétés de leurs éléments ;

Notre formalisme est particulièrement primaire ; il ne distingue que des cognèmes, qui sont reliés par des liaisons non spécifiées, de simples associations, parmi lesquelles on distingue seulement le fait qu'elles sont ou non ordonnées³⁴.

III.3.3. Traduction psychologique

Nous allons maintenant montrer comment notre théorie prend sens dans le domaine psychologique. On verra que, finalement, nous n'avons fait que réorganiser d'une manière plus formalisée des intuitions et des idées anciennes.

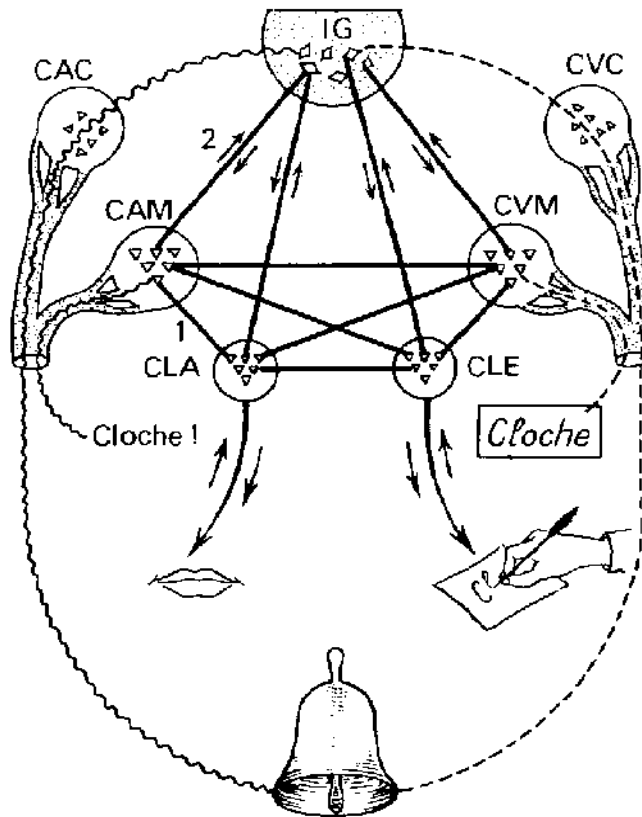
L'idée de la nature combinatoire des représentations est classique, on la trouve déjà chez Charcot, dont le "schéma de la cloche" est célèbre³⁵. Sur ce schéma, qui représente en quelque sorte une image mentale de la cloche, des liaisons entre différents aspects de la cloche sont représentées (le son, l'image, le nom, etc.). Il ne s'agit là que d'une simplification pédagogique, fantaisiste sur le plan anatomique. Elle exprime néanmoins clairement la vision connexionniste qui prévaut encore maintenant dans les modèles neuro-psychologiques.

- les relations entre les entités sont représentées par les relations entre les éléments." (Johnson-Laird, 1993). Il s'en distingue néanmoins par le fait que dans notre modèle les "entités" *sont* les "éléments", ce qui rend triviales les propriétés énoncées ci-dessus.

³⁴ Et même, cette notion d'ordre sera à peine utilisée dans les algorithmes. Comparée à celle des théories contemporaines la plus proche, celle des SCB (schèmes cognitifs de base, Rouquette, 1994), la nôtre s'en distingue par le fait que les "connecteurs" sont pour nous des cognèmes (signes) comme les autres, ils n'ont pas un statut à part dans le modèle.

³⁵ On pourrait, évidemment, remonter beaucoup plus loin, au moins jusqu'à l'ontologie d'Anaxagore où les objets sont constitués de combinaisons de fluides élémentaires.

Le schéma de la cloche de Charcot. D'après Hécaen et Lanteri-Laura, 1983.



Attirons en passant l'attention du lecteur sur l'ambiguïté de la nature de ces objets reliés entre eux par la représentation : s'agit-il de perceptions (du bruit de la cloche, de son image, etc.) comme l'imaginait sans doute Charcot, ou des objets eux-mêmes ? Pour l'observateur occidental³⁶ qui se représente, il est impossible de faire la différence aisément, puisqu'il est captif de son monde perceptif. On ne perçoit jamais le bruit de la cloche (qui est une abstraction théorique), mais seulement la *sensation* du bruit de la cloche. Mais, du point de vue de l'observateur, (tout se passe comme si) la représentation relie les objets (mentaux) eux-mêmes. Les signes sont issus de l'expérience des sens. C'est ce que Paulhan exprimait de façon troublante :

³⁶ Il est possible que certaines visions du monde plus aiguës limitent ces confusions. Par exemple, si l'on en croit Whorf, le Hopi distingue dans des catégories grammaticales différentes les objets de perception et les objets d'inférence, ce qui devrait diminuer l'ambiguïté. "Pourquoi (...) n'utilisons nous pas, comme les Hopi, différentes formes pour rendre compte du canal sensoriel (la vision) qui provoque la conscience, exemple : "je vois que ceci est rouge" "je vois que ceci est nouveau". Nous confondons deux types de relations très différentes dans un vague "cela", alors que le Hopi indique que dans le premier cas voir présente une sensation "rouge", et dans le second voir présente un indice non spécifié d'où est tirée l'inférence de nouveauté. Si nous examinons maintenant "on me dit que ceci est rouge" ou "on me dit que ceci est nouveau", nous locuteurs européens en resterons à notre fruste "ceci", mais le Hopi utilise encore une autre expression et ne fait plus de différence entre "rouge " et "nouveau" puisque, dans les deux cas, la pertinente à la conscience est faite par un compte-rendu verbal, et non par une sensation per se ou par un indice inférentiel. (...) dans ce domaine et dans quelques autres, L'Anglais est au Hopi ce qu'un gourdin est à une rapière." (B. L. Whorf. A linguistic consideration of thinking in primitive communities. 1936. in B. L Whorf, op cit., pp. 65-86.)

"Comprendre un mot..., ce n'est pas avoir dans l'esprit l'image des objets réels que représente ce mot, ... mais bien sentir en soi un faible réveil des tendances de toute nature qu'éveillerait la perception des objets représentés par ce mot". (Paulhan, cité par Benzécri, 1981, p. 44)

Quoi qu'il en soit, l'important est que chacun des signes (son, vue, nom etc.) sont des parties de la représentation globale, parties qui sont liées entre elles par l'expérience vécue de situations qui les associent. Car l'arrangement de ces objets est produit par l'expérience. Sur le plan psychologique, elle se traduit par une *association*.

Nous sommes donc ici cohérents avec Spitz (1968, p. 100) qui définit le signe :

"Un signe est un percept empiriquement lié à l'expérience d'un objet ou d'une situation.,(...)
le terme signal désigne une liaison acceptée par convention entre un signe et une expérience, que la liaison soit accidentelle, arbitraire ou objectivement présente.(...)
Un symbole est un signe qui remplace un objet, une action, une situation, une idée ; il a une signification qui va au delà des apparences formelles. Les gestes et les mots sont les symboles les plus élémentaires."

Les termes *signal* et *symbole* employés par Spitz désignent simplement (dit dans notre formalisme) des relations contenant le signe : une expérience contenant le signe, une relation contenant le signe et un objet, une action, une situation.

La FRC traduit brutalement cela en considérant ces signes comme des signes constitutifs de la représentation ; les percepts ne sont plus "liés" à la représentation, ils en deviennent des parties de plein droit. Les représentations sont des syplexes dont les signes sont issus des percepts élémentaires³⁷.

L'ensemble des associations constitue donc une image subjective du monde. Or, cette image est homéomorphe au monde, du moins d'un certain point de vue, elle en conserve la structure. *Par conséquent, lorsque nous étudierons l'enchaînement des idées (par exemple exprimé à travers nos corpus d'observables), nous retrouverons quelque chose de l'enchaînement du monde tel qu'il est vécu par le sujet.*

Spinoza, dès 1660, exprime cette idée avec une grande clarté :

L'ordre et l'enchaînement des idées est le même que l'ordre et l'enchaînement des choses (Ethique, livre II, théorème VII)

car :

Comme les pensées et les idées des choses s'ordonnent et s'enchaînent dans l'Âme, de même exactement les affections du Corps et les images des choses s'ordonnent et s'enchaînent dans le corps. (Ethique, livre V, théorème I).

³⁷ "C'est aux données sensibles que (la science) doit directement emprunter les éléments de ses définitions initiales (...) Il faut (...) qu'écartant les notions communes et les mots qui les expriment, elle revienne à la sensation, matière première et nécessaire de tous les concepts." (Durkheim, 1895, 1992 p. 43).

car :

Si le corps humain s'est trouvé une fois affecté simultanément par deux ou plusieurs corps, dès que, dans la suite, l'âme s'imaginera l'un quelconque d'entre eux, elle se souviendra aussitôt des autres. (Ethique, livre II, théorème XVIII)

Scholie : Par là nous comprenons immédiatement ce qu'est *la mémoire*. Ce n'est pas en effet autre chose qu'un certain enchaînement d'idées qui enveloppent en elles la nature de choses existantes en dehors du corps humain, enchaînement qui se produit dans l'âme, suivant l'ordre et l'enchaînement des modifications du corps humain. (...)

Ainsi par exemple, de la pensée du mot *pomus* un Romain tombera immédiatement dans l'idée d'un fruit qui n'a aucune ressemblance avec ce son articulé, ni avec lui rien de commun, si ce n'est que le corps de cet homme a souvent été affecté par ces deux choses à la fois ; c'est-à-dire que ce même homme a souvent entendu le mot *pomus* en même temps qu'il voyait le fruit. Ainsi chacun tombera d'une pensée dans une autre suivant que, dans le corps de chacun, l'habitude aura ordonné les images des choses. Car un soldat, par exemple, voit dans le sable les traces d'un cheval, aussitôt, de la pensée du cheval il tombera dans celle du cavalier, de là dans la pensée de la guerre, etc. Le paysan, au contraire, tombera de la pensée du cheval, dans celle de la charrue, du champ, etc. Ainsi chacun, suivant qu'il aura contracté l'habitude d'associer et d'enchaîner les images de telle ou telle façon, tombera d'une pensée donnée dans une autre. (Spinoza, Ethique, livre II, scholie du théorème XVIII).

Cette vision, qui justifie directement l'approche par *associations lexicales* que nous allons développer plus loin (V), est étonnamment moderne, proche de l'approche cognitive par réseaux neuronaux, qui cherche à reproduire les mécanismes d'apprentissage décrits notamment par Pavlov et Skinner, en construisant des "boîtes noires" qui connectent stimulus et réponse. Dans une telle perspective, les "idées" qui nous intéressent - et que nous chercherons à reconnaître à travers nos analyses des corpus textuels - peuvent être considérées comme des ensembles fonctionnels créés par associations d'expériences concrètes du corps.

Ces représentations, en même temps que le langage qui les exprime, sont apprises par l'expérience concrète du monde au cours de la vie de l'individu. Chaque situation vécue *associe* des perceptions des objets du monde ; la mémoire de l'observateur conserve ces associations, sous la forme de ce que nous appellerons des *articulations*³⁸. Se constitue ainsi un vaste réseau d'associations mentales qui relie entre eux les images des objets³⁹, et le vécu des situations correspondantes (motivations, sensations, émotions, motricité...).

L'aspect pragmatique provient de ce que la structure d'enregistrement possède une interface avec le monde. Elle est aussi susceptible de fonctionner (pour utiliser une image mécaniste) comme

³⁸ Nous distinguons donc : les associations, qui sont des instanciations simultanées de signes dans le phénomène ; les articulations, qui sont des assemblages (supposés par notre modèle) durables chez l'observateur, et constitutifs (mémoire, ...) de celui-ci. Ex : je vois que "Albert est barbu" est une association ; je pense que "Albert est barbu" est l'instanciation (association) de ma représentation d'Albert (articulation provenant d'associations antérieures).

³⁹ "(...) nous appellerons "images des choses" les modifications du corps humain dont les idées nous représentent les corps extérieurs comme présents pour nous, malgré que ces images ne reproduisent pas la configuration exacte des choses, et lorsque l'âme se représente les choses par ce procédé, nous dirons qu'elle "s' imagine"." (Spinoza, Éthique, livre II, scholie du théorème XVII).

structure de lecture, et donc de produire des réponses motrices. C'est ce qu'on désigne par "apprentissage". Nous n'avons pas besoin ici d'une conception plus élaborée que le béhaviorisme primitif (voir Bellisle, 1992, pour une excellente revue dans le cas alimentaire). Cette conception associationniste, dont la première tentative de modélisation neurologique remonte à l'Esquisse de Freud (1895), est désormais bien assise sur des bases expérimentales.

Ces noyaux associatifs réagissent les uns sur les autres à des niveaux plus ou moins agrégés, à l'intérieur de la boîte noire qu'est le cerveau (version moderne de l'âme de Spinoza). Minsky (1988) les appelle des "simulus" (stimuli internes)⁴⁰.

La notion de simulus présente l'avantage de mettre en évidence la relativité de la nature du "stimulus". Elle est apparemment incontournable pour toute approche matérialiste de la pensée. Les progrès de la neurophysiologie renforcent chaque jour ce modèle "connectique" du cerveau. Le simulus est une notion intéressante, néanmoins, elle est trop liée à des représentations informatiques pour que nous puissions l'utiliser sans danger. Retenons-en seulement qu'il est possible de construire des modèles efficaces de fonctionnement de l'individu dans lequel le monde est simulé par des représentations internes, et où l'hypothèse d'un référent extérieur n'est pas nécessaire.

Dans le même ordre d'idées, la conjecture de Spinoza, que l'âme ne peut distinguer la présence réelle de sa sensation⁴¹, a pu être montrée de façon expérimentale :

"Depuis les années 1920, l'eidétique n'a plus guère fait parler d'elle. Les observations récentes les plus frappantes proviennent du laboratoire de Wilder Penfield, qui a obtenu ce genre d'images en stimulant électriquement certaines zones des lobes temporaux du cerveau. Telles qu'elles sont décrites par les sujets, les réactions expérientielles, comme les appelle Penfield, s'apparentent à des flashes-back de scènes déjà vécues. Une patiente entendait "chanter un cantique de Noël dans l'église de son pays en Hollande. Elle avait l'impression de se trouver exactement comme elle l'avait été cette nuit de Noël qui remontait à quelques années auparavant". Les sujets s'accordent tous à reconnaître que cette image est plus vivante que tout ce qu'ils parvenaient à se rappeler volontairement : il s'agit non pas d'un souvenir, mais d'un épisode vécu. Tant que l'électrode reste en place, la scène se déroule à sa vitesse naturelle ; la

⁴⁰ L'idée-force du simulus est que, dans un fonctionnement du cerveau conçu comme hiérarchisé arborescent, le fonctionnement des niveaux élevés de la pyramide dépend exclusivement du fonctionnement des couches de niveau inférieur. Par conséquent, on peut simuler un phénomène à un niveau hiérarchique élevé, de manière économique, en reproduisant seulement son image à des niveaux inférieurs. Par métaphore, on peut faire croire au président que tout va bien simplement en persuadant ses conseillers directs que c'est ainsi.

On peut procéder à l'enseignement des réflexes du pilotage avec un simulateur de vol. De même, les travaux sur les objets furtifs (qui ne sont pas visibles au radar) sont conçus, dans un univers particulier (celui des choses matérielles) avec une contrainte dans un U-langage différent, celui des images radar. Paul Virilio remarquait à ce propos avec pertinence à propos des avions furtifs F-111 utilisés dans la guerre du Golfe que, pour la première fois, un objet était construit avec des contraintes "icodynamiques". Pour utiliser la formulation de Minsky, on pourrait dire que cet objet était conçu de manière à représenter un simulus nul pour l'ennemi, ou, pour utiliser la FRC, qu'il n'est pas système-compatible avec l'icodique radar.

⁴¹ "Si le corps humain est affecté d'une modification qui enveloppe la nature d'un corps extérieur, quel qu'il soit, l'âme humaine se représentera ce corps comme existant en fait - ou comme présent pour elle - jusqu'à ce que le corps humain soit affecté d'une autre modification qui exclue l'existence ou la présence du corps en question." (Ethique, livre II, théorème XVII).

volonté du sujet est impuissante à l'arrêter ni à la faire revenir en arrière. Elle ne s'apparente pas non plus à un rêve ou à une hallucination. Le sujet a parfaitement conscience de se trouver sur une table d'opération et n'est nullement tenté d'adresser la parole aux personnes qu'il "voit". De telles images semblent à peu près aussi achevées que les scènes directement perçues dans le milieu matériel ; à l'instar de ce monde visuel extérieur, elles paraissent avoir le caractère de quelque chose d'objectivement donné, susceptible d'être exploré par la perception active. A cet égard, on peut également les comparer aux images persistantes". (Arnheim, 1969, 1976 p. 110-111)

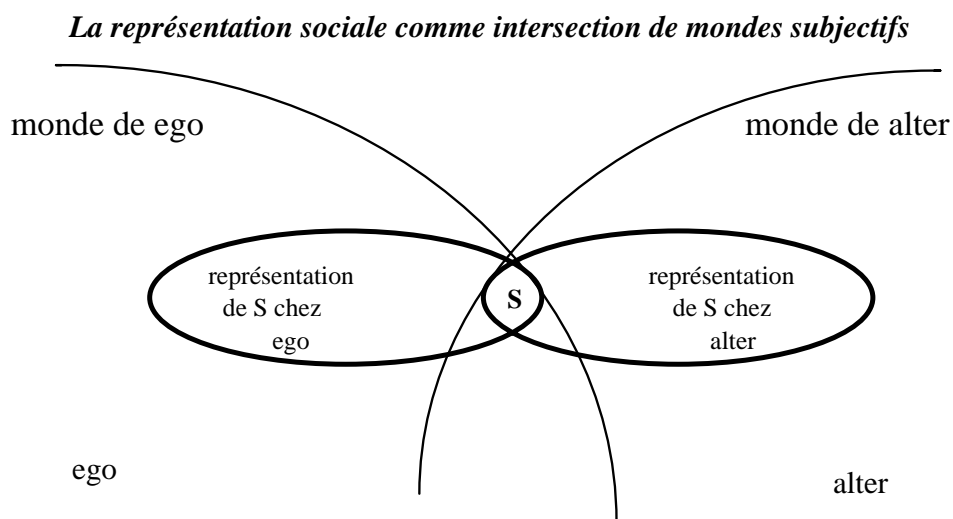
Cet aspect justifie notre formalisme et notre approche empirique du monde à partir de ses représentations : il est de toutes façons impossible de distinguer subjectivement un "monde perçu" du "monde réel"; donc, étudier les représentations de l'âme, c'est effectivement étudier *tout* ce qui nous est accessible du monde perçu. Les objets que nous cherchons à décrire, qu'on les appelle idées, représentations, simulacres ou syplexes, semblent bien "exister quelque part" dans les individus.

Il nous est ici indifférent de savoir comment, dans une hypothétique réalité physique, ces syplexes se concrétisent. Aujourd'hui, l'état de la science nous propose de les représenter comme arrangements de neurones, de molécules, et de champs, ou encore de tenseurs. Ce ne sont là que des *points de vue*, des traductions dans des U-langages scientifiques particuliers où les signes atomiques sont des particules, des quanta d'énergie ou des entités mathématiques. Comme nous nous intéressons à une vision psychosociale, nous travaillerons directement dans le système *subjectif* de signes des sujets humains naïfs : les sensations, les émotions, les gestes, la langue.

III.3.4. La Représentation sociale en FRC

Voilà pour la représentation. Maintenant, qu'est-ce que la représentation *sociale* ?

Dans le cadre de notre définition : *une représentation sociale perceptible par un groupe d'observateurs est un objet (syplexe) partagé par ce groupe*. C'est en quelque sorte l'intersection entre les représentations mentales de chacun des membres de ce groupe.



En toute rigueur, la représentation sociale en question, vue depuis un observateur particulier, sera forcément un peu différente de la représentation sociale proprement dite, qui ne saurait rester qu'un modèle, dont les représentations mentales chez chacun des observateurs qui la partagent sont des occurrences particulières.⁴²

En FRC, ceci devient :

définition : une représentation X perceptible par l'observateur (O, ULo) est un syplexe de ULo, où ULo est le U-langage de O.

définition: une représentation sociale perceptible par l'ensemble d'observateurs (O_i, ULo_i) est un syplexe de l'intersection $\bigcap_i (U_{O_i})$ des U-langages U_{O_i} de ces observateurs.

terminologie : si un syplexe a un nom, ("X"), on pourra dire, abusivement (réification), qu'il est la représentation de "X".

Comme on le voit, les objets "matériels" (*cette chaise, la tour Eiffel...*) entrent de plein droit dans la classe des représentations sociales telles que nous les définissons.

On pourra objecter que la catégorie des représentations ainsi définie est un peu trop large, puisqu'elle contient tous les objets socialement partageables, y compris les objets matériels, et non pas seulement les objets purement "sociaux". C'est un choix qui découle d'une approche formaliste : *si l'on veut travailler sur un champ de phénomènes homogènes au plan ontologique, il ne faut pas séparer les objets matériels des objets immatériels*, puisque l'on se place du point de vue des observateurs. De notre point de vue, les "groupes de lignes" de l'expérience d'Asch (Asch, 1952, 1971), ou "les couleurs bleu-vert" de l'expérience de Moscovici (Moscovici, Lage et Naffrechoux, 1969) sont des représentations sociales au même titre que "les brédins" de Jodelet (Jodelet, 1983), "les Noirs", "la Psychanalyse", "l'Europe", "la Tour Eiffel", "cette chaise", "une mole⁴³ de carbone". En effet, expérimentalement, nous n'avons de "la psychanalyse" ou de "une mole de carbone", ou de "cette chaise" que des perceptions plus ou moins médiatisées par des théories et des conventions de représentation. On peut aller plus loin et considérer que des situations, des rôles, des conduites, qui sont des objets pertinents de l'expérience subjective, sont exactement de même nature et justiciables de la même formalisation, en tant qu'arrangements possibles (autorisés, prescrits...) de perceptions et de codes symboliques. Nous appliquons ainsi radicalement la prescription de Durkheim :

⁴² Wagner (1994c) a développé indépendamment une position pratiquement identique jusque dans le formalisme et la schématisation ! Sa perspective, quoiqu'également constructionniste, est cependant moins radicale que la nôtre en ce qu'il reste réticent à accorder aux objets matériels un statut ontologique identique à celui des représentations (Wolfgang Wagner, communication personnelle).

⁴³ C'est-à-dire, par convention, $6,02 \cdot 10^{23}$ atomes de carbone, équivalents à autant de grammes que le poids atomique de cet élément : 12.

"La première règle et la plus fondamentale est de *considérer les faits sociaux comme des choses.*"
(Durkheim, 1895, 1992 p. 15)

Nous allons, ici, jusqu'à appliquer la réciproque et *décrire*, dans notre formalisme, les objets matériels de la même façon que les faits sociaux. Insistons encore sur ce point, qui découle directement de la formalisation en relativité complète : nous ne distinguerons pas *a priori* les phénomènes matériels des autres phénomènes, puisque, du point de vue de l'observateur, ils ne sont tous accessibles qu'à travers leurs représentations. La distinction entre objets matériels et immatériels n'est pas *nécessaire* au niveau formel⁴⁴ ; la FRC met sur le même plan tous les objets de l'univers d'un observateur, qu'ils soient composés de signes catégorisés comme matériels ou catégorisés comme idéels, et, naturellement, sans distinction ontologique entre les sous-catégories (images, matière, mots, gestes etc.). Mais ceci doit être mis en parallèle avec le fait que, dans notre formalisme, *les représentations sociales sont par essence multimodales*, pour employer un mot à la mode dans le milieu cognitiviste. La représentation de la Tour Eiffel, dans notre formalisme, n'est pas un objet mental abstrait "la représentation de la Tour Eiffel" ; c'est bien *cette* "Tour Eiffel" que chacun peut aller escalader au milieu du Champ de Mars, et que nous considérons comme "rien d'autre que l'ensemble des expériences subjectives que chacun peut en avoir, et tout cela".

Les représentations contiennent une plus ou moins grande proportion apparente de matériaux "tangibles" (c'est-à-dire directement accessibles au sens).

Dans l'ontologie dans laquelle nous nous plaçons, les sujets d'Asch (1951), même lorsqu'ils sont en situation d'expérience, manipulent mentalement des représentations, et non pas "l'objet matériel" lui-même (les lignes gravées sur la diapositive). Ils pensent des pensées, *leurs* lignes, qu'ils perçoivent. Tout se passe *dans leur tête* (dans leur monde subjectif) tout le temps. Simplement, le contexte dans lequel ils manipulent ces représentations est particulier (par exemple, ils ont aussi des stimulations sensorielles diverses). Mais, du point de vue de l'observateur, il n'existe pas un tel objet que le fameux *réfèrent objectif* du triangle sémiotique : tout est représentation, et ce réfèrent, s'il existe, n'existe que sous forme d'hypothèse. Cette remarque peut être appliquée à la plupart des expériences sur l'influence, qu'elles portent sur des perceptions individuelles (expérience autokinétique de Sherif (1935, 1971), expérience du bleu-vert de Moscovici, etc.) ou sur des croyances ou des opinions construites à partir de déclarations attribuées à diverses sources, ainsi que dans la production de normes collectives à partir de discussions^{45 46}

⁴⁴ Ce qui ne veut pas dire que nous ne constaterons pas, *ex post*, que ces distinctions naïves entre phénomène matériel et immatériel ne correspondent pas à certaines propriétés particulières, par exemple le degré de variabilité dans la description du phénomène selon l'observateur etc. Mais, comme l'écrit Hocart (1987, p. 60, cité par Moscovici, 1988b p. 230) : "Il est temps que ces sentiments et ces idées qui, jamais incarnées en métal ou en pierre, vivent seulement dans l'esprit, soient reconnues comme des réalités aussi réelles que celles que l'on peut toucher, et qu'elles puissent être traitées avec la même rigueur que tout ce qui est accessible à nos sens".

⁴⁵ Pour une discussion détaillée, voir : Doise Deschamps et Mugny (1978).

L'expérience de Milgram (1963, 1965), ainsi que le détail de la plupart des protocoles dans lesquels un sujet "naïf" est induit à se mettre en position d'expérimentateur, montrent que l'on peut, uniquement par la communication verbale d'un système de représentations, induire l'individu à agir dans le monde réel, en se conformant à un modèle de conduite souvent très complexe, parfois même en opposition flagrante avec ses opinions ou ses résolutions antérieures. L'efficacité pragmatique de la représentation subjective ne fait donc aucun doute.

Pour les objets "matériels" stricto-sensu (par exemple, le dernier chocolat de la boîte), pas de différence : la représentation est l'objet lui-même, qui se trouve simplement avoir plus de dimensions perceptibles par les sens qu'un simple stimulus visuel comme les lignes ou les diapositives. Le chocolat a une "forme" tactile, une "saveur" gustative, une "masse", un "volume" qui sont, au même titre que sa "couleur", des construits sensoriels, culturels, sociaux, bref représentationnels. Ces traits respectent un certain nombre de règles, dont nous savons qu'elles sont prédictives par une expérience empirique collective qui s'étale sur des siècles, et qui est indissociable de notre constitution en tant qu'observateurs humains pourvus d'un certain type de rapport au monde (notre système psychosensoriel). Par exemple, lâché dans le vide, ce chocolat prendra une "vitesse" calculable par une formule simple, qui fait appel à une constante déterminée par la confrontation d'expériences empiriques, la constante de gravitation universelle. Quelle est la part exacte du construit social dans le fait attesté que les objets respectent ces règles, nous ne le saurons sans doute jamais, pas plus que les sujets de Sherif ne pourraient déterminer l'amplitude "réelle" du mouvement de leur point lumineux observé en l'absence d'une autorité extérieure. Considéré du point de vue du physicien, la permanence du chocolat n'est que celle d'un système d'équations, qui ne sont que des conjectures validées par un consensus scientifique. La probabilité d'occurrence d'une poignée de quarks dans du vide, voilà toute la certitude que nous tenons dans la main. Que nous percevions quelque chose, c'est certain ; mais *quoi*, c'est une question qui ne peut avoir de réponse qu'en terme de représentation sociale. C'est pourquoi notre formalisme ne cherche pas à trancher cette question du réalisme, et se cantonne dans le domaine de la description des observables. La manière dont sont interprétés ces observables dépend de l'existence préalable d'une représentation qui assemble certains traits de ces observables dans une image unique, la représentation, qui fait sens dans notre monde subjectif en se reliant à d'autres objets connus.

Le naturaliste Von Uexküll nous fournit de ce phénomène d'interprétation des phénomènes sensoriels en termes de représentation deux exemples tirés de sa propre expérience :

"J'avais emmené avec moi un jeune noir très intelligent d'Afrique centrale jusqu'à Dar-es-Salaam. La seule chose qui lui manquait était la connaissance des objets usuels des Européens. Comme je lui demandais de grimper le long d'une échelle, il me répondit : "comment faire, je ne vois que des bâtons

⁴⁶ Certaines expériences (Flament, 1958) tendent même à démontrer que l'influence n'agit pas qu'au niveau de l'expression verbale, la traduction des perceptions par des gestes montrant une influence encore plus forte du groupe, peut-être parce qu'elle est moins consciente chez le sujet.

et des trous ?". Dès qu'un autre noir fut monté devant lui à l'échelle, il lui fut possible d'en faire autant. A partir de ce moment, les "bâtons et les trous" avaient pris pour lui la connotation de grimper et furent définitivement perçus comme échelle. L'image perceptive des "bâtons et des trous" avait été complétée par l'image active de l'activité individuelle ; elle avait acquis une nouvelle signification, qui se manifestait comme une nouvelle caractéristique en tant que "connotation d'activité".

Cette expérience du jeune noir nous apprend que, pour toutes les actions que nous accomplissons à l'aide d'objets de notre milieu, nous avons élaboré une image active que nous mêlons si intimement à l'image perceptive livrée à nos organes que ces objets en reçoivent un nouveau caractère, qui nous renseigne sur leur signification." (Von Uexküll, 1965, p. 54)

Voyons maintenant l'exemple du broc d'eau (c'est Von Uexküll qui parle).

"Reçu pendant longtemps chez un ami, j'avais toujours devant moi, à table, un pot à eau en terre. Un jour, le domestique, ayant brisé la cruche, l'avait remplacée par une carafe de verre. Pendant le repas je cherchai la cruche et je ne vis pas la carafe de verre. Ce n'est que lorsque mon ami m'eut assuré que l'eau se trouvait toujours à la même place que divers éclats lumineux épars sur les couteaux et les assiettes se rassemblèrent pour donner forme à la carafe de verre".(Von Uexküll, 1965, pp. 70-71)

Von Uexküll cite un autre exemple et conclut : "Sans doute le lecteur a-t-il fait des expériences analogues qui ressemblent à des tours de sorcellerie".

Naturellement, cette anecdote, citée par toute autre que le célèbre naturaliste, ne serait pas digne de foi. Von Uexküll explique le phénomène par l'existence d'une "image de recherche" qui annule "l'image perceptive", ce qu'en termes plus modernes on traduirait par "la représentation précède la perception". En FRC, nous dirons tout simplement que la carafe n'existait pas dans le monde propre de Von Uexküll jusqu'à ce qu'un autre observateur, son ami, la traduise dans son U-langage. Il en est de même pour le jeune noir de notre naturaliste : l'échelle ne s'est assemblée (s'est mise à exister) que lorsqu'elle a été traduite dans le U-langage du noir, c'est-à-dire articulé à d'autres syplexes qui lui ont donné "du sens".

On le voit, notre définition de la représentation, très simple, puisqu'il ne s'agit que d'un arrangement d'objets sans logique ni dynamique, revient à des évidences. Les objets perçus par les observateurs s'appellent des représentations. Si l'on distingue une classe d'observateurs appelée 'groupe', les objets peuvent être séparés en deux classes : ceux qui sont perçus par tous les membres du groupe, qui sont alors dits représentations sociales pour ce groupe, et les autres objets. Réciproquement, si l'on dispose d'une description exhaustive des représentations sociales de ce groupe, le groupe peut se définir comme la classe des observateurs qui partagent ces représentations.

Un chocolat qui ne respecterait pas les lois de la gravitation ne fait pas partie de notre univers, il n'est pas compatible, en tant que chocolat, avec notre construit collectif qui dit que les chocolats ont une masse. Ceci ne veut pas dire qu'il disparaîtrait complètement de notre monde, mais qu'il disparaîtrait en tant que chocolat, pour être désigné, selon le cas, comme "un hologramme de

chocolat", un "souvenir de chocolat", "une illusion de chocolat", etc. , qui sont des objets qui rendent compte du phénomène observé sans transgresser les lois communes actuelles.

L'évolution de la physique et de l'astronomie ces derniers siècles montre que ces "lois" sont d'ailleurs évolutives. Certains objets qui sont maintenant considérés comme "réels" (les ondes électromagnétiques, l'antimatière, les trous noirs...) sont d'anciennes fictions qui ont été validées par la *communauté* scientifique, autorité qui, dans notre culture, a le pouvoir collectif de décision sur le statut de "réalité". D'autres objets (les anges, les démons, les cieux...) sont, à l'inverse, passés du stade de réalité à celui de légende, avec le déclin de leur autorité validante (l'Eglise), rejoignant ainsi dans l'espace mythique les gnomes, les trolls, les humeurs, les éléments primordiaux, les héros antiques, l'éther des physiciens du XIXème et autres laissés pour compte, devenus *incompatibles* avec notre système du monde actuel⁴⁷ Seuls quelques groupes d'irréductibles minoritaires s'attachent, par leur consensus local, à faire survivre ces entités dans le cadre restreint de leur communauté particulière⁴⁸. C'est notre manière sociale de découper le phénomène global du monde perçu en objets distincts qui donne à ces objets leur identité, et ce découpage varie avec les temps et les observateurs, créant ou dissolvant les objets par une réaffectation de leurs signes distinctifs en d'autres entités collectivement admises. Le réel est une construction sociale (Zafiropulo, 1967⁴⁹, Berger et Luckmann, 1992).

Nous voyons donc que la formalisation proposée permet au moins de rendre compte des résultats solides des travaux antérieurs. Il convient maintenant de voir ce que notre formulation peut apporter de plus.

⁴⁷ "Le lecteur ancien qui lisait que Jonas fut englouti par une baleine et qu'il resta trois jours dans son ventre pour en ressortir indemne ne jugeait pas cela en désaccord avec son encyclopédie. (...) il est indéniable que pour le lecteur ancien l'histoire du Petit Chaperon Rouge aurait été vraisemblable parce qu'en accord avec les lois du monde 'réel'" (Eco, 1985, pp. 169-170).

Le même processus d'évolution se produit dans le monde "physique", où les Dinosaures, pour ne citer qu'eux, ont disparu en devenant incompatibles avec leur environnement. L'écologie de l'esprit, comme l'a remarqué Bateson (1984), a bien des choses en commun avec l'écologie biologique.

⁴⁸ Comme l'homme est un être social, il est impossible de conserver des représentations sociales vivantes hors d'une communauté. Par ailleurs, les minoritaires persistants qui s'obstinent à appliquer des règles d'interprétation du monde qui ne coïncident pas avec le consensus collectif sont inadaptés s'ils sont seuls, et subversifs s'ils communiquent, c'est pourquoi les sociétés les conservent à l'écart de la vie sociale dans des institutions spéciales.

⁴⁹ "La réalité est à chaque époque l'ensemble des concepts admis pour classer nos perception (...) autrement dit la réalité est une définition nécessaire mais impermanente." (Zafiropulo, 1967, p. 5)

IV.L'actualisation Si/alors, clé du fonctionnement des représentations

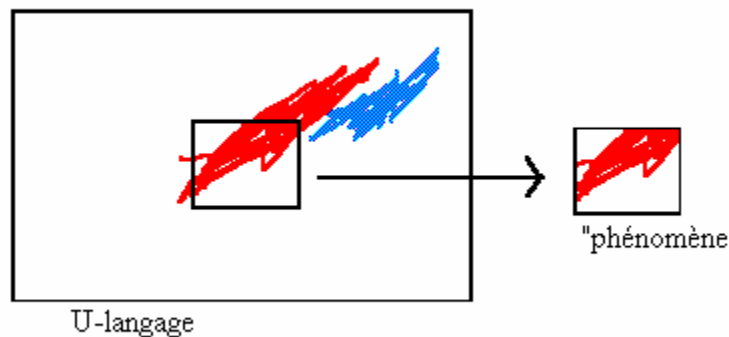
Où l'on découvre que dans notre formalisation une représentation, par construction, ne peut s'instancier qu'en se parcourant de partie en partie, dans un processus d'enchaînement des différents signes articulés, qui va permettre d'expliquer de façon aussi naturelle que merveilleuse tous les aspects du fonctionnement représentatif. Où l'on donne des exemples concrets de ce processus, que nous nommerons *actualisation*, dans la vie quotidienne d'un sujet nommé Albert qui va commodément figurer l'homme de la rue.

IV.

Certaines modalités du fonctionnement des représentations s'expriment assez naturellement dans le formalisme combinatoire que nous avons proposé. Un mécanisme unique, *l'actualisation*, permet de rendre compte trivialement des phénomènes d'association dynamique que l'on observe dans les processus représentatifs. *Nous entendons ici le terme actualisation comme un processus, dans lequel l'instanciation d'une partie en entraîne mécaniquement une autre, comme un maillon d'une chaîne entraîne les suivants.* Il s'agit donc d'un processus d'émergence de la représentation, dans lequel ses différentes parties se succèdent sous la forme de phénomène dans le champ d'observation (par exemple, la conscience), la nature et l'ordre des parties provenant de l'arrangement sous-jacent de la représentation complète. La succession des phénomènes est simplement due à ce que, l'observateur ayant un champ d'instanciation limité, il ne peut pas instancier d'un seul coup l'ensemble des associations qui constituent la représentation, mais seulement un sous-syplexe fini de celle-ci, une partie.

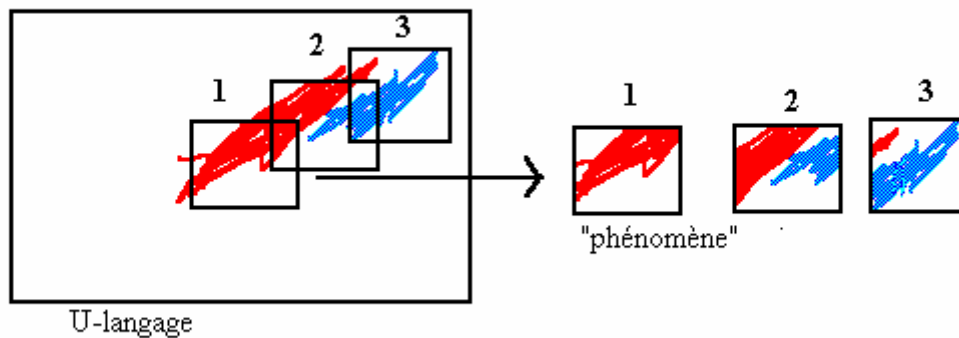
Figurons cette idée en représentant le lieu d'instanciation du phénomène, c'est-à-dire la focalisation de l'observateur à un instant donné, comme l'intérieur d'un cadre que l'on déplace sur une carte. A chaque "instant d'observation", ne correspond qu'un phénomène limité par le contour du cadre.

La limitation de l'étendue du phénomène par la perception de l'observateur



Si le cadre d'observation se déplace continûment, la suite des phénomènes apparaît, par construction, comme une séquence continue de phénomènes, qui correspond à une certaine "bande" sur la carte.

La production de séquences provient de la limitation du champ de l'observateur



Pour illustrer cette notion, prenons quelques métaphores.

Dans la première, simple, la représentation est un film, lu par un projecteur de cinéma. Le champ de ce projecteur ne porte que sur une image à la fois. La projection du film, c'est-à-dire son instanciation complète, ne pourra se faire que comme une succession de phénomènes qui sont chacun des petites parties de la représentation totale. Elles sont néanmoins ordonnées en une séquence temporelle, déterminée par le procédé de projection lui-même. En un certain sens, chaque image entraîne la suivante. L'actualisation de la représentation cinématographique est l'instanciation successive de ses parties.

Dans la seconde métaphore, la représentation est le trajet d'un rat dans un labyrinthe. L'horizon de perception du rat est borné localement. L'actualisation de la représentation se fait sous la forme d'un enchaînement de phénomènes (les perceptions instantanées du rat), dont chacun détermine le suivant. Contrairement à la métaphore précédente, ici, le phénomène apparaît continu, le découpage en représentations locales présente des limites arbitraires.

Dans la troisième métaphore, la représentation est une partie d'échecs. Un joueur prépare son coup, en faisant plusieurs anticipations possibles. Là encore, chacun des phénomènes, ou représentations locales du déroulement de la partie, est enchaîné à la précédente par des conditions de possibilité liées aux règles de parcours (une seule pièce bouge à la fois). L'actualisation ne peut être qu'un enchaînement d'états-de-chose guidé par des règles de parcours qui déterminent les enchaînements possibles.

Cette dernière métaphore est moins intuitive car elle n'utilise pas le langage topologique qui est notre façon naturelle de vivre l'environnement spatial. Elle correspond sans doute pourtant plus aux processus mentaux, en ce que ceux-ci instancient dans le champ de conscience à la fois un ensemble de phénomènes sensoriels (perception d'un état de choses matériel) et de phénomènes virtuels qui sont des arrangements possibles de ces perceptions actuelles avec d'autres (souvenirs,

connaissances...). Par exemple, la madeleine de Proust est, à la fois, un phénomène ayant des dimensions organoleptiques et des prolongements "virtuels".

L'actualisation traduit simplement l'existence d'une liaison constitutive (*articulation*) entre les différents éléments qui sont combinés solidairement dans une représentation, et le fait que, par cette liaison, un élément d'une représentation va automatiquement entraîner l'instanciation, c'est-à-dire la venue à l'existence (dans la perception, la pensée, ou l'action...) d'un autre élément de cette représentation qui lui est articulé. La représentation contient donc potentiellement une séquence, un script⁵⁰. La notion d'actualisation résume donc celle de la présence d'une articulation sous-jacente, d'un processus d'instanciation, et de l'existence d'un phénomène instancié.

Comme on le verra, ce mécanisme d'actualisation permet de modéliser le fonctionnement catégorisateur ou communicatif des représentations sociales, et d'une manière plus générale leurs fonctions pragmatiques.

Cet aspect pragmatique découle d'une idée simple, qui voit dans les représentations un outil de pensée *adaptatif*, une superstructure mentale qui se construit par interaction avec le monde subjectif, de la même façon que les organes physiologiques sont engendrés et modelés par interaction avec l'environnement physique. En effet, dans la mesure où la structure des représentations d'un sujet résulte de l'interaction de celui-ci avec le monde, elle est *trace* d'une expérience pragmatique : elle est constituée d'éléments de celui-ci, sa structure est compatible avec celle du monde vécu. L'actualisation, qui permet au sujet de parcourir la structure de la représentation, correspond donc à un parcours du monde vécu dans la vie de relation : l'enchaînement des représentations dans la pensée est l'image d'un schème pragmatique.

Ceci est vrai au niveau individuel pour la représentation mentale en référence au monde subjectif du *vécu individuel*, c'est vrai aussi pour la représentation sociale en référence au monde social ; et d'ailleurs les deux se confondent en bien des lieux.

⁵⁰ Cet entraînement par un élément d'un autre qui lui est associé se fait forcément, dans l'utilisation de la représentation par le sujet, sous la forme d'une séquence temporelle. En d'autres termes, puisqu'un syplexe est un arrangement de signes, décrire ce syplexe, c'est le parcourir de signe en signe : une représentation ne peut être perçue, en tant qu'arrangement de parties distinctes, que comme une succession. Certes, on peut en avoir une vision d'ensemble, la lire comme signe global, comme configuration unique ; mais dès qu'il s'agit d'instancier les objets qui sont liés entre eux, le seul fait de les isoler dans l'attention amène à les instancier successivement. Techniquement, notons que l'enchaînement découle d'une propriété purement formelle de notre modèle théorique : la description du phénomène est un syplexe fini. A un "instant" donné, par définition même du phénomène, une instanciation par l'observateur (c'est-à-dire le phénomène Ao) est nécessairement focalisée sur une partie seulement de son U-langage. L'enchaînement traduit simplement le fait que, par l'application du principe de raison suffisante, une explication sous forme causale de l'état suivant de l'instanciation (le phénomène A1) ne peut résider que dans la nature de Ao, c'est à dire les relations de ses signes constitutifs entre eux et avec les autres objets, donc les articulations. Notons aussi que cette finitude théorique du champ de l'attention que comporte notre modèle correspond assez bien à la réalité de la focalisation du champ de l'attention des observateurs humains. On se reportera à Lahlou (1990) pour une discussion détaillée.

Comme on l'a dit, il n'existe pas dans la FRC de hiatus ontologique entre les différentes catégories qui se croisent dans la représentation sociale. Les objets du monde sont liés, dans la représentation, entre eux, mais aussi à des expériences subjectives "internes" (affects, intentions...). Nous allons donc pouvoir analyser les interactions individu/société et matériel/idéal de la représentation sociale dans un langage unifié, *à l'intérieur même de la représentation*. Comme on le verra, cette formalisation moniste va permettre d'explicitier simplement cette constatation ancienne que la représentation sociale est d'une part un objet en même temps individuel et social ; et d'autre part à la fois concrète et manipulable mentalement. C'est ici que l'intérêt du formalisme adopté va apparaître, car il permet d'explicitier naturellement bien des aspects encore obscurs du fonctionnement des représentations sociales.

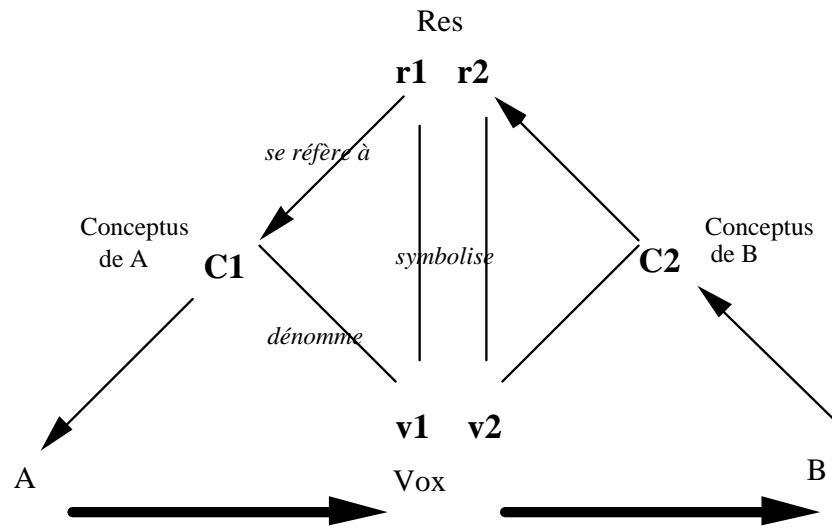
D'abord, nous montrerons comment il est possible de communiquer des représentations dans le cadre de la FRC (V. 1). Car la question de la communication est la principale objection théorique à la suppression de l'arsenal conceptuel de la sémiotique traditionnelle : comment peut-on communiquer si chacun est isolé dans son monde subjectif propre ? Ensuite, nous examinerons l'aspect pragmatique, pour montrer que, même en l'absence de caractéristiques objectivistes, notre modèle reste opératoire : on peut décrire l'action du sujet avec autant d'efficacité en restant dans son monde subjectif que si on le plongeait dans un monde réel au sens matérialiste du terme (V. 2). Nous explorerons à cette occasion cette notion cruciale d'*actualisation* ("si/alors") qui est selon nous le mécanisme d'action fondamental de la représentation. Nous finirons par les propriétés de catégorisation de la représentation sociale : nous verrons qu'il s'agit d'une modalité particulière du si/alors (V. 3).

IV.1. Actualisation des représentations et communication

Nous allons chercher ici à modéliser le processus de communication entre deux observateurs à l'intérieur de notre formalisme. C'est la question du rapport entre signe linguistique et représentation que nous adressons, mais du point de vue particulier qui fait que les représentations d'un individu peuvent modifier celles d'un autre à travers l'expression de signes (en particulier, des mots). C'est par là que vont se communiquer des représentations, condition indispensable du fonctionnement de notre théorie, qui veut que les observateurs partagent des représentations, et les utilisent comme modèles de référence pour agir de manière coordonnée. La question est : comment se fait le lien, le passage, comment se décrit-il dans notre théorie ?

Nous avons avancé plus haut (III. 2.3) que l'état de la problématique à la suite des avancées méthodologiques de Moscovici et de son école pourrait se représenter en combinant dans un diagramme unique le triangle sémiotique et le triangle psychosocial, cette figure devant en principe décrire comment se communique socialement une représentation.

Une tentative pour combiner le triangle sémiotique et le triangle psychosocial



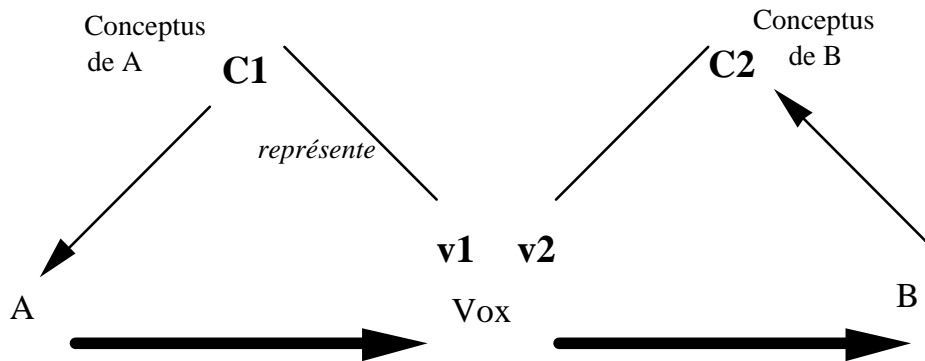
Ce schéma symétrique n'a cependant jamais, à notre connaissance, été utilisé, sans doute en raison de la difficulté à manier directement un formalisme ternaire.

En particulier la tentation est grande de se ramener à des schémas binaires, où une classe d'objets est mise en relation directe avec une autre classe d'objets, à l'aide d'une opération unique (la *fonction*). C'est ce que nous avons vu plus haut en énumérant différentes directions de recherche contemporaines sur la représentation sociale : on parlera de fonction de communication, de catégorisation etc. Chacune de ces fonctions n'est en fait que la description d'une partie de la combinatoire relationnelle que l'on obtient en reliant entre eux les deux triangles (psychosocial et cognitif).

Par ailleurs, les flèches entre les éléments du modèle sont ambiguës. On est tenté d'en mettre dans de nombreux schémas de fonctionnement mental, et elles expriment des associations, des inférences, des implications, des interprétations, des transferts, bref des transformations, au sens le plus large du terme. Mais nous ne savons pas si elles recouvrent un seul processus mental général, sorte d'analogie de l'influx nerveux circulant dans un réseau neuronal, ou si elles correspondent à des opérations de nature totalement disparate que seule notre ignorance rassemble.

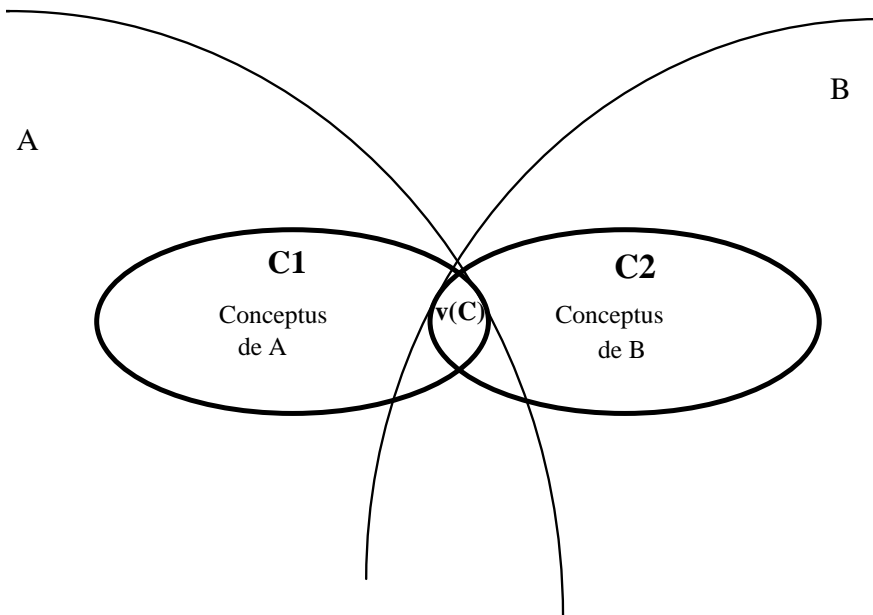
Par rapport à un tel schéma, la modélisation que nous proposons, en supprimant le caractère exogène du référent, ne nécessite plus l'existence d'un référent unique dans la communication entre deux observateurs. Le référent "habite les populations", mais pas les individus. Son objectivité est une création du chercheur, elle n'a d'existence que statistique. L'objet "référent" (res) est non pertinent de notre point de vue ; supprimons le du schéma. Il ne reste alors plus que deux observateurs, dont le seul lien est constitué par les signes qu'ils partagent. Ces signes renvoient à deux représentations (conceptus) distinctes, une chez chaque observateur.

La suppression du référent



L'utilisation de la formalisation en relativité complète, dans laquelle il n'existe pas de limite tranchée entre les représentations d'un observateur et cet observateur lui-même, amène une schématisation avec encore moins d'éléments. La différence entre signe et pensée s'estompe : ces deux objets deviennent simplement des parties d'un objet plus vaste qu'est la représentation, des *vues externes* d'une même entité selon des points de vue particuliers, des projections locales dans des plans conceptuels particuliers : la pensée est constituée de signes, dont certains sont partagés par les observateurs. On retombe sur notre schéma de la représentation sociale en III. 3. 4 :

La communication en FRC : modèle sous-jacent (représentation topologique)



Gardons à l'esprit que ces signes ne sont pas tous des symboles linguistiques : certains sont des percepts, des affects, etc. Ils ne sont donc pas tous communicables. Admettons pour simplifier que seuls les symboles $v(C)$ le sont (ce sont, par exemple, des mots).

Dans cette schématisation, la communication correspond à des relations entre objets instanciés dans un certain univers (celui de l'observateur A) médiatisés par un symbole $v(C)$, qui entraînent d'autres relations dans un certain univers (celui de l'observateur B). En d'autres termes, $v(C)$, actualisé dans

l'univers de A, va actualiser quelque chose dans l'univers de B. Premier intérêt de notre formalisme, le symbole $v(C)$ n'est pas sorti de nulle part : c'est *une partie de* la représentation, du conceptus C1 que l'on peut trouver chez A. Si le conceptus est celui de "cloche", on pourrait dire que le mot "cloche" en vient naturellement comme partie.

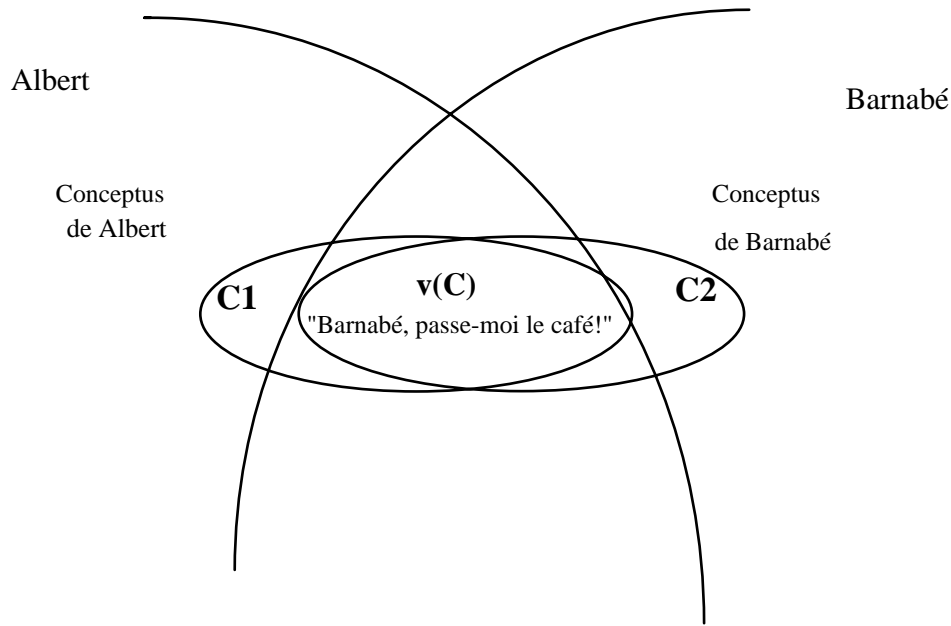
Prenons un exemple simple, alimentaire (il n'est pas facile de construire un exemple de la vie quotidienne avec une cloche). Albert (observateur A), s'apercevant que sa tasse est vide, identifie le composant manquant : "ça manque de café", pense-t-il. Pour remédier à cet état de choses, il conçoit la représentation suivante : que quelqu'un lui procure du café. Voyant Barnabé (observateur B) en face de lui, il lui dit : "Barnabé passe moi du café !" (cette phrase constitue le symbole $v(C)$). Nous dirons que cette instanciation prend la forme d'une *énonciation*.

Les signes qu'il énonce sont bien directement tirés, par enchaînement, de sa représentation de l'état désiré, à savoir que "Barnabé lui passe le café"⁵¹. Albert a donc instancié dans l'espace de notre observation (notre fameux cosmos théorique) une projection particulière, une partie, de sa représentation, constituée d'une suite de signes linguistiques (5 mots). Ce syplexe énoncé est un extrait, au sens plein du terme, de sa représentation de l'état désiré. Il est constitué de signes même qui font partie de plein droit du syplexe représentationnel. Il se trouve que les signes ici utilisés sont des mots, mais ce n'est que contingent pour notre exemple. Par exemple, s'il existait une mimique qui traduise le "besoin de café", sans doute Albert l'aurait-il instanciée. Chez d'autres animaux que l'Homme, en dehors de toute verbalisation, la communication peut se faire par l'instanciation de signes de l'état du sujet, par exemple certains animaux exhibent leurs parties génitales turgescentes pendant la cour amoureuse, ou montrent les dents pendant l'agression, signifiant ainsi à la fois leur état émotionnel et l'action désirée. Ces signes sont des parties visibles de leur état interne, qui sont finalement analogues aux parties linguistiques de nos représentations subjectives. Bref, l'énonciation d'Albert a simplement consisté à instancier un extrait de sa représentation C1 sous la forme d'un ensemble de signes linguistiques, qui en sont un sous-syplexe, qu'il a instanciés dans une certaine forme pertinente.

Thomas (observateur T) les regarde. Voici la situation du point de vue de Thomas.

⁵¹ On simplifie ici en passant sur la question de la mise en forme correcte de la phrase. ce qui évoque la production de la phrase chez Albert n'est pas seulement la représentation de "Barnabé me passe du café", mais aussi la représentation de ce qu'est un acte de communication, qui va l'amener à sélectionner le mode verbal, à mettre le verbe à l'impératif, à sélectionner le nom du locuteur etc. Ils font notamment intervenir un "savoir décalé" (Roqueplo, 1990) sur ce que l'autre sait. Tous ces aspects peuvent être traités de la même façon, comme sélection de traits pertinents en relation à des représentations de référence qui sont instanciées dans le sujet à partir de sa perception instantanée du monde. Mais le détail serait très long.

La communication symbolique d'Albert vers Barnabé

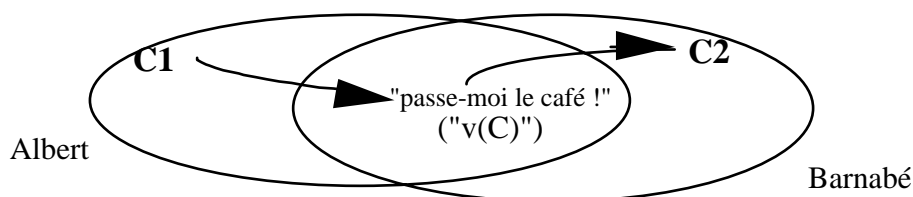


Il y a intersection car il se trouve que la phrase en question est "comprise" par Barnabé ; autrement dit, celui-ci en reconnaît les signes constitutifs comme partie de représentations qu'il possède, il les reconnaît comme partie d'une de ses propres représentations.

Un syplexe (ici, la phrase $v(C)$) est instancié dans l'espace commun aux deux observateurs Albert et Barnabé. Cette même phrase $v(C)$ est à la fois émise par Albert et reçue par Barnabé. Emise par Albert signifie que $v(C)$ est l'aboutissement d'un processus de pensée (actualisation) chez Albert ; reçue par Barnabé signifie qu'elle est l'amorce d'un processus de pensée chez Barnabé. D'une certaine façon, on peut dire que le processus C1 qui a eu lieu chez Albert a *actualisé* un processus C2 chez Barnabé ; l'énonciation chez Albert a entraîné un processus chez Barnabé.

Cet entraînement ne doit pas être compris au sens causal du terme mais simplement comme l'ordre de l'énonciation de cette série de relations par un observateur T (Thomas) qui observe Albert et Barnabé. Autrement dit, c'est Thomas qui, considérant cet ensemble de phénomènes comme une unique suite ordonnée, va attribuer une relation de causalité à la séquence des événements qu'il constate. Il va supposer, *parce qu'il partage dans une certaine mesure les façons de voir le monde d'Albert et Barnabé* (Wagner, 1994a), que c'est un "besoin de café" chez Albert qui a engendré $v(C)$, et que c'est $v(C)$ qui a engendré chez Barnabé l'action de passer du café à Albert. Il faut ici introduire Thomas, car comme l'écrivait Von Foerster (1981, p. 268, cité par Brunet, 1990 p. 190) : "la communication est l'interprétation d'un observateur de l'interaction entre deux systèmes". La présence de l'observateur Thomas est indispensable pour une formalisation correcte, car c'est l'univers de Thomas qui limite ce qui est descriptible. Or cette explicitation de Thomas manque dans la plupart des théories.

La communication symbolique d'Albert vers Barnabé (détail)



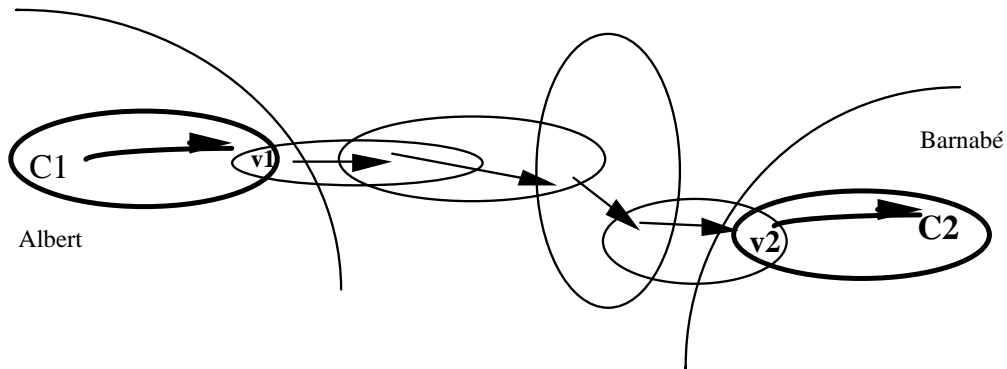
Autrement dit : dans l'univers d'Albert, un certain état-de-choses ("nécessité de café") a produit l'énonciation d'un symbole $v(C)$. Dans un autre univers, celui de Barnabé, un certain symbole $v(C)$ produit un certain état de choses (fourniture-de-café). Parce que, chez Barnabé, il se trouve aussi que ces signes $v(C)$ sont partie d'un syplexe C2 de type "Barnabé passe du café à quelqu'un", ils sont perçus par Barnabé comme une projection linguistique de ce syplexe. Et l'action qui en résulte est simplement la projection de C2 sous forme praxique de cette même représentation de "fourniture de café". Dans un autre univers (celui de Thomas), qui englobe une projection des deux précédents, on peut interpréter un entraînement des deux états-de-choses ci-dessus décrits, dans la mesure où ils sont reliés par le symbole $v(C)$. D'une certaine manière (du point de vue de Thomas), Barnabé, quand il a donné du café à Albert, a servi de traducteur : il a traduit dans une version praxique une version linguistique de la représentation de "passer du café".

A aucun moment nous n'avons eu besoin de sortir du formalisme relativiste. Pour que tout fonctionne, il suffit que chez Albert "nécessité de café" produise la vocalisation de $v(C)$, et que chez Barnabé, la perception de $v(C)$ entraîne "fourniture de café". Notons qu'il n'est pas nécessaire que la même représentation soit exactement partagée, il suffit qu'elle soit "en gros" analogue chez les protagonistes. Et, de fait, il est peu probable que Barnabé passe le café à Albert *exactement* de la manière que se représentait Albert.

Ici, plusieurs remarques :

Il n'est même pas nécessaire qu'il y ait une intersection *directe* contenant $v(C)$ entre Albert et Barnabé pour que la communication efficace soit possible. $v(C)$ peut très bien renvoyer à un v_1 chez Albert et un v_2 chez Barnabé. Il suffit pour que la communication s'opère que "si v_1 chez Albert", "alors v_2 chez Barnabé" (avec toute l'ambiguïté sur le sens que nous donnons à "si/alors" dans le sens commun : causalité, succession temporelle, implication logique...). Par exemple, v_1 (son vocalisé) peut engendrer v_2 (vibration auditive) par l'intermédiaire d'un téléphone.

La communication symbolique médiatisée d'Albert vers Barnabé



C'est la structure même de l'appareil d'observation (Thomas, le téléphone, Barnabé...) qui produit l'actualisation. Cette actualisation se produit, mécaniquement, par l'enchaînement des parties articulées qui constituent l'appareil d'observation.

On pourrait de la même manière décomposer à l'infini les états-de-choses : dire que "besoin-de-café" a entraîné "intention-de-satisfaire-besoin-de-café", qui a entraîné "intention-de-vocaliser" etc. comme le fait Minsky. Il faut se souvenir que, de toute façon, il n'existe pas une unique description qui serait "la bonne" : nous sommes condamnés à être un observateur Thomas, qui fixe lui-même le critère de pertinence et de détail de sa description. De fait, les signes de communication les plus efficaces sont ceux qui sont les plus partagés, ceux de la représentation *sociale* ; c'est donc ceux que nous utiliserons pour les descriptions dans notre formalisme, plutôt que de vouloir les traduire dans un langage neurologique, physique ou autre : autant utiliser le mot "café" que la description phonologique des formants du mot prononcé, puisqu'il s'agit, de toutes façons, de représentations conventionnelles.

On voit donc que la théorie permet de décrire des communications réelles. Mais il a fallu, pour qu'elle soit efficace, d'abord qu'il y ait un accord délibéré et préalable sur le code symbolique de communication (Albert a choisi de parler en langue française, et non pas de loucher et de se gratter le nez, par exemple). Ensuite, pour que la situation soit interprétable comme communication, il a fallu que Thomas présente une similarité très importante avec Albert et Barnabé, afin de pouvoir repérer dans son propre répertoire de représentations celles qui étaient utilisées. Cette seconde condition est d'ailleurs suffisante, car si Albert, Barnabé et Thomas ont des représentations analogues, ils vont naturellement s'entendre sur le code de communication, en choisissant tout simplement de communiquer entre eux par instanciation d'une partie spéciale (appelons la partie symbolique) de leurs représentations communes.

Que la communication intentionnelle suppose que le locuteur et le destinataire ont une représentation des représentations de l'autre (je sais que tu sais que je sais etc. : de quoi on parle, et qu'on communique) (voir Sperber et Wilson, 1986, Goffman, 1981, Grice, 1975), c'est là, in

abstracto, une condition restrictive extrêmement sévère, et très improbable a priori dans un univers de possibles quelconque.

Or, justement, dans la pratique, cette condition improbable est attestée quotidiennement, par l'utilisation de systèmes symboliques comme la langue naturelle. Nous nous trouvons donc dans un cas particulier improbable !

Bien plus, il semble que la condition de similarité des représentations entre observateurs soit également remplie de façon suffisante pour qu'il y ait communication entre êtres d'espèces différentes. C'est du moins ce qui apparaît à l'examen de communications inter spécifiques à des niveaux complexes, comme le jeu chez les animaux⁵². A l'intérieur de notre espèce, le fait est manifeste, et même nommé : empathie.

Nous pensons, bien sûr, que tout ceci n'est pas dû au hasard ; il y a là un biais d'observateur : nous n'observerions pas une telle adéquation entre observateurs si celle-ci n'était pas le fruit d'une évolution cohérente, dans laquelle les différents observateurs se sont progressivement modelés les uns les autres, situation qui a progressivement sélectionné un écosystème d'observateurs partageant une même vision du monde. C'est le temps, ou, dit autrement, la multiplicité des instanciations d'états de choses possibles (phénomènes), qui a progressivement sélectionné (et continue à le faire) ceux qui sont compatibles en eux au cours de leur interaction. De même que l'état actuel, cohérent, de l'écosystème biologique, n'est que le résultat d'une longue (et impitoyable) "négociation" qui a progressivement façonné les espèces vivantes à travers leur relations entre elles et avec l'environnement minéral, de même sans doute la cohérence que nous observons dans les espèces mentales qui constituent nos représentations de notre environnement est-elle due à un long et complexe processus de sélection évolutif qui ne laisse subsister à un moment donné que celles qui sont (à peu près) compatibles entre elles⁵³.

⁵² Le jeu à plusieurs, nécessite une communication symbolique, ne serait-ce que pour la coordination comportementale, comme la plupart des comportements sociaux. De plus, le jeu, comme l'a fait remarquer Bateson (1954), nécessite des partenaires un accord sur le type de comportement (ex : poursuite, combat), mais aussi sur le fait qu'il s'agit d'un jeu, ce qui est d'un ordre logique plus élevé dans la communication symbolique. Or, d'après Thorpe (1971),

"La fréquence de jeux entre animaux sauvages d'espèces différentes est surprenante. (...) il doit y avoir une forme de "compréhension" qui permet aux animaux d'interpréter l'invitation au jeu et les gestes qui l'accompagnent d'une espèce à l'autre. Il est remarquable qu'une telle compréhension puisse exister entre des animaux aussi différents que les Primates et les Ongulés."

Thorpe cite des exemples de jeu interspécifique entre Babouins et Céphalopes, Bateson entre Chien et Singe, Homme et Dauphin (Bateson, 1979, pp. 133-134). Les exemples de jeux interspécifiques entre animaux domestiques sont extrêmement fréquents (par exemple, Homme-Chien, Homme-Chat, Chien-Chat...), et nous pouvons personnellement attester en avoir observé à de nombreuses reprises.

⁵³ Ceci englobe, mais la discussion sur ce point serait trop longue, la compatibilité entre "observateurs" non humains (par exemple, une assiette, du lait, un chat) qui peuvent avoir des interactions cohérentes au niveau que nous nommons "physico-chimique", et qui est finalement un niveau de communication entre leurs signes constitutifs dans l'univers décrit sous forme de signes matériels. La possibilité de ces relations et leur stabilité est le fruit d'une longue évolution qui a progressivement fait émerger des formes stables dans la soupe de signes-particules issue du Big Bang, formes stables dont les physiciens s'occupent à formaliser les lois de transformation.

Cette prise en compte de l'histoire est nécessaire. Une théorie qui cherche à expliquer la communication ne peut pas expliquer du même élan la communication qu'elle décrit au moment T, et la formation de l'état initial en T qui donne la possibilité de cette communication. Pour être rigoureux, il faut distinguer l'état du phénomène au moment où la théorie cherche à le décrire, et la genèse de ce phénomène ("avant T"), qui peut résulter d'une série extrêmement longue d'états "antérieurs". Ceux-ci sont apparemment situés hors du champ d'observation ; en fait ils sont synthétisés dans la structure de l'observateur.

Reprenons notre analogie avec la théorie de l'évolution biologique, où l'interaction physique joue le même rôle que la "communication" dans notre théorie. Le fait qu'il existe une adaptation fine à un instant donné entre différentes espèces s'explique par une évolution antérieure de l'ensemble de l'écosystème. La théorie elle-même n'explique que le changement marginal : à un instant donné, dans un écosystème qui fonctionne déjà (conditions initiales au moment T) le plus apte survit et se reproduit. Et donc on a des organismes de plus en plus adaptés les uns aux autres. Mais, comme il s'agit d'un équilibre métastable, l'état global du système ne converge pas pour autant.

De même, notre théorie ne peut expliquer que du changement marginal des représentations lors de communications, mais ces communications sont possibles parce que les observateurs se sont créés progressivement tels qu'une communication soit possible. C'est ce qui explique que nous ne nous sentions pas obligé d'expliquer dans le détail cette situation improbable de "possibilité de communication" que nous constatons au moment T. Celle-ci traduit le fait que, dans l'état initial que nous observons, les protagonistes partagent déjà un grand nombre de représentations. C'est l'application récursive de la théorie qui explique comment, progressivement, les observateurs en viennent à partager de plus en plus de représentations, tout en modifiant celles-ci.

Mais la question de la genèse de cette cohérence est une autre histoire que celle qui nous occupe ici maintenant. **Contentons nous pour le moment de constater que, pour une raison ou une autre, il existe, de fait, une cohérence suffisante entre les représentations des différents individus pour qu'une action concertée soit possible sur la base de la communication de symboles; et que notre modélisation, compte tenu de ce fait, permet de décrire comment se produit cette communication.**

Comme on le voit, la simple élimination d'outils conceptuels compliqués clarifie la problématique. Ceci ne veut pas dire que ces outils soient, en soi, mauvais ; simplement, ils sont inutiles à notre problématique psychosociale. Malgré la suppression du triangle sémiotique, la communication efficace reste possible à décrire.

Bien plus, ce qui est communiqué n'est pas seulement du langage qui symboliserait quelque chose ; la communication se fait à l'aide de parties des représentations elles-mêmes. Nous nous retrouvons donc, en ayant étendu la notion d'objet à celle de représentation et celle de système de

communication jusqu'à l'ensemble du monde subjectif des individus, dans le cadre que préconisait Newcomb (1953) à l'issue de son article séminal :

"Les actes de communication, comme toutes les autres conduites molaires, peuvent être considérés comme le résultat de changements dans les relations entre un organisme et son environnement (que ces relations soient actuelles ou anticipées). Les actes de communication se caractérisent par le fait qu'ils peuvent être causés par (ou résulter) des changements dans n'importe quel point du système de relations entre deux ou plusieurs personnes qui communiquent et les objets de leur communication.

La dynamique d'un tel système entraîne sans doute ceci : si l'on parvient à une compréhension correcte de ces propriétés, on pourra prévoir à la fois la probabilité qu'ait lieu un acte de communication donné et la nature des changements dans les propriétés du groupe du fait de cet acte.

Dans un groupe, les propriétés les plus significatives sont celles qui, par hypothèse, varient avec les actes de communication à l'intérieur du groupe.

(si les hypothèses de Newcomb sont confirmées) nous pensons que ce serait une voie prometteuse que de considérer les phénomènes d'interaction sociale comme des événements à l'intérieur de systèmes de communication." (Newcomb, 1953, 1971)

Les objets de cette communication généralisée sont nos objets élémentaires, cognèmes, éléments du monde praxéo-discursif, ou encore cette "action mentale réciproque" de Simmel que Moscovici (1988a, p. 302) considère comme la matière des éléments atomiques qui, en se combinant de manière répétée, façonnent à la fois les individus et les sociétés.

Pour la psychologie sociale, le changement de perspective sur la nature des représentations sociales et de leur communication permet des simplifications considérables. Puisque les objets manipulés "dans le monde réel" sont de la même matière que les représentations, les représentations et le monde ne font qu'un dans notre système. On explique du même coup le statut mixte des représentations (à la fois objectives et idéelles, représentatives et opératoires), et leur statut fondateur non seulement de toute société qui se conçoit en tant que telle ; mais encore de l'existence réelle de tout monde partagé par des observateurs différents, qu'il s'agisse d'un écosystème, d'un foyer familial ou d'une civilisation.

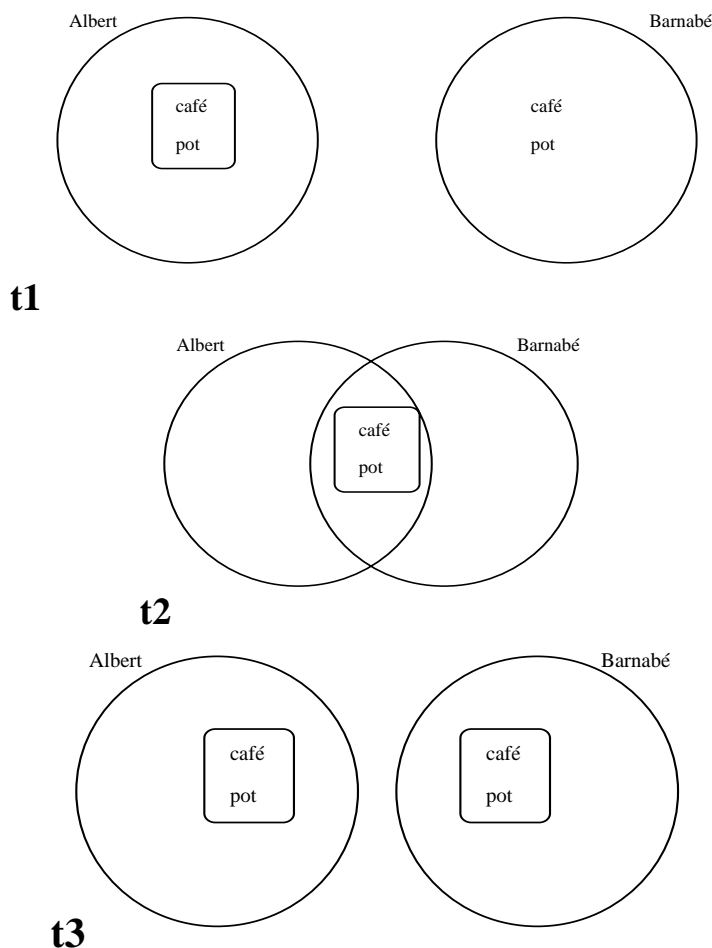
Car l'interaction communicative peut *propager* la représentation. C'est maintenant le lieu d'expliquer comment, dans notre formalisme, peuvent se *créer* des syplexes analogues chez des observateurs distincts.

En effet, l'enchaînement provoqué chez le récepteur de la communication crée une articulation, elle solidifie, concrétise une association entre des signes préexistants. Prenons trois exemples.

Le premier est encore celui d'Albert et Barnabé : supposons que Barnabé ne sache pas où est le café. Albert lui dit : le café est dans le pot. Ce faisant, il focalise l'attention de Barnabé sur les deux syplexes *café* et *pot* à la fois, bref il les associe. Il se trouve que ces deux syplexes sont également dans l'univers de Barnabé. Barnabé associe alors *sa* perception du pot à l'idée du café. Il est désormais en possession d'une représentation similaire à celle d'Albert, ce qui lui permet de donner le café à Albert, en enchaînant l'articulation café-pot.

Il suffit qu'il y ait mémorisation pour que l'association acquière un statut autonome d'articulation chez Barnabé. La communication crée par là une solidarité (articulation) entre des signes préalablement existants. Elle a ainsi reproduit, propagé, cette structure représentative. Barnabé partage désormais avec Albert le sylexe composé de (pot, café).

Propagation de la représentation dans la communication



On voit que, progressivement, les deux observateurs peuvent se construire un monde commun contenant une grande quantité de syplexes, éventuellement très complexes. On remarque en passant que la communication a accru la quantité d'information chez Barnabé sans pour autant diminuer celle-ci chez Albert : l'information n'obéit pas, comme le fait la matière, à la loi de conservation de la masse (Brunet, 1990, p. 191).

Ce phénomène d'ajustement de la représentation des protagonistes a été décrit, indépendamment, avec un schéma analogue, pour montrer comment, lors du passage d'information lors d'une relève de poste, deux opérateurs (le montant et le descendant) s'accordent en discutant pour avoir une représentation commune de la situation (en l'occurrence, une machine à fabriquer du papier), jusqu'à disposer tous deux d'un modèle commun de l'état des choses (Grusenmayer, 1994).

D'une certaine façon, la communication consiste à instancier, simultanément, différents éléments dans un univers commun. En les instanciant simultanément, l'émetteur les associe comme étant un

même syplexe, les désigne comme étant un phénomène unique, par la simple focalisation de l'attention du destinataire sur leur ensemble. Le destinataire perçoit alors ces signes comme étant associés, et il peut les articuler. L'instanciation de cette articulation va alors en entraîner d'autres dans son univers propre, indépendamment de l'émetteur. On peut considérer que, du point de vue du destinataire, l'émetteur a articulé un stimulus.

Ceci peut se montrer crûment sur un exemple matériel, où les deux protagonistes, qui ne parlent pas la même langue, disposeraient seulement pour communiquer de petites figurines, qui représentent les objets qui les environnent. Albert veut que Barnabé mette son chapeau sur la tête. Il prend la figurine qui représente Barnabé, et pose dessus la figurine qui représente le chapeau de Barnabé. Ce faisant, il a énoncé, sous la forme d'un assemblage de signes, une représentation du phénomène qu'il cherche à faire actualiser par Barnabé, et il s'est pour cela servi de signes qui appartiennent à leur univers commun. La perception par Barnabé de cet assemblage devrait, s'il est de bonne volonté, lui *communiquer* la représentation du phénomène, c'est-à-dire la propager dans son univers.

Le troisième exemple est celui, déjà vu, du broc d'eau de Von Uexküll, et nous ne résistons pas au plaisir de le citer encore :

"Reçu pendant longtemps chez un ami, j'avais toujours devant moi, à table, un pot à eau en terre. Un jour, le domestique, ayant brisé la cruche, l'avait remplacée par une carafe de verre. Pendant le repas je cherchai la cruche et je ne *vis* pas la carafe de verre. Ce n'est que lorsque mon ami m'eut assuré que l'eau se trouvait toujours à la même place que divers éclats lumineux épars sur les couteaux et les assiettes se rassemblèrent pour donner forme à la carafe de verre".(Von Uexküll, 1965, pp. 70-71)

On voit ici comment des signes épars dans le monde du célèbre naturaliste s'articulèrent soudain pour se concrétiser en une représentation cohérente. Et, si l'on y réfléchit, tout notre apprentissage social de l'interprétation sociale du monde, notre éducation, se fait par une telle propagation de représentations, qui articule des éléments que nous connaissons dans une forme nouvelle. Par exemple, nous apprenons, par enchaînement de mots, que "lecteur" est notamment, comme on l'a vu dans la définition de "lecteur" en III. 3. 2. :

_ 1. Personne qui (occasionnellement ou par fonction) lit à haute voix devant un ou plusieurs auditeurs.
(...)

Et il nous en reste quelque chose sous la forme d'une articulation entre "lecteur" et "haute voix", par exemple.

La psychologie sociale nous montre concrètement comment, sur la base de tels signes communs, les groupes se constituent, en communiquant, des représentations sociales. Cette communication est utile, car, comme nous l'ont montré Albert et Barnabé, pour actualiser certains phénomènes, il est parfois nécessaire de se faire aider par d'autres observateurs : pas d'action coopérative possible sans un minimum de communication. C'est en particulier le cas si les objets concernés ne peuvent pas être

manipulés par un sujet tout seul : par exemple, un pot de café hors d'atteinte, ou un objet dont l'appartenance est collective au point qu'un individu ne peut pas en avoir l'usage sans la coopération des autres possesseurs (par exemple : la voie publique, un régime démocratique...). C'est sans doute pourquoi dans un groupe, les individus, notamment en situation de décision, recherchent *activement* un consensus :

"Après discussion, (...) êtres et choses n'étant plus aperçus sous le même éclairage qu'avant la rencontre où ils se colletent entre eux. La communication les a accordés (tuned in), organisant les éléments d'information en une vision commune d'autant plus unifiée que l'on y participe plus activement." (Moscovici et Doise, 1992, p. 246).

Le résultat est une nouvelle représentation collective. La communication est donc bien plus qu'une simple transmission d'information ; à travers elle le groupe délimite en commun la forme sociale de l'objet qui tiendra lieu de norme collective. On le voit de façon particulièrement claire dans les processus de jugement. L'influence du groupe sur le sujet individuel en ce qui concerne la formation de son jugement est d'autant plus forte qu'il s'agit d'un "vrai groupe" et non pas simplement d'un ensemble d'autres personnes (voir par exemple Deutsch et Gerard, 1955).

Pratiquement, la recherche d'un substrat commun se fait par une combinaison de "pensée convergente" (consensuelle et normative), et de "pensée divergente" (antagoniste et créative).

"La pensée convergente sélectionne et classifie, combine les éléments communs aux représentations en présence. Jusqu'à les englober en une seule, acceptable pour la plupart et à laquelle tous finissent par se convertir." (Moscovici et Doise, 1992, p. 248).

La pensée divergente, elle, pousse à débattre, à envisager de nouvelles idées (idem, pp. 248-250). Elle amène la proposition de nouvelles combinaisons, élargissant ainsi le terrain potentiel d'intersection du groupe, sur lequel peut se trouver le consensus. Finalement, la variété des catégories de choix et d'attitudes employées par le groupe diminue, il se fait une restriction à une vision commune (un U-langage ?) plus petite et moins ambiguë. Ceci a pu être mesuré à l'aide d'un "indice d'entropie" (Moscovici et Zavalloni, 1969). Donc :

"(...) dans un groupe où l'on participe de manière plus intense, les individus tendent à accentuer ce qui les rapproche, à expliciter ce qui leur devient commun. Ce qu'ils perdent ainsi en information, puisque l'entropie diminue, ils le gagnent en compréhension et sociabilité mentale." (Moscovici et Doise, 1992, p. 259).

L'approche micro-psychosociologique montre ainsi par quels mécanismes psychologiques se crée, au niveau des groupes, les entités que sont les représentations. La liaison ainsi faite entre les phénomènes sociologiques et les explications psychologiques démontre concrètement qu'il est impossible de se passer de la psychologie pour expliquer le social (Moscovici, 1988a), contrairement à l'axiome durkheimien qui considérait que "toute explication psychologique des faits sociaux est inadéquate".

On comprend mieux ici l'intérêt de considérer que les objets matériels existent "sur le même plan de réalité" que les représentations sociales.

Alors que, dans l'ontologie dualiste où seuls les objets matériels "existent" dans la "réalité", il est par construction impossible de décrire simplement comment l'esprit agit sur la "matière". Dans une ontologie dualiste, seule la matière peut agir sur la matière. On ne peut accéder aux niveaux logiques qu'habitent les représentations sociales (qui sont pourtant manifestement opératoires) sans faire appel implicitement à l'organisation biologique du fonctionnement cérébral. Pour combler le hiatus entre esprit et matière, représentation et réalité, on est alors obligé de manipuler constamment toute la neuropsychologie d'obédience béhavioriste. Du moins en théorie, car, dans la pratique, personne ne le fait. Cette opération qui se prive des objets du niveau logique pertinent paraît lourde pour expliquer des opérations quotidiennes : comment deux personnes qui se donnent rendez-vous par téléphone se retrouvent effectivement (dans le monde *réel*) à l'heure dite au lieu convenu, ou pourquoi certains consommateurs déclarent acheter du beurre allégé "pour ne pas grossir" (cause finale immatérielle, mais achat dans de *vrais* rayons de *vrais* supermarchés).

Dans notre théorie où, du point de vue du sujet, la représentation c'est ce qu'elle représente, les opérations de pensée, et de communication, portent directement sur les objets du monde. Ce formalisme porte bien sur le "sens commun", et respecte le sens commun. Il n'en est pas moins efficace pour la description et la prédiction.

Nous avons montré que les opérateurs peuvent communiquer et agir "des choses" qui sont leurs représentations multimodales de ces choses, sans avoir eu besoin de faire d'hypothèse sur l'existence matérielle de ces objets. Notre formalisme peut donc être considéré comme complet, ou, plus modestement, suffisant pour construire des descriptions et des explications. Il suffit qu'il y ait un accord minimal entre les règles de chacun pour que le monde tel que nous le connaissons puisse fonctionner. Que derrière le mot "rouge" il existe ou non une couleur immanente, unique et indépendante de l'observateur, n'est pas nécessaire pour éviter les accidents au carrefours : il suffit que les conducteurs aient accordé leurs représentations ; et même les daltoniens arrivent à se débrouiller. Il en est de même pour les autres "objets" du monde. Peut-être démontrera-t-on un jour que l'objet réel est *plus* qu'un construit collectif ; ce n'est en tous cas pas nécessaire pour rendre compte de la communication.

Montrons maintenant que, muni de notre nouvelle définition, nous pouvons expliciter d'autres propriétés classiques de la représentation sociale.

D'abord, à propos du rôle de la représentation dans l'action de l'individu sur le monde, nous expliciterons sur des objets concrets le mécanisme fondamental de la mobilisation des représentations : le "si-alors", qui permet l'action et le raisonnement. On verra ensuite un autre

aspect du fonctionnement des représentations, celui de la catégorisation (identification, connaissance...), qui découle aussi naturellement du formalisme FRC.

IV.2. Si/alors et action sur le monde

L'ensemble des représentations sociales d'un individu constitue les *mondes subjectifs* que l'individu partage avec ses groupes de référence. Ces mondes - y compris le dernier chocolat de la boîte, que Thomas convoite - sont formés de cela, *tout cela et rien d'autre*. Toute opération sur ces représentations peut donc modifier l'univers collectif : si Thomas mange le chocolat, celui-ci va *réellement* disparaître : les objets auxquels nous attribuons un caractère matériel sont tout autant influencés par les actions des individus que les objets immatériels⁵⁴.

Par construction, l'individu n'a accès, dans l'univers du groupe, qu'à des représentations compatibles avec le groupe, c'est-à-dire qui peuvent être produites par assemblage à partir de syplexes provenant de l'univers commun du groupe. Ceci a deux conséquences.

Quand l'individu *actualise*⁵⁵ les représentations, comme on aboute des dominos, il obtient des représentations nouvelles qui peuvent être compatibles avec le monde du groupe. Il peut donc modifier la réalité du groupe. En principe, si l'on applique les règles de transformation licites dans le groupe à des représentations du groupe, le résultat est compatible avec le groupe, puisque chaque membre du groupe pourrait légitimement actualiser les mêmes représentations.

Premier exemple :

Albert est à table avec ses amis. Il verse du vin dans son verre et le boit. Il applique en cela des combinaisons, ou schémas, compatibles avec le monde du groupe, à savoir :

- le vin est une boisson qui se boit à table

⁵⁴ Pour une discussion détaillée, voir Lahlou (1990a). Paradoxalement, il est plus facile pour un individu d'opérer des modifications collectivement perceptibles sur les objets matériels que sur les représentations sociales. Car les objets matériels sont limités dans leur existence à un lieu restreint de l'univers spatio-temporel collectif. En mangeant CE CHOCOLAT, Thomas engloutit la totalité des extensions représentationnelles de cette instanciation matérielle particulière. A ce titre il peut légitimement la modifier à lui tout seul, car CE CHOCOLAT n'existe en entier que là sous sa forme matérielle ; ce faisant, Thomas ne viole pas les règles collectivement admises. Par contre, Thomas ne peut pas modifier à lui tout seul l'objet plus flou et large qu'est la représentation collective "chocolat" qui habite une population et existe par référence à un système linguistique (application rigoureuse du rasoir d'Occam : il n'est pas nécessaire de supposer que le syplexe CE CHOCOLAT a une instanciation plus large que ce que mange Thomas pour expliquer ses propriétés matérielles, tandis que pour expliquer "chocolat" nous devons le rendre solidaire de syplexes plus vastes). On le voit bien à ce que, quand Thomas mange CE CHOCOLAT, il n'en mange que la partie "matérielle" ; il n'absorbe pas pour autant le *souvenir* qu'Albert peut en avoir, extension représentationnelle à laquelle Thomas n'a pas eu accès, et dont la persistance explique qu'Albert, ignorant les manigances de Thomas, va quand même ouvrir la boîte et être surpris en la trouvant vide.

⁵⁵ Nous employons donc ce terme au sens large de utiliser, en un sens qui recouvre à la fois ceux des termes "computer" et "connecter" des différentes écoles cognitivistes.

- la boisson doit être versée dans un récipient pour être bue
- un verre est un récipient adéquat pour verser du vin
- etc.

On peut penser qu'Albert actualise également un certain nombre de représentations qui lui sont plus ou moins personnelles :

- Moi, Albert, j'aime le vin de Bourgogne
- Le vin qui est sur la table est du Richebourg
- Richebourg est une appellation de vin de Bourgogne
- Quand j'aime quelque chose j'en veux beaucoup
- etc.

Si Albert boit deux bouteilles de vin au cours du repas et se saoule, il respecte encore un certain nombre de représentations :

- le vin contient de l'alcool
- l'alcool pris en grande quantité saoule.

Il a également modifié (ou confirmé) certains aspects de sa propre représentation auprès de ses amis :

- Albert aime le Bourgogne
- Albert est un gros buveur de vin.

Mais si Albert fait partie d'un groupe de gens tempérants et bien élevés, il n'est pas compatible que, une fois saoul, il s'en prenne violemment à son voisin de table sous un prétexte futile et essaye de lui casser la figure en beuglant des injures. Car, alors, même si Albert continue à respecter certaines représentations compatibles avec le groupe (l'alcool rend violent), il ne sera plus compatible avec la représentation que le groupe se fait d'un de ses membres (nous sommes un groupe de gens bien élevés), et il est probable qu'à partir de cet instant, même si Albert continue à faire partie du monde de l'ensemble de l'humanité, il sera exclu du groupe, et ne fera plus partie, matériellement, de sa réalité ultérieure (on n'invite plus Albert, il est mal élevé).

Un groupe doit partager une même enveloppe de possibles ; celui qui franchit la limite de cette enveloppe s'exclut, *par construction*, du consensus et du groupe. Ce lien entre communication et constitution de la réalité d'un groupe par consensus est particulièrement sensible dans la constitution de groupes ou catégories idéologiques, dans le domaine politique par exemple.

"Quelle est la condition nécessaire d'établissement d'une communication entre deux sujets donnés ? Bien évidemment, qu'ils disposent d'un langage commun. L. Goldmann a montré jadis toute l'importance du concept de *conscience possible* pour la communication⁵⁶. Par ce concept, Marx met l'accent sur le fait qu'il ne s'agit pas de savoir ce qu'un groupe pense, mais ce qu'il *peut* penser sans que la nature essentielle du groupe soit modifiée. Si nous transposons ce concept au plan du sujet

⁵⁶ Goldmann, 1965, pp. 47-77. L'auteur traduit par "conscience possible" le terme allemand "Zugerechte Bewusstsein".

individuel, il signifie qu'un sujet *donné* ne lit qu'un certain nombre limité d'énoncés comme signes et ne peut donc établir qu'un nombre limité de communications" (Ancori, 1983)

Pour en revenir à notre exemple plus trivial, c'est donc à Albert d'actualiser dans sa tête, au moment où il se sert un douzième verre de vin, les modifications prévisibles que ce geste va entraîner sur sa réalité, en fonction des représentations qu'il connaît (si son cerveau aviné en est encore capable).

Comme on le voit sur cet exemple, les représentations sont faites pour être opératoires. C'est le tissu même dont elles sont constituées qui le veut, puisque ce tissu est fait des objets du monde. Du point de vue du sujet, une représentation met donc en rapport des objets du monde, comme une carte met en rapport des lieux géographiques. Il suffit alors de suivre la structure de la carte pour passer d'une partie à une autre. Fontainebleau est près de Paris, ces villes sont reliées par l'autoroute A6, donc pour aller de Paris à Fontainebleau je prends la A6. Richebourg est en Bourgogne. J'aime le vin de Bourgogne. Le vin contient de l'alcool. L'alcool rend gai quand on le boit. On boit le vin dans un verre. Pour être gai je vais verser dans un verre le contenu de cette bouteille sur laquelle il y a écrit Richebourg, et je vais le boire.

Pour agir des représentations dans le monde "réel", j'actualise un schéma, un script, qui n'est autre qu'une représentation pragmatique assez générale qui peut s'articuler sur toute une classe d'objets (se déplacer d'un point à un autre, absorber une boisson). En d'autres termes, j'actualise une représentation (un syplexe praxéo-discursif) dont certains termes représentent des commandes motrices⁵⁷.

Pour vous convaincre qu'il existe bien de tels syplexes, qui mélangent commandes motrices, objets conceptuels, et perceptions (qui permettent de les actualiser dans un contexte particulier avec des objets matériels accidentels), considérez les "enchaînements" que réalise, sur commande, un gymnaste. Si vous avez vous-même déjà fait de tels enchaînements, vous comprendrez ce que veut dire "physiquement" l'actualisation pragmatique d'une représentation. L'enchaînement du gymnaste existe d'une manière globale. Mais, dans la pratique, l'enchaînement appris s'exécute comme une suite automatique de réflexes, même s'il doit prendre en compte l'utilisation d'objets extérieurs situés sur le parcours (par exemple un cheval d'arçon). Chaque mouvement terminé semble entraîner le suivant, de manière naturelle, et pourtant il ne s'agit pas là à proprement parler de causalité mais de succession. La causalité est une interprétation de l'observateur extérieur "*Albert va faire un saut parce qu'il a fini la roulade et qu'il est arrivé devant le cheval d'arçon*". Cette interprétation causale

⁵⁷ L'actualisation des représentations est l'essence même de l'efficacité, par exemple de la méthode d'autosuggestion ("*influence de l'imagination sur l'être moral et physique de l'homme*" -Coué, 1925, p. 9-). Celle-ci repose sur la fabrication, par répétition orale, d'un syplexe qui représente l'état désiré, et sur le principe que "*Toute pensée occupant uniquement notre esprit devient vraie pour nous et à tendance à se transformer en acte*" (Coué, 1925, p. 13). En d'autres termes, la méthode Coué vise à créer un script nouveau, sous forme de représentation verbale/mentale, en spéculant sur le fait que les scripts s'actualisent d'eux mêmes. C'est le même principe que celui de la prédiction auto-réalisatrice de Merton, sauf que cette dernière peut s'appliquer à un groupe et pas seulement à un individu isolé.

n'est pas fausse, mais vous sentez bien qu'elle n'est pas vraie non plus. L'enchaînement est d'une autre nature : il y a enchaînement "parce que" il y a succession, c'est tout.

Faisons ici une parenthèse sur les interprétations causales. Les interprétations causales naïves résultent de l'application de règles d'inférence par l'observateur. Celles-ci sont en général d'abord construites sur l'observation répétée, dans des contextes fixés, de suites particulières de phénomènes. Aussi, lorsque, dans un contexte particulier, on reconnaît les premiers éléments, on s'attend également à voir ceux qui les suivent dans la séquence complète habituelle. Comme, lorsque l'on écoute un disque bien connu, on s'attend à l'actualisation des morceaux de musique successifs. Un observateur n'ayant jamais entendu les morceaux concernés qu'à partir de ce disque, et ignorant la technique phonographique, pourrait dire que chaque morceau *cause* le suivant, dans le sens où il le précède, de façon anticipable, et inexorable.

Cet enchaînement est à rapprocher de ce que dit Hegel de la causalité :

"La source première de notre connaissance est l'expérience. Pour qu'il y ait expérience, il faut, absolument parlant, que nous ayons perçu une chose elle-même. D'entrée de jeu la perception ne contient qu'un unique objet, qui est maintenant, de façon fortuite, ainsi constitué. Or, si je répète la perception et que, dans cette perception répétée, je remarque et retienne fermement ce qui reste égal à soi-même en toutes ces perceptions, c'est là une expérience. L'expérience contient avant tout des lois, c'est-à-dire une liaison entre deux phénomènes telle que, si l'un est présent, l'autre aussi suit toujours. Mais l'expérience ne contient que l'universalité d'un tel phénomène, non la nécessité de la corrélation. L'expérience enseigne seulement qu'une chose est ainsi, c'est-à-dire comme elle se trouve, ou donnée, mais non encore les fondements ou le pourquoi.

Puisqu'il y a un très grand nombre d'objets dont nous ne pouvons avoir nous-mêmes l'expérience, par exemple le passé, nous sommes forcés de nous en remettre à l'autorité d'autrui. Sur l'autorité d'autrui, nous prêtons foi à ce qui est vraisemblable.(...)

La relation causale implique que ce qui est contenu dans la cause s'ensuive nécessairement." (Hegel, 1963, pp. 15-26, passim)

La causalité ne se manifeste à nous que localement, comme une causalité particulière, en tant que suite de phénomènes dont les premiers sont désignés comme "cause" et les seconds comme "effet", si l'on a une vision mécaniste, ou certains comme "buts" et d'autres comme "conduites" dans une interprétation plus téléonomique. Chaque causalité est une loi empirique tirée par *généralisation* de l'expérience, qu'elle soit nôtre ou d'autorité.

Le système explicatif qui est construit derrière les lois est une tentative de décrire les phénomènes d'une manière plus constructive que le simple : "si, dans telles conditions, A, alors nécessairement B suivra". Par exemple, en remplacement de :

"il n'y a pas de fumée sans feu"

on peut construire, à partir d'une description de ce qu'est la fumée, un système d'inférence plus élaboré pour la recherche des phénomènes susceptibles de produire un tel objet, et de la probabilité d'occurrence de ces divers phénomènes productifs de fumée dans différents contextes.

Les règles d'inférence causale, quand elles sont efficaces, sont un moyen de description tellement économique qu'elles en viennent souvent à devenir une définition même de l'objet par ses "causes". Ex : la fumée, c'est *ce qui est produit par un feu*, ou encore : la lumière qui s'éteint partout est *une panne de courant*, ou même : la satiété c'est *d'avoir mangé à sa faim*. Pour ces objets, nous sommes alors, dans la description des phénomènes, totalement prisonniers de notre système d'inférences, et c'est la théorie qui décrit ce que l'on peut observer.

Quand vous jouez un morceau de musique ou que vous chantez une chanson, la suite de vos actions s'explique par la succession apprise. Il y a enchaînement, mais pas causalité logique ; pourtant, un observateur étranger, qui entendrait plusieurs personnes différentes chanter la même chanson dans des circonstances diverses, chercherait peut-être à *expliquer* cette régularité par une relation de causalité (suivant des *règles* de construction) entre les termes successifs. Si notre observateur paraît naïf au lecteur, ou l'exemple excessif, que l'on remplace "chanson" par "langue naturelle" et "observateur" par "grammairien". C'est là un "biais cognitif" classique qui consiste à attribuer une relation causale à la corrélation. Ne serait-ce pas simplement parce que la causalité est finalement un type de corrélation particulier, celle pour laquelle nous disposons d'un système explicatif ?

Bref, l'analyse des interprétations causales nous ramène encore à constater que leur caractère essentiel est de reconnaître dans le phénomène observé une articulation de type Si/alors déjà connue par ailleurs, et qui permet de définir dans ce cadre la "nature" du phénomène observé. Fermons ici cette parenthèse, et revenons au caractère pragmatique des représentations, en insistant sur le caractère matériel de certaines de leurs parties constitutives.

Quand vous entendez une danse entraînante que vous pratiquez, un peu d'introspection vous permettra de sentir que la perception que vous en avez contient des résonances motrices. D'ailleurs, il y a de bonnes chances pour que vous battiez distraitement la mesure avec le pied. La représentation est faite de tous les objets du monde propre de l'individu, aussi bien ses commandes motrices que ses abstractions et percepts (voyez la taille du cortex moteur et l'importance de ses connexions avec le reste de l'encéphale).

Pour ajouter un dernier exemple, donnons quelques vérifications expérimentales que chacun connaît par expérience personnelle. Par exemple, souvenez-vous comment, enfant, l'idée de certaines choses vous faisait rougir. Ou encore pensez à un plat délicieux que vous aimez particulièrement. Vous sentez-vous saliver ?

Certes, il s'agit ici de représentations mentales, et non pas sociales, mais c'est bien par l'intermédiaire des représentations individuelles que les représentations collectives agissent, car c'est en fin de compte les individus qui instancient les combinaisons des règles sociales. Voilà donc comment les représentations sociales agissent sur le monde matériel. Il s'agit de processus parfaitement concrets, au sens où les représentations et le monde "matériel" sont faits du même tissu.

Les représentations fonctionnent comme des objets *concrets*, au sens où la solidarité entre les parties est importante. Chaque partie entraîne dans le mouvement de l'actualisation celles dont elle est solidaire. C'est une différence importante entre pensée et raisonnement logique. Penser avec des représentations, c'est actualiser des syplexes qui sont comme des blocs articulés. On enchaîne un bloc du syplexe avec un autre en aboutant les parties identiques, un peu comme au jeu de dominos. Mais chaque domino est insécable. Ce qui fait la liaison entre les parties du syplexe (du domino) n'est pas une connexion logique, c'est une articulation de fait, qui a été construite par l'apprentissage, le conditionnement, et ne saurait être facilement remise en cause par le sujet. L'enchaînement qui se produit dans l'actualisation n'est pas conditionnel, ni rationnel, il est inexorable, constitutif du syplexe.

Une des manières de rendre un objet plus *concret* est de limiter le nombre de ses parties, d'imbriquer au maximum les parties restantes les unes dans les autres, afin que chacune serve à plusieurs usages. Ce processus de simplification, à l'oeuvre dans le biologique et dans le technologique⁵⁸, a des avantages sélectifs qu'il serait trop long d'expliquer ici. Citons simplement la simplicité, la robustesse, l'économie de matériau, la plus grande facilité de reproduction. Ce processus est également à l'oeuvre dans les représentations sociales. Et c'est pour ça qu'elles sont si efficaces. Prenons l'exemple excellent de Lalljee et Abelson (1983) :

“ - Pourquoi a-t-il enlevé ses chaussures ?

- Parce que c'est une mosquée”

On évite le détour par les différents enchaînements locaux qui ont produit le résultat final pour ne garder, en raccourci, que ce dernier, qui est le seul nécessaire sur le plan opératoire dans la vie courante, que ce soit pour prévoir ou pour agir :

(on enlève ses chaussures avant de rentrer dans une mosquée)

De même, en mathématique, on utilise en général le théorème final sans repasser par les lemmes qui ont permis de le démontrer. C'est ainsi que, à la manière de Lalljee et Abelson, on pourrait construire l'exemple suivant, dans le domaine de l'alimentation :

“ Pourquoi ne mange-t-il pas de ce saucisson ?

⁵⁸ Voir par exemple l'indice de concrétisation mis au point par Deforge (1985, p. 140-145), qui montre l'évolution des objets techniques (le lave-linge en particulier) vers une plus grande concrétude. Ainsi du radiateur pour automobile, apparu en 1885, qui, de la structure "nid d'abeille" apparente, disparaît derrière la calandre, puis s'incorpore à la carrosserie, tout en étant très proche du moteur (Deforge, 1985). L'aspect des premières autos, avec leur grand radiateur séparé du moteur, n'est pas sans évoquer le Dimetrodon (*Pélycosauriens*). Ce reptile primitif du Permien possédant de longues apophyses épineuses qui devaient soutenir une crête dorsale, avait l'aspect d'un lézard de 3 m avec une énorme voile sur le dos, qui devait probablement servir de radiateur. Ses descendants ont réglé les problèmes d'équilibre thermique en intégrant le radiateur dans et sous la carrosserie (évaporation pulmonaire, cutanée, et régulation comportementale).

- Parce qu'il est musulman"⁵⁹

La représentation concrète

"les musulmans ne mangent pas de porc"

résume de façon opératoire un long détour sur lequel nous aurons l'occasion de revenir :

le porc est impur pour les musulmans

manger c'est assimiler les vertus de l'aliment

manger du porc rend impur

Dans la pratique, une seule règle (en l'occurrence, pour les musulmans, déontique) suffit à assurer l'efficacité pragmatique. La représentation du monde est faite pour être opératoire. C'est une conception-vision de l'univers, une "*Weltanschauung*" :

"une conception-vision de l'univers est une construction intellectuelle capable de résoudre d'après un principe unique tous les problèmes que pose notre existence. Elle répond ainsi à toutes les questions possibles et permet de ranger à une place déterminée tout ce qui peut nous intéresser. Il est aisé de comprendre que le fondement d'une telle conception de l'univers fait partie des désirs idéaux de l'humanité. Par la foi que l'on met en elles on peut se sentir plus sûr dans la vie, savoir vers quoi l'on tend, et comment on peut placer ses affects et ses intérêts de la manière la plus appropriée." (Freud, 1932, cité par Kaës, 1988)

On voit bien à quel désir universel de facilité correspond la recherche d'une telle *Weltanschauung* simpliste, qui n'est autre, finalement, qu'un *mode d'emploi* du monde. Elle repose sur le fantasme que le monde aurait une réalité univoque, unifiée, et où, par conséquent, il existe une vérité et donc des règles d'action simples.

Ceci nous fait penser à l'accroche qu'une agence de détectives privés mettrait dans son prospectus pour inciter à faire appel à ses services : "Savoir vous permettrait d'agir". Ce slogan, lapidaire et efficace, suivait une description des affres de l'incertitude du client éventuel quand à l'état actuel de ses affaires, ou de sa vie conjugale.

Le slogan a une telle simplicité lexicale qu'il nous a fallu un certain temps pour comprendre d'où venait sa puissance de séduction. Il fait l'économie de l'étape difficile, celle de la décision. Car la procédure, en fait, est la suivante : savoir des faits supplémentaires vous permettrait d'avoir plus d'éléments pour prendre une décision. Le raccourci élimine l'étape subjective de la décision, celle qui est difficile, puisqu'il s'agit, toujours, d'un choix. Encore faut-il disposer de règles de décision qui puissent s'appliquer simplement au vu de ces éléments factuels.

⁵⁹ On notera au passage l'ellipse faite sur le saucisson, dont le locuteur est censé savoir qu'il est fait à partir de porc. Ce n'est pas d'ailleurs le seul intérêt de cet exemple, qui met en valeur l'importance des propriétés implicites des objets dans le décodage de la langue naturelle. Ainsi l'anaphore n'est désambiguïsée que par l'incompatibilité de l'adjectif final avec "saucisson", comme on s'en convaincra aisément en voyant le changement de liage si on remplace "musulman" par "avarié", et la création d'une ambiguïté si l'on remplace musulman par "trop gras". Dans chaque cas, la désambiguïsation mobilise des représentations très différentes.

La séduction d'une Weltanschauung non ambiguë, c'est aussi celle d'une représentation sociale : elle va directement de la description de l'objet aux prescriptions opératoires, ou aux explications, par un "si/alors", sans que l'on ait à se poser de questions sur le choix.

En d'autres termes, les représentations sociales au lieu de s'interroger, comme la science, sur le pourquoi, et le comment, s'articulent principalement sur la réponse "parce que" (Moscovici et Hewstone, 1983, Hewstone, 1989). C'est ainsi que :

““les juifs sont critiqués parce que...”, “les pauvres sont exploités parce que...”, “les Noirs sont inférieurs parce que...”. Les représentations sociales imposent ainsi une sorte d'explication automatique. Des causes sont proposées avant toute recherche détaillée et analyse de l'information. Sans pensée active réelle, les pensées des gens sont déterminées par leurs représentations sociales.” (Hewstone, 1989)

Grize (1989) formule autrement la même idée, en remarquant que l'utilisation des représentations par la logique naturelle fait appel à la *transduction*, qui procède directement en associant des propriétés, du particulier au particulier, en construisant des classes-objet, et remplace le système hypothético-déductif par une variété de "relations qualifiées : raisons, causalité, finalités, appels à des faits, comparaisons", et dont la causalité est sans doute la plus importante :

“Les représentations scientifiques, parce qu'hypothético-déductives, font des promesses, les représentations sociales offrent des effets. " (Grize, 1989)

Au lieu de manipuler le volumineux syplexe que constitue l'ensemble de l'expérience qu'il a d'un objet, le sujet articule économiquement le petit sous-syplexe réduit aux traits de reconnaissance et à la prescription pragmatique (si "X", alors "Z").

On sent bien que ce sont de telles représentations sociales, schémas concrets simplifiés des phénomènes, qui sont à la base des logiques naturelles. Celles-ci sont différentes de notre logique classique, mais ont certainement des mécanismes propres ; elles ne sont pas seulement "non-logiques" :

“En réalité, ni la pensée sociale courante, ni le parler quotidien ne sont “illogiques”. Ils obéissent à des logiques autres (...) nettement plus complexes que la logique formelle et déductive ; plus difficiles à cerner aussi.” (Windish, 1989)

“(…) la connaissance “naïve” ne doit pas être invalidée comme fausse ou biaisée. Ce qui va à l'encontre de certains postulats cognitivistes selon lesquels existeraient des “biais” naturels, inhérents au fonctionnement mental spontané, par exemple dans l'attribution de causalité. Il s'agit là d'une connaissance “autre” que celle de la science mais qui est adaptée à, et corroborée par, l'action sur le monde.” (Jodelet, 1989, p. 45)

C'est en partie à leur caractère généralisant et simplificateur, à la concrétude - économique mais simpliste - que leur a conféré une longue évolution, que ces représentations doivent certains de leurs caractères un peu étranges. Car, à bien y songer, on comprendrait mal pourquoi les êtres humains,

capables de produire des représentations complexes et efficaces, "scientifiques", se seraient embarrassés de "mauvaises représentations" pour l'usage quotidien. C'est sans doute comme une contrepartie malheureuse de leurs propriétés concrètes et économiques qu'il faut considérer le manque de cohérence qu'elles manifestent à l'oeil critique de l'observateur scientifique.

C'est ainsi que, par exemple, dans une population donnée, on pourra trouver des versions différentes de la représentation d'un même objet, ou même qu'un individu donné pourra faire usage simultanément de modes explicatifs ou paradigmes différents, voire contradictoires (Windish, 1989).

Ainsi en est-il des dictons. Par exemple, à propos des décisions, que faire des deux proverbes français suivants :

Ne jamais remettre au lendemain ce qu'on peut faire le jour même.

et

La nuit porte conseil.

Ou encore des idées reçues : Flaubert, dans son dictionnaire des idées reçues, note ainsi, au fil des pages :

BLONDES	Sont plus chaudes que les brunes (Voy. BRUNES)
BRUNES	Sont plus chaudes que les blondes (Voy. BLONDES)
ROUSSES	(Voy. <i>Blondes, Brunes, Blanches</i> et <i>Négresses</i>)

Ou, dans le "Dictionnaire des idées obligées" de Paucard (1990), qui est une version moderne de celui de Flaubert.

Chômage : Un drame. Le déplorer, mais il n'existe pas de solution miracle.
CONTRAIRE : Quand on veut du travail, on en trouve.

On peut penser que ces syplexes globalement contradictoires ont survécu dans notre écologie mentale parce qu'ils sont - selon le contexte - localement "vrais" et utiles, ou encore, "viabiles" (Von Glasersfeld, 1981).

L'idée sous-jacente des travaux sur la représentation comme outil opératoire sur le monde est évidemment, à partir de l'étude des représentations, de retrouver les règles de la pensée naturelle, un peu comme les linguistes auraient déduit les grammaires de l'étude des phrases attestées. Nous irons dans ce sens en proposant l'analogie des représentations avec les théorèmes mathématiques. Si une vision du monde est une théorie, alors, une représentation sera l'équivalent fonctionnel d'un théorème, qui régit la validité des formes d'un certain type.

On comprend dès lors une raison de l'existence de représentations "contradictaires". Une représentation est efficace parce qu'elle est simple, concrète et générale. Du coup, par construction, elle ne peut pas s'appliquer à tous les cas particuliers. Inclure ces derniers dans la représentation alourdirait considérablement l'appareil de pensée, comme on s'en rend compte dans les tentatives mathématiques de construire une "logique des défauts" (où les extensions régissant les exceptions se

multiplient). Face à cette difficulté, le sens commun a choisi de construire plusieurs règles alternatives simples, entre lesquelles le sujet choisit selon le contexte (cf. : je n'aime pas les arabes et/mais certains de mes amis sont arabes).

La mise en oeuvre de ces représentations sociales se fait essentiellement par le mécanisme du "si/alors". Dans un premier temps, une partie du syplexe qui constitue la représentation est isolée : c'est l'argument du "si". A partir de cet argument, isolé par l'observateur dans le phénomène (objet, situation...), la partie complémentaire (ou une partie du complémentaire) est utilisée comme argument du "alors". Selon la forme du "si" et celle du "alors", on parlera d'action, de déduction, d'inférence, d'abduction etc. Mais **le principe général, que nous appelons *principe d'actualisation* est, lorsqu'on saisit un syplexe A, de l'identifier comme étant une partie d'un sur-syplexe plus vaste A' = (A, B1... Bn), et ensuite de faire fonctionner le syplexe A' comme un enchaînement de A vers Bi (si A alors Bi), où Bi est un autre sous-syplexe de A'.**

Le Dictionnaire des idées reçues de Flaubert, montre, exposées de façon assez crue, quelques schémas de représentations sociales qui décrivent des "si/alors" (pour la plupart, dans le contexte opératoire d'une conversation) :

ACADEMIE FRANCAISE	La dénigrer mais tâcher d'en faire partie si on peut.
HARPE	Produit des harmonies célestes Ne se joue, en gravure, que sur des ruines ou au bord d'un torrent.
	Fait valoir le bras et la main.
PLACE	-Toujours en demander une.
QUADRATURE DU CERCLE	On ne sait pas ce que c'est ; mais il faut lever les épaules quand on en parle.
SOMNAMBULE	Se promène (la nuit) sur la crête des toits.

Ces syplexes permettent de faire des actualisations comme : "si on parle de quadrature du cercle alors je hausse les épaules".

D'autres exemples dans le dictionnaire de Paucard où l'on trouve parfois mention d'évolutions :

Fruits	"Mange la peau, c'est là que sont les vitamines" (années 30 à 65). "Ne mange pas la peau, c'est plein de produits chimiques" (aujourd'hui). Le ver est dans le fruit.
Saisons	Il n'y en a plus. Les expériences atomiques détraquent le temps. (années 50 à 60). Il n'y a plus de couche d'ozone à cause des désodorisants (années 80).
Académie Française	"Ils laissent vraiment rentrer n'importe qui"
Golden (pomme)	Souvent farineuse.
Jouets	Préférer les jeux éducatifs (quand on est parent).

Ces exemples présentent l'intéressante particularité de fournir des actualisations possibles dans des registres d'instanciation de niveaux différents (action, discours).

Une représentation sociale est donc une sorte de prototype, fixe ou procédural. La faire fonctionner, c'est identifier une partie de cette représentation, et en faisant fonctionner le mécanisme "partie pour le tout", en déduire les autres parties. On obtient alors, dans le temps, quelque chose qui ressemble fort à une déduction, en appliquant le principe d'actualisation :

Si [partie *S*₀ identifiée comme sous-syplexe de *S*]
alors [autre partie *S*₁ du syplexe *S*]

Prenons un exemple caricatural :

les pauvres sont exploités parce qu'ils sont peu instruits.

Muni de cette représentation, nous rencontrons un individu que nous identifions comme "un pauvre".

Nous pouvons alors faire *fonctionner* cette représentation en l'actualisant sous différentes formes qui sont autant d'instanciations possibles de ses articulations :

- il est pauvre, donc il est peu instruit (inférence)
- il est exploité parce qu'il est peu instruit (attribution de causalité)
- je peux exploiter ce pauvre en jouant sur son manque d'instruction (script pragmatique).

Les représentations fonctionnent de la même manière dans l'univers psychique et dans l'univers de tous les jours (faut-il s'en étonner ?) : les mécanismes sont similaires, seuls les objets changent. Parfois même ce sont les mêmes représentations qui vont à la fois avoir un rôle psychique et un rôle externe, en particulier social. C'est du moins ce que l'on peut inférer de ce que remarque Kaës :

"L'affirmation réitérée de Freud que la psychologie du sujet singulier est d'abord une psychologie sociale s'inscrit dans cette prise en considération d'une double fonction de la représentation "sociale" : l'une, psychique, accomplit un certain nombre de réalisations : support de la projection, schème de représentations déjà toutes constituées, accomplissement du désir par figuration (*Darstellung*) et délégation (*Repräsentanz Vorstellung*), voies de décharge ou de catharsis, sublimation... l'autre, *sociale*, contribue à la formation d'une communauté d'appartenance, de croyance, d'identité, et par là elle définit un réseau indissociable de liens et de représentations qui forment un véritable étayage de la réalité psychique des sujets singuliers qu'elle rassemble⁶⁰." (Kaës, 1989)

Ceci s'éclaircira si l'on prend l'exemple des contes, qui sont des productions sociales proches de l'univers psychique interne.

"En fait, toutes ces formations représentationnelles sont des bifaces : elles obéissent à une double logique, celle de la réalité et de l'appareil psychiques, celle de la réalité sociale et des appareils correspondants." (Kaës, 1989)

⁶⁰ Sur l'étayage et la structuration groupale, cf. R. Kaës, *Representation and mentalisation : from the represented to group process*, in R. Farr and S. Moscovici (eds), *Social Representations*, Cambridge, Cambridge University Press - Paris, Maison des Sciences de l'Homme. 1984, et R. Kaës. *Etayage et structuration du psychisme*. *Connexions*, 1984, 44, 11-48.

Pratiquement, ce fonctionnement de la représentation dans sa mise en rapport avec le réel se fait par les procédures d'ancrage et d'objectivation, sélectivité, cohérence, rigidité etc., décrits par Moscovici (1961).

Sherif (1936) avait déjà saisi que dans le cas du réel social, qui est socialement construit, la représentation est non seulement nécessaire, mais fondatrice. En ce sens, un objet social, qui est constitué par le consensus des observateurs, *est*, au sens plein du terme, sa représentation sociale.

“Voici l’hypothèse fondamentale : la plupart des objets sociaux, et c’est ce qui les distingue des objets physiques, sont ambigus. On n’a pas de critères clairs et nets pour les juger. Ainsi nous n’avons pas de critères pour évaluer la vérité ou l’erreur en matière d’opinions politiques ou religieuses, de valeurs et de normes culturelles, et de symboles en général. Lorsqu’ils se trouvent devant de tels objets, les individus sont incertains et ne savent quel jugement précis ils doivent porter. Et pourtant il leur en faut un. Afin de réduire cette incertitude, ils s’appuient les uns sur le jugement des autres et forment une norme commune qui décide, de manière arbitraire, ce qui est vrai ou faux. Cette norme est censée représenter la réalité. Ensuite la norme établie en commun a force de loi pour chacun. Les individus s’y conforment et voient les choses, non plus par leurs propres yeux, mais par les yeux du groupe.”(Moscovici, 1984)⁶¹

Pour nous résumer, le monde subjectif est un tissu de signes que nous découpons pour en faire des objets. Ces objets, ou syplexes, sont des assemblages de signes hétérogènes, dont certaines parties sont communes à des groupes d’observateurs, et nommées “représentations sociales”. Ces parties communes sont aux objets ce que sa partie émergée est à l’iceberg.

⁶¹ Cette notion d'ambiguïté est cruciale ; nous aimerions la traduire par celle de relativité : un objet ambigu est un objet dont la nature varie relativement au contexte (observateur, situation...). Certains objets sont très "relativistes" : ils dépendent énormément de contexte d'observation, et sont donc très ambigus. C'est le cas de la plupart des objets sociaux et "immatériels" dont les contours sont flous. C'est pour cela qu'ils n'auront de stabilité que par confrontation d'un grand nombre d'observateurs (stabilité statistique normative). D'autres sont peu ambigus et varient peu avec la situation d'observation, c'est en particulier le cas des objets matériels (une chaise) qui paraissent pratiquement indépendants de l'observateur humain tant qu'il n'exerce pas une observation trop destructrice (par exemple en la découpant pour la regarder au microscope). En effet dans ce dernier cas, la relation d'observation se fait alors avec ces objets sous des formes qui mobilisent l'essentiel de leur nature même. Dans le cas de la chaise, une observation destructive est celle qui communique avec la chaise par des signes matériels (échange de signes entre l'univers de l'observateur et celui de l'observé).

Nous voyons ici une généralisation du principe d'indéterminabilité d'Heisenberg, qui veut que les limites de connaissance de l'objet soient dues au fait qu'il existe une interaction (communication) avec lui lors du processus d'observation. On peut penser que les objets immatériels sont "relativistes" car ils sont essentiellement constitués de signes qui servent à la description (mots, émotions), tandis que les objets matériels sont constitués aussi d'autres signes que ceux que nous utilisons pour les décrire dans la langue ou les perceptions. Ce ne serait donc pas la nature matérielle ou immatérielle des objets qui les rendrait plus ou moins relativistes, mais le fait que leur nature est plus ou moins dépendante du système de description. Et, de fait, cette chaise semble être pour les psychologues un objet indépendant de leur (système d') observation ; tandis que pour des physiciens, ce n'est plus du tout le cas : la chaise sera décrite au niveau macroscopique avec des incertitudes de mesure, et au niveau microscopique comme un constat statistique.

Comme les objets constituent le tissu même du monde subjectif, manipuler la partie sociale de l'objet, c'est bien manipuler l'objet lui-même, comme saisir l'anse d'un vase c'est saisir le vase lui-même. Les représentations sociales sont donc opératoires par essence.

Nous avons vu comment la formalisation des représentations en syplexes permet d'explicitier le fonctionnement des représentations. Si un objet A est identifié comme sous-syplexe du syplexe (A, B1... , Bi, ... , Bn) alors s'actualise automatiquement un objet Bi qui lui est articulé. Nous ne faisons finalement, dans un autre langage, que décrire le fonctionnement des associations mentales bien connu des psychologues. Mais nous montrons également que ce mécanisme est pragmatique par construction, car la représentation reproduit la structure du monde.

Cette opérationnalité de la représentation sociale n'est pas dissociable de la fonction de catégorisation des représentations sociales, comme on va le voir dans la section suivante.

IV.3. Si/alors et catégorisation des objets du monde

La manière la plus féconde d'aborder ce point paraît de commencer par examiner la différence entre *description* et *définition*. Pour dire vite, une *description* est un ensemble de traits que l'on associe à un nom d'objet, sans intention particulière : c'est une combinaison sans ordre. Une *définition* est un arrangement ordonné de traits que l'on associe à un nom d'objet ; elle fait implicitement référence à une *fin*, un objectif qui replace l'objet dans un contexte pragmatique plus large. La description est extensive, et accidentelle ; la définition est intentionnelle, compréhensive et aspire à être constructive. Décrire, c'est répondre à la question "Comment c'est ?", définir c'est répondre à la question "Qu'est-ce que ça doit être ?", avec des connotations déontiques ("Que doit-on en faire ?").

Rappelons encore : une représentation est un syplexe, ou assemblage, association, arrangement, articulation d'objets de l'univers subjectif de l'observateur.

Et prenons maintenant un exemple simple : le SUCRE est une substance comestible, avec une saveur douce agréable, il est très énergétique, (mais) donne des caries. On le trouve en morceaux ou en poudre, les enfants adorent en manger, on en met dans le café.

En toute rigueur, la seule description linguistique correcte serait encyclopédique-totale. Elle reviendrait, à l'intérieur de la langue, à expliciter *toutes* les relations entre le mot "sucre" et tous les autres mots.

Le Robert Électronique (1991) lui, nous fournit pour l'entrée SUCRE cette citation un peu longue, mélange de descriptions et de définitions qui a le mérite de montrer concrètement ce qu'est la structure encyclopédique des représentations, que nous allons utiliser dans le chapitre VI :

SUCRE n. m.

Fin XIIIe; çucre, v. 1175; de l'ital. zucchero, de l'arabe sukkar, d'une langue indienne (sanskrit çarkara), propr "grain", d'où vient le lat. saccharum.

•A.

_ 1. Substance alimentaire, le plus souvent cristallisée, de saveur très douce, soluble dans l'eau (> Saccharose), fabriquée industriellement avec la plante dite canne à sucre ou la betterave sucrière (depuis le début du XIXe siècle). - (1808, in D. D. L.). Sucre de canne (sucre roux). > Cassonade. - (1800, in D. D. L.). Sucre de betterave. - (1690, in D. D. L.). Sucre raffiné. - Sucre de déchets. > Vergeoise. Sucre en pains, pain* de sucre. Sucre en cassons*. Sucre en morceaux; (1765, in D. D. L.) sucre cristallisé. Sucre semoule. Sucre glace; (1607, in D. D. L.), sucre en poudre. Sucre vanillé. Mettre le sucre sur la table. > Saupoudreuse, sucrier. Le sucre, aliment nourrissant et assaisonnement. Faire fondre du sucre dans l'eau. > Sirop (- Pavot, cit. 1). Chauffer du sucre; degrés de cuisson du sucre (état des sirops de sucre) : sucre à la nappe, au petit lissé, au grand lissé, à la perle ou perlé, au grand perlé, au boulé ou au grand boulé, au petit boulé ou soufflé, au grand soufflé ou plume, au grand cassé; caramel*. Mettre du sucre dans un mets... (> Adoucir, édulcorer, sucrer), sur une pâtisserie (> Glacer, saupoudrer). Succédané du sucre. > Saccharine. Morceau de sucre (- ci-dessous, 4.). Conserver, confire dans du sucre. > Condit, confit, confiture. Confiture pur fruit pur sucre. Friandise à base de sucre. > Confiserie, sucrerie. Au sucre : servi avec du sucre en poudre. Fraises au sucre.

Fabrication du sucre. > Roulaison; sucrerie. Les cannes à sucre (Canamelles) broyées au moulin, ou les cossettes de betteraves traitées par l'eau chaude à la râperie (> Diffuseur) donnent un jus sucré (> Vesou) et des résidus (> Bagasse, pulpe); ce sirop est épuré (par chaulage, sulfitation, défécation) à la sucrerie et transformé en sucre cristallisé brut par évaporation et cuisson (> Cuite), opérations suivies du clairçage et du séchage. - Résidu de la cristallisation du sucre. > Mélasse. Opérations de raffinage du sucre brut. > Raffinage, raffinerie. Essorage des pains de sucre raffiné par la sucette (1.). Mesure du sucre des moûts au glucomètre.

(1765, sucre d'érable, Encyclopédie; in D. D. L.). Substance analogue provenant d'une autre substance que la canne ou la betterave. - SUCRE D'ÉRABLE, provenant du sirop d'érable.

Loc. Vin de sucre : vin de qualité inférieure obtenu en ajoutant du sucre dans un marc épuisé.

_ 2. Loc. fig. Casser* du sucre sur le dos de qqn. - être tout sucre tout miel* (infra cit. 9). - être en sucre : être fragile, peu résistant (employé surtout à la forme négative). Cet enfant peut bien vous aider, il n'est pas en sucre!

EN SUCRE, s'emploie comme terme d'affection, avec un nom familier. Mon petit lapin en sucre.

Loc. fam. (1880). C'est pas du sucre : c'est difficile (cf. C'est pas du gâteau, de la nougatine, de la tarte).

_ 3. (V. 1460). Douceur (souvent, douceur suspecte).

Fig. (Souvent associé avec miel). "Le miel des principes, le sucre des promesses" (Mauriac, in G. L. L. F.).

_ 4. (1901). Fam. Un sucre : un morceau de sucre. Mettre deux sucres dans son café. Sucre trempé dans une liqueur. > Canard. Chien qui fait le beau pour avoir un sucre. > Susucre.

Fig. Personne doucereuse.

_ 5. Sucre parfumé, coloré..., avec lequel sont faits certains bonbons, certaines friandises. Bonhomme en sucre (au fig. ; - 1. Mannequin, cit. 9).

(1644). SUCRE D'ORGE : sucre cuit (à l'origine, avec une décoction d'orge) et parfumé. Bâton de sucre d'orge. - Par ext. Le bâton lui-même. Acheter des sucres d'orge.

SUCRE DE POMME : sucre cuit parfumé à la pomme. - (XIIIe). SUCRE CANDI. > Candi.

•B. (1600, O. de Serres). Chim. [a] Saccharose*; saccharol (en pharmacie). > Saccharo-. Combinaison du sucre avec une base. > Sucrate. Hydrolyse du sucre, sous l'influence des acides (ou d'une diastase, la sucrase ou invertase), en glucose et fructose; après cette hydrolyse, le pouvoir rotatoire du sucre, qui était dextrogyre, devient lévogyre à la suite de la formation de fructose, d'où le nom de sucre interverti donné au mélange (on disait sucre inverti); le saccharose chauffé à 190°C donne le caramel.

[b] (Sens large). Substance possédant plusieurs fonctions alcool avec au moins une fonction aldéhyde ou cétone, et ayant au moins quatre atomes de carbone dans sa molécule. Sucres aldéhydiques à cinq atomes de carbone (arabinose, xylose), à six atomes de carbone (glucose, mannose - mannite -, galactose); sucres cétoniques à six atomes de carbone (fructose ou lévulose, sorbose, etc.). Sucre d'amidon (glucose dextrogyre). Sucre de fruits (fructose, lévulose). Sucre de lait (lactose). Sucre de malt (maltose). Sucre de miel, de raisin (glucose). - Transformation des sucres en alcool et en gaz carbonique. > Fermentation (alcoolique). – Multiplication, cit. 5. Le sucre des oranges (– Acidité, cit.). L'action du soleil enrichit le raisin en sucre (– Mûrir, cit. 2). - Physiol. Sucre du foie : glucose dont le débit est régularisé par le foie. Organisme qui ne combat pas les sucres. > Diabète. Sucre dans les urines (> Glycosurie), dans le sang (> Glycémie).

> Saccharose ; Cassonade. ; Vergeoise. ; Saupoudreuse, sucrier. ; Sirop (– Pavot, cit. 1). ; Adoucir, édulcorer, sucrer ; Glacer, saupoudrer ; Saccharine. ; Condit, confit, confiture. ; Confiserie, sucrerie. ; Roulaison; sucrerie. ; Diffuseur ; Vesou ; Bagasse, pulpe ; Cuite ; Mélasse. ; Raffinage, raffinerie. ; Canard. ; Susucre. ; Candi. ; Saccharo-. ; Sucrate. ; Fermentation (alcoolique). – Multiplication, cit. 5. ; Diabète. ; Glycosurie ; Glycémie

DÉR. Sucrage, sucrase, sucrate, sucrer, sucrerie, sucrier. - V. Susucre.

COMP. Casse-sucre.

On pourrait continuer indéfiniment sur les choses que l'on peut dire sur le "sucre", car telle est la structure encyclopédique du savoir : c'est un tissu continu, et en tirant sur n'importe quel fil, on tirera finalement jusqu'à la trame entière. Dans le savoir particulier d'un individu donné, le mot "sucre", la sensation de sucré, la vue du sucre, les savoirs indirects qu'il en a s'insèrent dans une myriade de syplexes qui sont autant de représentations mentales, depuis : "le Pain de Sucre est à Rio" à "Beghin-Say a été racheté par le groupe Ferruzzi", jusqu'aux connotations idéologiques ou morales décrites par Fischler (1990, pp. 265-294), en passant par :

"Retirez de la d'zezva l'équivalent d'une petite tasse à café (fild'zan), soit six centilitres. Si vous utilisez du sucre, versez le dans l'eau froide de la cafetière à raison d'une cuillerée à café par fild'zan. Ces proportions vous donnent un café bosniaque, moins sucré ce serait un café serbe." (Hammel, 1977)

Car le sucre est intégré au système général du monde :

"Le sucre est un temps, une catégorie du monde. La nourriture est en même temps un système de communication, un corps d'images, un protocole d'usages, de situations et de conduites." (Barthes, cité par Nassikas, 1989, p. 143)

La question est donc : où s'arrêter ?

Il n'existe pas de réponse universelle, mais uniquement des réponses locales et contingentes. Si Albert prépare une recette, il s'intéressera aux aspects "pragmatiques" de la connaissance qu'il a du sucre.

Par exemple, s'il est dans la cuisine d'un ami, et qu'il cherche du sucre en poudre, il fera appel à un certain nombre de traits "domestiques" de la représentation du sucre. Celui-ci est habituellement conservé dans un récipient d'environ un litre, rangé à portée de main dans une des armoires proches du lieu de cuisson, en compagnie des autres "aides culinaires" (épices, sel, poivre) ou des "aliments de base" (farine, huile, pâtes...). Il se présentera sous forme d'une poudre blanche d'une certaine

granulométrie, avec un éclat légèrement plus gras que le gros sel, qui risque de se trouver dans les parages également, et avec lequel il ne faut pas le confondre⁶².

Les autres aspects de la représentation du sucre ne seront, alors, pas pertinents, c'est-à-dire que le contexte n'incite pas Albert à les actualiser.

Par contre, dans une discussion avec un enfant de quatre ans qui veut "encore un caramel", Albert va mobiliser des aspects complètement différents de la représentation du sucre. C'est d'ailleurs entre autres lors d'échanges comme ceux-ci que va se propager chez cet enfant cette facette de la représentation sociale du sucre comme d'un "produit dont il ne faut pas abuser" (que l'on retrouve répandue chez tous les adultes de nos sociétés).

On pourrait donc dire qu'une définition est une description opérationnelle (pour classer, obtenir, utiliser...) un objet. Dans l'immensité de l'ensemble des syplexes possibles, le sujet en choisit certains qui lui permettent d'insérer l'objet dans un enchaînement plus vaste qui l'utilise à une fin particulière. Les représentations sociales sont des sortes de descriptions, associations entre objets construites par l'expérience, que le sujet va utiliser comme des définitions, en les articulant, pour atteindre, à partir du premier sous-syplexe de l'enchaînement (prémisse, perception), le sous-syplexe final (but, conclusion). A cette fin il pourra enchaîner plusieurs syplexes, à l'image du joueur de dominos qui enchaîne ses coups pour finir par caser son domino final. Quand il veut agir, il part de la conclusion pour essayer d'y faire aboutir la prémisse.

Dans la compréhension, à l'inverse, il part de l'observation pour la rattacher, l'ancrer, par une chaîne de raisonnement, à ce qu'il connaît déjà.

"pour le savant naïf, *intelligere* se ramène toujours à *explicare*". Quand nous regardons la façon dont cette machine pensante effectue une analyse, nous reconnaissons des "schemata". Ces schèmes sont quelque chose comme des connexions préalables, des organisations agissant entre les perceptions et la mémoire, qui trient et ordonnent le flux d'informations non sélectionnées en l'arrangeant selon des modèles appropriés." (Moscovici, 1986, p. 69)

Moscovici distingue alors des schèmes causaux ("qui transforment tout élément d'information en l'effet d'une cause") et des schèmes d'événements ou scripts (schémas perceptifs et programmes qui définissent une séquence d'actions, sorte de modèle ou brouillon de comportement que l'on mobilise dans les circonstances pertinentes). Comme nous venons de le montrer, ces deux types sont simplement des façons différentes *d'actualiser* les représentations.

Tout objet est assemblage de traits. La catégorisation consiste à utiliser les traits qui sont pertinents dans un contexte donné, pour caractériser l'objet. Mais cette caractérisation n'est jamais gratuite, elle est opératoire : c'est bien "en vue de quelque chose" que l'objet est catégorisé. La catégorisation revient alors à effectuer un choix de procédures ou de comportements vis-à-vis de cet objet. L'objet

⁶² Le sujet mobilise ce que Von Uexküll appelle une "image de recherche", sorte de prototype qu'il cherche à reconnaître dans les stimuli qui se présentent à lui. (Von Uexküll, 1956, pp. 70-73)

est “bon à manger” ou “bon à mettre dans ce panier”, ou “mauvais à laisser libre de ses mouvements” etc. Il serait naïf de croire que la catégorisation (ou, d’une manière plus générale, l’esprit scientifique) est une activité désintéressée, purement spéculative ou contemplative. De fait, toute catégorisation est opératoire, elle débouche sur une décision, sur une action. Ceci est du reste parfaitement compréhensible d’un point de vue évolutionniste : seules des capacités utiles ont pu se développer.

Pour survivre, l’individu doit prendre des décisions pertinentes vis-à-vis de son environnement. Il faut pour cela identifier les objets (poser l’alternative), et prendre à leur sujet des décisions (faire des choix). La façon même de définir les termes du choix, et de prendre la décision, dépend de la nature du bénéfice anticipé par celui qui choisit. Dans le mécanisme de décision, catégorisation et pragmatique sont dès lors indissociables : pour choisir un vin, on ne considère pas les mêmes critères selon que c’est pour le mettre en cave, ou pour l’apporter à un dîner d’amis ; pourtant, en apparence c’est toujours le même acheteur qui hésite dans le même rayon du magasin. En d’autres termes, pour comprendre comment l’individu se pose les termes du choix, il faut comprendre son intention sous-jacente.

L’aspect pragmatique, c’est l’action sur le réel à des fins pratiques, utilitaires. Du point de vue pragmatique, la notion de choix, ou d’action, est intimement liée à celle de bon et mauvais : bon, ce qui doit être choisi (ou fait), parce que (en ce sens que) c’est pertinent, efficace (c’est à dire adéquat, positivement sélectif...). De ce que le choix est dichotomique (choisir c’est savoir renoncer) découlent les catégories naturelles de oui/non. De ce que le choix est utilitaire découle leur connotation bon/mauvais ; dans le cadre du choix d’abord, puis en général. Ces catégories n’ont pas de raison d’être *logique*, car l’espace des possibles ne se divise pas *nécessairement* en un nombre particulier de catégories, et que la valeur est une question de point de vue. La nécessité est d’ordre *pragmatique*. C’est la condition humaine qui sépare nécessairement l’espace des choix possibles en ce qui est bon pour l’homme et le reste ; et du même coup l’orienté et le sémantise.

De là, s’élançait tout un cheminement historique du *socialement compatible* ou non (positivement sélectif pour la communauté), et de ses avatars : les notions de bien et de mal, de droit, de morale, de règles, de système politique qui ne seront pas développées ici. Un autre cheminement part de ce dilemme fondateur du *choix efficace* vers la notion de qualité.

Figurons-nous dans une expérience de pensée un homme placé dans un environnement inconnu (mettons, préhistorique), et intéressons-nous à son problème alimentaire. Notre sujet va fonctionner par essais, tâtonnements et erreurs. Selon qu’il est malade ou non après avoir mangé chaque objet, il pourra le classer dans une catégorie (bon ou mauvais). C’est l’essence même de la cognition que de tirer de l’expérience des régularités, des règles, applicables à certaines catégories d’objets. Pour pouvoir ultérieurement ne manger que les bons objets, il devra les reconnaître. La manière dont il les reconnaît va constituer le système descriptif. Par exemple, il peut les distinguer à partir de certains

indices (apparence, goût, texture...). Ces indices seront à la fois les critères de distinction entre objets et de description de ces objets, car tout descripteur a la propriété de définir implicitement une catégorie (celle des objets du monde qui présentent l'occurrence de la propriété). Exemple : "les objets bleus". Les critères choisis par lui seront associés à mangeable ou non, bon ou mauvais à manger : par exemple, les objets bleus sont mauvais, les objets sucrés sont bons... Dans cette optique, la description est en même temps une règle d'action : si c'est bleu, alors je ne le mange pas. **Le problème du choix est la version pragmatique de la catégorisation.**

La catégorisation consiste finalement à définir les objets, d'un certain point de vue, pour agir sur eux d'une façon pertinente, elle dépend donc du contexte du choix. Pour guider son choix, le sujet a besoin d'un système lui permettant d'évaluer l'adéquation de l'objet à répondre à son besoin. Avec ce système de jugement, il pourra comparer les alternatives du choix, et déterminer la plus idoine : c'est la notion de qualité. Les caractéristiques de l'objet sont potentiellement des critères ("qualités"), c'est à dire des signes qui permettent de le *catégoriser*, et, à la fois de le reconnaître comme un *bon* objet (utile, "de bonne qualité"). Dans la pragmatique, les notions d'identification de l'objet et d'utilité sont étroitement liées. Comment s'étonner alors que le concept de qualité possède ces deux sens? (Lahlou, 1993a et b)

Cette optique utilitariste nous permet de mieux comprendre le mécanisme du "si/alors", et le peu d'importance du nom local donné à ce que recouvre ce processus : que ce soit un lien logique, une corrélation, une inférence... peu importe : la véritable fonction est celle du choix efficace. On reconnaît un objet et on réagit de la manière la plus efficace en fonction d'un but, quelle que soit la raison intermédiaire. La représentation apparaît comme une sorte de généralisation du réflexe, non pas dans son principe, mais dans sa fonction pragmatique de relation de l'individu à son environnement (voir Freud, 1925b). Un intérêt majeur de la représentation est qu'elle est transmissible d'un individu à un autre, ce que n'est pas le réflexe. Dans le cas qui nous concerne, il se trouve que la catégorisation entre objets "bons à manger" et "autres objets", qui n'est pas, comme le montrent Rozin Hammer Oster Horowitz et Marmora (1986), innée, se transmet bien pour partie culturellement (Rozin et Fallon, 1980 ; Rozin, 1982, 1988), ce qui évite à chacun de refaire toutes les expériences. La représentation est évidemment infiniment plus complexe que le réflexe, car elle permet de traiter des objets beaucoup plus vastes, nombreux, en combinaison, et en contexte.

La catégorisation est donc, elle aussi, une forme d'actualisation d'une représentation :

(l'oiseau est un animal qui vole)
si cet animal vole
alors c'est un oiseau.

La même représentation (l'oiseau est un animal qui vole) peut être actualisée différemment dans d'autres contextes, à d'autres fins, par exemple de manière opératoire, pour attraper l'oiseau.

La FRC rend donc triviales les principales propriétés de la représentation sociale : socialisation du savoir, pragmatique, catégorisation. On remarquera que la description des représentations sociales et de leur fonctionnement en FRC est compatible avec les trois approches cognitivistes dominantes, telles que les présente Weinberg (1991):

- **l'approche "computationniste"**. Le terme anglais "computer" qui signifie à la fois calculateur et ordinateur résume bien l'idée centrale de l'approche computationniste (appelée parfois aussi "cognitiviste").

Selon cette hypothèse, le cerveau est une machine à traiter l'information et la pensée est réductible à une suite d'opérations mathématiques et logiques simples.

- **l'approche "néo-connexionniste"**. Inspirée des travaux du neuro-biologiste W. McCulloch. L'architecture mentale est conçue en terme de réseaux. Une opération mentale résulte d'un état global né d'éléments interconnectés et non d'une suite d'opérations logiques simples.

- **l'approche "actionnaliste"**. Le modèle est celui d'un organisme vivant. La pensée se constitue d'abord par l'action, par l'intervention sur l'environnement, par l'apprentissage successif. Les processus mentaux sont issus du biologique. C'est ainsi que l'on passe du réflexe le plus élémentaire à la pensée la plus élaborée. "

Ces différentes approches ne s'opposent plus en FRC, puisque l'action se fait par l'enchaînement "si/alors" (opérations de type logique) d'une *combinaison* d'éléments, elle-même issue d'un *apprentissage* à partir de l'environnement. On remarquera, plus localement, que la FRC ne se situe pas clairement dans l'un des "nouveaux courants" théoriques de la représentation sociale (constructionnisme, analyse du discours, critical social psychology). Elle en emprunte certains aspects, mais reste dans la ligne de l'école française classique, contribuant simplement à en clarifier certains aspects, notamment le rôle de la communication et du langage.

Nous disposons maintenant d'une définition simple de la représentation sociale, et d'un certain nombre d'hypothèses sur ses fonctionnements.

Il nous reste, pour appliquer la théorie à du matériel empirique, à résoudre le problème de la représentation des représentations : comment reconnaître leur forme et la décrire ? Car il ne nous servirait pas à grand-chose de savoir qu'une représentation est une articulation de ses parties constitutives, si nous ne sommes pas capables d'identifier concrètement ces fameuses parties. C'est ce problème qui va être abordé dans le chapitre V ; où nous allons examiner comment la représentation s'actualise sous forme verbale, et montrer comment il est possible, par l'analyse statistique d'un grand nombre de ses expressions en langue naturelle, d'explicitier ses noyaux constitutifs, puis enfin d'obtenir une représentation de leur articulation.

V. L'étude statistique des représentations sociales

Où l'on montre, à partir de petits dessins, que pour bien représenter des représentations sociales il faudra en donner une image "homologue", c'est-à-dire qui présente des analogies de forme.

Où le problème s'avère compliqué en raison du caractère multimodal des représentations, et où l'on fait le choix de ne travailler que sur les descriptions linguistiques, qui, après tout, sont précisément faites pour ça. Où l'on s'aperçoit que le problème, difficile dans le cas général, devient relativement facile quand on travaille sur des représentations linguistiques ; puisqu'il s'agit alors simplement de fournir un résumé qui articule les traits principaux du discours après les avoir repérés.

Où l'on montre, dans le cas général, comment repérer les traits caractéristiques d'un phénomène par une approche statistique ; et où l'on donne une méthode pour le faire dans le cas linguistique, méthode qui est fournie avec un mode d'emploi concret, et qui sera appliquée avec un logiciel nommé ALCESTE.

V.

La description des représentations sociales reste un art difficile et encore en émergence (Vergès, 1994).

Pourquoi est-il difficile de décrire la forme d'une représentation sociale ?

Parce que nous n'avons pas d'accès direct à sa structure. La représentation sociale est un objet latent dont l'existence et les propriétés sont, finalement, inférées par le chercheur. Le sujet n'est pas particulièrement conscient d'utiliser des représentations sociales, pas plus que d'utiliser, par exemple, son foie ou son estomac. Dans la pratique, la nature et la forme des représentations sont inférées par le chercheur à partir de *manifestations, expressions* ou *instanciations* des représentations chez des sujets. Celles-ci sont des combinaisons de traits observables, notamment des séquences de comportements. Ces dernières sont alors attribuées par le chercheur à une représentation sous-jacente : par exemple, le fait que dans les familles d'accueil de malades mentaux, on sépare les eaux de vaisselle des "brédins" de celle de la famille hôte incite à interpréter que dans sa représentation la folie est une maladie contagieuse par des moyens physiques (Jodelet, 1986).

Un autre type de matériel, plus direct, est constitué de *descriptions de ces représentations* faites par les sujets eux-mêmes. Celles-ci se présentent parfois sous forme de dessins, le plus souvent dans la langue naturelle comme combinaisons de mots. C'est à ce dernier type de matériel que nous allons nous intéresser : des expressions de représentations en langue naturelle.

La meilleure justification de cette approche naïve est que la langue a précisément pour fonction de communiquer, et en particulier de communiquer les représentations. Bien plus, tout discours *est* lui-même représentation sociale. Représentation, car c'est en partie dans le système linguistique que l'individu se représente (pour lui-même) les objets. C'est ainsi que l'on voit souvent des sujets qui "parlent tout seuls", s'adressant à eux-mêmes. Ensuite, le discours est représentation sociale par construction, puisqu'il crée implicitement le triangle psychosocial, en posant un locuteur, un objet, et un destinataire. Pour cela, et parce que les représentations sociales sont par essence des objets qui se communiquent, le langage est l'un des matériaux dont est tissée la représentation : c'est la partie "discursive" du fameux univers praxéo-discursif de Flament (cf. supra).

Nous allons donc naturellement, à notre tour, le choisir comme espace de projection privilégiée, l'utiliser comme notre matériau de représentation-de-représentation. Nous saisissons la représentation par sa partie linguistique comme on saisit la cruche par son anse, comme on lit le roman sur le livre imprimé, comme on perçoit le message par son code. Pour revenir au schéma de la cloche de Charcot, le mot "cloche" est bien une partie de la représentation de CLOCHE. C'est par cette partie que nous saisissons la représentation.

Pour cela, nous allons considérer le matériau discursif comme un fragment fait de la matière des instanciations-de-représentation, petite partie extraite du tissu même de celles-ci.

D'une collection de ces fragments, nous allons abstraire la forme des représentations.

Plusieurs questions vont se poser. D'abord, qu'est-ce qu'une forme? Quel "genre" de forme voulons nous donner à la représentation compte tenu de nos objectifs pragmatiques ? Nous verrons d'abord, à partir d'exemples simples, que nous cherchons à obtenir, dans un espace linguistique et graphique une forme *homologue* aux représentations quant à leurs traits principaux, leur importance relative, et leurs liens entre eux. (V. 1. 1)

Ensuite, comment construire cette forme ? Se pose d'abord la question du recueil du matériau : comment se fait la projection des représentations sous forme linguistique, comment, concrètement, l'obtenir ; quels biais y aura-t-il entre la représentation et son instanciation linguistique ? Ensuite, en quoi ces instanciations seront-elles sociales ? Ces questions seront abordées en (V. 1. 2.). Nous verrons que notre choix est d'obtenir, *par associations libres*, des *énoncés d'un sujet collectif à propos de l'objet représenté*.

Il restera encore à voir comment, concrètement, nous extrayons la forme du matériau expérimental. Car nous ne voulons pas nous contenter de fournir un résultat, fut-il plausible, en le sortant de la *boîte noire* de notre crâne. Nous souhaitons expliciter le processus d'interprétation d'une manière rigoureuse ; c'est pourquoi on proposera (V. 2) : une théorie générale de l'interprétation des corpus de description de phénomènes (V. 2. 1.), puis une théorie de l'interprétation des corpus lexicaux (V. 2. 2.).

On fera enfin en (V. 3) une rapide description de la technique utilisée. Pour alléger l'exposé, le détail des techniques et leur mise en perspective avec les approches d'autres auteurs sont renvoyés en annexe (Annexes 1 et 2).

V.1. Qu'est-ce que la forme d'une représentation ?

V.1.1. Le problème figuré sous forme graphique

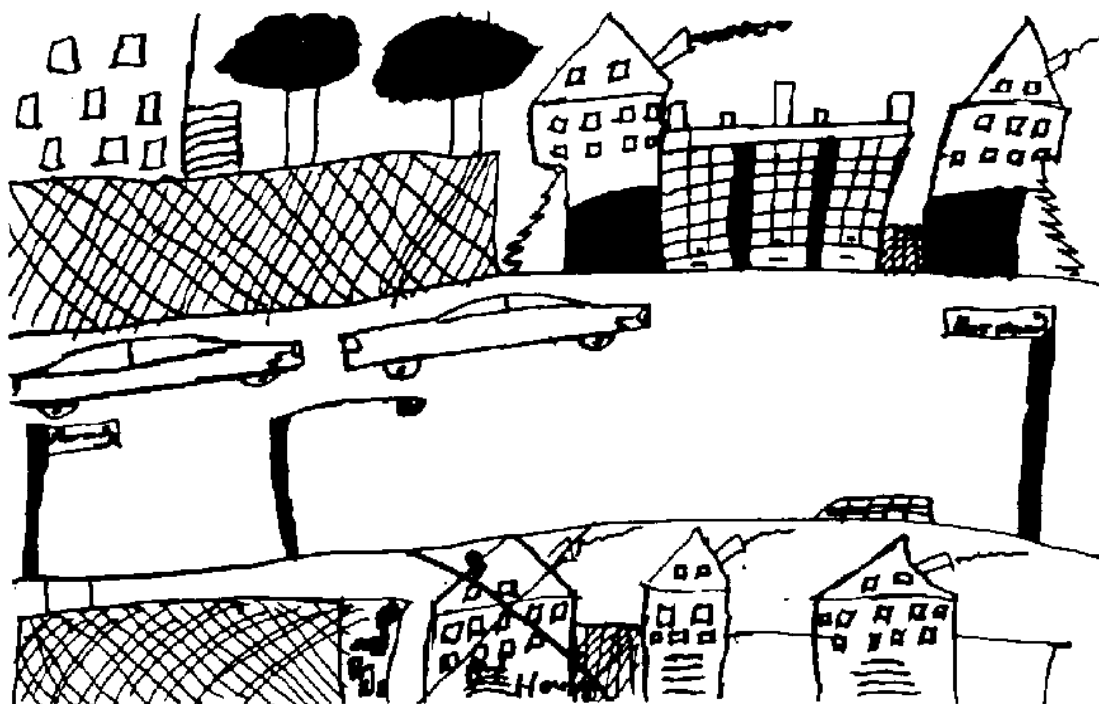
Une forme est avant tout un arrangement de parties. Mais nous ne savons pas ce que sont les "parties" d'une représentation. Il va nous falloir, d'un même élan, distinguer ce que sont les parties et leur assemblage. Quels sont les éléments d'une représentation, et en particulier sous forme linguistique, comment se combinent-ils pour faire forme ? Pour la vue, la forme est constituée de rapports d'étendue. Or, la représentation sociale n'est pas visible, il va nous falloir inventer une manière de la représenter.

Comme la compréhension des formes de discours est un art difficile, nous allons, pour introduire notre méthode, avoir recours d'abord à des analogies graphiques.

Commençons par des représentations d'objets. Le dessin qu'un enfant fait d'une maison (ou de tout autre objet) permet de représenter quels en sont, pour lui, les éléments constitutifs essentiels, leur

importance relative, leurs relations entre eux, etc. Cette représentation (dessin) nous permet de mieux comprendre ce qu'est sa représentation (mentale) de la maison. Par exemple, sur le dessin de la rue Normandy (figure suivante) on voit que les éléments essentiels des maisons dessinées par le jeune Anthony sont les murs, le toit, les fenêtres, la cheminée, et les escaliers du perron. Ce dernier détail est particulièrement intéressant car il met l'accent, par contraste avec notre définition adulte usuelle, sur ce lieu qui doit être un endroit important de jeu et de socialité enfantine.

Carte de la rue Normandy tracée par Anthony, un écolier de Roxbury, Massachusetts. D'après Downs & Stea 1977.



L'examen d'une représentation de la même rue par un autre enfant, bien que présentée avec une perspective et des conventions graphiques différentes, fait apparaître les mêmes éléments fondamentaux. Par exemple, on remarque également la présence des escaliers.

*Carte de la rue Normandy tracée par Jérôme, un autre écolier de Roxbury, Massachusetts.
D'après Downs & Stea 1977.*



Nous voyons avec ce deuxième exemple que la comparaison d'instanciations (ou expressions) de représentations en provenance d'individus différents fait apparaître des constantes, des lignes de force, des *traits caractéristiques* de la représentation sociale.

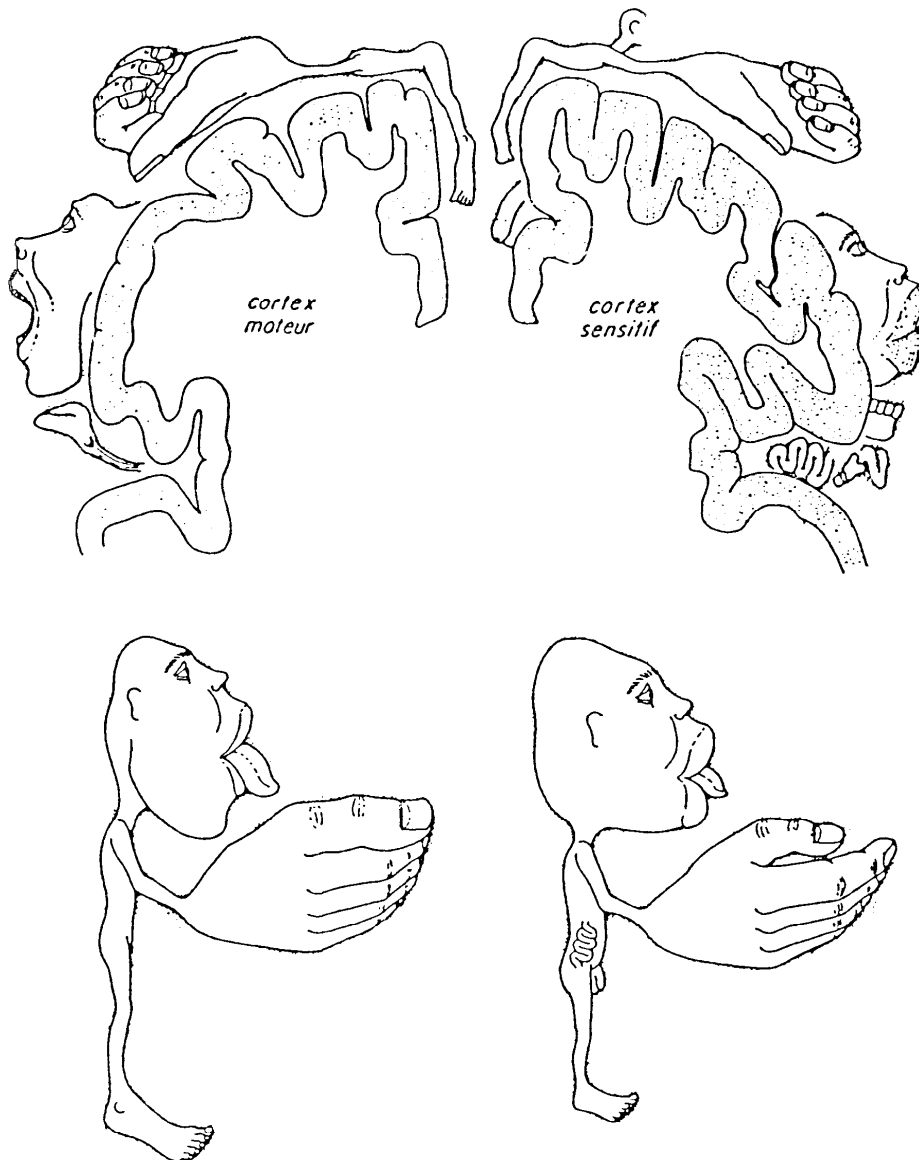
Après les traits, qualitatifs, examinons la question de la quantité (*importance* relative des traits). Pour aller dans cette direction, commençons par une analogie d'origine biologique, celle des projections corticales primaires des nerfs sensoriels et moteurs.

La stimulation du cortex (faite ou recueillie par des micro électrodes) permet d'obtenir des cartes du cortex moteur et sensitif primaire (aires du cortex correspondant aux neurones sensoriels ou moteurs). Celles-ci cartographient une "projection" corticale des différentes zones du corps. En ce sens, on peut dire que ces cartes sont une représentation sensori-motrice du corps de l'individu. L'examen de ces cartes permet d'avoir une vision synthétique de l'importance des différentes zones et de leur topologie.

A chaque zone du corps correspondent des aires corticales de taille variable. Les parties du corps ont (pour schématiser) une projection corticale primaire d'autant plus importante que leur innervation sensorielle ou motrice est riche.

L'examen de la représentation corticale primaire chez l'homme (obtenue par les travaux de Penfield sur des lésions épileptogènes), produit un homoncule, sorte de caricature physiologique. Cette représentation remet à leur place certaines idées reçues, souligne des évidences, et permet de tracer certaines conjectures qui ont un intérêt heuristique ou pragmatique (en, l'occurrence, sur le plan médical, social, érotique, anthropologique, comme on voudra). On voit notamment que, en ce qui concerne sa vie de relation, l'homme est d'abord une main et une bouche. Ce n'est pas surprenant, puisque ces organes sont cruciaux dans la vie de relation.

Aires corticales motrices et sensitives et représentation corticale des fonctions motrices et des territoires sensitifs. D'après Lazorthes (1986, p. 36)



On comprendra que la langue ait une projection corticale plus grande que l'épaule, par exemple, du fait qu'elle est capable de discriminer deux points de contacts (pointes d'un compas) distantes d'un millimètre, alors que l'épaule ne peut discriminer qu'à partir d'un écart de 36 à 75 millimètres (Lazorthes, 1986, p. 40). Une petite surface de langue est ainsi capable de projeter "plus" de représentations qu'une même surface d'épaule, elle représente un plus grand pourcentage de l'interface sensorielle primaire totale.

L'importance des aires d'associations secondaires (connexions intra-corticales), qui sont plus proches des représentations mentales, est une toute autre chose. On devrait pouvoir y reconnaître des formes plus proches de ce que nous appelons couramment "objets". Dans l'état actuel, aucune technique d'exploration ne nous permet d'obtenir des images claires de ces aires, même si certaines investigations ont permis d'obtenir un commencement d'explorations approximatives (comme par exemple l'étude par la consommation de glucose marqué, de la localisation d'activité cérébrale évoquée par divers stimuli vocaux⁶³). L'homoncule, pour évocateur et spectaculaire qu'il soit, n'est qu'une projection primaire, en quelque sorte notre alphabet sensoriel.

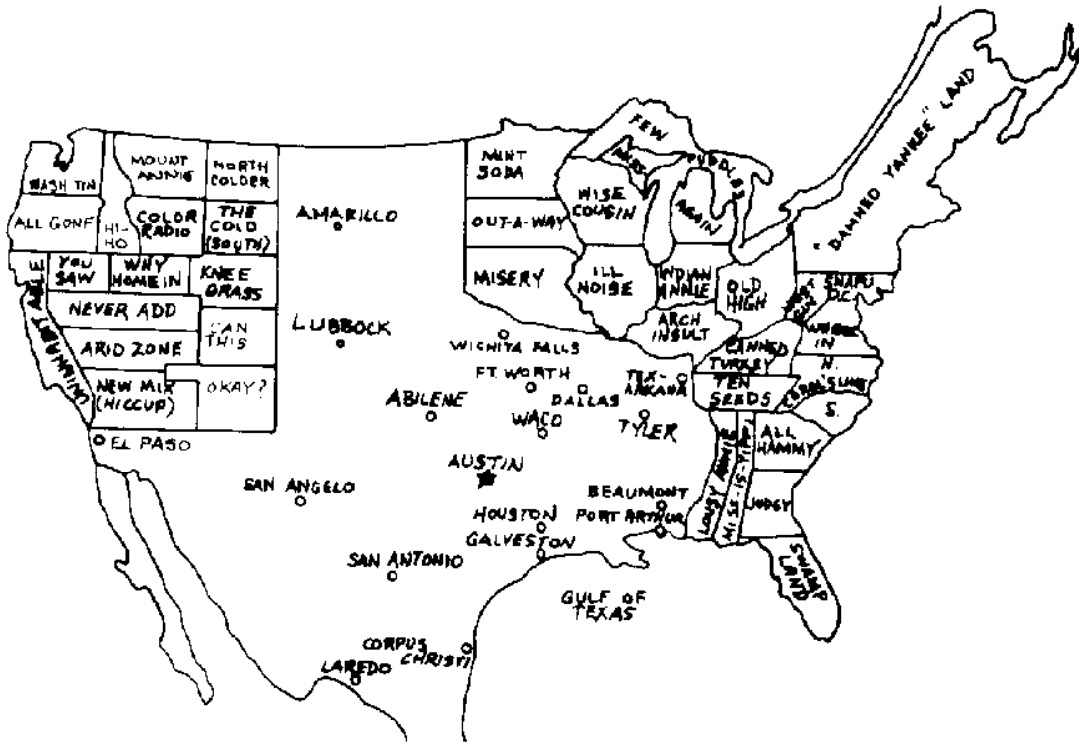
Ce premier exemple nous incite d'abord à penser que l'étendue des instanciations (expressions concrètes sous forme de signes) de la représentation permet d'inférer, par homologie, des propriétés de cette dernière. C'est là le principe de la "projection" : d'un objet inconnu, nous obtenons, par des expériences, des *expressions* dans un espace connu, où nous pouvons le *représenter* sous une forme compréhensible par l'observateur.

Chez l'adulte, la pratique de la cartographie naïve a permis de se faire de meilleures idées des représentations mentales de l'espace géographique. Par exemple, on s'aperçoit que l'espace est d'autant *plus* représenté qu'il est mieux connu. C'est ce qui apparaît de façon volontairement caricaturale sur les représentations humoristiques suivantes. Par ailleurs, la distorsion de la vision s'applique aussi aux noms des objets, qui perdent leur dénomination vernaculaire pour une traduction très personnelle du cartographe ; elle accentue le contraste entre les zones familières, bien connues, et les autres. Ce second "biais" nous incite à penser que les dénominations n'ont de sens qu'exprimées dans les signes du monde du sujet.

Ainsi, dans le premier exemple, une soi-disant "carte des USA vue par un Texan", le Texas occupe la moitié des USA. (Downs & Stea, 1977).

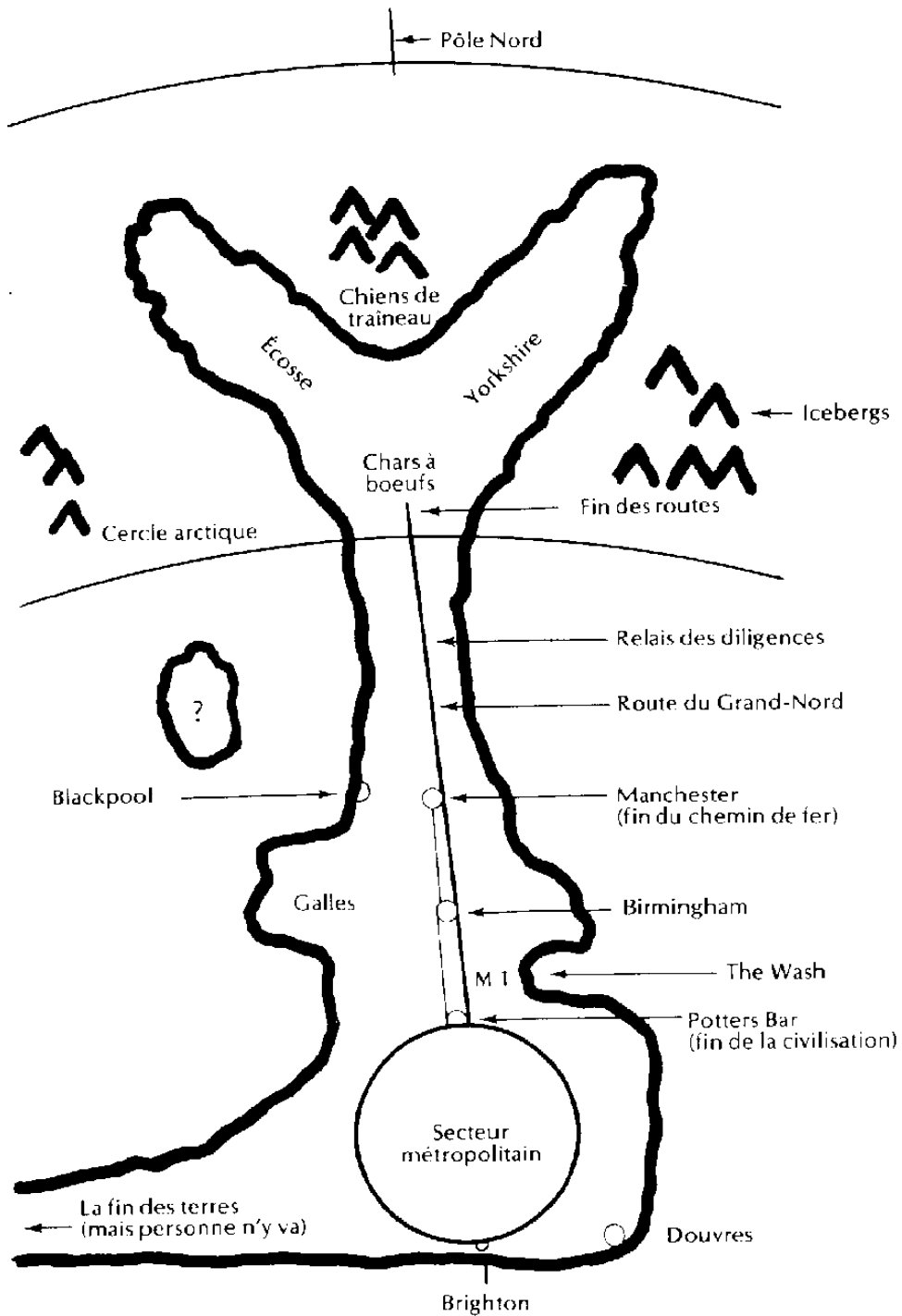
⁶³ Comme montrée, par exemple, par Jean-Pierre Changeux (communication orale au carrefour des sciences du CNRS, Paris, 1989).

Carte des Etats-Unis vue par un Texan. D'après Downs & Stea 1977.



La représentation de l'Angleterre par un Londonien fait apparaître le même type de biais, avec une schématisation grossière et une dévalorisation des régions inconnues situées à l'extérieur du "secteur métropolitain".

*Représentation humoristique : le point de vue du Londonien sur le Nord de la Grande-Bretagne.
D'après Downs & Stea, 1977.*



L'examen de ces cartes, et, d'une manière générale, des représentations d'objets, nous amène à remarquer que les parties les mieux connues, les plus utilisées, de l'objet, sont celles qui sont quantitativement les plus importantes dans l'instanciation.

Sur le plan de la genèse de cet effet, on comprend bien que, de même que la fonction crée l'organe, l'usage crée la représentation. Si la main de l'homoncule a une énorme projection corticale primaire,

c'est bien parce qu'il s'en sert beaucoup. De même, la représentation de la maison où habite l'individu, lieu qu'il connaît avec détail dans ses moindres recoins, doit nécessairement avoir une surface représentative plus importante que la rue où il habite, laquelle est pourtant beaucoup plus vaste géographiquement. Ce qui compte, c'est l'importance fonctionnelle de l'objet, et la taille de son "expérience vécue" dans la mémoire du sujet.

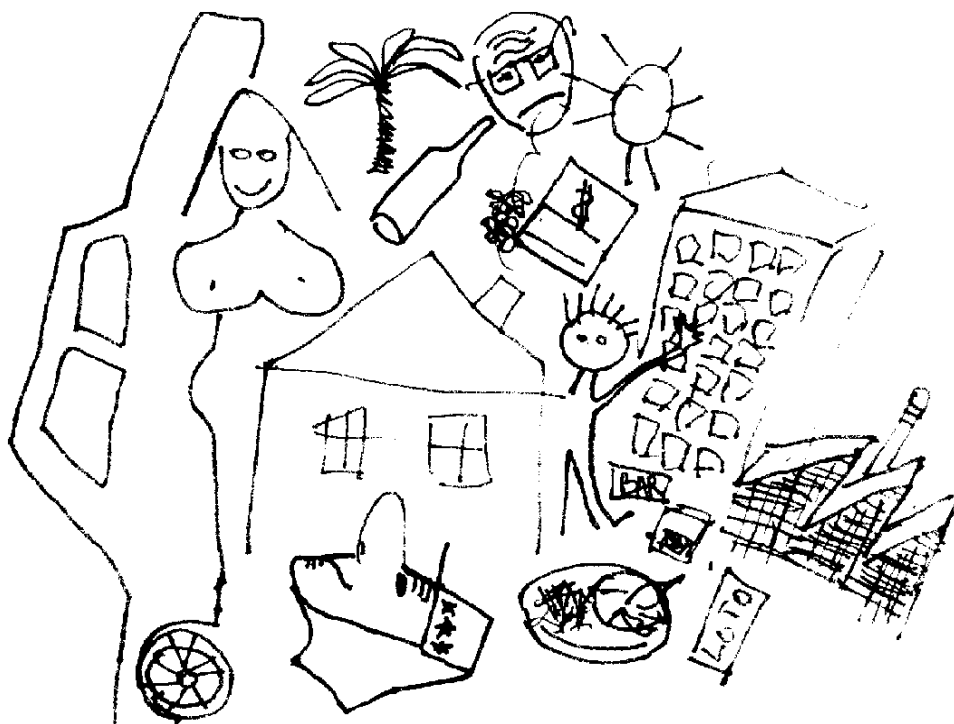
La FRC rend triviale cette propriété : la description du syplexe est forcément plus étendue là où il comporte le plus de signes ; les descriptions détaillées sont forcément plus longues. Si la partie habitée d'un territoire est représentée avec plus de détail que les autres, c'est parce que c'est cette partie qui comporte le plus de traits connus : les instancier prend de la place.

Ces quelques exemples graphiques nous permettent de résumer les attentes que nous avons vis-à-vis d'une bonne représentation de représentation. Elle doit être la plus complète possible, c'est-à-dire contenir tous les traits de la représentation initiale pertinents pour le sujet (ce que les statisticiens appellent représentativité). Elle doit reproduire autant que possible l'importance relative de ces traits (fidélité). Elle doit, enfin, faire sens pour l'observateur, c'est-à-dire présenter une forme globale propre qui mette en relation les différents traits. Plus cette forme reproduira les relations subjectives que le sujet perçoit entre les parties, plus cette représentation sera opératoire, en ce qu'elle sera un *modèle* de la représentation sociale. Globalement, la représentation de la représentation doit être homologue à cette dernière.

Nous serions bien aise d'avoir un tel type de représentation pour des objets sociaux : cela nous permettrait de mieux les comprendre. Par exemple, il serait intéressant de connaître la représentation du monde du Français moyen. Peut être obtiendrions-nous quelque chose comme :

Représentation du monde d'un Français moyen, caricature imaginaire.

(Lahlou, date inconnue)



Actuellement, comme on l'a dit, les techniques d'investigation corticale directe (potentiels évoqués) sont encore trop lourdes et imprécises, ou invasives (tomodensitométrie par glucose ou oxygène marqué etc.), même si la magnéto encéphalographie donne des espoirs à terme⁶⁴ ; tandis que les techniques de type graphique, ou d'entretien personnalisé, ne permettent pas d'étudier les objets sociaux autrement que sur des individus, ou de petits groupes⁶⁵.

C'est pourquoi nous allons tenter une approche par la langue, instrument à la fois précis et utilisable sur de gros échantillons. Au lieu de potentiels corticaux ou de dessins, nous allons chercher à recueillir des évocations en langue naturelle, et ce sont ces discours qui nous serviront de matériel pour extraire la forme des représentations sous-jacentes. Nous tenterons, par l'analyse de corpus linguistiques, de déterminer des sous-parties pertinentes et compréhensibles, puis de les organiser dans un espace sémantique compréhensible par l'interpréteur (de fait, par une représentation graphique).

Avant de décrire la méthode, parlons des modalités d'expression linguistique des représentations.

⁶⁴ Voir les résultats obtenus récemment avec les SQUID (Superconducting Quantum Interference Device) qui permettent de conjuguer une bonne résolution temporelle et spatiale (Lounasmaa et Hari, 1990), et ont été utilisés dans l'examen des champs magnétiques évoqués par des stimuli auditifs et visuels.

⁶⁵ Voir Raichle (1994) pour une revue des moyens récents d'imagerie mentale.

V.1.2. L'expression des représentations sociales dans la langue naturelle

Les représentations sont, selon notre théorie, des syplexes construits par l'expérience individuelle. Elles sont des combinaisons de sous-syplexes qui sont eux-mêmes des aspects, caractéristiques, composantes, dimensions... de la représentation ; comme le schéma de Charcot est la combinaison des différentes perceptions de la CLOCHE.

A un niveau supérieur, le U-langage d'un individu est analogue à un vaste réseau de représentations, les représentations locales étant associées entre elles par les éléments qu'elles ont en commun. On a ainsi un champ d'associations entre objets. Puisque les individus partagent un U-langage commun, celui-ci doit se présenter lui-même comme un vaste réseau d'associations entre objets.

Le langage est, comme on l'a signalé, une des dimensions par lesquelles doit pouvoir s'instancier la représentation sociale. Il est la voie royale de la communication des représentations sociales ; il est un passage obligé dans l'étude des représentations :

“Il me semble que seule une théorie globale dans laquelle pratiques et lexiques sont étroitement liés a quelque chance d'être plausible.” (Harré 1989)

Il existera, à certaines restrictions près, découvertes par Whorf et qui seront examinées plus loin, une expression linguistique possible pour toute représentation sociale. Car le langage étant une forme de communication privilégiée, presque tout ce qui est social a forcément une face linguistique. Le langage est alors à la fois outil⁶⁶ et trace des représentations sociales.

(...) il n'est pas douteux que le langage et, par conséquent, le système de concepts qu'il traduit, est le produit d'une élaboration collective. Ce qu'il exprime, c'est la manière dont la société dans son ensemble se représente les objets de l'expérience. Les notions qui correspondent aux divers éléments de la langue sont donc des représentations collectives. " (Durkheim, 1912, 1991 p. 721)

Pour analyser les représentations à travers le langage, nous allons adopter une approche radicalement sociale, et sortir de l'individualisme méthodologique. *Le sujet dont nous allons examiner les représentations ne sera pas un sujet individuel, mais une société, c'est-à-dire un agrégat d'individus.* C'est donc directement dans le monde commun à cette société, le vaste réseau d'associations dont nous parlions plus haut, que nous allons plonger pour récupérer les représentations. *Pour faire*

⁶⁶ Insistons sur ce point : c'est bien parce que le langage est outil, et non pas jeu, que l'on peut espérer tirer de son étude des informations sur les représentations sociales. C'est sur ce point, à notre avis, que se fait la démarcation entre une approche linguistico-linguistique, dans laquelle on essaye de définir des règles linguistiques, et une approche sociolinguistique, ou psycholinguistique, dans laquelle on s'intéresse non pas à la langue en tant que telle (si un tel objet existe !) mais à d'autres objets, pour lesquels la langue est un passage obligé. Cette démarcation n'est pas toujours claire, parce que la terminologie et les méthodes sont analogues, et que l'on travaille toujours, en apparence, sur du matériau linguistique. Mais certains indices permettent rapidement de faire la différence. Par exemple, les linguistico-linguistes accordent aux exceptions une grande importance, et ils construisent souvent, pour leurs exemples, des "monstres linguistiques", aussi amusants que tortueux. Ceux pour qui l'étude du langage n'est qu'un outil ont plutôt tendance à travailler sur du matériau réel ("attesté"), et à considérer les exceptions comme des fluctuations statistiques sans importance.

parler ce sujet collectif, nous allons considérer les locuteurs individuels comme ses représentants, et leur faire actualiser des fragments de ce réseau commun. Nous récupérerons ces fragments du réseau sous la forme d'énoncés linguistiques. Les corpus d'énoncés linguistiques que nous utiliserons seront construits collectivement, soit de manière délibérée (cas des dictionnaires qui ont pour objectif avoué d'explicitier le sens commun), soit involontairement. Dans ce dernier cas, le corpus sera constitué d'un échantillon d'énoncés du sens commun, formulés par des individus isolés. Echantillon que nous allons rassembler dans un grand corpus unique pour mettre en évidence les traits les plus saillants. *Chaque individu n'est alors pour nous, qu'il soit un encyclopédiste mandaté pour représenter le sens commun, un auteur classique ayant participé à la construction du patrimoine culturel, ou un simple homme de la rue, qu'une des mille bouches par lesquelles s'exprime localement le corps social.* Tant que notre informateur indigène produit sincèrement des énoncés sur les objets qui font partie pour lui du "sens commun", sa parole représente légitimement un point de vue du groupe auquel il appartient.

Quand on prend pour objet la société toute entière, les hypothèses que nous avons énumérées sur le langage comme construction collective prennent ici tout leur sens : on est en droit de croire que les sociétés *pensent* en langue naturelle, par conséquent il est licite d'utiliser la langue pour approcher leur pensée collective. Les instanciations en langue naturelle, exprimées par un individu particulier, seront bien taillées dans le tissu de la représentation sociale. En d'autres termes, à travers des énoncés d'individus en langue naturelle, c'est quand même bien le savoir collectif que nous échantillonons, et non pas une seulement une traduction de celui-ci.

V.1.2.1. Les biais linguistiques de l'expression des représentations

Certes, la langue ne permet pas de tout exprimer. Elle est un espace de projection qui limite l'expression ; on s'en rend trivialement compte en consultant des brochures techniques, par exemple : elles sont truffées de tableaux et de graphiques qui suppléent à l'insuffisance du système linguistique pour *représenter*. Ce problème est insoluble. Nous le mentionnons pour qu'on reste conscient que, de toutes façons, l'expression linguistique d'un objet est déjà entachée de limites et de biais au départ. Il faut donc raison garder lorsque les méthodes de traitement ajoutent d'autres biais ; car elles ne biaisent pas un objet parfait et sacré, "l'observation originale", elles ne font qu'ajouter des biais à une expression déjà imparfaite. Il ne faut alors pas hésiter outre mesure à agir sur le texte, sous le prétexte qu'on abîmerait le corpus de manière sacrilège.

Par ailleurs, le langage n'est pas un donné, il se présente toujours comme un fait de discours, avec des propriétés perlocutoires et une référence au contexte de sa production (discussion, conversation, écriture...). Il y a donc dans le langage autre chose que la représentation de quelque chose. Cet "autre chose" risque de brouter nos analyses. Mais, comme le remarque Moscovici "les représentations sont l'output d'un bavardage incessant, d'un dialogue permanent entre les individus" (1985, p. 93, cité par Trognon et Larrue) ; et selon ces auteurs (Trognon et Larrue 1988), ces éléments métalinguistiques

font précisément partie du processus de construction des représentations. Ils sont donc pertinents pour notre étude, leurs traces dans le discours pouvant nous apporter des éléments sur la nature des représentations.

Un point apparemment plus gênant est que la langue impose son découpage conceptuel lors de l'expression. Les travaux sur la taille de la maille sémantique (Mounin, 1963) l'ont mis en évidence par des comparaisons inter-culturelles : par exemple les Esquimaux disposent pour décrire la neige de dizaines de termes différents (selon la grosseur des flocons, leur consistance etc.), alors que nous n'avons qu'un seul terme français. La limite exacte de ce que chaque terme désigne ne peut être obtenue que par contraste avec l'ensemble des termes utilisés dans la langue. Lorsque nous nous plaçons à l'intérieur de la langue, nous sommes prisonniers de ce contexte implicite, qui apparaît mal dans les énoncés isolés. Le contexte explicatif des faits décrits se situe pour partie dans le co-texte, et pour partie dans le réseau de la langue elle-même.

"Le signe (la phrase) prend un sens par référence à un système de signes ou langage, auquel il appartient. Comprendre une phrase, c'est en somme comprendre un langage."(Wittgenstein, 1965)

Whorf (1956) a bien montré dans le cas des langues naturelles que ceci n'est pas une simple argutie théorique. La langue naturelle découpe artificiellement le tissu continu du monde en concepts, et en mots. Ce découpage, comme la langue est un système pragmatique, a une influence réelle sur les comportements et les perceptions. Or, ce découpage ne correspond pas forcément à des universaux de la pensée. Ainsi, la langue Hopi distingue des temps, des modes, et des structures d'action qui sont très différentes de ceux du français. Il y a là ce que nous pourrions appeler un *effet de pochoir*⁶⁷ ; l'observateur ne peut percevoir (et décrire) le phénomène qu'à travers le filtre de son système d'observation et d'expression.

"Tous les observateurs ne sont pas conduits à tirer, d'une même évidence physique, la même image de l'univers, à moins que l'arrière-plan linguistique de leur pensée ne soit similaire, ou ne puisse être rendu similaire d'une manière ou de l'autre."⁶⁸

"le langage est [donc] avant tout une classification et une réorganisation opérées sur le flux ininterrompu de l'expérience sensible, classification et réorganisation qui ont pour résultat une ordonnance particulière du monde..."⁶⁹

"Chaque langage est un vaste système de structures, différent de celui des autres langues, dans lequel sont ordonnées culturellement les formules et les catégories par lesquelles l'individu non seulement communique, mais aussi analyse la nature, aperçoit ou néglige tel ou tel type de phénomènes ou de relations, et dans lesquelles il coule sa façon de raisonner, et par lesquelles il construit l'édifice de sa connaissance du monde"⁷⁰.

⁶⁷ C'est le terme utilisé par Fischler, 1990, p. 97, à propos de la restriction du répertoire culinaire de l'individu à celui de sa culture d'origine.

⁶⁸ Benjamin Lee Whorf, *Language*, p. 214, cité par Mounin, 1963, p. 46.

⁶⁹ Whorf, *Language*, p. 55 cité par Mounin, 1963, p. 46.

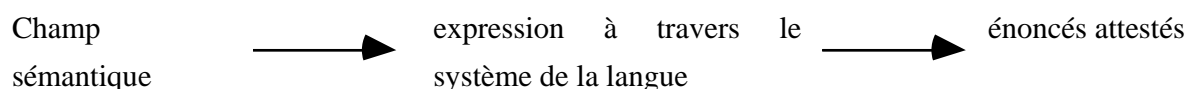
⁷⁰ Whorf, *Language*, p. 239, cité par Mounin, 1963, p. 47.

Cette remarque inter-culturelle est également valable à l'intérieur d'une même langue entre différents utilisateurs. La taille du vocabulaire disponible, et des concepts sous-jacents, limite la conceptualisation et l'expression à la *culture* du locuteur.

Heureusement, l'analyse de Whorf nous montre que, comme c'est le langage qui constitue précisément la limite des conceptualisations possibles, nous ne perdons en fait pas grand-chose des représentations si nous les analysons par son intermédiaire. Ce qui n'est pas linguistiquement exprimable dans une culture a de fortes chances de n'être pas perçu par ses membres⁷¹, et de plus fortes chances encore de ne pas figurer dans une représentation sociale. Justement en raison des limitations qu'elle impose à la pensée, la langue naturelle est sans doute le système sémantique dans lequel les représentations sociales s'expriment le plus naturellement.

Au delà de ces limitations sémantiques, l'expression linguistique obéit *dans sa forme* à ses règles propres, et introduit donc dans l'instanciation une structure de surface qui provient, non pas de la forme de la représentation profonde, mais des conventions de grammaire, syntaxe etc. Par exemple, on ne pourra pas exprimer en "bon français" certains mouvements particuliers des joues qui se produisent lors de la dégustation d'un vin ou d'un chocolat, parce que les termes ad hoc n'existent pas. On ne pourra pas non plus, en français, exprimer naturellement qu'en certaines occasions un groupe d'individus se conduit comme un organisme unique, tandis qu'en grec ancien, grâce au nombre du "duel", qu'une paire agit solidairement, ou encore, avec le pluriel neutre, on pourra exprimer que "les animaux *court* dans la plaine", rendant ainsi la notion qu'ils se comportent comme un troupeau unique. On imagine les limitations conceptuelles que cette lacune amène dans notre discipline qui étudie si souvent des dyades ou des groupes.

Le processus d'expression d'énoncés linguistiques



La langue limite donc les possibilité d'expression.

V.1.2.2. Avatars et paradigmes

Inversement, la langue étant un système flexible, on pourra obtenir une série d'expression différentes en surface, mais qui renvoient à la même représentation. Par exemple :

Belle marquise, vos yeux me font mourir d'amour ;
Belle marquise, d'amour vos yeux mourir me font ;
Je meurs d'amour pour les beaux yeux de la marquise ;

⁷¹ C'est le cas notamment pour la distinction entre les couleurs.

J'aime la marquise, ses beaux yeux m'ont séduit ;

sont des formes différentes d'un même noyau de sens.

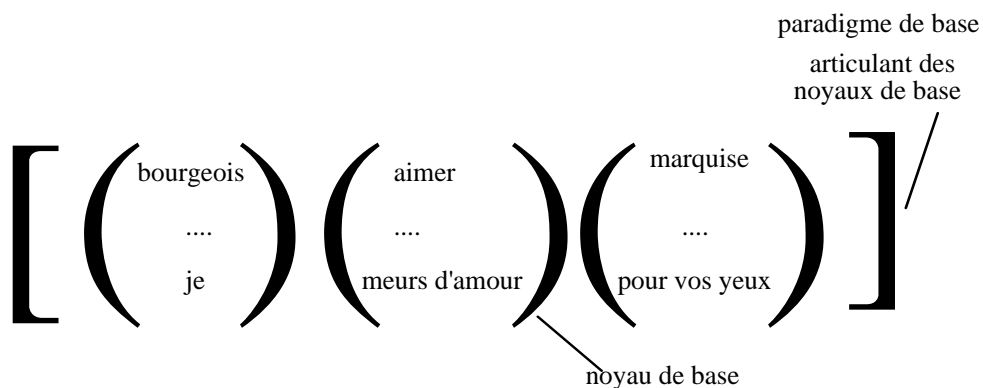
Confrontés à la multiplicité des expressions linguistiques d'une même représentation sociale - c'est-à-dire des représentations linguistiques, nous cherchons, par un principe d'économie, à disposer d'un modèle qui permette de résumer en un objet unique cette classe de syntexes sémantiquement équivalents. Nous négligerons donc en première analyse le fait que ces expressions linguistiques correspondent, stricto sensu, à des sens différents, et nous considérerons qu'il s'agit d'avatars linguistiques d'un syntexe central que nous appellerons le paradigme de base.

Le paradigme de base sera donc une classe d'expressions qui renvoient à une même idée. De fait, c'est une combinaison de noyaux de sens plus petits qui sont eux mêmes des paradigmes. dans notre exemple, "(bourgeois, aimer, marquise)" est le paradigme de base qui s'exprime dans les formulations

Belle marquise, vos yeux me font mourir d'amour
 Belle marquise, d'amour vos yeux mourir me font
 Je meurs d'amour pour les beaux yeux de la marquise
 J'aime la marquise, ses beaux yeux m'ont séduit

On remarque que ce paradigme de base est en fait la combinaison de trois noyaux de sens qui sont eux-mêmes des paradigmes au sens linguistique du terme, c'est-à-dire lexical : "bourgeois" (qui se décline en "je" "me" etc.), "aimer" (qui se décline en "aime" "meurs d'amour", etc.), et "marquise" (qui se décline en "belle" marquise", mais aussi par métonymie en "les yeux de la marquise" etc.).

La décomposition du paradigme "Belle marquise"



Nous considérerons donc la représentation comme un *paradigme*⁷², celui des objets mentaux analogues qui commutent avec le modèle central, dans les esprits des membres du groupe social de

⁷² paradigme : _ 2. (1943). Ling. Ensemble des termes qui peuvent figurer en un point de la chaîne parlée, axe des substitutions. (...) (S'oppose à syntagmatique). Paradigme des noms pouvant servir de sujet à un verbe, des adjectifs pouvant être épithètes d'un substantif. (Le Robert Electronique).

référence. Comme ce modèle central est difficile à cerner, on peut empiriquement définir la représentation comme l'ensemble des idées qui commutent avec le mot qui la désigne.

Pratiquement, on peut obtenir l'expression de ces idées sous forme linguistique. La représentation sous forme linguistique est alors appréhendable, empiriquement, comme l'ensemble des groupes de mots qui commutent avec le mot central, puisque celui-ci amène, par enchaînement, l'évocation des autres éléments du paradigme. Nous considérerons ces noyaux comme des "éléments de base" de la représentation (Guimelli et Rouquette, 1992).

Nous apercevons ici une voie pour repérer ces noyaux et leurs liaisons à partir de données empiriques. Il faudra trouver, dans les énoncés évoqués, des éléments stables⁷³. Ces éléments seront, eux-mêmes, des représentations des noyaux, pour utiliser la terminologie introduite par Abric (1976, cité par Abric, 1994b).

D'où l'idée d'approcher la description des représentations par commutation (en s'inspirant, par exemple, de l'approche des linguistes qui cherchent à isoler des monèmes, ou de l'approche des éthologistes qui cherchent à déterminer des stimuli, en tentant diverses combinaisons de traits pour "voir ce qui marche" c'est-à-dire ce qui évoque une réponse positive⁷⁴). Pratiquement, cela revient à poser des questions du type : et "ça, est-ce que ça correspond bien au concept en question?". Ces questions amènent l'actualisation par le sujet de fragments du réseau, que nous allons considérer comme des morceaux tirés dans une urne contenant un vaste puzzle, pour essayer de reconstituer l'image sous-jacente.

"Les unités qui commutent entre elles dans un grand nombre d'énoncés constituent un paradigme. Le phonème français que l'écriture note gn (dans oignon, vigne, etc.) ne figure pas dans le paradigme des consonnes initiales françaises : il ne figure jamais à l'initiale d'un mot français (gnon, gnôle, gniasse, gngangnan, etc., sont des productions populaires qui "tendent" à modifier cette situation, jusqu'ici très marginalement). De même le o de carotte, dit o ouvert (...) ne figure pas dans le paradigme de voyelles finales françaises, mais il a cette propriété structurale en italien : falo, canto, Salo, sont des formes possibles dans cette langue et elles existent". (Mounin, 1968)

⁷³ Il faut ici faire une brève parenthèse épistémologique : nous ne prétendons pas que la représentation *est* l'articulation des noyaux de base, ou qu'il existe de tels noyaux en dehors de notre processus de recherche, qui vise précisément à éliciter de tels objets. Nous le supposons, mais nous n'en sommes pas certain. Ce dont nous sommes certain, c'est que pour expliciter, décrire, la représentation sous forme scientifique, nous n'avons d'autre choix que de la formuler comme une telle articulation de parties. La structure "en noyaux" découle d'abord de notre modèle, et de notre dispositif expérimental ; il n'est pas certain qu'ils soient les mieux adaptés. C'est ce même point de vue qui nous fait douter de la pertinence de la théorie du "noyau central" d'Abric (1994a), qui éprouve d'ailleurs des difficultés à s'étayer sur des données empiriques (Flament, 1994). La "centralité" est d'abord due à la focalisation du chercheur sur un champ qu'il définit lui-même, il trouve un centre parce qu'il en cherche un. Mais de quoi ce centre est-il le centre ? Tautologiquement, de la représentation que l'on définit comme étant centrée sur ce noyau. Ceci n'est pas probant : dans un réseau, tous les noeuds sont centraux de quelque chose. Les limites de la représentation étant floues, le centre en est variable ; les représentations étant liées les unes aux autres, la frontière à partir de laquelle on passe de l'une à une autre est subjective.

⁷⁴ Nous pensons en particulier aux travaux de Lorenz ou Eibl-Eibesfeldt sur le déclenchement de l'attaque et de la parade sexuelle chez les Cichlidés, dans lesquels on présente aux épinoches mâles des leurres de plus en plus simplifiés, ou aux expériences de Wolff sur l'évocation du sourire chez le jeune enfant à partir de représentations simplifiées du visage qui montrent les éléments pertinents.

Nous avons choisi une approche par associations libres, très ouverte, qui cherche à repérer les traits pertinents en faisant *fonctionner* le paradigme pour obtenir des énoncés. Pourquoi cette méthode ? Parce que nous croyons que c'est par une méthode analogue que se construisent les représentations dans l'esprit du sujet, et qu'il est donc naturel d'employer le même type de procédure pour la reconstruire dans une procédure d'explicitation scientifique. Cette pétition de principe un peu obscure à ce stade de notre démonstration demande quelques éclaircissements. Nous allons les fournir, en évoquant rapidement la manière dont nous croyons que le sujet construit son monde de représentations, puis en précisant la nature de notre méthode.

Nous croyons que le monde subjectif se construit, au fur et à mesure que l'observateur apprend, progressivement, par combinaison d'objets ; et, réciproquement, que les représentations des objets du monde se construisent par commutation, c'est-à-dire par comparaison de différents états-de-choses dans lesquels ils figurent. Cette commutation fait apparaître les éléments structurels des objets, c'est-à-dire ceux qui, par leur présence répétée dans les combinaisons observées, permettent de distinguer des classes de combinaisons analogues.

Soit un océanographe qui explore les mers d'une planète inconnue. A l'aide d'un chalut, il drague les fonds, et récupère une série de lots d'objets, par exemple un lot toutes les heures. L'océanographe ne connaît ni la nature des fonds, ni les objets qu'il remonte : roches, plantes, animaux... Certains lots contiennent des objets similaires, mais aucun lot n'est exactement semblable. A partir d'une comparaison des lots, il va repérer certains objets qui se ressemblent (mettons, une sorte de crabe). Il va donc, progressivement, dégager des catégories d'objets : les crabes, les algues rouges, les algues bleues, les nodules métallifères, les cailloux, les poissons... Inversement, en comparant les lots, il pourra classer ceux-ci : par exemple, ceux qui contiennent des poissons et des algues rouges lui fourniront un premier type de fond marin⁷⁵, ceux qui contiennent des crabes et des nodules un second type, etc.

C'est par *commutation*, par comparaison entre les lots, qu'il a pu distinguer la catégorie "crabe" (ce qui n'est pas forcément évident si la forme de ces crabes est très variable, ou s'ils ne ressemblent à rien de connu, ce qui était notre hypothèse). La commutation a consisté à identifier une forme stable (le crabe) par contraste avec un contexte variable (le lot). Réciproquement, c'est par comparaison des lots sur la base de leur contenu que l'océanographe a pu classer les fonds. Ceci aurait été très difficile s'il n'avait pas disposé d'une classification des éléments (les crabes etc.). La relation avec l'apprentissage du monde se fait en identifiant les perceptions aux objets remontés, les lots aux situations vécues, les fonds marins aux objets du monde de l'enfant-océanographe. Enfin, la relation

⁷⁵ Notons que c'est l'océanographe qui définit lui-même ce qu'est la "limite" d'un fond marin, et corrélativement ses éléments typiques.

de cette métaphore avec notre problème de chercheur-océanographe se fait en identifiant les objets aux mots, les lots aux énoncés, les fonds aux noyaux de base de la représentation.

En d'autres termes, l'usage des objets du monde conduit à les rapprocher dans des *états de choses*. Ceux-ci s'instancient dans la perception, la pensée ou l'action. L'analyse distributionnelle des traits sur l'espace de ces états de choses permet de constituer des classes d'objets analogues (paradigmes). Pour simplifier, disons qu'un objet émerge à la conscience à partir d'une combinaison de traits qui se répète à l'identique dans les différents états de choses. Une fois les objets identifiés, l'examen de leur contexte dans les états de choses permet de le définir, les uns par rapport aux autres, des classes d'états de choses, à partir des associations constatées. En fait, l'émergence est un phénomène plus complexe, car ces deux étapes sont simultanées : un objet se définit à la fois par similarité avec lui-même et par contraste avec les autres.

Il semble que dans les processus d'intelligence naturelle ce processus se fasse par une méthode de "computation" très simple, c'est à dire la comparaison répétée, ou *commutation*. La description de ce mécanisme va nous permettre d'éclaircir considérablement ce processus d'émergence de l'objet dans un cadre linguistique.

V.1.2.3. La commutation

Afin d'explicitier ce que nous entendons par cette notion un peu abstraite, prenons l'exemple des unités qui composent la langue naturelle. Cet exemple nous montrera comment, de façon plus générale, le même principe est applicable à des systèmes de représentation plus vastes qui incluent non seulement les dimensions linguistiques mais aussi les autres dimensions de la représentation (affects, percepts...).

Les langues naturelles sont des systèmes combinatoires qui obéissent à un principe de *double articulation* (l'expression est due à Martinet). La première articulation consiste en ce que les échantillons de langue sont formés d'une succession de segments sémantiques minimaux (atomiques), qui peuvent être des mots, des racines, des préfixes, des flexions... Mounin exprime fort bien ce principe, en décrivant comment on apprend un langage inconnu.

Les unités réelles du message sont alors définies par la façon dont on les isole. Soit, dans ce langage supposé inconnu, l'énoncé: " Voilà notre père ". Par comparaison avec d'autres énoncés (" Voilà notre mère ", " Voilà notre frère ", etc.), le descripteur isole les unités, *père, mère, frère* ; et de même l'unité *notre*, par comparaison de messages comme " Voilà votre père", " Voilà leur père ", et l'unité *voilà* par comparaison avec " Appelle notre père ", " Chez notre père ", etc. Le descripteur est sûr que ce sont les unités réelles qui construisent le message, car si on les substitue mutuellement, le message obtenu garde un sens dans la langue ; et la contre-épreuve le vérifie également (dans des énoncés où on fait varier l'autre segment du message, comme : " Où est mon père ? " " Dis-le à ton père ", etc.). Cette opération fondamentale d'analyse est la *commutation*:

Voilà notre PERE où EST MON père

Voilà notre MERE DIS-LE A TON père

Voilà notre FRERE PARLES-EN A TON père

Cette commutation, dans une langue inconnue du descripteur, peut certes conduire à des erreurs provisoires. Ainsi, ici, la présence du segment commutable - ère (interprété comme “ parent ”) pourrait inciter à croire à l'existence d'unités p - (“ du sexe masculin ”), m - (“ du sexe féminin ”), fr - (“ descendant de même degré que ego ”). Mais la commutation elle-même montrerait vite qu'on ne peut pas réemployer ces prétendues unités dans d'autres messages. On ne trouverait jamais, dans cette langue, ni *pcousin* et *mcousin*, mais *cousin* et *cousine*; ni *poncle* et *moncle*, mais *oncle* et *tante*; ni *pcheval* et *mcheval*, mais *cheval* et *jument*; et le descripteur conclurait à l'erreur de sa segmentation initiale. L'intérêt de cette technique de la commutation, c'est qu'elle n'est pas une savante procédure de laboratoire, un artifice abstrait. Le linguiste, en la réinventant, découvrait la procédure même par laquelle le petit enfant qui apprend à parler acquiert la délimitation exacte des unités qu'il cherche à manier, par essais et erreurs. Rien n'est plus intéressant à cet égard que l'observation des fautes de segmentation des tout-petits, et leur autocorrection. Parce qu'il a entendu dire “ Un petit âne ”, l'enfant dit : “ Tiens, voilà un tâne. ” Si on le corrige, comme on le fera sans doute, ou s'il entend spontanément: “ Voilà un âne ”, à la prochaine occasion, l'enfant parlera du petit nâne; et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il ait saisi la segmentation correcte, c'est-à-dire l'unité structurale et fonctionnelle réelle du code français. L'histoire des langues est, elle aussi, remplie de ces erreurs de segmentation commises sur les emprunts étrangers pour les mêmes raisons d'apprentissage que chez le petit enfant. Notre *amiral*, c'est *l'amir al bahr*, le “ prince-de-la-mer ” qu'une segmentation ignorante du code de la langue arabe a tronqué après l'article arabe. Le *lingot*, le *lierre*, le *lendemain*, ont acquis leur l initial par la même procédure, comme *nounours* son n; et comme *l'agriotte*, petite cerise acide, a perdu son a pour devenir la *griotte*, etc.

C'est ainsi que se trouvent dégagées par une procédure scientifique, expérimentale, les *unités* minimales *de première articulation* du langage, celles qui construisent le message au moyen d'unités ayant à la fois une forme et un sens: on appelle ces unités signifiantes minimales des *monèmes*. Et, tandis qu'il a été impossible de se mettre d'accord sur une définition du mot (car le mot est une réalité très variable selon les langues), la mise en évidence des monèmes obéit à des critères opératoires objectifs (même si l'opération n'est pas toujours simple, ni facile). Le segment *réembarquons* se verra ainsi décomposé en quatre monèmes: *-ons*, obtenu par commutation avec *-ez* et avec *zéro*; *ré-* obtenu par commutation avec *zéro*, par comparaison avec *embarquons*; *em* -peut-être, par rapport à *débarquons*- chacun des segments ayant un signifié commutable en même temps : “ celui qui parle et un ou plusieurs autres ” (-ons), “ l'idée de répétition de l'action exprimée par le groupe de monèmes suivants ” (ré-), “ l'idée de mettre ou d'entrer dans la chose désignée par le monème suivant ” (em-), “ l'idée de véhicule flottant d'un certain type ” (barq).”

Des expériences d'apprentissage incorrect montrent crûment comment ces unités signifiantes s'apprennent par association lors d'expérience. Une de nos élèves à l'ENSAE raconte que sa jeune soeur, lorsqu'elle apprenait à parler, exprimait qu'elle avait mal en disant "c'est pas grave". Par exemple, lorsqu'elle tombait, elle arrivait en larmes dans les bras de ses parents, en geignant "c'est pas grave". Cette expression provenait manifestement du fait que, lors de ses expériences antérieures, elle avait systématiquement été consolée après un incident douloureux par un parent qui lui disait "c'est pas grave !" (Stéphanie Wattrelot, communication personnelle, 1992). C'est ici un cas particulier du phénomène plus général des différentes langues naturelles (un enfant anglais dirait "it hurts !"), qui nous rappelle que le signe est arbitraire, et que c'est seulement sa mise en relation dans un système global, un monde subjectif, qui lui donne du sens, comme l'ont extensivement démontré Saussure ou Wittgenstein :

"la partie conceptuelle de la valeur [d'un terme] est constituée uniquement par ses rapports et ses différences avec les autres termes de la langue (...)" (de Saussure, op. cit., p. 163)

Il existe un second niveau d'articulation, qui voit les monèmes décomposés (toujours par commutation) en phonèmes, sur lequel on n'insistera pas ici, mais qui montre que, non seulement les langages sont des combinatoires, mais des combinatoires d'un très petit nombre d'unités de base.

Nous avons fait cette longue citation pour montrer sur un exemple familier, celui du niveau de surface de la langue, ce qui à notre avis se produit au niveau des unités atomiques représentationnelles (les signes, ou les "cognèmes" de Codol, peu importe). Il est clair que les unités de description que sont les sémèmes, comme les monèmes, comme les mots, s'apprennent, et prennent leur sens, par commutation avec leur contexte, lui-même constitué d'autres unités de même nature. On peut supposer que les cryptotypes⁷⁶ de Whorf pourraient s'apprendre ainsi, et, de façon plus générale, qu'il en est de même pour les différents "concepts". Nous trouvons cette idée intellectuellement satisfaisante dans la mesure où elle rend compatible la vision gestaltiste dans laquelle le fond et la forme se construisent réciproquement, et ce que l'on sait de la théorie de l'apprentissage, qui nécessite une répétition. Il ne s'agit cependant pas d'une hypothèse directement nécessaire pour notre travail ici, et nous ne la mentionnons que pour mémoire.

V.1.2.4. L'analyse des paradigmes

Sur le plan pratique qui intéresse le chercheur empiriste, tout ceci donne l'idée que *les unités intéressantes sur le plan cognitif, les cognèmes, sont équivalentes à des classes de commutants, ou paradigmes*, qui peuvent être reconstruites à partir de l'analyse des contextes. C'est cette *approche distributionnelle* que nous utiliserons plus loin.

Explicitons comment. Le paradigme que nous cherchons est un réseau d'associations. Donc, si l'on part d'un des termes de ce réseau et que l'on cherche ses associations dans la langue on va obtenir un autre terme du réseau. Cet autre terme du réseau va à son tour en évoquer un autre, etc. comme dans l'exemple du cheval de Spinoza (cf. supra III. 3. 3), et, à chaque fois, pourvu qu'on recueille "en sortie" un énoncé, on récupérera quelque chose qui actualise un élément du réseau.

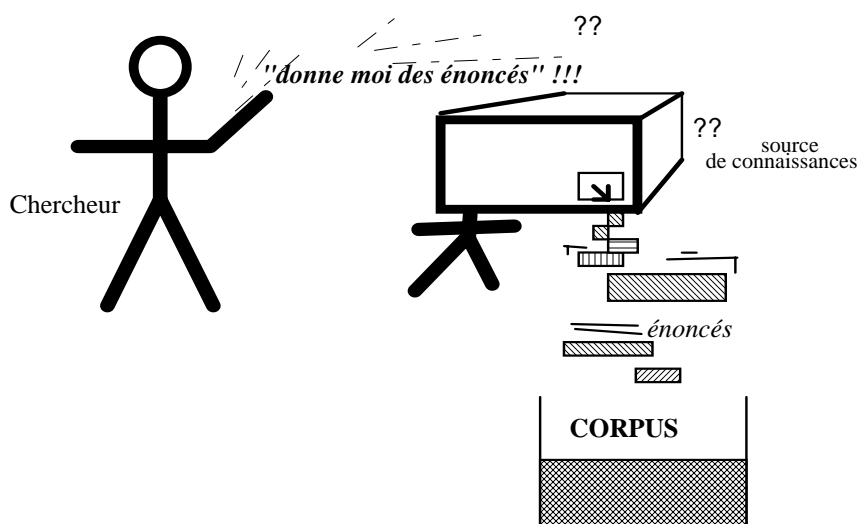
Si l'on réussit à centrer les associations autour d'un terme, on peut espérer que la commutation va jouer autour de ce terme central, pour faire parcourir dans la langue l'ensemble des commutants du

⁷⁶ Cryptotype est un concept introduit par Whorf pour désigner les catégories cachées du langage. Par exemple, en anglais, les verbes transitifs qui désignent une action de recouvrement, d'enfermement, d'attachement à une surface constitueraient un cryptotype. Les cryptotypes sont repérables à ce qu'ils forment un certain paradigme. En l'occurrence, ces verbes peuvent être transformés en leur opposé par le préfixe UN-(ex : uncover, uncoil, undress, unfasten, unfold, unlock, unroll, untangle, untie, unwind). L'idée du cryptotype est que les objets de pensée effectivement opératoires dans la cognition et la structure du langage ne sont pas nécessairement visibles en termes lexicaux, syntaxiques, ou grammaticaux. Il est intéressant de noter que Whorf propose précisément d'utiliser la technique d'association libre de Freud et Jung pour mieux saisir intuitivement le contour du cryptotype. (Whorf, 1936, in Whorf, 1956, p. 71)

paradigme, et nous récupérerons ainsi un ensemble d'énonciations qui contiendra des actualisations des éléments du réseau . Notre méthode aura donc pour objectif de faire *résonner* les associations autour du terme central, afin de récupérer des instanciations qui représentent effectivement des éléments associés à ce terme central.

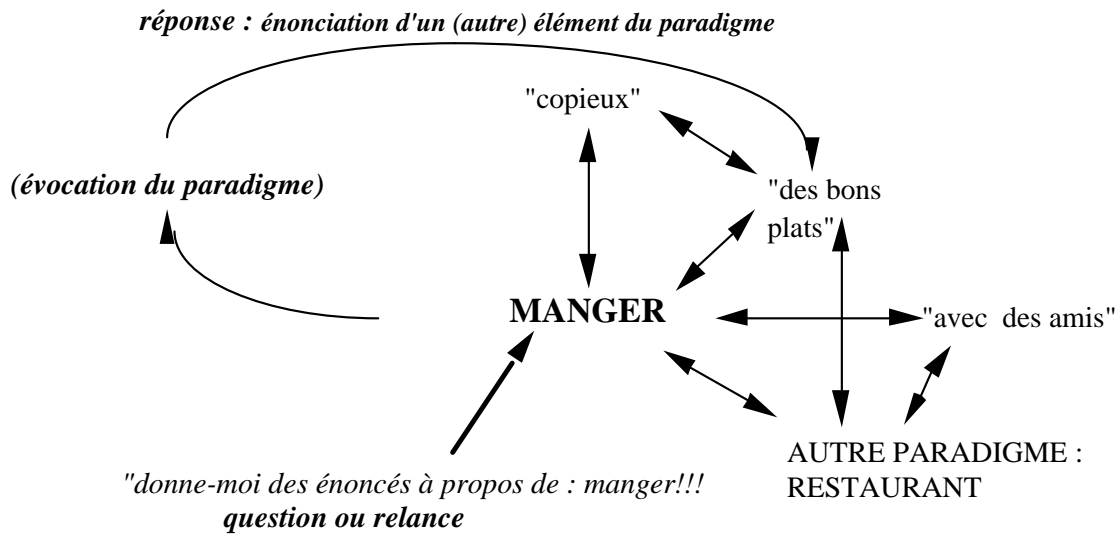
Ceci nécessite une technique associative qui puisse recueillir "en sortie" les termes associés dans la langue au terme central. Dans la pratique, nous aurons recours à un médiateur qui *instancie* le réseau, sorte de boîte noire dont on sait qu'elle est capable de produire des actualisations représentationnelles (sujet humain, dictionnaire...) et nous allons lui faire *énoncer* les termes associés au terme central, en le stimulant pour qu'il produise des énoncés tout en gardant son attention sur ce terme central. Et l'on recueillera ces énoncés pour en constituer un corpus (c'est-à-dire l'ensemble de ces énoncés, stockés sous forme écrite).

Procédure de recueil des instanciations en langue naturelle à partir d'une source de connaissances



Par exemple, pour cerner la représentation sociale de *manger*, on analysera les réponses à une question ouverte: "Qu'est ce que manger évoque pour vous ?". Lorsque l'on demande les mots évoqués par ce terme, on obtient ceux qui sont associés de façon proche. Comme on demande plusieurs associations, et que celles-ci s'entraînent l'une l'autre, on peut espérer obtenir tous les commutants psychiques de "manger". L'exemple ci-dessous montre de façon schématique comment, si on interroge en associations libres un individu sur un thème, on récupère les autres éléments du paradigme. Un élément du paradigme ("manger") évoque la structure, puis celle-ci évoque à son tour un autre élément du paradigme - le même ou un autre. C'est ce qui est figuré à droite, en bas.

Les chemins de l'association libre



Nous allons voir dans les chapitres suivants avec quelles techniques il semble possible de reconstruire cet espèce de puzzle à partir d'une grande quantité de pièces instanciées, non pas en jouant sur leur complémentarité, mais sur leur redondance. Certaines méthodes d'analyse lexicale, qui permettent de travailler sur de larges échantillons d'artefacts représentatifs, autorisent dès à présent une approche *statistique* (c'est-à-dire sur des objets nombreux, des populations) des représentations sociales.

Pour le moment, supposons acquises ces méthodes, qui nous permettent d'obtenir *un corpus d'énoncés naturellement associés au syplexe central dans la langue naturelle*, et voyons comment nous pouvons en abstraire la forme.

V.2. Une théorie de l'interprétation des corpus

Diverses méthodes ont été proposées pour l'analyse des corpus d'énoncés en langue naturelle. à propos de représentations (notamment : Benzécri, 1981 ; Di Giacomo, 1981 ; Flament 1981, 1993 ; Le Bouedec, 1984 ; Reinert, 1987, 1993a et b ; Lahlou et al. 1987 ; Lebart et Salem, 1989 ; Doise Clémence et Lorenzi-Cioldi 1992, 1993, 1994 ; Ramos, 1993 ; Marchand, 1993, 1994 ; Vergès, 1994, Guimelli, 1994 ; Rouquette, 1994 ; Guimelli et Rouquette, 1994 ; etc.). Celle que nous utilisons bénéficie des acquis de nombreux travaux antérieurs, principalement ceux de Max Reinert (1983 a et b, 1986, 1987 a et b, 1990, 1992 a et b). Elle s'en distingue également par de nombreux points. Afin d'éviter d'alourdir le texte, nous avons choisi de discuter ces questions, relativement techniques et très liées à l'état momentané de l'art, dans l'annexe 1, pour ne présenter ici que les directions finalement choisies et leur justification théorique.

Nous présenterons d'abord quelques fondements épistémologiques de notre approche, qui définit les objets que nous étudions : des énoncés composés de combinaisons d'occurrences de traits

linguistiques (mots). Nous examinerons ensuite comment ces énoncés sont issus, par énonciations en langue naturelle, des représentations ; et quels types d'indicateurs de la forme des représentations sous-jacente nous pourrions espérer y trouver. Nous verrons que ces indicateurs sont des "régularités" qui sont récupérables par analyse statistique ; et que cette approche statistique est absolument conforme au processus heuristique classique qui cherche à repérer des lois à travers des observations empiriques. Nous verrons enfin, concrètement, par quel type d'analyse statistique nous allons faire émerger ces régularités formelles à partir de corpus d'énoncés obtenus par association libre.

V.2.1. Fondements épistémologiques

La philosophie qui préside au traitement des corpus d'associations tel que nous le pratiquons est d'esprit combinatoire. On peut en effet considérer chaque morceau (individu statistique) du corpus, chaque énoncé, comme une *combinaison* de traits (les mots) tirés avec remise dans un thesaurus global (le vocabulaire du corpus), bref, des syplexes de mots. L'observation des combinaisons obtenues, qu'un examen même superficiel démontre ne pas être aléatoires, nous permet d'inférer les lois qui guideraient le tirage. Jusque là, cette vision est proche de celle qui avait été adoptée par Shannon dans sa formulation de la théorie de l'information (Shannon et Weaver, 1963). C'est également celle de la lexicométrie classique (Muller, 1967, 1977).

Comme en cryptographie, nous nous intéressons aux répartitions fréquentielles des vocables (chaînes de caractères) obtenus. Ceci fournit d'abord des résultats intéressants dans l'esprit de l'approche lexicométrique traditionnelle.

Mais à partir de là, notre heuristique diverge lorsqu'il s'agit d'analyser le *contenu* des corpus. En effet, nous pouvons renoncer à l'approche probabiliste naïve puisque le code sémantique utilisé nous est connu : nous parlons la langue naturelle, nous partageons à peu près la même vision du monde que les auteurs des textes analysés, et ces textes font référence à ce monde. La signification des mots nous est connue, contrairement au cryptographe, et nous comprenons ce langage de la société à laquelle nous appartenons. Ce qui nous intéresse pour en donner un modèle simple, c'est la façon dont les textes assemblent ces mots pour créer des noyaux de sens, combinaisons particulières qui font référence à un tableau du monde donné. Un noyau de sens donné peut se présenter dans les textes sous des formes différentes, en raison de la souplesse de la langue, et aussi en raison de la nature relativement floue des tableaux représentés par les combinaisons de mots (voir l'exemple "belle marquise..." supra). Ces fluctuations locales nous intéressent peu : nous cherchons une structure stable sous-jacente, que nous sommes capables d'interpréter précisément parce que nous avons déjà une certaine connaissance du monde, et de ce à quoi se rapportent les traits.

Nous pouvons alors rechercher des *paradigmes*, qui sont l'ensemble des combinaisons de traits (ici, des mots) qui commutent dans l'expression d'une même représentation. En d'autres termes, nous

cherchons à repérer dans le discours des classes d'énoncés analogues, qui peuvent être considérées comme des expressions d'un même noyau de sens.

L'application de la méthode à l'instanciation en langue naturelle peut être considérée comme un cas particulier d'un principe plus général de reconnaissance de formes à partir d'une description quelconque de phénomènes, dans un langage quelconque. C'est donc une théorie générale de l'interprétation sémantique des corpus que nous proposons ici.

Le matériau empirique de type linguistique se présente principalement sous la forme de recueils de signifiants, et plus particulièrement de "formes graphiques" (textes, retranscriptions de discours). C'est un cas particulier du problème général de la *description* de phénomènes.

Le monde *décrit* (par un système formel quelconque) se présente sous la forme d'une combinatoire de signes ou alphabet de l'observateur. L'expression de cette combinatoire obéit à des règles d'énonciation, conventions formelles qui régissent l'assemblage de surface des signes. Par exemple, dans la langue naturelle, la syntaxe, la grammaire, la ponctuation ; dans la représentation graphique, les conventions d'échelle métrique. Comme le langage de description est fait pour communiquer, ces conventions *doivent permettre* au destinataire de la description de *reconstruire* une certaine image de la structure de ce qui est décrit ; il s'agit d'un implicite mode d'emploi procédural pour reconstruire le référent (l'objet représenté) à partir du discours (le texte). Le référent est interprété/reconstruit à partir du signe en décodant deux niveaux de construction :

- l'un sémantique : le langage, système encyclopédique de références au monde, qui *constitue* le sens ;

- l'autre formel : le code technique d'énonciation qui règle la formation de *l'expression* du sens par l'assemblage de signes du langage (mots, signes, chiffres).

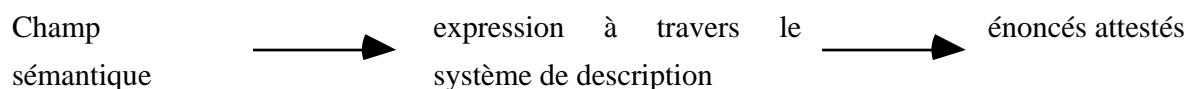
L'ensemble constitue un système symbolique. Le résultat tangible de l'utilisation de ce système par le scripteur (ou le locuteur) produit des textes qui sont sensés exprimer dans leur forme et leur structure des formulations du monde (descriptions, propriétés, assertions, etc.). Ce sont bien ces dernières qui nous intéressent ; de notre point de vue toutes les règles formelles sont alors des artefacts, des parasites qu'il nous faut filtrer lors de l'analyse.

Les règles d'énonciation formelles sont *internes* au système de description. Elles sont arbitraires et contingentes, et provoquent dans les descriptions observées des régularités *artefactuelles* dans ce qu'on appelle le niveau de surface de l'expression (sa forme physique, en faisant abstraction du réseau sémantique sous-jacent).

Il existe dans les descriptions du monde observable d'autres régularités, qui ne sont pas réductibles aux règles d'énonciation formelles : *ce sont ces régularités que nous attribuons à la structure profonde (sémantique) du monde subjectif.*

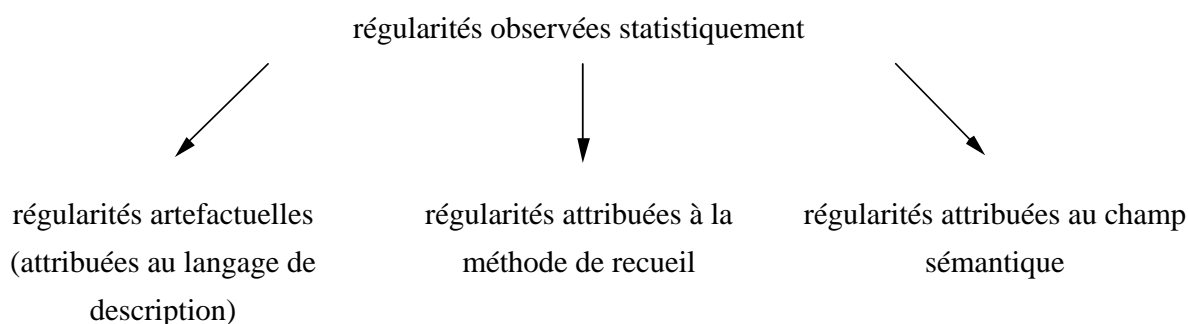
Rappelons ici l'hypothèse que nous faisons du mécanisme de production d'énoncés linguistiques. Il existe un champ sémantique, sorte de réseau de concepts. Chacun de ces concepts est exprimable sous la forme d'un paradigme, classe d'expressions formellement différentes qui renvoient toutes (à peu près) au même sens.

Le processus d'expression d'énoncés descriptifs



L'analyste est confronté au résultat de ces énoncés. Il constate plusieurs types de régularités, dont il attribue certaines à la forme du champ sémantique.

Différents types de régularités émergentes dans les analyses statistiques



Cette façon de raisonner est saine sur le fond ; en fait elle est inapplicable rigoureusement, car la description n'est jamais vraiment indépendante du système de description, le fond et la forme sont difficiles à distinguer, et il va nous falloir trouver une technique empirique qui le fasse de manière satisfaisante.

Chaque description du monde, en tant qu'elle est une représentation de quelque chose, cherche à traduire et transmettre une forme, celle qu'a observée l'auteur "D" de la description. Cette forme est, par construction, une interprétation par D de son observable, elle n'est qu'une vision partielle et idiosyncrasique de ce qui est décrit, elle comporte une part indéterminable de subjectivité. Cette part est *absolument* indéterminable au sens de Heisenberg, car toute observation est expérience, c'est-à-dire processus singulier dont l'observateur pourtant définit arbitrairement une part qui sera "le phénomène", et l'autre "le dispositif d'observation". En termes gestaltistes : il est impossible de

décrire une forme sans le fond, mais ce dernier reste indescriptible. Seul un consensus entre observateurs peut définir le fond.⁷⁷

C'est par contraste qu'il va nous falloir dégager la forme du fond. Dans la pratique, on va procéder en demandant à chaque observateur d'utiliser les mêmes règles d'énonciation, et les régularités qui sont indépendantes de l'expérience définiront alors ce fond. Comment cela se fait concrètement, c'est ce que va exposer la section suivante.

V.2.2. Construction analogique des paradigmes sémantiques

Comme il n'existe pas de solution absolue pour déterminer les contours des formes des phénomènes, il ne reste que la possibilité de chercher une solution idoine (adaptée aux objectifs pragmatiques). Nous allons, par des comparaisons statistiques entre énoncés se rapportant à un même objet, faire *émerger* une forme qui respecte les critères d'homologie que nous désirons (cf. supra). La méthode statistique est particulièrement appropriée car elle est toute entière centrée sur la dialectique du semblable et du différent.

On procède, dans l'approche scientifique, à une reconnaissance empirique fondée sur la recherche de ce qui est analogue entre les différentes descriptions, pour déterminer les grandes constantes formelles des phénomènes. Faute de pouvoir trouver *la* solution, on s'accorde sur un consensus, en confrontant les différentes subjectivités pour trouver un compromis acceptable. Nous présentons ici d'abord un modèle de ce processus général d'invention scientifique, dans des termes qui nous permettent de mieux expliciter notre démarche dans le domaine particulier de la recherche de représentations à partir de l'analyse des textes, que nous présenterons ensuite.

La détermination des formes se fait, dans les approches scientifiques comme dans les approches naïves, par une comparaison d'énoncés descriptifs dont on extrait les régularités. Celles-ci sont, comme nous l'avons vu, de trois types :

⁷⁷ "Lorsque nous observons des objets de notre vie quotidienne, le processus physique qui rend possible cette observation ne joue qu'un rôle secondaire. Mais chaque processus d'observation provoque des perturbations considérables dans les particules élémentaires de la matière. On ne peut plus du tout parler du comportement de la particule sans tenir compte du processus d'observation. En conséquence, les lois naturelles que, dans la théorie des quanta, nous formulons mathématiquement, ne concernent plus les particules élémentaires proprement dites, mais la connaissance que nous en avons. La question de savoir si ces particules existent "elles-mêmes" dans l'espace et dans le temps ne peut donc plus être posée sous cette forme ; en effet, nous ne pouvons parler que des événements qui se déroulent lorsque, par l'action réciproque de la particule et de n'importe quel autre système physique, par exemple les instruments de mesure, on tente de connaître le comportement de la particule. La conception de réalité objective des particules élémentaires s'est donc étrangement dissoute, non pas dans le brouillard d'une nouvelle conception de la réalité obscure ou mal comprise, mais dans la clarté transparente d'une mathématique qui ne représente plus le comportement de la particule mais la connaissance que nous en possédons. Les tenants de l'atomisme ont dû se rendre à cette évidence que leur science n'est qu'un maillon de la chaîne infinie des dialogues entre l'homme et la nature et qu'elle ne peut plus parler simplement d'une nature "en soi". Les sciences de la nature présupposent toujours l'homme, et, comme l'a dit Bohr, nous devons nous rendre compte que nous ne sommes pas spectateurs mais acteurs dans le théâtre de la vie." (Heisenberg, 1962, pp. 18-19)

- les régularités dépendantes du processus d'expérience, et donc attribuées au système d'observation (observateur inclus). Celles-ci comprennent en particulier les régularités artefactuelles dues au langage de description, facilement détectables car elles sont construites par des conventions formelles explicites (celle du système de description) ;

- les autres régularités. Ce sont ces dernières qui sont attribuées au phénomène observé, et que nous appellerons la forme du phénomène.

A ces régularités, on cherche alors des règles de production économiques en termes formels : ce sont celles-ci qui sont appelées *lois*. Par exemple, en observant les trajectoires de solides en chute libre, on peut trouver des régularités (en l'occurrence : proportionnelles) entre les mesures de temps et de distances parcourues. L'équation qui permet de produire (et donc, de reproduire) ces régularités est appelée *loi* et considérée comme *l'explication* du phénomène observé. Les critères de validation (prédiction, comparabilité, falsifiabilité...) sont simplement des vérifications du caractère "réellement" productif des règles dans l'univers des observables.

Or, nous l'avons vu, les énoncés descriptifs du monde se présentent forcément sous la forme de syplexes des signes conventionnels. On peut alors, pour résumer le processus de recherche des formes et de leurs explications, le décrire de la façon suivante :

1) on obtient, par une série d'expériences, des instanciations subjectives et partielles exprimées sous la forme de syplexes de signes conventionnels ;

2) on compare ces expressions pour en tirer des régularités caractéristiques du phénomène, c'est-à-dire des syplexes *analogues* (nous reviendrons sur ce terme) ;

3) on construit des règles de production de ces syplexes (règles d'assemblages des signes conventionnels) ;

4) on vérifie que les productions de ces règles correspondent effectivement à des phénomènes observables, lors d'expériences de validation.

Que sont des syplexes *analogues*? Ce sont des syplexes identiques d'un certain point de vue. C'est dire soit:

a) que, par une transformation licite selon les conventions d'expression internes au langage, ils sont identiques. C'est le sens le plus strict :

Par exemple, en remplaçant les occurrences de signes de l'expression par des catégories (taxinomiques, fonctionnelles...) qui les incluent, on obtient des expressions strictement identiques. Ainsi, les descriptions suivantes sont analogues, comme on s'en rend compte en remplaçant les mots par leurs hyperonymes :

la vache broute le gazon - (hyp)-> *le bovin se nourrit
de l'herbacée*

le boeuf mange l'herbe - (hyp)-> *le bovin se nourrit de*
l'herbacée

Il existe différents niveaux d'analogie, qui fournissent des règles plus ou moins générales selon la taille des catégories référées. Ainsi les deux descriptions précédentes sont analogues à:

Paul Dupons digère son cassoulet

par la transformation :

l'être incorpore la substance.

b) que les deux descriptions (syplexes) contiennent une sous-partie (sous-syplexes) identique. C'est le sens courant, le plus large, que nous adopterons :

ANALOGIE _ 1. Cour. Ressemblance établie par l'imagination (souvent consacrée dans le langage par les diverses acceptions d'un même mot) entre deux ou plusieurs objets de pensée essentiellement différents. > Affinité, association, correspondance, lien, parenté, rapport, relation, similitude. (...) Conclure de l'analogie des causes à celle des effets, de l'analogie des parties à celle du tout, de l'analogie des moyens à celle de la fin. Juger, suggérer, évoquer qqch. par analogie. (...)

Philos. et cour. Jugement, raisonnement par analogie, qui conclut d'une ressemblance partielle à une autre ressemblance plus générale ou totale. > Induction. (...)

Hist. ling. Régularité systématique (de la langue), opposé à l'anomalie* (de l'usage).

Rapport existant entre mots appartenant à un même champ sémantique. (Le Robert Électronique)

La recherche de syplexes analogues en ce sens plus large permet de repérer des régularités : les parties communes qui reviennent le plus régulièrement dans les différentes instanciations. Dans cette perspective, l'analogie permet de repérer des formes par inférence⁷⁸.

Dans notre méthode, on suppose que les différentes descriptions empiriques sont des formulations incomplètes, et éventuellement partiellement inexactes, d'un type idéal constitué d'un assemblage de traits, déduit par induction des combinaisons descriptives observées.

Autrement dit, il existe, dans un certain U-langage, un syplexe dont toutes les descriptions observées peuvent être considérées comme contenant un sous-syplexe.

Ce mécanisme de "la partie pour le tout" semble être une caractéristique du fonctionnement cognitif humain, consistant à classer ensemble les objets "qui se ressemblent" à partir de la reconnaissance de traits identiques. Nous avons d'ailleurs utilisé ce mécanisme pour construire, concrètement, des systèmes de codification assistée par ordinateur (Lahlou, 1993d). On se reportera avec profit au

⁷⁸ Dans notre cas, l'inférence prend surtout deux formes : induction, et abduction.

remarquable ouvrage de Michel Foucault, Les mots et les choses (1966), pour une discussion détaillée de cette question à travers l'histoire de la philosophie occidentale, et aux travaux classiques d'Eleanor Rosch en psychologie Cognitive sur l'approche prototype /qualité (Rosch, 1975, 1976).

Dans le langage courant, de nombreuses figures de rhétorique utilisent ce mécanisme : les tropes, dont les plus connues sont la métaphore, la métonymie et la synecdoque.

V.2.3. Construction empirique des paradigmes par analyse lexicale

Ce cadre heuristique général étant posé, voyons-en les applications à notre problème particulier.

Notre objectif est de déterminer la forme des représentations à partir de corpus linguistiques. Dans la pratique, nous allons réaliser les différentes opérations de repérage des formes de la façon suivante :

1) Rassembler un corpus d'énoncés "à propos de" l'objet qui nous intéresse, par enquête, ou sélection dans des bases de données. (*On obtient, par une série d'expériences, des vues subjectives et partielles exprimées sous la forme de syplexes de signes conventionnels*)).

2) Réaliser une classification de ces énoncés dans l'espace de leur expression lexicale, en rapprochant, par des méthodes statistiques, ceux qui ont des traits linguistiques identiques - mots ou chaînes de mots en commun - (*On compare ces expressions pour en tirer des régularités, c'est-à-dire des syplexes analogues*) ;

3) Interpréter les classes en termes sémantiques. Soit :

a) Repérer les combinaisons de traits typiques de chaque classe ;

b) Construire, dans l'espace sémantique, un noyau de sens, constitué d'une combinaison de traits sémantiques induite de l'observation des traits typiques de la classe ;

c) Formuler des lois d'expression de cette combinaison sémantique dans la langue.

Pratiquement, on considérera que les règles de production sont l'ensemble des règles de la langue appliquées au noyau sémantique en question. Autrement dit, toutes les expressions "bien formées" du noyau sémantique sont des productions acceptables. (*On construit des règles de production de ces syplexes (règles d'assemblages des signes conventionnels)*).

4) Vérifier que les expressions effectivement classées dans chaque classe sont interprétables comme expression de ces formes sémantiques sous-jacentes, en fonction des règles d'expression fixées par la langue, et des relations sémantiques sur le monde issues non seulement des associations attestées du corpus, mais de la connaissance du sens commun sur le monde (*On vérifie que les productions de ces règles correspondent effectivement à des observables, par des expériences de validation*).

La principale différence avec la recherche en sciences exactes réside dans le point 3. En effet, en toute rigueur, les traits qui sont utilisés pour construire nos lois de production ne sont pas

directement calculables à partir des traits manifestes, ils sont inférés. En d'autres termes, le U-langage de l'interprétation du chercheur n'est pas forcément identique au U-langage des observables (instanciations par les sujets).

En physique, les paramètres observables rentrent directement dans la formulation des lois. Pour nous, les objets pertinents sont des concepts ou des noyaux de sens, qui ne sont pas de la même catégorie ontologique que les observables (mots). "Cloche" n'est pas la CLOCHE. Et nous ne pouvons pas désigner simplement les variables et les constantes dans le formalisme du sens commun. En mathématiques, on peut désigner des variables (par exemple la masse) et des mesures de ces variables. Il existe une relation simple entre les termes : une variable s'exprime par une mesure dans la réalité.

Pour notre problème, la *variable* n'est pas un outil théorique pertinent, c'est de "concepts" ou de "noyaux de sens" que nous sommes occupés. Or ces concepts s'expriment non pas par un seul trait (ou variable) mais par une combinaison de traits. Ce qui est "mesure" dans les sciences physiques est ici remplacé par une "expérience" (équivalent du processus de mesure) *et* une interprétation sémantique. Dans l'analyse lexicale, le processus de mesure véhicule donc une plus grande quantité de connaissances implicites.

Notre méthode vise à instaurer un processus de catégorisation qui prenne en charge automatiquement une grande partie des opérations de ce "calcul analogique" qui fait référence à la connaissance implicite du monde, sans utiliser cette dernière car elle est techniquement lourde à manipuler.

Cependant une caractéristique du matériau facilite notre tâche. Nous avons dit que *une représentation, c'est ce qu'elle représente*. Une représentation de représentation sera la représentation elle-même. Pratiquement, afin d'avoir une représentation finale homologue, on peut se contenter de *résumer* le corpus initial, sans le comprendre. Il suffit donc d'identifier les combinaisons de traits, de compter leurs occurrences, et de produire une figure finale dans laquelle les proportions sont respectées. Ceci peut être fait de façon automatique par le logiciel que nous utilisons.

C'est donc un résumé schématique du corpus que nous considérerons comme étant le modèle. L'avantage de travailler sur un tel modèle réduit plutôt que sur les noyaux de sens isolés est double. D'une part la connaissance de leurs rapports, déjà explicités par le modèle, en facilite la compréhension unitaire. D'autre part on est assuré que la structure finale a plus de chances d'être homologue à la représentation sociale que si l'analyste construit arbitrairement une topologie sur ces noyaux.

En outre on conserve l'aspect combinatoire, qui intervient au moins à un certain degré dans la production des énoncés, d'après ce que l'on sait de la physiologie cérébrale ; et l'on replace forcément la représentation dans le contexte de systèmes articulés pour lesquels on dispose déjà d'un

grand nombre de modèles d'analyse. Prises comme arrangements de mots, les réponses peuvent alors être insérées dans des processus de calcul mathématique.

V.2.3.1. Le principe de classification

La méthode de classification que nous utiliserons fonctionne par comparaison des traits composant les énoncés. Elle est donc essentiellement tropique (on infère de l'analogie des parties l'analogie du tout).

Pratiquement, on découpe le corpus en petits morceaux, les énoncés (en fait, des "uce" ou Unités de Contexte Élémentaires). On compare ces uce sur la base de leur contenu lexical, en opérant une classification descendante. On scinde d'abord le corpus en deux sous-ensembles d'uce les plus éloignés possibles C1 et C2. C'est-à-dire que les uce de C1 sont le plus différentes possible de celles de C2⁷⁹. Ensuite, on réitère, à chaque étape avec la plus grosse classe restante, créant ainsi une arborescence descendante. On finit ainsi par obtenir des classes de plus en plus petites, chacune séparée *par contraste* avec les autres. (Voir Annexe 2 pour les détails)

Les classes obtenues peuvent alors être caractérisées par les traits qui leurs sont typiques, c'est-à-dire qui, par construction, y sont plus fréquents que dans les autres classes.

La classification descendante construit d'un même mouvement les traits caractéristiques et les classes, car la probabilité que le lexème "a" puisse être un trait provient précisément de ce que "a" est observé sur un certain nombre d'énoncés (uce), mais pas sur tous. En d'autres termes, émergent comme traits classificatoires les traits *discriminants*, ceux qui sont effectivement susceptibles d'être productifs de classifications intéressantes. Ceux-ci permettent de caractériser un nombre suffisant d'expressions à classer, ils sont donc efficaces. Les traits trop répandus (non discriminants) ou les traits trop rares (hapax, traits aberrants) ne sont pas intéressants. C'est là une résolution empirique du problème du choix des traits pertinents. Les traits non discriminants sont rendus inopérants par leur répartition homogène dans les uce, ils constituent le "fond". Les traits qui pourraient être discriminants mais sont présents en trop petit nombre n'ont pas une fréquence assez élevée pour influencer l'analyse (contrairement à ce qui se passe dans les méthodes factorielles classiques où ils provoquent des artefacts et des instabilités) : ils sont également rendus inopérants par la classification descendante.

⁷⁹ Techniquement, on fait une ACP sur le tableau de contingence UCE x lexèmes, et on fait glisser le premier hyperplan factoriel sur le premier axe factoriel pour obtenir une bipartition optimale en termes d'inertie interclasses, qui construit C1 et C2 comme les contenus respectifs des deux demi espaces complémentaires séparés par l'hyperplan.

Par exemple, dans l'analyse d'un corpus de 1000 descriptions de petits déjeuners habituels obtenues par enquête, le mot *noir* est assez fréquent, il intervient fréquemment associé à *café* ("café noir"). Sa présence assez fréquente, mais pas trop, fait qu'il a contribué à la formation d'une classe :

Café noir (78 individus)

Cette classe est caractérisée par l'adjectif *noir*, et même par l'expression *café noir*. *Noir* est bien sûr la plupart du temps associé à *café*, mais on constate quelques cas où il est accolé à un autre mot : *crêpes au blé noir*, *chocolat noir en morceaux*, *pain noir*. (...) quelques réponses caractéristiques de cette classe :

"café noir ";

"café noir, croissant ou biscottes" ;

"café noir, Canderel" ;

(Beaudouin et al., juin 1993)

Cette méthode de classement est imparfaite dans le détail ; le trait *noir* a fait classer dans cette même catégorie des réponses comme *pain noir*, qui ne correspondraient peut-être pas à nos critères sémantiques de classement. Par ailleurs, comme ce trait (*noir*) rentre en compétition avec d'autres traits pour classer les réponses, certaines qui comportaient effectivement le mot *noir* et d'autres traits classificatoires ont été classées dans d'autres classes que la classe "café noir" (exemple : "*quelques carrés de chocolat noir*", qui va se retrouver avec les boissons chocolatées).

Cet exemple est caricatural, mais il illustre une difficulté générale de la classification. Car, en fait (et y compris dans le logiciel que nous utiliserons) tous les traits sont a priori pertinents. Mais certains le sont *effectivement* plus que d'autres dans un corpus donné, et l'arbitrage, en l'absence d'une connaissance préalable des "vraies" catégories, ne peut être fait que sur des critères statistiques. C'est-à-dire que l'on favorise les traits qui sont susceptibles de donner une "bonne" partition d'un point de vue statistique (ce qui ne veut pas dire la partition juste sur le plan sémantique).

Cette procédure empirique, qui sélectionne les traits au vu de leur pertinence classificatoire dans le corpus même, résout la difficulté des classifications a priori, où les traits, par leur choix, leur recouvrement, ou leur niveau de détail, ne permettent pas d'obtenir une partition harmonieuse des objets à classer. Elle évite des classifications du type de celle que Borges (1957, p. 144) fait attribuer par le docteur Franz Kuhn à "une certaine encyclopédie chinoise intitulée "Le marché céleste des connaissances bénévoles" où :

"les animaux se divisent en a) appartenant à l'Empereur, b) embaumés, c) apprivoisés, d) cochons de lait, e) sirènes, f) fabuleux, g) chiens en liberté, h) inclus dans la présente classification, i) qui s'agitent comme des fous, j) innombrables, k) dessinés avec un très fin pinceau de poils de chameau, l) et coetra, m) qui viennent de casser la cruche, n) qui de loin semblent des mouches".

et dont l'effet comique provient de la non pertinence *vis-à-vis du corpus des animaux considérés dans son ensemble* des traits classificatoires choisis, qui sont des traits locaux.

La procédure a cependant l'inconvénient de donner des traits fortement dépendants du corpus utilisé, ce qui peut être embarrassant pour faire des comparaisons entre corpus.

Cette approche est donc purement exploratoire et a pour objet les unités de contexte qui sont, en quelque sorte, des “présomptions de paradigme”. C’est à ces objets que nous appliquons la méthode de classement analogique décrite plus haut.

L’intérêt de notre méthode de calcul est notamment qu’elle permet effectivement, de proche en proche, de reconstituer des paradigmes en rassemblant dans la même classe des énoncés qui n’ont aucun trait en commun. Elle reproduit ainsi le procédé naturel de construction de catégories pertinentes par commutation. Prenons-en un exemple tiré d’une analyse qui sera présentée au chapitre VI, et qui porte sur des réponses à la question *Si je vous dis "bien manger, à quoi pensez-vous?*

Ainsi,

fruit légume viande ou poisson céréales laitages
viandes fruits légumes pain et un coup de rouge ! et du fromage

seront proches l’une de l’autre, mais éloignées de :

à la bonne cuisine à la maison avec des produits naturels

qui sera elle-même plus proche de :

une bonne bouffe à la française plats cuisinés maison

Nous ne calculons pas les distances sur les énoncés bruts, mais sur les traits (racines des mots pleins en l’occurrence). Les deux derniers énoncés deviennent :

bon+ cuisin+ maison avec produit naturel+
bon+ bouffe+ français+ plat+ cuisin+ maison

Dans ce cas particulier, les deux uce ont en commun 3 lexèmes (*bon+*, *cuisin+*, *maison*) sur les 6 que chacune contient. Compte tenu de la fréquence d’apparition des mots dans le corpus, la probabilité d’une telle cooccurrence est très faible, et la distance entre les uce est donc très petite. On comprend bien que ces deux énoncés vont se retrouver dans la même classe, mécaniquement.

Mais examinons maintenant le cas suivant :

repas copieux avec entrée plat_résistance et dessert

se retrouve dans la même classe que :

des crudités de la viande et des légumes de la salade et un fruit

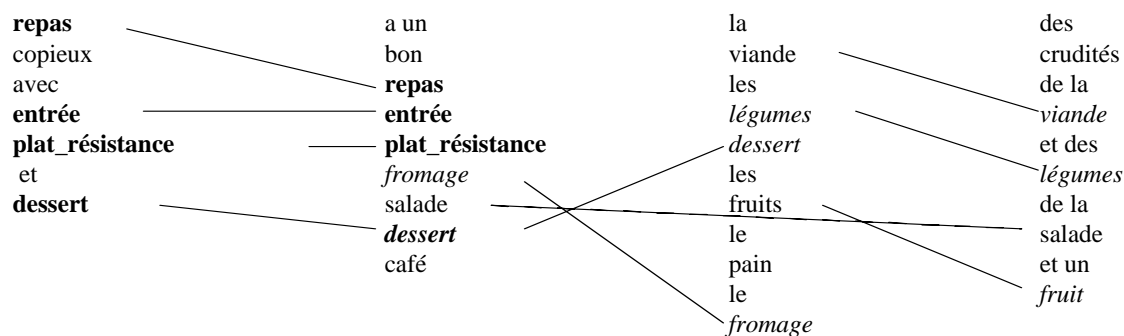
ce qui est sémantiquement satisfaisant, mais à première vue surprenant, puisque ces deux uce n’ont aucun mot plein (actif) en commun. Cela s’explique par la présence dans la même classe d’autres uce qui sont des formulations intermédiaires du même paradigme, ayant des mots communs avec ces deux formes extrêmes, comme :

à un bon *repas* entrée plat_résistance fromage **salade** dessert café
la **viande** les **légumes** dessert les **fruits** le pain le fromage

qui sont proches des deux formes extrêmes, et également proches entre elles par cooccurrence de *fromage* et *dessert*.

Si ces énoncés se retrouvent dans la même classe, c'est que la méthode exploite la redondance du matériau représentationnel. L'existence d'avatars de la représentation sous des formes intermédiaires a construit une chaîne de proximité analogique qui va rassembler les deux énoncés, simulant ainsi le processus de commutation.

L'effet de paradigme dans la classification



V.2.3.2. Le principe de l'interprétation

NB : Le principe d'interprétation fourni ici n'est pas rigoureusement celui sur lequel a été construit le logiciel sur le plan de l'algorithme informatique. Il introduit une représentation fictive des opérations qui se produisent dans la "boîte noire" qu'est l'ordinateur, et viole même, par endroits, leur séquentialité⁸⁰. Néanmoins les calculs réalisés par ALCESTE, le logiciel utilisé (Reinert, 1987b, 1990) reviennent à produire les résultats suivant le principe décrit par la méthode d'interprétation. Cette dernière a l'avantage de faciliter la compréhension de l'esprit du classement et de susciter chez l'analyste une interprétation cohérente avec le principe de classement analogique par traits.

Pratiquement on découvre que différentes uce sont analogues (car elles ont un contenu lexical en commun). On les met dans une même classe (inférence). On considère que cette classe est caractérisée par le contenu lexical commun (abduction).

Ce contenu lexical est alors interprété, à partir de notre connaissance du monde, comme un paradigme. En fait, la combinaison des mots les plus typiques de la classe sert à construire le paradigme (combinaison typique = prototype, on considère que le prototype est l'expression canonique d'un paradigme). Ce paradigme est en lui-même une loi de production, en ce qu'il est la classe de toutes les expressions syntaxiques de ses commutants sémantiques, par homologie (niveau sémantique), allotaxie (niveau syntaxique) et allographie (niveau lexical).

Le principe qui guide l'interprétation est donc abductif :

⁸⁰ On se reportera à l'annexe 2 pour une description exacte de la méthode.

Lorsqu'on compare plusieurs expressions, on constate que :

(1) - plusieurs syplexes (Xi) possèdent le trait "a"

On en induit :

(2) - il existe *probablement* une classe A de syplexes dont "a" est un trait caractéristique

soit : il est probable que (si Xi contient a, alors Xi appartient à A)

On abduit de (1) et (2) :

(3) - alors Xi fait partie de la classe A.

Pour prendre un exemple concret, la classe "petit déjeuner classique" interprétée à partir du contenu lexical commun des uce qu'elle contient, est considérée comme le paradigme : *absorption conjointe de boisson chaude et de solides panifiés tartinés*. Elle peut s'exprimer au niveau homologique par la combinaison des homologues sémantiques de chacun de ses termes.

absorption	boisson chaude	solide panifié
manger	café	pain
boire	thé	tartine
absorber	boisson	...
prendre
...

Au niveau syntaxique et lexical, toutes les variations autorisées par la langue naturelle sont des expressions admissibles (productions conformes au paradigme).

Exemple :

Je prends du café et des tartines

Café au lait, pain beurré

L'analyse fine des repas "corrects" démontre qu'il existe d'ailleurs une "grammaire" locale qui régit les énonciations admissibles (Fischler, 1990, pp. 27-36). Par exemple, dans le cas du petit déjeuner "classique", nous avons pu mettre en évidence la grammaire locale suivante, respectée (y compris dans l'ordre d'énonciation) par plus des deux tiers des instanciations :

Petit Déjeuner = boisson chaude + {solide panifié} + {autres produits}

Les éléments entre accolades sont facultatifs.

boisson chaude = boisson chaude + {précisions boisson}

boisson chaude = café, thé, chocolat, lait, Ricorée, chicorée...

précision boisson = au lait, sucré, sans sucre, chaude, avec du citron...

solide panifié = solide panifié + {précisions solide }

solide panifié = pain, biscottes, croissant, tartine, gâteaux, biscuit, baguette...

précision solide = grillé, avec du beurre, avec de la confiture, frais, de la veille...

autres produits = jus d'orange, céréales, yaourts, fromage...

Par exemple, *café noir, une biscotte beurrée* suit la grammaire.

boisson chaude = café {noir }

solide panifié = biscotte {beurrée }

autres produits = Ø

De même que café au lait, pain frais, beurre, confiture, un yaourt.

boisson chaude = café {au lait }

solide panifié = pain {frais, beurre, confiture }

autres produits = yaourt.

Par contre, *beurre, pain, un café* ne suit pas la grammaire.

(Beaudouin et al., juin 1993)

On retrouve ici le principe des scripts (Grize, 1989). La grammaire d'énonciation reflète quelque chose de "l'enchaînement des choses du monde". Ici, les petits déjeuners sont décrits dans une séquence qui correspond à la fois à une séquence de préparation, et à une mise en avant de l'élément le plus typique (boisson chaude).

Comme on le voit, cette méthode, bien qu'imparfaite, présente l'avantage d'être opératoire, et de construire naturellement du sens à partir du matériau. Il faut cependant rester prudent et lui conserver une valeur *uniquement exploratoire*

Les interprétations et les modélisations éventuelles ne sauraient en aucun cas résulter de la méthode elle-même, mais des connaissances pragmatiques de l'analyste. Cette mise en garde semble une évidence, cependant nous ne saurions la rappeler avec trop de vigueur, car l'expérience montre que l'aspect séduisant des résultats, et le caractère fortement projectif que leur confère le fait que chaque trait est un mot, est une tentation permanente pour l'analyste à considérer que ses interprétations ne seraient qu'une explicitation d'une structure révélée par l'analyse.

Il résulte de ce risque que ce type de méthode ne devrait pas être utilisé sans collaboration d'un praticien rompu à l'analyse statistique, afin de garder constamment à l'esprit les artefacts de méthode sous-jacents. Il est à craindre que la facilité d'utilisation des logiciels, et la facilité apparente de l'interprétation ne suscitent une foule d'analyses abusives par des amateurs. C'est précisément ce problème qui a jeté le discrédit sur les méthodes d'analyse factorielle à la française, par suite de leur utilisation à tort et à travers par des analystes insuffisamment formés et avides de "résultats". Rappelons qu'un listing n'a jamais été une analyse à lui seul, et encore moins un "mapping".

V.3. Nos choix techniques

Techniquement, voici nos choix pour les différentes opérations qui ont mené à la construction d'un modèle de la représentation de l'alimentation.

Obtention des corpus

Deux types de corpus ont été principalement utilisés.

Le premier est constitué par une oeuvre collective, le dictionnaire. Dans celui-ci, nous obtiendrons les énoncés en recensant les définitions de termes qui correspondent au paradigme du "manger". Ces énoncés seront obtenus par évocation des associations, en utilisant les indications prévues par le dictionnaire lui-même, qui, pour chaque mot, fournit une liste de mots *analogues* ou *dérivés*. Nous prendrons donc la définition de MANGER, celles de ses analogues, ainsi que celles des analogues de ses analogues. Dans ces derniers, nous excluons les définitions correspondant à des sens trop peu pertinents (homonymes intempestifs).

Le second type de corpus est constitué d'énoncés obtenus par associations libres auprès d'échantillons représentatifs de la population française, à propos du mot "manger" ou de l'expression "bien_manger". Ces énoncés, obtenus en réponses à des questions ouvertes par interrogation orale lors d'enquêtes, sont retranscrits manuellement et saisis sous forme informatique.

Réduction des corpus

Chaque corpus obtenu est découpé en énoncés de taille approximativement égale (quelques dizaines de mots au plus). Il est dès lors considéré comme un échantillon de ces énoncés produit par le corps social à propos de l'objet "manger". Chaque énoncé est repéré par son lieu d'expression originel (lieu de définition, locuteur individuel). Ce repérage permet, dans le traitement ultérieur (c'est surtout vrai pour les réponses aux questions ouvertes), de situer quel groupe dit quoi.

Les énoncés sont ensuite réduits à des syplexes de cognèmes. En l'occurrence, les cognèmes sont ici représentés par des racines lexicales. Ceci est obtenu par les opérations suivantes :

- a) *Reconnaissance* et élimination des mots-outils (articles, prépositions, verbes auxiliaires...).
- b) *Lemmatisation*, c'est-à-dire réduction des différentes flexions d'une même forme (conjugaison, déclinaison...) à la forme canonique. Les verbes sont ramenés à l'infinitif, les mots au singulier, les adjectifs au masculin singulier...
- c) *Stemmatisation*⁸¹. Par reconnaissance des suffixes, les mots appartenant à la même famille morpho-sémantique (par exemple les formes verbale, adjectivée et substantivée d'une même racine) sont réduites à la racine lexicale.

⁸¹ Le terme a été introduit par Le Roux (1993) pour désigner cette réduction par troncature de la lemmatisation proprement dite.

Selon la complexité du texte à réduire, on a combiné ou non les opérations b) et c)., Pour les corpus tirés du discours oral, au vocabulaire simple et à la structure syntaxique réduite à sa plus simple expression, une lemmatisation par reconnaissance des suffixes a été suffisante. Cette lemmatisation a été réalisée par le logiciel ALCESTE (Reinert, 1983a, 1987b). Pour les textes issus du dictionnaire, dont le vocabulaire est extrêmement riche et la structure syntaxique complexe, on a utilisé un analyseur syntaxique par couches (Constant, 1991) très performant et capable de résoudre les ambiguïtés les plus difficiles (l'analyseur travaille évidemment alors sur le texte *avant* élimination des mots-outils).

Cette opération peut être précédée, dans le cas des corpus de dictionnaire, par une réduction sémantique préalable qui ramène à un représentant unique une classe de synonymes, divers hyponymes d'un hyperonyme unique, ou des représentants d'un même groupe morpho-sémantique. On a utilisé pour le corpus du dictionnaire un réseau sémantique de 20 000 noeuds conceptuels à quatre niveaux de liens (Pigamo, 1990) mis au point par la société Langage Naturel SA et adapté suivant nos spécifications⁸².

Les opérations de réduction syntaxique et sémantique sur les dictionnaires, plus complexes, ont été rendues nécessaires par la richesse considérable des corpus en termes lexicaux, qui dépasse les capacités techniques du logiciel, limité à un vocabulaire efficace de 10 000 mots dans la version utilisée. Comme on l'a montré par ailleurs (Beaudouin et Lahlou, 1993), ces opérations n'introduisent, curieusement, pas de modifications substantielles du résultat final, en raison de la nature extrêmement redondante et robuste des corpus linguistiques.

Construction des classes

Les énoncés ainsi réduits ont été soumis à une classification descendante hiérarchique (Reinert, 1983a, 1983b, 1986), par le logiciel ALCESTE, dont nous avons utilisé une version avancée adaptée à nos besoins spécifiques, notamment en ce qui concerne la taille du vocabulaire et des corpus traitables, qui excédaient les possibilités du logiciel originel. Le volume de calcul a nécessité le portage du logiciel sur une plate-forme puissante (SUN 10-41, 128 Mega de RAM)⁸³.

Représentation graphique et interprétation

A partir des fichiers issus d'ALCESTE, on a procédé à une interprétation suivant le principe exposé plus haut ; celle-ci a consisté à repérer les traits typiques de chaque classe et à en inférer les paradigmes générateurs, qui sont explicités en langage ordinaire.

Une analyse en composantes principales a ensuite été faite sur les énoncés, caractérisés sur la base de leur lien avec les classes. Celle-ci a fourni des représentations graphiques en trois dimensions dans laquelle les mots sont situés les uns par rapport aux autres en fonction de leur fréquence de cooccurrence dans les énoncés. Cet espace est interprétable comme un *champ de connotation* de ces

⁸² Les résultats, analogues à ceux ici présentés, ne seront pas exposés.

⁸³ Ces limites sont caduques avec la version publique 3.0, sortie depuis.

mots dans le contexte de d'alimentation. Seules des projections bidimensionnelles sont, évidemment, présentées sur papier.

Lien entre représentations et comportements

A partir d'un fichier d'enquête contenant à la fois une question ouverte sur le bien_manger et plusieurs centaines de variables sur les comportements, on a, dans un premier temps, identifié de grandes classes comportementales, par des méthodes de classification en cascade effectuées sur infocentre lourd - CIRCE⁸⁴ - avec le logiciel SPAD) qui seront exposées dans le chapitre VII. Ces classes sont mises en relation avec le vocabulaire des individus à l'aide d'une procédure qui permet de repérer les mots caractéristiques de chaque classe. Cette procédure, inspirée de celle développée par Lebart (1982) a été implantée sur le logiciel SAS, qui a également servi à réaliser divers calculs présentés dans le chapitre VIII.

Insistons sur le fait que la partie "solide" de la méthode est constituée par le principe de recueil (associations libres) et notre théorie de l'interprétation. L'application logicielle s'est faite sur un logiciel particulier (ALCESTE) parce qu'il nous a paru, après divers essais (Beaudouin et Lahlou, 1993), être le plus performant disponible aujourd'hui pour ce type de travaux.

L'algorithme de classification descendante hiérarchique (CDH) pourrait néanmoins être remplacé par d'autres techniques, telles que celle de la classification ascendante hiérarchique utilisée dans SPAD.T (bien que moins robuste), la méthode de Condorcet (Marcotorchino et Michaud, 1979, 1981, Warnesson, 1985 ; Bedecarrax, 1988, Marcotorchino, 1989), des méthodes de segmentation "osmotique" (Deffuant, communication personnelle), l'analyse de similitude de Flament. L'état de l'art dans le domaine évolue très vite. Une limitation importante de la CDH tient à la non prise en compte de l'ordre des signes dans les syplexes lors des calculs. Cette limite devra être tournée dans des applications ultérieures, en utilisant, par exemple, la distance de Levenshtein (Deroubaix, 1993) qui sert dans la comparaison de séquences de bases pour l'analyse des chaînes d'ADN.

La méthode et son principe étant décrits, nous allons maintenant passer à l'analyse du matériau.

⁸⁴ Centre Interrégional de Calcul Electronique du CNRS.

VI. Manger tel que l'évoque un dictionnaire

"Mentalement et physiquement, l'homme est l'habitant, pendant la majeure partie de sa vie, d'un univers purement humain, et en quelque sorte, "fabriqué-maison", creusé par lui-même dans le cosmos immense et non-humain qui l'entoure, et sans lequel ni cet univers, ni lui-même, ne pourraient exister. A l'intérieur de cette catacombe privée, nous édifions pour nous-même un petit monde à nous, construit avec un assortiment étrange de matériaux : des intérêts et des "idéals", des mots et des technologies, des désirs et des rêveries en plein jour, des produits ouvrés et des institutions, des dieux et des démons imaginaires. Là, parmi les projections agrandies de notre propre personnalité, nous exécutons nos bouffonneries curieuses et perpétons nos crimes et nos démences, nous pensons les pensées et ressentons les émotions appropriées à notre milieu fabriqué par l'homme, nous chérissons les folles ambitions qui seules donnent une signification à la maison de fous." (Aldous Huxley, 1954) .

Où l'on interroge le Grand Robert par la méthode de l'association libre. Où l'on dégage, à partir du corpus obtenu, les noyaux de base de la représentation du manger, qui sont : LIBIDO, PRISE, NOURRITURES, REPAS, REMPLIR, VIVRE. Où il se démontre donc que notre technique permet, par l'analyse du discours, de trouver les éléments prévus par la théorie des représentations sociales.

VI.

L'homme s'est construit, en société, un monde propre subjectif, un *Umwelt* (Von Uexküll, 1956). Nous partageons ce monde grâce au tissu des représentations sociales, vaste hologramme dont chacun porte en lui une partie.

Borges, dans une de ses Fictions (Tlön, Uqbar, Orbis Tertius, 1941), se plaît à imaginer qu'une société secrète, dans un travail qui s'étend sur des siècles, construit une encyclopédie décrivant un monde fictif, Tlön ; et qu'elle introduit subrepticement, progressivement, celle-ci dans les encyclopédies de notre monde réel, si bien qu'à la fin notre monde devient Tlön.

Sous cette fiction repose une idée profonde : notre société se construit en certains lieux des modèles d'elle-même, où elle formalise sa vision du monde. Ces lieux sont les encyclopédies et les dictionnaires ; et ces modèles sont aux représentations sociales que chacun de nous partage ce que le mètre-étalon en platine iridié conservé au pavillon de l'Institut International des Poids et Mesures, à Sèvres, était à toutes les règles graduées et aux mètres pliants du monde : la norme de référence.

L'encyclopédie, et sa version tournée vers la langue, le dictionnaire, figurent sans doute parmi les plus hautes réalisations culturelles de l'humanité. C'est par là que notre espèce essaie de formaliser l'ensemble de ses acquis depuis les origines ; ce sont des monuments au savoir, à la construction duquel elle délègue ses cerveaux les plus prestigieux, comme à l'Académie Française. Ce faisant, elle a conscience qu'elle crée quelque chose qui transcende la vie de l'individu (les académiciens sont d'ailleurs les "immortels"). Encyclopédies et dictionnaires sont les dépositaires de la culture humaine, les versions modernes du dieu omniscient, les arbitres du savoir, les parangons de la connaissance. Ils sont un concentré de culture, une sorte de code génétique de la civilisation à partir duquel une poignée d'individus pourrait reconstruire l'ensemble du monde réel. Ce n'est pas par hasard que la *Fondation* de la célèbre saga de science fiction d'Isaac Asimov (1951), communauté scientifique pluridisciplinaire destinée à assurer la survie de la civilisation humaine à un empire interstellaire décadent, a pour objet d'écrire une Encyclopédie.

Construction collective par excellence, l'encyclopédie fixe dans des formes compréhensibles par tous une référence sociale commune, et joue le rôle de source et d'autorité légitime et universelle. On peut parier sans crainte qu'un sujet naïf muni d'une encyclopédie serait capable de résister victorieusement à l'influence de bien des groupes dans nos expériences perverses de psychologie sociale.

L'encyclopédie se réfère aux objets du monde, et le dictionnaire aux mots. Mais ils sont finalement assez proches comme le démontre Meschonnic (1991), et comme le confirme leur lecture même

superficielle. On peut à bon droit considérer les deux comme des tentatives de décrire l'Umwelt de l'homme de manière systématique⁸⁵.

Les encyclopédies et les dictionnaires contiennent de la représentation publique au sens de Sperber (1986, 1989). Publique pour tous, elle est notamment d'accès facile au chercheur. Il y a là un extraordinaire gisement de connaissance sociale qui commence seulement, grâce aux méthodes modernes d'analyse de corpus massifs de texte, à s'ouvrir à l'investigation psychosociale (Lahlou, 1993c, 1994 a, b, c). Gageons que dans quelques années, quelques mois peut-être, on pourra sans peine traiter d'un coup l'ensemble d'une encyclopédie et dégager ainsi les structures de l'Umwelt que l'homme s'est construit.

En attendant ce moment grandiose, nous allons modestement considérer les dictionnaires comme des sources par lesquelles s'exprime la connaissance sociale. Et nous allons froidement en interroger un gros, le Grand Robert, dans sa version électronique, par la méthode des associations libres en utilisant les listes de synonymes, analogues et dérivés qu'il fournit après chaque définition. Nous allons traiter le corpus obtenu par la méthode que nous avons développée dans les chapitres précédents. Nous espérons en apprendre comment la société se représente le domaine qui nous occupe ici : l'alimentation.

VI.0.1. Construction du corpus

Par rapport à l'encyclopédie, le dictionnaire offre théoriquement l'avantage d'être un système fermé et entièrement auto-défini, sans référence au monde extérieur : ce sont les mots qui sont les objets désignés ; nous nous situons alors dans un univers discursif cohérent. Pratiquement, l'avantage est que tous les mots utilisés comme traits de description y figurent également comme entrée de définition. On a donc un réseau dans lequel tous les traits ont le même statut, contrairement à l'encyclopédie où seuls les mots "importants" ont une entrée.

Le grand Robert est un assez gros dictionnaire, puisqu'il représente, dans la version électronique qui sera ici utilisée, plus de 150 000 pages de format thèse (1500 signes par page)⁸⁶. Il contient 100 000 entrées "depuis la lettre A jusqu'à l'onomatopée ZZZ" soit 80 000 formes canoniques et des formes fléchies, 160 000 citations et 1000 000 de renvois analogiques. C'est, selon son directeur "un outil au service de la culture" (Rey, 1989).

Pour lui appliquer la méthode d'association libre, nous allons utiliser son aspect analogique. Le Robert Électronique fournit pour chaque entrée lexicographique plusieurs types d'énoncés. D'abord,

⁸⁵ "(...) le langage n'est pas plus fait de mots que les encyclopédies n'énumèrent des personnes ou des objets. Ces listes ne tiennent que parce qu'on projette de la langue sur des choses, et du discours sur la langue." Meschonnic, op. cit. p. 9.

⁸⁶Sous forme imprimée, 9 volumes, totalisant 9 440 pages.

une définition de chacun des sens du terme. Ensuite, une liste des synonymes, analogues homonymes, dérivés et contraires, enfin, une liste de citations illustrant les divers sous-sens. Dans chaque définition, les mots précédés d'un > renvoient à ceux dont la consultation de l'article est considérée par les auteurs du dictionnaire comme pertinente.

Nous allons donc, dans cette première analyse, recueillir ces associations, comme si le Grand Robert était un *porte-parole* de notre culture, en nous reportant aux définitions des analogues et dérivés. Pour "manger", nous disposons ainsi d'une première liste d'analogues, et chacun d'eux va nous fournir, à son tour, une liste d'analogues. Nous nous arrêterons aux mots de ces deux premières listes. Sinon, on risque fort de se retrouver avec l'ensemble des 100 000 entrées du dictionnaire, car, comme chacun sait, la langue est un tissu continu.

Les définitions ont été extraites manuellement du Grand Robert Électronique (édition 1991). D'abord, la définition détaillée du mot manger (renvoyée en annexe 3 en raison de sa longueur) a été prise.

Voici la définition abrégée :

1. MANGER v. tr.

_ 1. [a] Avaler pour se nourrir (un aliment solide ou consistant) après avoir mâché.

[b] Porter à la bouche, mâchonner sans avaler.

_ 2. Dévorer (un être vivant, une proie).

_ 3. Absolt. Absorber, prendre des aliments (en général, et notamment au cours d'un repas).

_ 4. Prendre un repas*, ses repas.

_ 5. (1422, p. p.). Ronger (insectes, rongeurs).

_ 6. (1682, mar.). Faire disparaître en cachant, en recouvrant.

_ 7. (1669). Fig. Manger ses mots, la moitié des mots, les prononcer indistinctement.

_ 8. (1660). Absorber, consommer, user.

_ 9. Manger qqn, son argent, le ruiner, lui prendre toute sa fortune.

>SE MANGER v. pron. (sens passif). Le fromage se mange avant le dessert.

Dans la définition détaillée, tous les *mots* importants qui renvoient à d'autres définitions (précédés d'un > dans le dictionnaire) ont été retenus, ainsi que la liste des synonymes ou analogues (pour dire vite, nous parlerons dorénavant de *mots associés*) de *manger* fournie par le dictionnaire. Ensuite, les *définitions* de chacun de ces mots ont été incluses dans le corpus.

"Manger" nous fournit la liste d'associations suivante :

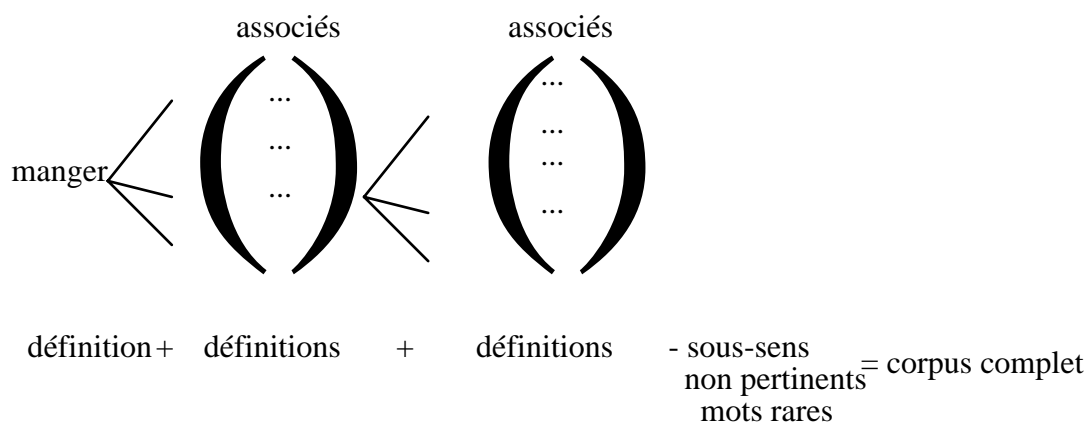
1. MANGER v. tr. //>> Absorber, avaler, consommer, dévorer, ingérer, ingurgiter, prendre; fam. becqueter, bouffer, boulotter. //>> Croquer, grignoter, gruger [vx], mâcher, mastiquer, ronger //>> Avaler, gober //>> Déguster, savourer //>> Aliment, mets, nourriture, pitance; – pop. Becquetance, bouffe... //>> Comestible, mangeable //>> Immangeable, incommestible. //>> Régal //>> les suff. -

phage, -vore. //>> Trempette. //>> Végétarien, végétalisme, végétarisme. //>> Goûter (à), prendre (de), tâter (à). //>> Attaquer, entamer. //>> Toucher. //>> Régime //>> Nourrir (- Boire, cit. 5). - //>> Buffet (danser devant le), ceinture (se mettre la); claquer (du bec), crever, mourir (de faim). //>> Repas (- Agape, cit. 2). //>> Carnassier [cit. 1], carnivore; proie //>> Frugivore, herbivore...; brouter, paître, pâturer, viander //>> Pain. //>> Manducation //>> Dévorer (des yeux). //>> Adorable, charmant (- Il est à croquer*). //>> Alimenter (s'), nourrir (se), et les pop. becqueter, bouffer, boulotter, brichetonner, briffer, casser (la croûte*, la graine), croustiller, croûter, grailler, tortorer; et aussi bec, bouche, gueule. //>> Appétit (cit. 6 et 16), faim (cit. 3, 5, 8 et 16). //>> Bâfrer, bouffer, bourrer (se), boustifailier, briffer, dévorer, empiffrer (s'), emplir (s'), engloutir (cit. 2 et 3), 2. friper, gaver (se), goberger (se), gobichonner, godailler, goinfrer (se), gorger (se), gueuletonner, lester (se), piffrer (se). - (fam. ou pop.) Affûter ses meules, s'en donner par les babines*, se caler* les joues, s'emplir, se garnir, se remplir l'estomac*, le jabot*, la panse, le sac*, le ventre*; s'en coller dans le fusil*; s'en foutre, s'en mettre jusque-là, jusqu'aux yeux, plein la gueule, la lampe, la panse; s'en donner jusqu'à la garde*; jouer, travailler de la mâchoire, des mandibules; se taper la tête, la cloche... //>> Avaleur, bâfreur, glouton, goinfre (cit. 4 et 5), goulu (cit. 1), mangeur (gros), morfal (fam.), ogre. //>> Repas; bombance (faire), gueuleton, ripaille, ventrée... //>> Surcharger [son estomac] //>> Gargoter (vx). - (1893; 1873, manger sa faim). //>> Rassasier (se), repaître (se), repu. //>> Refaire (se), restaurer (se), sustenter (se). - //>> Chère (faire bonne chère, chère lie). //>> Régaler (se). //>> Gastronomie (cit.), table (fig.). //>> Gastronomes (cit. 1 et 3), gastrolâtre, gourmand (cit. 1, 3 et 4), gourmet, gueule (fine). //>> Chipoter, grignoter, mangeotter, pignocher. //>> Frugal, sobre. //>> Abstinence, diète (cit. 5); jeûne, jeûner (- Avoir, cit. 35). //>> Jeun (à). //>> Décarêmer (se), vx. //>> Service, table, vaisselle //>> Paître. //>> Auge, mangeoire. //>> Appâter (- Jeter, cit. 11). //>> Gaver, gorger. //>> Collationner, déjeuner, dîner, souper. //>> Table (se mettre à). //>> Commensal, convive, convivialité; tablée //>> Traiter; restaurateur, traiteur. //>> Dévorer; ronger. //>> Dévorer //>> Avaler //>> Bredouiller. //>> Oublier, transgresser. //>> Consommer, consumer. //>> Dépenser, dilapider, dissiper. //>> Claquer (fam.). //>> Mange-tout

Les définitions de ces analogues ont été incluses dans le corpus.

On a ensuite recherché, de la même manière, les mots associés aux mots-associés, en évitant les doublons. Les définitions de ces mots ont également été incluses dans le corpus.

Constitution des corpus tirés du dictionnaire



Le corpus obtenu après ces opérations comporte 588 définitions.

Chacune contient le libellé du nom suivi des différents sous-sens. En voici un exemple court :

INGURGITER v. tr.

(Sujet nom de personne).

_ 1. Rare. [a] Introduire dans la gorge, faire avaler (qqch.) à (qqn). > Enfourner, entonner. Ingurgiter qqch. à qqn. La potion qu'on lui a ingurgitée. S'ingurgiter qqch., l'absorber. "En s'ingurgitant un sévère apéritif" (Huysmans, à rebours).

[b] Ingurgiter ses leçons à un élève. - S'ingurgiter un énorme traité.

_ 2. (1840). Avaler avidement et en quantité (qqch. : aliment, boisson). > 1. Boire, déglutir, engouffrer. Faire ingurgiter qqch. à qqn.

_ 3. (1856). Absorber massivement un savoir sans pouvoir l'assimiler.

> Apprendre.

Comme on le voit, une définition comprend non seulement l'explicitation du sens, mais aussi du métalangage lexicographique (ex : "*Rare*"; "*(1856)*"; "*Analogue au premier emploi attesté, mais l'usage mod. - déb. XIXe - est plutôt une métaphore du sens 1 qu'une continuation du moy. franç.*") ainsi que des abréviations. Ces incises ont été conservées car, compte tenu du mode de traitement informatique, elles n'influencent pas l'analyse (elles sont réparties uniformément sur le corpus et sont par ailleurs trop peu fréquentes pour former une classe conservée par l'analyse). Cependant, certains termes qui revenaient très fréquemment comme TECHN., LOC., FIGUR. SYN., FAM., VX, LITTER. ont été mis en variables supplémentaires (elles ne jouent pas de rôle actif dans l'analyse et servent simplement à illustrer les classes).

Les mots du corpus sont assemblés en plus de 3730 paragraphes, qui délimitent ainsi plus de 2000 sous-sens.

Le corpus obtenu par cette méthode répond bien aux spécifications théoriques qui ont été imposées dans le chapitre IV : il est constitué d'énoncés naturellement associés dans la langue au syplexe central (*manger*). Le mécanisme d'association est ici le lien canonique de représentation : les énoncés sont l'expression en extension, sous forme de syplexes de mots de la langue naturelle, des représentations des termes associés, au sens où nous avons dit (III. 5. 4.) que :

terminologie : si un syplexe a un nom, ("X"), on pourra dire, abusivement (réification), qu'il est la représentation de "X".

Les biais que nous pouvons rencontrer sont dus à la construction du dictionnaire lui-même (on sait qu'il existe certaines particularités systématiques dans les associations et les renvois qui proviennent de la sous-culture des auteurs, qui font que, par exemple, le Robert et le Larousse ne sont pas strictement identiques). Nous faisons l'hypothèse que ces biais ne sont pas dirimants pour notre recherche, puisque le Robert, considéré comme un bon instrument, est effectivement utilisé comme outil de référence par une grande quantité de linguistes, d'enseignants, et d'hommes de la rue.

VI.0.2. Traitement du corpus

Nous avons raccourci le corpus : quelques sous-sens manifestement très éloignés, et relevant plus de l'homonymie que du sous sens, ont été supprimés.

ex: pour INTEGRER, le sens _1 :

_ 1. V. tr. (1700). Math. Effectuer l'intégration de. Intégrer une fonction, calculer son intégrale. - Absolt. Machine capable d'intégrer. > Intégrateur.

Certaines énumérations dans les définitions qui ne comportaient pratiquement que des hapax (mots n'apparaissant qu'une fois dans le corpus) ont été supprimées, par exemple les noms de spécialités fromagères (*cancoillotte, géromé ou gérardmer, livarot, maroilles, mont-dore, munster, pont-l'évêque etc.*) dans l'entrée "FROMAGE" ou les appareils utilisés pour leur fabrication : *cageron, cagerotte, cannelon, caserel, caserotte, clisse, éclisse, couloire, faisselle, fréchelle, panier, poche...* Idem pour la liste des fruits dans la définition de FRUIT, etc. On a conservé certains mots rares, qui présentaient un intérêt historique ou comportemental par exemple :

XÉROPHAGIE n. f.

_ Ancienn. Dans l'Église primitive, Jeûne du carême, pendant lequel les xérophages ne mangeaient que des aliments "secs" (pain, fruits, légumes crus).

ou

IMPANATION n. f.

_ Relig. (théol. chrét.). Coexistence du pain et du corps de Jésus-Christ dans l'Eucharistie. L'impanation, doctrine luthérienne.

Par contre, certains mots vraiment trop inusités qui ne sont que des synonymes d'autres mots déjà inclus dans le corpus ont été éliminés :

ARCHITRICLIN n. m.

_ Hist. Dans la Rome antique, Celui qui dirigeait les esclaves servant à table (> Triclinaire), présidait à l'ordonnance d'un festin. - (XVI^e, Rabelais). Par ext. Vx. Celui qui organise un repas.

GOULAFRE ou GOULIAFRE adj. et n.

_ Régional (Belgique, Nord-Est). Goinfre, glouton.

DÉR. Gouliafrée.

Ceci est également valable pour certains mots qui sont des dérivés légitimes, mais nous paraissent un peu trop hors champ.

MÂCHURE n. f.

_ 1. (1803). Techn. Mâchures du drap, du velours : parties où le poil n'a pas été coupé net par les forces, a été écrasé.

_ 2. (1867). Méd. Vx. Mâchures d'une plaie : bords écrasés et irréguliers d'une plaie contuse (> Contusion; mâcher).

Soulignons que les analyses effectuées sur le corpus complet, avant élimination des sous-sens et des mots "bizarres", donnent en substance les mêmes résultats. Le taux de classement est cependant légèrement inférieur, et une partie du vocabulaire trop spécialisé, constitué d'hapax, avait été éliminé par le logiciel. C'est pourquoi nous avons préféré présenter ici l'analyse sur le corpus "nettoyé", qui présente des caractéristiques statistiques meilleures. Ceci ne change rien au grandes lignes de l'analyse obtenue, qui reste remarquablement stable grâce au caractère très redondant des énoncés de dictionnaire.

VI.0.3. Analyse

Le corpus complet (1 Mégaoctet), et un corpus de base (comprenant seulement les mots-associés de premier niveau : 144 définitions, 300 Koctets) ont été rassemblés sous forme informatisée.

Chaque définition constitue une Unité de Contexte Initiale (uci) (cf. chap. V. 2. 3. 1. et Annexe 2). Chaque uci est découpée en Unités de Contexte Élémentaires (uce). Les uci ont été scindées en lignes de moins de 80 caractères. Une uce est constituée d'une portion de texte ayant au plus de 2 ou 3 lignes de longueur, la coupure s'effectuant par reconnaissance d'un "délimiteur fort" (point, point virgule ou deux points, etc.), ou, à défaut, d'un délimiteur faible (virgule).

Dans un premier temps, le corpus a été analysé par le logiciel ALCESTE (Reinert, 1987b), dans une version avancée portée sous station de travail SUN 10-41 en raison de la taille importante du corpus. Divers logiciels, à des stades plus ou moins expérimentaux, spécialement modifiés suivant nos spécifications, ont été utilisés. On a notamment fait des essais utilisant un analyseur syntaxique par couches (Constant, 1991) qui réalise une lemmatisation presque parfaite (99,7% de bonne réductions) et un réseau sémantique à 20 000 noeuds de concepts et quatre types de liens (Pigamo, 1990) développés par la société Langage Naturel SA. Une grande quantité d'analyses ont été effectuées, avec des méthodes plus ou moins sophistiquées et des variantes dans le paramétrage (variation dans la taille des uce, classifications simples ou multiples, etc.). Ces analyses livrent toujours la même structure des éléments de base de la représentation, avec des variations minimales sur les éléments périphériques. Dans la mesure où nous cherchons ici à montrer l'intérêt de notre méthode pour la psychologie sociale, nous avons délibérément choisi de présenter l'analyse la plus simple, effectuée avec un logiciel accessible à tous (ALCESTE), en utilisant le plan standard d'analyse (SX) avec les paramètres par défaut. D'autres variantes d'analyse présentent peut-être des résultats plus "jolies", autorisant des interprétations plus spectaculaires, mais là n'est pas l'objet de notre démonstration.

La première analyse qui sera présentée porte sur les analogues de premier niveau (corpus de base). Nous la présentons pour mieux décrire le premier "paradigme de base" de la représentation, le plus étroitement lié à manger. Cette analyse livre ce que Abric (1988, 1993) et Flament (1993) appellent le *noyau central* de la représentation, que nous préférons appeler le Paradigme De Base (PDB),

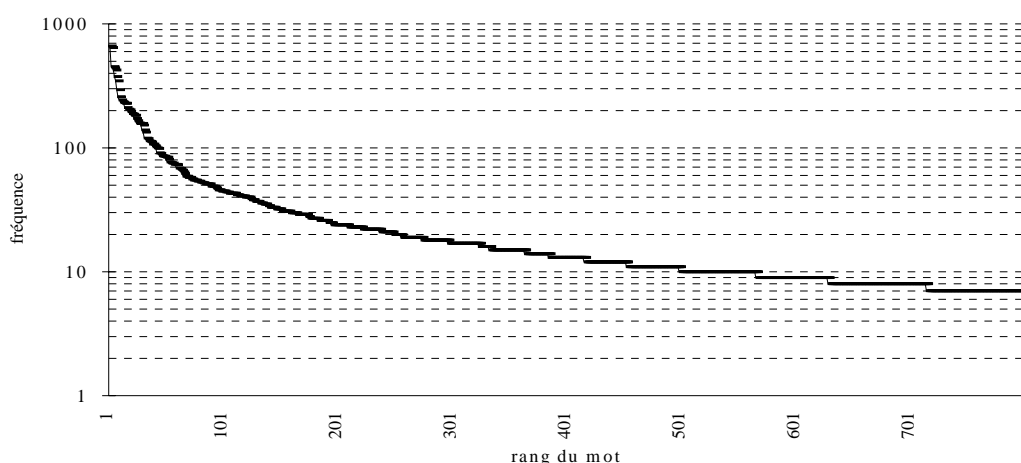
conformément à notre théorie⁸⁷, et qui se retrouve inchangé dans les analyses sur le corpus complet. On présentera ensuite l'analyse sur le corpus complet.

VI.1. Le Paradigme De Base du manger

Le corpus des analogues de premier niveau contenait 1220 uce. 877 mots actifs ont été retenus pour l'analyse.

Ces mots se répartissent d'une manière tout à fait habituelle pour un corpus en langue naturelle (Zipf, 1974, Beaudouin, 1994). Quelques mots sont très fréquents, et la fréquence baisse ensuite de manière exponentielle. On le voit bien sur la "courbe de Zipf" suivante. Une quarantaine de mots seulement occurrent plus de 100 fois dans le corpus de base :

Courbe de répartition des fréquences d'occurrences des mots réduits dans le corpus des définitions (échelle logarithmique)



Les mots les plus fréquents (plus de cent occurrences) sont⁸⁸ :

prendre. (662 occurrences) ; se (646) ; en (450) ; mange+ (443) ; 1 (423) ; qui (376) ; et (348) ; par (295) ; faire. (258) ; qqn (243) ; ne (237) ; *PRENDRE_v (232) ; il (229) ; 3 (228) ; dans (212) ; ou (205) ; table+ (203) ; pour (196) ; aliment+ (190) ; bouche+ (188) ; fig+ (184) ; son (183) ; est (172) ; repas+ (166) ; on (159) ; nour+ (158) ; que (157) ; avec (157) ; touch+ (153) ; sa (139) ; avoir (134) ; mettre. (120) ; loc (118) ; attaqu+ (114) ; être (113) ; sur (112) ; nourrit+ (107) ; qqch (107) ; gueul+ (104) ; aval+ (102) ; ses (100) ; goût+ (99).

⁸⁷Nous préférons réserver le terme "noyau" aux agrégats stables qui apparaissent dans l'analyse sous forme de classes, et celui de PDB à l'articulation de ces noyaux. Car chaque "élément" du "noyau central" risque fort d'être lui-même un noyau central à son tour.

⁸⁸Les mots en majuscules, précédés d'une étoile, sont des entrées de définitions, qui doivent leur forte occurrence à des renvois multiples.

On retrouve sans surprise un effet d'écholalie⁸⁹ avec "*manger*" qui apparaît avec une fréquence très élevée. Les autres mots pleins les plus fréquents sont *prendre, faire, quelqu'un, table, aliment, bouche, repas, nourrir, toucher, attaquer, nourriture, quelque chose, gueule, avaler* et *goût*.

L'analyse livre quatre grandes classes, dominées par une grosse classe qui regroupe près de la moitié du corpus.

Classe 1

Cette classe est de loin la plus grosse. Ses traits caractéristiques sont essentiellement verbaux.

prendre ; touch+ ; attaqu+ ; qqn ; qqch ; entam+ ; main+ ; sujet ; consum+ ; ronger+ ; contact+ ; arme+ ; consider+ ; fort+ ; fondre. ; croqu+ ; atteindre ; adversaire ; ennemi+ ; attrape+ ; feu ; coup< ; détruire. ; tirer. ; pince+ ; agir. ; combat<.

C'est d'autant plus remarquable que le logiciel est "sourd" aux catégories syntaxiques lorsqu'il compose les classes. Cette classe d'appropriation est chargée de connotations violentes, agonistiques, agressives. On retrouve ici le second terme de l'ambivalence repérée par Fischler (1990, p. 134) "*manger c'est à la fois aimer et tuer*". On peut l'appeler la classe PRENDRE, d'après son trait le plus saillant.

On ne sera pas surpris de voir que PRENDRE (de très loin), ATTAQUER et TOUCHER sont les définitions qui ont le plus participé à la construction de cette classe.

Classe 2

Les traits typiques de cette classe sont essentiellement des substances alimentaires, ou des catégories de telles substances.

aliment+ ; nourrir+ ; pain+ ; nourrit+ ; régime ; vivre. ; jeûn+ ; subsistance ; végétal+ ; nécessaire+ ; fourn+ ; privation+ ; lait ; diététique+ ; diète ; élément+ ; viande+ ; nutri+ ; sein ; sustente+ ; âme+ ; amer, sucre+ ; enfant+ ; gâteau+ ; seve+ ; affame+ ; légum+ ; liquid+ ; manque+ ; produit+ ; eau ; boisson+ ; frais ; animal< ; fruit+ ; maigr+ ; chair+ ; élevé+ ; idée+ ; dieu, oeuf+.

On notera la présence en bonne place de *sein, lait*, et, dans un autre ordre d'idées, de *dieu* (*eucharistie* est également un des mots typiques). On verra plus loin dans l'analyse détaillée combien il est intéressant que ces mots figurent dans le noyau définitoire même : l'analyse sur le corpus

⁸⁹Nous empruntons ce terme au vocabulaire psychiatrique (où il désigne la répétition automatique, involontaire, de chutes de phrases du locuteur, que l'on observe dans certaines aphasies ou dans des états confusionnels) dans un sens édulcoré qui n'a évidemment rien de pathologique. Cet effet, déjà signalé (Beaudouin et Lahlou, 1993), et sur lequel nous reviendrons dans l'analyse des évocations par les sujets humains (chap. VIII) s'explique par le "centrage" du processus associatif sur le terme stimulus ; la source y revient mécaniquement lors de l'actualisation des représentations.

complet développe ces aspects sociaux et religieux qui construisent des classes entières. On peut appeler cette classe NOURRITURES.

Les segments répétés le plus typiques de cette classe sont :

mange+ son pain+, métaphor+ et fig+

Il s'agit clairement d'une classe de substances alimentaires. NOURRIR, PAIN, NOURRITURE et ALIMENT sont les définitions qui ont le plus typiquement contribué à cette classe.

Classe 3

Les traits typiques sont surtout des substantifs.

repas+ ; table+ ; dîne+ ; service+ ; vaisselle+ ; soup+ ; buffet+ ; invite+ ; servir. ; déjeune+ ; plat+ ; restaur+ ; dessert+ ; hôte ; trait+ ; convive+ ; cantine ; collation+ ; couvert< ; hôtel+ ; ensemble ; ustensiles ; assiette+ ; laver. ; petit-déjeuner ; régal+ ; région< ; soir+ ; heure< ; ordonn+ ; salle.

Cette classe contient des éléments du repas autres que les aliments : la table, les couverts, les convives, et des précisions situationnelles (horaire, occasion). Elle est centrée sur les aspects sociaux, rituels, et instrumentaux de la prise. Elle fournit des *compléments circonstanciels* de la prise alimentaire. On appellera cette classe REPAS.

Les segments répétés évoquent cette commensalité, en la centrant sur la table.

mettre. sur table+, se mettre. table+, qui servir. repas+, prendre. repas+
soir+

REPAS, BUFFET, SERVICE, DEJEUNER sont les définitions qui ont le plus contribué à cette classe.

Classe 4

Voici quelques traits typiques.

glouton+ ; appét+ ; mange+ ; gourmand+ ; goinfr+ ; goulu+ ; rassasi+ ; empiffr+ ; vorace ; excès ; ogre+ ; avide+ ; assouvi+ ; bafre+ ; faim+ ; appétits ; aspir+ ; carnassier+ ; yeux ; avidité ; contente+ ; loup+ ; désir+.

Il s'agit à l'évidence de mots caractérisant la faim. Celle-ci est cependant présente avec une connotation d'avidité, de voracité, qui caractérise un désir intense. Cette violence, un peu surprenante compte tenu de l'origine du corpus, n'est pas un artefact. Bien au contraire, on verra qu'elle se confirme et se précise sur le corpus complet. On appellera cette classe APPETIT.

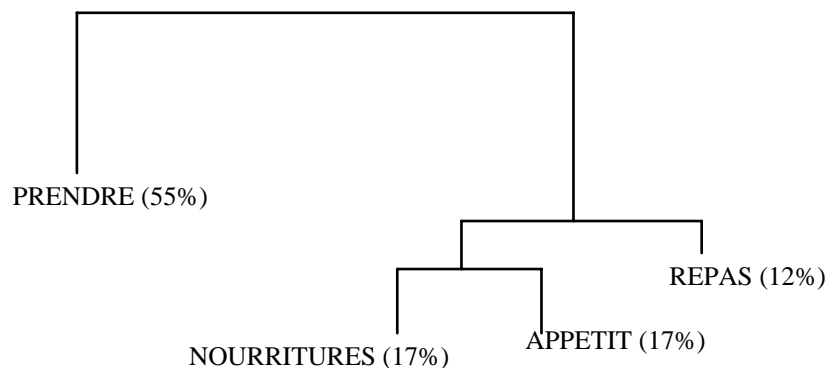
Les segments répétés apportent peu d'information supplémentaire.

glouton+ goinfr+ goulu+, goinfr+ goulu+ gourmand+, mange+ avec excès, bouff+ bouff+ bouff+, empiffr+ se il, faim+ je ne, faim+ je ai.

APPETIT et GOURMAND sont les définitions qui ont le plus participé à la construction de cette classe.

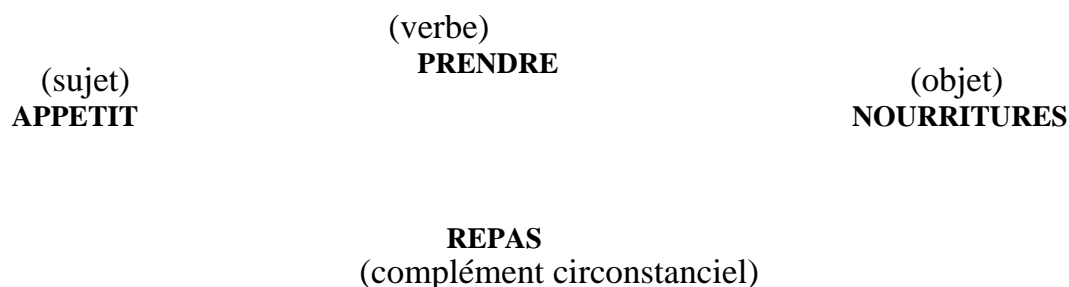
Voici comment s'organise l'agrégation de ces classes.

Arborescence des classes du Paradigme de Base de "Manger" d'après le Grand Robert



Le noyau définitoire nous livre donc une structure proche du modèle linguistique sujet/verbe/objet/complément.

Le Paradigme de Base du "Manger" d'après le Grand Robert



Ces éléments forment le coeur de la représentation, ce que nous appelons le paradigme de base (PDB). Les noyaux sémantiques qui le composent sont remarquablement stables sur le plan statistique.

La représentation du manger s'organise donc autour de quatre noyaux de base : le *désir* (faim, appétit, envie...), la *prise* (prendre, attaquer, attraper...), la *substance nutritive* (aliment, pain, viande...), et le contexte *social et instrumental* (repas, convives, ustensiles).

Ce sont les éléments de base de la combinatoire du *manger*. Retenons pour le moment surtout que :

- le sujet n'est présent que comme volonté, pulsion, désir : l'acteur n'est qu'implicite (ce qui est naturel puisqu'il s'agit de définitions de dictionnaire) ;
- la classe la plus importante est celle de l'action de prendre, avec une nette connotation agressive ;
- les nourritures forment une classe indifférenciée ;

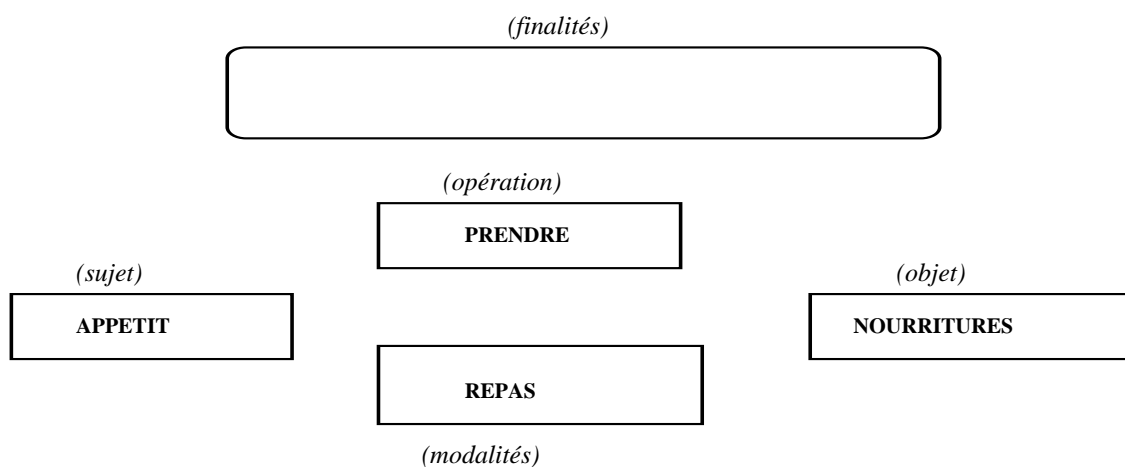
- les compléments circonstanciels sont centrés sur la fonction sociale, et plus exactement commensale, du repas.

Le résultat le plus intéressant et novateur sur le plan technique est que l'on a obtenu la construction d'un sens. En effet, le sens n'est, finalement, que l'association entre des objets. Et l'analyse nous livre, "brut de décoffrage", que *manger*, c'est l'articulation entre les noyaux APPETIT/ PRENDRE/ NOURRITURE/ REPAS. Celle-ci s'articule dans un cadre pragmatique reliant sujet (ou, plus exactement, pulsion), objet, opération, et modalités. Nous avons ici un schéma "agent-action-patient" qui serait

"une représentation implicite, présente dans la mémoire sémantique de tout locuteur, de la causalité humaine - c'est-à-dire de la causalité dans laquelle c'est un être humain qui joue le rôle de cause" (Le Ny, 1989, cité par Cordier, 1991).

Nous nous servons d'un modèle plus général, qui combine un sujet, une opération, un objet, des modalités de l'opération et des finalités. Ici, toutes ces cases sont remplies, sauf celle des finalités, sans laquelle le but de l'action fait défaut. Nous verrons que ce manque se comble dans l'analyse qui suit :

Le paradigme de base du "Manger" d'après le Grand Robert : les classes replacées dans un cadre conceptuel



Ceci peut paraître trivial, puisque nous le savions déjà. Tout l'intérêt réside dans le fait que cette articulation n'est pas une interprétation, ni une définition, mais le *résultat empirique* d'une méthode aveugle et sourde au sens, qui est rigoureuse et reproductible. Que l'on retombe ici sur une évidence est encourageant, et nous incite à penser que, appliquée à des corpus dont le contenu n'est pas connu au préalable, la méthode nous livrera les grandes dimensions du sens sous forme d'un syplexe ou paradigme de base qui articule des noyaux de base.

On remarquera ici que l'analyse sur le dictionnaire, parce qu'elle *explícite* tout, même les évidences, nous livre sous forme de classe l'opérateur pragmatique PRENDRE. Or, on peut s'attendre à ce qu'un tel opérateur soit implicite dans des expressions par des sujets tellement il est évident. C'est d'ailleurs effectivement ce qui se passe, comme on le verra plus loin avec le discours des sujets naïfs. Ce cas

est général, à tel point que le psychosociologue doit aider le sujet à expliciter ces opérateurs pour savoir lesquels il mobilise dans ses associations verbales (Guimelli et Rouquette, 1992). L'opérateur que nous avons ici (PRENDRE) est un opérateur fréquent en raison de son utilité pragmatique. Par exemple, dans leur modèle, Guimelli et Rouquette (1992) le décrivent comme un "opérateur" du schème "praxie". Nous avons donc ici plus qu'une description des représentations : une modélisation des connaissances. C'est-à-dire que l'on explicite les implicites du langage.

VI.2. Analyse sur le corpus complet des évocations du dictionnaire

Examinons maintenant, par l'analyse du corpus complet, comment la combinaison des éléments se précise. Nous allons voir que les associations de second niveau livrent en plus du PDB des problématiques plus existentielles, qui se traduisent par des classes concernant le problème du *choix* et de la *vie*, à forte teneur en connotations morales, éthiques et religieuses, et les métaphores culturelles dérivées de l'incorporation (apprentissage, connaissance etc.).

VI.2.1. Structure du lexique

Le corpus complet comprend 544 entrées de définitions, et a une taille de 1 Mégaoctet. Le lexique comprend environ 17 000 mots différents. Après réduction, nous n'avons conservé que les 10 000 racines les plus fréquentes, et pour la construction des classes, n'ont été actives que les 828 formes apparaissant plus de 22 fois dans le corpus.

On présente ci-dessous les principaux indicateurs lexicaux, avec, à titre illustratif, une comparaison avec le corpus "petit déjeuner", déjà cité (Beaudouin, Lahlou et Yvon, 1993), et ceux des oeuvres complètes de Racine et Corneille. Cette comparaison met en avant l'extrême richesse lexicale du corpus⁹⁰.

⁹⁰ Ces calculs nous ont été aimablement fournis par Valérie Beaudouin (1994) et figurent de façon plus exhaustive en annexe 4.

Indicateurs statistiques de caractérisation des corpus utilisés

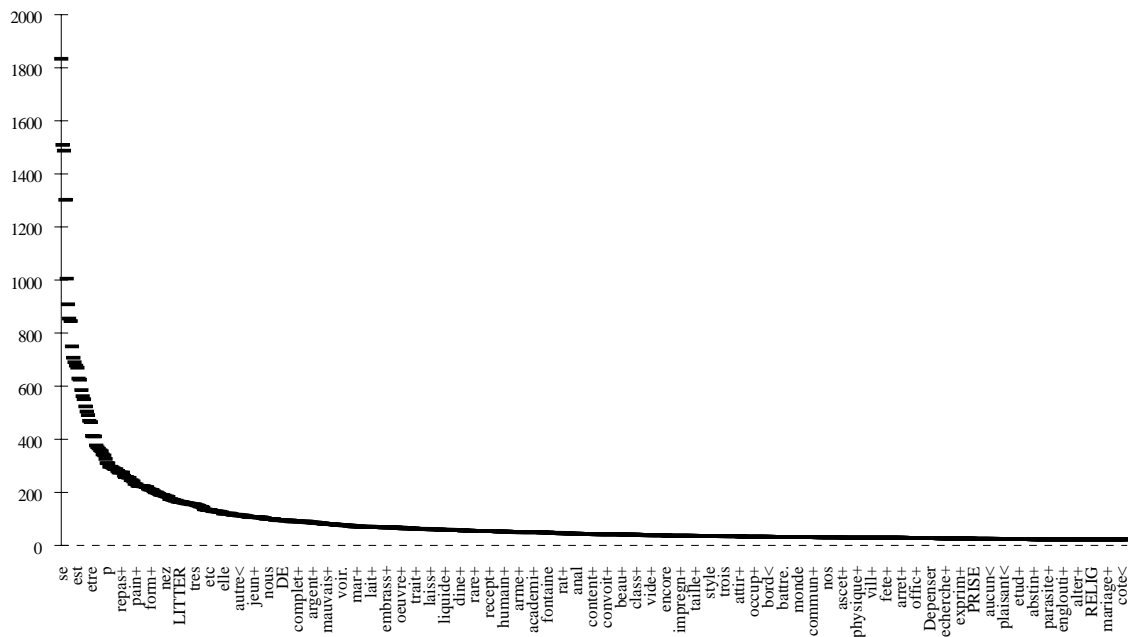
Nom du corpus	V	N	N/V	Fréquence médiane	V ₁ Hapax	V ₁ / V	% V (freq <45)	% N (freq <45)	% N 10 freq max
Manger	16 896	137 576	8,1	118	8734	52	98,1	40,8	19,9
Corneille	14 055	547 297	39	249	5060	36	91,7	13,8	20,0
Racine	9 288	164 845	17,7	151	3805	41	95,5	26,4	19,6
Petit déjeuner	879	11 292	12,8	49	440	50	94,5	29	34,3

Légende :

- V** : Nombre de vocables (étendue du vocabulaire)
- N** : Nombre de mots (étendue du texte)
- N / V** : Fréquence moyenne (Nombre moyen d'occurrences)
- V₁** : Nombre d'hapax : nombre de mots n'apparaissant qu'une seule fois
- V₁ / V** : proportion en vocables de fréquence 1
- % V (freq<45)** : Pourcentage de vocables représentés par les fréquences de 1 à 45
- % N (freq<45)** : Pourcentage d'occurrences représentées par les fréquences de 1 à 45
- % N 10 freq max** : proportion des mots du corpus représenté par les dix fréquences les plus élevées

La distribution des fréquences d'occurrence des formes réduites a une allure conforme à ce que l'on peut attendre d'un texte en langue naturelle.

Répartition des occurrences des formes réduites dans le corpus "Manger" du Grand Robert⁹¹



157 formes apparaissent 100 fois ou plus dans le corpus. On retiendra surtout la liste des mots pleins suivants :

⁹¹On a mis en abscisse les mots correspondant à certaines ordonnées, en en prenant environ un tous les dix rangs, à titre illustratif.

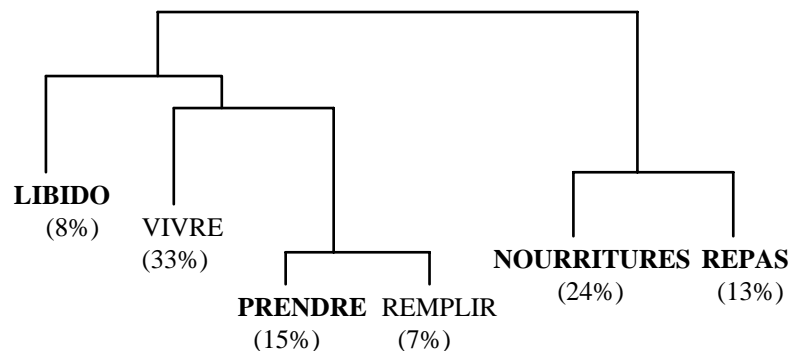
prendre. (1006 occurrences) ; dans (909) ; faire. (854) ; mange+ (586) ; bon+ (551) ; avec (504) ; goût+ (370) ; aliment+ (354) ; servir. (339) ; plein+ (311) ; bouche+ (310) ; boire. (297) ; plus (287) ; chose+ (287) ; sens (280) ; mettre. (275) ; repas+ (274) ; dent+ (274) ; table+ (258) ; bien+ (258) ; sans (255) ; fruit+ (246) ; plat+ (244) ; nourr+ (241) ; pain+ (232) ; emploi+ (230) ; vivre. (224) ; personne (224) ; donn+ (223) ; sentir. (222) ; connaître. (210) ; eau (194) ; rempl+ (189) ; nez (188) ; aim+ (183) ; passion< (175) ; besoin+ (175) ; cuisin+ (172) ; nourrit+ (171) ; viande+ (168) ; parl+ (164) ; ventr+ (163) ; langue< (163) ; recevoir. (162) ; touch+ (161) ; soup+ (158) ; compl+ (157) ; animal< (150) ; gros (149) ; désir+ (146) ; faim (145) ; act+ (143) ; dire. (136) ; homme+ (135) ; envie+ (128) ; appétit+ (127) ; enfant+ (124) ; agréable+ (121) ; aval+ (120) ; attaqu+ (120) ; possed+ (116) ; gueul+ (116) ; parole+ (115) ; vie (111) ; maigre+ (111) ; consomm+ (110) ; verre+ (108) ; jeun+ (107) ; restaur+ (106) ; invit+ (105) ; bouff+ (102) ; boisson+ (100) ; apprendre. (100).

VI.2.2. Les noyaux de base du manger

Dorénavant, pour faciliter la lecture, nous donnerons les noms des classes avant d'avoir décrit leurs traits. Cette procédure anticipe un peu sur l'analyse (que nous avons, évidemment, faite avant le lecteur) dans la présentation des résultats. Mais il faut bien garder à l'esprit que ces noms résultent de *notre* interprétation des traits typiques, et ne sont pas fournis par le logiciel.

L'arbre de classification a la forme suivante (les noyaux du PDB sont en gras) :

Arbre de classification de l'analyse du corpus "Manger" du Grand Robert



VI.2.2.1. LIBIDO

La description de cette classe sera l'occasion de montrer en détail les aides à l'interprétation fournies par le logiciel, sur lesquelles nous insisterons moins par la suite.

Cette classe est presque la même que la classe APPETIT du paradigme de base (PDB), il s'agit encore ici de pulsion. Mais elle est plus générale dans son contenu ; c'est une sorte de généralisation abstraite, en ce qu'elle inclut des désirs non alimentaires. Le caractère intense et primitif apparaît encore nettement avec des traits comme *avidité*, *dévor+*.

Cette classe comme les autres, est caractérisée par des traits très typiques au sens statistique, comme on le voit sur le tableau suivant.

occ. cl.	occ. tot.	%	chi2	trait
87	101	86	869	désir+
62	75	83	587	faim
54	67	81	495	appétit+
47	52	90	494	soif
44	55	80	399	satisfaire.
52	77	68	384	envie+
32	32	100	377	convoit+
31	32	97	352	assouvi+
31	33	94	340	rassasi+
24	27	89	246	avidité
24	28	86	236	apais+
32	48	67	231	dévor+
26	35	74	215	avide+
19	21	90	199	affame+
16	18	89	164	cupid+

Pour les traits (dernière colonne), classés par ordre décroissant de typicité (chi2, avant-dernière colonne), on lit en première colonne le nombre d'énoncés de la classe contenant le trait, comparé (seconde colonne) au nombre d'énoncés contenant le trait dans le corpus entier. Par exemple, 86% des 101 uce contenant le trait désir+ sont dans la classe, tous les énoncés contenant convoit+ sont dans la classe⁹².

Pour dire vite, les classes sont extrêmement typées ; il s'agit là de très beaux résultats d'un point de vue statistique. C'est d'autant plus remarquable que, comme on l'a dit, aucun effort n'a été fait pour optimiser les résultats de l'analyse, puisqu'on a ici utilisé un plan standard qui n'est sans doute pas le mieux adapté à ce corpus particulier. La réaction naturelle du statisticien devant ce type de résultat est un certain émerveillement, et le sentiment profond que la méthode a touché quelque chose de solide dans la structure naturelle des données.

Voici une liste plus complète des traits typiques de la classe LIBIDO classés par ordre de significativité décroissant:

désir+, faim, appétit+, soif, satisfaire., envie+, convoit+, assouvi+, rassasi+, avidité, apais+, dévor+, avide+, affame+, cupid+, content+, besoin+, mourir., arde+, curiosité+, excit+, yeux, passion<, regard+, tendance+, attrait+, glouton+, éprouve+, amour, sexuel+, instinct+, honneur+, avoir, brul+, FIG, moder+, dévorer, soul+, être, aval+, inclination+, CONTR, creve+, apéritif+, goulu+, creus+, proie+, colère, extrêm+, recherche+, aspir+, abstin+, friand+, sensation+, presser.,

⁹² Le chi2 mesure l'écart à une distribution régulière du vocable sur le corpus. Il est d'autant plus élevé que le % dans la classe est "anormalement" élevé.

sentiment+, vouloir., inf+, claque+, argent+, sa, LITTER, physique+,
joi+, viv+, ivre+, METAPHORE, naturel+, 24, force+, porte<, ses,
plaisir<.

On notera ici des synonymes ou analogues du désir (essentiellement alimentaire, mais également sexuel, ou sans connotation fonctionnelle particulière) et de la violence (*dévoré, ardent, extrême, crever, force, avide, mourir...*). La classe se compose de traits homogènes, qui se rapportent à un noyau unique de désir violent, alors qu'on aurait pu ici obtenir un syllexe qui serait lui-même la composée de paradigmes plus élémentaires⁹³.

On remarquera aussi une connotation émotionnelle liée à la satisfaction (*satisfaire, assouvir, content, sensation, joie, ivresse, plaisir...*). On retrouve sans surprise l'importance du plaisir, qui joue un rôle important dans la constitution des préférences alimentaires (voir par exemple l'ouvrage collectif dirigé par Giachetti, 1992, pour un point récent des travaux dans ce domaine). Notons que le sens du désir est essentiellement la vue : c'est une perception de l'objet un peu à distance, contrairement à la satisfaction qui implique une prise de l'objet. Ceci est cohérent avec ce que l'on sait de l'espèce humaine, chez laquelle la vue est le sens dominant de la conscience, contrairement à la plupart des mammifères chez qui l'odorat est prépondérant : ce dernier brille ici par son absence.

Pour voir comment le logiciel procède dans le classement des énoncés, regardons d'abord les énoncés les plus typiques de la classe. La liste se lit de la manière suivante : d'abord, le numéro de l'uce (1720 pour la première ligne). Cette uce peut éventuellement comporter plusieurs lignes, c'est pourquoi le numéro est alors répété sur la ligne suivante. Par exemple, la première uce est en fait :

1720 6921 c'est un/ crève la faim (crever, 27), un meurt de faim. > famélique, / meurt de faim. crier la faim: être pressé du besoin de manger.

Le second chiffre (6921) est la concaténation du numéro de classe (ici : 6), du chi2 de l'uce (ici : 92) avec le numéro de ligne dans l'uce (ici : 1).

1720 6921 c'est un crève la faim (crever, 27), un meurt de faim. >
famélique,

1720 6922 meurt de faim. crier la faim: être pressé du besoin de manger.

1726 6911> appétit, besoin, désir, envie, soif. faim de gloire,
d'honneurs (>

1726 6912 ambition, 1), de richesses (> avidité, cupidité).

1725 6801 c'est la faim et la soif (VX), deux besoins, deux manques. 2.
FIG.

1725 6802 appétit, besoin éprouve. faim intellectuelle.

1698 6701> aspiration, attrait, curiosité, désir, faim (FIGURE.), goût,

1698 6702 passion, soif appétit d'argent, de culture, de gloire.

⁹³ C'est d'ailleurs le cas de façon marginale, puisque l'on trouve des éléments qui ne se rapportent pas au désir lui-même, mais à ses instruments, ou à ses objets : *yeux, regard, argent+, proie*. Le paradigme est donc bien un paradigme sémantique, dans lequel la catégorie grammaticale a peu d'importance : ce qui relie les traits est leur articulation dans l'univers vécu du sujet. On a bien repéré des segments de syllexes à connexion forte, sans plus.

45 6681 (1694). FIG. manger quelqu'un des yeux, le regarder avidement, avec

45 6682 admiration, amour, convoitise, désir; > Devorer (des yeux).

214 6681) des yeux: regarder avec avidité ce que l'on désire ardemment, ce

214 6682 qui intéresse passionnément.

1669 6681 appétit sexuel. > concupiscence, désir+. appétits brutaux. assouvir de

1669 6682 bas appétits.

1731 6681 crève la faim, faim calle ou faim valle, meurt de faim. V. affamer.

1731 6682 HOM. feint (p. p. de feindre), fin.

1833 6681 (1662). PAR EXT. baisers goulus. regards goulus (attention, 28).

1833 6682> avide. amour goulu.

L'examen des énoncés n'apporte ici pas grand chose. En effet, chaque énoncé est polysémique en termes de traits pertinents. Une analyse "à la main" autoriserait pour le premier énoncé (*meurt de faim*) autant une interprétation en terme de connotations morbides qu'en termes de désir intense. Ou, pire, si l'on s'en tient au sens exact, immédiat, l'objet dénoté est la pauvreté et la misère. Or, la mort prend ici dans le contexte de la classe le sens d'un état extrême, d'une sorte de superlatif de la faim, ce qui est cohérent avec le fait que nous trouvions cet énoncé comme le plus typique de la classe. Ceci n'est pas dû à une quelconque intelligence du logiciel, qui retrouverait l'étymologie de cet idiotisme ; c'est dû à ce que la méthode cherche des corrélations larges à travers une grande quantité d'énoncés du corpus, et fait donc émerger des relations profondes. Que celles-ci fassent sens pour nous à travers l'analyse historique (le *meurt de faim* désigne un objet - le miséreux - par métonymie à partir d'un de ses trait les plus saillants - il n'a pas à manger -) provient de ce que la langue est une vaste mémoire collective qui garde dans ses connexions la trace de la genèse de ses concepts. Il existe encore l'expression *mourir de faim*, elle-même liée à tout un paradigme (*crever de désir, mourir d'envie...*) qui est la trace du lien entre l'urgence du désir et la fonction vitale, que nous évoquions à travers une citation de Maslow en introduction (l'homme qui a très faim ne pense qu'à manger, tout le reste disparaît derrière cette urgence). C'est bien parce que le tableau du monde présente une cohérence interne que nous retrouvons des paradigmes solides à travers des énoncés qui, pris un à un, sont aussi ambigus que des fragments d'hologramme.

On voit ici crûment la difficulté d'une interprétation à l'aide de méthodes trop limitées dans le champ qu'elles embrassent, comme les dépouillements manuels à partir d'une grille locale : elles négligent l'importance du contexte global dans lequel est plongée toute représentation. Notre méthode permet de répondre en partie à l'exigence, introduite par la théorie de Moscovici, de prendre en compte le système de pensée de façon holiste pour le comprendre ; ce qu'exprimait Abric à propos de la focalisation trop étroite des dispositifs expérimentaux : l'approche par les représentations sociales pose que, au lieu de se limiter à la situation locale telle qu'elle peut être matériellement décrite ou

contrôlée par un dispositif expérimental, "le sujet ou le groupe aborde et évolue dans les situations qui lui sont proposées avec tout un ensemble d'*a priori*, de systèmes de pensée préétablis, de schèmes interprétatifs." (Abric, 1993, p. 189)

Pour comprendre le sens, il faut donc embrasser bien plus que les seuls énoncés du sujet en situation expérimentale. Nous voyons ici ce que peut signifier concrètement une telle mise en contexte symbolique, et à quelle taille de corpus il faut s'attaquer pour commencer à prendre la mesure de la notion de *signification*, c'est-à-dire le lien entre un syntagme particulier et le reste du monde subjectif.

De fait, le classement des différents énoncés d'une même définition montre que la classification descendante arrive relativement bien à classer chaque entrée de dictionnaire, ou chaque sous-sens. Les parties qui sont les plus ambiguës sont tout simplement non classées. Par exemple, nous voyons que la plupart des uce de *régaler* ont été classés dans la classe 3 (*VIVRE*, cf. infra) mais avec un faible χ^2 ; qu'une partie a été classée dans la classe REPAS et que deux uce (1941 et 1944) n'ont pas été classées.

*RÉGALER_v_TR/

1934 3 011. VX. donner un régal (1. Régal), un divertissement à (qqn), faire/des cadeaux.

1935 3 11 cet époux prétendu doit aujourd'hui régaler sa maîtresse/ d'une promenade sur mer (Molière, dom Juan, I, 2).

1936 3 01 Régaler qqn de/ présents. PAR EXT. je vous recommande surtout de régaler d'un bon/ visage cette personne la (Molière, l'avare, III, 1)(sujet n.

1937 3 11 de/ chose). être un plaisir pour qqn. cette musique régala son coeur. >/ Délecter (vieilli). (1648). iron. Régaler qqn de coups de bâton.

1938 2121/ 2. (1671). MOD., COUR. offrir un festin, un bon repas à (qqn), lui/faire manger ce qui est pour lui un régal (3.). Régaler ses amis.

1939 2 21>/ traiter. Régaler qqn de quelque chose. (croupion, 1), avec quelque chose.

1940 2 51(/ fromage, 2)./ (1709). FAM. payer à boire ou à manger. c'est moi qui régale./ >SE ReGALER v. pron.

1941 0 01/ 1. (1611). faire un bon repas, manger un mets qu'on aime, qu'on apprécie. > festiner (VX), festoyer, fricoter (peu usité).

1942 3 01 se régaler/ de; se régaler avec. > Déguster (supra 3)./ (1820). FIG. 02 se donner un grand plaisir.

1943 3 01/ 2. (XXe) FAM. faire une excellente affaire, un important bénéfice./j'en connais qui se sont régales dans cette opération.

1944 0 01/ DER. Régalade, régaland./ HOM. 1. Régaler.

Un classement à la main aurait sans doute classé dans *REPAS* (cf. infra) l'uce 1941 ; nous voyons que le logiciel est plus sévère. D'une manière générale, le classement n'est valable que dans ses grandes lignes, il fournit une vue impressionniste. Des essais de reclassement à la main nous ont montré que 10 à 30% des uce de chaque classe auraient pu être reclassées ailleurs, et que nombre

d'uce non classées pourraient être attribuées à l'une ou l'autre classe. C'est sans grande importance car au total les résultats ne changent pas qualitativement. Cela nous rappelle cependant qu'il faut être très prudent et ne pas accorder une valeur excessive à la taille exacte des classes, qui ont par nature des frontières floues.

Malgré la séparation arbitraire en uce, la méthode arrive donc assez bien à dégager les sous-sens.

Les entrées qui ont le plus contribué aux énoncés de la classe APPETIT sont les suivantes (classées par chi2 décroissant) :

*DeSIR_n_m, *SOIF_n_f, *ENVIE_n_f, *APPeTIT_n_m, *FAIM_n_f, *RASSASIER_v_TR,
 *ASSOUVIR_v_TR, *DeVORANT_ANTE_ADJ, *AFFAMER_v_TR, *CONTENTER_v_TR,
 *CONVOITER_v_TR, *CONVOITISE_n_f, *REPAITRE_v_inTR_et, *AVIDITe_n_f,
 *CUPIDITe_n_f, *APAISER_v_TR, *DeVORER_v_TR, *BOULIMIE_n_f, *ABSTINENCE_n_f,
 *APPeTITION_n_f, *MOURIR_v_inTR, *AVALER_v, *AVIDE_ADJ, *MODeRER_v_TR,
 *TENTANT_ANTE_ADJ, *APeRITIF_IVE_ADJ_e, *CURIOSITe_n_f, *TENDANCE_n_f,
 *PROIE_n_f, *ATTRAIT_n_m, *INCLINATION_n_f, *FAMELIQUE_ADJ, *BESOIN_n_m,
 *CONCUPISCENCE_n_f.

Sont classées comme typiques d'une classe les entrées dont le chi2 de l'entrée dans la classe/entrée dans le corpus est significatif (ici, > 2,7). On retrouve pratiquement les mêmes termes que les traits, ce qui est rassurant pour le bon sens. D'une manière générale les entrées de dictionnaire sont assez homogènes, et se ventilent rarement sur plus de trois classes. Notons cependant que ceci n'est pas un artefact de la méthode, mais simplement la preuve de la cohérence du dictionnaire : les définitions sont constituées d'énoncés comportant beaucoup de mots typiques du paradigme auquel appartient le mot défini lui-même.

VI.2.2.2. *PRENDRE*

C'est la seconde classe du PDB, et, naturellement, elle se retrouve dans l'analyse du corpus complet. Son importance relative est moindre, d'une part car la taille globale du corpus a crû (effet mécanique). Mais aussi des éléments un peu périphérique se sont détachés, pour s'agréger avec des éléments semblables, se créant ainsi leur propre classe ailleurs. La classe *prendre* apparaît donc ici comme encore plus resserrée et typique.

Voici les traits caractéristiques principaux (chi2 supérieur à 20) :

touch+, attrape+, prendre., main+, nez, attaqu+, embrass+, baise+,
 joue<, mordre., ventr+, gonfl+, qqn, saisir., parole+, battre., lèvres+,
 ouverture+, doigt+, bras+, ball+, navire+, pied+, serre+, sur, fondre.,
 entrer., avec, ouvrir., se, PRISE, tirer., claquer+, coup<, aspir+,
 tomb+, lui, langue<, visage, LOC, jeter., partie<, tenir., passer., 12,
 laiss+, dent+, mouvement+, bouche+, voir., devant, ferme+, FIGURE,
 arme+, porte<, bout<, contre, arrêt+, gueul+.

Prendre n'est plus le mot le plus typique de la classe, même si son rang reste très élevé, et s'il reste de loin le trait le plus fréquent de la classe. *Toucher* et *attraper* le devancent, et sont plus typiques d'un caractère primitif et animal qui sous-tend la classe. La présence de *main*, *nez*, *joue*, *lèvre*, *bras*, *langue*, *bouche*, *dent*, *gueule*, *mouvement*, *devant*, *contre* doit être interprétée dans le même sens

d'un pragmatisme accentué. Il est évident qu'on a affaire ici à une classe actionnelle, avec une connotation agonistique (*attaquer, embrasser, mordre, saisir, battre, serrer, fondre (sur), tirer, coup, arme ...*).

L'interprétation est presque superflue, puisque le texte parle de lui-même. Comme on l'avait prévu au plan théorique, la partie discursive de la représentation exprime de plein droit l'objet sous-jacent que nous cherchons à décrire par ces analyses. La simple lecture des traits typiques brosse un tableau qui nous parle mieux que le commentaire sous forme de phrases construites, tant celles-ci diluent et restreignent le sens à travers les contraintes d'énonciation que nous imposent lors de la rédaction les règles de surface de la langue (grammaire, syntaxe).

Les définitions typiques sont essentiellement des verbes d'action transitifs et des instruments de préhension :

```
*TOUCHER_v_TR, *PRISE_n_f, *ATTAQUER_v_TR, *ATTRAPER_v_TR, *MORDRE_v,
*NEZ_n_m, *EMBRASSER_v_TR, *PRENDRE_v, *VENTRE_n_m, *JOUE_n_f, *GONFLER_v,
*OUVERTURE_n_f, *BAISER_v_TR, *BAGUETTE_n_f, *PAROLE_n_f, *ENGOUFFRER_v_TR,
*BOUCHE_n_f, *ASPIRATION_n_f, *PeTER_v, *BROUTER_v, *TaTER_v_TR,
*GRUGER_v_TR, *HAPPER_v, *LANGUE_n_f, *GUEULE_n_f, *CLAQUER_v, *CROQUER_v,
*SuceR_v_TR, *LeVRE_n_f, *DISCOURS_n_m, *CREVER_v, *ESTOMAC_n_m, *DENT_n_f,
*BRuLER_v, *BECQUETER_v_TR, *ENTReE_n_f, *PLEIN_PLEINE_ADJ,
*CRemaILLeRE_n_f, *ENTAMER_v_TR, *DePENsER_v_TR.
```

Voici enfin les uce les plus typiques :

1259 4411 un drapeau qui claque au vent. une porte, un volet qui claque.
> battre. faire claquer la porte, la fermer violemment

261 4361 prendre une affaire en main (39). prendre son courage à deux mains. prendre la main (24) de, à qqn. > étreindre

1063 4361 toucher qqn de la main (acanthe, 2), du doigt (13), avec le dos de la main (Apte, 1). toucher du bout des doigts

470 4311> enfiler, entrer (dans). prendre un tournant (corde, 7), un virage. il a mal pris son tournant. prendre la tangente. LOC

947 4311à l'aube, l'armée allemande attaqua la Pologne. > attaque (lancer l'attaque, passer à l'attaque); assaut (donner l');

1080 4311 toucher: faire mouche. toucher juste. > porter. FIG. joindre (qqn) par un intermédiaire (lettre, coup de téléphone).

Comme on le voit, le lien avec *manger* n'est pas apparent. C'est qu'on a ici un noyau de base autonome, et non pas une simple connotation du *manger*. Ceci conforte le modèle théorique qui considère que le paradigme de base est la combinaison d'unités autonomes, et ne prend son sens que dans leur articulation.

VI.2.2.3. *NOURRITURES*

Cette classe du PDB se retrouve, dans le corpus complet, enrichie en taille et en vocabulaire, mais son contenu reste en l'essence inchangé, comme en témoigne la liste des traits les plus typiques (chi2 >19).

viande+, pain+, aliment+, fruit+, pat+, légum+, animal<, cuire.,
tranch+, bouill+, plant+, couper., salad+, lait+, dent+, morceau+,
coût+, conserv+, rat+, digest+, porc, mange+, poisson+, sec+, fromage+,
gras, végétal+, soup+, boeuf+, nourrit+, sucre+, comestible+, suc+,
beurre+, tartine+, liquide+, herb+, boîte+, saucisson+, trempe+, nourr+,
bouche+, maigre+, épais+, boire., gibier+, fourr+, rumin+, TECHN,
oiseau+, frais+, grain+, grill+, chair+, vert+, chien+, petit+, boul+,
prépar+, cuiss+, feuil+, gâteau+, croût+, potage, aval+, croqu+,
fleur+, m, fine+, boisson+, chaud+, seche+, substance+, froid+, garni+,
oeuf+, orifice+, taille+, point+, gros, produit+, arbre+.

Viande (103 occurrences dans la classe) reste le trait le plus typique avec un χ^2 deux fois plus élevé que son successeur immédiat, *pain* ; même si les traits *aliment* (125 occurrences), *mang+* (122 occurrences), et *pain* (102 occurrences) sont quantitativement aussi importants. On ne sera pas surpris de constater que l'aliment le plus typique, et de loin, est *viande*. Ceci appelle deux remarques. D'abord, le terme "viandes" avait, historiquement, le sens général de "nourriture". Il ne fait pas de doute que le statut d'omnivore comporte d'abord, culturellement, celui de carnivore. Toutes les études anthropologiques confirment la valorisation de la viande comme aliment par excellence, les autres substances n'ayant parfois que le statut d'accompagnement. Il existe même dans certaines cultures une "faim de viande spécifique". Ensuite, ceci est à rapprocher de la connotation fortement agressive de la classe PRENDRE. On comprend mieux celle-là si la nourriture est quelque chose qui se chasse, s'attrape et se tue.

Or, malgré son statut prestigieux dans la plupart des cultures, et en particulier sous forme de gibier, la viande reste en général beaucoup moins consommée que le féculent de base de la cuisine locale (pain, patate, riz, mil, igname, etc., selon le lieu). Ce sont ces substances moins prestigieuses qui ont en réalité le statut de prototype de nourriture. Dans certaines régions d'Asie, *riz* et *nourriture* sont désignés par le même mot, en France on "gagne son pain". A titre indicatif, la consommation par tête de viande de boucherie en France était de 22 kg par an en 1985, contre 46 kg de pain (INSEE). Par contre le prix de vente de la viande, qui reflète sa valeur dans notre société, est nettement plus élevé que celui du pain.

Nous pouvons donc penser que le dictionnaire nous fournit un indicateur de la saillance des traits des représentations plutôt que des comportements réels. Ici apparaît un certain décalage avec la version extrême de notre théorie qui prétendait que le monde des représentations et le monde "réel" ne font qu'un. On voit poindre une caractéristique intéressante des représentations, qui tendrait à surestimer certains traits saillants : l'importance subjective de certains objets est hors de proportion avec leur quantité objective. Pour dire les choses autrement, le langage nous fournit une perspective des objets du monde déformée par rapport à des mesures quantitatives. C'est un problème bien connu en cartographie : les projections du globe sur une surface plane ne respectent pas les distances que l'on mesure dans l'espace tridimensionnel, et selon le lieu où l'on place le centre, la planète apparaît représentée différemment. Ainsi, les cartes japonaises, qui placent le Japon au centre, sont différentes des cartes françaises où la France est au centre. On comprend que la viande, qui joue un

grand rôle culturel, voie sa place plus importante dans une représentation culturelle que dans une représentation économique où les féculents, par leur tonnage, occuperont la première place⁹⁴.

Les traits caractéristiques de la classe *NOURRITURES* décrivent des aliments de base plutôt que des préparations cuisinées. C'est sans doute dû à un effet mécanique de la maille sémantique (plus un trait décrit des objets du monde à un niveau de détail fin, plus il voit son usage en concurrence avec les autres traits qui décrivent la maille à un même niveau, et sa fréquence d'utilisation est d'autant plus faible). *Saucisson*, *gâteau* et *potage* échappent ici à cette règle, mais c'est probablement par accident. Il est à noter cependant que *plat*, qui aurait pu apparaître typique de cette classe, a sans doute été victime de sa polysémie et s'est trouvé entraîné dans la classe *REPAS*, par les arts de la table.

On notera aussi l'absence de structuration dans l'ordre d'énonciation des aliments. Nous verrons dans le chapitre suivant que, dans la version pragmatique des représentations, il n'en est pas de même et qu'ils suivent au contraire une syntaxe très rigide.

On notera enfin le mélange des aliments avec les traits désignant le système culinaire. Contrairement à ce que l'on aurait pu penser en lisant Levi-Strauss, il semble que, même dans le pays de la gastronomie, la cuisine ne forme pas un système suffisamment puissant pour que son paradigme se dégage de manière autonome des produits comestibles sur lesquels elle exerce sa loi. Vu de loin, la cuisine n'apparaît que comme une partie du système de modification des produits de base qui constituent l'environnement biologique.

Cependant l'analyse fine des cooccurrences montre que les lois dégagées par les anthropologues se retrouvent quand même validées dans le corpus. On voit par exemple que les cooccurrences significatives du trait "bouilli" (ici suivies de la valeur de leur chi² -ddl. =1-) concernent des aliments moins valorisés que les cooccurrences du terme "rôti", qui correspondent également à des connotations plus festives, et plus proches du cru comme le prévoit le triangle culinaire de Levi-Strauss :

bouill+ (8927) ; potage (188) ; soup+ (182) ; tremp+ (97) ; viande+ (59) ; lait+ (51) ; tranch+ (51) ; légum+ (38) ; cuire. (35) ; liquide+ (34) ; eau (26) ; mil+ (24) ; aliment+ (23) ; portion< (16) ; maigre+ (16) ; prix (15) ; vieill+ (15) ; couper. (14) ; pain+ (13) ; taille+ (13) ; mettre. (11) ; enrichi+ (7) ; peau (7) ; tartine+ (6) ; feu (6) ; végétal+ (6).

rot+ (8927) ; dessert+ (203) ; légum+ (128) ; plat+ (90) ; froid+ (78) ; pâtisserie+ (78) ; viande+ (77) ; grill+ (71) ; potage (63) ; sucre+ (45) ; salad+ (41) ; tranch+ (40) ; servir. (31) ; oeuvre+ (28) ; cuire. (28) ; entrée+ (24) ; franc+ (21) ; avantage+ (19) ; chaud+ (19) ; régal+ (19) ; vin (18) ; brûl+ (16) ; dernier+ (15) ; boeuf+ (15) ; accept+ (14) ; compos+ (14) ; goinfre+ (14) ; soup+ (13) ; croût+ (11) ;

⁹⁴ Le langage finit par refléter ces hiérarchies symboliques. Ainsi, en France, sous l'Ancien Régime, on "gagnait son pain" ; puis est apparue récemment dans la langue la notion de "gagner son bifteck" (Kaplan, communication orale, 1994).

comport+ (10) ; bout< (10) ; entam+ (10) ; fromage+ (10) ; fruit+ (9) ; pain+ (7) ; garni+ (7) ; région< (7) ; supra (6) ; poisson+ (6) ; laiss+ (6) ; viv+ (6) ; feu (5) ; morceau+ (5) ; premier+ (5) ; fort+ (5).

Les définitions ayant engendré la classe sont, sans surprise, les noms d'aliments ; mais d'autres mots aussi y ont contribué, tant il est vrai qu'il est impossible de définir les opérations du champ du *manger* sans mentionner les comestibles. Ces parties des définitions ont donc naturellement rallié la classe.

*FRUIT_n_m, *VIANDE_n_f, *COUPEAU_n_m, *SALADE_n_f, *LeGUME_n_m_et_f,
 *DENT_n_f, *FROMAGE_n_m, *RATION_n_f, *SOUPE_n_f, *CONSERVE_n_f,
 *PaTISSErIE_n_f, *SAUCISSON_n_m, *POTAGE_n_m, *SUC_n_m, *MAIGRE_ADJ,
 *CHARCUTERIE_n_f, *DIGESTION_n_f, *TRANCHE_n_f, *kkk, *BOULE_n_f,
 *ALIMENTATION_n_f, *BOUILLIE_n_f, *MANGER, *BOIRE_v_TR, *GIBIER_n_m,
 *PaTeE_n_f, *LeVRE_n_f, *PAITRE_v, *TARTINER_v, *TARTINE_n_f,
 *VIVRES_n_m_pl, *GROS_GROSSE_ADJ_AD, *CUISSON_n_f, *BOISSON_n_f,
 *BOUCHEE_n_f, *CARNASSIER_IERE_AD, *MANGEOIRE_n_f, *RoTI_n_m,
 *FOURCHETTE_n_f, *AUGE_n_f, *BOUILLIE_ADJ_et_, *CARNIVORE_ADJ_et_n,
 *COMESTIBLE_ADJ_et_, *CROQUANT_ANTE_ADJ_, *ENGRAISSEMENT_n_m,
 *ENTONNER_v_TR, *INDIGESTION_, *PITANCE_n_f, *PreLEVER_v_TR,
 *NOURRITURE_n_f, *BEC_n_m, *MUSEAU_n_m, *MANGEUR_EUSE_n, *PAIN_n_m,
 *CANNIBALE_n_m, *CEINTURE_n_f, *CHAPON_n_m, *CROUSTILLER_v_inTR,
 *DIeTeTIQUE_ADJ_et_, *MORDILLER_v_TR_et_, *RUMINER_v_TR, *TOAST_n_m,
 *tHe_n_m, *SANDWICH_n_m, *ALIMENT_n_m, *NOURRIR_v_TR, *PIeCE_n_f,
 *PaTURE_n_f, *PORTION_n_f, *DENReE_n_f, *EMPaTER_v_TR, *DePECER_v_TR,
 *GRIGNOTER_v, *GARNIR_v_TR, *RAFRAiCHIR_v_TR, *ESTOMAC_n_m,
 *GALETTE_n_f, *MANGEAILLE_n_f,

Voici quelques uce typiques :

2618 1371 soupe au riz, aux pâtes. soupe verte: soupe aux herbes, aux poireaux, en hachis cuit au beurre. soupe à l'oignon (1).

2406 1331 le pain, les graines de légumineuses, les légumes, les fruits, la chair des animaux (viande), le lait

2609 1331 tremper la soupe: verser du bouillon sur les soupes, ou tremper ces tranches de pain dans le bouillon.

6534 1331 viande (de boucherie) à griller, à braiser. viande hachée. > hachis. farce de viande. viande en sauce. viande panne (> panure).

2613 1281 soupe au vin, soupe au perroquet, à perroquet: tranches de pain trempées dans du vin.

2617 1281> garbure, minestrone, potage. soupe au pain. > panade. soupe aux légumes. soupe aux choux (2), aux poireaux, aux pommes de terre.

VI.2.2.4. REPAS

Cette dernière classe du PDB s'est épurée, elle aussi, en perdant certains aspects non strictement liés à la commensalité. Les aspects sociaux plus généraux sont allés rejoindre d'autres classes périphériques. *Repas* et *table* dominent largement les traits typiques (ici, ceux dont le $\chi^2 > 20$).

repas+, table+, restaur+, plat+, dîne+, cuisin+, déjeuner, invit+, serv+, buffet+, vaissel+, servir., cantin+, festin+, couvert<, fête+,

café+, menu+, noce+, nappe+, hosti+, gastronom+, soir+, heure<, assiette+, communi+, coll+, mange+, ensemble, thé+, convive+, soup+, tasse+, gala+, récept+, jour+, entrée+, dessert+, offic+, serviette+, cher+, spécial+, paye<, prépar+, léger+, carte+, pièce+, on, frugal+, général+, nuit, mettre., boisson+, région<, cours, verre+, METONYMIE, hôte+, milieu+, ou, f, grand+, après, chez, récipient+.

Le repas apparaît caractérisé par des marqueurs temporels dans la journée (*dîner, déjeuner, soir, heure, jour, nuit, milieu, après,...*), par son contenu social (*invités, coll+, convive, hôte, chez.*), et technique : arts de la table (*plat, buffet, vaisselle, couvert, nappe, assiette, tasse, serviette, pièce, verre*), les mets, le lieu. La classe a des connotations collectives (*ensemble, coll+*), qui apparaissent notamment par de nombreux noms d'occasions rituelles (*fête, café, noce, communion, réception, mariage...*).

On remarquera le caractère métonymique important des traits : le repas est souvent décrit par l'un de ses composants : *café, thé, buffet, ...* Ce caractère métonymique apparaît d'ailleurs en clair avec la présence du méta-trait METONYMIE qui marque ces emplois dans le dictionnaire.

Les définitions qui ont constitué la classe REPAS sont les suivantes :

*TABLE_n_f, *REPAS_n_m, *BUFFET_n_m, *PLAT_PLATE_ADJ_et_,
 *RESTAURANT_n_m, *COUVERT_n_m, *CANTINE_n_f, *DeJEUNER_,
 *HORS_D_OEUVRE_n_m_, *CUISINE_n_f, *HOSTIE_n_f, *VAISSELLE_n_f,
 *METS_n_m, *DiNER_n_m, *MENU_n_m, *SOUCOUPE_n_f, *SOUPER_n_m,
 *TASSE_n_f, *NOCE_n_f, *ENTReE_n_f, *SERVICE_n_m, *FESTIN_n_m,
 *POPOTE_n_f, *NAPPE_n_f, *PETIT_DeJEUNER_n_m, *SUCRIER_eRE_ADJ_et_,
 *CONVIVE_n, *GALA_n_m, *ReGAL_n_m, *ReVEILLON_n_m, *PLATEAU_n_m,
 *VERRE_n_m, *INVITER_v_TR, *BOMBANCE_n_f, *COLLATION_n_f,
 *EN_CAS_ou_ENCAS_n_, *FESTOYER_v, *GASTRONOMIQUE_ADJ, *RESTAURATEUR,
 *RESTAURER_v_TR, *DiNER_v_inTR, *COMMUNION_n_f, *CRMAILLeRE_n_f,
 *tHe_n_m, *CHeRE_n_f, *EUCHARISTIE_n_f, *ReCEPTION_n_f, *GOuTER_n_m,
 *DESSERT_n_m, *SOUPER_v_inTR, *SERVIR_v, *PIeCE_n_f, *SOUPE_n_f,
 *MIETTE_n_f, *BLe_n_m, *CONVIER_v_TR, *MANGER, *APeRITIF_IVE_ADJ_e,
 *GALETTE_n_f, *ReGALER_v_TR.

On retrouve ici ce qu'on a dit sur les propriétés de la représentation comme combinaison de traits concrets, qui facilite leur mise en oeuvre. Il est manifeste que chaque description est en même temps ici une prescription (comment servir, quels couverts utiliser, quels invités, à quelle heure), car le repas comprend un large ensemble de règles implicites, c'est un comportement très structuré par des règles prescriptives (Grignon, 1993). Une analyse plus fine ferait apparaître des noyaux opérationnels, dont une définition brute nous donnera une idée :

1. PETIT-DÉJEUNER n. m.

_ Repas du matin, le premier de la journée. (On écrit aussi petit déjeuner.) - REM. Ce repas se nommait déjeuner, celui du milieu du jour s'appelant dîner, usage encore vivant régionalement. > Déjeuner.

Prendre du café au lait, du café, du thé au petit-déjeuner. Le pain beurré, les croissants du petit déjeuner (en France). Petit-déjeuner anglo-saxon (> Breakfast), allemand, nordique..., comportant souvent oeufs, charcuterie, fromage, etc. - (Terme de restauration, adapt. angl.) Petit déjeuner continental : dans les pays où le petit déjeuner est copieux et varié, Petit déjeuner simple, "à la française". - Abrév. fam. : petit-déj'.

2. PETIT-DÉJEUNER v. intr.

_ Fam. Prendre le petit-déjeuner. On a petit-déjeuné à huit heures.(Le Robert Électronique)

La description de l'objet *repas -petit_déjeuner* nous fournit ici ses contenus pragmatique et circonstanciel. Pour "petit-déjeuner" (la verbalisation du substantif est en elle-même un exemple du mécanisme d'enchaînement), on va PRENDRE certaines NOURRITURES (*café au lait, café, thé, pain beurré, croissants...*), dans certaines circonstances (le *matin*). Les convives ne sont pas spécifiés. C'est parce qu'ils ne sont pas nécessaires. Par contre, dans un *banquet*, ou un *gueuleton*, ils sont une partie essentielle de l'objet et figurent alors dans l'articulation. Nous reviendrons sur cet aspect pragmatique.

On voit donc ici comment les classes dégagées forment sens localement.

D'une manière plus générale, on remarquera la présence de traits polysémiques comme *plat, cuisine, souper, communion*. La polysémie de ces traits provient souvent de la consécration par l'usage d'une métonymie construite dans le contexte du noyau sémantique de cette classe (le repas). Par exemple, c'est dans le cadre du repas que l'assiette (*plat*) peut en venir à désigner son contenu alimentaire. On ne sera donc pas surpris de constater que les divers sous sens de ces mots polysémiques appartiennent bien chacun de plein droit au paradigme sémantique du repas. Ceci nous montre encore à quel point la langue est la partie discursive d'un corpus cohérent : l'univers représentationnel du sujet, qui se construit dans les pratiques.

Quelques uce typiques :

95 2501 au buffet; salle à manger. manger à la table d'hôte (6). manger à la carte, à prix fixe, au menu.

8225 2501 restaurant à prix fixe (> menu), où l'on mange à la carte. plat du jour, menu, suppléments d'un restaurant.

8262 2501 de gala: qui constitue un gala, une fête exceptionnelle. soirée, réception, représentation de gala. un dîner de gala. habit, tenue de gala.

6627 2431 (dans un restaurant). menu touristique, gastronomique. menu à prix fixe (oppose à repas à la carte). manger au menu. prendre le menu.

4699 2401 table d'hôte: table ou plusieurs personnes réunies mangent à prix fixe, dans une auberge, une hôtellerie, une pension de famille et certains restaurants (garçon, 25).

8427 2381 nappe blanche, nappe de couleur, nappe à carreaux; nappe brodée, damassée (couvert, 16). nappe pour 4, 6, 12; couverts. nappe à thé.

614 2341 il a tout bouffé. il n'y a (y a) plus rien à bouffer. bouffer au restaurant, à la cantine. viens bouffer chez moi. je t'invite à bouffer.

832 2341 la grande bouffe, film de Marco Ferreri. à la bouffe!: venez manger! 2. FAM. aliment qu'on sert aux repas. préparer la bouffe.

Avec les deux dernières classes, nous abordons les aspects périphériques de la représentation. L'interprétation est beaucoup plus délicate, car ces parties n'appartiennent pas au PDB. D'abord elles sont moins stables statistiquement (des variantes jouant sur les paramètres techniques de l'analyse en modifient le découpage). Il faut rester très prudent, d'autant que les sorties informatiques sous forme de texte sont un matériau très projectif quand il est ambigu. Ensuite, ces classes contiennent un mélange de paradigmes locaux, qui ne sont ici liés entre eux que par le lien commun qu'ils ont au PDB. Techniquement, la méthode est donc moins licite pour les expliciter, puisqu'il ne s'agit pas d'associations directes. Ceci ne remet pas en cause le lien que ces notions ont avec le PDB ; simplement il faut rester mesuré et ne pas considérer ces classes comme des noyaux durs, mais comme ce qu'elles sont : un agrégat de connotations fortement liées au PDB.

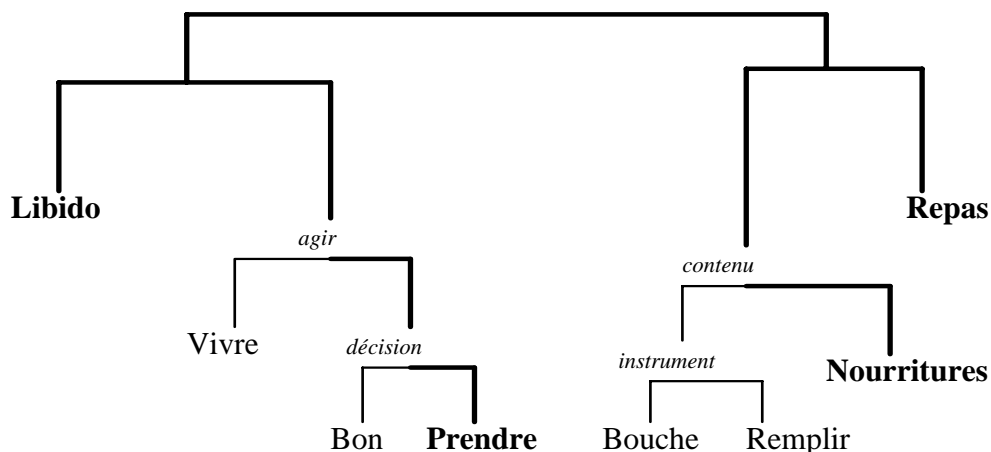
VI.2.2.5. VIVRE (problématique existentielle)

On récupère ici des extensions du PDB à la *vie de relation* en général. Comme nous l'expliquerons dans la section suivante, le paradigme d'incorporation sert de modèle à une grande quantité d'actes de la vie quotidienne, parmi lesquels les plus importants sont l'apprentissage, le jugement, et la régulation des relations en groupe. On peut distinguer deux actualisations actives dans la construction de cette classe. La première est simplement le principe d'incorporation (l'objet consommé s'intègre à l'être) que l'on pourrait appeler paradigme d'assimilation (en ayant soin de n'entendre par là que la généralisation de l'incorporation à des traits ou valeurs non comestibles). Le champ d'application le plus saillant de ce paradigme est l'assimilation de la connaissance. La seconde actualisation lie, assimile, le bon à l'utile. Elle est fortement chargée d'affects hédoniques, actifs dans les mécanismes d'apprentissage, et son champ d'application se trouve dans le mécanisme de jugement et de choix. Notons que Chiva (1979, 1985, 1987) avait déjà émis l'hypothèse que le jugement moral pourrait prendre son origine dans le jugement gustatif ; comme le suggère le fait que les mimiques faciales élicitées par le sucré et l'amer correspondent à celles qui accompagnent les jugements moraux positifs ou négatifs.

La vie de relation étant par construction un tout complexe dans lequel interagissent tous les niveaux, il est extrêmement difficile de démêler dans le corpus discursif, comme dans le corpus praxéo-discursif qui le sous-tend, ces différentes articulations (connaissance, jugement, décision). C'est précisément la façon de les assembler qui constitue un ensemble de règles de vie ; et c'est bien cet ensemble complexe qui sous-tend la construction de cette classe rassemblant la connaissance et l'éthique. La généralité de la problématique existentielle qui sous-tend cette classe nous fait prédire qu'on retrouvera cette problématique sous une forme ou sous une autre dans la plupart des analyses

de représentations de sujets vitaux à travers des corpus issus de dictionnaire⁹⁵. On trouvera en annexe 5 une autre analyse effectuée sur le même corpus après réduction par un analyseur syntaxique qui, avec un nombre de classes plus grand, propose un découpage plus fin qui segmente cette classe, et dont voici l'arbre pour mémoire (voir l'analyse complète en annexe 5) :

Arbre de la classification descendante effectuée sur le corpus réduit par analyse syntaxique



Les traits les plus saillants de la classe existentielle présentée ici ($\chi^2 > 20$) sont :

connaître., bon+, sentir., aim+, agréable+, emploi+, goût+, posséd+, vivre., est, je, vie, éducation, apprécie+, ne, idée+, joui<, femme+, esprit+, juge<, il, beau+, âme+, amer, apprendre., suivre., moral+, riche+, social+, vit, pas, caractéristique+, que, ressentir., savoir, société+, cet, charmant+, corromp+, accueil, dieu+, exquis+, coeur, ouvrage+, valeur<, sentiment+, c'est, vous, assimil+, adopt+, passion<, affect+, ai, musique, sens, ador+, habit+, intéré<, nature, instinct+, homme+, qualité+, travail+, verbe, inf+, fill<, ce, humain+, recevoir., enfant+, me, chose+.

Les autres traits saillants sont :

choisi+, compl+, doux., cette, son, art<, délic<, bonheur, monde, 13, ma, Molière, plaisant<, 17, accept+, si, mot+, 6, nous, durer., manier+, absolu+, privation+, langage, bien+, nouvelle+, qqn, compt+, physique+, ci, temps, ça, plaisir<, LITTER, 11, essai+, mod+, comme, étud+, état+, alter+, propos+, avantage+, formule+, très, accompli+, personne, abstrait+, ce que, cela, mauvais+, pays<, quoi, expression+, exist+, manque+, méti+, savoir., pouvoir,; point, rien, 20, plus, 7, éprouve+, avoir, maîtr+, style, trouv<, détermin+, exerc+, inclination+, mieux, ADV, tel.

D'une manière générale, les χ^2 plus faibles des traits principaux montrent que la classe est moins typée que celles du PDB ; c'est en partie dû à la taille importante de la classe, mais ce facteur n'explique pas tout.

Les définitions qui ont construit la classe correspondent en général à des concepts abstraits :

⁹⁵ Ou dans l'analyse approfondie de représentations par la méthode d'associations libres. Par exemple, dans l'étude de Flament sur l'argent, on trouve de telles catégories existentielles (Flament, 1992, p. 204-205)

*VIVRE_v, *SENTIR_v_TR, *GOuT_n_m, *CONNAiTRE_v_TR, *POSSeDER_v_TR,
 *AIMER_v_TR, *AGReABLE_ADJ, *FORMER_v_TR, *eDUCATION_n_f,
 *JOUIR_v_TR_ind, *CORROMPRE_v_TR, *RICHE_ADJ_et_n_m, *PASSION_n_f,
 *APPRENDRE_v_TR, *INSTINCT_n_m, *ASSIMILER_v_TR, *EMPLOYER_v_TR,
 *APPReCIER_v_TR, *ESSAYER_v_TR, *RESSENTIR_v_TR, *HoTE_HoTESSE_n,
 *BESOIN_n_m, *EXQUIS_ISe_ADJ, *RECEVOIR_v_TR, *ACCOMPLIR_v_TR,
 *ADOPTER_v_TR, *ACCUEIL_n_m, *PRIVATION_n_f, *COMMODITe_n_f,
 *CONVIVIALITe_n_f, *CURE_n_f, *ASSIETTE_n_f, *PRENDRE_v,
 *GOuTER_v_TR_et_inT, *ADORABLE_ADJ, *CALORIE_n_f, *CHARMANT_ANTE_ADJ,
 *SAVOURER_v_TR, *ReGIME_n_m, *NOURRIR_v_TR, *COMPLET_eTE_ADJ,
 *ABSTRAIRE_v_TR, *DeGUSTER_v_TR, *CHOISIR_v_TR, *SERVIR_v,
 *DeLICIEUX_EUSE_ADJ, *INTeGRER_v, *MORT_n_f, *INCLINATION_n_f,
 *ATROPHIE_n_f, *AUSTeRITe_, *DISSIPER_v_TR, *FORTIFIeR_v_TR.

On notera d'abord le caractère général, et souvent abstrait des traits (*connaître., sentir., emploi+, vie, éducation, idée+, esprit+, apprendre. moral+, social+, savoir, société+, dieu+, ouvrage+, valeur<, sentiment+, sens, habit+, intéré<, nature, instinct+, homme+, qualité+, travail+, verbe, humain+, recevoir., chose+, monde, mot+, absolu+, langage, formule+, abstrait+, savoir., pouvoir*) mais également leur connotation positive (*bon, aim+, agréable+, appréci+, joui<, beau+, charmant+, exquis+, ador, bonheur, plaisant<, bien+, plaisir<, avantage+, mieux...*)

Les deux domaines (connaissance et éthique) que nous avons évoqués apparaissent assez clairement. La connaissance apparaît essentiellement avec la connotation d'apprentissage : *éducation, apprendre., assimil+, adopt+, recevoir., enfant+, étud+, maîtr+, exerc+...*

Les aspects éthiques sont centrés sur la vie en société : *moral+, social+, société+, dieu+, travail+, nous, pays...* On notera ici la présence de la *femme*, de l'*enfant* et de l'*homme*, qui apparaissent dans des contextes généraux d'éducation, d'espèce, et non pas avec la connotation sociale qui, elle, est plus caractéristique de la classe REPAS.

Le lien organisateur est celui de la vie des êtres humains : *vivre., est, je, vie, femme+, société+, nature, instinct+, homme+, fill<, humain+, recevoir., enfant+, monde, exist+...* Il s'agit d'*être-au-monde*, et l'on conçoit qu'il s'agit d'une problématique existentielle à la fois vaste, complexe, et difficile à résumer. Elle est notamment liée à l'aspect socialisant de l'alimentation dans sa fonction de partage régulateur (Fischler, 1990, p. 372) Nous y reviendrons dans l'interprétation générale. Qu'il suffise de retenir ici que les noyaux périphériques mettent le PDB en connexion avec une problématique existentielle plus vaste, qui nous rappelle "qu'il faut manger pour vivre et non pas vivre pour manger" (Molière) : manger n'est qu'une pratique locale qui doit être resituée dans le cadre plus large de la vie de relation.

Voici quelques uce typiques :

6821 3291 adolescent formé, jeune fille formée > nubile. elle n'est pas encore formée. elle est à peine formée. avoir le jugement, le goût, l'esprit formé.

7342 3291 être en bon état, en bonne forme. 2. (qualités morales: dispositions de l'âme, de l'esprit, du coeur).

7363 3261> femme (I., C.). un bon enfant (VX à cause de bon enfant, ci dessous). BON ENFANT n. m. un bon enfant. ADJ. invar. > bon enfant.

7389 3261 Dieu est infiniment bon. le Bon Dieu (emploi figé). > dieu (49 et . en interj. bon dieu! > dieu.

6167 3241 endroit aimé. saison aimée. des lieux si aimés. aimé de, par; les acteurs aimés du public. bien aimé. > bien aimé.

7344 3241> humain, sensible. LOC. bon coeur. > coeur. bon sens. > sens. bonne composition. bonne humeur. vivre en bonne intelligence avec qqn.

7365 3241 un bon vivant, qui prend la vie du bon côté. > bon vivant. un bon drille. > joyeux. gens de bonne compagnie. > agréable, aimable.

7434 3241 femme), bonne grâce, bonne main, bonne maman, bon papa, bon sens (V. sens), bonsoir, bon vivant. V.

6114 3231I. 1. avoir un sentiment d'adoration, d'attachement pour (un être physique ou moral). > adorer, idolâtrer, vénérer. aimer Dieu.

6132 3231 aimer bien, aimer beaucoup, s'opposent à aimer, dans ce sens et relèvent du sens 2, quand le compl. est un nom de personne.

6146 3231 j'aime assez, j'aime bien, j'aime beaucoup, je n'aime pas bricoler. LITTER. AIMER à (suivi de l'inf.): se plaire à.

6149 3231 VIELLI ou LITTER. aimer de;: aimer ou aimer à. aimer que; (suivi : trouver bon, avoir pour agréable.

6737 3231 adopter une mode. adopter un ton qui n'est pas naturel. > employer. adopter un langage, des mots nouveaux.

3640 3221 2. LITTER. goût corrompu, jugement corrompu. > faux, mauvais (goût).(moral). plus COUR. une jeunesse corrompue.

1438 32011. RELIG. et VX. (en parlant de la divinité). digne d'être adoré. Dieu adorable! l'adorable bonté de Dieu.

1448 3201 > agréable, aimable, beau, captivant, intéressant, merveilleux, plaisant, ravissant, séduisant. paysage, site charmant.

3092 3201 il n'arrive pas à assimiler Hegel, le style de Mallarmé, de Lacan. il a beau tout savoir par coeur, il n'a rien assimilé.

3642 3201 la nature humaine est corrompue. > bas, mauvais, vil. société corrompue, civilisation corrompue. > Décadent.

Ici plus qu'ailleurs, nous recommandons une lecture impressionniste des aides à l'interprétation (listes de mots et u.c.e. typiques), tant les uce sont ambiguës prises une par une.

VI.2.2.6. REMPLIR

Cette classe est, comme la précédente, périphérique. On ne s'étendra pas longuement ici sur son commentaire. Disons simplement qu'elle tourne autour de la notion de réplétion et de dépense. La réplétion est un facteur critique dans l'acte alimentaire, et ce d'abord parce qu'elle apporte la satisfaction, avec des connotations positives, qui ont été bien développées par les psychanalystes (on consultera avec profit à ce propos Anzieu (1974). Ensuite, parce qu'elle a des fonctions physiologiques largement décrites par les nutritionnistes, et les neurophysiologistes. On ne s'étonnera donc pas de retrouver ce noyau de sens dans l'analyse du Robert.

La classe avec ses deux aspects de réplétion et de dépense, pose une problématique de gestion des flux, qui oppose le remplissage (*remplir, approvisionner, emplir, imbiber, plein, fortifier, imprégner...*), et l'acte inverse, dépense, consommation et destruction. Tout se passe autour du point d'équilibre, signalé par une saturation et un sentiment de plénitude. Nous l'interprétons comme une généralisation abstractive de la sensation de réplétion alimentaire, qui signale sur le plan comportemental le début d'un arrêt, puis d'une inversion du processus d'incorporation.

On comprend que ce noyau puisse engendrer des problématiques morales, dans la mesure où il débouche sur la construction de règles du type "pas trop". Il fixe une limite, un équilibre, dont le dépassement peut être destructeur de l'enveloppe de l'être, par *défait*, ou par *excès*. Il est même probable que l'on a ici le germe de la notion morale d'*excès* :

" (...) le "corps" même de la notion d'excès se nourrit en priorité des images liées aux consommations alimentaires pour être parlante, persuasive : de façon implicite tout excès a à voir avec le plaisir du manger et du boire, dont la placide obscénité enfantine menace l'exercice vigile de la conscience" (Nahoum-Grappe, 1991)

On retrouve ici un archétype ancien, celui de la mesure, du juste milieu, qui évoque aussi la problématique que Freud avait associée au stade anal, et sur laquelle nous reviendrons dans l'analyse générale avec la notion de *dépense* chez Bataille.

Voici les traits typiques :

rempl+, épuise+, encombr+, ronger+, sature+, consum+, détruire.,
 approvisionn+, sujet+, absorb+, emplir+, imbibe+, vide+, feu, plein+,
 farci+, bourr+, chose+, complet+, abreuver+, fatigue+, fortifi+, imprégn+,
 voiture+, dévorer, consomm+, n, placer., garni+, occup+, eau, entier+,
 gonfl+, rendre., fonction+, brûl+, pron+, jusque, gorge+, discours,
 temps, user., article+, accompli+, trop, air, abstrait+, ses, marchand+,
 ADJ, soul+, pass+, dissip+, compl+, son, force+, sang+, truffe+,
 dépenser, vill+, entam+, quantité+, se, CONTR, fer, dévor+, muni+,
 dépense+, perdre., tout, tête, désign+, coeur, fort+, livre+, marche+,
 racine+, ravitaille+, charge+, bouff+, anal.

La présence de traits opposés, d'ailleurs marquée par le méta-trait CONTR. est caractéristique d'une telle *problématique*. On conçoit que cette classe soit instable, puisqu'elle a aussi des adhérences avec la notion de *décision*, et par ailleurs avec la *prise*.

Les entrées de dictionnaire qui ont le plus contribué à la constitution de la classe REMPLIR sont les suivantes (chi2 décroissant) :

REMPILIR_v_TR, *ePUISEr_v_TR, *ENCOMBRER_v_TR, *SATURER_v_TR, *RONGER_v_TR,
 *APPROVISIONNER_v_T, *CONSUMER_v, *ABREUVER_v_TR, *ikkk, *BOURRER_v,
 *FARCIR_v_TR, *ACCAPARER_v_TR, *ALOURDIR_v_TR, *SURCHARGER_v_TR, *ABSORBER,
 *CONSOMMER_v_TR, *BOUFFER_v_TR, *SOuLER_ou_VX_SAOUL, *BRuLER_v,
 *GARNIR_v_TR, *DENSE_ADJ, *EXPeRIMENTER_v_TR, *EMPLIR_v_TR, *DISCOURS_n_m,
 *GONFLER_v, *ENTAMER_v_TR, *USER_v, *FORTIFIER_v_TR, *COMPLET_eTE_ADJ,
 *GORGER_v_TR, *DeVORER_v_TR, *RAVITAILLER_v, *GAVER_v_TR, *NUTRITION_n_f,
 *CASSER_v, *GOSIER_n_m, *IMPRéGNER_v_TR, *BOIRE_v_TR, *AVIDE_ADJ,
 *DISSIPER_v_TR, *PLEIN_PLEINE_ADJ, *ALIMENTER_v_TR, *RAFRAiCHIR_v_TR,
 *DePENSER_v_TR, *CREVER_v, *UTILISER_v_TR, *MaCHER_v_TR.

Voici quelques uce typiques :

4315 5621 volaille farcie. chou farci. > aussi 2. far. 2. par anal. bourré de. 3. abstrait et pej. rempli. > plein. cervelle farcie de chiffres.

130 5461 cet achat a absorbé toutes mes économies. > Dévorer, engloutir, épuiser. 5. occuper tout entier. absorber l'attention de son auditoire.

2788 5461 > assortir, garnir. approvisionner une place de munitions, en munitions. > munir, pourvoir.

2791 5461) ce qui est nécessaire à son fonctionnement. approvisionner le magasin d'une arme à feu, le remplir de munitions. approvisionner un foyer en combustible.

4309 5461 1. (concret). se farcir la panse. > remplir (se). (abstrait). se farcir la tête, la cervelle de; (ci dessus).

5117 5461 > serrer. 5. (1690). par anal. (sujet n. de chose). entamer en usant, en rongant. la lime mord le métal. > entamer, user.

5369 5461 remplir à l'excès ou complètement (le sujet désigne une cause:

1778 5391 engloutir des sommes considérables dans une entreprise. (sujet n. de chose). absorber, épuiser.

1874 5391 I. 1. charger d'un poids qui excède la charge ordinaire; charger à l'excès. surcharger une voiture, un chariot.

2367 5391 >SE DEPENSER v. pron. 1. (passif). être dépense. une telle somme se dépense aisément.

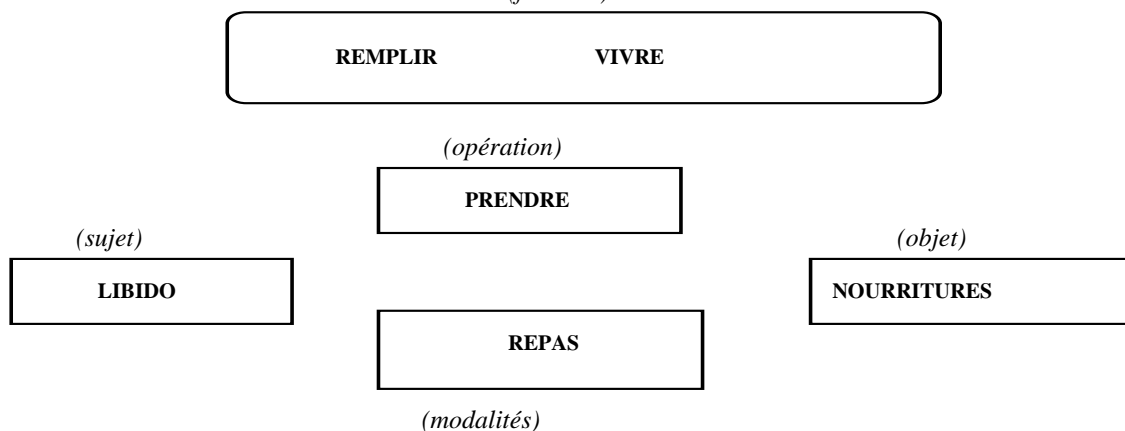
3069 5391 (le sujet désigne ce qui imprègne): imprégner (un lieu) de lumière. > baigner (fondant, 2).

3137 5391), démolir, diminuer, exténuer, fatiguer, harasser, user, vider (FAM.). épuiser les forces, l'énergie, la santé.

4377 5391 7. qui n'a plus de place disponible. > bondé, bourré, chargé, plein, rempli, surchargé.

Pour conclure, on peut remarquer que l'analyse complète livre un schéma pragmatique plus riche que le corpus de base.

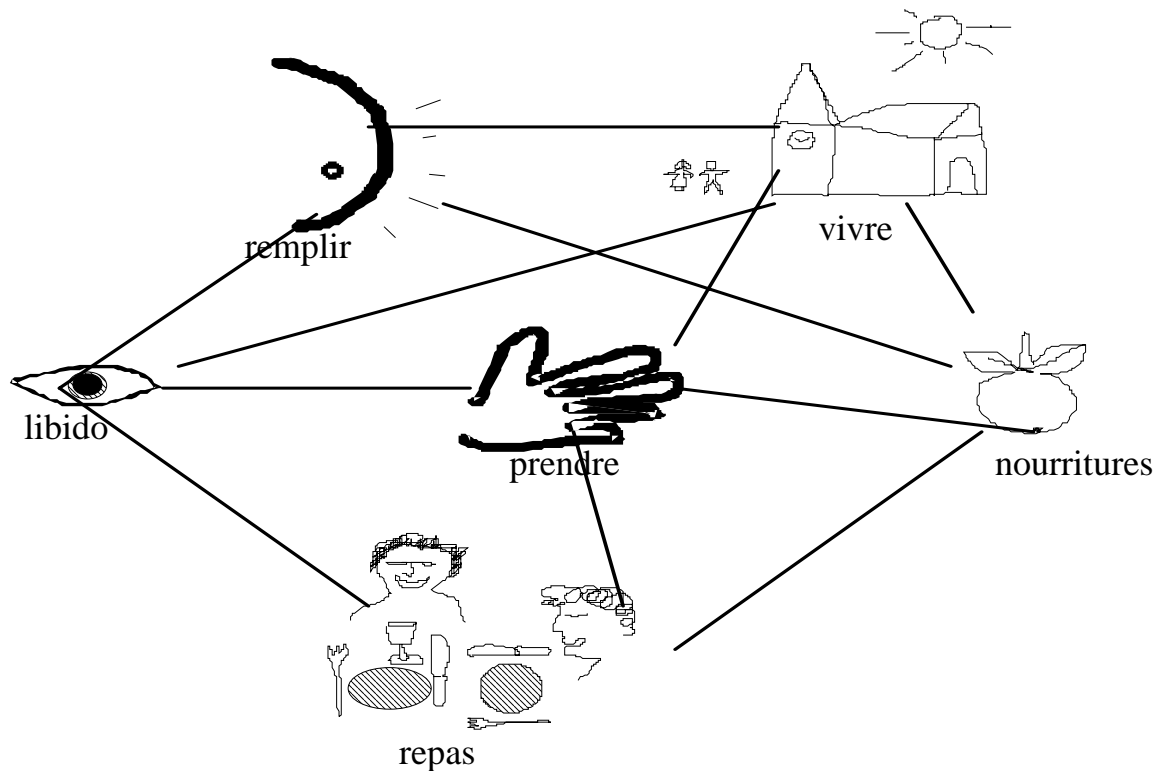
"Manger" d'après le Grand Robert : les classes replacées dans un cadre conceptuel
(finalités)



Les finalités sont ici explicitées. Nous voyons qu'on peut en distinguer une immédiate (REPLIR) et une plus générale (VIVRE).

Comme les classes correspondent à des cognèmes, plus qu'à des mots, nous pouvons imaginer que, subjectivement, l'articulation entre ces éléments du point de vue du sujet culturel ressemble à quelque chose comme :

"Manger" d'après le Grand Robert : les classes en vue subjective



Cette première application de notre méthode à un corpus d'associations libres montre que la méthode, et les techniques afférentes, sont bien adaptées à la théorie. Nous avons effectivement pu faire émerger, par analogie et contraste, les noyaux de base. Ceux-ci sont clairs, et leur articulation fait sens. Les techniques d'analyse du discours, loin de s'opposer à la théorie des représentations sociales, en sont donc bien au contraire un complément utile.

VII. Genèse de la représentation du manger : du biologique au psychosocial

Où l'on commente, à la lumière de la littérature, la structure de la représentation qui a émergé de l'analyse. Où l'on découvre que cette structure révèle une véritable archéologie culturelle. Où il s'avère que, dans le cas particulier que nous étudions, les résultats sont également porteurs de confirmations empiriques de certaines hypothèses classiques en psychologie et en sociologie, notamment que : a) le stade oral est caractérisé par une ambivalence, et porteur d'un caractère agressif comme le pensaient Freud et Spitz ; b) le langage contient la trace de processus de pensée anciens ou primitifs et joue bien le rôle d'une mémoire collective y compris pour certains aspects inconscients comme le pensaient Durkheim, Halbwachs et Jung ; c) les représentations sont formées à partir des sensations comme le pensaient Spinoza et Lamarck.

VII.

La première constatation que l'on peut faire est que l'analyse qui vient d'être présentée au chapitre VI. nous restitue une structure de MANGER conforme au sens commun. Que le sens commun y trouve son compte est satisfaisant. Mais il y a plus.

VII.1. L'épigenèse du paradigme d'assimilation

Car nous avons trouvé dans l'analyse des connotations qui ne sont pas explicites dans la définition du dictionnaire, en particulier les valeurs morales. Surtout, on y retrouve, exprimé avec une violence primitive, le *paradigme d'assimilation* qui situe brutalement les objets en jeu : le *moi*, représenté par son désir (LIBIDO), la *substance* (NOURRITURES), et l'*action* de PRENDRE.

Nous allons voir que c'est le schéma d'une histoire naturelle de l'alimentation qui apparaît, d'abord bestiale, puis qui s'enveloppe de social à travers les modes de la prise (classe REPAS) et prend à travers les noyaux périphériques des significations plus générales, éthiques (classe VIVRE). A travers la classe REMPLIR, issue de la réplétion alimentaire, on verra comment une articulation concrètement vécue par le sujet peut devenir une classe abstraite avec des connotations plus générales.

Cette généralisation qui fait du paradigme d'incorporation alimentaire la base de celui d'assimilation sociale de la connaissance, est magnifiquement résumée dans la parabole biblique de la pomme que la femme Eve offre à l'homme Adam. Cette parabole n'est qu'une instance particulière de l'enchaînement entre des traits que nous avons repéré dans le PDB. Sa puissance évocatrice est due à un effet de résonance : elle actionne un archétype (désir, assimilation, socialisation) en superposant plusieurs niveaux qui sont comme les pelures successives d'une sorte d'unique oignon culturel : le concret (incorporation alimentaire), le relationnel (don, amour), et le métaphysique (connaissance, Dieu). On repère ainsi les déclinaisons du paradigme sur trois harmoniques correspondant à la même articulation de noyaux du PDB (désir / prendre / nourriture / contexte social) : (être / croquer / pomme / couple), (homme / posséder / femme / Eden), (humain / apprendre / connaissance / loi divine). Comme l'écrivait Borges, "Peut-être l'histoire universelle n'est-elle que l'histoire des diverses intonations de quelques métaphores." (Borges, 1952b, 1993 p. 679)

Cette anatomie de la représentation sociale que nous découvre l'analyse nous livre, d'une certaine manière, son ontogenèse. Sur le squelette, aisément identifiable, constitué par la *prise alimentaire* par le sujet affamé (et nous découvrons combien cette expression scientifique véhicule un sens primitif bien rendu par l'étymologie du terme anglais *intake*), nous voyons développée la chair sociale et culturelle qui l'habille.

Pour comprendre cette ontogenèse, remontons donc d'abord à ce noyau initial, au point de départ, comme le recommandait Durkheim :

"Toutes les fois donc qu'on entreprend d'expliquer une chose humaine, prise à un moment déterminé du temps -qu'il s'agisse d'une croyance religieuse, d'une règle morale, d'un texte juridique, d'une technique esthétique, d'un régime économique - il faut commencer par remonter jusqu'à sa forme la plus primitive et la plus simple, chercher à rendre compte des caractères par lesquels elle se définit à cette période de son existence, puis faire voir comment elle s'est peu à peu développée et compliquée, comment elle est devenue ce qu'elle est au moment considéré. Or, on conçoit sans peine de quelle importance est, pour cette série d'explications progressives, la détermination du point de départ auquel elles sont suspendues. C'était un principe cartésien que, dans la chaîne des vérités scientifiques, le premier anneau joue un rôle prépondérant." (Durkheim, 1912, 1991 p. 43)

Dans notre cas, le point de départ est somatique. C'est sur l'acte nutritif primitif que se crée le noyau psychologique, puis la représentation sociale. Dans cette méthode de recherche des origines, les recommandations de Spitz rejoignent celles de Durkheim.

"le passage du somatique au psychologique est continu et (...) par conséquent les prototypes des noyaux du moi psychiques doivent être cherchés dans les fonctions physiologiques et le comportement somatique" (Spitz, 1968, p. 78-79).

L'homme, dans sa vie de relation, est d'abord une main et une bouche, comme en témoignent la taille relative des projections corticales primaires de ces deux organes (cf. l'homuncule de Penfield, chap. V. 1. 1.). La bouche est une interface active avec le monde, contrairement aux autres organes des sens, qui sont à sens unique. Comme l'écrit Rozin (1990b): "presque toutes les transactions matérielles de l'extérieur vers le soi passent par une seule ouverture, la bouche, et prennent la forme de l'ingestion. La bouche est le principal organe incorporatif."

A l'origine (remarquons en passant que ce n'est pas par hasard qu'on appelle "nourrisson" le nouveau-né) la fonction alimentaire est centrale, et donc structurante. C'est pourquoi "le groupe de comportements centré autour de la prise de nourriture" forme "un noyau du moi" (Spitz, 1968, p. 90).

Bouche et main, ces deux organes interfaces avec le monde sont liés dès l'origine de la vie, comme l'a montré Spitz (1965, cf. supra, II. 2). Leur articulation initiale autour de la prise du sein, profondément chargée en affects et intimement liée à la dynamique motivationnelle de frustration/satisfaction, dont nous savons qu'elle est cruciale pour l'apprentissage, crée autour de l'incorporation orale un noeud liant émotions, perceptions, et action.

"Chez le nouveau-né, la région orale et la cavité orale remplissent deux fonctions complètement différentes, l'une et l'autre d'importance capitale pour la survie. La première est l'incorporation qui assure la survie physique de l'individu. La seconde est la perception qui commence chez le nourrisson aussi à l'extrémité rostrale, dans la région orale et la cavité orale. A partir de là, la perception se ramifiera en cinq modalités exécutives, le toucher, le goût, l'odorat, la vue et l'ouïe. Par conséquent, la représentation centrale de la région orale et péri-orale devient l'organisation adaptative la plus importante pour la survie de l'espèce. Il n'est donc pas étonnant qu'elle devienne le champ d'activité des premiers processus dynamiques et de la première activité pulsionnelle (...)" (Spitz, 1968, p. 64)

La primauté de la fonction alimentaire fait que le mode d'appréhension sensorielle du monde reste marqué par une approche incorporative à forte connotation alimentaire. La manière dont Freud (La négation, 1925b) parle des processus de jugement est à ce sujet significative. Elle prend d'autant plus de relief dans notre contexte si l'on considère, comme Spitz, que c'est au moment de la tétée que l'enfant apprend à reconnaître les objets extérieurs :

"Le juger est l'action intellectuelle qui décide du choix de l'action motrice, met un terme à l'ajournement par la pensée et fait passer du penser à l'agir. L'ajournement par la pensée (...) est à considérer comme une action d'essai, un tâtonnement moteur avec des dépenses d'éconduction réduites. Faisons réflexion : où le moi avait-il pratiqué auparavant un tel tâtonnement, en quel endroit a-t-il appris la technique qu'il applique à présent au niveau des processus de pensée ? Cela s'est produit à l'extrémité sensorielle de l'appareil animique, au niveau des perceptions des sens. En effet, selon notre hypothèse, la perception n'est pas un procédé purement passif, mais le moi envoie périodiquement dans le système de perception de petites quantités d'investissement au moyen desquelles il *déguste*⁹⁶ les stimuli externes pour, après chacune de ces incursions tâtonnantes, se retirer à nouveau." (Freud, 1925b).

On comprend mieux la construction de la classe "BON" (sous-partie de la classe VIVRE) de l'analyse présentée en annexe 5, et le lien qu'elle entretient avec les mécanismes plus généraux de jugement et de qualité. Nous avons déjà évoqué ces aspects de genèse de la qualité (IV. 3.) en les reliant à un passé préhistorique dans lequel l'Homme, apprenant à distinguer les bons aliments des mauvais, créait par extension les catégories opératoires de *bien*, de *mal*, et de *qualités*. Cet apprentissage, chaque nouveau-né le refait au stade oral.

D'ailleurs Freud (1925b) met l'incorporation à l'origine de la fonction de jugement :

"La fonction de jugement a pour l'essentiel deux décisions à prendre. Elle doit prononcer qu'une propriété est ou n'est pas à une chose, et elle doit concéder ou contester à une représentation l'existence dans la réalité. La propriété dont il doit être décidé pourrait originellement avoir été bonne ou mauvaise, utile ou nuisible. (Übertragung : transfert de sens ou traduction) : cela je veux l'introduire en moi, et cela l'exclure de moi. Donc : ça doit être en moi ou bien hors de moi. Le moi-plaisir originel veut, comme je l'ai exposé ailleurs, s'introjecter tout le bon, jeter loin de lui tout le mauvais. " (Freud, 1925b).

Spitz va plus loin encore et considère que le complexe oral initial est un précurseur de la notion de causalité.

"J'estime que la séquence de la satisfaction qui suit les hurlements de la faim constitue la première expérience à laquelle nous pouvons faire remonter les débuts de la catégorie idéationnelle de la causalité" (Spitz, 1968, p. 116).

Cette hypothèse est séduisante. Le fait que les trois polarités principales qui dominent, selon Freud (1915, p. 179) la vie animique, à savoir les oppositions : sujet (moi) - objet (monde extérieur) ; plaisir - déplaisir ; actif - passif se trouvent présentes ou en germe dans le paradigme de base, semble la conforter.

⁹⁶ C'est nous qui soulignons.

Nous interpréterons cela d'une manière plus générale, et aussi plus prudente, en disant que l'incorporation orale est une des premières expériences concrètes d'actualisation (si/alors) et d'enchaînement de perceptions qui relient les actions et les sensations de l'individu sur le monde. C'est ce mécanisme général qui serait à la source de la notion de causalité.

Il n'est pas certain que l'alimentation soit le seul précurseur de cette notion. On peut même penser que toute expérience associative, qui implique des objets extérieurs dans l'apprentissage d'une boucle réflexe, participe à la mise en place de ce mécanisme d'actualisation comme système de pensée. Les travaux des pédopsychiatres et des éthologistes de l'enfant ont montré qu'il existe d'autres noyaux structurants, et en particulier le processus d'attachement au parent qui sert de référence sociale (Bowlby, 1969). Cyrulnik (1991) donne des exemples de construction du sens à partir d'autres comportements élémentaires (par exemple, la station debout, le sourire)⁹⁷. Le répertoire comportemental inné se trouve rapidement, par la vie de relation, intriqué dans un système sémantique par lequel nous percevons et interprétons le monde. Par exemple, un répertoire complet de mimiques faciales parfaites existe chez le nouveau-né, inné et antérieur à toute communication (Challamel et Lahlou, 1984). Ces mimiques sont probablement liées de manière innée à des affects, des sensations ou des émotions. Ceci a pu être démontré notamment en ce qui concerne le sucré et l'amer (Steiner, 1977, cité par Stellar et al. 1980 ; Chiva 1985). Elles constituent un alphabet de touches qu'il ne reste plus qu'à connecter à des expériences sensorielles et de communication interpersonnelle pour construire notre univers praxéo-discursif ; et sont sans doute réutilisées pour exprimer ultérieurement des sentiments moraux plus élaborés (Chiva, 1985, 1987).

Comme l'alimentation se trouve être pour nous l'un des premiers processus vitaux qui produit des comportements observables, il est naturel que nous ayons tendance à lui attribuer une part importante dans l'épigenèse. C'est à travers elle que le nourrisson commence à se distinguer visiblement en tant que sujet agissant et faisant preuve d'une pulsion propre.

Cette probable surestimation est sans doute renforcée dans notre cas puisque l'alimentation est dans cette thèse notre sujet central. Et l'on connaît la tentation des chercheurs d'expliquer le monde entier à partir de leur sujet minuscule. Tentation dont le biologiste Randolph Kirkpatrick, conservateur au British Museum de 1886 à 1927, spécialiste des Nummulites⁹⁸, et créateur de la théorie de la "Nummulosphère" (le monde entier ne se serait construit que par accréation de Nummulites !) est sans doute l'exemple le plus spectaculaire (Gould, 1980). Cependant l'efficacité des protocoles d'apprentissage fondés sur la récompense alimentaire (chez l'animal) pour l'apprentissage des

⁹⁷ Notons cependant que la référence parentale n'est pas forcément la plus efficace, les pairs semblant jouer un rôle nettement plus important par exemple dans la formation des *préférences* alimentaires (Birch, 1980a, 1980b), ceci dépendant probablement du contexte socio-motivationnel (Birch et al. 1980).

⁹⁸ Foraminifères de forme lenticulaire, présents du Crétacé à l'Oligocène, dont les fossiles laissent des traces lenticulaires, qui font qu'on peut effectivement imaginer en voir dans toute roche qui présente des petits cercles dans sa structure.

"qualités" (reconnaissance des formes) montre que les noyaux de raisonnement mis en place à l'occasion de l'incorporation sont, sinon le premier moteur de la fonction de jugement, du moins un moteur puissant pour celle-ci, et qu'ils doivent souvent se surajouter à d'autres mécanismes dans la construction des schémas d'apprentissage courants.

VII.2. Le paradigme d'incorporation comme outil de pensée

Ce retour aux sources de la représentation permet d'en mieux comprendre certains aspects inattendus qui sont apparus dans l'analyse.

Ainsi la violence que nous trouvons exprimée dans les traits de la classe de verbes d'action ("prendre"), et qui peut paraître surprenante, ne ferait qu'exprimer la non spécificité de la pulsion archaïque originelle de ce que Spitz appelle l'action dirigée :

"Les charges énergétiques qu'apportent les stimuli peuvent à présent (au stade précurseur de l'objet) être fractionnées et réparties parmi les divers systèmes de traces mnémoniques, gardées en réserve ou, suivant les cas, déchargées sous forme d'une action dirigée et non plus d'une excitation diffuse erratique. (...) L'action dirigée proprement dite devient non seulement une issue pour la décharge d'énergie libidinale et agressive, mais aussi un moyen d'acquérir maîtrise et contrôle à travers l'appareil psychique, hâtant ainsi le développement. Dans la littérature, on n'a pas accordé à cette fonction d'activité dirigée, à ces actions, la place qu'elles méritaient en tant que facteur de développement pendant la première année. *On parle souvent de pulsion agressive mais on insiste rarement sur le fait qu'elle ne se limite pas seulement à l'hostilité. En fait, la plus grande et la plus importante partie de cette pulsion sert de moteur à tout mouvement, à toute activité, grande ou petite, et finalement à la vie elle-même* (Spitz, 1953 a)" (cité par Spitz, 1968, pp. 79-80, c'est nous qui soulignons)

C'est cette pulsion d'action du sujet sur le monde dont nous voyons les premières apparitions dans l'incorporation alimentaire. La "prise" traduit l'action dirigée du sujet sur l'objet, le mouvement par lequel il l'incorpore dans sa sphère personnelle : son corps d'abord, puis aussi ses extensions plus larges (esprit, possessions...). La prise est affirmation violente du moi par rapport au monde extérieur ; il en résulte qu'elle contient une certaine agressivité⁹⁹. C'est la trace de cette agressivité, conservée intacte par la culture, que nous retrouvons dans notre corpus, de même que l'examen en coupe d'une perle révèle, conservé intact en son centre, le corps étranger autour duquel l'huître a sécrété ses couches successives de nacre¹⁰⁰. La culture s'approprie certains fondements biologiques et construit ses propres structures sur ce substrat. C'est ce que Moscovici appelle l'hypothèse ontologique :

⁹⁹ Il est possible que ce caractère agressif de l'oralité soit plus ou moins marqué selon les cultures. C'est du moins ce que suggère une analyse de la culture Dogon, où le sevrage est tardif (3 ans) et où les pulsions orales semblent canalisées d'une manière différente (Parin et Morgenthaler, 1975).

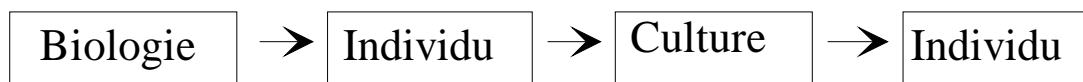
¹⁰⁰ Cette accréation culturelle autour de noyaux comportementaux primitifs se retrouve dans l'analyse d'autres objets culturels ; on a remarqué le même mécanisme dans l'analyse du phénomène sportif (Betbèze, Lahlou et Maffre, 1987, pp. 63-68).

"il y a un point singulier où la société se substitue à la nature, où l'évolution sociale prend le pas sur l'évolution bionaturelle. A cet endroit, les deux chaînes de réalité se séparent tout en se continuant."
(Moscovici, 1974, p. 290)

Par ailleurs, l'appropriation, parce qu'elle est exclusive, exclut l'objet saisi du monde et notamment de la propriété des autres. C'est ce que Proudhon (1840) avait bien saisi dans sa célèbre sentence : "la propriété, c'est le vol". Sur le plan alimentaire, Fischler a finement saisi ce nécessaire sous-entendu de la prise, en interprétant la méfiance qui entoure souvent l'individu obèse comme la manifestation inconsciente du soupçon *qu'il a pris plus que sa part* (Claude Fischler, communication personnelle).

On retrouve donc dans le noyau oral primitif les éléments constitutifs, *archétypaux* pourrait-on dire, de la représentation du manger. C'est une preuve concrète de l'idée de Rozin que "un certain nombre des caractéristiques biologiques de l'omnivore humain, dans leur expression individuelle, sont transférées dans la culture" (Rozin, 1982, p. 227). Dans ce processus, "l'information provenant des caractéristiques biologiques s'exprime dans les individus, s'institutionnalise dans la culture et se transmet aux individus à chaque génération". (Rozin, 1982)

Schéma simplifié de l'historique du flux d'information transmis par la culture (d'après Rozin, 1982)



L'universalité de ces expériences de la première enfance explique que nous retrouvons le même paradigme sous toutes les latitudes. On comprend mieux la genèse des archétypes de la psyché collective que constate Jung :

"Tous les instincts fondamentaux, toutes les structures de base de la pensée et du sentiment sont collectifs. Tout ce que les hommes s'accordent pour estimer général est collectif, de même que tout ce qui est donné, compris, fait ou dit de façon commune ou courante." (Jung, 1933, 1964 p. 75)

(...) L'uniformité universelle des cerveaux détermine la possibilité universelle d'un fonctionnement mental analogue. Ce fonctionnement, c'est précisément la psyché collective. (Jung, 1933, 1964 pp. 63-64)

Les universaux de pensée seraient donc selon nous des universaux parce qu'ils sont liés à une histoire psychophysiologique commune à l'espèce. C'est une idée qui avait déjà été exprimée par Moscovici :

"(...) tout ce qui est universel chez l'homme (ou dans les sociétés est d'origine biologique et doit être compris ou interprété en termes biologiques" (Moscovici, 1974, p. 289).

Pour cette raison génétique, ils sont partagés par tous les représentants de l'espèce et sont donc collectifs, au sens où nous avons expliqué qu'ils formaient un sous-syplexe du monde subjectif de chacun.

Notre interprétation permet de conserver les découvertes expérimentales de Jung en faisant l'économie d'une accumulation héréditaire de l'expérience qui aurait sédimenté la psyché collective, transmission dont Jung admet n'avoir jamais trouvé trace.

"Ces images virtuelles sont comme le sédiment de toutes les expériences vécues par la lignée ancestrale ; elles en sont le résidu structurel, non les expériences elles-mêmes. C'est du moins ce que nous permettent de conjecturer nos connaissances dans leur état actuel. (Je dois avouer n'avoir encore jamais trouvé de preuves irréfutables témoignant de la transmission héréditaire des images-souvenirs ; je n'en considère pas moins qu'en marge des sédiments collectifs, qui ne contiennent aucune particularité individuelle n'est pas absolument exclu que puissent exister aussi certains souvenirs individuels et hérités.) (Jung, 1933, 1964 pp. 143-144)

Il est satisfaisant d'expliquer l'universalité des archétypes de représentations par le fait qu'ils seraient issus d'une genèse analogue (évolution convergente). Par ailleurs, le fait que cette genèse nous ramène à l'apprentissage sensoriel est conforme à une intuition philosophique ancienne que tout se ramène aux sensations. Celles-ci seraient aux idées ce que l'alphabet est aux textes. La structure combinatoire de cette construction se retrouve dans la description lamarckienne des idées. Lamarck (1820) distingue dans son analyse de l'intelligence plusieurs sortes d'idées : les simples, les complexes, et les idées d'imagination. Chaque objet est formé par combinaison d'objets plus simples.

"L'éminent phénomène organique qui constitue l'idée, est, dans sa source, le produit immédiat d'une sensation sur laquelle l'attention s'est fixée, et résulte nécessairement d'une impression subsistante, faite dans l'organe qui est propre à la recevoir. Cette impression n'est autre chose que la trace d'une image, celle de l'objet qui a donné lieu à la formation de l'impression dont il s'agit. Or, chaque fois que le fluide nerveux, mis en mouvement, traverse toutes les parties de cette image, il y excite une sensation obscure ou un ébranlement particulier, qui se transmet aussitôt à l'esprit, au foyer où s'exécutent les pensées, les actes intellectuels.

Ainsi, l'idée n'est autre que l'image obscure d'un objet, rapportée ou rendue présente à l'esprit de l'individu, chaque fois que le fluide nerveux, mis en mouvement, traverse les traits de cette image ; traits qui sont imprimés dans l'organe particulier, propre à l'exécution des actes d'intelligence" (Lamarck, op. cit. p. 291).

"Les idées simples (ou primaires) sont celles qui ne se forment que par la voie des sensations remarquées (...) on les acquiert nécessairement les premières, sans cesser d'en pouvoir acquérir de nouvelles, et (...) elles n'en exigent point d'autres pour leur formation" (Lamarck, op. cit. p. 261).

(...) "les idées complexes de tous les degrés sont celles qui ne proviennent pas directement de la sensation, et qui sont essentiellement composées, parce qu'elles ne sont formées qu'avec des idées déjà acquises ; (...) ces idées sont nécessairement postérieures à celles qui proviennent de la sensation ; car les idées complexes du premier degré en sont immédiatement composées, tandis que celles des degrés supérieurs ne résultent que de la combinaison de plusieurs idées elles-mêmes complexes. Ainsi, les idées dont il s'agit, sont chacune le produit d'une opération intellectuelle qu'on nomme jugement ; et quoique ce jugement soit un rapport découvert entre les idées qui y furent employées, il est très-exposé à manquer de justesse, relativement au sujet que l'on s'est proposé de juger. Enfin les idées complexes n'offrant qu'un mélange de traits de différentes idées réunies, l'image compliquée qui en résulte, rappelle difficilement les idées particulières qui formèrent ces idées complexes, et ne se fixe qu'à l'aide d'une attention très-profonde. Mais, pour le vulgaire, les idées complexes ne sont rappelées à l'esprit qu'au moyen des noms qu'on leur a consacrés, que par des mots qu'on s'habitue à prononcer, à entendre,

et qui, écrits ou imprimés, en obtiennent une forme physique ou des traits qui, par la sensation, peuvent être tracés dans l'organe. C'est ainsi que le mot nature nous est très-familier ; nous nous attachons moins à nous rendre raison de l'idée-très-complexe qu'il exprime, que du mot lui-même dont nous nous contentons : il en est bien d'autres qui sont entièrement dans le même cas." (Lamarck, op. cit. pp. 261-262).

Et donc, finalement, les idées sont toutes construites sur l'alphabet des sensations.

"Tout idée quelconque est originaire d'une sensation, c'est-à-dire en provient directement ou indirectement" (p. 294) (...) " En effet, toute idée, soit simple, soit complexe, résulte d'une image tracée ou imprimée dans l'organe de l'entendement. Dans l'idée simple, l'image imprimée est celle de l'objet qui a fait la sensation remarquée ; et dans l'idée complexe, l'image se trouve composée de la réunion de plusieurs autres qui y sont toujours très-distinctes : en sorte que dans toute idée quelconque, on retrouve toujours les traits d'objets connus par la sensation".

L'analyse des définitions du Robert qui vient d'être présentée éclaire le mécanisme de la combinaison de ces sensations qui avait été postulé par Lamarck. Le mécanisme de constitution des représentations que nous apercevons est assez analogue à celui de l'évolution des espèces. Dans celle-ci, l'existence à un instant donné d'espèces relativement stables et homogènes résulte de la confrontation d'un double mouvement. D'une part, les organismes tendent, lors de leur reproduction à créer des formes nouvelles qui sont des variations provenant de combinaisons nouvelles de leurs signes constitutifs (les gènes), d'autre part les formes produites sont confrontées au reste du monde et les combinaisons qui s'avèrent non compatibles sont éliminées. Un double mouvement d'accrétion et de simplification fait qu'une forme globale, articulation entre sensations élémentaires, se maintient dynamiquement dans un état concret. Les représentations sociales ressemblent aux espèces vivantes dans la mesure où elles sont constituées, elles aussi, de populations de représentations mentales individuelles qui présentent chacune quelques variations phénotypiques mais restent en gros semblables au modèle général de l'espèce. Ce que nous considérons comme *la* représentation sociale est le modèle général que suivent chacune des représentations mentales individuelles, c'est l'ensemble des caractères communs à cette population d'objets mentaux. On perçoit ici que ces objets mentaux sont bien constitués de signes issus des sensations, et que l'un des mécanismes qui permet à leur forme d'être stable au niveau individuel, c'est une constante confrontation avec l'environnement qui limite leur enveloppe combinatoire à ce qui est efficace pour interagir avec le milieu. La représentation sociale doit, dans chacune de ses incarnations individuelles comme représentation mentale, être adaptée à son environnement. Le fait que les individus soient confrontés à un environnement analogue explique en partie la ressemblance des différentes représentations individuelles, par un mécanisme d'évolution convergente. Nous verrons plus loin que ce mécanisme d'évolution convergente n'est pas le seul à expliquer la similitude des représentations sur une population, mais ce qui est intéressant ici, c'est ce mécanisme qui assure la pérennité et la stabilité des représentations adaptées, qui est en quelque sorte auto-organisateur et tire sa stabilité de la stabilité du monde dont il est l'image pragmatique en creux. Nous n'avons pas trouvé de bon modèle physique de ce phénomène d'auto-organisation, dont l'exemple le plus célèbre est sans doute celui

des cellules de Bénard (structures dissipatives régulières qui se forment dans l'huile de baleine chauffée, notamment décrites par Prigogine et Stengers, 1979, p. 155).

Essayons quelques métaphores. Que l'on imagine un buis taillé par un jardinier qui essaye de lui donner la forme d'un cône décoratif. Sans cesse, il pousse de nouveaux rameaux au bout des ramures, sans cesse le jardinier les coupe selon une forme donnée qui constitue une usure artificielle suivant une certaine enveloppe conique. Petit à petit, le buis devient dense et épouse étroitement l'enveloppe conique, sa surface le concrétise. **Dans le développement de la représentation, le mécanisme d'association et celui d'usure ne sont qu'une seule et même chose que l'on pourrait appeler *usage***. C'est la même matière qui use et construit, comme deux morceaux de pierre ponce frottés l'un contre l'autre finissent par présenter une surface de contact plane dont la poudre commune a bouché les interstices. **Cet usage engendre dans l'objet utilisé ce que nous appellerons un *trophisme*, c'est à dire une croissance structurée par ce qui la nourrit** (du grec *trophos* : *nourriture*). **C'est ici un phénomène analogue à celui de la croissance biologique que nous observons (la fonction crée l'organe, le fonctionnement l'entretient et le développe, le non fonctionnement entraîne sa dégénérescence). L'usage entretient l'organe dans une forme qui recouvre le plus exactement possible son enveloppe fonctionnelle.** Nous aurons l'occasion d'observer des manifestations empiriques de ce phénomène au chapitre IX dans l'examen du lien entre représentations et comportements.

La primauté génétique de l'incorporation n'est pas suffisante pour expliquer l'importance de son influence dans la vie psychique. Il faut aussi tenir compte de sa permanence (on mange *tous les jours*). L'exposition répétée du sujet au paradigme pérennise ce dernier. Si l'alimentation est importante dans la constitution de tant de mécanismes psychiques, c'est d'abord parce qu'elle est assez fréquente pour pouvoir donner lieu à un conditionnement durable, et ce d'autant qu'elle intervient systématiquement dans un contexte de motivation intense (la faim) dont on sait qu'il favorise considérablement l'apprentissage, par opposition au conditionnement "neutre". C'est aussi, par rapport à la respiration, un comportement non-continu (Blundell, 1979, 1981), suffisamment peu fréquent pour qu'il continue à être isolé en tant que tel, tandis qu'un comportement permanent devient un fond perceptif et n'est plus perçu, par contraste, que lorsqu'il disparaît.

La socialisation de cette représentation intervient dans la relation avec la mère, dans la dyade. Notons en passant que Simmel (1908) qui a inventé le terme de dyade, considérait que l'on pouvait y trouver le germe de toutes les relations sociales ultérieures (cité par Spitz, 1968, p. 10). Dès l'origine, le social est en germe dans le paradigme d'assimilation.

Ce que nous livre l'analyse lexicale du sens commun public est donc d'abord un squelette correspondant, intact, à un paradigme extrêmement primitif, celui de l'incorporation orale. Il est

étonnant de voir avec quelle violence ce paradigme est conservé sous-jacent dans le corpus en apparence très policé du dictionnaire.

Ce squelette est véritablement le noyau le plus proche de "manger". Rappelons que l'analyse faite en restreignant le corpus aux seuls analogues de premier niveau nous fournissait une segmentation en quatre classes, dans lesquelles on retrouve le DESIR, PRENDRE, NOURRITURES, et une quatrième classe essentiellement centrée sur le REPAS correspondant aux "compléments circonstanciels". On retiendra surtout que cette dernière est essentiellement constituée d'aspects sociaux. Dans cette analyse, la classe PRENDRE constituait plus de la moitié du corpus, ce qui révélait son aspect central.

Ce squelette est recouvert d'une chair constituée de rapports entre les termes ; ce sont des rapports internes à la langue ou des rapports culturels. D'une manière générale, plus on étend le champ d'association, et plus le paradigme initial se transforme en un paradigme général d'appréhension du monde dans lequel on reconnaît l'intention, l'action, l'objet, l'instrument, le contexte social et les enjeux moraux.

Cette courte analyse a permis de faire ressortir directement un point central dans l'analyse de l'alimentation, comme nous allons le voir : le paradigme d'assimilation. Nous n'avons fait que redécouvrir par une autre méthode une structure déjà bien décrite, notamment par Fischler (1990) : le *principe d'incorporation*. Ceci valide notre méthode, et confirme des résultats antérieurs que nous allons maintenant évoquer.

VII.3. Le principe d'incorporation

Le rapport d'incorporation, central dans le paradigme du "manger" que nous livre le dictionnaire, se retrouve sous d'autres formes dans le sens commun. Il se comporte comme une sorte d'*instrument référentiel* (Moscovici, 1961, 1976, p. 172) qui sert de modèle inconscient à une multitude d'actions de la vie quotidienne. Nous allons en montrer quelques avatars. Nous verrons ainsi comment ce noyau paradigmatique se décline dans différents enchaînements pragmatiques, notamment sous forme sociale et culturelle.

L'homme, disaient en substance Fichte et Feuerbach, devient ce qu'il mange. Un dicton allemand énonce "Man ist, wass Man isst" : on est ce qu'on mange (Fischler, 1991a). Frazer (1890) est l'un des premiers à avoir mentionné cette croyance en tant que telle. Ce principe "you are what you eat" a été depuis largement étudié et reconnu dans de multiples cultures, y compris les cultures française et américaine contemporaine (Rozin, 1990b, Fischler, 1990).

Cette conception est attestée comme vérité sociale par le fait que, par exemple, les groupes humains se désignent souvent entre eux, littéralement, par leurs aliments "ethniques". Ainsi, les Italiens sont, pour les Français, des "Macaronis", les Français sont, pour les Anglais, des "Frogs", les nord-

américains appellent les allemands “Krauts” etc. (Fischler, 1990, p. 68). Les Sérères du Sénégal sont pour leurs voisins des “gens du mil” (*Pennisetum*) (de Garine, 1990, p. 1474). Les régimes alimentaires sont en Inde un des moyens de séparation des castes (Rozin, 1990b). Nous reviendrons à cet aspect socialisant de l'incorporation alimentaire.

Mais c'est d'abord vrai au niveau individuel. A ce niveau, la prise alimentaire est schématisable comme un processus, dans lequel la substance passe et se transforme à travers des lieux successifs :

aliment --> ventre --> corps

pour *s'incorporer* finalement au mangeur. C'est ce que l'on appelle le “principe d'incorporation” (Fischler, 1990). Cette transsubstantiation est simplement l'enchaînement des trois éléments principaux du paradigme sur le plan syntaxique : le sujet, l'action (classe PRENDRE) et l'objet (classe NOURRITURES). Mais si, dans le paradigme primitif, résultant de la forme biologique, le sujet (le mangeur) est l'actant,

le sujet prend en lui la substance

nous voyons ici dans le principe d'incorporation une lecture inversée du paradigme, qui articule que :

la substance devient partie du sujet

Comme notre formalisme le prévoit, dans la mesure où la représentation est essentiellement combinatoire, l'enchaînement des connexions mentales dans cet ordre inverse est également licite dans les processus mentaux. Ce type de réutilisation d'une chaîne naturelle dans un enchaînement "anormal" est d'ailleurs courante en pensée magique, et provoque l'étrangeté apparente de cette dernière :

"(...) en parallèle avec la manière normale de transformer et de représenter les choses, il en est une autre qui la retourne ou la détourne et possède son propre enchaînement causal. C'est d'ailleurs ce qui fait sa force. Bref, l'hypothèse une coexistence parallèle de la pensée rationnelle et de la pensée magique semble s'imposer." (Moscovici, 1992, p. 307)

Sur le fond, nous pensons, avec Moscovici, que la magie est bien une réutilisation "retournée ou détournée" de la manière habituelle de représenter, mais nous pensons que "la force de son enchaînement causal" vient encore de la représentation "normale", qui a concrétisé l'articulation en rendant l'association naturelle. L'enchaînement reste fort, mais la représentation est ici retournée comme un gant, pour fournir une chaîne causale inversée.

Une focalisation sur la substance (NOURRITURES) comme argument du "Si", et cherchant un prédicat sur le mangeur (alors) amène nécessairement un enchaînement de ce type, dans lequel la substance est perçue comme *informant* (participant à la forme) du mangeur. Comme le sujet sait *où il veut en venir*, l'enchaînement se fait dans un ordre tel que la conclusion porte sur l'objet recherché. Ceci répond à une règle pragmatique plus générale :

"A partir du moment où le champ du jugement est défini, l'issue d'une action, le sens d'une communication, d'une succession logique, sont anticipés. (...) au lieu que l'enchaînement logique

coïncide avec l'orientation du jugement et la détermine, c'est cette orientation qui détermine l'enchaînement logique. La conclusion, *donnée dès le début*, définit la zone de sélection des autres parties du raisonnement, les détache." (Moscovici, 1961, 1976, p. 261)

De fait, comme le contexte final de l'interprétation (c'est-à-dire le lieu où s'exerce la pragmatique, où aboutit l'enchaînement) est le mangeur, c'est dans le U-langage de cet objet que seront exprimées les propriétés de la substance alimentaire. Il faut donc que les objets considérés soient "système-compatibles" avec le U-langage du sujet, c'est-à-dire constitués d'éléments qui font partie de son alphabet, de sa substance propre. Ce n'est donc pas exactement la substance matérielle même de l'aliment qui s'incorpore au mangeur, mais plutôt son essence, ses vertus en tant qu'elles sont applicables à la catégorie de sujet humain, c'est-à-dire la partie de la représentation de l'aliment qui est système-compatible avec la représentation de l'être humain. Dans l'ingestion seuls sont "assimilés" par le sujet les traits qui peuvent s'appliquer à un être humain. Comme le remarque Nemeroff (communication personnelle) jamais un être humain ne prétendra qu'il est devenu une carotte parce qu'il a mangé des carottes. Mais, comme en témoigne une croyance populaire, il pourra penser que la "fraîcheur du teint" de la carotte lui sera transférée¹⁰¹. Dans ce processus d'assimilation, l'aliment devient donc un substrat qui véhicule des essences, des vertus assimilables par le mangeur¹⁰². Ce sont ces vertus qui sont en quelque sorte le contenu pertinent, actif sur le plan de la représentation. L'incorporation est dans ce sens la transmission, par l'ingestion, d'un certain nombre de traits, de signes constitutifs. Cette transmission implique que le sujet et la substance alimentaire vont avoir en commun, à l'issue du processus, certains traits identiques. Par là, l'incorporation s'affirme comme un processus de choix pour réaliser *l'identification*.

Freud avait déjà noté cette filiation :

"(l'identification) se comporte comme un rejeton de la première phase orale de l'organisation de la libido, dans laquelle on s'incorporait, par le fait de manger, l'objet désiré et prisé, et ce faisant on l'anéantissait en tant que tel. Le cannibale, comme on sait, en reste à ce point de vue. Il chérit ses ennemis jusqu'à la dévoration et il ne dévore pas ceux qu'il ne peut chérir d'une manière ou d'une autre". (Freud, 1921)

C'est bien l'incorporation qui est ici à la base de l'identification. Notons combien il est étonnant de voir à quel point notre PDB coïncide avec la structure de l'incorporation telle qu'elle est écrite dans la théorie freudienne, y compris dans ses connotations destructrices :

"En fait trois significations sont bien présentes dans l'incorporation : se donner un plaisir en faisant pénétrer un objet en soi ; détruire cet objet ; s'assimiler les qualités de cet objet en le conservant en dedans de soi. C'est ce dernier aspect qui fait de l'incorporation la matrice de l'introjction et de

¹⁰¹ Ce n'est d'ailleurs pas une croyance totalement absurde : les caroténoïdes ingérés à haute doses peuvent modifier la pigmentation de la peau.

¹⁰² Par exemple, les Hua de Nouvelle Guinée- Papouasie appellent "nu" le principe vital convoyé par l'alimentation, et qui serait pour eux responsable de la croissance et de la santé (Meigs, 1988, cité par Rozin, 1990b). Le "nu" peut assimiler des traits d'une personne (même ses intentions hostiles ou amicales), et les transférer à travers les aliments. Les Hua sont d'ailleurs cannibales.

l'identification. "(Laplanche et Pontalis, dans l'article "incorporation" du Vocabulaire de Psychanalyse, 1967, 1990 p. 200)¹⁰³.

Cette ambivalence de l'incorporation (anéantissement, appropriation) s'exprime dans la violence des verbes d'incorporation (classe PRENDRE de notre analyse). Mais on comprend surtout comment le partage alimentaire, qui fait de l'aliment un substrat ou un symbole de communauté, peut créer une identification au groupe. Freud fait cette liaison dans une note :

"L'étude de telles identifications, comme celles par exemple qui sont à la base de la communauté de clan, a fourni à Robertson Smith ce résultat surprenant qu'elles reposent sur la reconnaissance d'une substance commune (Kinship and Marriage, 1885) et que de ce fait elles peuvent être également créées par un repas pris en commun. Ce trait permet de connecter une telle identification à l'histoire originaire de la famille humaine, construite par moi dans "Totem et Tabou". " (Freud, 1921, p 48).

En effet, si plusieurs individus incorporent la même substance, ils auront également en commun les éléments absorbés. Nous reviendrons sur ce point.

Selon nous, cette lecture magique du paradigme d'incorporation s'explique directement par notre modèle. Si, au niveau mental, le sujet articule des signes, l'objet réel et sa représentation sont bien la même chose. Par conséquent, le sujet, en manipulant les signes dans son langage représentationnel, va réaliser des opérations (enchaînements) qui peuvent avoir un certain décalage avec le monde réel, puisqu'il ne manipule que des parties symboliques de ces objets, des morceaux de syplexe, qui n'ont pas exactement les mêmes propriétés que les syplexes complets. Ses simulations mentales ne seront pas toujours des simulations efficaces de la réalité, et, par conséquent, lorsqu'il passera à l'application pragmatique de ses conclusions mentales, certains décalages risquent de se produire. Prenons une métaphore : on raconte que lors des premiers essais de traduction par ordinateur, un test de traduction du français vers le russe, puis de la retraduction de la même phrase en français avait transformé "la chair est faible" en "la viande est tendre". Imaginons maintenant que le monde réel est le français, et le monde représentationnel du sujet est le russe de l'ordinateur. Notre sujet veut devenir fort : il sait que le sanglier est fort dans le monde réel. Il sait que "manger", c'est incorporer dans le monde réel. Dans son monde mental, "sanglier égale force", et "manger" égale "sujet prendre trait". Pour prendre la force du sanglier, l'opération mentale " manger le trait "force du sanglier" " est une opération efficace. Ayant réalisé cette opération mentale, il en retraduit le résultat dans le monde réel, et agit en ingérant de la viande de sanglier. Le comportement final nous paraît inadapté au sens recherché, de même que "la viande est tendre" n'est pas une bonne traduction de "la chair est faible". L'erreur (que certains appelleraient un biais cognitif) est due à ce que, au niveau mental, les paradigmes sont manipulés à travers l'un des traits qui les représentent (par exemple, le paradigme de "force" va être manipulé à travers l'un des ses représentants, le "sanglier"). Il peut se produire ainsi des dérives sémantiques considérables. Nous avons ici pris un exemple extrême, mais qui illustre le fait que le sujet, qui manipule des représentations, manipule seulement des sous-syplexes

¹⁰³ Ce n'est que bien après avoir fait l'analyse que nous avons découvert ce texte, avec, comme le lecteur l'imaginera, une grande joie.

de l'objet qui l'intéresse (il n'enchaîne pas le sanglier complet, si une telle chose existe, mais seulement la partie "représentation mentale" de celui-ci). Il est par construction en situation d'information imparfaite et ses simulations mentales risquent d'être en décalage avec la réalité ; cette dernière n'est pas entièrement manipulable par le sujet puisqu'elle est répartie entre un grand nombre d'observateurs, et c'est d'ailleurs ce qui lui donne sa stabilité.

La culture n'est pas naïve : elle ne prétend pas que les qualités incorporées soient le support nutritif lui-même (ce qui serait contradictoire avec d'autres éléments de notre encyclopédie du monde, comme par exemple ce que nous savons de la façon dont se fabriquent les aliments, dont ils sont constitués, et ce que nous considérons être la substance de l'homme, qui relève d'une autre catégorie), mais seulement qu'il en est le vecteur. Cette optique permet de concilier la puissance efficace du paradigme d'incorporation (dont la validité est attestée à chaque repas par la pratique de l'enchaînement *sujet incorpore objet*), sans être contradictoire avec notre vision empirique ou scientifique du monde. Personne ne prétendrait que l'AMITIE est dissoute à l'état de principe actif dans un verre de vin, mais nous convenons tous que dans le "verre de l'amitié", elle y est présente à titre symbolique, et que boire ensemble concrétise en chacun des convives la présence de l'amitié.

Au fur et mesure que la culture humaine, enrichissant sa combinatoire, a été capable d'utiliser des concepts de plus en plus fins et abstraits, le symbole a de moins en moins eu besoin d'être concrétisé en objet matériel pour être actif. Un bref aperçu de la relation du support comestible à la valeur, à l'essence qu'il véhicule, nous restitue différents stades de leur relation.

Le rituel antique du sacrifice montre comment on peut séparer ces essences (que faute de mieux nous appellerons psychoactives) du comestible matériel.

Par exemple, au Sri-Lanka :

“(…) dans les régions tamil et musulmanes où j’ai fait des recherches, la préparation du *pukkai* est un élément courant des rituels religieux et une façon de tenir des promesses que l’on a pu faire aux êtres surnaturels. Les Hindous Tamil préparent le *pukkai* au temple et l’offrent à la divinité, accompagné de fruits, de noix d’arec, de feuilles et de fleurs de bétel. Le riz au lait tout chaud est placé aux pieds de l’idole en grosses pyramides luisantes. Après que le prêtre ait accompli les rituels de sa charge (*puja*) et que le dieu ait fini de manger les parties invisibles du *pukkai* (les vapeurs aromatiques qui s’en élèvent) on le distribue à tous ceux qui sont venus assister au *puja*. Toutes les offrandes placées devant l’idole sont censées avoir été “consommées” par le dieu, et ne demeurent que ses restes, sortes de détritiques sacrés que les fidèles se partagent.” (McGilvray, 1977)

On trouvait déjà le même rituel chez les Grecs, où la vapeur et la fumée¹⁰⁴ qui s'échappent des mets en contiennent l'essence qui sera consommée par les dieux. Dans nos régions, la consommation des

¹⁰⁴ On peut également faire brûler complètement la viande ou des parfums. Voir par exemple Hérodote, Enquêtes, Livre VII, 54, pour un tel exemple chez les Perses, lors du passage de l’Hellespont par Xerxès, ou par Amilcar de Carthage lors de la bataille contre Gélon de Syracuse (Enquêtes, VII, 165).

aliments pour des vertus non alimentaires, notamment "mi-religieuses mi-médicales (...) préventives, curatives, ou même physiologiques" remonterait peut-être jusqu'au néolithique (Biraben, 1976, p 28), c'est-à-dire aussi loin que l'investigation peut être poussée.

Cette conception très ancienne du comestible contenant des vertus directement assimilables par l'essence de l'être se propage à travers les siècles. Cela débute par une vision matérialiste, où ces vertus ont une existence concrète, sous forme de fluides. C'est alors d'abord le corps qui est le résultat de l'alimentation, mais aussi l'âme, comme en témoigne l'évolution du sens du mot "humeur", d'abord composant essentiel du monde (eau, liquide, comme en témoigne encore le mot *humide*) puis fluide physiologique, et enfin disposition d'esprit.

Plus près de nous, à l'époque baroque, l'acte alimentaire se trouve pris dans la dualité âme/corps. Chez Descartes le corps, pure matérialité, s'associe avec l'âme, substance inconsistante, par l'intermédiaire d'*esprits animaux*.

“Il s'agit là de petites particules extrêmement subtiles composant la masse la plus volatile du volume sanguin qui se rendent au cerveau et, notamment, dans la “glande pinéale” où l'âme a son centre d'action”. (Steinmetz, 1977)

Or,

“Il faut savoir (...) que la fonction nutritive, dans la physiologie cartésienne, représente le facteur déterminant des différentes propriétés du flux sanguin et, singulièrement, de ses éléments les plus éthérés, les esprits animaux qui, nous l'avons vu, assurent la jonction des facultés intellectuelles et corporelles : “le suc des viandes¹⁰⁵, qui passe de l'estomac dans les veines, se mêlant avec le sang, lui communique toujours quelques-unes de ses qualités (...)”¹⁰⁶.(Steinmetz, 1977)

De même, chez La Mettrie, en 1747 :

“Le corps humain est une Machine qui monte elle-même ses ressorts ; vivante image du mouvement perpétuel. Les aliments entretiennent ce que la fièvre excite. Sans eux, l'Ame languit, entre en fureur, & meurt abattüe. C'est une bougie dont la lumière se rallume au moment de s'éteindre. Mais nourrissez le corps, versez en ses veines des Sucs vigoureux, des liqueurs fortes ; alors l'Ame, généreuse comme elles, s'arme d'un fier courage, & le soldat que l'eau eut fait fuir, devenu féroce, court gaiement à la mort au bruit des tambours. (...) Quelle puissance d'un Repas ! La joie renaît dans un coeur triste ; elle passe dans l'Ame des convives qui l'expriment par d'aimables chansons, où le François excelle. (. ...) La viande crue rend les animaux féroces ; les hommes le deviendroient par la même nourriture. Cette férocité produit dans l'Ame l'orgueil, la haine, le mépris des autres Nations, l'indocilité & autres sentimens, qui dépravent le caractère, comme des aliments grossiers font un esprit lourd, épais, dont la paresse & l'indolence sont les attributs favoris. ” (La Mettrie, op. cit., pp. 60-62)¹⁰⁷

¹⁰⁵ Le terme “viande” désigne d'une façon générale à l'âge baroque la nourriture.

¹⁰⁶ René Descartes. *Traité de l'homme*. in *Oeuvres et Lettres*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade. p. 843.

¹⁰⁷ Notons que le modèle philosophique de La Mettrie à cette époque est beaucoup plus moniste que ce que laissent entendre ces citations, qui ont été prises plus comme représentatives d'une certaine conception du fonctionnement des rapports entre corps et âme que comme caractéristiques de la pensée, assez moderne, de La Mettrie lui-même.

Ces esprits microscopiques ou leurs équivalents humoraux sont donc la matière de ce qui se transfère entre âme et corps, ils concrétisent sous une forme invisible les essences et les principes actifs. On a ici un intéressant exemple d'objectivation (Moscovici, 1961) qui est en même temps un ancrage de la représentation dans une expérience concrète.

"L'objectivation conduit, on le sait, à rendre réel un schéma conceptuel, à doubler une image d'une contrepartie matérielle (...) et comme on ne saurait parler de "rien", les "signes linguistiques" sont accrochés à des "structures matérielles" (on tente d'accoupler le mot à la chose)". (Moscovici, 1961, 1976 pp. 107-108).

Ces esprits fluides animaux sont en accord avec la conception pneumatique de la physiologie ancienne, dans laquelle les fonctions vitales se matérialisent par l'action de divers fluides. Ainsi, les fameux esprits animaux fonctionnent dans les deux sens : s'ils vont transmettre les vertus de la matière au principe actif de l'âme (l'*enormôn* d'Hippocrate) ; ils sont aussi le moyen de l'excitation du corps en général et des membres en particulier, comme le montre l'exemple suivant :

“Pourquoi la vue, ou la simple idée d'une belle femme nous cause-t-elle des mouvements & des désirs singuliers ? Ce qui se passe dans certains organes, vient-il de la nature même de ces organes? Point du tout ; mais du commerce & de l'espèce de sympathie de ces muscles avec l'imagination. Il n'y a ici qu'un premier ressort excité par le *beneplicitum* des anciens, ou par l'image de la beauté, qui en excite un autre, lequel étoit fort assoupi, quand l'imagination l'a éveillé : & comment cela, si ce n'est par le désordre & le tumulte du sang & des esprits, qui galopent avec une promptitude extraordinaire, & vont gonfler les corps caverneux ?” (La Mettrie op. cit. p. 129)

L'efficacité explicative (en termes de psychologie naïve) repose sur le fait que l'immatériel a en général été, dans la tradition occidentale, représenté sous forme de “fluide”, sans doute parce que c'était le type d'abstraction reposant sur la meilleure métaphore physique de *l'insaisissable* au sens matériel du terme.

Le liquide est la meilleure *matérialisation*, le meilleur *ancrage*, dans la façon de penser le monde, dans la construction de représentations naïves, de l'immatériel. Il était donc naturel que les échanges entre matériel et immatériel se fassent sur un support fluide dans le monde immatériel et dans notre réalité sensible sur un support liquide ou gazeux (qui est la traduction matérielle du fluide). Il était par ailleurs naturel que le sang soit le fluide vital, c'est-à-dire matérialisant la vie (ou le souffle vital), et que, finalement, il soit le support et l'instrument des échanges entre matériel et immatériel¹⁰⁸.

¹⁰⁸Jung (1933, 1964 pp. 26-45) remarque que le principe vital apparaît dans les archétypes sous forme de souffle (pneuma). En Hébreu, le même mot désigne le vent et l'esprit.

VII.4. Le principe d'économie psychique

Par là, nous voyons à l'oeuvre ce qu'on pourrait appeler le *principe d'économie psychique*. Pour construire des représentations, l'esprit combine les éléments qui l'occupent *par analogie avec* des combinaisons existantes¹⁰⁹. Au lieu de créer de toutes pièces une nouvelle structure combinatoire, il réutilise une structure existante en changeant simplement quelques pièces. Il suffit qu'il existe une analogie formelle entre ce qu'on cherche à représenter et la combinaison existante qui sera recombinaisonnée à cette fin particulière. L'esprit peut ensuite utiliser, ad libitum, les associations acquises lors de cette analogie, d'où une économie importante. L'ancienne combinaison servira en quelque sorte de fondement métaphorique à la nouvelle.

Prenons, à notre tour, une métaphore. Supposons que nous voulions nous déplacer sur les eaux. Plutôt que de construire de toutes pièces un véhicule ad hoc, nous allons, par économie, par paresse, aller fouiller dans le garage pour voir s'il n'y a pas quelque chose qui pourrait nous dépanner (c'est fou ce qu'il y a dans le garage, il sert de débarras à la famille depuis bien longtemps). Nous y découvrons une bicyclette, qui sert à se déplacer sur le sol ferme : c'est un peu analogue à notre problème. Et voilà la combine ! Il n'y a qu'à fixer (articuler) des flotteurs sur les côtés, des aubes à la roue arrière, et à remplacer la roue avant par une planche qui servira de gouvernail.

A minima, sans avoir besoin de considérer les problèmes de l'hydrodynamique ou de la construction navale, voilà actualisé un véhicule marin que nous saurons utiliser sans peine avec nos vieilles habitudes (si on pédale, ça avance dans l'eau). Nous l'appellerons Pédalo.

Telle est l'articulation par analogie : faire du neuf avec du vieux, répondre à un problème nouveau en utilisant des processus mentaux disponibles. La flexibilité de la combinatoire représentationnelle, où les liens sont moins rigides que les boulons de notre pédalo, permet de continuer à utiliser l'articulation originelle (la bicyclette), qui n'a pas été détruite par la transformation en pédalo. On peut donc considérer la construction de représentations mentales comme un grand jeu de Meccano mental, conçu à l'économie. On réutilise au maximum les constructions existantes pour interpréter les situations nouvelles. C'est un fait cognitif bien connu, déjà signalé par exemple par Richard (1991), et bien explicité par Moscovici¹¹⁰ :

"L'analogie, principe de nature plus sémantique que formelle, explique la plupart des liens qui naissent entre les notions essentielles d'une représentation. Elle marque le type de connaissance qui s'y développe et se situe au coeur de l'activité cognitive et linguistique. Nous la saisissons d'abord comme un principe de généralisation d'une réponse ou d'un concept ancien à une réponse ou un concept nouveau, par le transvasement de leur contenu. Les réalités sous-jacentes sont groupées dans la même rubrique et s'éclairent mutuellement. (...) les notions ne sont pas assimilées les unes aux autres ni confondues. Jusqu'à un certain point, il ne s'agit que d'une substitution instrumentale que l'usage peut

¹⁰⁹ Rappelons que pour nous l'analogie est le partage d'un élément commun.

¹¹⁰ Citons également l'analyse récente de la fonction de la métaphore dans la diffusion des représentations sociales de Wagner, Lahnsteiner et Elejabarrieta (1994).

rendre constitutive. De la sorte on n'atteint pas un niveau d'abstraction plus élevé mais on procède à un groupement entre les termes, en négligeant certaines propriétés particulières.

(...) Le raisonnement par analogie atteint ainsi deux objectifs : l'un est d'intégrer dans un ensemble plus large des éléments autonomes, disjoints, l'autre est de maîtriser, en imposant un modèle, le développement de l'image d'un fait ou d'un concept qui rentre dans l'horizon du groupe ou de l'individu. " (Moscovici, 1961, 1976, p. 264-265, et 267)

Cahen, dans une note à la traduction d'un ouvrage de Jung, explicite également cette idée, à propos du recours de l'inconscient à l'inconscient collectif pour représenter une situation :

"Il semble (...) que les choses se déroulent de la façon suivante : quand l'inconscient a un contenu d'ordre quelconque à exprimer, tout se passe comme s'il allait chercher, dans le magasin aux accessoires (la masse des matériaux que lui offre le vécu, la mémoire, les souvenirs), les figures représentatives qui sont à la fois les plus proches et les plus aptes à illustrer avec une pertinence toujours étonnante ce qu'il s'agit précisément d'exprimer. Cela est si vrai qu'il faut en général bien des phrases et bien des périphrases pour traduire dans le langage conscient ce que l'inconscient, grâce à son vocabulaire imagé, étonnamment précis bien qu'archaïque, exprime en une seule image frappante. " (Cahen, 1964, in Jung, 1933, 1964, p. 123).

Il est donc naturel que les premières pièces (par exemple : la prise alimentaire) se retrouvent utilisées beaucoup plus que les suivantes, car elles sont réutilisées puis réutilisées à travers ce qu'elles ont servi à construire, etc.¹¹¹. On peut donc considérer le paradigme d'incorporation comme un "génotype sémantique", c'est-à-dire une "proposition-clé qui permet de déterminer une certaine figure du réel, d'y classer des individus et des événements" (Moscovici, 1961, 1976, p. 240).

VII.5. Incorporation et assimilation

Le processus de l'intégration à l'être (*assimilation*) peut se schématiser comme la suite de l'incorporation au corps, ainsi :

aliment --> estomac --> sang --> intégration au fluide vital --> passage à l'esprit

Il s'agit là d'une rationalisation du principe d'incorporation (l'homme devient ce qu'il mange) décrit par Fischler (1990). Cette rationalisation actualise l'articulation primitive en y incluant des éléments acceptables pour notre vision du monde, elle la présente en choisissant des représentants du paradigme qui sont compatibles avec le U-langage scientifique. Il semble que cette archéologie du paradigme assimilatoire est encore de nos jours à la base de la représentation sociale du mode d'action de la fonction alimentaire, même si les formes par lesquelles elle est rationalisée évoluent

¹¹¹Notons en passant, pour revenir à l'aspect pragmatique des représentations, que l'articulation de la bicyclette en pédalo se fait d'abord sous forme de représentation mentale, puis, dans la "réalité concrète", sous forme d'un assemblage de pièces concrètes. Là encore, on voit qu'il n'existe pas de différence fondamentale entre matériel et idéal. Et la pensée est bien utilisée comme une simulation du réel en vue d'une action. Cf. Freud (1925b) cité supra.

avec l'état du sens commun et de la science. C'est seulement dans ce contexte plus global d'une incorporation du monde que pourront se comprendre les représentations de l'alimentation, qui, sans cela, pourraient bien nous apparaître comme délirantes.

Ainsi se peuvent comprendre la notion de l'homme comme nourriture transformée, la récupération par le cannibalisme des vertus de la personne que l'on mange, la magie sur les déchets alimentaires des Dobu décrite par Fortune (1972) et, plus près de nous géographiquement, les pratiques qui visent à incorporer un principe matérialisé dans un substrat comestible (philtres magiques, Eucharistie, placebos...). C'est comme si la connaissance totale d'une chose, qui revient à son contrôle total, ne pouvait se faire qu'à travers son incorporation physique, son ingestion, et que, réciproquement, l'ingestion provoque cet effet d'incorporation des vertus, et ceci *volens nolens*

“C'est avec son à-propos habituel que le professeur Trémolières attirait l'attention sur l'ambiguïté de la relation qui lie le consommateur et l'aliment qu'il ingère. La satisfaction hédonique et la sourde inquiétude qui accompagnent l'incorporation d'un aliment étranger au microcosme que constitue l'être humain, la puissance éventuellement nocive (pathogène ou maléfique selon que l'on se situe sur le plan du concret ou de la vie non matérielle), latente dans les aliments que l'on ingère, sont confusément ressenties et souvent traduites dans les systèmes symboliques de beaucoup de sociétés. L'aliment est un élément chargé de “mana”. Ambigu, il sécurise et nourrit mais peut aussi polluer, apporter la maladie et la mort. Toutes les nourritures peuvent avoir un usage thérapeutique. C'est par ingestion qu'agissent la majorité des poisons et des maléfices traditionnels.” (de Garine, 1990, p. 1469)

Et en effet, on constate des angoisses à l'idée d'ingérer involontairement des substances contenant un principe psychologiquement actif s'il est perçu comme potentiellement aliénant. On peut interpréter dans ce sens la psychose du veau aux hormones en France dans les années 1970, les hormones ayant une forte connotation de transformateur sexuel (Fischler, 1990, p. 69). La façon dont les chasseurs de sanglier agissent vis-à-vis de la consommation du *ferum* (sorte d'essence du sauvage, à l'origine de l'odeur puissante de la bête, et, qui dans la physiologie imaginaire du chasseur provient des testicules, circule dans le sang et se concentre dans les abats) est à rapporter au même registre : seuls les meilleurs chasseurs peuvent manger les testicules (Fabre-Vassa, 1982, citée par Albert-Llorca, 1990). On peut sans doute interpréter dans le même sens le tabou d'ingestion des sécrétions corporelles (Fischler, 1990, p. 126), plus ou moins consciemment considérées comme des parties de l'individu-source, tabou tellement fort qu'il s'applique par extension même aux sécrétions de l'individu lui-même (essayez de boire votre salive dans un verre¹¹²). L'angoisse latente d'incorporer des substances nocives est probablement une constante de l'espèce due à la situation paradoxale de l'omnivore qui doit varier son alimentation et donc essayer des produits potentiellement dangereux (Rozin, 1982, Fischler, 1990, pp. 62-65).

¹¹² Allport (1955) a créé le terme d'ego-alien pour désigner ces substances personnelles qui deviennent objet de dégoût après avoir franchi la limite corporelle. Rozin, Millman et Nemeroff (1986) ont demandé à des sujets de noter leur attirance pour un bol de leur soupe favorite et pour ce même bol après qu'ils ont craché dedans. L'attirance a baissé dans 49 cas sur 50 (cités par Rozin et Fallon, 1987).

Ce même phénomène aux croyances d'incorporation magique dépasse d'ailleurs la voie alimentaire. Par extension, par analogie sans doute, il se propage au simple contact avec les substances "chargées". Jodelet (1986) le retrouve dans la crainte de la contagion de la maladie mentale à travers les eaux utilisées par les malades, et qui amène leurs hôtes jusqu'à séparer les eaux de lavage et de vaisselle, dont on a déjà parlé.

"Tout se passe comme si une substance émanant de la maladie se trouvait même aux sécrétions corporelles (transpiration, salive en particulier), constituant un danger pour celui qui les touche. Le risque de pollution est étendu à tous les objets que le malade approche de sa bouche donnant lieu à l'utilisation d'ustensiles de vaisselle spéciaux, comme il en fut autrefois pour les "roulants" ou colporteurs quelque peu sorciers ou maléfiques" (Jodelet, 1986, p. 191).

De même, les Juifs orthodoxes doivent en principe posséder deux jeux de casseroles, pour ne pas cuire de la viande dans les ustensiles ayant contenu des produits laitiers. Là encore, le contact suffit à transférer le principe essentiel (Fischler, communication personnelle). On notera que tous ces contacts sont interprétables comme la mise en place de liens associatifs entre l'objet contaminant et l'objet contaminé. Cette association semble suffire pour transférer le trait "contaminé" dans le paradigme des connotations de l'objet concerné. Notons que ceci s'explique trivialement dans notre modèle du fonctionnement des représentations, où l'objet est un paradigme constitué des traits qui lui sont associés dans l'expérience du sujet.

On voit ici à l'oeuvre une ontologie primitive, dans laquelle les choses sont des agrégats composites formés de propriétés, matérialisation floue et microscopique sous la forme de *fluides*, *d'humeurs*, de *vertus*, ou *d'éléments* (*terre, eau, feu, air...*), des concepts courants qui nous servent à décrire de façon macroscopique les objets du monde. C'est l'ontologie la plus économique, celle qui consiste à postuler que les objets sont des combinaisons, et que les atomes de cette combinatoire sont de même nature, ou encore descriptibles avec les mêmes propriétés, que les objets composés. Cette ontologie fait donc, entre autres, économie des problèmes dits d'agrégation : tout objet n'est finalement qu'une sorte de combinaison linéaire de ses propriétés. Anaxagore, Aristote, et bien d'autres nous ont, dans la culture occidentale, donné des formalisations de cette ontologie "naïve", mais on pourrait en trouver dans d'autres civilisations.

"Anaxagore¹¹³ concevait le monde comme un mélange de fluides qui, eux-mêmes, possédaient une structure compliquée comme nous allons le voir. Nous nommons ces fluides fluides-qualité parce que chacun d'eux était porteur d'une qualité distincte et d'une seule. Ces qualités étaient les membres des oppositions pythagoriciennes : il y avait un fluide-froid et un fluide-chaud, un fluide-brillant et un fluide-sombre, etc. ...

Anaxagore concevait ses fluides comme nombreux, mais sans aucun doute en nombre limité. Ces fluides-qualité, qui étaient continus par essence, étaient susceptibles de se diviser en éléments-qualité, véritables nuages de fluide, porteurs, eux aussi, d'une seule qualité. "(Zafiropulo, 1967, p. 89)

¹¹³ Né aux environs de 500, mort en 28, ami de Périclès et d'Euripide, Anaxagore fut un brillant philosophe présocratique.

Plus près de nous, et dans un registre plus scientifique, la théorie du produit de Lancaster (1965, 1966) qui fait référence en économie est presque exactement la transposition de celle d'Anaxagore, pourvu que l'on remplace "objet" par "produit", "fluide-qualité" par "caractéristique" et "perception" par "utilité".

L'observateur construit son univers sur l'alphabet des fluides-objets (nos "traits" ou "signes"). Cette ontologie naïve, sans doute parce qu'elle est économique en termes descriptifs (les choses ne sont rien de plus que la combinaison de leur propriétés, de leurs caractères) semble bien sous-tendre les phénomènes représentationnels que nous observons. Et, dans le domaine de l'alimentation, on conçoit alors bien que la digestion des combinats nous permette d'en séparer les éléments précieux, et de les incorporer éventuellement à notre substance¹¹⁴.

Encore de nos jours, même chez des individus cultivés, on retrouve cette représentation imagée d'une maladie ou d'une obésité due à un sang "trop riche", ou l'influence de l'intensité de la couleur de l'aliment sur ses vertus supposées. C'est ainsi que la viande rouge, ou le vin rouge, ont le statut de fortifiant dans les classes populaires, et c'est sans doute pourquoi ils sont valorisés chez les travailleurs (Grignon et Grignon, 1980) ; et que l'on considère qu'ils "épaississent le sang" (la couleur étant sans doute ici perçue comme métaphore du principe actif, comme lui impalpable mais susceptible de graduation d'intensité). Cette croyance n'est pas l'apanage de classes peu instruites. On trouve par exemple dans l'autobiographie de Gandhi

"L'idée vint bientôt en moi qu'il était bon de manger de la viande, que j'en tirerais force et audace, et que, si le pays entier se mettait à ce régime, l'Anglais ne serait plus le maître (...)" (cité par Nassikas, 1989, p. 50)

Gandhi, comme on le sait, abandonna rapidement cette idée, mais la croyance au principe d'incorporation est clairement explicitée dans ses écrits :

"(l'alimentation de l'homme) ne devrait consister qu'en fruits mûris au soleil, et en noix... Qui se nourrit ainsi arrive sans peine à contenir la passion sexuelle ou autre... Il y a beaucoup de vrai dans le proverbe : *comme il mange, ainsi devient l'homme.*" (cité par Nassikas, 1989, p. 50)

Et voici un "fait d'été" contemporain survenu dans un hameau du Pas-de-Calais, le Haut-Pichau le 30 juillet 1991. Il s'agit d'une séance de "purification" à l'eau minérale, d'une famille qui se croyait envoûtée, au cours de laquelle une ouvrière de 41 ans est morte, tandis que son mari, ses deux filles (âgées de 10 et 17 ans) et sa soeur ont été sauvés in extremis.

"(...) Après le curé défaillant, la famille Confère n'avait plus qu'un seul recours pour recouvrer la paix de l'esprit : une "purification générale", avec de l'eau claire qu'elle boirait en abondance. Une décision prise sur-le-champ, sur le conseil d'on ne sait qui. Ils fermèrent les volets de leur maison, hurlèrent des injures d'une seule voix pour éloigner temporairement Satan. Puis, ils se dévêtirent, tournèrent autour

¹¹⁴ Dans une perspective psychanalytique, Nassikas (1989) introduit le concept d'*idéalophagie*, condensation d'incorporation et d'idéalisation par lequel le sujet fixé au stade oral avale les qualités des objets sous forme d'idéaux, et qui serait caractéristique de la société contemporaine.

d'un seau rempli de matières fécales, en lançant des incantations pour "brouiller leur piste", et avalèrent des litres de ce liquide¹¹⁵ qui, selon eux, devait emporter les elfes malfaisants. Ils ont bu, bouteille après bouteille, sans presque respirer... Chacun six litres, sept, huit... Les enquêteurs retrouveront une quarantaine de flacons en plastique sur les lieux. Ils ont tant bu, et si vite, qu'ils se trouvaient tous dans un état comateux à l'arrivée des sauveteurs. Christiane devait succomber à un oedème cérébral qui avait paralysé son système respiratoire. Mais, à l'hôpital de Boulogne-sur-Mer, les deux autres adultes et les deux jeunes enfants sont aujourd'hui hors de danger. " (Miard 1991)

La représentation des esprits malins ou des substances mauvaises comme étant des humeurs dissoutes dans le corps, que l'on peut évacuer en renouvelant les fluides vitaux (par la saignée, les lavements, le jeûne, l'absorption de lait ou d'eau pure) est donc toujours bien présente dans l'imaginaire populaire. Le cas qui vient d'être décrit est ainsi une actualisation orthodoxe de représentations largement répandues, et non pas une monstruosité atypique.

On voit en passant plusieurs aspects du fonctionnement de la modélisation naïve du sens commun, qui correspondent à notre modèle théorique.

D'abord, les objets de pensée manipulés sont multimodaux, hybrides, avec une face "matérielle", qui puise dans l'expérience concrète du monde un certain nombre de propriétés pragmatiques (un liquide ou un gaz est difficile à saisir, mouvant, il peut dissoudre des particules d'une autre nature, et ainsi les transporter, contenir sans apparemment changer de nature...) et une face "logique", dans laquelle les propriétés sont abstraites de leur base expérimentale, et manipulables en tant que telles (le fluide est insaisissable, animé, il absorbe et contient des vertus...). Il y a bien un ancrage matériel de la représentation dans les objets du monde ; c'est la condition d'une bonne efficacité pragmatique, comme l'avait relevé Moscovici (1961). Et en même temps, la représentation n'est pas que pragmatique, elle possède des propriétés cognitives qui lui permettent, au niveau mental, de s'enchaîner avec d'autres représentations. En quelque sorte, la version cognitive de la représentation est sa traduction dans un univers où elle va pouvoir se combiner avec d'autres représentations. Les versions "intériorisées" des objets du monde sont compatibles entre elles dans le monde subjectif de l'individu. Là ("dans sa tête") elles peuvent être combinées pour simuler des états de choses possibles, qui seront ensuite réalisés sous forme d'actions. C'est la fonction essentielle d'un système symbolique. Il se produit ainsi un va et vient entre pensée et action, dans lequel les actions, sous leur forme symbolique, sont enchaînées sur la base d'articulations préexistantes dans l'esprit du sujet (syllogismes, métaphores etc.), puis réalisées sous une forme concrète, puis leur résultat représentés sous forme symbolique, etc. En fait, plutôt que de présenter cette séquence en alternance entre le niveau symbolique et le niveau pragmatique, il serait plus exact de dire que ces deux niveaux coexistent simultanément (il s'agit de traduction simultanée, pour reprendre notre exemple du français et du russe).

¹¹⁵ Il s'agit bien d'eau minérale en bouteilles, et non, comme l'anaphore le suggère, des matières fécales, qui, elles, sont là pour "brouiller les pistes" (note de SL).

On voit ici apparaître l'appréhension du monde par le sujet comme un enchaînement de métaphores et de réifications, qui permettent de passer d'un état de choses à un autre par l'intermédiaire d'un paradigme qui leur est commun, dans une *métamorphose* progressive qui est le résultat des enchaînements.

VII.6. La socialisation des représentations

C'est le moment d'examiner les aspects socialisants et pragmatiques de la représentation prévus par la théorie. De même qu'un terme ne prend son sens que dans une langue, une représentation fonctionne dans le système du monde qui l'englobe et dont elle n'est qu'une partie. Ses signes ne sont pas isolables du contexte général, pas plus que les mots d'une langue n'ont de sens isolément. Les signes ou sous-syplexes que la représentation articule ne lui sont pas propres, ils vont véhiculer leurs propres connotations, fruit d'une évolution propre comme éléments d'autres syplexes dans la vision du monde global. Pour prendre une métaphore, dans un "croque-monsieur" (deux tranches de pain superposées séparées par une tranche de jambon et surmontées d'une couche de fromage, le tout passé au four), le pain, le fromage, le jambon etc. ont été conçus indépendamment de leur combinaison particulière dans le croque-monsieur. Commandé dans divers lieux et temps sous le même nom, le croque-monsieur va s'instancier dans des formes qui différeront légèrement selon la forme locale des instanciations des paradigmes "pain", "jambon" et "fromage". Ainsi le croque-monsieur "rural" héritera-t-il de son contexte de production du pain "de campagne", du jambon "de pays", du fromage "de ferme". Le croque-monsieur de l'an 2025 aurait sans doute pour nous quelque chose de futuriste, et ressemblera peut-être au hamburger, lequel pourrait bien d'ailleurs être simplement sa version actuelle d'outre-Atlantique. Pour revenir au problème général, disons que le fait que les représentations articulent des éléments qui ne leur sont pas propres va faire que l'ensemble du système du monde s'introduit, de force et indirectement, dans chaque représentation par le truchement des liens que chacun de ses noyaux entretient localement avec d'autres noyaux dans d'autres représentations.

C'est ici qu'intervient le poids de l'histoire, car la constitution des objets s'appuie sur les outils conceptuels disponibles, et ceux-ci ont été façonnés au cours des générations précédentes (le pain n'est pas apparu ex nihilo sous la forme de tranches de pain de mie, il est le fruit d'une longue évolution historique à laquelle des millions d'individus ont participé).

"Les représentations collectives sont le fruit d'une immense coopération qui s'étend non seulement dans l'espace, mais dans le temps ; pour les faire, une multitude d'esprits ont associé, mêlé, combiné leurs idées et leurs sentiments ; de longues séries de générations y ont accumulé leur expérience et leur savoir. Une intellectualité très particulière, infiniment plus riche et plus complexe que celle de l'individu, y est donc comme concentrée. On comprend dès lors pourquoi la raison a le pouvoir de dépasser la portée des connaissances empiriques. Elle ne le doit pas à je ne sais quelle vertu mystérieuse, mais simplement à ce fait que, suivant une formule bien connue, l'homme est double" (Durkheim, 1912, 1991, p. 63).

Pour Durkheim, l'homme double est d'une part individu physique, d'autre part l'être social représentant la société. Dans les rêves, moins soumis à la contrainte de cohérence de la réalité, le patrimoine collectif s'exprime de façon particulièrement frappante.

"(...) l'usage de la langue, la mythologie et le folklore contiennent les analogies les plus abondantes avec les symboles du rêve. Les symboles auxquels se rattachent les problèmes les plus intéressants non encore résolus semblent être un fragment d'un patrimoine animique immémorial." (Freud, 1923, p. 191)

C. J. Jung exprime d'une autre manière cette dualité de l'homme, cette fois en un conscient qui ressemble fort à l'individu de Durkheim, et un inconscient collectif, héritier social de milliers de générations.

"Si l'inconscient pouvait être personnifié, il prendrait les traits d'un être humain collectif vivant en marge de la spécification des sexes, de la jeunesse et de la vieillesse, de la naissance et de la mort, fort de l'expérience humaine à peu près immortelle d'un ou de deux millions d'années. Cet être planerait sans conteste au dessus des vicissitudes du temps. (...) ce serait un rêveur de rêves séculaires, et, grâce à son expérience démesurée, un oracle aux pronostics incomparables. Car il aurait vécu la vie de l'individu, de la famille, des tribus, des peuples un nombre incalculable de fois, et il connaîtrait, tel un sentiment vivant - le rythme du devenir, de l'épanouissement, et de la décadence. (...) Cet être collectif (semble) une sorte de flot infini, un océan d'images et de formes qui émergent à la conscience à l'occasion de rêves ou d'états mentaux anormaux." (Jung, 1928, 1987 pp. 60-61)

Chaque paradigme en apparence simple véhicule donc une foule d'autres associations indirectes, du fait qu'il n'est qu'un assemblage d'objets conceptuels qui vivent, en dehors de son seul contexte, leur évolution propre dans les usages qu'en font les collectivités; de ce point de vue, chaque représentation mentale est intrinsèquement, irrémédiablement, sociale.

Dans notre cas, le processus d'incorporation fait appel à toute une série de "pièces" conceptuelles qui lui sont préexistantes (le fluide-esprit, la dualité âme/corps, etc.). Il serait vain de chercher à expliquer sur des bases purement logico-déductives le fonctionnement de ce "thémata" comme appelleraient sans doute Moscovici et Vignaux (1994). : la genèse d'un tel syplexe se fait en incorporant des sous-parties préexistantes, dont les propriétés dépendent de leur genèse propre, indépendante de celle du modèle global, et peuvent être considérées comme "accidentelles" du point de vue de ce dernier. C'est le Meccano mental dont nous parlions plus haut. Pour prendre une autre analogie, l'ombrelle fabriquée par Robinson Crusoé avec des bouts de bois et de la peau de bête n'utilise la peau de bête que parce que celle-ci est le "tissu" le plus immédiatement disponible. Mais la présence de poils ou l'odeur sont des caractéristiques accidentelles, même si elles vont, par la suite, devenir des propriétés intrinsèques de l'ombrelle observable, et à ce titre en modifier éventuellement la fonction et l'usage. C'est ce qui explique que, lors des métamorphoses progressives des objets sociaux, certains caractères apparemment inutiles soient conservés par leur articulation organique avec le paradigme de base. Leur présence ne provient que de ce phénomène

d'hystérésis. Les connotations de chaque partie de la représentation découlent des utilisations qu'elle peut avoir dans d'autres contextes¹¹⁶.

Par exemple, nous avons vu que la représentation du *manger* contenait le repas, c'est-à-dire la circonstance sociale de la prise. Or le repas est une occasion socialisante. de ce fait, une fonction socialisante va être articulée à l'acte alimentaire, "important" ainsi dans celle-ci des propriétés qui furent acquises indépendamment par le repas comme rituel de rencontre sociale, en dehors de ses aspects alimentaires. Réciproquement le repas va importer dans la notion même d'*être ensemble* des aspects qui proviennent de son aspect alimentaire. Le noyau de base REPAS, parce qu'il relève de deux fonctions (alimentation, socialisation) va servir de plaque tournante entre deux domaines et articuler des connotations de ces deux domaines. De ce fait, le repas lui-même devient polysémique : il peut être vu comme un comportement alimentaire avec une connotation socialisante (paradigme *manger*) ou comme un comportement social avec une connotation alimentaire (paradigme *être ensemble*). Cette polysémie se traduit par un même fonctionnement sur le mode de la participation, dans laquelle l'objet mangé est un symbole de communauté, à la fois incorporé (paradigme *manger*) et partagé (paradigme *être ensemble*) c'est-à-dire incorporé par tous collectivement. L'usage a si bien poli le rituel qu'il devient impossible de séparer les deux fonctions du comportement de repas, de même que dans l'exemple de notre radiateur pour automobile (chapitre IV. 2) les fonctions *évacuation de la chaleur* et *support rigide* étaient inséparables et concrétisés dans la forme même des ailettes.

Pour montrer que le lien entre prise alimentaire et incorporation du monde a des conséquences plus lointaines, qu'il nous faut aborder lorsque nous parlons de représentations sociales, regardons rapidement quelques usages sociaux de l'alimentation. On peut penser que l'alimentation sociale sera à la prise alimentaire individuelle ce que la représentation sociale est à la représentation individuelle. Car le schéma d'incorporation des vertus est un schéma individuel. Un examen, même superficiel, montre que le partage de l'aliment est, dans de nombreuses civilisations, le sceau du partage de la connaissance ; qu'il engage le convive dans une relation sociale.

Prenons l'exemple du mariage chez les Beti du Cameroun : la famille de la fille qui va être mariée rassemble les invités pour qu'ils mangent ensemble une chèvre. La façon de découper celle-ci reflète les divisions sociales en rapport avec le mariage, un peu comme si la chèvre représentait la fille et son ingestion un acte concrétisant la parenté. Ceux qui ne réclament pas de "gigot" (ce mot désigne en fait n'importe quel morceau de viande) sont ceux dont les membres du groupe, sans parenté avec la fille, pourront se marier avec les futurs enfants de cette fille. Pour contacter un membre du groupe

¹¹⁶ Wagner, Lahnsteiner et Elejabarrieta (1994) décrivent un effet analogue de transfert de propriétés d'une représentation à une autre, en l'occurrence originaires du domaine source de la métaphore vers le domaine cible.

de parenté, on lui envoie un morceau de la chèvre. Les Beti ont explicitement fait l'analogie avec l'envoi d'un télégramme (Michael Houseman, communication personnelle).

Chez les Orokaïva de Nouvelle-Guinée, lors du mariage, ou de divers événements impliquant des échanges matériels comme la cession d'une terre, la nourriture fonctionne comme une authentification de l'acte, un peu comme le feraient nos contrats notariaux. Ceux qui ont mangé du porc distribué par les "preneurs" de la fille mariée ont reconnu la validité du mariage. Il y a matérialisation de l'événement, et l'information est partagée entre tous les présents. Ceux qui, pour une raison ou pour une autre, ne veulent pas entériner¹¹⁷ l'acte ou souhaitent se réserver la possibilité d'une contestation ultérieure évitent de manger le porc partagé. Pour eux, cet événement n'a pas eu de réalité, et ils peuvent légitimement ne pas en tenir compte. Il est d'ailleurs à noter que ceux qui veulent contester un acte scellé par le don d'un porc, lorsqu'ils se voient opposer le fait qu'ils ont mangé le porc, prétendent que le porc avait été donné pour autre chose (André Itéanu, communication personnelle).

Selon nous, dans des civilisations orales, où il n'existe aucun document pour attester de la réalité de quelque événement, on comprend que, comme la validation n'existe que dans les mémoires et les corps de chacun, si l'on applique le paradigme d'incorporation, une des manières qui est mise en oeuvre pour pérenniser la connaissance est de l'incorporer aux individus présents, de la manière la plus profonde et essentielle qui soit, c'est-à-dire en leur faisant avaler. Ils deviennent physiquement des témoins, qui ont incorporé dans leur substance même l'essence de l'événement. Comment pourrait-on nier que Untel et Unetelle se sont mariés, puisqu'*on a mangé le porc de la cérémonie, et que, d'une certaine manière, on le porte encore en soi, mélangé à soi-même, comme une mémoire matérielle ?*

On pourra rapprocher ce fait de la valeur de sceau du sacrifice : l'acceptation du sacrifice par le dieu, c'est-à-dire la consommation, scelle virtuellement un engagement. Ainsi, lors du sacrifice qu'Hector fait à Zeus pour lui demander de chasser les Achéens qui assiègent la ville, les dieux, en ne consommant pas le sacrifice, refusent de s'engager :

“de la ville, ils amenèrent des boeufs et des gros moutons, vite ; le vin au goût de miel, ils l'apportèrent avec le pain, de leurs maisons, ils ramassèrent beaucoup de bois [et ils firent aux immortels des hécatombes parfaites] ; la fumée grasse, de la plaine, portée par le vent, monta jusqu'au ciel [fumée agréable. Mais les dieux bienheureux n'en prirent aucune part, n'en voulurent pas. Car ils haïssaient maintenant Ilioupolis la sainte, et Priam, et le peuple de Priam à la forte lance]¹¹⁸.

On pourrait multiplier les exemples, plus ou moins complexes, des rites d'initiation, du partage du pain, des nourritures réservées à certains groupes sociaux, etc., dans des sociétés primitives, en les

¹¹⁷ Contrairement à ce que l'assonance laisserait supposer, hélas pour notre goût de la métaphore, le mot *entériner* vient du vieux français enterin, dérivé de entier, au sens de complet ; rien à voir avec une terrine !

¹¹⁸ Homère. L'Iliade. Chant VIII, 546-552. Traduction d'Eugène Lasserre, pp. 147-148. Ndt : Les vers 548 et 550-552 (entre crochets) sont attribués à Homère par Platon (second Alcibiade, 249 D).

regardant, non plus d'un simple point de vue de la représentation individuelle, mais de leur fonction sociale (voir Fischler, 1990, pp. 138-144 pour une analyse de la fonction alimentaire socialisante du partage dans les sociétés primitives). Mais, plus près de nous, la coutume du toast, des cocktails, des invitations à dîner, des "pots", des repas d'affaires, sont des moyens de sceller formellement un certain nombre de liens sociaux, de décisions, ou de valider l'appartenance à un groupe particulier (les "copains" notamment). Il y a peu de rites sociaux, dans nos sociétés, qui ne comportent pas une séquence alimentaire. On peut penser que la grande efficacité de ce thème primaire pour construire l'être social à travers la métaphore de la communion alimentaire a été, empiriquement, découverte par la plupart des cultures, produisant ainsi par évolution convergente l'utilisation très répandue que nous observons. Prenons encore une métaphore¹¹⁹. Quand il y a nécessité pragmatique d'obtenir un outil, les éléments disponibles qui permettent de le construire finiront bien par être utilisés, ne serait-ce qu'après une série de tâtonnements et d'erreurs. Ainsi, les chimpanzés étudiés par l'équipe de Wolfgang Köhler, cherchant un moyen d'attraper des fruits hors de leur portée, ont fini par utiliser des bâtons ou des caisses se trouvant dans leur environnement, parce qu'ils avaient la propriété potentielle, en étant mis bout à bout, de leur permettre d'atteindre le fruit convoité (Köhler, 1917). C'est ce que l'on pourrait appeler "trouver la combine", c'est-à-dire l'articulation opératoire. De même, les peuples humains, confrontés à la nécessité écologique de créer une certaine cohésion du groupe, ont-ils, avec une touchante convergence, utilisé les propriétés de communion que permet le partage alimentaire en vertu du principe d'incorporation. Il y a donc ici *sélection naturelle des outils de pensée* utilisés. Cette sélection amène l'utilisation des paradigmes de base (les grands schèmes conceptuels archétypiques, les thèmes) dans des règles efficaces, positivement sélectives pour la culture qui les pratique.

On voit se dessiner la forme de quelque chose qui ressemble à de la représentation sociale : l'incorporation dans chacun des membres de la société d'une partie-pour-le-tout d'un phénomène. Comme si chacun avait incorporé un morceau d'hologramme. Et le fait d'avoir chacun un morceau du même hologramme est fondateur d'une société, par le sentiment, par le droit, par la connaissance ou par l'engagement. Ce que nous avons reconnu ici est la fonction *socialisante*. Nous voyons donc que le paradigme d'incorporation dans le repas est une façon d'articuler la représentation sociale de l'alimentation avec des effets socialisants. Ceux-ci se manifestent dans des comportements plus ou moins ritualisés, et qui sont efficaces non seulement chez les peuplades "primitives", mais quotidiennement dans nos pays développés.

¹¹⁹ Le lecteur aura compris que nous abusons sans vergogne des procédés de constitution des représentations mentales prévus par notre théorie pour lui faire enchaîner aisément les passages difficiles ou trop abstraits. Profitons de cette occasion pour implorer son indulgence devant notre recours systématique aux tropes pour donner de la chair à nos raisonnements.

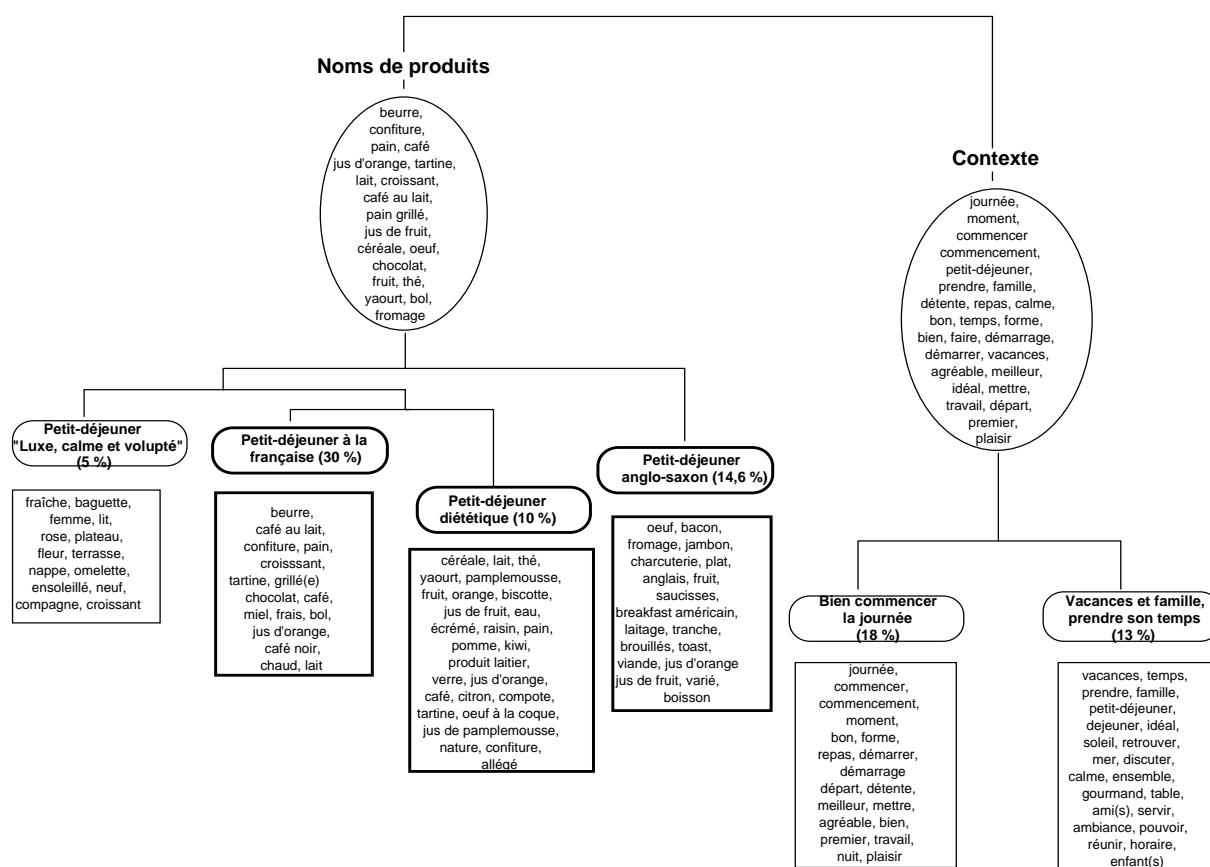
Au delà de la fonction de cohérence sociale des représentations, la théorie leur prévoit une efficacité pragmatique dans la vie quotidienne.

Nous avons insisté jusqu'ici sur l'articulation "incorporation" car c'est la plus spectaculaire, celle aussi sur laquelle se sont le plus penchés les psychologues, les sociologues et les ethnographes. C'est également, comme on l'a montré, la plus profondément ancrée en ce qu'elle est certainement un des paradigmes primitifs de l'être vivant.

Mais d'autres articulation sont également actives dans ce paradigme, et leur efficacité dans la vie quotidienne est évidente. L'articulation circonstances-aliments, par exemple, se décline très rapidement en prescriptions culinaires et sociales. A certaines occasions correspondent certains aliments. C'est pourquoi les repas de mariage, les petits déjeuners, les pots etc. ont des contenus extrêmement codifiés, et que le menu en vient à être caractéristique de la situation, tellement celle-ci détermine celui-là. la représentation en vient à fonctionner comme une prescription, elle décrit l'état de choses conventionnel qui doit être réalisé dans telle ou telle circonstance (Lahlou, 1994e).

On en jugera en examinant les noyaux de base obtenus par une question ouverte sur le petit déjeuner (Un petit déjeuner idéal, à quoi ça vous fait penser ?) posée à deux échantillons de 1000 français adultes. Le noyau le plus important, "le petit déjeuner français", répond avec une syntaxe très rigide au script *boisson chaude puis solide panifié avec matière grasse de couverture plus couche sucrée plus (jus de) fruit* (Beaudouin et Lahlou, 1993 ; Beaudouin et al. 1993 ; Beaudouin, Lahlou et Yvon 1993) : Les évocations associées au petit déjeuner idéal fournissent les classes suivantes :

Arborescence des classes tirées de l'analyse des réponses à la question "Un petit déjeuner idéal, à quoi ça vous fait penser ?" sur un échantillon de 1000 personnes.



Parmi les réponses en terme de noms de produits, on distingue trois grandes classes qui correspondent à trois types de petits déjeuners. Une quatrième classe a une place intermédiaire entre le pôle noms de produits et le pôle contexte.

Le petit déjeuner continental ou "à la française" correspond à 30 % des réponses: café (noir ou lait), pain et produits panifiés, beurre, confiture. C'est un modèle qui semble apparu, en milieu urbain, vers le XVII^{ème} siècle (Biraben, 1976, p. 33), et s'est répandu au XVIII^{ème} à partir de Paris (Flandrin, 1993, p. 205) :

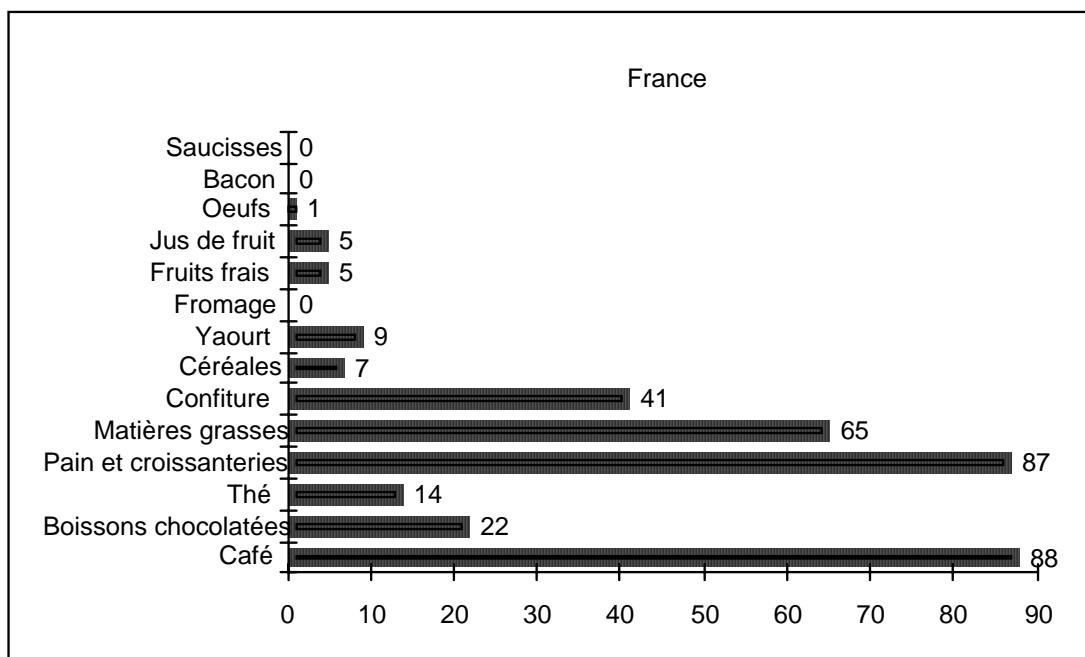
Réponses caractéristiques :

- * Une tasse de café avec un croissant ou du pain grillé, tartine de confiture
- * Café au lait, tartines de pain frais avec beurre et confiture de fraises
- * Café, tartines grillées, pain, confiture, beurre.
- * Chocolat chaud / croissants / tartines / beurre / confiture
- * Un bol de café / avant tartines de beurre et de confiture / maintenant juste un café
- * Café au lait, croissants, pain grillé, beurre, confiture.

Or, ces descriptions correspondent assez bien aux petits déjeuners typiques en France. Comme le montre le graphique ci-après, le café est en effet la boisson chaude privilégiée du matin, bien plus

répandue que le thé (contrairement aux Anglo-saxons) ou que le chocolat chaud. Le café est en effet consommé par 88 % des Français. Le pain-beurre-confiture vient aussi en tête.

Les constituants du petit déjeuner français - panel Taylor Nelson



En % des petits déjeuners

On aperçoit ici la fonction pragmatique de la représentation, en ce que certains de ses noyaux de base sont purement et simplement des scripts d'action. Nous retrouverons cet effet dans le chapitre suivant avec le contenu du repas type (entrée_plat-chaud_fromage_dessert) qui constitue un pôle majeur de la représentation du *Bien_manger* chez les individus.

VII.7. Quelques effets inattendus de l'application des scripts représentationnels : croyances et magie

Nous avons annoncé que les représentations étaient opératoires par nature. Nous avons vu que les groupes utilisent quotidiennement les mécanismes d'enchaînement qui constituent le principe d'incorporation. Ils l'utilisent de manière efficace, c'est à dire en articulant les règles socialisantes, mais aussi de manière moins efficace sans doute, car l'homme croit sincèrement à sa vision du monde, et en tire les conséquences, qu'elles soient erronées ou non. Les conséquences "inutiles" seront donc appliquées tant qu'aucun élément négativement sélectif ne sera apparu, surtout si certaines confirmations intermittentes dues au hasard viennent confirmer la validité de la théorie fautive (Alland, 1972), ou, simplement, parce que la tendance au conformisme à la norme de groupe (telle qu'on l'observe en laboratoire) peut être considérée comme une pression positivement sélective

qui tend à maintenir l'existant (Alland, 1975, p. 68). Ainsi, certaines constructions qui résultent de l'enchaînement des paradigmes de base dans des contextes particuliers éloignés de leur champ d'application pertinent peuvent subsister simplement parce qu'elles ne gênent pas, ou qu'elles ne sont pas falsifiées par l'expérience. Ainsi de la plaisanterie :

- Pourquoi mettez-vous du sel autour de votre maison ?
- Pour éloigner les Hippopotames ! C'est un procédé très efficace que je tiens de mon grand-père, qui le tenait lui-même de son grand-père.
- Mais vous n'êtes pas sérieux ! De mémoire d'homme, on n'a jamais vu d'Hippopotames dans ce coin de Bretagne !
- Vous voyez bien que c'est efficace !

Dans le cas qui nous occupe, le principe d'incorporation a certaines vertus prédictives qui peuvent amener les individus à tirer des conséquences comportementales étranges, comme le cannibalisme, le végétarisme etc. En l'absence de conséquences néfastes, il est normal que ces comportements se perpétuent, car ils contribuent à assurer la cohérence du système de représentations. C'est surtout par la prédiction de tels comportements que notre théorie montre son intérêt. Elle explique en effet ce qui n'était justifié jusqu'ici que par la "tradition" ou "l'histoire" (ou, suivant la formule d'Alland (1972) par "c'est ainsi que faisaient nos grands-pères"). On comprend par là comment certains comportements qui peuvent sembler "irrationnels" suivent en fait une rationalité bien précise, celle de l'articulation des représentations. La pression sélective qui fait qu'une représentation subsiste provient de son adaptation à l'environnement (pression externe) mais aussi de son adaptation à l'ensemble de la culture du sujet (pression interne) (Alland, 1975).

Voyons donc quelques uns de ces exemples de prescriptions dont l'efficacité sociale, économique ou écologique n'est pas évidente, mais dont la logique représentationnelle est parfaitement compréhensible. On verra ainsi que l'existence d'une règle représentative, lorsqu'elle est insérée dans un contexte plus global, peut avoir des effets inattendus. Ceux-ci ne découlent pas de la représentation elle-même, mais de son application mécanique dans un contexte non pertinent. C'est une difficulté qui avait déjà été soulevée par Moscovici (1961, 1976 pp. 272-273) à propos des déviations logiques résultant de la mise en relation de propositions contradictoires élaborées dans des contextes différents.

Le modèle opératoire de l'incorporation peut être décrit sous la forme :

aliment - - > estomac --> sang --> incorporation des essences de la
substance au fluide vital --> passage dans l'esprit de ces essences,
intégration à l'essence de l'individu

Si celui de l'aliment est :

composé contenant des essences impures

on voit que l'ingestion de l'aliment impur a pour conséquence la souillure de l'âme.

Sans doute trouvera-t-on là les raisons de l'interdiction de manger des animaux "impurs" (comme le porc - Lévitique XI, Coran 5ème sourate-, impur peut-être parce qu'il a, lui-même, mangé des immondices¹²⁰), des multiples systèmes d'interdits alimentaires de l'Inde, ou du mélange de certaines substances (le lait et le sang...) qui sont lourdes de charges symboliques incompatibles. Dans ce dernier cas, on peut penser que celui qui ingère les deux les mélange et réalise en lui-même le mélange illicite, transgressant ainsi l'ordre "naturel" du monde. Ce faisant, il blasphème, comme celui qui mélange le divin avec l'ordure dans le langage, autre lieu investi de pouvoirs d'évocation magiques, car les mots, plus encore que les aliments, sont des objets chargés de sens.

On comprend aussi pourquoi la solution la plus évidente pour guérir le corps ou l'âme serait de "purifier le sang", soit par saignées, étant entendu que le fluide vital se reconstitue "pur" (il est reconstitué par l'être lui-même), et que par conséquent chaque saignée abaisse le taux de concentration en impuretés ; ou encore de jeûner, afin que cette purification se fasse plus rapidement, le fluide vital se renouvelant alors en dehors de toute influence extérieure, ou encore de "laver" les substances mauvaises comme dans le fait divers que nous avons relaté plus haut.

On pourrait citer de très nombreux exemples, dans la littérature ethnographique, des croyances qui suivent le principe d'assimilation. Par exemple, les interdits alimentaires lors de certaines périodes, en particulier liées à la reproduction (accouchement, menstruation etc.) : la couvade chez les Txikao du Brésil (Menget, 1979), chez les Trumai du Haut Xingu (Monod-Becquelin, 1977), la gestation chez les Turques (Leach & Leach, 1977) ou les Abasamia du Kenya (de Garine, 1990, p. 1506) ; ou d'une manière permanente à certaines catégories de personnes (Sharman, 1977 ; Rozin, 1988 ; de Garine, 1990, pp. 1503-1505). Il n'est probablement pas de peuple qui n'ait pas de tels interdits, même s'ils s'expriment de manière plus ou moins systématique ou coercitive. Plus près de nous les croyances sur les "envies" des femmes enceintes sont à inscrire au même registre. Toutes ces pratiques reposent sur le principe d'incorporation (ou d'*assimilation*). Elles n'existent, selon nous, que pour respecter cette règle représentationnelle générale, et on n'a pu leur démontrer aucun effet positivement sélectif pour les sociétés en question. Autrement dit ce sont des applications non

120 Ou, comme le pense Douglas (1967), prenant au pied de la lettre l'explication du Lévitique (XI), parce que le porc est une anomalie taxinomique, puisque c'est le seul ongulé au pied fourchu qui ne rumine pas ; cependant, le vautour, dont la consommation est également interdite dans ce passage, n'est pas une anomalie taxinomique. Ou, comme l'écrit de Garine (1990, p. 1490) parce que le cochon est un animal sédentaire, son tabou marque l'opposition aux Egyptiens puis aux Babyloniens ; explication par opposition rendue plus crédible par le fait que l'interdiction de mélanger lait et viande (Exode, XXIII et XXXIV ; Deutéronome, XIV) "s'oppose terme à terme à un rituel cananéen, consacré à Astarté, et prescrivant précisément de "cuire un chevreau dans le lait de sa mère" (De Garine, 1990, p. 1491). Cette explication rejoint celle de Trémolières (1973, p. 564) : "Le tabou du porc a d'abord été le refus pour des bergers nomades de manger l'alimentation de l'ennemi cultivateur égyptien". Les autres explications, écologiques (Harris, 1975) ou médicales paraissent assez peu convaincantes de par leur caractère insuffisant pour expliquer d'autres interdits alimentaires, culturels (Chien, Larves etc.). Quelle que soit la raison pour laquelle le porc est impur aux yeux du Lévitique, reste l'interdiction faite de le manger, qui nous intéresse ici. Sur ces questions, voir l'intéressant article d'Albert-Llorca (1990).

pertinentes d'un paradigme qui se maintient parce que certaines autres applications en sont pertinentes.

Il est intéressant d'observer que ces pratiques *par incorporation orale* pourraient, tout en restant aussi fonctionnelles, être remplacées par d'autres types de rituels : incantations, destruction ou fabrication d'artefacts symboliques, intervention d'un médiateur officiel... et que c'est d'ailleurs effectivement souvent le cas. L'appel à l'incorporation orale ne peut s'expliquer que par le principe d'économie psychique, qui utilise le paradigme pertinent à travers sa manifestation matérielle la plus primitive.

Un extrait d'un ouvrage ancien nous montre, sinon la nature exacte de ces croyances (car il s'agit ici de récits de seconde main), du moins qu'elles sont suffisamment répandues et évocatrices pour avoir frappé très tôt les esprits de nos anthropologues :

“Les Amaxosas boivent la bile des boeufs pour devenir violents. Le célèbre Matuana but la bile de trente chefs, croyant que cela le rendrait fort. De nombreuses peuplades, par exemple les Yoroubas, croient que “le sang c'est la vie”. Les néo-calédoniens mangent les ennemis qu'ils ont tués pour acquérir force et courage. A Timorlaut, on mange la chair des ennemis morts pour guérir de l'impuissance. Les gens de Halmahera boivent le sang de leurs ennemis morts pour devenir courageux. A Amboina, les guerriers boivent le sang de leurs victimes pour acquérir du courage. Les populations des Célèbes boivent le sang des ennemis pour se fortifier. (...)” (Crawley, 1902, cité par Evans-Pritchard 1965, p. 14)

On trouvera chez Trémolières (1973, pp.544-571) des descriptions riches et détaillées des comportements alimentaires induits par la “valeur symbolique” des aliments. C'est le principe d'assimilation qui permet à l'aliment d'avoir une valeur symbolique. Une fois de plus, le matériel et le représentationnel sont mêlés, combinés de façon inextricable.

Nemeroff et Rozin (1989) ont réalisé des expériences visant à évaluer la validité du principe d'incorporation, sur une population d'étudiants américains. La technique utilisée s'inspire, selon ces auteurs, de la technique de formation des impressions de Asch (1946), et utilisée par Haire (1950) dans un contexte marketing proche.

Les sujets (310) étaient recrutés pour une étude visant à "mesurer la précision des jugements de personnalité basés sur une information minimale". Ils lisaient une description d'une page d'une culture (les "Chandorans", habitant les îles Chandor) et on leur demandait de décrire les caractéristiques d'un homme (male) typique de cette culture, d'abord en écrivant un paragraphe en texte libre, puis sur une série d'échelles bipolaires en 8 positions (grand/petit, bon nageur/bon coureur). La description culturelle contenait des données sur les habitudes alimentaires et de chasse, mêlées à d'autres informations sur l'organisation familiale, les rôles sexuels etc. Dans les deux versions, le sanglier et la tortue marine étaient chassés, mais dans une culture la tortue était chassée pour sa carapace et le sanglier pour sa chair, et dans l'autre la tortue était mangée tandis que le sanglier était chassé pour ses défenses seulement. Donc, la moitié des sujets devait juger une population de mangeurs de sanglier, et l'autre une population de mangeurs de tortues.

Dans une deuxième étude suivant un protocole analogue, la population fictive d'agriculteurs chasseurs (les "Hagi") est soit présentée comme végétarienne et chassant les éléphants pour les vendre, soit mangeuse d'éléphants et vendant ses récoltes. Dans cette étude comme dans l'autre, les adjectifs décrivant les animaux sont obtenus en testant une échelle sémantique de type Osgood sur une population témoin, pour déterminer les caractéristiques habituellement attribuées à ces animaux.

Les résultats montrent clairement que les étudiants attribuent, dans les deux expériences, les caractéristiques typiques des animaux mangés aux hommes des populations qui les mangent. Par exemple, les Chandorans mangeurs de sanglier sont plus irritables, rapides, bons coureurs, barbues, trapus, agressifs, avec des yeux bruns, tandis que les mangeurs de tortue sont plus flegmatiques, vivent longtemps, bons nageurs, pacifiques etc. De même, les Hagi mangeurs d'éléphants sont plus massifs, lourds, forts... Les effets sur les échelles de traits vont presque tous dans le sens prédit, même s'ils n'atteignent pas forcément un taux de significativité important (Nemeroff et Rozin, 1989, Rozin et Nemeroff, 1989)¹²¹.

Ces croyances sont encore bien actives même dans les classes instruites de nos pays développés. Nous avons récemment eu l'occasion d'assister à un mariage catholique près de la ville de Moulins, qui rassemblait environ deux cents personnes. Le thème de l'Eucharistie y fut repris dans un verset chanté collectivement à l'église. L'atmosphère un peu mystique, la répétition, et la taille du chœur en rendaient l'audition impressionnante¹²² :

"Qui mange ma chair
Et boit mon sang
Demeure en moi
Et moi en lui."

Nous avons vu le principe cognitif à l'oeuvre : l'enchaînement ; examinons comment les individus l'utilisent magiquement. L'enchaînement

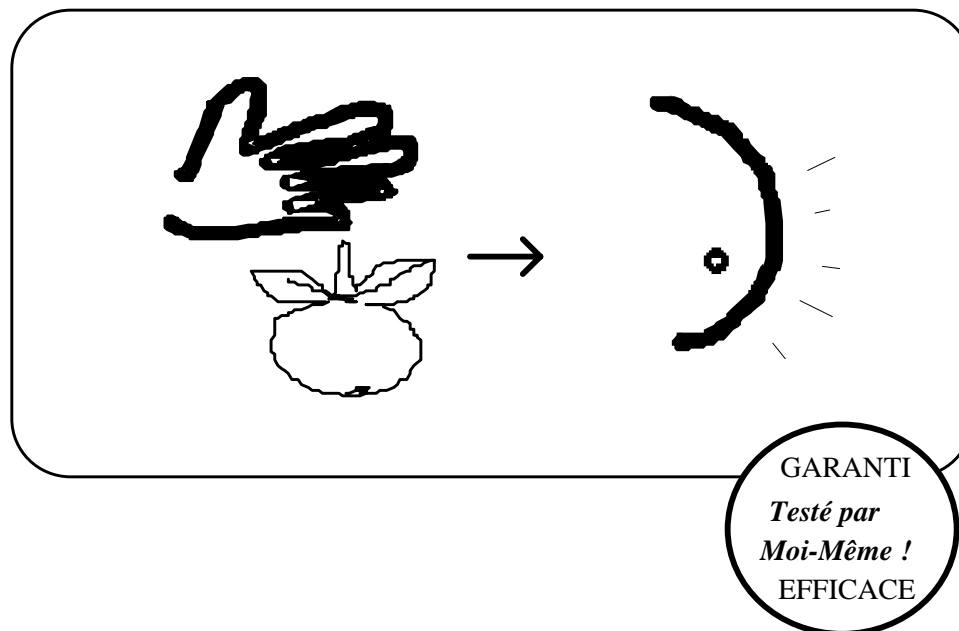
(1)le sujet S prend en lui la substance X

¹²¹ Ces résultats ont été confortés depuis par une série d'expériences menées par Rozin et ses collaborateurs sur la contamination, suivant le principe de contagion, qui montrent que des traits peuvent être transférés par l'aliment par contact (par exemple avec un cafard stérilisé -Rozin et Nemeroff, 1989), par la forme (chocolat en forme de crotte de chien...) ou même un nom (étiquette "cyanure" posée par les sujets eux-mêmes sur des boîtes de sucre en poudre) : les sujets refusent alors de manger les aliments contaminés, même s'ils reconnaissent qu'aucune raison rationnelle ne justifie leur refus (Rozin, communication orale). Une réplication de ces expériences montre cependant que la situation est sans doute plus complexe qu'une simple croyance à la magie sympathique (Occhipinti et Siegal, 1994)

¹²² Une enquête récente (Tincq, 1994) montre que la croyance à l'assimilation eucharistique reste présente dans la population française. Sondage CSA sur 1014 personnes adultes résidant en France, janvier 1994, conçu par Guy Michelet, Jacques Sulter, Julien Potil. A "la présence réelle du Christ dans l'Eucharistie", 22% croient "tout à fait", 17% "un peu", 10% "plutôt pas", 44% "pas du tout" et 7% ne se prononcent pas. A comparer avec la croyance à l'Enfer : respectivement 17%, 16%, 13%, 48% et 6%.

est pour le sujet *une bonne formule causale*, qui résulte de l'expérience, *efficace* pour satisfaire le désir et combler le manque, comme chaque humain en a fait l'expérience depuis sa naissance (si PRENDRE NOURRITURE/ alors REMPLIR).

"Si je mange l'objet alors je me remplis de lui"



Donc, Si JE mange (la représentation de) cet objet / alors (la représentation de) JE se remplit de (la représentation de) cet objet (*chaîne causale garantie*)

La formule (1) peut éventuellement s'exprimer sous forme inversée en

(2) la substance X rentre dans le sujet S

Quelle est donc la limite à partir de laquelle il y a magie ? La pensée magique utilise des schémas structurels enracinés dans la culture du sujet, mais en les appliquant à des objets qui peuvent en représenter d'autres. Elle utilise bien la "bonne" structure de la chaîne causale issue de l'expérience, mais remplace les objets réels par des symboles. Le résultat est une *formule magique*.

(3) l'essence de Z rentre dans le sujet S

qui se réalise par une formulation magique

(4) le sujet S mange le symbole de Z

qui tire son efficacité causale de l'articulation initiale (1).

(4) est un script pragmatique qui utilise des articulations éprouvées, en espérant qu'elles agiront efficacement même si les objets réels sont remplacés par des symboles (figurines, morceaux de la chose visée, par exemple cheveux, nom). On peut dire que la magie alimentaire *réalise* des métaphores, en s'appuyant sur l'expérience causale de l'ingestion. Pour prendre un autre exemple magique utilisant le même type de mécanisme : si pour blesser quelqu'un, je sais par expérience qu'il faut le frapper avec un couteau, je vais réutiliser la même chaîne causale en remplaçant les vrais objets par leurs symboles : un figurine, et une aiguille. La figurine représente l'individu par un

mécanisme de métonymie (partie pour le tout, par exemple un cheveu de la victime) qui est à la base du raisonnement analogique humain pour construire des catégories. En magie, n'importe quelle analogie est suffisante pour qu'un objet en représente un autre : le monde magique est beaucoup plus laxiste que le monde réel.

Un bel exemple qui mêle la forme d'incorporation orale et celle du concept sous forme verbale est celui des rituels de délivrance des possédés des *Jins* en Tunisie :

"Le possédé avale un papier sur lequel est écrite l'incantation, c'est un des cas les plus fréquents en Tunisie profonde. On écrit la formule sur une galette d'orge, sur les pelures d'oignon, etc. que l'on mange ensuite. Parfois il suffit d'écrire la formule dans le fond d'un plat, de l'effacer et de manger dans ce plat. Il est fréquent aussi d'employer d'une façon analogue les oeufs : on écrit la formule sur la coquille, on fait cuire l'oeuf et on le mange." (Bedhioufi, 1993)

Pour que le processus magique soit actif, il suffit que "l'essence de quelque chose" soit présente sous une forme quelconque, par exemple un fragment ou un symbole. Ici, la guérison est symbolisée par l'incantation, et elle s'incorpore par contacts et ingestion par le patient, en utilisant la chaîne causale du paradigme alimentaire.

Résumons notre argumentation. La magie alimentaire repose sur le principe d'incorporation. Celui-ci est un universel culturel. Manger, c'est un paradigme associant sujet, prise et aliment, subjectivement perçu comme une *chaîne causale efficace* pour satisfaire le désir. L'apprentissage au stade préobjectal du paradigme alimentaire confère à son efficacité causale le caractère de *croyance*, valide en deçà de tout raisonnement ; ce caractère est renforcé par la pratique quotidienne du manger. Le principe d'incorporation - ou d'assimilation - est une articulation du paradigme alimentaire dans l'ordre inverse de son apprentissage (aliment s'incorpore au sujet) ; cet enchaînement est licite dans la pensée humaine naïve. La magie est l'application, à des symboles, de chaînes causales auxquelles le sujet croit, en espérant obtenir un effet causal réalisant son désir (*formulation magique de la chaîne causale*). L'application magique du principe d'incorporation est un cas particulier de ce type de fonctionnement : l'aliment devient vecteur de symboles que le sujet veut intégrer, l'application opératoire se fait par ingestion du symbole. Le fait qu'il s'agit d'une opération *symbolique* explique, selon nous, que la quantité ingérée ne fait rien à l'affaire. Et, de fait, des traces suffisent à rendre la contagion efficace (Rozin et Nemeroff, 1989). De manière générale, nous pensons que le caractère symbolique (simulation du "réel" sous forme de manipulation de représentations mentales) de ces opérations explique simplement les faits observés et dispense des distinctions opérées entre les principes "similarité" et "contagion" dans l'étude des croyances magiques par Rozin et Nemeroff.

La pensée magique alimentaire n'est donc ni une bizarrerie, ni une déviance. C'est l'utilisation d'une association de noyaux de sens partagée par tous, présente en filigrane dans la culture commune "raisonnable", et qui s'est construite en chacun par une pratique quotidienne d'actions concrètes, dans l'observation d'une causalité provoquée par l'action du sujet humain sur des objets. Le caractère particulier de la pensée magique résulte d'une part de l'enchaînement de ces associations dans un

sens inhabituel, voire inverse, d'autre part en ce que le magicien espère qu'en remplaçant les objets concrets par leur symboles il obtiendra le même effet causal que celui qu'il peut observer dans sa pratique normale des objets du monde. La pensée magique n'est donc qu'une forme particulière du processus de pensée ordinaire qui n'est finalement (Freud, 1895, Minsky, 1988) qu'une simulation "économique" de l'action en remplaçant des objets par leurs symboles, afin de préparer l'action réelle. Pour supprimer le principe actif de la pensée magique, il faudrait supprimer le principe même de la pensée raisonnante (Lahlou, 1994d).

Il n'est pas besoin de se reporter aux croyances religieuses pour trouver des exemples de pensée magique, même si elles subsistent dans les pays développés ; car on pourrait les taxer de simples survivances et de traditions. L'innovation industrielle des années 1990 continue dans la même veine. Le plus spectaculaire exemple est sans doute le cholestérol.

Le cholestérol est une substance naturellement produite par le corps, où elle exerce des fonctions physiologiques indispensables sur lesquelles nous ne nous étendrons pas. C'est une substance assez facile à doser, ce qui explique qu'on ait disposé rapidement de diverses études la mettant en corrélation avec l'état de santé des populations. Elle a donc, comme il arrive fréquemment aux indicateurs statistiques commodes, été mise en cause dans des processus pathologiques, où elle intervient en conjonction avec de nombreux autres facteurs moins faciles à repérer, et notamment dans l'athérosclérose. La nature et l'importance de son caractère prédictif ont été fortement discutées dans la communauté scientifique. Mais la représentation collective s'est focalisée sur une interprétation concrète directement dérivée du principe d'incorporation, qui présentait le cholestérol comme une substance participant à la formation des thromboses dans les vaisseaux sanguins. Elle se voyait donc résonner avec des représentations préexistantes, celles de l'homme-machine, complexe tuyauterie dans laquelle circule le sang, fluide vital, et que le cholestérol venait engorger. Fischler, étudiant cette controverse (1990, pp. 311-320) a parlé de "diabolisation" du cholestérol, et le mot n'est pas excessif, comme en témoignent quelques titres de journaux qu'il cite (loc. cit. p. 313) : "Cholestérol, le réduire ou en mourir", "Péril dans l'assiette".

Le modèle fonctionnait d'autant mieux qu'on ne distinguait pas le cholestérol présent dans l'aliment et celui produit naturellement par l'organisme. On pouvait donc imaginer un passage direct, cautionné par la médecine, de l'aliment au sang¹²³. Le cholestérol devenait alors une substance vénéneuse, qu'il fallait éviter d'absorber à tout prix, et cette recommandation, directement déduite du

¹²³Le même effet joue pour "les graisses", dont l'imaginaire naïf conçoit bien que, de la viande mangée, elles viennent directement se fixer dans les "bourelets", "bosse de chameau" et autre "culotte de cheval", comme substance amorphe et indifférenciée. C'est du moins un fantasme que l'on retrouve chez certains malades (Klein, communication orale, 1993). On comparera cette efficacité de transfert avec celle des graisses du fromage, qui, contrairement à la réalité chimique, est classé naïvement comme "moins gras" que la viande, ou le lait (Lambert, communication orale, 1993). Cet effet d'une plus grande transférabilité des substances qui gardent le même nom ou la même image fantasmée découle naturellement de la FRC, puisqu'alors, du point de vue de l'observateur, il s'agit de la même substance qui se combine à l'un ou l'autre syplexe (aliment ou homme).

paradigme d'incorporation, a fait, si l'on peut dire, les choux gras des produits "cholestérol free", aux USA notamment. On n'a dû qu'à une saine réaction des acteurs, notamment d'une partie du corps médical, du Conseil National de l'Alimentation et des pouvoirs publics¹²⁴ l'évitement d'un tel phénomène en France (Oble et Mauget, 1993, Flanzy, communication personnelle).

Or, la réalité, est, comme toujours, plus complexe que son modèle naïf. Le corps humain fabrique naturellement du cholestérol, et le cholestérol ingéré n'intervient que pour partie dans le dosage sanguin final. Surtout, les quantités ingérées à travers le beurre, par exemple, sont finalement très faibles, et leur impact sans rapport avec l'intensité symbolique qu'on lui prête. Enfin, le métabolisme du cholestérol dépend étroitement de celui des graisses, en particulier des acides gras saturés. Les prescriptions anti-cholestérol étaient donc souvent abusives, comme en témoignent de nombreuses polémiques récentes.

Mais il est maintenant extrêmement difficile de revenir en arrière sur la connotation nocive du cholestérol : elle a trouvé un terrain d'ancrage naturel dans des articulations préexistantes, et puissantes. Le phénomène d'ancrage, décrit par Moscovici (1961, 1976) montre ici toute sa puissance.

On peut également trouver des exemples dans la littérature. Le segment le plus complexe du paradigme est sans doute l'articulation entre *DESIR*, *PRISE*, et *VIVRE*, que nous avons évoquée dans la description de la classe *VIVRE*. Dans la mesure où l'acquisition du noyau représentationnel se fait, dans la phase préobjectale, au même moment que l'individuation (sevrage, séparation d'avec l'objet sein/mère), on comprend qu'il forme un noeud existentiel durable profondément lié à des résonances affectives, sur lequel se développeront ultérieurement des problématiques existentielles complexes. Là encore, Georges Bataille a touché le sujet, sans d'ailleurs pouvoir résoudre clairement sa structure, ce qui s'explique aisément puisqu'il ne s'agit pas d'un développement logique mais d'une construction accidentelle qui résulte des conditions matérielles de l'épigenèse :

"Les êtres que nous sommes ne sont pas donnés une fois pour toutes, ils apparaissent proposés à une croissance de leurs ressources d'énergie. Ils font la plupart du temps de cette croissance, au delà de la simple subsistance, leur but et leur raison d'être. Mais dans cette subordination à la croissance, l'être donné perd son autonomie, il se subordonne à ce qu'il sera dans l'avenir, du fait de l'accroissement de ses ressources. En fait la croissance doit se situer par rapport à l'instant où elle se résoudra en pure dépense. Mais c'est précisément le passage difficile. La conscience en effet s'y oppose en ce sens qu'elle cherche à saisir quelque objet d'acquisition, *quelque chose*, non le *rien* de la pure dépense. Il s'agit d'en arriver au moment où la conscience cessera d'être conscience de *quelque chose*. En d'autres termes, prendre conscience du sens décisif d'un instant où la croissance (l'acquisition du *quelque chose*) se

¹²⁴Poussés, il est vrai, par certains industriels qui voyaient dans cette tendance une menace pour les produits normaux, qui constitueront toujours le gros du marché : faire du beurre "sans cholestérol" revient à transformer dans l'imaginaire des clients le beurre normal en beurre "avec cholestérol", et risque de diminuer ses ventes.

résoudra en dépense, est exactement conscience de soi, c'est à dire une conscience qui n'a plus *rien pour objet*¹²⁵.

Cet achèvement, lié, là où la lucidité a ses chances, à la détente d'un ajustement élevé des niveaux de vie, a la valeur d'une mise en place de l'existence sociale. Cette mise en place serait comparable en un sens au passage de l'animal à l'homme (...)" (Bataille, 1967, pp. 224-225)

Nous pensons que ce qui rend *intimement* convaincante cette théorie, pourtant passablement obscure, c'est qu'elle explicite un noeud existentiel (un archétype) dont nous avons parlé plus haut, et que Bataille, par un effort d'introspection admirable, a réussi à transcrire dans la complexité de ses résonances sociales. C'est l'articulation entre les noyaux *VIVRE* et *REEMPLIR* qui est ici sous-jacente à la problématique. Il y a là un effort désespéré d'isoler dans le paradigme d'*être-au-monde* (désir / action / substance / circonstances) la seule partie du sujet constituée du *désir* et de *l'action*, qui se résout dans l'action consumatoire de *rien*, puisqu'on élimine l'objet, en ne gardant que le désir, la prise, et le contexte social. Cet effort nous touche au plan affectif en ce que nous partageons le même syplexe archétype que Bataille fait résonner, et que nous sentons que c'est bien par séparation d'avec l'objet (la substance) que notre être s'est autonomisé (lors du sevrage notamment). Sans le partage de cette représentation sociale, le raisonnement de Bataille, par ailleurs sans réelle cohérence logique, nous paraîtrait vide de sens.

VII.8. Incorporation et savoir

Nous avons suggéré comment une représentation simple (la prise de nourriture, et originellement la tétée) peut se retrouver être le squelette de représentations plus complexes qui structurent la vie de relation des individus.

Dans cette perspective, les représentations nous apparaissent comme étant des arrangements, à des niveaux de plus en plus intégrés, de séquences de percepts élémentaires. La complexité et l'étendue que finissent par acquérir ces concrétions associatives fait qu'elles deviennent capables d'articuler des idées compliquées et même très-abstraites (cf. Lamarck, supra). Que tous les raisonnements, même les plus complexes, soient finalement analysables comme l'enchaînement des syplexes construits à partir de ces associations élémentaires, chacun sans doute en conviendra. Mais nous pressentons de plus que seul un petit nombre de paradigmes de base sont utilisés pour construire l'essentiel de la combinatoire totale. C'est pourquoi, par exemple, la plupart des rapports au monde impliquant une appropriation de substance par un sujet agissant utiliseront l'archétype¹²⁶ de l'incorporation alimentaire.

¹²⁵ Sinon la pure intériorité, ce qui n'est pas une chose.

¹²⁶ Je prends ici archétype au sens d'objet originel dont la structure a été utilisée pour servir de base à un paradigme, ou encore de forme initiale à partir de laquelle ont été construits les gabarits avec lesquels on classe les formes ultérieurement. Une illustration concrète de ce type de mécanisme se trouve dans les modèles ART de réseaux neuronaux

"(...) c'est au cours du stade oral du développement psychoaffectif de l'homme que le modèle de la relation de l'individu à l'autre et à son environnement va servir de moule pour des relations ultérieures. P. Aulagnier (1975) emploie à ce propos le terme d'*emprunt*, emprunt que le psychique ferait sur le somatique pour acquérir par la suite un fonctionnement autonome ; dans le cas de l'oralité, l'emprunt au somatique semble être fondamental et constitutif du fait de penser : "La relation du sujet à ce qui est pensé semble se rapprocher de ce qui avait été une relation archaïque à l'avalé ou au vomir".(Nassikas, 1989, p. 173)

Cette hypothèse peut sembler excessive ; pourquoi une fonction aussi simple que l'alimentation renverrait-elle à une organisation générale de l'individu ? C'est que les bases de notre existence sont, finalement en nombre assez réduit : la respiration, l'alimentation, le sommeil, certaines contraintes thermiques, la sexualité. Quand on voit à quel point cette dernière, qui n'est pourtant pas une fonction vitale pour l'individu, a pu modeler la structure sociale et représentationnelle (certaines langues, dont la nôtre, incorporent même la catégorie de "genre" à *tous* les substantifs, et non pas seulement aux noms désignant le mâle et la femelle de chaque espèce sexuée !), l'hypothèse que l'alimentation soit un paradigme du rapport au monde mérite qu'on la prenne en considération.

Nous pensons que le principe d'économie psychique fait que les paradigmes ontologiques utilisés par un individu doivent être anciens, peu nombreux, et probablement liés aux grandes fonctions de base impliquées par le mode de vie des grands anthropoïdes néotoniques et sociaux que nous sommes (celles qui sont citées plus haut, communes à tous les animaux, et quelques autres comme l'instinct parental, la distinction socio-hiérarchique, l'usage du langage, le rapport à l'outil...). Par conséquent, le paradigme d'incorporation issu de la fonction alimentaire, qui existe nécessairement, a de fortes chances d'être utilisé, en tant qu'instrument présent dans la boîte à outils conceptuelle de l'individu (son Meccano mental), pour appréhender d'autres phénomènes que les aliments.

A titre d'exemple, un savant à la culture notoirement vaste, lorsqu'il cherche un métaphore pour expliciter un sujet abstrait qui lui tient particulièrement à cœur, est allé chercher le paradigme d'incorporation comme image de l'heuristique, au détriment même de la qualité du style. Il faut donc que ce paradigme soit bien fondamental :

"Telle est la découverte, non seulement pour le savant - particulièrement le linguiste - mais pour tout homme, pour l'enfant qui conquiert le réel : sur la coïncidence de ce qu'il a dans la bouche et de ce qu'il voit venir devant lui ou de ce qu'il a dans la bouche et de ce qu'il tire avec ses bras, l'enfant établit de plus en plus d'objets ; puis les coïncidences entre ces objets lui révèlent des objets à un autre niveau. Venant simultanément par deux voies, le réel témoigne qu'il dépasse la capacité de l'une et de l'autre. Et nous aussi, du tableau aux facteurs des deux ensembles I et J d'éléments qui s'associent, aux dimensions abstraites (définies simultanément sur chacun d'eux) qui régissent ces associations, voulons gravir d'un degré. " (Benzécri, 1981, p. 12)

d'apprentissage sans référence de Steven Grossberg, qui déterminent eux-mêmes les bassins d'attraction des catégories qu'ils reconnaissent. [Grossberg, S. Neural Networks and Natural Intelligence. MIT Press, 1988].

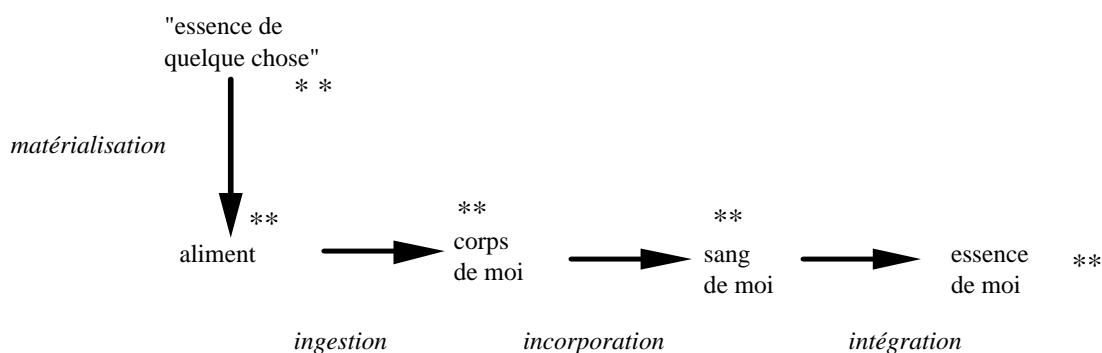
On peut penser que la nourriture est, de ce point de vue abstrait, l'archétype de toute *substance*. Sans entrer dans des considérations psychanalytiques (faut-il encore rappeler ici que les stades oral et anal de la théorie freudienne sont d'abord liés à la fonction de nutrition ?), nous devons nous attendre à ce que l'alimentation soit fortement marquée de choix ontologiques, et sociaux, en ce qu'elle est le mode premier (au sens épigénétique) du rapport au monde. Aussi, quand nous étudions les représentations de l'alimentation, nous risquons de mettre à jour des formes de rapport au monde bien plus générales. Et ce, non pas seulement parce que l'alimentation serait un acte projectif, marqué par les mécanismes cognitifs de celui qui se représente, mais parce que la prise alimentaire constitue un archétype cognitif, et serait elle-même à l'origine d'une certaine façon de voir le monde.

Nous aimerions, pour aller dans le sens de cette thèse un peu extrême, en donner un exemple, montrer comment le principe d'incorporation se retrouve comme clé de voûte de la fonction complexe d'*apprentissage culturel*, comme l'analyse du corpus nous le suggère.

Il n'est pas difficile d'en trouver des indices : la métaphore de l'ingestion alimentaire se retrouve très fréquemment pour décrire des opérations de connaissance. C'est ainsi qu'on parlera de *nourritures spirituelles*, de *gavage* de connaissances (qui, en général, donne du savoir mal *digéré*), que l'on *dévore* un livre, que l'on *savoure* un poème, etc. *Avoir du goût* est une expression qui s'applique désormais plus à la culture (artistique) qu'à l'alimentation. La devise de l'encyclopédiste Quillet est "bien moude et pour tous" ; bref les exemples sont innombrables. L'expression anglaise "food for thought" (donner matière à penser) résume particulièrement bien cette version mentalisée du paradigme.

C'est ce que nous avons essayé de schématiser. Dans la première figure, on représente le schéma du processus individuel d'incorporation, prolongé par une dernière étape que nous appellerons *intégration*, c'est-à-dire l'incorporation non plus au corps, mais à l'essence de l'être lui-même.

Le processus d'assimilation

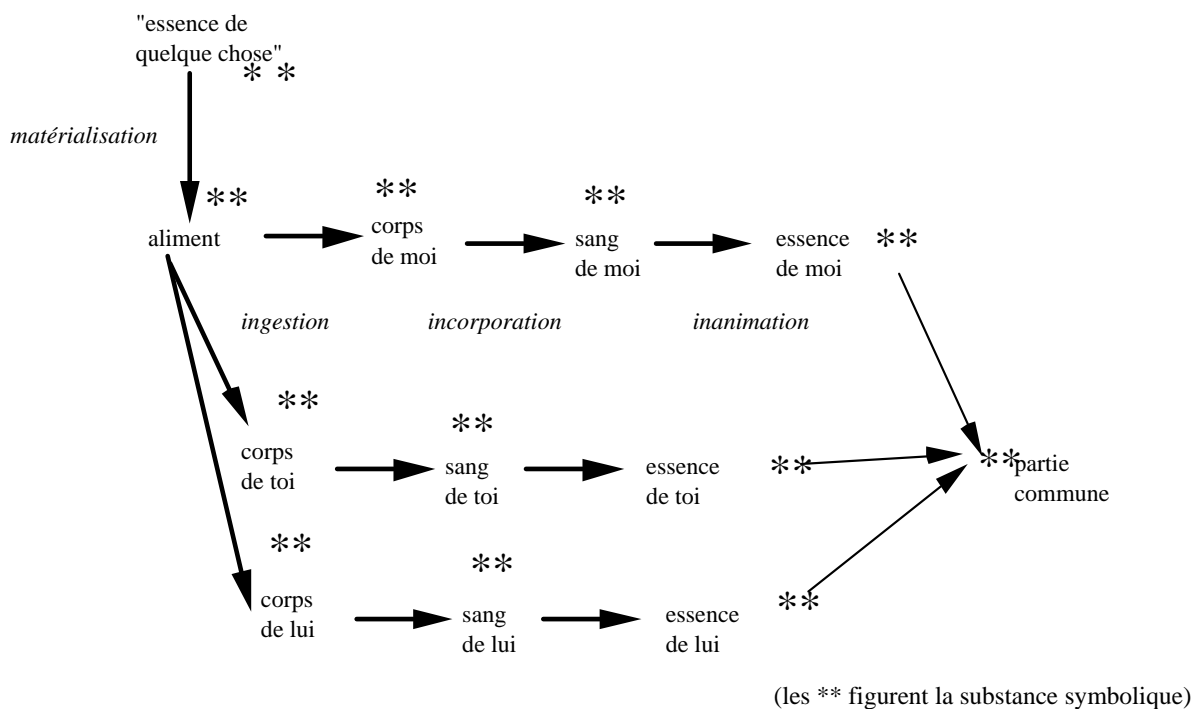


(les ** figurent la substance symbolique)

Dans le second schéma, on a représenté le résultat de l'assimilation parallèle d'une même substance par plusieurs individus. Une fois le processus consommé, ils partagent une même essence.

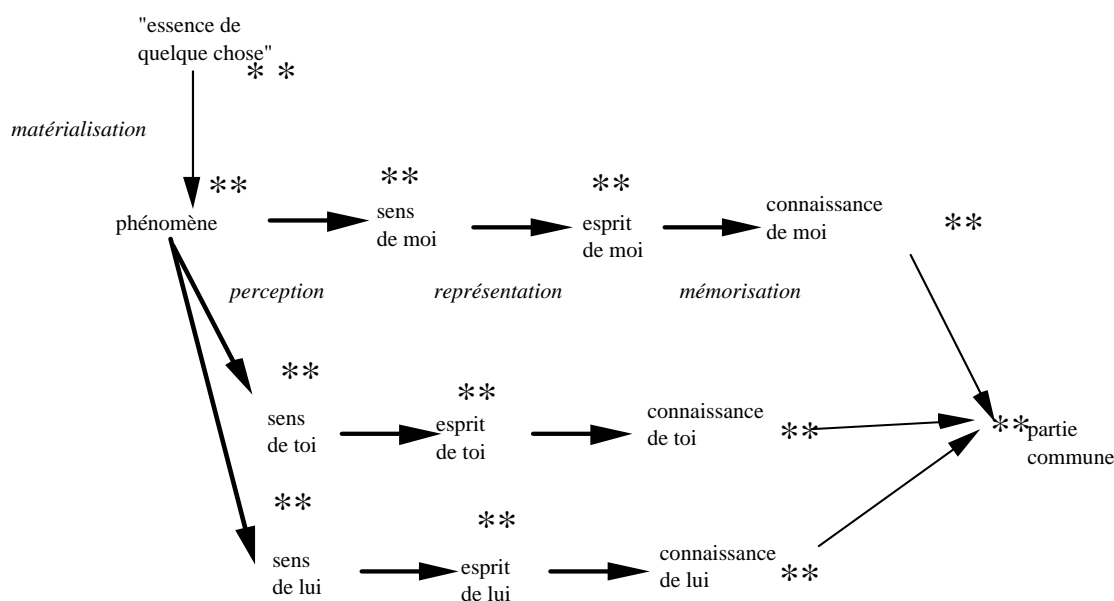
Appelons ce processus “de communion”, on pourrait également l’appeler communication, partage. On peut en trouver des manifestations ethnographiques dans l’Eucharistie, ou encore dans le fait que “l’igname, en Nouvelle-Calédonie, est la matière même dont sont faits les hommes, issus du corps des ancêtres ensevelis dans la terre nourricière du clan.” (de Garine, 1990, p. 1474). La communion renvoie à tous les exemples de partage alimentaire que nous avons déjà évoqués.

Le processus de communion



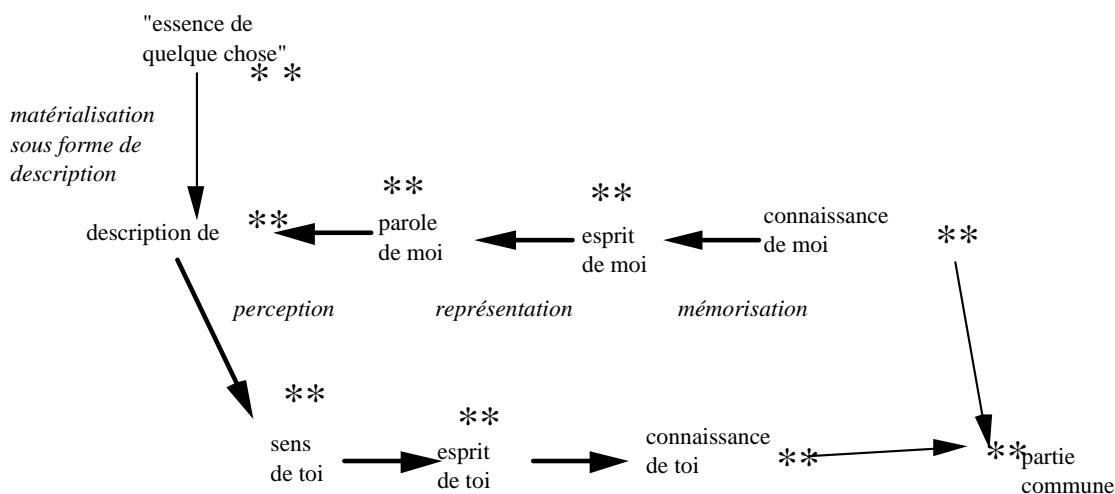
La raison pour laquelle on pourrait l’appeler processus de communication se comprend mieux si l’on considère l’assimilation comme processus de connaissance.

Le processus naïf de connaissance



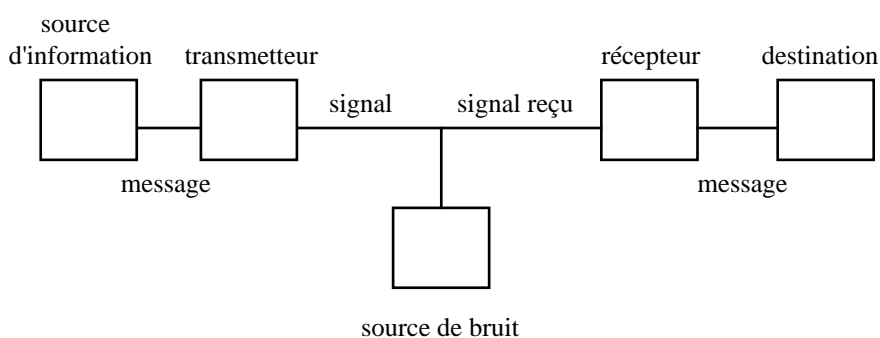
Orientons maintenant le parcours pour rendre compte du point de vue d'un des acteurs qui se perçoit, par rapport à l'autre, comme émetteur ou récepteur. Remplaçons la substance symbolique (***) du processus 'assimilation alimentaire' par une substance symbolique de "connaissance". Celle-ci circule alors de l'un à l'autre, en respectant les mêmes articulations que celles du principe d'incorporation alimentaire dans un sens, puis dans l'autre en une sorte de processus de "régurgitation" (la parole devenant l'inverse de l'ouïe, dans le cas d'une communication verbale, mais on pourrait dire que le renversement d'une perception est l'expression d'une représentation sur le même mode, image pour la vue, geste pour le mouvement...).

Le processus naïf de communication



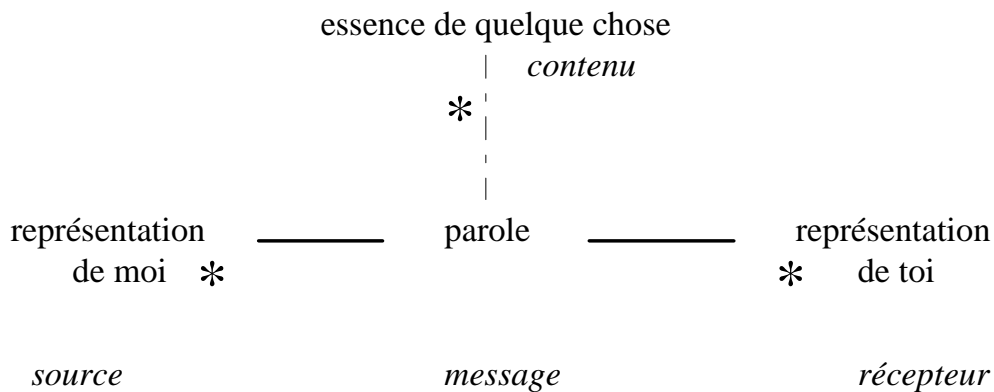
Présentons le schéma différemment, en respectant l'articulation entre ses éléments : on retombe sur une figuration proche du cadre de la théorie de l'information de Shannon (Weaver, 1949) qui comporte un émetteur, un canal et un récepteur. Rappelons ce cadre :

La communication selon Shannon et Weaver



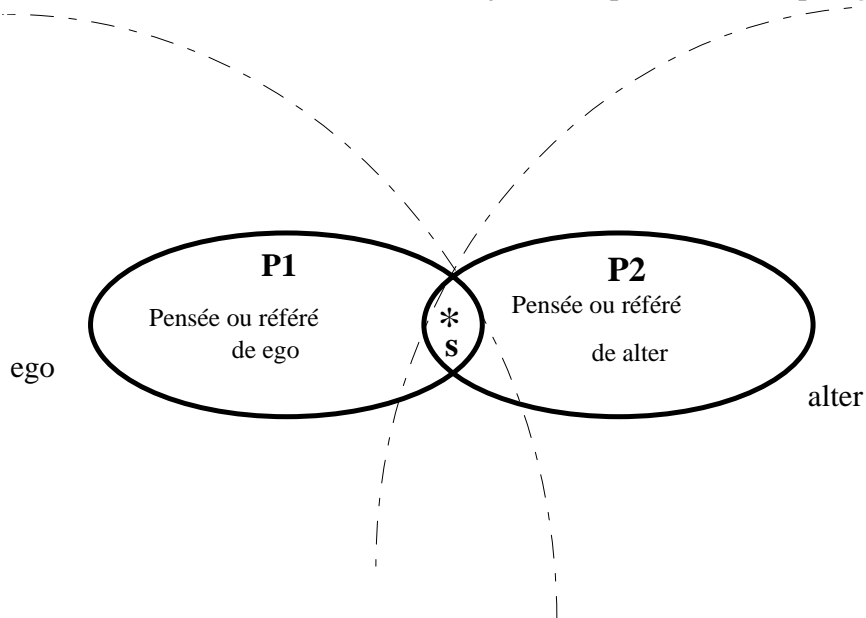
Mais dans notre figuration le représentamen est explicite.

La communication en FRC : modèle sous-jacent (représentation articulatoire)



En appliquant le principe que la représentation est ce qu'elle représente, on rassemble le contenu (*) qui est ici artificiellement dédoublé sur la figure, et on retombe sur le processus de communication déjà décrit au (chap. IV. 1.).

La communication en FRC : modèle sous-jacent (représentation topologique)



Notons la présence obligée, si l'on conserve le paradigme d'incorporation, d'une "essence de quelque chose", qui fait penser au mythe de la caverne platonicien, et, d'une manière générale, à tous les idéalismes. Notons également l'aspect symétrique de sa présence aux deux bouts de la chaîne, qui en fait un élément essentiel du système : si l'on veut qu'il y ait "quelque chose" de commun, et de transmissible, il est nécessaire que ce quelque chose existe "dès le début" dans la source, aliment ou phénomène : comment pourrait-on partager quelque chose qui n'existe pas ? L'existence d'une "essence du quelque chose" est donc in fine une nécessité sociale, comme l'avait compris Durkheim.

L'"essence" doit, pour remplir une fonction sociale, être infiniment divisible sans perdre sa nature, et pouvoir s'incorporer, dans des processus concrets, aux êtres. Or, ces aspects de la représentation du savoir partagés ne sont pas logiquement nécessaires. Ils sont d'abord, selon nous, des scories du

paradigme d'incorporation originel qui a été appliqué à la connaissance, de même que les poils de l'ombrelle de Robinson Crusoé. D'ailleurs, ces éléments "idéels" ne figurent pas dans les représentations scientifiques de la cognition, celles des phénoménologues ou des sémanticiens.

Cette étroite parenté entre connaissance, manducation et consommation a été saisie par l'intuition fulgurante de Bataille, dans la problématique de la dépense, qui confronte l'être aux choses dans une destruction créatrice :

"Dans les conditions présentes, la reproduction sexuée est, avec la manducation et la mort, un des grands détours luxueux qui assurent la consommation intense de l'énergie."(Bataille, 1967, p. 73)

"Nous ne pourrions accéder à l'objet ultime de la connaissance sans que la connaissance fut dissoute, qui le veut ramener aux choses subordonnées et maniées. *Le problème dernier du savoir est le même que celui de la consommation*. Nul ne peut à la fois connaître et ne pas être détruit, nul ne peut à la fois consommer la richesse et l'accroître." (Bataille, 1967 p. 112, c'est nous qui soulignons)

Nous voyons par ce qui précède que la solution qu'a trouvée notre espèce à ce problème est celui du partage social d'une connaissance symbolique, qui remplace l'objet insécable et coûteux à reproduire par une essence infiniment divisible et soluble qui le représente dans chaque individu. Nous pouvons alors combiner des représentations mentales au lieu de combiner des objets matériels, avec pratiquement les mêmes effets, en utilisant les articulations préexistantes que nous impose notre histoire biologique. C'est là une économie considérable puisque, comme l'écrivait Balzac dans La peau de chagrin : "Vouloir nous use et pouvoir nous détruit, seul savoir laisse l'organisme dans un perpétuel état de repos."

VII.9. Intérêt de l'analyse lexicale des paradigmes

L'analyse des associations libres du Grand Robert sur le thème du manger nous apporte donc plusieurs résultats.

D'abord, elle valide la méthode que nous avons proposée. En effet, les résultats nous fournissent bien une modélisation de la connaissance du "manger" qui *fait sens* de manière conforme au sens commun. Ceci, malgré le caractère aveugle de la procédure utilisée. Nous voyons donc s'ouvrir à la psychologie sociale, grâce à l'analyse lexicale des paradigmes, un champ d'investigation nouveau, celui de la connaissance publique contenue dans les dictionnaires et les encyclopédies, mais aussi tous les textes d'une manière générale. Il s'agit là véritablement d'un matériau collectif, et ce type d'approche correspond aux axes que le fondateur de la notion de représentation sociale espérait se voir développer (Moscovici, 1981, 1986).

Sur le plan formel, l'analyse nous montre concrètement ce que sont les syplexes et leurs enchaînements dans le matériau linguistique, et donne ainsi corps à la modélisation que nous avons développée dans les chapitres précédents. Notre méthode, qui applique de façon opérationnelle le formalisme FRC en considérant les énoncés comme des syplexes, permet de faire le lien entre une

théorie constructionniste et du matériau expérimental. Elle démontre donc que de telles approches constructionnistes ne sont pas de simples exercices théoriques et peuvent aboutir à des investigations empiriques.

Au plan théorique, elle suggère des hypothèses nouvelles sur la genèse individuelle et sociale des représentations, en montrant comment les universaux culturels se développent dans l'épigenèse à partir de noyaux biologiques. Cette approche évolutionniste confirme pleinement les hypothèses émises en ce sens par Freud, Spitz ou Piaget, et apporte une démonstration expérimentale de l'idée récurrente dans la philosophie occidentale que les idées complexes sont en dernière analyse des combinaisons de traces sensorielles. On avance ainsi une tête de pont sur le terrain difficile, balisé par Moscovici (1961, 1976 pp. 279-290) des similitudes "troublantes" entre les modes de pensée syncrétiques enfantins ou primitifs, l'intelligence concrète, et du constat de la coexistence de plusieurs modes de pensée chez le même individu.

Cette première approche était définitoire : elle cherchait, hors contexte, à comprendre les dimensions de la représentation de l'alimentation. Désormais assurés de l'efficacité heuristique de notre méthode, nous allons pousser plus loin nos investigations à partir d'un matériel empirique recueilli auprès de sujets vivants.

Pour cela, nous allons maintenant comparer la description "scientifique" du paradigme de base issue du dictionnaire avec des descriptions "naïves" obtenues par enquête auprès d'un échantillon représentatif de la population française adulte. On pourra ainsi mieux comprendre comment la subjectivité individuelle oriente la représentation. Nous verrons également quels sont les implicites qui apparaissent en creux dans le discours des individus.

VIII. Les représentations chez les consommateurs

Où l'on recueille des associations libres sur le "manger" auprès de 2000 indigènes français.

Où l'on s'interroge sur les mécanismes par lesquels ceux-ci nous fournissent des énoncés, et en quoi ceux-ci sont en rapport avec leur représentation sociale du manger, et notamment sur les rapports entre représentation mentale individuelle et représentation sociale. Où il s'avère que cette dernière pourra être déduite de ce qu'il y a de commun dans les représentations individuelles, aux biais d'énonciation près.

Où l'on analyse le corpus d'associations obtenu qui s'avère receler pratiquement la même chose que ce qu'avait fourni le Grand Robert. Où, en passant, on découvre divers phénomènes et mécanismes de la pensée alimentaire qui complètent la littérature antérieure sur le sujet.

VIII.

Nous allons maintenant étudier des associations d'idées individuelles. Après la consultation d'une unique source experte et structurée, le Grand Robert, nous abordons l'étude des représentations sociales du *manger* à travers une multitude de sources "naïves", par enquête auprès d'un échantillon représentatif de la population adulte de France métropolitaine. A chacun des indigènes enquêtés, qui sont maintenant nos "boîtes noires", nous demandons une liste d'associations, à propos du mot *manger*. Chaque enquête nous fournit une série de vues locales du grand réseau collectif d'associations qu'est la représentation sociale. Nous allons, ainsi, nous rapprocher de l'aspect social et interactionnel de la représentation sociale, "sortir de la tanière où se décortiquent les idées réelles et les cognitions pures, pour aller dans le monde et y voir les gens en interaction langagière négocier leur réalité" (Beauvois, 1988).

En mettant bout à bout les énoncés individuels, nous obtenons un corpus d'associations de *manger*. Nous allons analyser ce corpus avec la même méthode que le corpus du dictionnaire, en essayant de reconstituer une fresque unique à partir de cette mosaïque. Chemin faisant, en comparant les sources orales à la parole du Grand Robert, nous verrons ce qui différencie les représentations individuelles des indigènes de celle de la *cosmogonie officielle* de cette ethnie particulière.

Bien qu'elle repose toujours sur le principe d'association libre, la méthode de recueil est différente de celle que nous avons utilisée pour "faire parler" le Grand Robert. Nous avons affaire à des individus réels, dans des situations d'interlocution réelles. La nature du matériel que nous allons récupérer est profondément influencée par ces conditions.

Examinons d'abord cette question, en décrivant les protocoles de recueil et les particularités des évocations obtenues.

VIII.1. Le recueil d'évocations par associations libres auprès des indigènes

Les réponses qui sont analysées ici proviennent d'une source périodique, l'enquête semestrielle du Crédoc sur les Aspirations et conditions de vie des Français. Cette enquête est réalisée chaque année, au printemps et à l'automne, auprès d'un échantillon (chaque fois différent) de 2000 personnes, représentatif de la population française métropolitaine adulte (méthode des quotas). Les enquêtes sont réalisées en face-à-face au domicile des enquêtés par des enquêteurs professionnels, et le questionnaire, assez varié dans son contenu, porte sur divers aspects des modes de vie. La vague que nous avons utilisée ici est celle du printemps 1991. Les questionnaires comprennent principalement des questions fermées, et quelques questions ouvertes. Le contexte de ces questions dans l'enquête ne varie que légèrement, la plupart des questions des différentes vagues étant similaires ou identiques, puisqu'il s'agit d'une source destinée à suivre l'évolution des opinions.

Notre question :

Si je vous dis "manger", quels sont les cinq premiers mots qui vous viennent à l'esprit ?

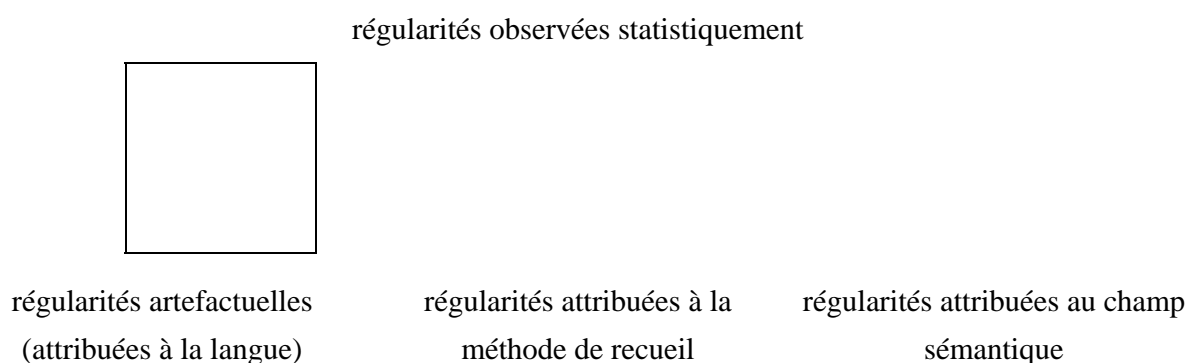
a été posée sous forme ouverte. Les enquêteurs avaient pour instruction de noter scrupuleusement les réponses ; celles-ci ont ensuite été saisies informatiquement par des opératrices spécialisées.

Les réponses obtenues sont succinctes, et constituées de quelques mots tout a plus, en général sans structure grammaticale, par exemple :

1218 : faim, restaurant, nourriture
1238 : fourchette, casserole
1239 : crabe, homard, poisson
1240 : j'ai faim
459 : si on mange on grossit
1268 : satisfaction, équilibre, nécessité.
1312 : pour se nourrir, pour vivre, c'est indispensable
1502 : réunion de famille.
1303 : appétit, digérer, détente
175 : fruits, camembert, boeuf

Si nous reprenons notre modèle d'énonciation des représentations en langue naturelle, nous voyons qu'il va nous falloir tenir compte de plusieurs types d'effets secondaires qui perturbent l'émergence des noyaux sémantiques que nous recherchons : ceux attribuables à la structure de la langue, dont on a déjà un peu parlé, et ceux attribuables à la méthode de recueil.

Différents types de régularités émergentes dans les analyses statistiques



Dans ces derniers, nous allons distinguer deux catégories : les effets dus à la situation d'enquête, et les effets de la méthode d'association libre. Les premiers sont relativement connus, les seconds moins. Commençons par examiner la question de l'association libre

VIII.1.1. L'association libre

Une représentation sociale est susceptible de s'exprimer dans différents modes : action, émotion, mais aussi parole... En langue naturelle, comme on l'a dit, son expression peut se faire sous la forme d'un paradigme, classe d'expressions formellement différentes qui renvoient toutes (à peu près) au même objet.

Donc, à condition de stimuler astucieusement l'indigène, on doit pouvoir obtenir des expressions linguistiques de la représentation. Ces expressions seront considérées comme des arrangements de mots (syplexes) homéomorphes d'une certaine manière à la représentation exprimée.

Une des interrogations que l'on peut avoir porte sur le statut des informations obtenues par rapport à la représentation sous-jacente. Il n'est pas possible de récupérer de la représentation sociale proprement dite, puisque celle-ci est multimodale ("praxéo-discursive"). Par exemple, le langage est inapte à récupérer des représentations spatiales (Doise, 1988). On n'obtiendra sans doute même pas totalement la partie linguistique de ces représentations, mais simplement des *projections discursives en situation d'enquête*. Nous verrons ainsi que le registre d'évocation de sensations ou d'émotions est assez restreint par rapport à ce que l'on pourrait espérer. Cependant, comme le langage est un outil servant précisément à communiquer (les représentations en particulier), que la situation d'enquête est explicitement une demande d'information, et que les sujets sont coopératifs, on peut espérer que le matériau récupéré a toutes les chances de présenter de fortes analogies sémantiques avec la représentation sous-jacente.

Nous supposons que les représentations fonctionnent suivant le modèle "si... alors" de l'enchaînement. L'idée est de donner à l'individu le "si" pour avoir son "alors...". On doit, en théorie, en stimulant le sujet avec l'objet, évoquer chez lui des instanciations (syplexes) correspondant au paradigme.

Nous spéculons sur le fait que, après le "si" sous forme de stimulus linguistique, le "alors" vient naturellement dans le même registre, sous forme de mots, par simple évocation. Comme l'écrit Paucard dans sa préface à son "Dictionnaire des idées obligées" (1990), dont nous avons cité plus haut quelques extraits :

"On croit que la rédaction d'un tel ouvrage nécessite des années de rédaction, de prises de notes et d'observation attentives. Or, rien n'est plus simple que de rédiger un tel glossaire et, maintenant que c'est fait, je ne vois aucune raison de ne pas vendre la mèche. Tout est déjà soigneusement mémorisé dans le cerveau. Il suffit de se mettre à sa table de travail, d'inscrire le premier mot et la première définition - qu'on trimbale depuis des années - et de suivre le mouvement. Cela s'écrit tout seul, tant la pression des diverses expressions contemporaines est grande. "

Une explication théorique de ce phénomène a été avancée. La fonction pragmatique des représentations, et plus encore de leur forme verbale, fait qu'elles doivent naturellement permettre à l'individu de répondre à la "pression à inférence" que l'on observe dans la vie de relation.

"Dans la vie courante, les circonstances et les rapports sociaux exigent de l'individu ou du groupe social qu'il soit capable, à tout instant, d'agir, de prendre une position, etc. En un mot, il doit être en mesure de *répondre*." (Moscovici, 1961, 1976 p. 251).

La mise en pratique est simple : on cherche à recueillir des évocations à propos de l'objet qui nous intéresse. Par exemple, si l'on s'intéresse au sucre, on demandera : "*Si je vous dis sucre, quels sont les cinq premiers mots qui vous viennent à l'esprit ?*" Ou encore, pour mieux comprendre la représentation de l'alimentation : "*Si je vous dis bien manger, à quoi pensez-vous ?*" ou "*Pour vous, qu'est-ce que bien manger ?*"

On récupère alors soigneusement les évocations obtenues chez le sujet. C'est donc bien le même type de méthode que celle que nous avons appliquée au Grand Robert.

On voit combien notre méthode est similaire à l'investigation neuropsychologique classique ; simplement le matériau évoqué est linguistique au lieu d'être électrique, magnétique, ou obtenu par imagerie médicale. Naturellement, cela n'est pas aussi simple que la mesure de potentiels évoqués, qui sont des évocations *primaires*. Dans la méthode d'évocation linguistique on ne récupère en écho que des signes indirects, réponses linguistiques résultant d'évocations de niveau inconnu (primaire, secondaire, etc.). Ainsi, à "Si je vous dis "cloche", alors à quoi pensez-vous?", on ne récupérera pas des évocations comme *DOONG* ou *forme de cloche*, mais des objets plus complexes et plus éloignés (*clocher, bronze, Pâques* etc.). Cela se comprend bien quand on sait que le cerveau humain fonctionne essentiellement en circuit fermé, et que les voies d'entrée et de sortie constituent (Bourguignon, 1991) à peine 0.02 % des voies nerveuses - si cette quantification peut avoir un sens. Le circuit associatif effectué dans la boîte noire du sujet entre le stimulus et la réponse sera probablement long et passera par des niveaux d'abstraction élevés, suscitant ainsi en sortie linguistique l'expression de réponses beaucoup plus élaborées sur le plan conceptuel que de simples percepts.

Néanmoins, on espère que l'output aura un certain rapport avec le stimulus, et, en tous cas, que l'on pourra en déduire des informations sur la forme de la représentation, de même que l'on peut déduire la forme d'un objet avec un radar, ou une structure géologique par exploration sismographique.

La technique de recueil qui semble la moins productrice de biais est *l'association libre*, inventée en psychanalyse pour l'élucidation des "complexes" (qui sont, rappelons-le, des représentations mentales). Sur le plan théorique, cette technique se fonde sur le postulat du déterminisme psychique,

c'est-à-dire "que tout ce qui vient à l'idée du sujet sur un certain point de départ doit forcément être aussi en corrélation interne avec celui-ci" (Freud, 1923).

L'association libre fut introduite par Freud pour remplacer la technique de catharsis qu'il avait mise au point avec Breuer. Cette dernière se pratiquait en mettant le patient sous hypnose, pour lui faire revivre les expériences traumatiques. Comme Freud le décrit dans "Auto présentation" (1925a), l'impossibilité d'appliquer la méthode hypnotique à des patients rebelles, et certaines aventures embarrassantes de contre-transfert l'amènèrent à changer de méthode. L'idée lui vint de travaux de Bernheim sur les somnambules, où un sujet qui prétendait ne se souvenir de rien de ce qui s'était passé durant sa crise, en fait, sommé de se souvenir, se souvint. Dans un premier temps, Freud décida donc d'essayer de récupérer les souvenirs de ses patients par simple incitation verbale, à l'état de veille, ne retenant de la technique hypnotique que la position couchée du patient sur le lit, et se mettant derrière le lit afin de ne pas être vu du patient (ce qui facilite la régression). La technique s'avéra opératoire, mais révéla la présence de résistances importantes : le conscient refoulait les souvenirs. L'obtention des souvenirs en surmontant ces résistances du patient par pressions et assurances du médecin "étant à la longue trop fatiguant pour les deux parties", Freud perfectionna la méthode en invitant le patient à s'abandonner à la liberté d'association, donc "dire tout ce qui pouvait lui venir à l'esprit, quand il s'abstenait de toute représentation-but consciente" (Freud, 1925a, p. 87). C'est ainsi que la libre association devient la "règle fondamentale technique" de la psychanalyse, que Freud décrit de la façon suivante :

"La "REGLE FONDAMENTALE TECHNIQUE", ce procédé de la "libre association", a été maintenue depuis dans le travail psychanalytique. On engage le traitement en invitant le patient à se mettre dans la situation d'un auto-observateur attentif et sans passion, à ne lire toujours que la surface de sa conscience et, d'une part à se faire un devoir de la plus totale franchise, d'autre part à n'exclure de la communication aucune idée incidente, même si 1) on devait la ressentir comme trop désagréable, ou si 2) on ne pouvait que la juger insensée, 3) trop dénuée d'importance, 4) ne relevant pas de ce qu'on recherche. Il s'avère régulièrement que des idées incidentes qui produisent les critiques mentionnées en dernier sont justement celles qui ont une valeur particulière pour la découverte de l'oublié." (Freud, 1923, p 187).

Pour le problème qui nous occupe nous devrions, en principe, avec cette méthode, obtenir des arrangements de mots qui sont le plus homéomorphes possible à la représentation mentale. Comme l'écrit Bleuler (cité par Anzieu et Chabert, 1961) :

"Dans l'activité associative se reflète tout le psychisme, son passé et son présent, ses expériences et ses tendances. Elle est, par la suite, un index de tous les processus psychiques que nous n'avons qu'à déchiffrer, pour connaître l'homme tout entier."

Nous n'aurons pas besoin d'autant de précautions que Freud, car nous travaillons ici sur des objets du sens commun qui ne suscitent pratiquement pas de résistances chez le sujet normal.

L'usage d'associations libres pour l'étude des représentations sociales est une voie qui paraît naturelle et prometteuse. Elle a déjà permis d'obtenir des résultats intéressants pour "saisir les noyaux organisateurs des univers sémantiques inhérents à une représentation donnée" (De Rosa, 1988 ; voir aussi Vergès, 1992 ; Guimelli et Rouquette, 1992). Ce type d'accès à du matériau évoqué pour l'investigation des représentations *sociales* pose cependant trois problèmes :

- la relation entre représentation mentale individuelle et représentation sociale ;
- le rapport entre représentation et langage ;
- la relation entre le champ sémantique des réponses et la question posée.

En d'autres termes : les évocations obtenues chez le sujet sont-elles personnelles au sujet ou générales ? que reste-t-il réellement des représentations une fois qu'elles ont été traduites en discours-en-langue-naturelle par le sujet ? les associations obtenues portent-elles effectivement sur la représentation qui intéresse le chercheur ?

Nous allons aborder successivement ces trois questions ; d'abord conjointement les deux premières.

VIII.1.2. Associations idiosyncrasiques et connexions sociales

Benjamin Lee Whorf avait déjà soulevé le premier problème à propos des différences entre les *associations*, individuelles, résultant de l'expérience personnelle du sujet, et les *connexions*, collectives, qui sont les associations sur lesquelles un consensus existe et qui servent pour la communication.

"La "connexion" d'idées, comme je l'appelle faute d'autre terme, est tout à fait autre chose que "l'association" d'idées. En faisant des expériences sur la connexion d'idées, il est nécessaire d'éliminer les "associations" qui ont un caractère accidentel que n'ont pas les "connexions". Le sujet ne doit pas sauter sur la première idée qui vient à l'esprit comme dans une expérience "d'association libre" ; par conséquent l'expérience pourrait être considérée comme une "association contrôlée" ; bien qu'elle puisse être parfaitement libre dans sa propre sphère, puisque toute connexion est autorisée.

(...) La "connexion" est importante d'un point de vue linguistique parce qu'elle est liée à la communication des idées. Un des critères nécessaires pour qu'il s'agisse d'une connexion est qu'elle soit compréhensible par les autres individus. Par conséquent l'individualité du sujet ne doit pas intervenir au même degré que dans l'association libre, tandis qu'inversement un rôle proportionnellement plus important est joué par le stock de conceptions communes à la population. L'existence même d'un tel stock de conceptions communes, qui possède peut-être son arrangement propre (...) semble être un corrélat nécessaire de la communicabilité des idées par la langue" (...)

on pourrait dire que les connexions doivent être intelligibles sans faire référence à l'expérience individuelle et doivent être immédiates dans leurs relations."(Whorf, 1927, in Whorf, 1956, pp. 35-39, passim)

Whorf oppose donc ici les associations liées à l'histoire personnelle du sujet ("accidentelles") à celles qui sont partagées par la communauté sociale du locuteur, et constituent les véritables connexions. La notion de connexion permet de faire le lien logique entre la vision encyclopédique (le langage

comme réseau continu et insécable de mots réciproquement définis, que l'on pourrait qualifier de néo-humboldtienne), et le postulat de Bloomfield¹²⁷, qui considère que le sens des mots est partagé par tous au moins jusqu'à un certain point. La distinction entre *associations* et *connexions* recouvre celle faite par Durkheim ou Halbwachs entre les *images individuelles* et les *représentations collectives*. Il est clair que ce que nous cherchons ici, ce sont les "connexions".

Le problème ici soulevé est extrêmement intéressant, et mériterait un développement épistémologique qui n'a malheureusement pas sa place dans le cadre de ce travail. Pour résumer notre position, disons que nous considérons que la distinction entre les "associations" et les "connexions" n'est qu'accidentelle (et non pas substantielle). En d'autres termes, les connexions seraient simplement des associations suffisamment répandues dans un groupe humain pour qu'il puisse s'en servir comme d'un code de communication (Cf. Sperber, supra). Que ces connexions soient reconnues publiquement comme telles ou pas change finalement peu leur efficacité communicative. Pour donner un exemple, on peut considérer que la communication *descriptive* utilise principalement des associations répertoriées comme connexions, tandis que la communication *poétique* utilise des associations également répandues, mais non répertoriées en tant que telles, peut-être parce qu'elles se rapportent à un registre émotionnel mal verbalisé dans nos cultures ("correspondances"), ce qui ne diminue en rien leur efficacité. Ce qui est certain, c'est que les représentations sociales, parce qu'elles sont intrinsèquement attachées à des processus de communication, vont contenir des "codes convenus", susceptibles d'être verbalisés dans la communication (Trognon et Larrue, 1988). Nous cherchons donc bien quelque chose qui existe, et doit pouvoir être instancié dans les discours.

Il nous faudra alors rechercher ce qu'il y a de commun entre les différentes représentations individuelles. Ce sont ces parties communes qui constituent la représentation sociale. En termes FRC : quels sont les sous-syplexes communs dans les syplexes individuels obtenus par la méthode d'associations libre ? La FRC, qui formalise tous les objets sous une forme combinatoire, va nous permettre d'opérer ces reconnaissances en utilisant des algorithmes mathématiques basés sur des mesures de distances.

Notre méthode cherche à construire, à partir du corpus de syplexes fournis par les individus, une ou plusieurs grandes classes de syplexes qui contiennent l'essentiel de l'information du corpus. Ces classes seront telles que les syplexes particuliers donnés par un individu pourront être considérés

127 "Il existe un véritable postulat de Bloomfield (jamais assez mis en relief au cours des discussions) qui justifie la possibilité de la science linguistique en dépit de la critique bloomfieldienne de la notion de sens, postulat qu'on doit toujours remettre au centre de la doctrine bloomfieldienne après l'avoir critiquée : "comme nous n'avons pas les moyens de définir la plupart des significations, ni de démontrer leur constance, nous devons adopter comme un postulat de toute étude linguistique, ce caractère de spécificité et de stabilité de chaque forme linguistique, exactement comme nous les postulons dans nos rapports quotidiens avec les autres hommes. Nous pouvons formuler ce postulat comme l'hypothèse fondamentale de la linguistique : dans certaines communautés (communautés de langue) il y a des énoncés linguistiques qui sont les mêmes quant à la forme et quant au sens"" (Bloomfield, *Language*, p. 144, cité par Mounin, 1963, p. 30).

comme des représentants de ces grandes classes. C'est une sorte de travail taxinomique, qui, dans une population de syplexes, cherche à déterminer de grandes espèces; la connaissance de ces espèces permet alors, localement, de reconnaître tel syplexe particulier comme un représentant d'une espèce donnée. La représentation sociale peut alors être décrite simplement comme un écosystème constitué de ces différentes espèces. Nous verrons, au fur et à mesure, à quel point l'analogie écologique, qui avait déjà été largement développée par Gregory Bateson (qui parlait d'"écologie de l'esprit") s'applique avec pertinence aux objets mentaux. Techniquement, nous appliquerons la méthode que nous avons décrite dans les chapitre précédents. Celle-ci, dans une perspective naturaliste, consiste bien à déterminer les espèces mentales par analogie et contraste à partir de traits typiques, en parfaite continuité avec l'esprit de la méthode taxinomique de Linné¹²⁸.

Le passage de la représentation individuelle à la représentation sociale se fera de la manière suivante. Considérons que, comme le note Whorf, chaque individu présente des *associations* d'idées qui lui permettent de penser, au sens (si/alors cognitivo-pragmatique) que nous avons décrit. Ces associations ont une partie analogue avec les associations d'autres individus, et c'est cette partie analogue qui constitue la représentation sociale. Pour l'individu, il n'existe pas de différence de fonctionnement entre représentation individuelle et représentation sociale. La représentation sociale est fondue dans la trame continue de son tissu de représentations, il la fait fonctionner au même titre que les articulations qui proviennent de son expérience individuelle (car la représentation sociale est aussi apprise comme expérience personnelle, collectivement).

C'est l'analyse seule qui va permettre de reconnaître (reconstruire ?), dans les représentations mentales, ce qui est représentation sociale. Cela se fera comme si on essayait de reconstruire un grand paysage à partir d'un grand nombre de clichés qui en donnent chacun des vues partielles. Rien ne garantit que chaque individu possède en totalité dans sa représentation individuelle l'ensemble des facettes de la représentation sociale les plus répandues dans la population, rien ne garantit que la structure de sa représentation individuelle soit exactement la même que celle de la représentation sociale. Le contraire est même probable : les représentations sociales sont des constructions sociales, elles sont approximatives en ce sens que l'agrégat ne se soucie pas des petites différences individuelles, mais seulement des grandes tendances :

"(...) avant tout, elles ont un caractère collectif. Elles ne sauraient rendre compte des différences individuelles mais seulement des différences entre groupes." (Moscovici, 1986, p. 53)

Il peut ainsi exister différentes sous-populations qui ont des représentations sociales légèrement, voire très différentes. C'est par exemple ce que nous enseignent les études qualitatives - par exemple, les travaux de Palmonari et Pombeni (1984) sur la représentation des psychologues.

¹²⁸ Pour une discussion détaillée de l'application de l'approche de Linné à la classification et à la modélisation d'objets décrits par des traits linguistiques, voir Lahlou 1993d.

Dans notre perspective, le locuteur individuel n'est, pour reprendre une idée que Borges (1952a, b et c) a magnifiquement développée dans certains de ses textes (*La sphère de Pascal*, *Le rêve de Coleridge*, *La fleur de Coleridge*), qu'un *porte parole* d'une entité plus vaste et plus permanente qui le possède et l'investit, un Esprit, au sens de Hegel ou de Bateson (1979). *Le locuteur individuel participe à/de cette structure et, lors de son instanciation, il la représente dans tous les sens du terme :*

"Aux environs de 1838, Paul Valéry écrivait : "Une histoire approfondie de la littérature devrait donc être comprise, non tant comme une histoire des auteurs ou des accidents de leur carrière ou celle de leurs ouvrages, que comme une *histoire de l'esprit en tant qu'il produit ou consomme de la "littérature", et cette histoire pourrait même se faire sans que le nom d'un écrivain y fut prononcé*". Ce n'était pas la première fois que l'Esprit faisait cette remarque ; en 1844, dans le bourg de Concord, un autre de ceux qui écrivent sous sa dictée avait observé : "On dirait qu'une seule personne est l'auteur de tous les livres qui existent dans le monde ; il y a en eux une unité si fondamentale qu'on ne peut nier qu'ils soient l'oeuvre d'un seul homme omniscient." (Emerson, *Essays*, II, VIII). Vingt ans auparavant, Shelley avait déclaré que tous les poèmes du passé, du présent ou de l'avenir sont des épisodes ou des fragments d'un seul poème infini, édifié par tous les poètes du globe (*A Defense of Poetry*, 1821)". (Jorge Luis Borges, *La fleur de Coleridge*, 1952a)

Les énoncés obtenus par les évocations individuelles pourront donc être considérés comme des expressions locales de la représentation sociale générale, exprimées sous forme langagière. Ces énoncés sont des avatars de la représentation sociale, des formes sous lesquelles cet objet transcendant se présente aux oreilles de l'enquêteur. Ils sont à la représentation canonique ce que les incarnations mythiques de Vishnu sur Terre (poisson, tortue, sanglier, brahmanes, moines, géant...) sont à la divinité elle-même, ce que les différentes *chaises* du monde sont au concept de CHAISE, ce que chaque vers de Corneille est à "l'alexandrin de Corneille", ce que chaque pomme peinte par Cézanne est à la Pomme. Contrairement aux énoncés tirés du dictionnaire, ce minerai n'est pas pur, on y trouvera aussi des idiosyncrasies, des "associations" au sens de Whorf, des marques de l'histoire particulière du locuteur individuel. L'analyse statistique éliminera ces dernières, pour ne nous livrer que les grandes tendances moyennes qui constituent le métal de la représentation sociale (de mille descriptions de *chaises* particulières, nous allons tirer les grandes lignes du modèle de CHAISE, par la *compréhension* de ses avatars nous allons approcher la nature profonde de Vishnu).

VIII.1.3. Le centrage des réponses sur les noyaux de base

Un dernier point reste à examiner pour s'assurer que les corpus obtenus répondront bien aux critères que nous avons imposés, c'est-à-dire que les énoncés obtenus seront bien centrés sur la représentation qui nous intéresse, celle du PDB, sans dérive associative majeure.

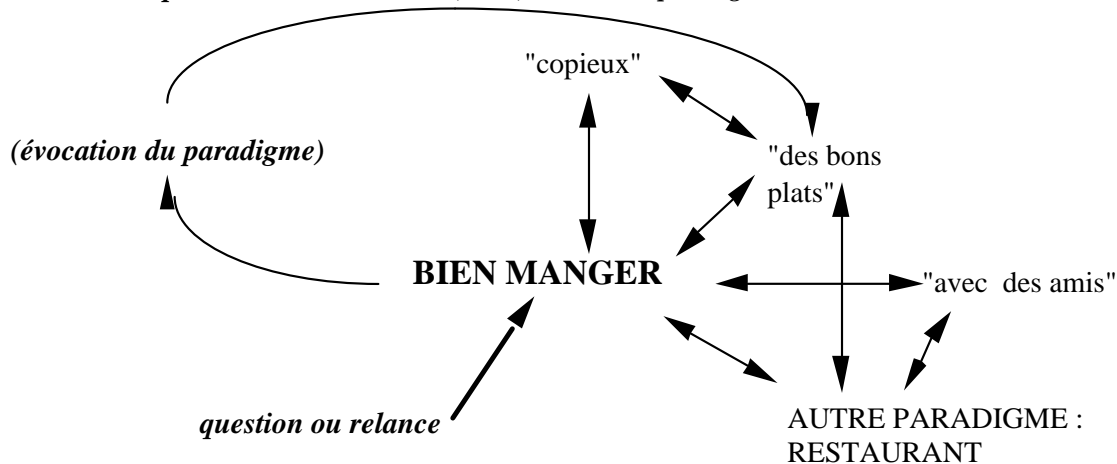
Une première difficulté, sur laquelle nous n'insisterons pas ici mais qui nous paraît poser un problème réel, est de savoir si le chercheur cherche effectivement quelque chose qui existe, c'est-à-

dire s'il y a ou non derrière l'objet qu'il examine une représentation sociale. Par exemple, si tous s'accorderont à penser qu'il doit y avoir une représentation sociale de la JUSTICE, il est moins certain qu'il existera une représentation sociale du moulin à eau européen du XVIème siècle. Pour évacuer cette question, disons que notre point de vue est que tout dépend de la population. Il faut que des connexions existent autour de l'objet considéré, et donc que le groupe interrogé ait effectivement une vision pratique commune de cet objet. On pourra peut-être parler d'une représentation sociale des moulins dans une population d'historiens ou de meuniers, et pas dans une population d'informaticiens ouzbeks. Nous abordons cette question ici parce que, selon nous, les représentations sociales peuvent présenter des caractéristiques extrêmement variables selon les objets et les populations, certaines seront très homogènes et concrètes, d'autres très variables au sein d'une population, certaines conflictuelles et d'autres pas etc. Ceci est normal puisqu'elles reflètent les positions et les pratiques des populations vis-à-vis de l'objet considéré. Par exemple, la représentation du "stylo" sera sans doute pauvre, et peu conflictuelle, dans la population "normale" ; elle risque d'être riche et contrastée dans une population d'ouvriers de l'industrie du stylo, ou dans une population d'écrivains. Il faut donc s'assurer que la population est adaptée à l'objet d'étude, sans quoi on ne pourra pas centrer les associations autour d'un objet stable, celui-ci n'ayant pas d'existence autonome pour les individus considérés, celles-ci se disperseront rapidement en associations idiosyncrasiques. Il importe de vérifier soigneusement, à partir d'une première analyse du matériau recueilli, que les sujets parlent à peu près de la même chose ; ce qui est pour le moment rarement fait puisque nous ne disposons pas de critère de validation clair (Wolfgang Wagner, communication personnelle).

Par ailleurs, même s'il existe effectivement derrière la représentation un paradigme de base stable dans la population considérée, on peut craindre qu'il y ait, dans le processus d'association des sujets, un enchaînement successif entre différents paradigmes, ainsi que l'autorise notre modèle. Par exemple, l'association en chaîne peut très bien amener à évoquer, à partir du premier mot évoqué, un deuxième paradigme, par exemple "avec des amis" évoquera le paradigme de "restaurant"... et le restaurant peut entraîner sur "déjeuner d'affaires" puis de là sur "bureau", "travail", et ainsi de suite, comme le suggère notre schéma du V.1. 4.

Les chemins de l'association libre

réponse : énonciation d'un (autre) élément du paradigme



Il y a en principe risque de dérive associative si les relances sont peu directives. On obtiendrait donc un matériau associatif qui n'aurait que des rapports ténus avec notre objet d'étude. Dans la pratique, ce n'est heureusement que très rarement le cas, comme on va le voir.

L'enregistrement de questions ouvertes posées sur le même objet (Aucouturier et al., 1991) montre de manière assez explicite la façon dont les évocations se font "en direct". Les interviewés répètent le mot stimulus, comme pour déclencher un autre mot, embrayer sur une réponse. Prenons deux exemples, où nous soulignons cette répétition de la question, ou *écholalie*, qui semble correspondre chez les interviewés à une recherche de déclenchement d'associations, le terme central servant en quelque sorte d'*embrayeur* de réponse :

(Sujet masculin, 62 ans, Certificat d'études, blanchisseur de profession, taille ménage : 2, résident en banlieue parisienne, interviewé dans la rue)

Q : Si je vous dis bien manger, quels sont les cinq premiers mots qui vous viennent à l'esprit ?

E : Prendre son temps, quoi encore ? Bien manger : prendre son temps et puis être en famille. Je sais pas, il y a beaucoup de choses, euh... ?

Q : Cinq mots !

E : Cinq mots ! (...2 s...) Je ne vois pas, bien manger ? Je ne vois pas, je. .. non,

Q : Alors pour vous qu'est ce que bien manger ?

E : (1 s) Bien manger c'est manger euh : (...1 s...) C'est manger euh. .. sans gras, sans. .., sans grosses matières grasses bien sûr, sans, sans produits colorants sans. .., manger naturel, manger des. .., manger manger des, naturel oui, manger euh, de la verdure, salade, manger, manger euh, manger la campagne quoi, manger moins de conserves possible, voilà

Q : Bien manger pour vous c'est ?

E : Moi ça consiste à ça à mon âge, oui à mon âge, oui euh, j'estime que je dois faire un régime et, j'évite de trop manger, pour moi bien manger c'est de manger relativement avec moins de calories possible (...1 s...) ouais.

Comme on le voit, le sujet intègre implicitement la contrainte de *recentrage* sur le paradigme nommé dans la question, en reprenant régulièrement ses termes. Ici joue en notre faveur un effet de manque de liberté dans les associations, effet restrictif qui est habituellement une limite gênante pour les méthodes projectives. En l'absence d'une forte incitation à une créativité débridée, les sujets restent en général centrés sur la question. C'est une application du *principe de coopération* de Grice, que l'on peut s'attendre à voir respecté par tous les participants à une conversation :

"(...) que votre contribution conversationnelle corresponde à ce qui est exigé de vous, au stade atteint par celle-ci, par le but ou la direction acceptés de l'échange parlé dans lequel vous êtes engagé" (Grice, 1975, 1979 p. 61)

Voici un autre exemple :

(Sujet masculin, 60 ans, certificat d'études, maquettiste en architecture, taille ménage : 2, résident à Paris 3e, interviewé le samedi 12 janvier 1991 à 17h, en face du B.H.V.)

Q. Est-ce que vous consommez des produits diététiques, des produits allégés ?

E. Peu, oui et alors ? et ensuite ?

Q. Si je vous dis : bien manger, quelles sont les premières images qui vous viennent à l'esprit ?

E. Euh, allons-y donc, bien manger, c'est manger, que ce soit des choses parfumées euh légères, des bonnes salades pour commencer euh avec de l'ail par exemple ail, bon pour la viande mais pas forcément tous les jours, du poisson frais et j'évite la boîte de conserve ainsi que les soupes toutes faites. Ca arrive de manière occasionnelle mais enfin c'est des dépannages; voilà et après

Q. Si je vous dis bien manger, quels sont les premiers mots qui vous viennent à l'esprit ?

E. salé, sucré manger, se sentir bien comme dirait Harpagon il faut vivre pour manger mais pas, enfin il faut manger pour vivre et non vivre pour manger mais enfin, il est, c'est un bon moment que de passer à table, mais enfin faut pas que ça soit, c'est à l'ensemble de tous les éléments de la vie. Il faut, il faut goûter à tous ces plaisirs mais sans abus quoi, mais se sentir bien. Mon père disait qu'il fallait sortir toujours avec une pointe de faim de la table, pour être bien.

Q. Donc pour vous qu'est-ce que bien manger ?

E. Ca dépend des humeurs ça (...4s...) d'être avec des gens avec qui je sympathise c'est bien manger. C'est toujours la convivialité hein c'est-à-dire se sentir. . soit avec sa compagne, soit de bons amis et passer un bon moment ensemble, c'est ça bien manger parce que on peut manger de différentes façons, ça peut être digestif et puis ça peut être (...4s...) disons, spirituel, mais enfin il faut pas exagérer mais se sentir bien avec les gens c'est ça bien manger, oui c'est goûter la vie quoi.

D'une manière générale, le fait que l'interaction se produise sous la forme d'un questionnement suffit à faire jouer les maximes de conversation de Grice, qui nous garantissent que le matériau obtenu est

aussi pertinent que possible, d'aussi bonne qualité que possible, et aussi pertinent que possible ; car il en est de l'intention du locuteur qu'il en soit ainsi¹²⁹.

On voit bien sur ces exemples les enchaînements de pensée qui produisent les combinaisons de mots que nous observons finalement. On remarque en passant l'intérêt d'utiliser une méthode d'analyse respectant le principe de la commutation, qui semble bien "coller" avec le mécanisme empirique de production des énoncés.

VIII.1.4. Les biais d'expression linguistique

D'une manière générale, l'expression d'une représentation est forcément contrainte par le contexte d'énonciation : on n'obtiendra que ce qu'il paraît pertinent au sujet de dire dans le contexte de l'enquête. C'est la conséquence du principe de coopération de Grice (1975) : le locuteur n'exprime que ce qui est nécessaire et suffisant pour qu'une bonne communication ait lieu, compte tenu de ce que l'autre sait. Ceci est restrictif : nous n'obtiendrons alors que des fragments de la représentation. Pour pallier cette difficulté, et augmenter le champ de pertinence du sujet, on peut avoir recours à des techniques non-directives, dans lesquelles on précise au sujet que "tout ce qu'il peut penser" est effectivement considéré comme pertinent par l'enquêteur. C'est d'ailleurs le principe utilisé lors de l'investigation psychosociale classique sur les représentations, dans les entretiens non directifs. Mais ceux-ci sont encore le produit d'une interaction, d'un dialogue, avec l'enquêteur, et la représentation y reste co-construite dans la conversation. Nous ne nous étendrons pas ici sur ces méthodes bien connues et extensivement décrites dans la littérature ; nous nous intéresserons ici exclusivement aux biais de notre approche par traitement d'associations libres en langue naturelle sur de grandes populations.

Les réponses aux questions sont, par construction, porteuses de certains biais techniques et cognitifs découlant de la situation d'enquête. Ces problèmes méthodologiques sont bien connus et ont été décrits par les praticiens (par exemple : Matalon et Ghiglione 1978 ; Juan, 1986 ; Yvon, 1990a ; Lahlou et al, 1992). Les biais portent à la fois sur la forme et le contenu. Examinons ceux qui nous concernent dans ce contexte.

VIII.1.4.1. Les biais de forme dus à l'expression en langage parlé

Par exemple, les réponses orales sont souvent plus courtes que les réponses écrites, leur forme syntaxique et grammaticale est dégradée, le verbe et les mots outils grammaticaux manquent souvent. C'est compréhensible puisque la situation d'enquête peut être considérée comme une conversation, dans laquelle gestes, mimiques, intonation, possibilité de préciser si l'interlocuteur ne

¹²⁹Les maximes de conversation de Grice concernent l'informativité, la sincérité, la cohérence et l'intelligibilité du discours.

comprend pas, amènent quantité d'implicites dans la retranscription. Nos protocoles d'association libre accentuent ces caractéristiques. Cependant, ces biais lexicaux auront peu d'influence sur nos résultats, ainsi que l'ont montré des comparaisons systématiques (Beaudouin et Lahlou, 1993, Beaudouin, Lahlou et Yvon, 1993), puisque notre méthode ne considère en l'état que les mots pleins.

VIII.1.4.2. Les biais cognitifs de l'expression des représentations en langue naturelle dans un contexte d'enquête

Les biais cognitifs sont plus actifs. Les principaux concernent le contexte d'enquête (nature des questions précédentes), la mauvaise compréhension des question, le centrage sur les aspects pragmatiques, et la part des idiosyncrasies (Beaudouin et Lahlou, 1993).

Dans notre cas, l'influence des questions précédentes, qui peuvent orienter en écho les réponses préférentiellement vers tel ou tel aspect de la représentation (Aucouturier et al. 1991), est faible : les questions précédentes portent sur des aspects de mode de vie assez éloignés de l'alimentation, leur effet n'est pas perceptible dans les résultats. En outre, la comparaison d'une même question ouverte posée dans des contextes légèrement différents montre une bonne stabilité des réponses en ce qui concerne la nature des noyaux de base, sinon leur taille ; et donc une faible sensibilité des résultats qualitatifs à cet effet de contexte dans les limites de variation imposées. Ces remarques sont également valables pour le corpus d'association sur *Bien_manger* traité au chapitre suivant, et qui provient de la même source statistique que le corpus sur *Manger*, l'enquête périodique du Crédoc sur les Aspirations et Conditions de vie des Français.

Le centrage sur les aspects pragmatiques dans les réponses en situation d'enquête est par contre un effet nettement plus visible (Beaudouin et Lahlou, 1993, Beaudouin, Lahlou et Yvon, 1993). Il provient de la fonction pragmatique même des représentations sociales au niveau de l'usage individuel, et se voit renforcé par la technique d'interrogation qui oblige le sujet à "aller à l'essentiel". Des questions comme les nôtres, dans une situation d'enquête implicitement normative, ont naturellement tendance à éliciter des "représentations privilégiées" (c'est-à-dire typiques au sens où le sont les prototypes de Rosch).

Or, dans de telles représentations, l'accent est naturellement mis sur les conclusions opératoires plutôt que sur les prémices :

"une représentation privilégiée est constituée par ce qui se trouve en fin de séquence temporelle (état résultant, but final, résultat du processus). (Cordier, 1991, p. 122)

Nous devons donc nous attendre à trouver sur-représentés les fins et les objectifs de "manger" dans nos corpus issus de l'interrogation de sujets naïfs.

La pression à l'inférence amène dans l'expression des représentations une accentuation du "alors" (la conclusion), qui fait que la réponse va être orientée vers la pragmatique. Ceci provoque notamment

un resserrement des catégories de réponses (Moscovici, 1976, loc. cit., Zajonc, 1960, cité par Moscovici).

Les énoncés obtenus sont donc non seulement représentatifs d'un contenu cognitif, mais aussi de processus de pensée. Nous retrouvons ici qu'il est impossible (comme l'avait souligné Moscovici, 1986) de distinguer dans la représentation sociale les contenus des processus.

Enfin, une dernière critique méthodologique est habituellement faite à l'utilisation de questionnaires, fermés ou ouverts, qui s'adressent à des échantillons de la population générale. Comme ces échantillons contiennent en particulier des individus ayant un faible niveau d'instruction et un vocabulaire restreint, on n'est pas sûr que les réponses aux questions ne soient pas vides de sens pour certains enquêtés (qu'elles soient un *flatus vocis*, pour reprendre l'expression de Bourdieu, Chamboredon et Passeron, 1968, pp. 69-70). Il n'est en effet licite que de demander des représentations dont on est sûr que les sujets les possèdent, sinon on récupérera "n'importe quoi", puisque le sujet se sent obligé de répondre "quelque chose". C'est, vu sous l'angle de la performance linguistique, le problème que nous évoquions au début de la section 1.3 de ce chapitre. Dans le cas qui nous occupe, ces critiques ne s'appliquent pas, dans la mesure où l'on peut considérer que tout le monde est familier avec l'alimentation, susceptible d'avoir une certaine représentation de ce qu'est le *manger* ou le *Bien_manger*, et de disposer d'un vocabulaire suffisant pour parler un peu du sujet. Par ailleurs, les différences de maîtrise de la langue portent principalement sur l'argumentation, la syntaxe et la grammaire, que notre méthode élimine. De fait, le niveau d'éducation ne s'avère pas être une variable très discriminante dans les réponses.

VIII.1.4.3. Les biais d'appauvrissement des réponses

A ces biais sur l'énonciation, s'ajoutent des biais techniques qui vont dans le sens de l'appauvrissement des corpus. Ils sont de deux ordres : une retranscription incomplète, et une limitation dans l'expression par les sujets eux-mêmes.

Nos enquêteurs n'ont jamais transcrit exactement et complètement le discours des enquêtés : ils ont résumé et parfois simplifié. Une difficulté provient de ce que les différents enquêteurs appliquent la consigne avec plus ou moins de rigueur. Ainsi, on trouvera des "euh" dans certaines réponses, et pas dans d'autres, du fait de choix de retranscriptions différents. Bref, dans la pratique, l'enquêteur ne note pas exactement ce que dit l'enquêté, il a tendance à éliminer les interjections (Euh, ben...), les répétitions, l'effet d'écholalie. Ainsi :

"bien manger ? euh, ben bien manger c'est manger varié, d'abord, et puis euh, équilibré"

risque de devenir à la transcription

"c'est manger varié et équilibré",

voire même

"varié & équilibré".

Cependant, il semble que cette distorsion des réponses soit finalement assez peu gênante pour notre analyse. Ce qui est perdu est d'abord le degré de facilité avec lequel répond l'enquêté (temps d'hésitation, nombre de "euh" ou de "je ne sais pas" préalables à l'énonciation). Cette perte est regrettable, on peut cependant la compenser en partie par d'autres indices, comme celui de la richesse ou de la longueur des réponses. On perd également une grande partie des mots-outils, de la syntaxe, de la grammaire, et de l'argumentation. C'est très regrettable, mais, il semble, comme on le verra, que l'essentiel du sens soit conservé, et même une partie de l'attitude et de la tonalité affective. Car, heureusement, le langage est extrêmement redondant.

Un problème plus préoccupant, qui résulte à la fois de la situation d'enquête et de la retranscription, est que le questionnement n'épuise pas la représentation de l'individu. Si bien que nous *n'avons en fin de compte que la partie retranscrite de la partie exprimée de la représentation, résultat d'une double restriction par rapport à ce que le sujet aurait pu exprimer.*

La confrontation des enregistrements sur bande magnétique de réponses réelles avec des réponses transcrites est à ce titre instructive (Aucouturier et al, 1991)¹³⁰. On a posé à des enquêtés deux questions, la première demandant des mots évoqués, la deuxième une définition, ou une "précision", qui est une relance cherchant à explorer des variations du champ.

Que répond alors réellement l'enquêté? Voici quelques retranscriptions à partir d'enregistrements directs¹³¹ :

Femme, 23 ans, DEUG, Etudiante, Taille ménage : variable (2, 3, ou 5)

Q : Si je vous dis "bien manger", quels sont les cinq premiers mots qui vous viennent à l'esprit ?

E : (5 s) Chaud, calme (3 s). Bon (2 s). Cuisine et Gastronomie

Q : Voilà. Et maintenant, si je vous demandais une définition, c'est quoi, pour vous, bien manger ?

E : C'est à peu près ce que je viens de dire. C'est manger chaud, dans un endroit calme, quelqu'un qui prépare bien la cuisine et (2 s) donc qui fait quelque chose de gastronomique.

Homme, 48 ans, CAP, Cuisinier, Taille ménage : 5.

Q : Si je vous dis "bien manger", quels sont les cinq premiers mots qui vous viennent à l'esprit ?

¹³⁰ On trouvera en annexe 6 la transcription de quelques réponses réelles à la question "bien manger", dont le protocole est décrit dans Aucouturier et al. (1991), et dont une liste plus étendue (150 retranscriptions intégrales) figure en annexe à Lion (1990). Ces questions seront discutées plus avant, cf. infra.

¹³¹ La durée des pauses est indiquée en secondes, entre parenthèses. Q désigne l'enquêteur, et E l'enquêté. Pour plus de précisions sur ces tests, réalisés le Lundi 26 novembre 1990 (entre 14 h et 16 h), dans le Quartier St Michel à Paris, dans la rue, se reporter à Aucouturier et al. 1991.

E : (5 s)

Q : Cinq mots

E : Ben, disons la gourmandise, le besoin, d'abord le besoin de nourriture, ça peut être aussi la gourmandise, ça peut être la faim, euh, qu'est ce qu'il y a encore, .. l'envie, oui bien sûr, il en manque un (3 s). Et le goût, le goût, allez !

Q : Maintenant, si je vous demandais une définition de bien manger.

E : La définition de bien manger (2 s). Ah, la défini. .. le goût d'abord, oui le goût.

Femme, 34 ans, bac + trois, Orthophoniste, Taille ménage : 4

Q : Alors si je vous dis "bien manger", quels sont les cinq premiers mots qui vous viennent à l'esprit ?

E : Présentation, qualité, fraîcheur, euh, cuisine, euh, cinq ? Couleur

Q : Ça y est. Et une définition globale, pour vous qu'est ce que bien manger ?

E : (2 s) C'est manger, ben, des produits de qualité, bien préparés, euh, (3 s) bien cuisinés

Homme, 36 ans, Doctorat, Journaliste, Taille ménage : 2

Q : Si je vous dis "bien manger", quels sont les cinq premiers mots qui vous viennent à l'esprit ?

E : Appétit, faim, satiété, euh, pain, fromage

Q : D'accord. Si je vous dis, eh, si je vous demandais une définition, pour vous qu'est ce que bien manger ?

E : Eh, rapide et calorique

Homme, 49 ans, Baccalauréat, Cadre dans une banque, Taille ménage : 1

Q : Alors si je vous dis "bien manger", quels sont les cinq premiers mots qui vous viennent à l'esprit ?

E : (3 s) Gastronomie, je ne sais pas moi, que faut-il vous dire encore ? Restaurant, livres de cuisine. Je ne sais pas. Ça, ça fait déjà trois.

Q : Oui

E : Il en faut encore deux ? Ah ! Bon petit plat et puis chef

Q : D'accord, et si maintenant je vous demandais une définition de bien manger ?

E : Une définition de bien manger ? Euh, c'est manger peu, eh, eh des mets qui sortent de l'ordinaire et qui sont bien préparés et bien présentés.

Femme, 70 ans, CAPET, Retraitée de l'enseignement, Taille ménage : 2

Q : Si je vous dis "bien manger", quels sont les cinq premiers mots qui vous viennent à l'esprit ?

E : Bien manger, ben c'est avoir un peu de monde autour de moi

Q : Cinq mots ou des expressions mais

E : Ben, un repas convivial, voilà (2 s). Bon ça suffit pas ?

Q : Ça fait deux mots

E : Ça fait deux mots. Bon avec repas classique, hors d'oeuvre, viande, légumes, dessert.

Q : Voilà, eh bien là, ça me fait beaucoup. Si maintenant je vous demande une définition de bien manger ? Une définition en quelques phrases quoi. . .

E : Une définition de bien manger ?

Q : Si je vous demandais de me préciser votre réponse en quelque sorte ?

E : Oh, bien manger c'est (3 s). C'est manger calmement, sans hâte, avec des amis, un repas convenable, sans plus.

Il n'y a pas de règle générale : souvent la deuxième question ramène un contenu assez similaire à la première ; mais il arrive aussi que les réponses amènent des éléments sur un registre différent. Par exemple, les associations d'idées seront des produits alimentaires, tandis que la définition sera donnée d'un point de vue diététique. De plus, le contexte général de l'enquête influence l'enquêté. Il est probable que le ton de l'enquêteur, son allure, le fait que l'enquêté soit interrogé avant ou après un repas (et quel repas etc.) influent sur la réponse. Ces critiques s'appliquent d'ailleurs aux autres formes de recueil par entretiens.

Le résultat de toutes ces procédures de recueil, c'est que dans nos corpus finaux, les réponses retranscrites sont en général courtes. Il est certain que l'on ne récupère pas la totalité de la représentation du *Bien_manger*, mais seulement un fragment. L'enquêté qui répond "c'est manger équilibré, c'est tout" a sûrement une représentation du *Bien_manger* qui dépasse largement ce court fragment de discours.

Notre impression, forgée par l'écoute des réponses, et la lecture répétée de leurs transcriptions, est que, quelle que soit la formulation de la question, du moment qu'elle est ouverte, le sujet comprend finalement qu'on lui demande de "parler" de *Bien_manger*. La consigne exacte joue effectivement sur la forme des premières réponses : si on demande d'évoquer des images, le sujet donne des images, si on demande des mots, le sujet donne des mots, si l'on demande une définition il essaye de synthétiser ses représentations (ici, la définition prend souvent la forme d'une *prise de position*, comme si le sujet se sentait plus engagé par la fourniture d'une définition que par les simples évocations). Statistiquement, le contenu des réponses (au sens lexical où nous l'analysons ici) varie finalement assez peu avec la formulation. Cette robustesse du résultat aux variantes de protocole est d'ailleurs assez surprenante pour le statisticien, habitué à une grande influence de la formulation des questions *fermées*.

Mais, si l'on creuse, en demandant au sujet de parler "encore" de *Bien_manger*, on se retrouve devant une situation très intéressante. Souvent, certes, on n'obtient rien de plus. L'enquêté semble avoir épuisé le sujet, et ne trouve plus rien à dire, se contente de répéter ou de paraphraser ce qu'il a déjà dit. Mais souvent aussi, l'interviewé commence à donner d'autres évocations, et se met à parcourir une partie importante du répertoire représentationnel. Par exemple :

(Quartier St Michel - Lundi 26 novembre 1990 entre 14 h et 16 h). Femme, 43 ans, Licence, Etudiante, Taille ménage : 6

Q : Si je vous dis "bien manger", quels sont les cinq premiers mots qui vous viennent à l'esprit ?

E : Ah, les cinq premiers mots, faim, plaisir, eh, faim, plaisir, eh, "souper", je vais vous dire tarte à la crème

Q : Très bien, parfait

E : Je les aime tellement les tartes à la crème, mais j'aime bien les desserts. Eh, il en faut cinq? Boire, goûter aussi le, ah ben c'est pas manger, c'est boire le beaujolais nouveau, mais là j'étais frustrée parce qu'il n'y en avait plus. Eh, ça en fait cinq !

Q : Oh, allez-y, encore un

E : Encore un. Le plaisir de la table

Q : D'accord. Et si je vous demande de faire une phrase plutôt, ce que c'est que bien manger ? En précisant un peu.

E : Eh, le problème, c'est que, pour moi bien manger c'est aussi être en bonne compagnie et aussi avoir le plaisir d'abord de ne pas avoir les contraintes culinaires, de, de, de préparation de cuisine, mais aussi le plaisir d'être avec quelqu'un, eh, être tranquillement installé.

On a l'impression que l'enquêté, qui s'était à l'origine focalisé sur un ou deux "sens" particuliers de Bien_manger, se met à décrire d'autres sens, un peu comme s'il parcourait les différents sous-sens d'un mot dans un article encyclopédique. Ces sens sont rarement originaux, même si, au détour d'une réponse, on découvre des évocations qui sont des expériences personnelles du sujet (par exemple, cette allusion au Beaujolais nouveau, manifestement influencée par le contexte saisonnier) et non pas du savoir collectif, bref ce que Whorf appelait des associations (propres au répondant) par opposition aux "connexions" qui sont socialement partagées.

Chaque répondant ne parcourt pas la totalité du champ. D'abord, évidemment, parce que le temps est limité. Mais surtout parce que, à l'intérieur des différentes régions du champ représentationnel, certaines peuvent être inconnues du sujet, ou lui paraître fausses, incongrues, ne pas le concerner, bref non pertinentes *comme réponses* et ne feront pas partie de son choix. C'est pourquoi nous pouvons penser que les parties du champ qu'il a parcourues lors de la réponse sont pour lui les plus "représentatives" dans ce contexte d'énonciation. Mais on peut également penser que, lorsque l'on fait une interrogation par association libre, le contexte d'énonciation est suffisamment flou pour que le sujet énonce ce qui lui paraît pertinent "en général". On aurait alors d'autant plus de chance d'obtenir ce qui prend "le plus de place" dans sa représentation, un peu comme si le crâne du sujet était une urne où les probabilités de tirage des énoncés sont d'autant plus fortes que l'énoncé est "important". Ce que nous perdrons par rapport à sa représentation serait alors attribuable à des fluctuations statistiques ; une interrogation à un autre moment pourrait éliciter des réponses légèrement différentes, mais pas tellement.

Par ailleurs, une interrogation poussée du sujet revient à des tirages successifs dans son "urne crânienne", et ferait sans doute apparaître finalement tous les énoncés possibles. C'est ce qui se passe dans un entretien semi-directif. La différence avec un tirage dans une urne est que le sujet, sachant

ce qu'il a déjà dit, se répétera le moins possible, pour respecter les maximes de la conversation, et nous finirons par avoir la collection complète des noyaux de sens, mais en perdant le caractère de quantité qui fait que les énoncés les plus répandus apparaissent le plus souvent. Il paraît alors dangereux de se fier totalement à l'ordre d'énonciation des noyaux pour mesurer leur influence relative, car nous pensons que l'évocation ne se fait pas comme un tirage aléatoire, mais par associations d'idées dans un champ donné¹³². Faire des questionnements "pas trop poussés" a donc certains aspects intéressants quand on cherche à obtenir des indications quantitatives sur les représentations.

Il serait, compte tenu des objections qui ont été formulées plus haut sur l'influence du contexte d'interrogation, imprudent de considérer que, *pour un individu donné*, la portion de champ qu'il a parcourue lors de la réponse est la plus représentative ; par contre, il semble licite de faire cette hypothèse sur des populations d'individus (par exemple, les femmes, ou les habitants de petits villages...). On peut voir ainsi les aspects de la représentation qui sont plus caractéristiques de ces populations.

C'est précisément là qu'interviennent l'originalité et la puissance de l'approche statistique, qui travaille sur des échantillons larges. On peut penser que - en l'absence de biais de recueil importants - la multiplicité des situations d'enquête accidentelles, et la variété des répondants nous fournira, par touches impressionnistes, un portrait *globalement* fidèle, ou, plus exactement, statistiquement fidèle. L'approche statistique permet de construire les objets collectifs, c'est même sa raison d'être. C'est pourquoi elle est bien adaptée à l'étude de représentations sociales. Et, de fait, les classes obtenues après l'analyse balisent finalement bien le champ des réponses effectivement obtenues. Le lecteur pourra s'en rendre compte aisément en relisant les quelques réponses complètes ci-dessus après avoir lu les résultats de l'analyse : tout se passe comme si le discours de chaque sujet était une trajectoire parcourant une carte unique dont chaque région correspond à une classe repérée par l'analyse.

VIII.2. Qu'est-ce que MANGER évoque chez les consommateurs ?

On présente ici les résultats de l'enquête menée en 1991 dans le cadre du système Aspirations et Conditions de Vie du Crédoc. Dans le questionnaire de la vague de printemps, posé à un échantillon de 2000 personnes représentatif de la population adulte de France métropolitaine, nous insérâmes la

¹³² La probabilité transitionnelle est aussi conditionnelle, au sens où elle dépend du contexte. La forte probabilité d'avoir "beurre" entre "oeil" et "noir" est sans rapport avec les probabilités d'occurrence individuelle de ces trois termes, elle provient de l'expression figée *oeil_au_beure_noir*. Plus généralement, ceci nous incline à la prudence dans l'utilisation de méthodes qui cherchent à estimer les probabilités de cooccurrence à partir d'une statistique sur un tableau global calculé sur l'ensemble du corpus, comme cela se fait habituellement..

question ouverte suivante : "*Si je vous dis manger, quels sont les cinq premiers mots qui vous viennent à l'esprit ?*"

VIII.2.1. Approche globale du corpus des évocations

Comparé au corpus du dictionnaire, le contenu des réponses est pauvre. Voici quelques réponses (une liste plus large figure en annexe 8)

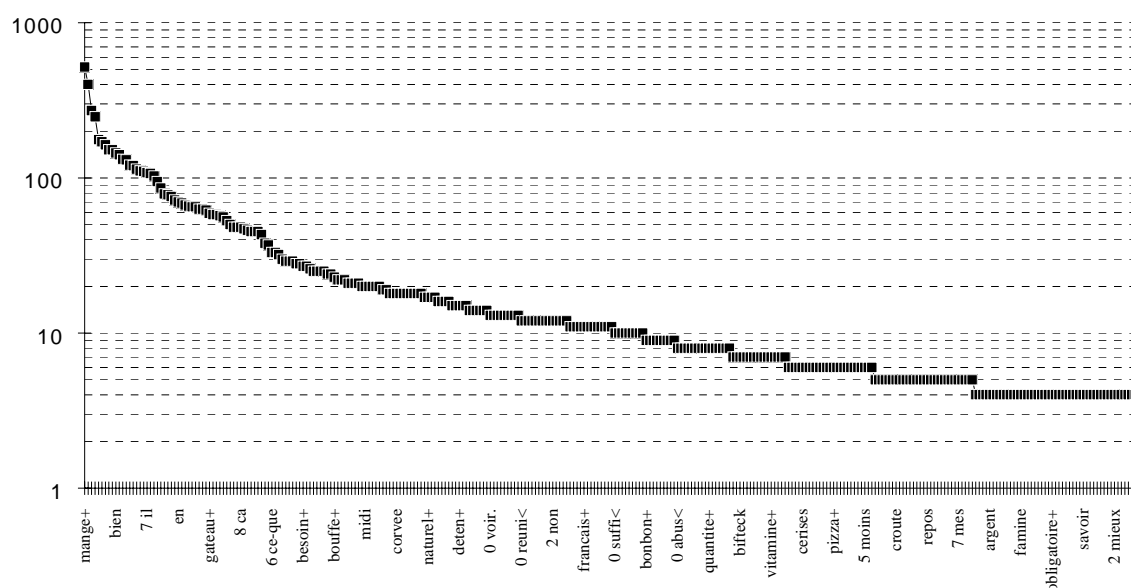
- *(617 222) faim, nourriture, joie
- *(1237 31) cuisiner
- *(1238 32) fourchette, casserole
- *(1239 33) crabe, homard, poisson
- *(1240 34) j'ai faim
- *(1281 57) viande, légumes, régime, diététique, etc.
- *(1296 55) a grossir, manger égale grossir pour moi, j'ai pris zéro kilo
- *(1492 125) nourriture, restaurant, sortir.

Le vocabulaire total est pauvre également. Si l'on exclut les mots outils, il ne comprend que 3309 formes différentes, qui se réduisent à 308 racines distinctes après élimination des racines de faible fréquence (<4). La richesse est donc inférieure d'un ordre de grandeur (c'est-à-dire d'un facteur 10) à celle du corpus du dictionnaire.

Ceci n'est pas très surprenant au plan théorique : au lieu d'appréhender la totalité des syplexes linguistiques de la représentation sociale, nous n'avons plus qu'une vue restreinte à des visions individuelles, plus pauvres. Par ailleurs, le contexte d'énonciation limite le volume global recueilli. Ceci a des influences sur l'analyse, qui va livrer des résultats "moins beaux" que celle du corpus du dictionnaire. C'est dû au caractère pauvre du corpus sur le plan lexical, et aussi au plus faible nombre d'occurrences : la méthode statistique est d'autant plus efficace que le corpus est gros.

On notera en passant que certains sujets ne respectent pas la consigne ("*cinq mots*") et produisent des phrases entières.

Courbe de répartition des occurrences de formes dans le corpus "Manger" indigène (échelle logarithmique)



Les mots les plus fréquents sont :

mange+ (519 réponses classées contiennent le mot manger) ; je (400) ; pas (272) ; bon+ (248) ; c'est (177) ; faim (171) ; repas (163) ; ne (152) ; pour (152) ; bien (145) ; on (141) ; se (132) ; viande+ (131) ; et (121) ; vivre (120) ; plaisir< (114) ; faire. (111) ; legume+ (110) ; il (108) ; falloir. (107) ; pain+ (103).

En ce qui concerne les couples de mots :

on-mange+ (41) ; aime+-bien (39) ; ai-faim (37) ; bon+-repas (35) ; je-suis (32) ; mange+-pas (32) ; viande+-legume+ (31) ; bon+-chose+ (29) ; bon+-appet+ (28) ; bon+-sante (24) ; mange+-bien (23) ; ne-mange+ (22) ; ne-pas (22) ; faire.-attention (21) ; mange+-c-est (21) ; pour-mange+ (21).

On retrouve le verbe *manger* en première position. Cette tautologie ne doit pas nous surprendre. D'abord, elle est un peu artificielle en ce sens que, comme on l'a vu plus haut, les sujets utilisent l'écholalie comme un embrayeur de réponses. Par ailleurs comme "manger" est effectivement le cœur de la représentation évoquée, il est normal que le terme apparaisse naturellement ; c'est effectivement ce point focal qui sera le plus évoqué lors des recherches associatives (la représentation, c'est ce qu'elle représente). Pour neutraliser cet effet d'écholalie, la forme *manger* a été mise en variable illustrative dans l'analyse.

On retrouve également les notions de repas, de sujet (*je suis*), de substances comestibles (*viande, légume, pain...*), de désir (*appétit*) qui nous rappellent la représentation issue du dictionnaire.

Les segments répétés nous livrent, d'une part un commencement de règles déontiques : *il faut manger* (53 occurrences) qui se complète par *léger, équilibré* etc. mais aussi par le stéréotype Harpagon (*Il faut manger pour vivre et non vivre pour manger*) qui apparaît une vingtaine de fois.

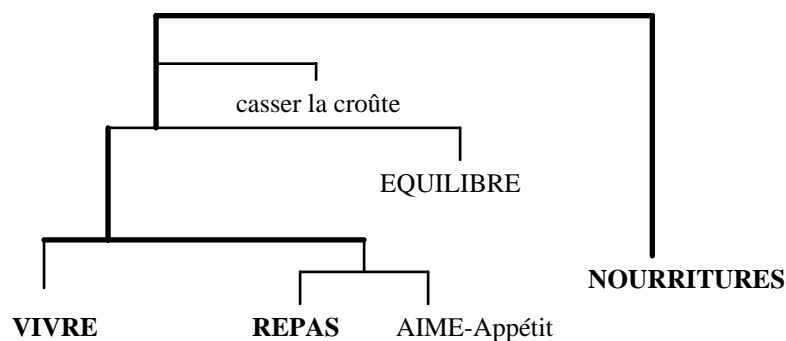
Les autres séquences les plus fréquentes sont : *j'ai faim* (37) et *j'aime bien* (dont 24 *aime bien manger*). La relative fréquence du *j'ai faim*, à rapprocher des 171 occurrences classées de *faim* comme mot typique du corpus est à mentionner en passant comme indice d'efficacité de la méthode d'association libre. Il semble que ce soit bien des sensations qui ont parfois été évoquées chez ces sujets, malgré l'aridité du protocole. Modérons cependant notre enthousiasme en remarquant que les corrélats perceptifs de la faim tels qu'on les connaît en physiologie alimentaire, par exemple la salivation, la tension gastrique, la nervosité, la faiblesse etc. (pour une liste plus complète voir Blundell, 1979) n'apparaissent pratiquement pas. Ceci peut s'expliquer par le fait qu'on repère surtout ici de *l'appétit* et non de la *faim*, nos sujets bien nourris éprouvant en général rarement cette dernière sensation.

Nous sommes donc en terrain connu, et il semble à première vue que les évocations des sujets parlent bien de la même chose que le dictionnaire. Cependant, nous obtenons ici, par construction, une vision plus subjective, vue depuis l'acteur, de la représentation, contrairement à la vision encyclopédique qui se doit d'être impersonnelle. Nous avons analysé le corpus avec le logiciel ALCESTE développé par Max Reinert. Examinons, à travers la classification, les noyaux de base fournis par cette population et leur différence avec le corpus tiré du Grand Robert.

VIII.2.2. Les noyaux de base du "manger" indigène

308 mots actifs ont été retenus, pour une classification en 12 classes dont 6 seulement sont stables. L'arbre de classification descendante nous livre la structure suivante :

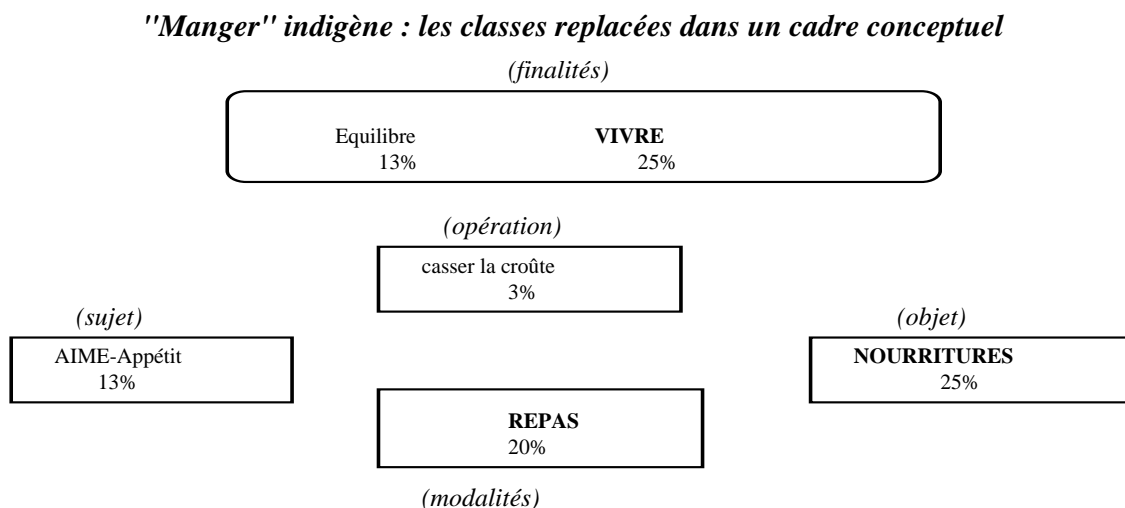
Arbre de classification issu de l'analyse du corpus "Manger" indigène



On retrouve clairement la classe NOURRITURES, la classe REPAS du Grand Robert, et, avec une certaine distorsion, la classe LIBIDO, qui prend des connotations hédoniques (AIME-Appétit). Le noyau actionnel, PRENDRE, s'est dissout dans les diverses classes, il est devenu implicite ; il en reste à peine un résidu un peu artificiel : "CASSER LA CROÛTE". La classe VIVRE a absorbé d'autres connotations et diffère un peu de celle du dictionnaire.

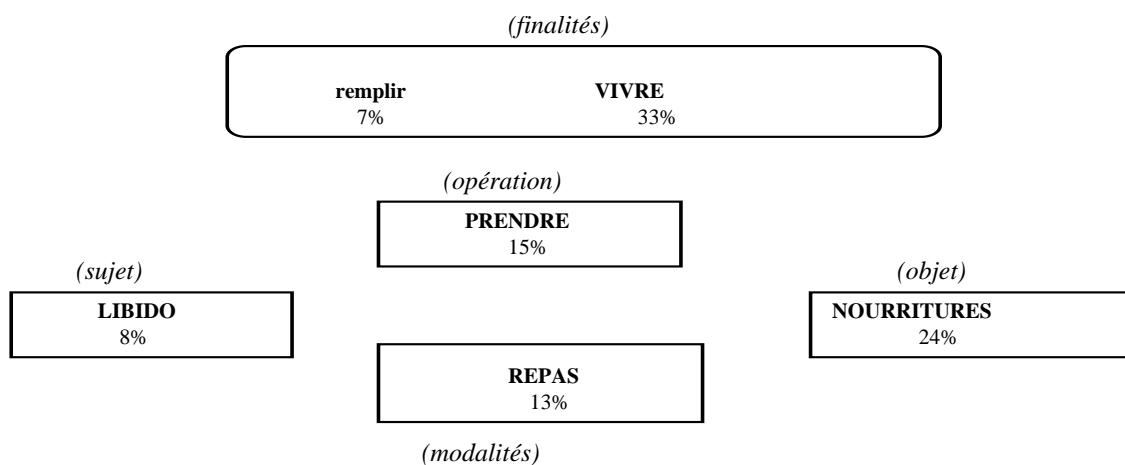
D'une manière générale, si les noyaux de sens restent clairement identifiables, la hiérarchie introduite par la classification ne fait pas sens. Il faut en incriminer la qualité médiocre du corpus sur le plan linguistique (énoncés extrêmement courts), et surtout l'absence de recherche de cohérence de la part des locuteurs ayant constitué le corpus. On n'a pas ici un tableau complet et structuré du monde, mais bien des associations libres sans souci de cohérence globale.

Si l'on cherche à replacer les classes dans notre cadre d'analyse, on obtient le schéma suivant :



Si l'on compare ce résultat au schème obtenu sur le dictionnaire en examinant la taille des classes, on voit l'accent mis sur les parties finales immédiates et les modalités de la représentation : NOURRITURES : 25% - respectivement 24% dans le Robert-; REPAS : 20% - resp 13%-, et dans une moindre mesure EQUILIBRE : 13% - resp. 7%-, ainsi que de l'aspect subjectif : AIME-Appétit : 13% - resp. 8%-; ceci au détriment de l'opérateur, la prise :3% - resp. 15% - et des finalités lointaines : VIVRE : 25% - resp. 33%-.

**Rappel : "Manger" d'après le Grand Robert :
les classes replacées dans un cadre conceptuel**



Commençons par décrire les noyaux qui ressemblent à ceux que nous avons trouvés dans le corpus issu du dictionnaire.

VIII.2.2.1. NOURRITURES (25% du corpus)

C'est essentiellement une classe qui énumère les noms de produits¹³³ :

viande+ ; légume+ ; fruit+ ; pain+ ; fromage+ ; frit+ ; salade+ ; pâtes ;
steak+ ; lait+ ; pomme+ ; soupe ; laitage+ etc.

Ces produits ne sont pas énoncés dans un ordre particulier, ils sont simplement les composants de base de l'alimentation, sorte d'échantillonnage typique des grandes catégories, comme en témoignent les segments répétés :

6 viande+ légume+ fromage+

5 pomme+ terre viande+

4 fruit+ légume+ viande+

4 pain+ viande+ legume+

4 viande+ légume+ fruit+

Voici quelques réponses typiques :

1453 gâteau, pâtes, choucroute, frites, salade, oeufs, fromage.

1627 le pain, la viande, les pommes de terre, la salade pas tellement les fruits mais les laitages.

670 du pain, des fruits, des légumes, de la viande, du poisson et des desserts.

913 fromages fruits légumes moi la viande non je cède plus devant une fromagerie qu'une pâtisserie.

1120 pain, viande, poissons, légumes, fruits, laitage

1179 la soupe, la viande, des légumes, du fromage, du pain, de la salade.

152 pain, lait, légumes, oeufs, viande.

194 pâtes, légumes, fruits, yaourts, fromage.

225 l'eau, les légumes, viande, poisson, desserts.

462 pas trop. légumes fruits laitages gâteaux. je ne vous dirai pas viande.

1210 légumes fruits viande. pain. laitages

1390 les pommes de terre. les pâtes. le riz. la viande. la salade.

1464 fruits. quelque chose de frais salade. gâteau. fromage

665 je vois fruits et légumes frais, crudités plus que gâteaux viandes etc.

52 des fruits, du chocolat, des salades, des crudités

178 fromage fruits légumes viande.

335 la viande. les fruits. du fromage. des légumes

370 gâteaux, chocolat desserts sucres.

535 pâtes légumes viande. poisson.

675 manger des tomates, une entrée, la viande et fromage. yaourts.

¹³³ Les traits caractéristiques des classes sont fournis en annexe 9.

816 hors d'oeuvre, viande légumes, fromage, dessert.

Cette classe est donc très analogue à la classe NOURRITURES du dictionnaire. Elle s'en distingue par une maille sémantique moins variée, les noms de produits étant ici assez génériques, et par une moindre fréquence des caractérisants alimentaires (*nourriture, subsistance, mets...*). Ceci se comprend car le contexte est peu ambigu. Par ailleurs, les descriptions sont faites par des noms désignant clairement des objets-du-monde courants et simples.

On retrouve essentiellement des représentants "typiques" des catégories, du "niveau de base" (Rosch et al, 1976), ce qui n'est pas surprenant¹³⁴. Le discours est nettement plus schématique que celui du dictionnaire. On retrouve cependant la prédominance de *viande*, qui reste le trait le plus fréquent de la catégorie, comme dans le corpus dictionnaire.

Cette classe est plutôt typique des individus ayant une ou plusieurs des caractéristiques suivantes : femme, aucun diplôme, conjoint travaillant à temps partiel, chef de ménage commerçant ou chef d'entreprise. Ces associations très concrètes sont donc plutôt liées à un faible niveau culturel¹³⁵.

Notons que cette classe se scinde en deux sous-classes, l'une qui comprend principalement les produits de base (viande, légumes, etc.), qui en constitue les quatre cinquièmes, et l'autre basée sur le stéréotype du "steack-frites".

La première classe est caractérisée, dans l'ordre, par les traits :

viande+, légume+, pain+, fruit+, fromage+, lait+, laitage+, terre, verts, pomme+, salade+, crudite+, soupe, patisserie+, beurre, poisson+, pates, yaourt+, bonbon+, gateau+, rouge, chocolat+, frais+, eau, sauciss+, sucre+, cerises, grille+, oeufs, tartine+, dessert+, cafe, entree+, poul+, produit+, etc., charcuterie+,

Cette classe est plutôt typique des individus ayant une ou plusieurs des caractéristiques suivantes : femme, aucun diplôme, personnel de service, marié inactif, conjoint actif, conjoint travaille à temps plein, trois enfants et plus, ménagère sans profession, agglomération de moins de 2000 habitants, revenu : moins de 4000 F, autre inactif, commerçant, chef d'entreprise.

Tandis que l'autre l'est par :

frit+, steak+, spaghetti+, salade+, pates, choucroute, poul+, cafe, dessert+, entree+, fourchette+, fraiche+, pizza+, ah, boeuf+, grille+, soupe, surtout.

¹³⁴Les représentants typiques sont des objets répandus, assez répandus dans la nature et peu équivoques, correspondant à des niveaux intermédiaires (ni trop gros ni trop fin) de la maille sémantique. Par exemple, *chaise* est un représentant plus typique de la catégorie "siège" que *trône* ou *tabouret*.

¹³⁵Ici comme pour les caractérisations suivantes, on pourra se reporter aux annexes pour avoir le niveau précis de typicité des différents caractères. Insistons cependant sur le fait que la typicité de ces caractères sociodémographiques, bien que statistiquement significative sur la base d'un test de chi deux, reste en général assez peu prononcée, et cela pour des raisons qui seront exposées en détail dans la dernière section.

Les réponses sont ici plus gourmandes et exclamatives (ah !). Elles concernent non plus des produits de base, mais des plats cuisinés. Elles sont caractéristiques d'hommes, de deux profils différents : soit des ouvriers, soit des cadres supérieurs : ouvrier agricole, actif, ouvrier, homme, salarié, travaille à temps plein, agglomération de 100 000 habitants et plus, revenu 15000 F et plus, seul actif, cadre, profession libérale.

VIII.2.2.2. REPAS (20%)

Cette classe contient les aspects sociaux (famille, amis, réunion) et rituels du repas.

repas, bon+, restaurant+, table+, cuisine+, famille, bouffe+,
gastronom+, midi, prepar+, moment+, gout+, convivialite, deten+, fete+,
ami+, reuni<, plat+, mettre., francais+, dejeuner

Dans ce deuxième aspect, retenons le décorum (restaurant, cuisine, français).

Le contenu de cette classe évoque l'ingestion collective, conviviale (amis, famille, restaurant...). Cette classe est proche de la classe compléments circonstanciels "REPAS" du dictionnaire. Elle s'en distingue cependant par un centrage sur les aspects sociaux, accordant moins de place au temps (même s'il apparaît à travers les repas spécifiques que sont le dîner, le déjeuner et midi), et la rareté des allusions au coût.

Les segments répétés les plus fréquents sont :

9 faire. bon+ repas

9 se mettre. table+

Les réponses typiques confirment le côté très positif des connotations émotionnelles ou affectives de cette classe. Le repas en commun est vécu comme quelque chose de *bon*, et d'*agréable*, un moment de plaisir collectif. Le qualificatif *bon* est attribué à l'ambiance et/ou aux produits eux mêmes ; il s'agit surtout d'un marqueur d'ambiance. Le terme *bouffe* semble avoir ici une connotation particulièrement positive, et marque le caractère familial, détendu.

311 un bon repas. une détente en famille ou avec des amis autour d'une table

1290 un bon plat mijoté des plats traditionnels de la bonne cuisine française

424 bon repas réunion famille bonne nouvelle

494 mets fin et délicat bon tournedos et bon vin

1135 table, repas restaurant réunion de famille

1533 préparer à dîner. un bon moment

1778 repas, vin, digestif restaurant

1874 bon dîner dans un bon restaurant

1884 repas. matin soir midi

1985 bon repas, escargot, gigot, bon vin.

254 convivialité, amitiés, un bon moment, un moment agréable de détente

691 une bonne table des plats cuisinés des bons vins

771 la bonne table bien accompagnée restaurant dîner de famille réception

945 grosse bouffe avec les copains. casse-tête au niveau quotidien pour trouver le repas.

Ces réponses sont caractéristiques de personnes présentant une ou plusieurs des caractéristiques suivantes : locataire, ou logé gratuitement, trois personnes dans le logement, marié inactif conjoint actif, conjoint travaille à temps plein, autre inactif, revenu 12000 à 14999 F, agglomération de 20 à 100 000 habitants,

VIII.2.2.3. SAIN, EQUILIBRE (13%)

On voit ici apparaître une classe nouvelle, un peu analogue à la classe *remplir* du dictionnaire, mais avec une connotation qualitative et non plus seulement quantitative.

sain+, equilibre+, attention, dietetique+, correctement, raison+, naturel+, vitamine+, exces, cholesterol, possible, suffi<, kalori+, eviter, goinfre+, normal+, mange+, moder+, facon, 5 plus, 5 trop, gras+, regulier+, sans, pas, falloir., produit+, mal, apport, il, leger+, faire., regime+, mais, ce-que, n-importe-quoi, qualite, force+, et, charcuterie+, mieux, heure<, son, devoir.

On y retrouve la notion d'*équilibre*, et la recherche d'un juste milieu par la modération, ainsi que les interdictions qui prenaient un sens plus religieux : l'*abstinence* se transforme en *régime*, et la norme est plus rationnelle que morale (*diététique, correctement, raisonnablement*). On cherche à éviter les *excès*.

Le lexique comprend un certain nombre de termes techniques qui renvoient à une vision scientifique (*calories, vitamines, cholestérol,...*). La classe contient des impératifs nettement pragmatiques, qui se traduisent par *éviter, attention, régulier, falloir, devoir*.

Les réponses typiques traduisent bien cette recherche de l'équilibre à travers des règles de limitation. Notons ici l'association entre *sain, naturel* et composants *diététiques* (*calories* etc.) sur laquelle nous reviendrons dans la section suivante.

278 faut pas manger de trop, pas trop gras manger à heures régulières.

278 manger du naturel tant que possible.

992 éviter la charcuterie, manger normalement et équilibré, attention à la cuisine grasse.

1150 pas tout le temps, modérément et à heures régulières. on ne se goinfre pas manger des choses saines, pas faire d'excès.

184 sainement équilibré vitamines sels minéraux.

242 équilibré diététique léger.

333 2241 équilibré. léger. pas trop d'excès.

340 sain. naturel. suffisamment.

657 manger? disons, manger correctement, c'est-à-dire manger équilibré et sain.

1004 régime calories cholestérol.

1461 manger sain. modérément. régulièrement.

1585 l'équilibre manger régulièrement saine.

639 suffisamment de calories mais pas plus éviter les graisses et faire du sport.

153 régime. cholestérol.

171 manger sain et naturel.

279 pas de trop correctement. sainement c'est-à-dire ne pas se gaver.

577 raisonnablement. sainement.

1506 diététique. raisonnable.

1413 moins gras. manger naturel moins de sucre faire attention.

1721 éviter le cholestérol, pas trop d'alcool.

10 manger peu, pas gras, faire attention.

50 éviter le plus possible la viande qui est cancérigène.

Les interdits visent à éviter l'*excès* d'une manière générale, mais aussi certaines substances particulières : le *gras*, le *sucré*, le "non naturel", et éventuellement la *viande* et les *conserves*.

Ces réponses sont plutôt caractéristiques de : veuf (ve), 40 à 59 ans, profession intermédiaire, propriétaire, travail à temps partiel, femme, Agglomération 100 000 habitants et plus.

VIII.2.2.4. VIVRE (25%)

Cette classe, qui semble coïncider, par son nom, avec celle du corpus dictionnaire, en diffère un peu dans son contenu.

vivre, faim, plaisir<, nourrir, pour, necessite, sante, se, gross+, c-est, deten+, indispensable, agre+, besoin+, envie, forme+, pouvoir, vie, moment+, mourir., convivialite, oblig+, survivre, vital, aliment+, nourriture, donne+, maintenir, monde, moyen+, repos, savoir, dans, satisfaire., satisfaire., regal+, ctt, sa, on, avoir, si, etre, en, abus<, vouloir., qd, gout+, import+, habit+, poids, aussi, apprecie+, limite, rien, falloir., quand, il, necessaire+, travail+, ce, est, penser., tres, voir., cher+, simple+.

On retrouve la dialectique plaisir/ nécessité. La classe est centrée sur le caractère vital de l'acte de manger. Manger, c'est d'abord se nourrir pour survivre, c'est un besoin. Cet aspect sévère est accompagné dans certaines réponses de la notion de plaisir (c'est *vital*, mais c'est *agréable*). La *faim* occupe une place importante dans les associations, qui nous renvoient finalement à un vécu de la pulsion nutritive, perçue comme une habitude nécessaire, mais aussi agréable.

871 nourriture aliments vivre plaisir se nourrir

379 3131 nourriture. faim. c'est tout si on mange c'est qu'on a faim

385 agréable. faim. santé. c'est tout

737 savoir se nourrir, c'est important pour mieux vivre.

857 manger, la faim, quand on a faim on mange c'est un besoin.

1437 se nourrir, indispensable, agréable, plaisir.

1578 nécessité plaisir un des plaisirs de la vie.

1713 se nourrir, vivre, apprécier, plaisir.

521 manger pour vivre et non vivre pour manger. santé. pas faire d'abus
 161 nourriture, un besoin vital.
 821 grossir, plaisir de la vie.
 1594 grossir plaisir. nécessité.
 508 manger c'est la vie si on ne mange pas on meurt.
 552 faim. nourriture. joie
 590 se nourrir. indispensable.
 605 la faim. un besoin.
 1663 s'alimenter comme il faut. "il faut manger pour vivre et non vivre pour manger" d'après un proverbe bien connu.

Cette nouvelle classe VIVRE a donc absorbé la partie strictement fonctionnelle et compulsive, vitale, de la classe LIBIDO : *la faim*, laissant comme résidu le côté agréable (*appétit*) qui se retrouve happé par la classe AIME-Appétit que nous verrons plus loin.

Ces réponses sont (faiblement) caractéristiques de : personnes dont le conjoint n'a jamais travaillé, habitants de la région parisienne.

Cette classe se comprend mieux si l'on sait qu'elle se scinde en deux sous-classes, dont la première est très centrée sur le mot *faim*, caractéristique des célibataires, jeunes, des chômeurs, plutôt méditerranéens, des femmes, de personnes dont le conjoint n'a jamais travaillé ; et la seconde centrée sur la dialectique vivre/plaisir/nécessité plutôt typique des familles avec enfants de villes moyennes. La classe mêle donc deux noyaux de sens différents.

VIII.2.2.5. AIME-Appétit (13%)

On voit ici apparaître un aspect hédonique, qui implique l'individu (forte présence du *je*). Manger évoque ici le plaisir, comme en témoignent les traits caractéristiques :

aime+, je, appet+, bien, mettre., table+, chose+, bon+, mange+, suis, mangeur+, gros, gourmand+, grand+, glace+, beaucoup.

Comme on peut le voir sur les réponses caractéristiques, dans cette classe *manger* est un plaisir, mais qui est parfois défendu. C'est "bien vivre", du point de vue du sujet, même s'il ne peut plus toujours pratiquer autant qu'il le souhaiterait. Sur le plan statistique, la classe a été principalement construite par les mots *je*, *aime* et *bien*.

276 bien se tenir à table je suis gros mangeur la gourmandise la boisson.
 469 ah j'aime bien manger. c'est malheureux qu'on bouffe de la merde maintenant il y a beaucoup de choses de trafiquées.
 885 bien manger. pas se priver de ce que l'on aime.
 1495 j'aime bien manger. les gourmandises.
 393 appétit bien vivre aimer les bonnes choses sortir vivre.

1110 j'aime bien manger, j'aime bien tout j'ai un bon appétit. légumes avec un morceau de viande.

1563 ah le bien manger, le bien boire, les glaces, les gâteaux.

3 bien manger bien boire et bien baiser.

56 j'aime bien manger mais je ne peux pas manger trop car on m'a coupé plein de viscères.

105 je n'ai pas d'appétit. je me force. pas grand chose.

444 je ne suis pas un gros mangeur j'ai horreur des grands repas de festivité.

528 je suis gourmande j'aime bien manger. c'est un plaisir de manger

1127 bon appétit/bien manger/gourmandise.

1622 c'est dégueulasse dans le temps on mangeait bien maintenant c'est dégueulasse.

470 j'aime bien les bonnes choses mais malheureusement avec mon diabète je suis obligé de freiner beaucoup.

655 oui, je mange bien; pour mon âge, je mange bien, j'ai bon appétit.

826 à table, gâteaux, café c'est tout, j'aime bien tout.

660 j'aime bien la soupe tous les anciens c'est comme ça.

516 j'aime bien manger c'est l'équivalent de la bonne vie.

On notera en passant que la présence de cette classe dans la représentation (comme de la classe LIBIDO dans le Robert) montre que le désir et la faim font partie de plein droit de l'acte de manger. Ce fait trivial explique le fait bien connu que de nombreux régimes restrictifs rencontrent l'échec (Aimez et Guy-Grand, 1971): le paradigme de base, fort de son ancrage animal, lutte victorieusement contre les justifications scientifiques et médicales du régime..

Ces réponses sont caractéristiques de ménages âgés, retraités, de province. Plus précisément de personnes présentant une ou plusieurs des caractéristiques suivantes : homme, 60 ans et plus, retraité, retraité autre inactif, retraité, artisan, revenu 4000 à 5999 F, 2 personnes, propriétaire, conjoint n'exerce plus de profession, marié tous deux inactifs, pas d'enfant au foyer, artisan commerçant chef d'entreprise, CEP seulement, région Ouest, région Est.

VIII.2.2.6. CASSER LA CROÛTE (3%)

Cette dernière classe, très typée, est très restreinte. Elle évoque le repas en tant que coupure de la journée, sorte de point de ravitaillement où l'on fait le plein de nourriture, sans qu'en soit abordé le côté social ou hédonique. Il s'agit d'un discours assez simple, qui évoque la prise alimentaire comme une simple action fonctionnelle de ravitaillement biologique.

*1730 casser la croûte, se nourrir pour vivre.

*2018 c'est la nourriture. se nourrir. garder son état physiologique recharger les batteries.

*942 se rassasier reprendre des forces.

*0418 reprendre des forces, c'est tout.

Cette classe est caractéristique des hommes jeunes, dont on sait par ailleurs qu'ils ont souvent tendance à considérer la nourriture, en dehors de ses aspects festifs, comme un simple carburant.

En conclusion, l'analyse de ce premier corpus nous livre une vision somme toute assez similaire à celle du dictionnaire, bien qu'appauvrie. Ce qu'on sait classiquement des biais d'énonciation des représentations sous forme de réponses ouvertes suffit à expliquer les distorsions observées entre les deux corpus. Il est particulièrement intéressant de remarquer la disparition presque complète, dans l'expression, du noyau actionnel "prendre", d'abord sans doute parce qu'il est tellement évident qu'il en devient implicite dans les réponses. Mais on notera aussi que ce noyau était porteur d'une forte connotation agressive, ce qui n'est peut-être pas étrangère à son passage dans l'implicite.

Sur le plan méthodologique, ceci suggère que la méthode des Schèmes Cognitifs de Base (SCB) (Guimelli et Rouquette, 1992 ; Rouquette et Guimelli, 1992, Rouquette, 1994), qui cherche à récupérer les "connecteurs"¹³⁶ dans les associations libres, est techniquement bonne mais repose sur un modèle qui pourrait être simplifié. Elle accorde en effet aux connecteurs un statut différent de celui des composants des noyaux de base. Par exemple, il nous semble, si nous interprétons correctement ces auteurs, que PRENDRE serait un connecteur du schème praxie, plus exactement le connecteur "OPE", qui "renvoie à l'action dont A désigne l'acteur". Or, il semble que le connecteur PRENDRE est bien ici un cognème, mais qu'il a disparu dans le processus de verbalisation par les sujets de l'enquête, pour des raisons liées à la situation d'interrogation. Nous soupçonnons qu'il en sera de même pour la plupart des connecteurs, qui disparaissent *dans l'énonciation*, parce qu'ils sont, justement, perçus comme triviaux par le sujet (non pertinents pour l'interviewer), en raison de la maxime d'informativité de Grice. La méthode proposée par Guimelli consiste donc à chercher à réintroduire ex post des noyaux ou cognèmes implicites (les connecteurs), qui n'en sont pas moins des noyaux à part entière. Cette remarque n'enlève rien à l'intérêt de la méthode de Rouquette en tant qu'outil heuristique. Elle en confirme même la nécessité, car on voit que, dans un protocole même très ouvert, le sujet ne livre pas un certain nombre de cognèmes qui sont pourtant pleinement constitutifs de la représentation. Mais nous pensons que sur le plan théorique la différence entre cognèmes et connecteurs n'est pas justifiée, et que par conséquent le modèle des SCB voit son utilité surtout au moment de la reconstruction des représentations, sans qu'il soit nécessaire de le maintenir pour la modélisation des représentations elles-mêmes. Pour celle-ci, notre modèle, qui revient, pour utiliser les termes de Codol et Flament, à "un ensemble de cognèmes qui vont ensemble", sans précision de la nature du lien, semble suffisant malgré sa rusticité. De fait, ce modèle revient à donner à tout cognème le statut potentiel de connecteur.

¹³⁶ Les connecteurs sont "des primitives relationnelles auxquelles on peut faire correspondre une définition formelle. Par exemple : A est une sous-classe de B ; A reçoit l'attribut F ; A appartient à la même classe que D, etc." (Rouquette, 1994, p. 157). Pour dire vite, les connecteurs définissent la nature du lien associatif entre deux cognèmes.

L'analyse des associations de *manger* nous apporte donc des confirmations : d'abord celle que la méthode est efficace pour analyser du matériau discursif provenant d'associations libres ; ensuite celle que c'est bien la même représentation sociale qui se retrouve, à quelques "détails" près, dans les dictionnaires et dans les individus. Néanmoins, l'examen de ces "détails" est instructif sur le plan théorique, et nous amène à prendre quelques précautions dans l'analyse des associations libres, afin de prendre en compte les biais liés à la situation d'enquête.

Jusqu'ici, nous n'avons étudié la représentation que dans ses aspects cognitifs, en isolant ses noyaux de base. La théorie prédit que ces aspects cognitifs existent à des fins pragmatiques, que les sujets utilisent leurs représentations pour agir sur le monde. C'est à cet aspect que nous allons maintenant nous intéresser.

IX.L'orientation pragmatique : ce que BIEN_MANGER veut dire

Où l'on demande à 2000 Français : "Si je vous dis "bien manger", à quoi pensez-vous?" afin de comprendre comment les sujets mobilisent leurs représentations à des fins pragmatiques. Où l'on s'aperçoit que dans une telle mise en situation, les syplexes fournis sont des scripts simples et peu ambigus, qui combinent les noyaux de base de la représentation sous forme de prescriptions d'actions sur les objets du monde familier. Où il s'avère donc que la représentation se transforme en mode d'emploi du monde en présentant simplement au sujet un état de choses qui doit être réalisé dans un contexte donné.

Où l'analyse des classes montre que la représentation présente des propriétés formelles très semblables à celles d'organes physiologiques (notamment la concrétude). Où il s'avère que ses facettes se combinent de façon à assurer des régulations comportementales fines aboutissant à un équilibre dynamique à l'image, là encore, de systèmes organiques (rétroaction, double commande inversée).

Où l'on présente une visualisation graphique de la représentation sous la forme d'un champ de connotations obtenu par analyse factorielle, qui permet au chercheur de manipuler plus facilement cet objet complexe.

Où l'on montre, sur un exemple fictif, comment la représentation permet concrètement de guider le comportement dans la vie quotidienne. Où l'on donne, enfin, selon le sexe et l'âge, un aperçu de la variabilité de la représentation dans la population.

IX.

Nous allons maintenant étudier l'orientation pragmatique des représentations à travers une question contenant des connotations déontiques

Comme on l'a dit, une représentation sert à agir sur le monde. Elle est donc en quelque sorte un mode d'emploi, un *vade me cum*, un réservoir potentiel de prescriptions que le sujet emporte avec lui dans sa tête, et qu'il peut activer pour en tirer des schémas d'action. Pour provoquer des enchaînements de la représentation sous forme déontique, nous avons posé la question en demandant au sujet des évocations sur *Bien_manger* : "Si je vous dis "bien manger", à quoi pensez-vous?". Avec une telle question, nous incitons le sujet à répondre "ce qu'il faut faire", ce qui est bien. Par conséquent, nous nous rapprochons de l'usage que le sujet fait de la représentation, ou du moins des prescriptions pragmatiques que celle-ci porte potentiellement. Puisque *ce qui est bon est ce qui doit être fait*, on devrait en principe faire évoquer ici par les sujets des énoncés plus opératoires.

Le matériau exploité ici est donc constitué des réponses cette question ouverte "Si je vous dis "bien manger" à quoi pensez-vous ?". La question a été posée dans le même contexte que la question "Si je vous dis manger quels sont les cinq premiers mots qui vous viennent à l'esprit ?" que nous venons d'étudier au chapitre VIII : elle a été posée dans une autre vague de printemps (1990) de l'enquête périodique du Crédoc : Aspirations et Conditions de vie des Français, au sein d'une série de questions presque identique et avec le même protocole.¹³⁷ L'échantillon (2000 personnes) est représentatif de la population française adulte résidant sur le territoire métropolitain. La passation des questions se fait en face-à-face, au domicile de l'enquêté, par des enquêteurs professionnels qui transcrivent les réponses ouvertes sur place (voir en annexe 7.1 le compte-rendu d'enquête, et une plus large sélection des réponses en annexe 7.5).

Voici quelques retranscriptions de réponses¹³⁸ :

*un repas de famille dans la joie.

*bon restaurant manger varié, différent, copieusement, manger avec plusieurs personnes, parent famille, dans un joli cadre. apprécie des choses que l'on mange pas d'habitude.

*quelque chose qui ait bon goût pas forcément quelque chose d'abondant.

*apéritif, fruits de mer, gigot avec flageolets, plateau de fromages fraisiers, glace vins, champagne, café, pousse café.

*au restaurant, bonne cuisine bien élaborée, des produits frais une certaine recherche dans les recettes.

*c'est quelque chose de nécessaire, mais pas primordial essayer d'avoir un repas simple mais quand même sain, pas copieux quand même sain et naturel surtout.

*c'est avoir le ventre bien rempli et puis que c'était bon.

¹³⁷ Le compte-rendu d'enquête figure en annexe 7.1.

¹³⁸ Une liste plus longue des réponses figure en annexe 7.

*manger équilibré. c'est manger selon ses besoins, de laisser un peu de côté sa gourmandise. il faut manger pour vivre et non pas vivre pour manger.

*regarder le nombre de calories qu'il faut et aussi les vitamines.

*manger équilibré ne pas prendre de sandwich mais prendre le temps de manger un repas avec entrée plat principal fromage et dessert.

Les réponses sont plus longues que celles à la question sur *manger*.

IX.1. Approche globale du corpus

Les fichiers ont été retranscrits par des opératrices de saisie et reproduisent, aux erreurs de saisie près, ce qu'ont noté les enquêteurs sur les questionnaires. Comme les enquêteurs écrivent en cours d'enquête, et rapidement, leur écriture est parfois peu claire, et leur style souvent télégraphique.

Le pré-traitement manuel a consisté à :

- corriger les fautes de frappe (ex : “*ni trop no trop peu*”, “*pas d'exès*” etc.)
- corriger les fautes d'orthographe (“*spagetti*”, “*raisonablement*” etc.)
- homogénéiser les abréviations (“+”, “*qq*”, “*bcp*”, etc.)
- harmoniser les orthographes : “*resto, restau*”, “*bifteck, beefsteck, bisteck...*” etc.).
- lier certaines chaînes répétées (“*week_end*”, “*fast_food*”, “*foie_gras*”, haricots_verts, etc.)

Par ailleurs, le choix a été fait de supprimer les “*c'est_tout*”, et les “*ne_sait_pas*” qui ponctuent certaines réponses. Il semble en effet qu'il y ait un fort effet d'enquêteur sur la transcription de ces locutions. Comme certains enquêteurs ont manifestement choisi de ne pas les inscrire, les conserver pour les autres réponses introduirait un biais. D'ailleurs, ces éléments ne sont pas significatifs sur le plan des représentations, et se rapportent à la situation d'enquête et non pas au *Bien_manger*.

Après ce premier nettoyage, le corpus est constitué de 29 246 mots.

Le corpus est constitué de 2000 réponses. Certaines, qui contenaient plusieurs idées, ont été découpées manuellement en plusieurs énoncés (uce), afin de séparer les idées exprimées. Par exemple :

dans le calme \$ a me faire de la cuisine simple sans excès

a été séparé en deux uce par le signe \$. Ces coupures respectent celles qui ont été transcrites par les enquêteurs. La plupart des réponses ne contiennent d'ailleurs qu'une uce. Le corpus a été découpé en 2696 uce, dont 16 sont vides de mots significatifs.

Le corpus a ensuite été traité à l'aide du logiciel ALCESTE développé par Max Reinert, dans sa version de test 8.01 (voir Lahlou, 1992a et d).

Après nettoyage (suppression des *je ne sais pas*, des *c'est tout* etc....), après réduction des locutions, des mots composés, et en excluant les articles, le corpus est constitué de 13504 mots *utiles* qui se

répartissent entre 1408 formes graphiques différentes. On a donc une moyenne de 6,75 mots utiles par uce.

Après lemmatisation¹³⁹, il ne reste plus que 374 formes apparaissant 4 fois ou plus (voir annexe 7). La lemmatisation et la réduction ont donc réduit la taille du lexique des trois quarts.

L'analyse n'a utilisé comme variables actives que les "mots pleins", c'est à dire tous les mots excepté les mots outils (adverbes, articles, etc.). Un extrait de la liste de ces mots figure en annexe 7.4. Ces mots sont au nombre de 330. Après divers essais, nous avons choisi d'exclure des mots actifs *manger* et *Bien_manger*, qui résultent plus d'un phénomène d'écholalie (fréquent dans les réponses ouvertes. Ex. : "bien manger, c'est manger équilibré"). La fréquence élevée d'apparition de cette forme dans deux catégories de réponses courtes stéréotypées (*manger équilibré* et *manger à sa faim*) amenait d'ailleurs une agrégation de ces deux classes qui était essentiellement artificielle. La mise en variable illustrative de ces deux formes graphiques n'a presque pas d'incidence sur la formation des autres classes, comme on a pu le vérifier par une autre analyse.

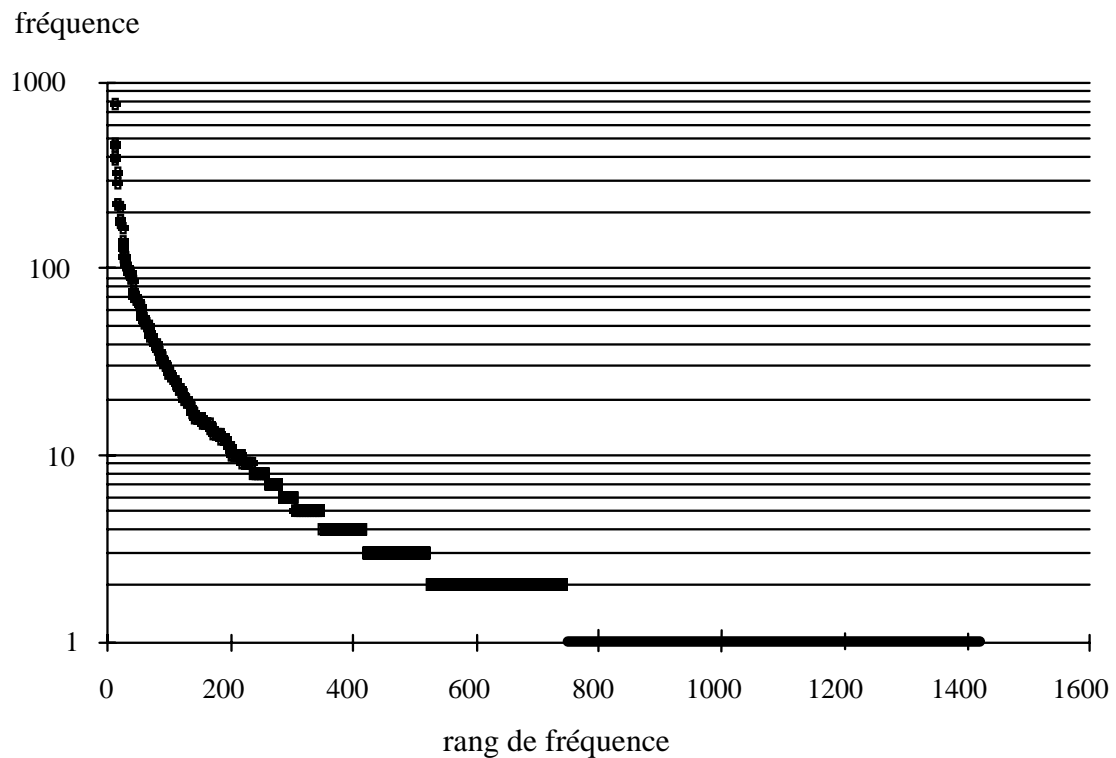
Ce point de détail amène une remarque : l'analyse lexicale est une technique puissante et efficace, mais elle reste d'un maniement délicat. Les résultats gardent une stabilité d'ensemble, qui est même remarquable compte tenu de la brutalité du traitement qui est infligé à la langue. Cependant, les résultats ne doivent jamais être considérés, en l'état actuel de l'art, comme exacts jusque dans le détail. Le choix qui vient d'être décrit le montre bien. Il existe dans chaque analyse un nombre élevé de paramètres qui peuvent jouer à la marge sur la taille et la délimitation de telle ou telle classe, ainsi que sur l'aspect de la représentation graphique finale. La fidélité (variabilité selon l'échantillon et l'analyste) est bien meilleure que pour les méthodes qualitatives classiques de dépouillement, comme l'ont montré maints essais ; cependant une variabilité subsiste.¹⁴⁰

Certains mots sont très fréquents, tandis que la plupart sont rares. La courbe des fréquences "en baignoire" est assez classique de ce que l'on obtient dans des enquêtes de ce type. On notera que *manger* apparaît près de 700 fois, et *bien* plus de 200 fois. Il s'agit là de l'écholalie mentionnée plus haut, les sujets ayant tendance à s'ancrer sur le stimulus de la question pour commencer leur réponse.

¹³⁹ La correspondance entre mots initiaux et mots lemmatisés figure en annexe 7. La lemmatisation se fait en utilisant des dictionnaires de racines et de suffixes.

¹⁴⁰ En particulier, la taille des classes ne doit être considérée que comme approximative. Une tentative de reclassement "à la main" des réponses dans les classes obtenues nous a montré que, selon la sévérité du reclassement, 10 à 25% des réponses auraient pu être reclassées autrement. De fait, les réponses contiennent souvent d'une manière très condensée plusieurs idées, et il est arbitraire de les affecter à une seule classe, sans parler des artefacts de méthode. Les erreurs de classement ayant tendance à se compenser mutuellement, on peut considérer que l'ordre de grandeur des classes est correct, mais qu'il faut conserver une marge d'incertitude. C'est pourquoi nous avons fourni, pour chaque classe, une fourchette de %, qui a été obtenue en donnant comme bornes inférieure et supérieure les résultats obtenus avant et après correction manuelle.

Courbe des fréquences des mots dans le corpus Bien_manger



Clé de lecture : chaque point représente un mot. En ordonnée figure la fréquence d'apparition du mot dans le corpus. Les mots ont été rangés de gauche à droite par ordre décroissant d'apparition. On voit ainsi qu'un seul mot apparaît plus de 500 fois, tandis que de très nombreux mots apparaissent avec une faible fréquence.

Près de 150 mots sont des hapax (ils n'apparaissent qu'une seule fois dans le corpus); environ 200 mots apparaissent plus de 10 fois.

Après lemmatisation, la situation est la suivante.

<i>fréquence</i>	<i>racine</i>	<i>fréquence</i>	<i>racine</i>
769	manger	165	faire
716	bon+	138	que
453	repas	134	viande+
407	equilibre+	132	restaurant+
400	pas	130	avec
380	et	119	legume+
290	je	118	chose+
219	c'est	115	pour
218	ne	113	trop
212	bien	104	se
181	en	102	mange+
176	on	101	faim
166	sain+		

Les mots successifs

L'analyse des successions de mots qui apparaissent dans les réponses fournit des indications sur les enchaînements les plus fréquents (un extrait figure en annexe 7.2).

Les plus fréquents sont :

bon+-repas (226 occurrences), mange+-equilibre+(124)

Certains, idiomatiques, sont sans intérêt sémantique et rendent seulement compte d'expressions toutes faites (noms composés, locutions). Par exemple :

en-famille (17 occurrences), faire.-attention (24), grand+-chose+ (9)

Mais les chaînes répétées font surtout apparaître un grand nombre de négations:

fréquence	chaîne	fréquence	chaîne
10	pas-beaucoup	6	sans-exager (er)
5	pas-calories	22	sans-exces
4	pas-faim+	4	sans-graisse+
5	pas-gourmand+	10	sans-trop
10	pas-grand+		
4	pas-plus		
7	pas-quant(ité)		
4	pas-toujours		
5	pas-tous		
73	pas-trop		
6	pas-viande+		

Les chaînes *pas-trop* et *sans trop*, très fréquentes, s'enchaînent avec :

trop-graisse+ (5), trop-gras (12), trop-lourd+ (6), trop-mange+ (19), trop-riche+ (4), trop-sucre+ (7), trop-viande+ (5)... etc.

Ces enchaînements correspondent à des évitements directs de produits particuliers (*viande, graisse*), soit à une limitation quantitative de ces aliments. Se retrouve, sous-jacente, une sorte de morale du juste milieu, que l'on avait déjà aperçue avec la fréquence du trait *équilibre/équilibré*, et dont on voit ici une manifestation sous la forme du : *pas d'excès*.

IX.2. Les noyaux de base du Bien_manger

Après un certain nombre d'essais destinés à vérifier la stabilité des analyses et à trouver les paramètres les plus appropriés, nous avons finalement opté pour l'analyse la moins sophistiquée. Les résultats obtenus par d'autres paramétrages étant très comparables, il nous a paru plus démonstratif d'utiliser une classification simple, et la description de la procédure en est facilitée.

Il faut d'abord garder à l'esprit que ce qui a été classé ici, ce sont les uce, c'est-à-dire des fragments de réponse, et non pas des individus. Un individu peut avoir fourni dans sa réponse plusieurs uce qui sont classées différemment. Ceci est cohérent avec le fait que toute représentation peut avoir plusieurs facettes. Les pourcentages indiqués portent donc sur le nombre total d'uce, et non pas sur le total d'individus interrogés¹⁴¹.

IX.2.1. Classe 1 : entrée-plat principal-fromage-dessert (15 à 19%)

Cette classe contient des descriptions concrètes et structurées de repas en termes de produits ou de plats. Les chaînes caractéristiques sont

entre+ plat_resistance fromage+, legume+ viande+ poisson+, fromage+ et dessert+, legume+-fruit+, steak+-frites, viande+-legume+

Voici quelques uce typiques :

- (1484 140) entrée plat de résistance fromage dessert café.
- (1609 140) entrée plat de résistance fromage salade gâteaux ou glace.
- (575 140) viandes fruits légumes pain et un coup de rouge! et du fromage.
- (335 133) à un bon repas entrée plat de résistance fromage salade dessert café.

On retrouve également dans cette classe les archétypes - la petite sous-classe "steak frites", déjà repérée par Aucouturier et al. (1991), qui est apparue également dans Lahlou et al. (1987), et fut signalée par Barthes (1957) dans ses Mythologies- ainsi que deux noyaux : les spécialités régionales (françaises ou étrangères) et les produits de luxe (foie gras, langouste...), qui peuvent chacun être considérés à bon droit comme des petites sous-classes, comme le montrent des classifications plus fines que nous avons réalisées lors de tests.

Le rôti et le grillé apparaissent, ainsi que les crudités, mais pas le bouilli, ce qui confirme leurs places respectives dans la hiérarchie culinaire, telle que décrites par Levi-Strauss. Comme décrit par Moles (1989), le repas-modèle qui apparaît dans cette classe contient bien, dans son plat central, un noyau constitué de protéines, et un excipient ici généralement des légumes. Ce noyau central apparaît entre des antécédents (hors d'oeuvre, soupes, entrées) et des successeurs (fromages, desserts). La représentation est donc conforme à la "réalité" ethnographique.

Cette classe s'oppose à toutes les autres en ce qu'elle donne des réponses en termes d'objets concrets et non pas de raisonnements, d'affects, ni d'abstractions raisonnées. Les réponses sont essentiellement descriptives et informatives, les phrases utilisent surtout des conjonctions et des substantifs, peu de verbes, et il n'y a pas trace d'argumentation. On voit ici un effet de la centration sur les aspects pragmatiques évoquée plus haut (Cordier, 1991).

¹⁴¹Une description plus précise de ces caractérisations figure en annexe 7.

Bien_manger, c'est ici ingérer certaines catégories de produits, en respectant un ordre formel particulier, celui du menu : *entrée plat chaud fromage dessert..* C'est dans cette classe qu'apparaît le plus concrètement la notion d'enchaînement, et celui de paradigme représentatif. Celui-ci s'exprime comme un syplexe de catégories (entrée-plat-chaud-fromage-dessert-vin) sous des formes diverses, parfois incomplètes mais toujours analogues, comme on l'a montré plus haut (ex : crudités-viande_grillée-légumes_verts-fruits). Il est remarquable que cet ordre n'apparaissait pas dans la classe NOURRITURES des évocations de manger, qui contenait pourtant les mêmes traits lexicaux. C'est bien la mise en situation pragmatique qui a structuré cette classe NOURRITURES en script sous forme de "séquence de mets".

Les caractéristiques des enquêtés ayant fourni les uce de cette classe sont peu remarquables : il y a sur-représentation significative des Parisiens ($\chi^2 = 5,66$) et d'acheteurs de produits enrichis en vitamines ($\chi^2 = 5,34$). C'est compréhensible car, ce noyau de base étant très répandu, il n'est caractéristique de personne en particulier.

IX.2.2. Classe 2 : manger à sa faim (10 à 14%)

Cette classe contient principalement des prescriptions en termes de quantité. *Bien_manger*, c'est ici : manger suffisamment pour satisfaire sa faim, mais pas plus. Cette classe est donc d'abord fondée sur le noyau de base LIBIDO (ou APPETIT), mais elle le combine avec REMPLIR, et aussi avec PRENDRE. Il s'agit, à un niveau plus abstrait, d'une application au domaine alimentaire de la recherche du juste milieu. Ce dernier est perçu comme une sorte de normalité raisonnable, comme l'indique la fréquence élevée des racines suivantes :

raisonnable+ (23 occurrences dans le corpus, 6 dans cette classe)

normal+ (45 occurrences dans le corpus, 16 dans cette classe)

correct+ (26 occurrences dans le corpus, 14 dans cette classe)

La classe obtenue est donc une articulation entre noyaux de base, LIBIDO, PRENDRE, REMPLIR. Les termes qui reviennent sont :

manger sa faim (41), pas se goinfre+ (12)

Le : *il faut manger pour vivre et non vivre pour manger* d'Harpagon revient textuellement plusieurs fois, ou sous des formes analogues. On peut considérer que la formule de Molière est devenu une véritable idée reçue, dont la prévalence dans la population atteint un seuil de visibilité statistique.

Quelques uce typiques :

(433 2371) il faut manger pour vivre et non pas vivre pour manger.

(2397 2 51) manger à sa faim ne pas manger trop riche.

(1497 2111) se nourrir normalement pour vivre je parle pas des grandes bouffes.

- (59 2 71) me nourrir normalement me nourrir en restant avec une petite faim.
- (42 2 21) manger correctement à ma faim sans faire d'excès.

C'est sans doute dans cette classe que l'on voit le mieux à l'oeuvre les automatismes de la pensée toute faite, (avec la fréquence du stéréotype Harpagon). On voit également un aspect opératoire de la représentation en termes de condition d'arrêt comportementale : il faut manger à sa faim, mais ne pas dépasser la limite, voire s'arrêter un peu en deçà, et

- (2307 2 61) à la limite avoir une petite faim en sortant de table

Muni d'un tel syplexe, le mangeur, pour rester compatible avec sa représentation, peut faire fonctionner, en mangeant, le syplexe comme condition d'arrêt de la façon suivante :

- si je n'ai presque plus faim alors j'arrête de manger.

Cette classe correspond donc à l'articulation de noyaux de base sous forme de script pragmatique. On a donc ici un élément de réponse à la question de Douglas (1979) : "Mais l'Homme, comment peut-il bien apprendre qu'il est temps de s'arrêter de manger ?", et comme elle le pensait, cette réponse est bien en partie d'ordre culturel.

On peut considérer qu'elle explicite la règle d'inférence qui contribue à produire le type de dialogue suivant, fréquemment attesté dans les dîners en ville (c'est nous qui soulignons les éléments du **si...alors**) :

- " - Encore un peu de gigot ?
 - Non merci, c'est délicieux, mais ça ne serait pas raisonnable"

Ceci a l'air d'un truisme, mais mérite une analyse approfondie, car nous voyons ici mise à nu une propriété fondamentale des représentations qui est à la base de toute la différence entre les sciences de l'homme et celles de la nature ; et touche à la question de la téléologie. Car il s'agit là en fait d'un mécanisme qui différencie un comportement téléologique d'un fonctionnement strictement béhavioriste, qui serait :

- je n'ai déjà plus faim (pulsion de manger, appétence manducatoire),
alors j'arrête de manger.

Le sujet utilise manifestement l'enchaînement pour prévoir une conséquence possible de son comportement et modifie son attitude *en conséquence* (c'est-à-dire : en fonction de la conséquence). C'est la possibilité de l'état futur qui commande l'action présente : il y a *causalité avancée*, pour reprendre une expression de physique relativiste (Costa de Beauregard, 1963).

Cette facette de la représentation du *Bien_manger* apporte un élément de réponse au problème ancien de la "bombe calorique", c'est-à-dire du système de régulation de la prise alimentaire. En effet, les expérimentations, en particulier chez l'animal, montrent qu'une hypothèse glycostatique (c'est-à-dire que le niveau de prise serait régulé par le taux de glycémie sanguin) est insuffisante pour expliquer la stabilité remarquable des animaux nourris ad libitum. Ceci se comprend aisément : avant que le résultat de la prise se traduise par une augmentation du taux de sucre sanguin, il faut

qu'il y ait digestion et métabolisation. Un mécanisme de feed-back simple aboutirait à une suralimentation permanente à cause de ce "retard à l'arrêt" de la prise. Il faut donc qu'il y ait *anticipation* par l'animal du niveau d'énergie qui sera obtenu par une prise donnée. La constatation ex post est insuffisante pour expliquer l'adéquation observée des prises aux besoins. Divers mécanismes physiologiques d'anticipation (notamment, insuliniques) ont été observés, et sont manifestement acquis par expérience ; mais divers auteurs estiment qu'il existe aussi un mécanisme de contrôle psychique d'anticipation des résultats de l'ingestion (Le Magnen, 1978 et Booth, 1977, 1978, cités par Blundell, 1979 ; Nicolaïdis communication orale)¹⁴². C'est bien semble-t-il un tel type de mécanisme qui est ici révélé par cette facette de la représentation.

La représentation joue alors comme un *contrôle anticipé* du résultat recherché, antérieurement à tout feed-back, en fonctionnant comme base de connaissance¹⁴³. Ce point est extrêmement important : il éclaire crûment comment la représentation se comporte comme une structure de script téléologique, par simple focalisation de l'enchaînement sur l'état final désiré.

La chaîne d'articulation constitue une sorte de stockage simplifié de l'expérience d'enchaînements issus, directement ou non, de la vie de relation. Le caractère singulier de la représentation consiste dans la *concrétisation*, sous la forme d'un artefact associatif, d'une structure mémorielle analogue aux processus qui ont constitué l'expérience. Dans sa constitution même, la représentation est alors à la fois structure et processus.

Le fonctionnement pragmatique de la représentation est comparable à la lecture d'un disque microsillon : parcourir la trace (articuler la représentation) produit dans le monde extérieur un phénomène analogue à celui qui a constitué cette même trace (le son). La reproduction est obtenue en articulant un mécanisme effecteur analogue au mécanisme enregistreur. Réutiliser une trace validée par des expériences antérieures permet, sans calcul, de reproduire les expériences "réussies" par simple reproduction mécanique de la séquence efficace. C'est la fonction adaptative même de l'apprentissage que nous voyons mise à nu dans ce script. L'utilisation "automatique" de représentations permet d'atteindre un résultat en ne faisant qu'appliquer une procédure. Ceci rappelle l'histoire de cet enfant qui, quand on lui demanda où se trouvait son école, répondit qu'il ne savait pas où elle était, mais qu'il savait *comment y aller*. C'est d'ailleurs une procédure analogue que nous appliquons souvent pour nous déplacer dans les villes que nous connaissons mal : nous cherchons à retrouver un signe connu (monument, grande avenue), pour, à partir de là, appliquer le script de déplacement que nous connaissons pour revenir (par exemple) à notre hôtel ou à celui où se tient le congrès. Notre représentation du "retour au lieu de destination" est en fait une représentation du

¹⁴² Le grand toxicologue Louis Lewin va plus loin encore : je suis persuadé, écrit-il "que même les processus nutritifs assimilatoires sont dans la dépendance des centres nerveux" (Lewin, 1924, 1967 p. 37).

¹⁴³ Il existe un temps de latence entre la sensation de réplétion et l'ingestion de la quantité nécessaire de nourriture. Si le mangeur continue à ingérer jusqu'à la sensation de réplétion, il aura dépassé le seuil du nécessaire. Pour rester dans le juste milieu, il doit donc anticiper à partir de certaines règles, comme le "*presque plus faim*" décrit ci-dessus.

trajet, simple trace mémorielle d'un premier parcours ayant abouti à l'objectif final. Supposons que nous ne connaissions par expérience que le trajet :

aéroport > hôtel > A > B > C > lieu de congrès.

où A, B et C sont des étapes marquantes du trajet. Pour revenir à l'hôtel, nous articulons dans l'autre sens le script

lieu de congrès -> C -> B > A > hôtel.

Si nous sommes allés dîner entre-temps avec des collègues près du lieu de congrès, nous tenterons sans doute de retrouver l'un des points A, B ou C, pour enchaîner l'articulation à partir d'un signe connu¹⁴⁴. L'application au cas alimentaire suit le même principe : la reconnaissance du "presque plus faim", étape déjà connue dans des expériences antérieures, entraîne l'arrêt de la manducation. Cette séquence comportementale est adaptative parce que le sylpexe qui la sous-tend est le résultat d'expériences antérieures, de même que le fait de choisir de tourner à droite amène à l'hôtel vient du fait que la représentation est issue d'une expérience de terrain. En ce sens, la représentation est efficace pour agir sur le réel parce qu'elle est issue du réel, qu'elle en est une sorte d'image de l'expérience (nous reviendrons sur ce point).

On peut considérer chaque étape de l'articulation représentative comme un carrefour, où le sujet a le choix entre plusieurs scripts alternatifs, qui peuvent ou non mener à l'objectif final.

L'application de la FRC et de l'enchaînement permettent ici, nous semble-t-il, de démontrer d'une façon naturelle, simple, et prédictive certains comportements simples et courants, à partir de l'analyse statistique du matériau représentatif.¹⁴⁵

Dans cette formalisation, la représentation est, rappelons-le, une combinaison (un sylpexe) d'éléments. Ce que suggèrent, sur un plan heuristique, les résultats précédents, c'est que les signes dont sont constitués le sylpexe seront ceux qui, dans l'univers praxéo-discursif du sujet, ont contribué à construire la représentation lors de son apprentissage. Une représentation spatiale sera probablement d'abord constituée de l'assemblage de perceptions kinesthésiques et visuelles, une représentation gustative de signes organoleptiques. Pour comprendre comment un automobiliste se représente son trajet bureau-domicile, il faudrait sans doute chercher à le lui faire décrire en termes

¹⁴⁴On a éliminé d'autres alternatives de scripts : par exemple "héler un taxi", ou encore "utiliser un plan de la ville". Ce dernier n'est d'ailleurs qu'une représentation analogique publique, qui se transforme en script subjectif (*va tout droit, tourne à gauche, tourne à droite*) par des conventions connues. La demande de renseignements à un indigène produira d'ailleurs directement un script subjectif du type : allez tout droit, puis tournez à gauche dans la cinquième rue après le monument, vous tombez sur une grande avenue, et là tournez à droite etc.

¹⁴⁵Il est remarquable que ce modèle soit analogue, au plan mental, de la partie "modèle inverse" (*feed-forward*) du programme neuromimétique qui a été mis en pratique dans la construction du robot parlant de l'INPG (Laboissière, Schwartz et Bailly, 1992) pour résoudre le problème du "bite-block" lors de la vocalisation. Il y a un paradoxe à ce que l'on puisse vocaliser correctement en serrant une pipe (ou tout autre objet) entre les dents, puisque l'on impose une contrainte majeure sur la forme du conduit vocal (Perrier, Savariaux et Boe, 1992). Comment le locuteur réussit-il à vocaliser de manière compréhensible ? Il semble bien qu'il shunte la boucle d'apprentissage classique par *feed-back* auditif, en utilisant une base de connaissances qui permet d'anticiper le résultat effectif.

de mouvements des mains, des pieds, de bruits, et de visions. La représentation est le résultat, synthétisé, d'impressions en creux de la réalité sur le sujet, sorte d'empreinte sensorielle¹⁴⁶. D'une manière générale, les représentations sont donc sans doute mémorisées, créées, en langage sensori-moteur. Elles ne deviennent *praxéo-discursives* que par un travail d'élaboration linguistique.

La partie linguistique des représentations est adéquate pour la communication, c'est pourquoi on la trouvera surajoutée à toutes les autres, du moins pour les représentations qui sont communiquées. La parole est d'ailleurs une forme d'action. On retrouvera également des dimensions linguistiques pour toutes les représentations indirectes, c'est-à-dire que le sujet tient de seconde main, qu'il n'a pas expérimentées sensoriellement lui même dans une confrontation directe¹⁴⁷, mais qui lui ont été communiquées à travers le langage. Les représentations que l'on ne communique pas ou peu seront donc mal projetées dans le langage (et c'est vrai en particulier pour les représentations spatiales)¹⁴⁸.

La représentation linguistique est une transformation d'une représentation perceptive, et c'est lors de cette transformation que les structures propres de la langue vont contraindre la forme finale en imposant leurs propres contraintes sémiotiques. La méthode qui consiste à distinguer les régularités artéfactuelles attribuées à la langue pour chercher, au delà, les régularités sémantiques, revient donc à chercher à "décaper" en partie la couche linguistique pour trouver les structures sous-jacentes. Ce travail ne peut pas être fait totalement, puisque les percepts élémentaires nous restent en l'état actuel des techniques, inaccessibles. Mais nous espérons du moins avancer dans la bonne direction, et c'est ce que semblent montrer les résultats obtenus, qui révèlent bien ici une articulation de type physiologique chère à Walter Cannon, en l'occurrence la recherche homéostatique d'un équilibre énergétique.

Mais il y a plus à tirer de l'analyse de cette facette, car elle contient des aspects qui dépassent le simple comportement individuel. La règle comportementale s'ancre, nous l'avons vu, dans une philosophie sociale du juste milieu, arbitrage *raisonnable* entre le manque et l'excès, c'est-à-dire deux formes de trop : le trop de "rien", immatériel, et le trop de quelque chose :

"Du côté du rien, il y a le "non merci", cet espace blanc et froid de la dureté, de l'imputrescible, qui baigne les excès "négatifs". Du côté du "oui encore", il y a le trop-plein bouillonnant de matières

¹⁴⁶ C'est d'ailleurs le principe qu'utilisent certains logiciels (par exemple Excel de Microsoft) pour créer des "macro-instructions" qui sont de nouvelles fonctions. L'utilisateur se met en mode "apprentissage" et exécute sur un cas particulier l'opération qu'il veut programmer. La machine enregistre la séquence d'instructions effectivement réalisée, qui devient une *macro-instruction* réapplicable à d'autres cas particuliers. Il suffit alors que l'opérateur se positionne sur un point de départ A et appelle la macro, la machine répète alors aveuglément toutes les opérations enregistrées en prenant des repères relatifs à partir de ce point A.

¹⁴⁷ C'est peut-être pourquoi les Hopi, selon Whorf distinguent dans leur langage, pour dire "il y a ...", les expériences personnelles directes des oui-dire, en recourant à des verbes d'état différent (Whorf, 1936).

¹⁴⁸ C'est d'ailleurs la source de difficultés importantes pour les concepteurs d'objets de ce type, qui cherchent à représenter la "qualité perçue" par des dessins, des flux, des images.... (voir Jégou, 1993).

ingérées, cet espace tiède et pâteux de la souillure, où l'inflation de la dimension organique va de pair avec le non-respect des normes de mesure." (Nahoum-Grappe, 1991).

Cette philosophie va au delà du simple contexte alimentaire, elle constitue des règles de vie générale, celles qui consistent à tenir sa place dans la société, sans manquer à ce qu'on doit être, et sans déborder de l'espace qui nous est accordé.

"Ainsi, dire "non", choisir le moins, ne pas se "resservir", se retenir, ne pas se "laisser aller", ni à ses appétits, ni au sommeil, maigrir et pâlir, sont des segments posturaux toujours plus "chics" et vertueux, plus "polis" et plus forts dans les rapports de pouvoir, meilleurs pour la santé du corps et de l'esprit, que leurs contraires. Ne pas savoir dire "non" à un verre de trop, un somme en plus, à la dernière part dans le plat, sont par exemple des manières affaiblies d'être "en face à face", avec l'autre ou soi-même, tant sur le plan de la morale religieuse que sur celui de la déontologie d'un métier, tant sur celui des tactiques de pouvoir ou des exigences de "vraies valeurs" (Nahoum-Grappe, 1991)

Pourquoi cela ? Selon nous, parce que ces comportements de limitation ont une utilité sociale : une société nécessite le partage et donc la limitation des appétits individuels de chacun. La liberté individuelle s'arrête là où commence celle des autres. Ce sont là les principes même de toute législation, civile ou religieuse : ces dernières, surtout, visent à travers la morale à définir le partage entre mesure et démesure (Charuty, 1991). Les règles qui limitent l'expression excessive du désir individuel (celles du *glouton*, du *vampire*, mais aussi du *paresseux*, de l'*adultère*, du *voleur*...) sont positivement adaptatives pour la société. Nous pouvons donc conclure que cette facette de la représentation contient, par sa référence à la notion de *mesure*, une intériorisation de règles sociales. On constate ici que la représentation, même dans ses aspects de règle individuelle, reste une construction essentiellement sociale.

Nous voyons enfin sur cet exemple un aspect de la *concrétude* des représentations, c'est-à-dire qu'elles peuvent, sous une forme unique, servir en même temps plusieurs fonctions (physiologique, morale, sociale), comme, dans un exemple évoqué plus haut (IV. 2), les ailettes du radiateur servent à la fois de surface radiante, de voie de circulation du fluide réfrigérant, et de support rigide à l'appareil. C'est une illustration de *l'efficacité formelle* du script (mini structure, mais elle fait le maximum). Simplicité et polyvalence, deux applications du principe d'économie psychique, résultat d'une évolution sélective des organes de pensée.

Les caractéristiques des enquêtés ayant fourni les uce de cette classe sont : sur-représentation significative des plus de 60 ans ($\chi^2 = 2,79$) des habitants de villes de 2000 à 20000 habitants ($\chi^2 = 4,46$), des séparés ou divorcés ($\chi^2 = 5,34$) et de sans diplôme ($\chi^2 = 6,34$)¹⁴⁹.

¹⁴⁹ Curieusement (mais c'est là sans doute partiellement un artefact, et seuls 8 enquêtés, qui sont tous dans cette classe, ont évoqué cet aspect) c'est dans cette classe que se retrouve la dimension de "prendre son temps", alors qu'à première vue on aurait pu s'attendre à la retrouver dans les classes 6, 7 ou 8 qui évoquent le déroulement du repas, dans un cadre familial, festif ou gastronomique.

IX.2.3. Classe 3 : manger ce qu'on aime (14 à 17%)

Avec cette classe apparaissent des notions de désir, de plaisir, d'envie. Le discours n'est pas normatif comme dans les deux classes précédentes, mais subjectif, même si l'expression fait parfois appel au *on* impersonnel. Cette classe dérive donc également du noyau de base LIBIDO, en y combinant le noyau PRENDRE. Mais, comme dans le corpus "Manger indigène", nous voyons que seuls les aspects hédoniques de l'APPETIT y sont conservés.

Les chaînes les plus caractéristiques sont :

manger ce qui me plaît, manger ce qu'on aime

A peu près la moitié des énoncés avec occurrences de *je* ou *j'* (113 sur 235), *moi* (25 sur 46), *soi* (20 sur 44), les deux tiers de *on* (92 sur 137) et les trois-quarts de *me* (47 sur 64) apparaissent dans cette classe¹⁵⁰.

Envie, appréci+, plaisir, palais, expriment cette caractéristique que doivent avoir les aliments pour répondre à la représentation de *Bien_manger*. Car c'est encore en termes d'aliments que la réponse est donnée, mais cette fois, indéterminés dans leurs nature particulière ; la caractéristique pertinente étant une propriété, celle de répondre au goût du locuteur, ou, ce qui revient au même, au goût du *on* qui tient lieu de sujet de référence.

D'où la fréquence importante de termes génériques (*ce-que, quelque-chose, ce-qui, des-trucs*, etc.), jetons conceptuels vides qui occupent dans l'énonciation la place logique que doivent remplir les aliments correspondant au paradigme décrit¹⁵¹. Voici quelques réponses :

- (1044 3281) manger ce qui me plaît ce que j'ai le plaisir à manger.
- (730 3161) manger des choses qui me font plaisir.
- (2087 3151) se régaler une fois que ça me plaît.
- (1364 3121) manger quelque chose qu'on aime.
- (2154 3 71) blanquette de veau c'est variable ca dépend de mon humeur.
- (346 3111) des spécialités des trucs qu'on ne mange pas souvent.
- (2572 3111) j'aime ce qui est bon.
- (2405 3 91) mais par contre tout ce qui me fait envie: comme le pinard le fromage.

Cette facette de représentation est tout aussi opératoire que les autres, puisqu'elle fournit également un principe d'action, fondé sur le désir. Elle n'est d'ailleurs pas contradictoire avec la facette précédente, qui donnait une condition d'arrêt ; car elle peut donner une condition de déclenchement :

si cet aliment me plaît, **alors** je le mange.

¹⁵⁰ Notons que tous ces mots n'ont pas participé à la construction de la classe, puisqu'ils n'entrent pas dans le calcul, étant considérés comme des variables illustratives.

¹⁵¹ Techniquement, ces mots, sauf *truc* et *chose*, sont des variables illustratives qui n'ont pas contribué à la construction de la classe.

Nous avons par ailleurs ici un exemple concret de la façon dont s'actualisent sous forme de script les caractéristiques subjectives et affectives de la représentation, avec l'introduction explicite de la référence personnelle dans la représentation. Par rapport au "Manger Robert", impersonnel, on observe ici une réintroduction du sujet.

Les caractéristiques des enquêtés ayant fourni les uce de cette classe sont : sur-représentation significative de l'âge mûr (40 à 59 ans : $\chi^2 = 2,91$, 60 ans et plus : $\chi^2 = 15,51$), des veufs et veuves ($\chi^2 = 8,68$), des retraités ($\chi^2 = 11,87$), des femmes ($\chi^2 = 4,77$) et des personnes n'ayant pas goûté des produits enrichis en vitamines, et n'étant pas intéressées par ces produits ($\chi^2 = 3,61$) ou ne sachant pas si elles en ont déjà acheté ($\chi^2 = 16,85$).

IX.2.4. Classe 4 : pas trop de graisse et de sucre (11 à 13%)

Cette classe est construite sur un principe d'interdiction, ou plus exactement de restriction. *Bien_manger* est perçu, en creux, comme l'évitement d'une certaine zone que l'on pourrait qualifier de "gourmandise de gras et de sucré". Le script articule les noyaux PRENDRE et NOURRITURES, mais sous une forme négative.

Les chaînes qui reviennent sont :

pas trop graisse+, pas trop gras+, pas trop manger, ne pas faire, je suis regime+, pas trop sucre+, suis pas gourmand+

C'est dans cette classe que se rencontrent la plupart des occurrences des termes restrictifs (*pas* : 148 sur 1341 ; *mais* : 53 sur 94 ; *ne* : 67 sur 186 ; *peu* : 26 sur 67). L'interdiction porte sur les caractéristiques *gras* et *sucré*, qui sont des caractéristiques sensorielles, mais aussi, à un niveau d'abstraction plus élevé, sur les *graisses* et les *calories*.

Il est remarquable que le gras et le sucré semblent, d'après les recherches des nutritionnistes, être les caractéristiques les plus prisées sur le plan organoleptique (ce sont souvent les paramètres que l'on fait varier pour étudier les échelles de préférences alimentaires). En France, ceci ne semble pas connu de l'homme de la rue : autant l'appétence pour le sucré est de notoriété publique, autant celle pour le gras, qui d'après certains travaux (Adam Drewnowski, communication orale), serait encore plus forte chez une large partie de la population, est moins connue. La mise sur le même plan représentatif de ces deux caractéristiques est probablement un fait intéressant à explorer, dans la mesure où il suggère que la base d'apprentissage implicite de cette facette de représentation pourrait être directement d'origine sensorielle et non pas seulement provenir d'un savoir populaire ou d'une représentation scientifique dégradée. Ces aliments rejetés appartiennent partiellement aux catégories d'aliments "grossissants" (Benguigui, 1973) dont on sait qu'ils sont peu valorisés par les classes instruites (Boltanski, 1970 p. 41).

On notera aussi que les aliments interdits ici figurent parmi ceux que la médecine naturaliste réprovoque :

“L'alimentation naturelle doit être simple, naturelle, synthétique, sobre, pure et vitalisante. Pour cela on devra supprimer : 1° *les liqueurs et les apéritifs* ; 2° *les aliments trop putrescibles* : porc (jambon, lard, saindoux, charcuterie, pâtés), *poissons* (crustacés, coquillages), *gibier, canard* ; 3° *les acides* (légumes et fruits acides).

Il faudra éviter l'*excès de sucre*, les aliments de conserve, les mets trop forts, la cuisine trop compliquée, l'*excès de corps gras*.” (Carton, 1942, p. 66)

Nous aurons l'occasion de revenir sur ce point dans l'analyse de la classe suivante. Il est surtout important de noter que cette classe vise à maintenir un contrôle sur le comportement alimentaire, contrôle qui s'oppose par des règles simples à l'anomie alimentaire (Fischler, 1990, 1993a et b) et prévient des fantasmes de dépossession et de perte de contrôle que l'on observe chez le mangeur contemporain (Fischler, 1991b). Éviter le *trop*, c'est opposer une limite à la pulsion d'incorporation qui peut être perçue comme une menace à l'identité, individuelle et sociale :

"Comme si le plaisir/désir de manger par exemple mettait en péril l'exercice de la conscience. L'exigence culturelle de "maîtriser ses appétits" est peut-être autant liée à l'effort de construire une unité identitaire qu'à l'inscription de normes historiques par exemple. Ou plutôt la réussite des secondes pourrait se fonder sur la nécessité permanente dans laquelle se trouve le sujet social de la construction de *soi par soi*, sans cesse menacée par les conduites de démesure. Le trop menace toute unité, donc toute règle (...) la notion d'excès est une notion morale (...) en deçà des normes médicales ou morales, la notion même d'excès véhicule celle de dérèglement, de démesure, et donc de désordre croissant, accéléré, bouffi (...) (Nahoum-Grappe, 1991)

En ce sens, cette facette de la représentation s'oppose à la précédente, qui était celle du désir. L'excès résulte de l'exercice sans règles du désir. Ce script est contradictoire avec le précédent (***Manger ce qu'on aime***). On retrouve ici, à niveau individuel, ce que Moscovici (1988b) décrivait au niveau de populations où coexistent des représentations polémiques qui ont une fonction dialectique.

Il est utile que la représentation contienne des règles contradictoires. D'une part, comme on l'avait noté plus haut (chap. IV. 2.), cela permet de gérer des situations exceptionnelles en conservant un petit nombre de règles simples. Nous voyons ici apparaître un autre avantage, qui est un contrôle dialectique. Les deux scripts contradictoires, appliqués conjointement, permettent au comportement d'atteindre un équilibre dynamique. On retrouve ici, au niveau mental, un système avec activateur et inhibiteur fort analogue à ce que l'on observe en anatomie au niveau des muscles des membres (agoniste / antagoniste) et en neurophysiologie au niveau hormonal (effecteur / inhibiteur). Ce système de *double commande inversée* permet d'obtenir des équilibres dynamiques finement ajustés et stables. Une fois encore, ces similitudes d'organisation du biologique et du mental, comme pour la concrétisation, le principe d'économie, la co-construction de la fonction et de l'organe, sont typiques des objets issus d'une évolution adaptative. Ils nous montrent une évolution convergente dans les solutions que le vivant apporte au problème de sa relation avec l'environnement, et nous confortent

dans notre conception de la représentation sociale comme organe de pensée issu d'une évolution adaptative.

Quelques phrases type :

- (2615 4261) pas trop gras pas trop de sucre et pas trop de calories.
- (15 4131) mais pas manger trop lourd.
- (475 4 91) c'est bon mais pas sucré car j'ai du diabète.
- (1797 4 51) ne pas abuser des graisses entre autre.
- (2373 4 41) régime, cholestérol, trop de sucre.
- (698 4 211) manger en qualité et non pas en quantité.

Le lien entre représentation et réalité se trouve dans les réponses même, et se passe de commentaires :

- (1149 4 81) je suis au régime.
- (1668 4121) j'étais gourmand pour les sauces mais je suis au régime.

Contrairement à ce que pourrait laisser croire la présentation des réponses, les classes ne sont pas pures. Il existe quelques artefacts de méthode, mineurs, comme on pourra s'en rendre compte en lisant en détail les annexes ; mais aussi les réponses n'articulent pas forcément le syntagme dans le même sens. On trouvera par exemple dans la classe :

- (363 4 81) une bonne cuisine, je suis gourmande, je fais attention au goût
pas aux calories

Cette réponse est assez typique du type d'effet que l'on obtient de temps en temps : les sujets mentionnent un aspect de la représentation, mais en se situant par rapport à lui, sur le plan des choix affectifs ou opératoires, d'une façon opposée au reste des réponses qui constituent l'essentiel de la classe. Ainsi l'individu 363 qui a fait la réponse ci-dessus se situe au niveau comportemental dans la classe 3 (*Manger ce qu'on aime*), mais il a mentionné dans une autre la problématique gourmandise/calories et cette partie de sa réponse se retrouve classée dans la classe 4.

On pourrait citer aussi :

- (1992 3311) je n'ai jamais fait de régime, je mange ce qui me fait envie,
je mange de tout
- (1777 4 91) pas de limitation de calories (ma femme fait un régime
actuellement)

Ces inscriptions en creux montrent la présence de cette facette de la représentation chez les répondants, à titre de connaissance, mais pas forcément comme règle opératoire. Ceci nous rappelle opportunément qu'il serait naïf de croire que *tous* les aspects de la représentation sont opératoires *chez tout le monde*.

Nous voyons ici apparaître une règle d'évitement qui semble également dérivée du noyau REMPLIR, puisque

"Le trop est d'abord perçu comme un remplissement, un gonflement de l'intérieur, un embonpoint du point en trop, une saturation perverse" (Nahoum-Grappe, 1991)

La forme que prend la règle est instructive sur les aspects individuels de la représentation sociale. D'abord, elle prend une forme très pragmatique de règle déontique. Ensuite, elle montre un ancrage dans un système de valeurs qui semble ici profondément chrétien : le refus d'aliments dont la charge symbolique est soit le plaisir (sucré), soit le gras. Sur ces deux aspects, on consultera avec profit Fischler (1990, 1991b, 1993) dont nous résumerons ici l'argument. Le sucre, plaisir immérité, a longtemps été considéré en raison de la tentation qu'il induit comme un aliment diabolique. Il a été comparé, jusque dans des textes contemporains, à la masturbation, ou à la drogue :

"Le procédé de purification est si efficace que le sucre est à l'arrivée aussi chimiquement pur que la morphine ou l'héroïne qu'un chimiste conserve sur les rayonnages de son laboratoire" (Dufty, 1975, cité par Fischler, 1991b)

Le gras, lui, stigmatise un excès de profit suspect, il est donc une entorse au partage, il est typique de l'exploiteur : sur les caricatures, le capitaliste du XIX^{ème} siècle est toujours obèse (Lambert, 1993). On notera que ces interdictions morales se trouvent encore cautionnées par des systèmes de valeur à la mode : l'esthétique (malheur aux rondes, adieu Rubens !), et la médecine (attention aux *mauvaises graisses* !).

Les caractéristiques des enquêtés ayant fourni les uce de cette classe sont : sur-représentation significative des retraités ($\chi^2=4,26$). On retrouve ici un trait qui avait déjà été signalé par Greiveldinger Maisonneuve et Lion (1990), à savoir que de nombreux retraités ont une vision très restrictive de l'alimentation, qui a perdu pour eux toute possibilité hédonique.

IX.2.5. Classe 5 : équilibré (16 à 20%)

Cette classe, dont la taille est ici sous-estimée par un artefact de méthode déjà détaillé plus haut, constitue le coeur de la représentation sociale contemporaine du *Bien_manger* au sens "bien s'alimenter". Elle récupère, en l'exprimant de façon positive et relativement abstraite, à la fois le discours diététique et une longue tradition occidentale qu'on pourrait qualifier de rousseauiste si elle n'était pas bien plus ancienne (Trémolières, 1973 ; Steinmetz, 1977). *Bien_manger* signifie ici incorporer (au sens du paradigme d'incorporation) les vertus de la nature en ingérant la nourriture dans l'état le plus proche de l'état de nature (*frais/fraîche+* : 37 occurrences sur 50 ; *naturel+* : 50 sur 63). C'est ainsi que l'on refuse les *produits chimiques*, les *conserves*, les *surgelés*, les *colorants*.

Voici quelques chaînes typiques :

manger sain+ équilibre+, équilibre+ et varié+, nourrit+ sain+ et équilibre+, manger produit+ frais+, plus naturel+ possible+; avoir aliment+ équilibre+, équilibre+ sans excès.

On retrouve ici l'ambivalence du terme *frais*, qui a également le sens de "naturel", l'opposition frais/transformaté qui structure l'attitude des ménagères face aux produits surgelés (Lahlou et al. 1987), et la méfiance envers les louches manigances de l'industrie agro-alimentaire qui *dénature* la nourriture.

Cette problématique bien connue des sociologues de l'alimentation a été signalée à maintes reprises (Sylvander, 1986 ; Pynson, 1987 ; Fischler, 1990 ; Lambert communication orale).

La référence au discours diététique actuel est explicite (diététique : 8 occurrences sur 14) et se traduit également par l'utilisation du jargon technique approprié (*glucide, protide, lipide, sels_minéraux, énergétique* : 100% des occurrences de ces termes sont dans cette classe). D'une manière générale, cette classe est très homogène et les réponses, stéréotypées, sont une combinatoire d'un très faible nombre de termes.

Le mélange dans cette classe de traits provenant d'un jargon scientifique (*protides* etc.) et de traits qui se réfère à l'état de nature est troublant, car il n'existe pas de connexion logique apparente, ni même de communauté de registre linguistique. Et pourtant, l'imbrication de ces deux domaines dans les énoncés est importante. D'où vient cette concrétude imprévue ? Nous pensons qu'il s'agit ici d'un phénomène d'ancrage, et que cet aspect particulier de la représentation sociale est la trace d'une évolution de la pensée sociale.

Expliquons nous : l'articulation que nous constatons ici entre "la matière comestible est formée d'une combinaison d'éléments de base" et "pour être en bonne santé il faut un équilibre naturel" trouve ses origines dans une cosmogonie particulière, ancienne, celle de la Grèce à l'époque hippocratique¹⁵² ; celle-ci a profondément structuré notre façon de concevoir le corps. Ainsi, Galien¹⁵³ considérait que chacun est son propre médecin avec l'alimentation. L'idée sous-jacente est que l'état de bonne santé est celui, normal et spontané, du corps à "l'état de nature" : la maladie résulte d'une rupture de cet équilibre naturel. Or, la science physique grecque considère que les objets sont formés d'une combinaison d'éléments (dans la version la plus connue, les éléments primitifs sont l'eau, la terre, le feu et l'air). Cette conception physique alchimique a d'ailleurs survécu longtemps à travers divers avatars, notamment celui des humeurs¹⁵⁴ (sèches, humides, chaudes, froides) et perdure de nos jours dans des visions du monde magiques, ou "ésotériques". Elle a été à la base de la médecine jusqu'aux lumières. C'est encore elle que l'on voit apparaître en filigrane derrière les grands tempéraments¹⁵⁵ de la psychologie primitive - le sanguin, le pituiteux (ou lymphatique), le bilieux, l'atrabilaire (ou

¹⁵² Hippocrate (460-377 av. J. C.), né à Cos, est le précurseur de l'observation clinique. Les Aphorismes qui lui sont attribués furent la base de la médecine européenne.

¹⁵³ Né à Pergame, Galien (131-201) inventa la doctrine galénique, qui transmise par les Arabes, a influencé la médecine moyenâgeuse. Selon celle-ci, la santé résulte de l'équilibre des quatre *humeurs cardinales* : sang, bile (jaune), atrabile (bile noire, des surrénales) et pituite ou flegme.

¹⁵⁴Humeur, du latin *humor* (liquide)

¹⁵⁵Tempérament vient du latin *temperamentum*, qui signifie mélange en justes proportions.

mélancolique, ou nerveux)-, qui sont également au nombre de quatre et correspondent à la dominance de telle ou telle humeur.

Dès lors, l'application du principe de "l'équilibre naturel" à l'alimentation veut que le corps, pour respecter l'ordre naturel du monde, ingère en quantités "équilibrées" les quatre éléments fondamentaux afin que sa propre substance de mangeur respecte à son tour les justes proportions. On voit ici clairement à l'oeuvre le principe d'incorporation. Tout abus ou carence est source de déséquilibre. Cette philosophie a été rationalisée et remise au goût du jour par la diététique, qui n'est au fond qu'une doctrine de l'équilibre.

On peut d'ailleurs considérer que c'est une vision parfaitement justifiée, notamment par la théorie de l'homéostasie de Cannon ; que la coïncidence avec la philosophie naturelle ne fait que prouver la justesse de celle-ci, et la lente émergence d'un savoir rationnel confortant des intuitions justes. Là n'est pas notre propos. Ce qui est étonnant est la référence à l'état de nature, le refus de l'artificiel¹⁵⁶, qui n'est en rien justifié par la théorie actuelle : l'équilibre pourrait aussi bien être obtenu à partir d'un judicieux dosage d'éléments artificiels : protéines de synthèse, etc. On peut se demander aussi pourquoi il reste, même dans les prescriptions diététiques, une telle méfiance vis-à-vis du sucre *blanc* tandis que le sucre brun, d'aspect plus rustique, mais essentiellement identique sur des bases scientifiques, est épargné. Il y a donc une incohérence de registre entre l'aspect scientifique du lexique diététique utilisé et la référence constante à une opposition entre fraîcheur-naturel et transformation-artificiel, qui est plus idéologique que rationnelle. Cette association entre les deux registres s'explique bien par un effet d'hystérésis, qui les voit liés dans le discours actuel simplement parce qu'ils furent liés dans une philosophie naturelle ancienne qui, à travers les écoles, a perduré dans la construction des représentations médicales. L'articulation naturel / analyse-de-l'aliment-comme-combinaison-de-quatre-grands-éléments-de-base ne serait donc que le résultat d'une filiation historique. Pour reprendre l'analogie que nous faisons plus haut (V.3.6) avec l'ombrelle de peau de Robinson Crusoé, le culte du naturel est à la diététique ce que les poils sont à l'ombrelle de Robinson. On peut imputer aussi à cette hystérésis le fait qu'il y ait dans la représentation diététique simplifiée *quatre* éléments fondamentaux des aliments (protides, lipides, glucides, sels minéraux), alors qu'un découpage en catégories ne semble pas vraiment justifier un tel nombre ; en particulier la catégorie "sels minéraux" semble un peu artificielle, et ces catégories ne répondent à aucun découpage biologique évident.

Le fait qu'il s'agit là d'un phénomène d'ancrage nous semble être confirmé par l'investissement affectif important, caractéristique des croyances, que nous retrouvons dans l'attachement au naturel. Une partie importante de l'attirail idéologique de la médecine naturiste, qui véhicule des connotations morales et sociales, porte justement sur la défense de cet aspect "naturiste" plus que sur

¹⁵⁶ La panique provoquée par le "tract de Villejuif" (qui n'a jamais été émis par l'hôpital de Villejuif) alarmant la population sur la présence dans les aliments d'additifs prétendument carcinogènes, montre la grande réceptivité de la population à tout ce qui renforce sa méfiance envers les additifs "artificiels".

la justification scientifique elle-même. Le côté missionnaire de ces doctrines nous paraît devoir plus être une rémanence du rôle de prescripteur de règles de vie du médecin, qui s'est épanoui dans la notion d'*hygiène*, et marque le désir ancien de celui qui s'occupe du corps de vouloir régenter la vie de relation du patient (Fischler, 1989b, 1990, pp. 224-228, p. 293). Il n'est pas dans notre intention de porter ici un jugement sur cette prétention, qu'à titre personnel nous pensons d'ailleurs justifiable, mais simplement de remarquer que pour expliquer la construction mentale que nous observons, il faut se référer à un mode de production qui est à la fois un certain type d'enseignement (les écoles médicales et hygiénistes se référant à un corpus de savoir qui s'est construit par accréation depuis la haute antiquité) et un certain type de rapport social entre les constructeurs de cette représentation scientifique et leurs patients naïfs : le rapport médical. Nous voyons ainsi que, comme l'écrivait Doise :

"Etudier l'ancrage des représentations sociales, c'est chercher un sens pour la combinaison particulière de notions qui forment leur contenu. Ce sens ne peut pas être défini par la seule analyse interne des contenus sémantiques d'une représentation, il se réfère nécessairement à d'autres significations régissant les rapports symboliques entre acteurs sociaux. Autrement dit, la signification des RS est toujours imbriquée ou ancrée dans des significations plus générales intervenant dans les rapports symboliques propres à un champ social donné." (Doise, 1992)

On voit donc que, de même que l'analyse du corpus Robert nous avait permis de retrouver, dans l'archéologie du savoir, un fossile cognitif, le paradigme d'incorporation, de même l'analyse du corpus de la représentation populaire nous livre ici un fossile épistémologique, celui de la conception du monde des philosophes naturelles. La représentation à un instant donné contient donc, comme *en filigrane*, des traces de sa genèse, et celle-ci est à la fois cognitive et sociale. On voit sur notre exemple la pertinence du rapprochement entre mémoire collective et représentation sociale, que Jodelet, développant la pensée d'Halbwachs, avait suggéré (Jodelet, 1992) : la mémoire et la cognition travaillent, simultanément, à élaborer et à perpétuer des visions du monde qui reflètent les rapports sociaux. En ce sens les corpus que nous étudions sont semblables aux cadres de la mémoire, pour lesquels Halbwachs prend comme image :

"ces trains de bois qui descendent le long des cours d'eau, si lentement qu'on peut passer d'un bord à l'autre ; et cependant ils marchent et ne sont pas immobiles. Il en est ainsi des cadres de la mémoire : on peut, en les suivant, passer aussi bien d'une notion à une autre, toutes deux générales et intemporelles, par une série de réflexions et de raisonnements, que descendre ou remonter le long du cours du temps, d'un souvenir à l'autre. Plus exactement, selon le sens qu'on choisit pour les parcourir, qu'on remonte le courant, ou qu'on passe d'une rive à l'autre, les mêmes représentations nous sembleront tantôt des souvenirs tantôt des notions et tantôt des idées générales." (Halbwachs (1925) cité par Jodelet, 1992, p. 245)

Quelques uce de cette classe très homogène :

- (464 5491) à une nourriture simple et saine (produit frais), sans trop de matière grasse
- (1571 5351) manger équilibré, sans produit chimique ni conservateur
- (1767 5351) manger sainement, nourriture variée et produits frais

- (2240 5351) manger des produits sains, non pasteurisés, naturels produits sains:
- (2419 5351) équilibre de l'alimentation, nourriture variée et modérée
- (1607 5341) à l'équilibre alimentaire, protéine, lipide, glucide, vitamines, sels minéraux

Les caractéristiques des enquêtés ayant fourni les uce de cette classe sont : sur-représentation significative de l'âge mûr (40 à 59 ans : $\chi^2 = 3,18$), des habitants de communes de moins de 2000 habitants ($\chi^2 = 5,12$), du niveau d'études bac ou brevet supérieur ($\chi^2 = 5,32$), des femmes ($\chi^2 = 12,77$) des exploitants agricoles ($\chi^2 = 7,23$) des professions intermédiaires ($\chi^2 = 8,63$).

IX.2.6. Classe 6 : petits plats (4 à 6%)

Cette petite classe rassemble des réponses orientées autour de la transformation culinaire. Les chaînes les plus fréquentes sont simples, sans équivoque.

bon+ petit+ plat+, plat+ bien prepar+, bon+ repas avec, avec bon+ cuisin+, avec plat+ bien, avec plat+ bien prepar+, bon+ petit+ déjeuner, bon+ petit+ repas, bon+ plat+ bien, bon+ plat+ bien prepar+, bon+ plat+ cuisin+, bon+ repas avec bon+, bon+ repas avec bon+ cuisin+, faire bon+ repas, faire bon+ repas avec, plat+ bien cuisin+, plat+ cuisin+ maison.

On retrouve dans les réponses des tournures caractéristiques de l'univers affectif et familial dans le français familier, en particulier le qualificatif affectueux "*bon petit*".

Cuisine, plat, petit, français, traditionnel, consistant et *familial* apparaissent avec des fréquences élevées et très significatives. *Bien_manger* est, ici, consommer les produits culinaires domestiques.

Quelques uce typiques :

- (766 6461) aux petits plats à maman
- (397 6211) une table familiale gaie, présence d'harmonie et de bonne cuisine
- (141 6161) faire soi-même sa cuisine familiale
- (2171 6361) un bon plat cuisiné avec une bouteille de bon vin, plat maison
- (1619 6591) une bonne bouffe à la française, plats cuisinés maison
- (672 6501) des bons petits plats, pâtisserie
- (370 6 81) faire un bon repas avec maman, la bonne cuisine familiale de mon enfance
- (463 6 81) les bons petits plats en famille avec des produits sains

Cette facette de la représentation du *Bien_manger* est moins directement opératoire que celles des classes 2 (*Manger à sa faim*) et 3 (*Manger ce qu'on aime*). Elle doit cependant jouer un rôle d'articulation avec les affects, l'histoire personnelle du sujet, et son sentiment d'appartenance

groupale. En particulier, son articulation avec la classe 3 peut expliquer non seulement la persistance des goûts alimentaires de l'enfance, mais leur reproduction lors de la constitution d'une nouvelle cellule familiale. C'est dans cette représentation que l'on voit pour la première fois apparaître explicitement la dimension sociale avec, en filigrane, le personnage de la ménagère nourricière.

Il n'est pas surprenant de voir ici apparaître la Mère, dont on a déjà vu qu'elle était le personnage central de la construction initiale du manger. C'est avec la mère nourricière que se fait l'apprentissage de la séquence *besoin-manque-désir-objet*. On sait qu'une mauvaise élaboration de cette séquence dans l'enfance préside à la survenue de troubles alimentaires (Waysfeld, 1991) qui peuvent s'expliquer par l'absence d'un "espace temporel du manque", où s'organiseraient le travail du désir, et probablement une définition de ce qu'est *l'autre* et de la relation que l'on peut avoir à lui. Il est probable que cet apprentissage, au delà du comportement alimentaire, va conditionner la capacité de nouer des relations de partage étroit, et une proximité affective. La mère reste à jamais un personnage crucial de la scène alimentaire. Le sentiment d'appartenance se forme naturellement à partir des expériences du cercle familial et scolaire (Birch, 1980b ; Birch et al., 1980 ; Rozin, 1988), puis amical, et il porte à la fois sur l'appartenance au groupe familial (lignée) et au groupe élargi (culture). C'est par le biais des expériences de partage alimentaire avec les membres de ces groupes que l'alimentation prend un sens de signe d'appartenance, et ce sentiment d'appartenance devient dépositaire d'un fort investissement affectif.

On comprend alors pourquoi cette facette de la représentation fait apparaître, dans ce qu'on pourrait appeler la partie culturelle du *Bien_manger*, à la fois des références au groupe (*cuisine française*) et à la cellule familiale (*bons plats à maman*). C'est que nous sommes des Mammifères, vivant comme les autres Primates, dans des groupes familiaux dont le lien primordial est le lien mère-enfant. La dyade est le lien atomique, et la société, vue depuis l'enfant, n'est qu'une extension de ce lien¹⁵⁷. Notre état biologique de Mammifères oriente par construction la relation mère-enfant autour de l'acte alimentaire, et l'unité familiale de base se caractérise souvent par le partage alimentaire. Il en est ainsi dans la tradition occidentale depuis l'antiquité :

“La famille est la société quotidienne formée par la nature et composée de gens qui mangent, comme dit Charondas, le même pain, et qui se chauffent, comme dit Epiménide de Crète, au même foyer.”
(Aristote, Politique, p. 15)

Le lien extrêmement fort entre mère et enfant provoque un fort investissement affectif dans les nourritures maternelles ; c'est sans doute parce que cette charge affective porte sur des nourritures qui sont *aussi* des nourritures typiques d'une culture que les individus présentent un tel attachement

¹⁵⁷ Birch (1984) note d'ailleurs que durant les premiers mois de vie, la plupart des l'interaction parent/enfant quand ce dernier est à l'état de veille se produit durant l'alimentation.

affectif aux aliments typiques de leur culture.¹⁵⁸ Pour illustrer cette tendance, prenons un exemple (Köster, communication orale, 1993) :

En Allemagne et dans d'autres pays anglo-saxons, les fabricants de lait maternisé, sachant que les mères goûtent le produit avant de donner à téter, y rajoutent un léger parfum de vanille (vanilline). Les enfants nourris au biberon auront donc eu une exposition précoce à ce parfum en situation de satisfaction alimentaire, contrairement à ceux nourris au sein.

L'équipe de Köster a effectué une comparaison auprès de deux groupes *d'adultes* de 140 personnes (et un groupe témoin) : un groupe de 140 avait été nourri au sein (SEIN) et un groupe de 140 avait été nourri au lait maternisé (MATERNISE). On fit passer à ces adultes un test de préférence sur le ketchup, en leur faisant goûter deux échantillons. L'un (V) contenait une faible dose de vanilline, l'autre (SV) non. Le groupe SEIN présenta une préférence marquée pour le ketchup SV, et le groupe MATERNISE une préférence significative pour le ketchup V.

Les préférences acquises dans l'enfance, même sans conditionnement spécifique, sont donc durables. On peut penser que si les petits Français actuels se voient préparer par leur mère des hamburgers, ils n'auront pas pour cet aliment la prévention qu'ont leurs aînés. Pourtant, ceux-ci justifient leur rejet par des arguments culturels, voire diététiques : c'est probablement une rationalisation fallacieuse.

L'agrégation naturelle de cette classe se ferait, statistiquement, avec la classe 7 (*Convivial*, cf. infra). C'est d'ailleurs la première agrégation qui se ferait si l'on réduisait le nombre de classes.

Les caractéristiques des enquêtés ayant fourni les uce de cette classe sont : sur-représentation significative d'individus non satisfaits de leur cadre de vie ($\chi^2 = 3$), exploitants agricoles ($\chi^2 = 2,74$), et des personnes n'ayant pas goûté des produits enrichis en vitamines, et n'étant pas intéressées par ces produits ($\chi^2 = 3,49$).

IX.2.7. Classe 7 : convivial (12 à 14%)

Cette classe est assez proche, comme annoncé, de la précédente. Il s'agit de faire des *bons repas en famille* ou *avec des amis*, avec de *bons petits plats*, du *bon vin*, bref, "*une bonne bouffe*".

Elle se distingue de la classe précédente par l'accent mis sur le repas non pas comme occasion de manger, mais de se réunir autour d'une table et de *faire la fête*. Le commensalisme et l'ambiance décontractée apparaissent, explicitement ou en filigrane, dans les réponses.

Les chaînes les plus fréquentes :

faire bon+ repas (40), bon+ repas avec (13), bon+ repas en, repas en famille, bon+ repas en famille, bon+ repas equilibre+, faire repas equilibre+, c'est faire bon+, faire bon+ gueuleton+, repas avec ami+,

¹⁵⁸ Notons cependant que l'aspect social ne fait que se surimposer à des capacités innées d'apprentissage des préférences qui commencent même à agir *in utero* (pour une revue : Schaal et Bloch, 1992).

avec bon+ vin+, bon+ repas avec ami+, bon+ repas avec bon+, bon+ repas famille, faire bon+ repas avec.

Repas (208 uce de la classe contiennent ce trait sur 386 dans le corpus), *famille* (34 sur 43), *table* (14 sur 53) *amis* (26 sur 28), *gueuleton* (20 sur 22) et *fête* (21 sur 30) apparaissent pour décrire un cadre général de convivialité bon enfant. La présence de mots rares mais très significatifs comme *barbecue*, *vin*, *super*, *copains*, *ambiance* renforce cet accent mis sur la socialité restreinte.

Quelques uce typiques :

- (741 7261) faire un super bon repas avec des amis
- (702 7251) repas de famille, bonne chère, bon vin, faire la fête
- (2261 7171) bon gueuleton, bon vin
- (281 7211) un bon repas en famille, un bon repas d'anniversaire ou de fête de fin d'année
- (1515 7 91) la détente, la famille les amis, une bonne soirée ou un bon week-end
- (11 7 81) un repas de famille dans la joie

Cette classe introduit de manière explicite la dimension sociale de la représentation du *Bien_manger*. Il faut ici faire attention au sens des mots : il ne s'agit pas de la dimension sociale de la représentation, mais de la dimension sociale du *Bien_manger*. Alors que les classes 1 à 6 mettaient en relation le mangeur et les objets mangés, sans référence à d'autres mangeurs, la facette de la classe 7 a le mérite de mettre en scène de façon directe (et non pas indirecte comme la classe 6) d'autres individus. C'est par cette facette que l'aspect lien social du repas, largement décrit par tous les auteurs, est préconisé et se réalise.

Les caractéristiques des enquêtés ayant fourni les uce de cette classe sont : sur-représentation significative des jeunes (24 ans et moins : $\chi^2 = 10,09$, 25 à 39 ans : $\chi^2 = 15,18$), habitants de villes moyennes (20 à 100000 habitants : $\chi^2 = 2,8$), des hommes ($\chi^2 = 10,7$), des personnes n'ayant pas goûté des produits enrichis en vitamines, mais pensant en goûter un jour ($\chi^2 = 5,16$), des employés ($\chi^2 = 5,43$) et des ouvriers ($\chi^2 = 21,78$).

I.2.8. Classe 8 : restaurant (6 à 8%)

Cette classe s'agrègerait naturellement avec les deux précédentes au niveau d'agrégation supérieur. Elle représente la facette gastronomique du triptyque des classes 6, 7 et 8 que l'on pourrait appeler le pôle social du *Bien_manger*.

Les uce, très stéréotypées, peuvent se résumer par "*aller dans un bon restaurant*", comme on le voit sur les chaînes répétées :

bon+ repas restaurant+, dans bon+ restaurant+, temps en temps, bon+ repas chez.

83 des 99 occurrences de *restaurant* sont dans cette classe. On nuancera en remarquant que c'est principalement le côté gastronomique du restaurant, avec ce que cela implique de rituel et de décorum, qui ressort dans cette classe. C'est ainsi que les repas gastronomiques à domicile (*banquet de fête, soupers fins...*) se retrouvent, légitimement, dans la même classe.

Quelques uce typiques :

- (2520 8511) restaurant gastronomique
- (1375 8431) c'est me payer le restau ou un banquet de famille le week-end
- (43 8351) aller dans un beau restaurant avec des menus raffinés, du foie_gras
- (1773 8181) faire une sortie au restaurant avec ma femme
- (1317 8761) ou aller au restau
- (1439 8231) Bocuse, repas de fête d'un restaurant gastronomique
- (1771 8 21) un bon repas au restaurant de temps en temps

Dans plusieurs réponses apparaît le caractère exceptionnel de ce type de repas.

Les caractéristiques des enquêtés ayant fourni les uce de cette classe sont : sur-représentation significative des jeunes (25 à 39 ans : $\chi^2 = 10,09$), habitants de grandes villes (100 000 habitants et plus : $\chi^2 = 6,89$), des hommes ($\chi^2 = 3,34$), des concubins ($\chi^2 = 3,52$), des diplômés de l'université ou des grandes écoles ($\chi^2 = 6,2$), des artisans, commerçants et chefs d'entreprise ($\chi^2 = 4,23$) et des cadres supérieurs ou professions intellectuelles ($\chi^2 = 5,25$).

On retrouve dans ces trois dernières classes, en partant de l'aliment, les connexions entre famille et aliment, amitié et repas, groupe d'appartenance et repas. L'acte alimentaire, dans sa dimension de partage, est définitoire des groupes, et en particulier des groupes familiaux. Pour la famille, cette liaison est ancienne, et comme on l'a dit, peut-être primordiale. L'amitié elle-même est sanctionnée par le partage alimentaire, nous l'avons évoqué. Qu'il suffise ici de considérer l'étymologie du mot compagnon (de *compaign*, du latin vulgaire *companionem*, avec qui on partage le pain). Quand aux socialités plus larges, elles sont également marquées par des rituels alimentaires (cf. supra, VII. 6.). Ces structures fonctionnelles qui insèrent l'alimentation dans la vie sociale apparaissent donc bien dans l'énonciation des représentations.

IX.3. Représentation, scripts et schèmes

On remarquera l'absence étonnante du noyau PRENDRE dans les réponses. Celle-ci s'explique assez bien dans la mesure où il s'agit d'un implicite partagé par toute la population. Il est évident que le répondant et l'enquêteur partagent un minimum de connaissance du monde, indispensable à la

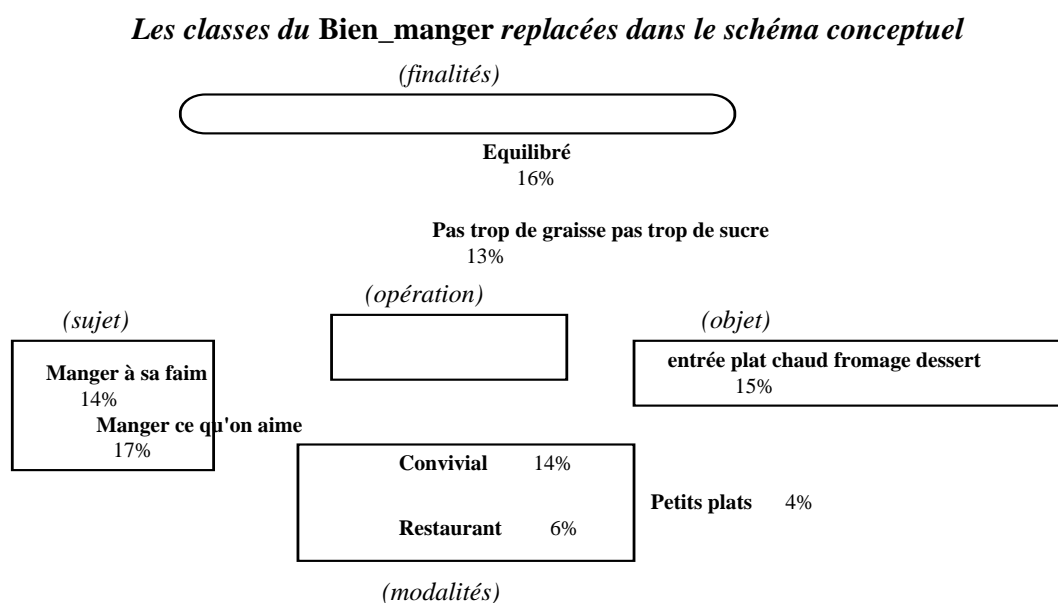
communication. C'est pourquoi on ne trouve pas d'explicitation physiologique de l'acte de manger, par exemple. Cette absence est prévue par la théorie. Festinger, parlant des communications, postule que la "pression à communiquer" un élément sera d'autant moins forte que les protagonistes pensent qu'ils sont déjà d'accord sur ce point, et qu'il est peu pertinent :

"Hypothèse Ia : Dans un groupe, la pression ressentie par les membres qui communiquent avec d'autres membres du groupe en ce qui concerne "l'item x" augmente de façon monotone avec l'augmentation de la divergence perçue par les membres du groupe sur l'opinion concernant "l'item x"."

Hypothèse Ib : Dans un groupe, la pression ressentie par les membres qui communiquent avec d'autres membres du groupe en ce qui concerne "l'item x" augmente de façon monotone avec l'augmentation du degré de pertinence de "l'item x" par rapport au fonctionnement du groupe." (Festinger, 1950, 1971)

Prendre est donc un opérateur naturellement implicite dans l'expression des représentations de notre corpus. En ce qui concerne la verbalisation de tels opérateurs, Guimelli et Rouquette (1992) remarquent que, s'il est probable que les schèmes opératoires déterminent bien la production discursive du sujet, dans la pratique "ils restent latents au niveau du comportement verbal et leur rôle est masqué par le fait même que leur fonctionnement est interne au sujet", sans doute parce que c'est dans les interactions réelles que l'opérateur praxique va apparaître, sous la forme d'une action ; ils resteraient donc "pré-discursifs". Comme on le voit, dans notre protocole, plus ouvert que celui de ces auteurs qui ne demandaient que d'évoquer un mot, les opérateurs praxiques interviennent effectivement, même s'il s'agit d'une verbalisation et pas d'une interaction réelle. Mais ils deviennent effectivement moins centraux et sont comme digérés, ou implicités dans des scripts ou des règles d'actions simples.

Si nous essayons de replacer les classes obtenues dans notre schéma pragmatique, nous obtenons le tableau suivant :



Comme on le voit, les classes rentrent mal dans les cases. Examinons pourquoi. Certes, *Manger à sa faim* et *Manger ce qu'on aime* sont fortement centrées sur l'aspect subjectif. Mais la première classe est décalée vers l'opérateur de prise, en ce qu'elle met autant l'accent sur la motivation et la sensation que sur la condition d'arrêt. La seconde est clairement décalée vers l'objet : elle ne contient pas que du désir, et fait explicitement place à l'objet (*ce que, des choses que, voire des noms d'objets : pinard, blanquette, chocolat*). Et les deux classes sont assez verbales ("*manger*").

Dans le cartouche "modalités", si la classe *Convivial* et la classe *Restaurant* sont bien dans le cadre, la classe *Petits plats*, bien que ses connotations familiales la placent clairement dans les "modalités", contient des références explicites aux objets (les plats traditionnels).

Les classes *Équilibré* et *Pas trop de graisses pas trop de sucre* ont, certes, des connotations éthiques voire morales. Elles correspondent bien à des finalités lointaines. Mais la classe *Équilibré* s'exprime en termes de caractéristiques des objets autant qu'en termes de principe, et la classe *Pas trop...* contient à la fois une référence actionnelle (action d'éviter), et des objets qui sont désignés soit par leur propriétés (*gras, sucré...*), soit par leurs noms (*graisses, alcool, conserves...*)

Enfin, le cartouche objet, *Entrée plat chaud fromage dessert*, qui est purement objectal dans son contenu, présente de manière systématique un ordre qu'on ne peut qualifier que d'actionnel puisqu'il prescrit la séquence dans laquelle les objets doivent être mangés.

Le cartouche central, celui de l'opérateur PRENDRE, reste vide : l'opérateur a été totalement implicite, il est absorbé dans les classes. Le verbe intégré sert de moteur actionnel aux scripts, qui se présentent ainsi comme des programmes comportementaux complets et autonomes.

Pour résumer, nous voyons dans ces enchaînements pragmatiques plusieurs effets qui s'expliquent bien par la théorie des scripts.

D'abord, les syplexes sont *concrets* et *synthétiques* : ils mêlent différents noyaux de base dans une articulation autonome qui peut servir de règle d'action directement actualisable sous forme de comportement. En ce sens ils sont en même temps structure et processus : des structures qui s'articulent sous forme de processus.

Ensuite, ils sont simples et peu ambigus.

Enfin, ils sont systématiquement déplacés vers l'objet (finalité immédiate de l'action) par rapport au paradigme de base, effet qui s'exprime bien sur le tableau par un déplacement général vers la droite.

Le noyau central du paradigme de base, PRENDRE, évident dans un contexte quotidien, est implicite. Il a été ventilé dans chaque script, afin de leur conférer une efficacité pragmatique.

IX.4. La représentation de la représentation

Nous avons repéré les différents noyaux de sens de *Manger* et leur articulation. Nous avons vu que le paradigme se décline dans les représentations individuelles sous forme d'enchaînements, qui ne sont autres que des scripts à visée pragmatique. Cette première étape nous permet maintenant d'avancer dans l'interprétation des représentations de représentations. Dans un premier temps, nous essayerons d'obtenir, sous forme graphique, une représentation synthétique de la représentation sociale.

Dans un second temps, nous examinerons la manière dont les systèmes symboliques naturels, en l'occurrence la langue, permettent aux sujets de se représenter les représentations de manière opératoire.

IX.4.1. La construction d'un espace de représentation

On cherche ici à établir une représentation graphique qui reproduise au mieux les relations entre les mots, les usages, et les classes. L'idée est de construire un espace des connotations reproduisant les proximités entre mots, et dans lequel deux mots seront d'autant plus proches qu'ils sont souvent associés dans les réponses des individus.

La constitution d'un tel espace a longtemps été un enjeu important pour les chercheurs, et l'on a déjà décrit ailleurs (annexe 1) les travaux de Flament, ou de Di Giacomo, ainsi que les nôtres avec le logiciel SPAD (Lahlou et al., 1987), sans d'ailleurs fournir une recension exhaustive de ce champ où de nombreux développements sont effectués (par exemple, Brunet 1992 ; Fénelon, 1981, etc.). On souhaite ici obtenir un "schéma figuratif de la représentation", lequel "constitue le noyau essentiel de la représentation, repose sur quelques notions simples, facilement concrétisables, ramasse (les propriétés de l'objet) en un condensé saisissant" (selon l'expression de Herzlich (1972, citée par Ramos, 1992)). Toute la difficulté est naturellement d'obtenir une "bonne représentation" de ce schéma figuratif, c'est-à-dire complète, fidèle, et stable.

L'obtention de méthodes d'analyse et de représentations stables ont été un de nos axes de recherche dans le département Prospective de la consommation au Crédoc, avec nos collègues d'autres organismes. C'est l'un d'eux, Max Reinert, qui a réalisé un progrès décisif en programmant, pour résoudre notre problème, la procédure astucieuse utilisée ici. Celle-ci consiste à faire une analyse factorielle *sur la base des classifications*, à l'inverse de l'habitude statisticienne qui consistait à construire les classifications sur la base des coordonnées factorielles. Cette dernière méthode, statistiquement très efficace et stabilisatrice pour les données discrètes ou quantitatives, s'avère, paradoxalement, une mauvaise solution pour les données lexicales qui produisent des tableaux clairsemés extrêmement instables à l'analyse.

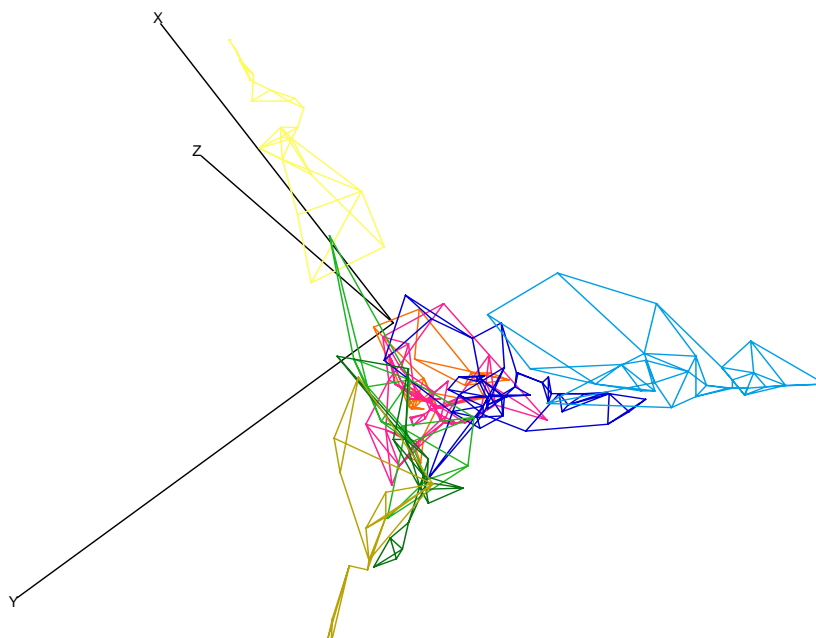
On a donc établi sur notre corpus *Bien_manger* un tableau de contingence qui croise les mots et les classes obtenues à partir de la classification des uce. Ce tableau a été soumis à une analyse factorielle des correspondances. Les mots ayant une fréquence d'apparition inférieure à 8 ont été exclus de l'analyse, ce qui laisse 212 mots.

La répartition de l'inertie est assez régulière, ce qui suggère que la plupart des dimensions initiales sont pertinentes. Néanmoins, comme les 3 premiers axes expliquent 58 % de l'inertie, on limitera l'analyse à ceux-ci.

* axe	* Valeur Propre	* Pourcentage	* Cumul *
* 1	* 0.5534	* 22.820	* 22.820 *
* 2	* 0.4461	* 18.396	* 41.216 *
* 3	* 0.4018	* 16.567	* 57.783 *
* 4	* 0.3316	* 13.675	* 71.459 *
* 5	* 0.2659	* 10.965	* 82.424 *
* 6	* 0.2326	* 09.594	* 92.017 *
* 7	* 0.1936	* 07.983	* 100.000 *

Le nuage, projeté dans l'espace des trois premiers axes, a grossièrement pour enveloppe un tétraèdre. Le nuage de points lui-même est une sorte de tétrapode, tour Eiffel à trois pieds, dont la vue depuis le sommet le plus dense (vue d'en haut si l'on peut dire) a la forme suivante :

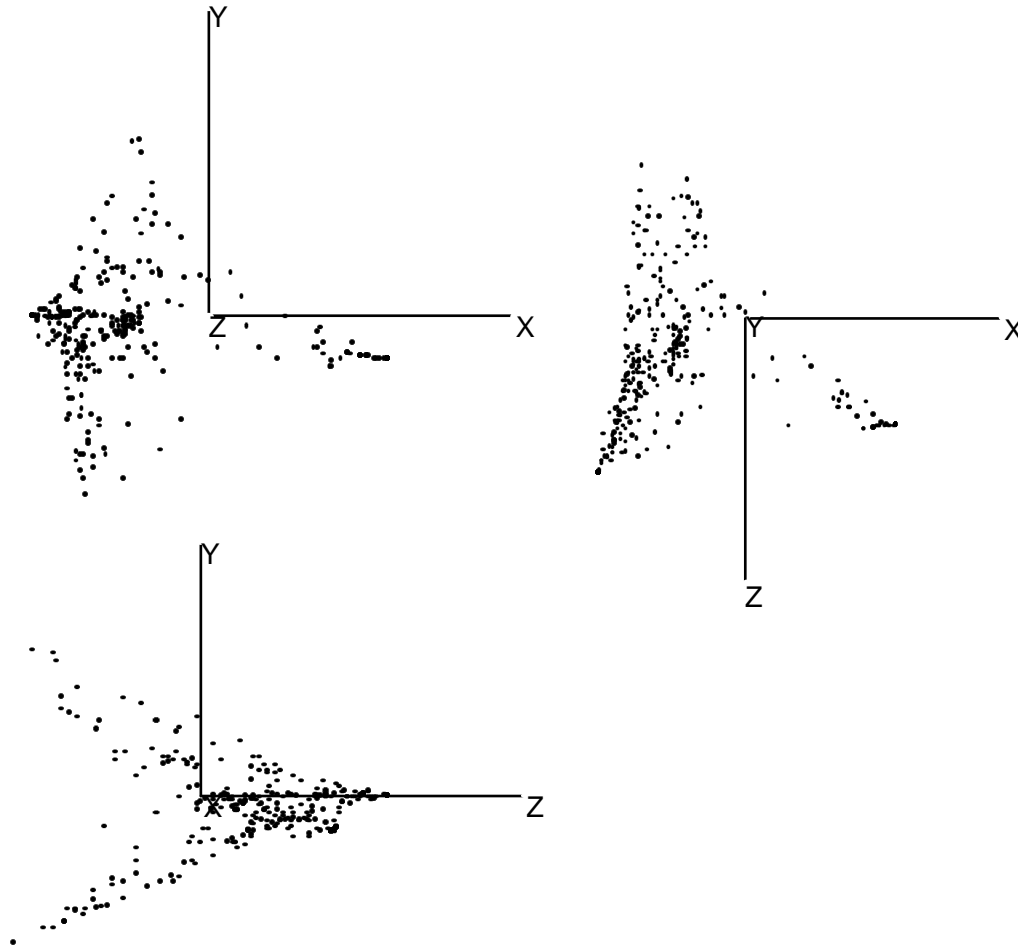
L'espace de connotations du manger : forme du nuage de points



N.B. : on a relié chaque point à ses trois plus proches voisins pour faciliter l'illusion spatiale. Le nuage est évidemment plus parlant en couleurs et en 3 dimensions sur nos écrans d'ordinateurs.

Cette représentation graphique est, comme on le constate, un syplexe dont les signes sont les points (représentant les mots). On a donc obtenu ici, avec la FRC, ce qui était un des objectifs de notre recherche : représenter une représentation sociale. Cette représentation reste incomplète et modeste, puisqu'elle n'appréhende la représentation que dans un U-langage dérivé de la langue naturelle, en négligeant les autres aspects (émotionnel, perceptif etc...) de cet objet multimodal. Elle permet cependant une appréhension un peu plus concrète de cet objet flou, et en facilite la manipulation mentale et la mémorisation. Notamment, on peut, à l'intérieur de cette forme générale, se pencher sur les détails de telle ou telle partie.

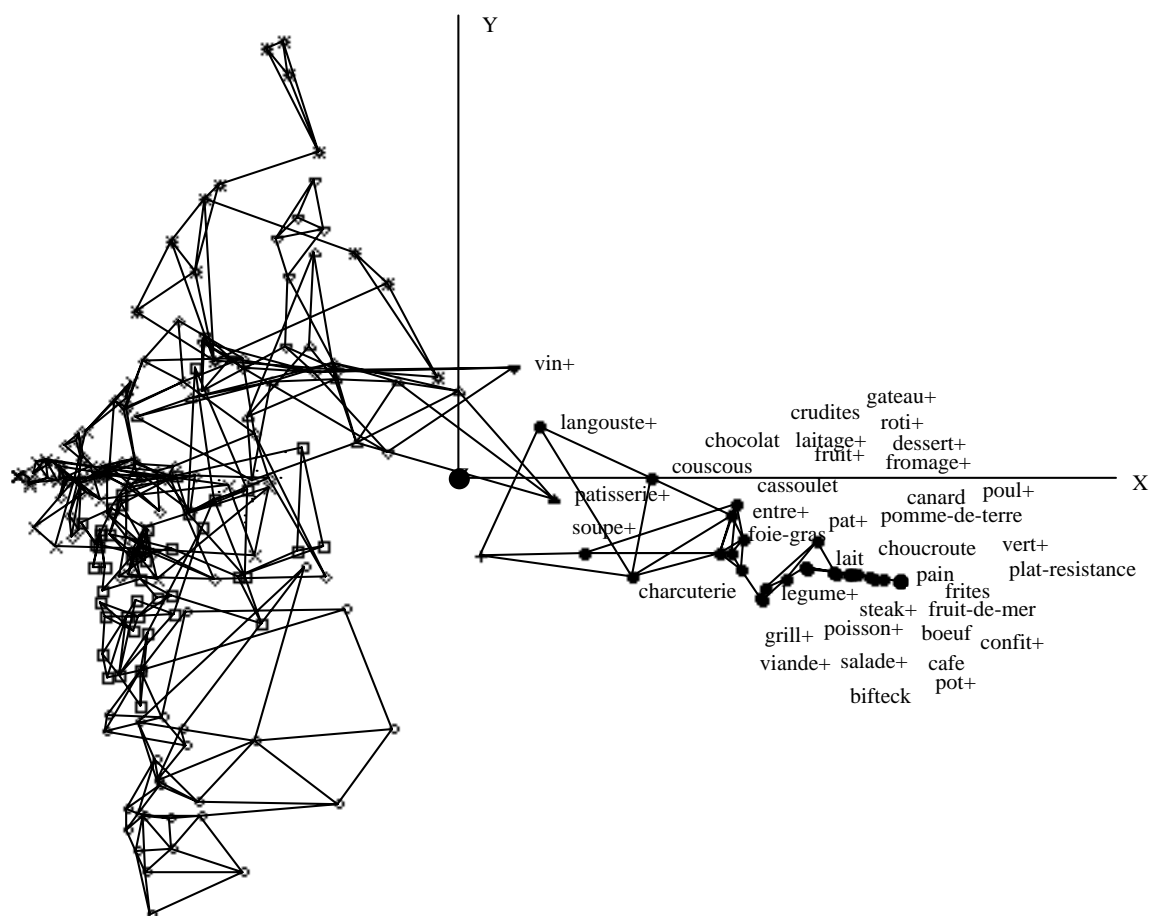
Une vue en perspective où nous avons entouré les classes permet de donner une vision d'ensemble.



L'analyse montre que le premier axe oppose la classe 1 (les noms de produits) au reste des réponses. Ceci peut s'interpréter comme une opposition entre représentation en termes concrets (des produits) et une représentation plus abstraite, fournissant des descriptions en terme de propriétés, et non pas seulement de contenu. Ce premier axe oppose en quelque sorte une description en extension du *Bien_manger* (la liste des produits), à une description en compréhension.

Cette opposition entre niveaux de pensée (concret/abstrait) se retrouve également dans d'autres analyses que nous avons effectuées sur des représentations naïves d'objets courants (CRÉDOC et al. , 1992).

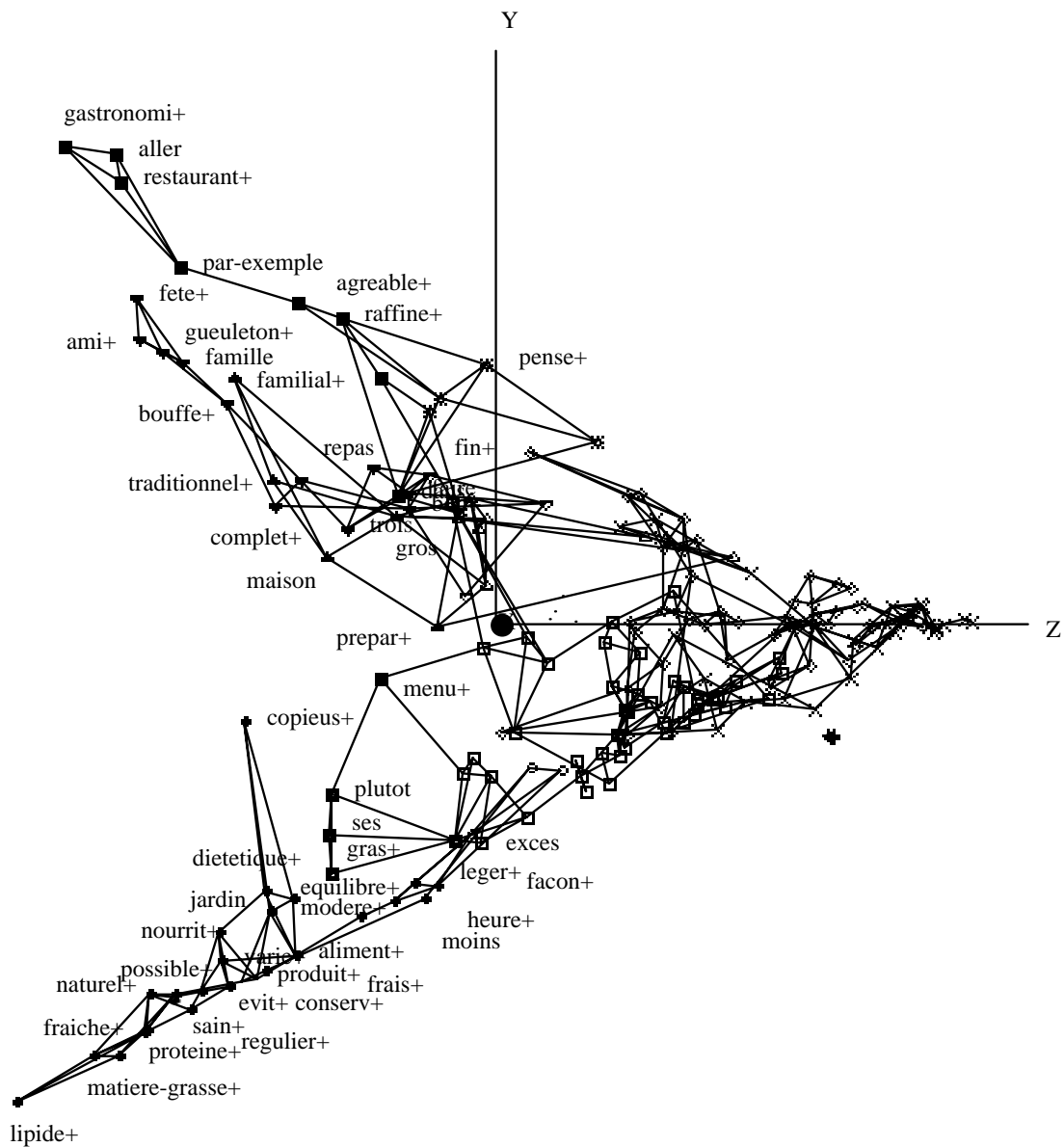
Représentation des mots typiques de la classe Entrée plat chaud fromage dessert : projection sur le plan formé par les axes factoriels 1&2



N.B. : les points étant très proches, nous avons dispersé un certain nombre de libellés qui se chevauchaient.

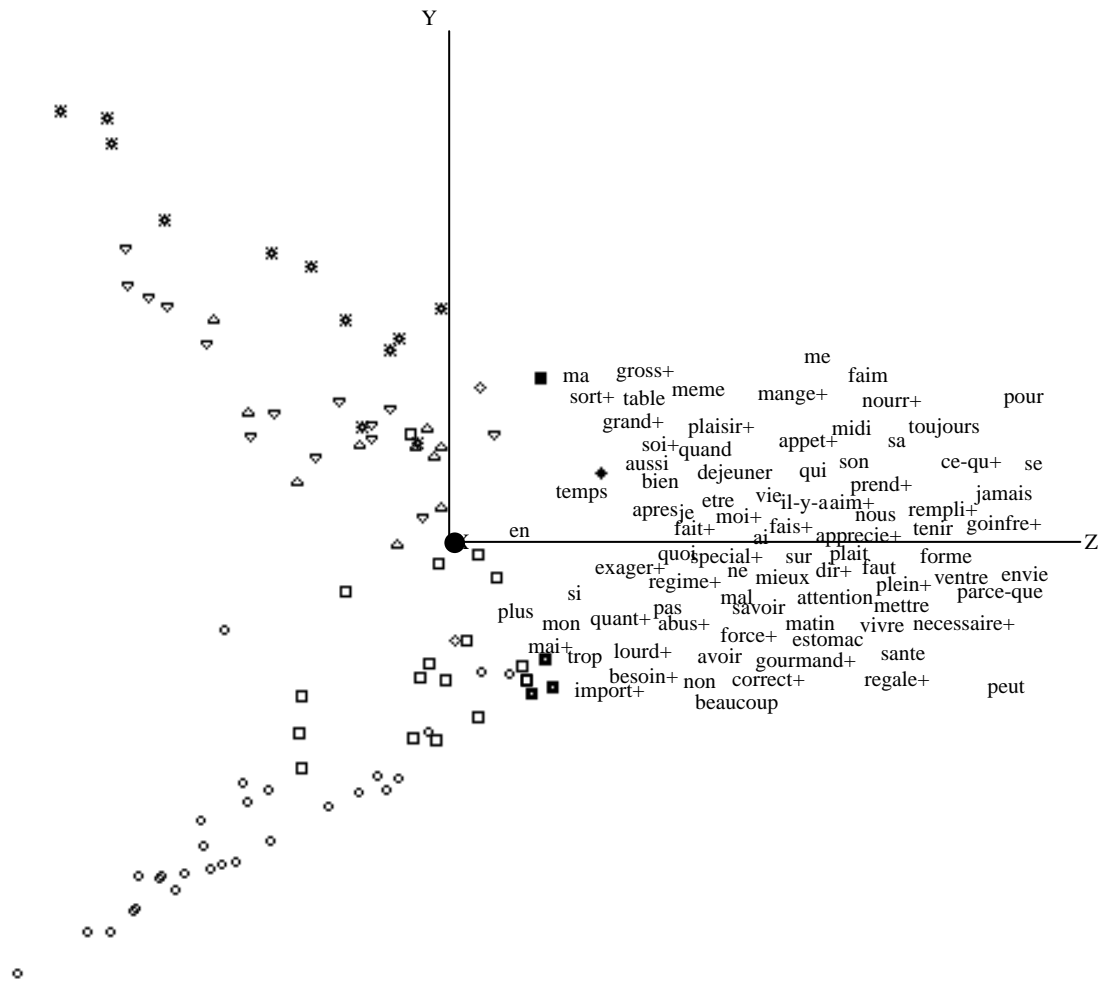
L'axe 2 sépare très clairement deux pôles du Bien_manger que sont l'aspect social (vers le haut, classes 6, 7 et 8) et l'aspect diététique (vers le bas, classe 5).

Représentation des mots typiques des classes Restaurant, Convivial, Petits plats, Equilibré, Pas trop : projection sur le plan formé par les axes factoriels 2&3



L'axe 3 regroupe de son côté positif des aspects subjectifs de la représentation, avec un vocabulaire à la fois plus pragmatique et plus émotif qui correspondent aux classes *Manger à sa faim*, *Manger ce qu'on aime*.

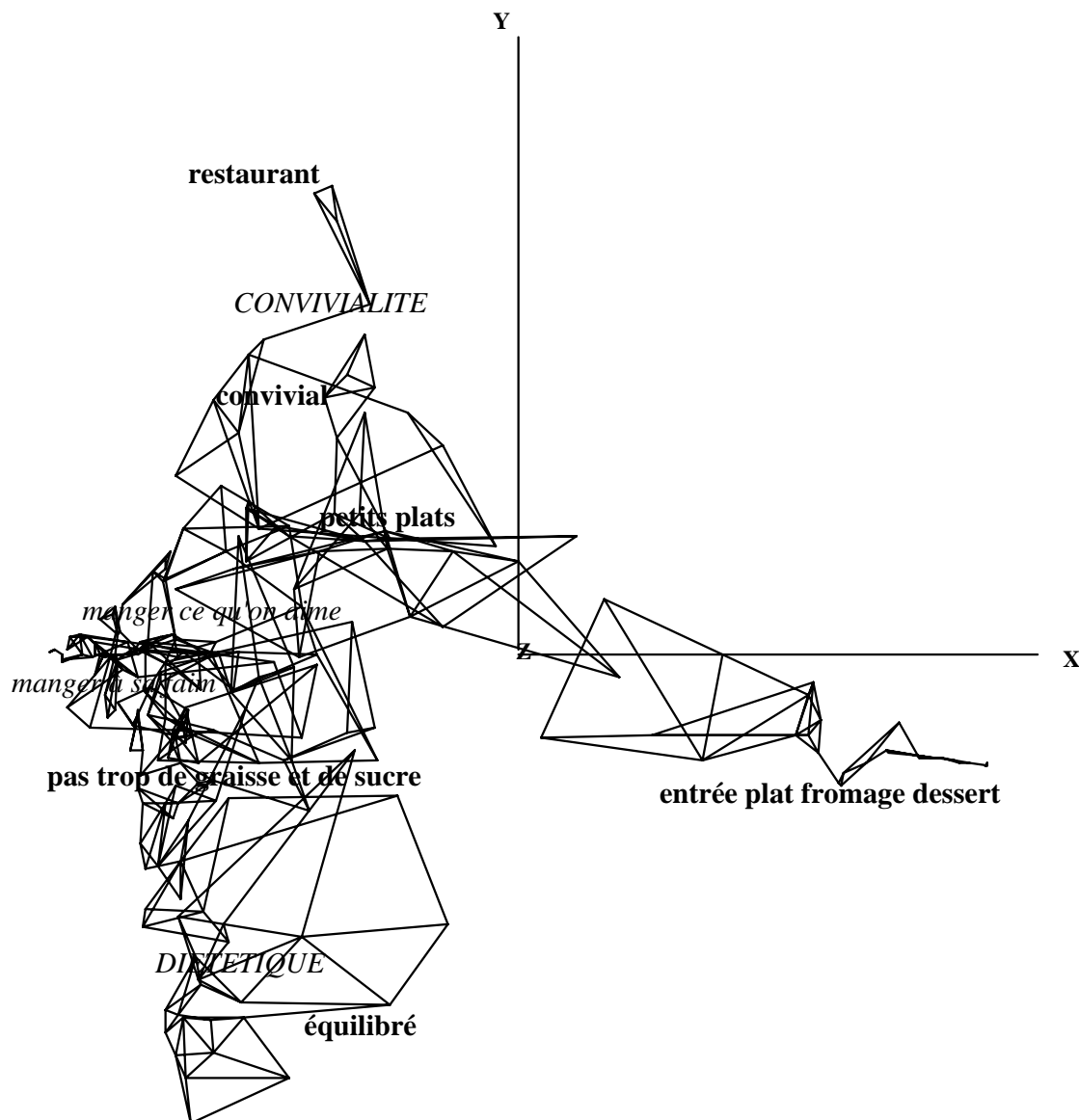
**Représentation des mots typiques des classes Manger à sa faim, Manger ce qu'on aime :
projection sur le plan formé par les axes factoriels 2&3**



N.B. : plus encore que sur les autres représentations, nous avons dispersé les libellés en raison de leur chevauchement.

Dans l'ensemble, on retrouve comme on pouvait s'y attendre, avec une grande clarté, les classes qui ont été décrites plus haut.

Représentation des mots utilisés dans les réponses à Bien_manger : projection des classes sur le premier plan factoriel



L'intérêt d'une telle représentation est qu'elle porte ici sur une vision réellement subjective du problème alimentaire.

On peut imaginer qu'en situation de manger, c'est par rapport à une telle structure que le sujet doit prendre position. En particulier, on peut comprendre qu'avant de passer au pôle des objets (*Entrée plat chaud fromage dessert*) qui est un peu le pôle final obligé qui guide le déroulement d'un repas structuré, le sujet va se trouver pris dans des dilemmes entre les pôles diététique (*Pas trop...*, *Equilibre*), social (*Petits plats, Convivial, Restaurant*), et son désir (*Manger à sa faim, Manger ce qu'on aime*). Par ailleurs, chacun de ces pôles contient des schèmes qui sont parfois alternatifs (*Restaurant ou Convivial ? ; Manger à sa faim ou ce qu'on aime ?*). On retrouve ici ce qu'on avait

remarqué avec les caractéristiques de la pensée toute faite qui s'exprime dans les idées reçues (BRUNES ou BLONDES?). Le sujet dispose d'un arsenal de réponses toutes faites entre lesquelles il doit choisir en situation, et qui n'entretiennent pas entre elles de rapport logique bien clair : le pragmatique l'emporte sur le rationnel.

Flament, et Moliner (1992) considèrent que les schèmes périphériques des représentations sont des schèmes conditionnels, c'est-à-dire que "ce qui est prescrit ou ce qui est décrit par le schème varie en fonction des conditions dans lesquelles le sujet se trouve" (Moliner, 1992, p. 325). Nos résultats permettent de préciser le statut des schèmes périphériques de la représentation. Conformément à ce qu'écrivent Flament et Moliner, à partir du noyau dur, on peut produire des règles ou des schémas d'actions qui diffèrent légèrement, parfois même radicalement ; cela permet à la représentation d'avoir une fonction d'adaptation à l'environnement.

Mais pour bien saisir le fonctionnement de la représentation, le statut de schème doit être distingué de celui de paradigme de base. Ce dernier, constitué d'une articulation entre noyaux centraux, est une sorte de modèle implicite de l'objet ou de l'action représentée, qui articule des éléments centraux. A partir de ce modèle, on peut construire des schèmes ou des scripts. Soit ceux-ci sont modelés sur le PDB et articulant, dans un sens ou dans un autre, des noyaux centraux ou périphériques (par exemple : "j'avale la nourriture", ou "la nourriture transforme le mangeur"). Soit ce sont des chaînes articulant entre eux des noyaux périphériques et qui supposent implicitement le PDB. Par exemple : "*pas trop de graisse pas trop de sucre*" est un schème utilisant les noyaux périphériques "VIVRE" et "REEMPLIR", il revient à dire "respectons l'équilibre naturel dans notre gestion des flux alimentaires". Mais il ne prend de sens que par la référence au principe d'incorporation qui est une forme du PDB. Dans ce cas (mais il faudrait vérifier s'il est effectivement généralisable), le schème "*pas trop de graisses pas trop de sucre*" est la combinaison de :

- la vie bien menée est un équilibre dans la répartition entre éléments et entre individus (noyau VIVRE)
- il faut s'arrêter d'incorporer quand l'équilibre est atteint (noyau REEMPLIR)
- manger c'est désirer incorporer des substances (PDB).

Le schème est une condensation concrète de ces trois syplexes, dans laquelle le PDB est devenu complètement implicite, bien qu'il soit essentiel à la constitution du schème. Au moment de l'énonciation (ou de son application concrète lorsque le répondant se trouve confronté à un gâteau avec un grand désir de le manger), le paradigme de base "MANGER" peut être implicite, car il est le donné, le contexte : il est normal que seule la règle complémentaire émerge de manière visible. Seule la partie "pertinente" de la représentation apparaît alors (cf. les maximes de Grice).

Lorsque le sujet répond à l'observateur, tout ce qu'il paraît superflu d'explicitier devient implicite, pour des raisons d'économie. Le résultat est analogue aux hypothèses de Cordier (1991) en ce qui concerne la non verbalisation de *détails* évidents en situation d'interlocution:

"(1) dans la mesure où l'action est hautement représentative et (2) dans la mesure où le sujet fait appel à une telle représentation en situation de communication on peut s'attendre à ce que la verbalisation en soit rapide (temps de latence faibles) d'un degré de généralité élevé, sans détails. Ces derniers peuvent en effet apparaître superflus dans la mesure où les interlocuteurs (expérimentateur et sujet) sont (du point de vue du sujet) supposés participer d'une connaissance commune hautement disponible." (Cordier , 1991)

On comprend alors pourquoi le sujet Grand Robert, supposé s'adresser à un sujet ignorant, explicite et les "détails" et les implicites, d'une manière hautement pédagogique. C'est grâce à cette pédagogie, qui paraîtrait superflue dans la vie normale, que nous avons pu repérer de façon aussi claire l'opérateur central "PRENDRE" que son évidence rend implicite dans les discours des sujets. Comme l'avait déjà remarqué sur un autre objet - l'Etat - Desbrousses (1993), la représentation savante rend compte plus complètement et plus généralement de la chose représentée que les représentations "ordinaires". *Ceci nous amène à préconiser l'usage systématique de sources savantes ou didactiques sur l'objet d'étude lors d'analyses des représentations, afin de repérer les éventuels noyaux qui restent implicites dans le discours des sujets naïfs.*

IX.4.2. La représentation linguistique

Les individus ne manipulent pas dans leur esprit des espaces factoriels. Peut-être les connexions neuronales forment-elles un réseau analogue dans son principe à celui que nous avons figuré ; mais cette organisation doit être infiniment plus complexe, puisqu'il est probable qu'un mot corresponde à une vaste configuration de milliers (de millions ?) de neurones, et même à plusieurs.

Ceci nous amène à reconsidérer la question du langage comme outil de représentations. Jusqu'ici, nous avons simplement considéré qu'une représentation était un ensemble de cognèmes reliés par l'apprentissage. Dans notre méthode d'analyse de la langue ; nous avons complètement supprimé ce que nous appelions les aspects de surface de la langue, c'est-à-dire la syntaxe, la grammaire, et une grande quantité de mots-outils, ainsi que les flexions des racines. Pourtant, ces aspects existent, et une approche évolutionniste suggère qu'ils ont quelque utilité, sans quoi on comprendrait mal pourquoi les êtres humains s'embarrasseraient d'un système aussi complexe de modalisation des cognèmes, et de règles sur leurs arrangements.

L'examen des représentations sous leur forme pragmatique nous a amené, pour leur donner sens, à faire appel à plusieurs notions qui ne figuraient pas dans le résultat des analyses elles-mêmes, et qui ressortissent de ce que nous avons appelé dans notre théorie de l'interprétation "la connaissance implicite du monde" (étape 3 de l'interprétation). Après analyse, nous pouvons maintenant remarquer que cette étape a également consisté à reconstruire un certain nombre de rapports entre les cognèmes, qui précisent le contexte de leur cooccurrence, qui nous permettent de les situer les uns par rapport aux autres dans une certaine perspective pragmatique. Par exemple, il est nécessaire de savoir si deux traits sont, respectivement, dessus ou dessous, avant ou après, s'ils se conditionnent

l'un l'autre, s'ils sont convergents ou opposés, inclusifs ou exclusifs, s'ils sont dans des rapports de dénotation, si l'un représente l'autre, etc. En d'autres termes, tous ces éléments permettent de préciser les conditions de l'enchaînement entre les noyaux. Pratiquement, ceci fournit au sujet individuel des indications sur "dans quel contexte et dans quel sens le paradigme doit être parcouru" pour être opératoire. C'est bien de telles fonctions que remplissent les mots outils, la grammaire et la syntaxe.

Caron et Caron-Pargue (1993), étudiant la verbalisation de sujets invités à "penser tout haut" lors de la réalisation d'une tâche (la tour de Hanoi), retrouvant dans ces monologues des marques linguistiques, sont amenés à considérer que

"les marques linguistiques qui ponctuent le discours (sont aussi) des *traces* d'opérations cognitives que le sujet effectue sur sa représentation : opérations dont la fonction est de construire, d'enrichir, de transformer ou de remanier sa représentation. Cette dernière devant être conçue, non comme un simple tableau d'un état de choses (dans la perspective d'une sémantique purement dénotative), mais comme une totalité à la fois *organisée* et pourvue d'une *orientation* dynamique, qui en entraîne une possibilité permanente de réorganisation.

En premier lieu, la représentation est pourvue d'une orientation dynamique : elle est en effet toujours, peu ou prou, ajustée à une action, c'est-à-dire à des buts, et un cheminement vers ces buts. C'est ce caractère finalisé qui commande l'organisation fonctionnelle de la représentation, et ses transformations successives."

Prenons un exemple simple. Le paradigme *désir prendre aliment repas vivre* n'est pas, en tant que tel, immédiatement opératoire, ni pour l'action ni pour la communication. Par contre,

(1) "prendre un bon petit déjeuner permet de bien commencer une rude journée de travail"

est opératoire : étant donné un certain contexte, la perspective d'une dure journée de travail, le sujet peut appliquer (1) qui lui fournit à la fois une prescription (prendre un bon petit déjeuner) et un programme temporel (la prise doit se faire avant le début du travail). La relation d'ordre temporel est intrinsèque au script, qui la restitue naturellement dans la forme de son déroulement linéaire (Lautrey, 1990, p. 202-203). Le script apparaît ici comme une organisation efficace de l'expérience accumulée par le sujet ou par la culture. De fait, dans ce cas particulier, c'est souvent par un parent, antérieurement à toute expérience personnelle, que le sujet apprend le script (Birch, 1984, pp. 2-3).

En ce qui concerne la communication, nous voyons que

(2) "allons prendre un bon petit déjeuner avant de commencer le travail, ça va être une rude journée !"

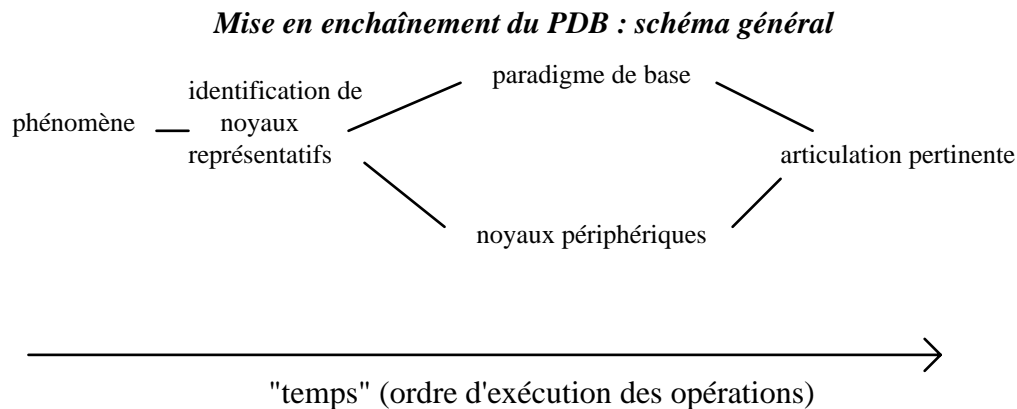
tout en restant un enchaînement des noyaux du paradigme, se présente également sous une forme de proposition pragmatique et opératoire. Sous cette forme, elle permet en plus une action coordonnée sur le réel.

La différence entre les deux formulations (1) et (2) se fait précisément par les éléments qui ont jusqu'ici été éliminés de notre analyse : syntaxe, grammaire, flexions. Dans le même ordre d'idées, on notera que dans une analyse détaillée de la description syntaxico-sémantique du verbe *cuire* dans

le contexte des recettes de cuisine, Charlon Jacquier (1992) a montré que la syntaxe, la sémantique, et la structure argumentaire étaient intimement liées, de petites différences de langue pouvant correspondre à d'importantes différences de procédure de cuisson.

La langue, dans ses nuances, autorise donc la formulation pragmatique du paradigme de base, sous des formes différentes, chacune applicable à une situation particulière. Elle est un instrument d'adaptation fine qui permet la déclinaison du paradigme sous des formes localement pertinentes : les énoncés de scripts. Le principe d'économie psychique, qui tendait à ramener les expériences à un paradigme unique, se voit donc complété par des possibilités de déclinaison adaptative. Celles-ci permettent des applications pertinentes de ce paradigme, en explicitant les modalités locales de son application.

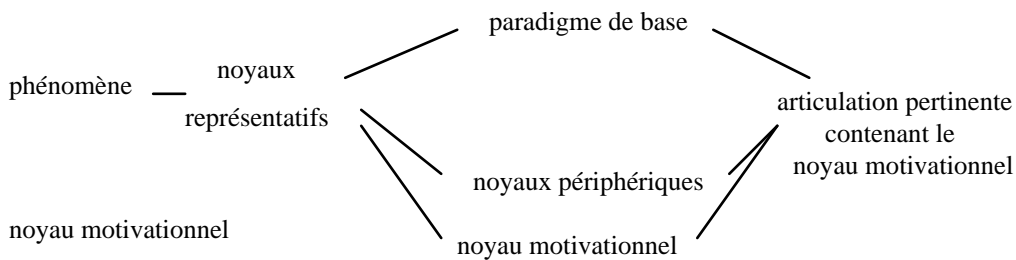
Il y a donc probablement dans le fonctionnement des représentations un double mouvement de modélisation et de déclinaison qui voit d'abord, dans une première phase, l'analyse du phénomène sous forme de noyaux représentatifs connus, dans lesquels on peut distinguer un paradigme central, le PDB, et des noyaux périphériques ; puis, dans une phase de synthèse, l'enchaînement pertinent de ces éléments dans un nouveau syplexe qui est une représentation pragmatique. Dans le monde du sujet, la perception du phénomène (état de choses) se transforme donc progressivement en une articulation pertinente d'une représentation.



Du point de vue de l'observateur qui décrit, on peut dire que le phénomène s'actualise sous la forme de cette articulation pertinente dans le monde du sujet.

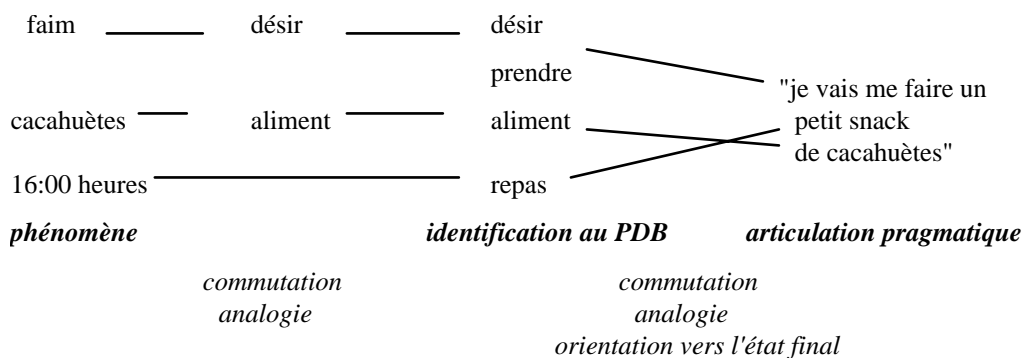
Les phases d'analyse et de synthèse sont conditionnées par d'autres noyaux de représentation qui figurent l'état motivationnel du sujet, lequel est en général implicite dans les modèles, car ils font partie du sujet et non pas du phénomène tel que le sujet le perçoit comme réalité externe. Cet état préalable du sujet a néanmoins une influence importante sur la façon dont celui-ci *interprète* les stimuli, ne serait-ce qu'au niveau physiologique (Fantino, 1992).

Enchaînement du PDB : présence implicite d'un noyau motivationnel



Par exemple, un sujet qui a faim et qui voit un paquet de cacahuètes pourra évoquer le PDB à partir de deux éléments : la faim et l'aliment. Le PDB sera naturellement évoqué par analogie, puisque, dans notre acception, l'analogie est définie par le partage d'éléments communs (en l'occurrence, DESIR et NOURRITURE). Du point de vue du sujet, cela se produit par une *identification* (reconnaissance) des éléments du paradigme dans le phénomène qu'il perçoit. Dans notre formalisme, puisque le phénomène est un donné dans lequel on ne sépare pas le sujet observateur de la "réalité" qu'il observe, ceci fournit la séquence :

Enchaînement du PDB : l'exemple du cacahuètes/snack



On voit ici l'intérêt de l'aspect relatif de la FRC : seuls des éléments déjà présents dans le U-langage du sujet pourront être reconnus. C'est le monde du sujet lui-même qui fait le tri dans ce qu'il reconnaît comme éléments pertinents dans le phénomène environnant. L'activation des représentations du sujet par les signes de l'environnement qui les baigne est bien figuré par la métaphore de Pribram sur les programmes radio :

"Dans une grande ville, de nombreux programmes entrepris par les studios de radio et de télévision sont transmis simultanément, c'est-à-dire diffusés très largement. A n'importe quel moment dans le temps, une coupe transversale des ondes électromagnétiques transportant ces programmes, captés en n'importe quel endroit, ressemblerait à un hologramme qui ne ferait aucun "sens". Ce n'est que lorsqu'un syntonisateur (capteur) approprié choisit et transforme l'une ou l'autre des structures électromagnétiques que la reconstruction de l'image peut commencer." (Pribram, 1986, p. 156)

Ceci explique notamment que, face à un "même" environnement, deux sujets peuvent mobiliser des représentations différentes, à partir d'une identification d'éléments différents.

Bien sûr, notre modélisation est encore outrageusement simplifiée : les noyaux représentationnels sont plus nombreux, plus complexes, et les opérations d'enchaînements qui interviennent

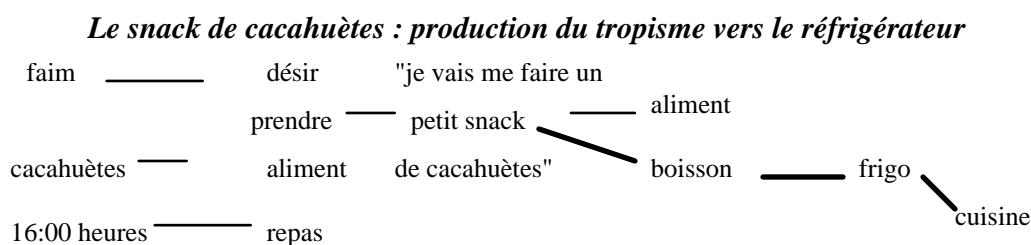
successivement pour aboutir à la prise des cacahuètes ou à la verbalisation sont infiniment plus nombreuses. Pour donner un ordre d'idées, nous avons ici manipulé une quinzaine de signes, tandis qu'une cervelle humaine moyenne contient au moins une dizaine de *milliards* de neurones. La connectique nerveuse impliquée dans les aspects motivationnels du comportement alimentaire est extrêmement riche, et étendue (Mac Leod, 1992). L'expérience accumulée par un individu de 12 ans, à supposer qu'on la représente sous la forme d'un film continu en format 35 mm classique tourné nuit et jour à 24 images par seconde donnerait une pellicule de quelque 800 000 km, soit plus de deux fois la distance de la Terre à la Lune. On conçoit donc que notre schéma de 8 cm de long ne soit qu'un modèle réducteur, et que même la langue naturelle, avec ses quelques centaines de milliers de mots, ne puisse fournir qu'une représentation grossièrement schématique du monde tel qu'il est vécu par les individus. Il est difficile de figurer le degré de complexité que peut engendrer la combinaison des millions de fois enchaînée du principe d'enchaînement que nous avons décrit ; mais on imagine qu'elle puisse fournir des comportements finement adaptés qui tiennent compte d'un grand nombre de noyaux représentationnels existant dans le monde du sujet.

Un des intérêts majeurs pour le sujet est que disposer de paradigmes permet de construire des scripts complexes *avant* d'être en situation, de compléter sa perception par des informations tirées de l'expérience, de construire des scénarios, en un mot d'anticiper l'action. Dans la représentation, les objets possibles sont toujours accessibles et manipulables sous forme symbolique. On le voit dans notre exemple avec l'opérateur PRENDRE qui n'a pas besoin d'être agi pour rentrer dans un script anticipatoire. Il a émergé comme objet pertinent du seul fait de l'identification d'éléments du paradigme (désir, aliment) qui l'ont amené à la conscience avec la reconnaissance du PDB. Ceci permet une sélection a priori des éléments pertinents que le sujet devra prendre en compte dans une situation donnée, en évitant "l'explosion combinatoire" qui se produirait si toutes les possibilités étaient examinées. Comme le note Lautrey (1990, p. 204) :

"Parmi les différentes caractéristiques de la situation qu'il (le sujet) est capable d'isoler, laquelle faut-il relier à quelle autre et par quelle relation ? Parmi les multiples actions de son répertoire auxquelles il peut recourir, laquelle choisir et à quelle autre la coordonner ? Toutes ces combinaisons ne peuvent être essayées. Le mode de traitement propositionnel ne peut être efficace que s'il est guidé, canalisé, par des heuristiques ramenant le problème à des dimensions traitables. Les attentes engendrées par le mode de représentation et de traitement analogique nous paraissent remplir cette fonction. Dans le domaine de la formation de concepts, les propriétés intrinsèques à ces représentations, scripts, scènes ou prototypes, permettent d'assigner des valeurs par défaut - qui ne sont que des valeurs probables - à des relations qu'il serait autrement incapable de spécifier. En ce sens, les représentations analogiques guident le traitement propositionnel. Mais le traitement propositionnel, au développement duquel elles ont contribué (par exemple en fournissant le modèle mental des relations d'ordre), les restructure à son tour. Il permet d'isoler les propriétés pertinentes de celles qui ne le sont pas et de les articuler dans des représentations décomposables. Ces représentations structurées peuvent à leur tour alimenter la représentation analogique, etc. En somme, un des processus guide l'autre, qui le contrôle lui-même, tous deux formant ainsi une boucle auto-organisatrice."

Nous pensons que l'on pourrait figurer le processus de pensée comme une suite continue d'enchaînements où, à chaque étape, les noyaux en cours de traitement font l'objet d'une recherche de comparaison analogique avec les PDB présents dans le réservoir d'expérience du sujet. Chaque nouveau paradigme identifié produit de nouveaux noyaux qui modifient ainsi le contexte et provoquent à leur tour des enchaînements nouveaux.

Pour reprendre notre exemple, le sujet affamé qui, de la vue de cacahuètes, s'est dit "je vais me faire un petit snack", peut très bien, lors de l'exécution du script SNACK, s'apercevoir que celui-ci contient comme élément un ALIMENT (*cacahuètes*, identifié) et une BOISSON. La recherche dans son monde représentationnel d'instances du paradigme BOISSON va l'amener à identifier une bouteille de lait dont le gisement est localisé "dans le *frigo*". Le paradigme FRIGO va l'amener dans la *cuisine*, où il appliquera le script OUVERTURE DU FRIGO.



Ces représentations sont opérationnelles car elles sont issues de l'expérience du sujet (il y a bien du lait dans le frigo).

Nos recherches empiriques confirment, si besoin était, la correspondance entre les associations objectives des objets du monde et les associations subjectives dans les représentations.

Yvon et Lahlou ont procédé à une approche de description *objective* des consommations alimentaires, calculant les agrégats de produits utilisés par les ménages à partir de leurs fréquences d'achat et de leurs occasions de consommation. L'idée était d'obtenir des ensembles de produits qui sont effectivement associés dans les pratiques des sujets. Pour prendre une image simple, les agrégats obtenus sont ceux qui sont présents simultanément dans une situation de repas donnée ; c'est-à-dire, si on faisait un "arrêt sur image" au moment où le sujet est en train de préparer son repas, tous les aliments qui sont, statistiquement, présents sur sa table de cuisine. L'idée était de dépasser le problème ancien et controversé de la catégorisation des aliments (Benguigui, 1973 ; Boltanski, 1970 ; Lahlou, 1985, 1993d), pour trouver une taxonomie ayant des fondements empiriques.

Une technique mathématique sophistiquée¹⁵⁹ a permis de distinguer comme noyaux "optimaux", sur 150 produits, une vingtaine de "nebulas" ("produits associés dans l'usage concret"). On y trouve notamment trois associations typiques des petits déjeuners (Lahlou, 1989a et b; Yvon, 1990).

¹⁵⁹ Classification des produits consommés, dans l'espace factoriel des fréquences de consommation (obtenu par Analyse en Composantes Principales), sous contrainte de contiguïté dans l'espace factoriel des occasions de consommation (obtenu par Analyse des Correspondances Multiple).

Nebula 10 : Pain frais, Beurre, Café moulu normal, Sucre blanc, Confiture, Lait longue conservation, Boisson chocolatée.

On retrouve ici les produits du petit déjeuner, et plus particulièrement du petit déjeuner "traditionnel".

Nebula 15 : Céréales au chocolat, Corn flakes, Muesli, Autres céréales

Ces produits caractérisent un autre type de petit déjeuner que la nebula 10, mais sont également consommés au goûter.

Nebula 19 : Lait en poudre, Biscottes, Pain grillé, Pains spéciaux, Eau minérale grande bouteille, Fruits frais, Eau minérale plate demi bouteille, Margarine allégée, Beurre allégé, Mélange café-chicorée, Café soluble normal, Sucrette, Pain emballé, Moulu décaféiné, Soluble décaféiné.

Cette nebula regroupe des produits à multiples fonctions : petit déjeuner et repas (pour les pains et les cafés), grignotage et repas (fruits frais, eaux minérales), mais qui tous sont sur-consommés par les ménages qui ont des préoccupations diététiques. On notera qu'il ne s'agit pas que de diététique "jeune" (régime de forme) mais aussi de diététique "âgée" (raisons de santé). (Yvon, 1990)

L'analyse lexicale des descriptions des petits déjeuners (Beaudouin et al., 1993) a permis de retrouver des associations analogues dans la classification des *déclarations* de comportement de 1 000 panélistes¹⁶⁰ de la SECODIP.

La classe la plus large correspond bien à la nebula 10.

Café au lait + pain (239 individus)

Cette classe est surtout composée de personnes prenant du café au lait, accompagné de pain, sans beaucoup d'autres produits solides : 78 % déclarent prendre du *café*, 60 % précisent qu'il est *au lait*, personne ne spécifie qu'il est *noir* ; 97 % mangent du *pain*, accompagné de *beurre* ou de *margarine* pour 78 % et de *confiture* pour 58 %. Dans cette classe très homogène, on ne trouve ni *jus de fruit*, ni *biscotte*, ni *croissant*, ni *biscuit*, ni *gâteau*, ni produit allégé (*beurre allégé*, *lait demi écrémé*, *sucrette*...). Voici quelques réponses caractéristiques de cette classe :

"café au lait et tartines de beurre et de confiture" ;

"café au lait, pain beurre et confiture" ;

Une autre correspond plutôt à la nebula 19, notamment en raison de la présence des produits allégés).

Lait écrémé ou demi écrémé (38 individus)

Elle est essentiellement constituée de personnes ayant déclaré boire du lait écrémé ou demi écrémé, seul ou bien avec des préparations instantanées (Ricorée, chicorée,...), ou même avec du café. Quant aux aliments solides, ils sont divers mais peu nombreux. Voici quelques réponses caractéristiques :

"lait demi écrémé et café" ;

¹⁶⁰ La correspondance est forcément grossière, en particulier du fait que les nebulas sont des classifications de produits, et qu'un produit ne peut donc se retrouver que dans une seule classe, celle dont il est le plus typique, ce qui n'est pas le cas dans la classification lexicale. On s'attachera donc surtout à examiner les cooccurrences de produits identiques dans les deux méthodes.

"lait demi écrémé, café chicorée soluble, pain, margarine, confiture"

Une autre enfin se rapproche de la nebula 15.

Petit déjeuner anglais (204 individus)

Ce sont les personnes qui prennent des petits déjeuners complets et copieux, constitués surtout de céréales, de laitages et de fruits. Les réponses sont le plus souvent longues et très diverses. La boisson chaude est variée, néanmoins le *thé* est cité par 40 % des individus et *café* par 50 % (le *café* est parfois cité avec une seconde boisson). Le *lait* est aussi cité par 30 %, soit accompagnant une boisson chaude, soit froid avec les céréales. Le chocolat et les boissons instantanées sont peu représentées. Il n'y a pas toujours de boisson chaude, celle-ci étant parfois remplacée par un simple jus de fruit.

Quant aux aliments solides, ils sont plutôt originaux : *croissants, brioches, biscottes et tartines* sont peu nombreux, par contre on trouve beaucoup de *céréales* (28 %), du *fromage* (25.5 %), du *fromage blanc* (14 %), des *yaourts* (33.5 %), des *fruits* (51 %). Voici quelques réponses caractéristiques de cette classe :

"Kellogg's extra ou autres, céréales, jus de fruit, thé aromatisé" ;

"jus de fruit et fruit ou yaourt" ;

"jus de fruit, oeuf à la coque, fromage blanc, café"...

On démontre ici empiriquement un fait assez évident pour chacun : *nos représentations sont en rapport avec nos comportements réels.*

Certains résultats sont cependant moins triviaux. Parmi les nebulas obtenues dans notre enquête de 1988, le classement du chocolat à pâtisser dans la nebula 3, avec les vins fins et liqueurs, et non pas dans la nebula 12, avec les produits de goûter et de grignotage où se retrouvent tous les autres chocolats solides, nous avait paru un peu étrange, bien qu'explicable facilement (le chocolat à pâtisser est utilisé pour faire de la pâtisserie lors des repas festifs avec invités, lesquels sont également caractérisés par les alcools, et un apéritif préalable).

Nebula 3 :

Champagne, Mousseux, Apéritif anisé, Porto, Apéritif, Whisky, Gin, Cognac, Vodka, *Chocolat à pâtisser*, Vin de qualité

Cette classe rassemble des produits d'apéritifs et de repas soignés. Ils sont doublement proches, puisqu'ils répondent à des fonctions voisines, et que leurs surconsommations sont liées, puisque caractéristiques des ménages qui multiplient les repas festifs.

Les trois classes 1, 2, et 3 s'agrègent ensuite à un niveau supérieur et englobent ainsi tous les produits "festifs". Ceci signifie que si l'on avait coupé l'espace des produits en moins de classes, ces nebula seraient réunies. On aurait donc ici une unique nebula "produits festifs".

Nebula 12 :

Boissons gazeuses sans alcool, Jus de fruits, Autres boissons sans alcool, Chocolat noir, Chocolat blanc, Rocher au chocolat, Pâte à tartiner au chocolat, Gâteaux secs, Biscuit fourré, Barre chocolat, Barre céréale, Bonbon, Chocolat au lait, Chocolat au lait fourré.

Ces produits, utilisés principalement au goûter ou en grignotage, sont les produits sur-consommés par les familles, et sont probablement destinés aux enfants. Agrégée ensuite avec la nebula 11, cette nebula rassemble les produits du goûter et du grignotage.

(Lahlou, 1989a)

Lors d'une présentation de ces résultats à un client industriel, l'un de nos interlocuteurs a remarqué que le fait que le *champagne* soit un des produits les plus proches du *chocolat à pâtisser* dans la pratique des usages expliquait sans doute l'impact exceptionnel du spot publicitaire pour le chocolat "Nestlé dessert", où précisément ces deux produits sont étroitement associés dans l'image. Les créatifs de l'agence de publicité avaient, guidés par leur seule intuition, mis la main sur une association *qui s'articulait bien*.

On comprend bien comment ces représentations sont capables de fournir des scripts : le sujet, cherchant à se préparer un *petit-déjeuner*, va chercher à rassembler les divers objets du paradigme pour les articuler dans un script pragmatique. La description de la classification obtenue par l'analyse des réponses à la question "*petit-déjeuner idéal*" déjà donnée plus haut (V. 3 .6.), avait, comme on l'a vu, fourni plusieurs types de sous-paradigmes alternatifs, et notamment "le *petit-déjeuner* français typique" (boisson chaude, solide panifié tartinable), qui peut être articulé par le consommateur pour produire le comportement que l'on observe le plus fréquemment le matin dans les foyers français.

Cette représentation individuelle ne peut fonctionner efficacement que parce qu'elle est *aussi* une représentation sociale : il faut bien en effet qu'un ensemble d'acteurs (le sujet, mais aussi la personne qui fait les courses, le distributeur, le fabricant de biscottes, celui de réfrigérateurs, le distributeur de produits alimentaires, le fermier, etc.) accordent leurs activités respectives pour que le monde des possibles représentationnels soit concrétisable en une réalité prévisible par les sujets. On pourrait dire de la représentation en général ce qu'Einstein et Infeld écrivent des théories physiques :

"La science n'est pas une collection de lois, un catalogue de faits non reliés entre eux. Elle est une création de l'esprit humain au moyen d'idées et de concepts librement inventés. Les théories physiques essaient de former une image de la réalité et de la rattacher au vaste monde des impressions sensibles. Ainsi nos constructions mentales se justifient seulement si, et de quelle façon, nos théories forment un tel lien. (...) A l'aide des théories physiques nous cherchons à trouver notre chemin à travers le labyrinthe des faits observés, d'ordonner et de comprendre le monde de nos impressions sensibles. Nous désirons que les faits observés suivent logiquement de notre concept de réalité. " (Einstein et Infeld, 1981, pp. 274-276).

Pouvoir se faire un *petit-déjeuner* est la raison de l'existence des représentations du *petit-déjeuner*. Que ces représentations soient sociales est la condition pour que nous puissions effectivement construire collectivement (fermiers, fabricants, consommateur) un tel *petit-déjeuner*.

On voit ici concrètement comment, pour utiliser les termes de Moscovici :

"Les états mentaux qui sont partagés ne restent pas à l'état mental, ils sont communiqués, prennent forme, tendent à se matérialiser, à devenir des objets." (Moscovici, 1988b, p. 230)

Par ailleurs, comme on l'avait prévu plus haut, le partage du PDB, et des règles de déclinaison, permet des communications interactives dans lesquelles plusieurs observateurs peuvent inventer de concert un enchaînement commun qui se traduit par une séquence comportementale adaptée, du type :

(2) Y : "Allons déjeuner pour fêter ça !"

(3) Z : "Je vous invite. Vous connaissez un bon restaurant près d'ici ?"

(4) Y : "Oui, je téléphone pour réserver."

(5) Y téléphone ; puis Y et Z vont au restaurant où ils prennent un repas et renforcent ainsi leur relation mutuelle.

Le déroulement de la séquence au restaurant, faisant intervenir d'autres acteurs qui partagent le même cadre de référence (serveurs, maître d'hôtel...) pourra se décrire également comme une séquence de scripts : c'est d'ailleurs l'exemple princeps pris par Shank et Abelson.

La verbalisation des représentations a une utilité pragmatique, elle est à la fois trace des processus mentaux et moyen de coordination entre les acteurs du script ; et, à la limite, de l'acteur unique avec lui-même pour vérifier qu'il est bien en train de suivre le script, comme on lit parfois à haute voix un mode d'emploi en mettant en service un appareil nouveau. Comme le notent Caron et Caron-Pargue :

"le discours apparaît alors, non pas comme le codage d'un ensemble d'informations momentanément présentes dans la mémoire à court terme du sujet, mais comme une succession des traces par lesquelles la représentation est construite et transformée. Dès lors, la relation entre le discours et la représentation qui lui est sous-jacente peut être tout aussi bien conçue comme sémantique (en ce sens qu'elle est la relation entre un ensemble de signes et un "modèle"), que comme pragmatique (dans la mesure où elle est dépendante de la situation du sujet parlant). En fait la distinction nous paraît tout à fait artificielle : l'idée d'une sémantique autonome, vériconditionnelle (le sens d'une phrase est l'état du monde pour lequel cette phrase est vraie), n'est qu'une abstraction théorique. une sémantique psychologique doit forcément intégrer (la) dimension psychopragmatique (..)" (Caron et Caron-Pargue, 1993)

Cet aspect psychopragmatique apparaît de façon évidente dans l'interaction linguistique, où le discours ne peut être conçu que comme une suite d'actes de langage : le contenu propositionnel (l'état de choses décrit) est énoncé avec une force illocutoire qui permet d'accomplir des actes - par exemple, promettre - (Trognon, 1991). Le processus linguistique fait alors partie de plein droit de l'action, la représentation n'est pas une simple image, un reflet du réel ; elle fait partie du tissu même dont ce réel se construit.

IX.5. Les différences entre individus

Le discours des différents individus présente des variations selon leur situation particulière. Les plus frappantes sont celles qui concernent le sexe et l'âge. C'est ainsi que les catégories Femme, Homme, Jeune, Agé, ont en réponse à la question sur le *Bien_manger* des discours caractérisés par les traits suivants :

Femmes

équilibré, légumes, sain, laitages, vitamines, kilos, lait, varié...

Hommes

bon, foie gras, vin, français, frites, steak, restaurant, charcuterie, qualité, banquet, pomme de terre, choucroute, sauce, charcuterie, copains, canard, boeuf...

Jeunes

bouffe, copains, restaurant, couscous, dessert, gâteau...

Âgés

peu, sans, excès, modérément, raisonnable, cholestérol...

Ces résultats et notamment en ce qui concerne la différence par sexe, sont consistants avec ceux obtenus par entretiens non directifs par Claude Fischler (communication personnelle) et par questionnaire fermés par Jean-Louis Lambert (communication personnelle) sur divers échantillons de population française, qui retrouve également un fort effet de génération. Ils montrent que des différences importantes apparaissent entre catégories socio-démographiques, au moins au niveau des représentations. Divers travaux (voir notamment Bender, 1976, pour une revue et Fischler, 1990, pp. 110-112) montrent que ces différences sont moins évidentes à mettre en évidence au niveau des préférences alimentaires.

Ces distinctions entre différents types d'individus nous amènent à un nouvel aspect des représentations sociales, leur caractère différentiel.

Nous avons jusqu'ici insisté sur l'aspect unificateur de la représentation sociale, prévu par la théorie, et nécessaire pour qu'elle puisse servir à construire un monde référentiel commun. Mais on a vu, à travers notamment la présence de schèmes contradictoires, que la représentation pouvait s'adapter aux situations particulières ; on a vu aussi que chacune des facettes de la représentation était plus ou moins prégnante dans le vocabulaire des individus. C'est bien normal, puisque les conditions socio-économiques, notamment, déterminent pour chaque individu un univers de contraintes exogènes particulier : par exemple, les personnes âgées ont plus souvent des problèmes de santé, les jeunes sont à la recherche d'une convivialité qui leur permettra de trouver des partenaires sexuels, ou de tisser un réseau relationnel. Chaque type d'individu aura donc tendance à utiliser plus souvent tel ou tel aspect de la représentation sociale. Une enquête sur trois métropoles (Paris, Tokyo et New-York) a montré certaines constantes de ce type dans les évocations lexicales du repas idéal et du repas

quotidien : les personnes âgées se distinguent des jeunes par une préférence pour les plats traditionnels et un rejet des nourritures étrangères ; les hommes se distinguent des femmes par une légère préférence pour les produits carnés (Akuto et Lebart, 1992). Nous allons maintenant examiner cette relation des représentations sociales aux comportements réels.

X. Les comportements alimentaires

Où l'on modélise le comportement alimentaire, et où l'on détermine, à partir d'une grande enquête sur un échantillon représentatif de la population française, les grandes stratégies comportementales adoptées par les ménages français. Où il s'avère que ces *processus*, au nombre de 7, correspondent à des populations bien typées sur le plan socio-démographique. Où l'on comprend que ces processus constituent des stratégies d'adaptation qui correspondent à des contraintes objectives de ces types de ménages.

X.

A travers les associations lexicales, nous mettons à jour des structures en rapport avec celles du monde vécu par le sujet. Or, les représentations ont pour fonction de fournir au sujet une image pragmatique du monde sous une forme *exprimable*, c'est ce que nous avons vu, mais surtout *utilisable* dans la vie quotidienne. Nous allons maintenant examiner le rapport entre représentations et comportements. Nous verrons ainsi comment, et jusqu'où, les représentations correspondent aux actions dans le monde réel.

Nous abordons là un problème ancien et largement débattu. Non que quiconque doute que les représentations servent effectivement à oeuvrer dans le réel, mais parce que les recherches effectuées, notamment en marketing, rencontrent des difficultés à mettre en évidence un lien fortement prédictif entre représentations et comportements.

Disons tout de suite que notre recherche ne fera pas exception : le lien, s'il existe indéniablement, n'apparaît que ténu avec les méthodes dont nous disposons. Les raisons en apparaîtront progressivement. C'est que, d'abord, nous n'appréhendons de la représentation qu'une petite partie (ici : verbale) ; ensuite, que l'être humain est un organisme complexe dont les comportements sont déterminés par une grande quantité de paramètres. Nous verrons notamment que les contraintes de réalité, plus prégnantes, ont un pouvoir prédictif plus fort que les représentations mentales du sujet. Ces dernières interviennent à un niveau moins immédiat et opèrent plus sur les inclinations à changer que sur les comportements immédiats.

Nous allons nous appuyer sur une enquête par questionnaire particulièrement détaillée, réalisée au Crédoc, au printemps 1988, sur un échantillon de 1600 ménages représentatif de la population française métropolitaine (Lahlou, 1989a, b et c, 1991, 1993e). Grâce à cette enquête, nous allons d'abord modéliser les comportements alimentaires des individus, en essayant d'abstraire des faits objectifs (repérés par plusieurs centaines de variables modales) les stratégies comportementales des consommateurs.

Puis nous rechercherons s'il existe un lien avec les représentations exprimées à travers les réponses à la question ouverte : *"Pour vous, qu'est-ce que bien manger ?"* qui rappellera sans doute quelque chose au lecteur (pour un extrait du fichier des réponses voir annexe 11). Nous compléterons ces investigations à l'aide de trois autres questions ouvertes, également posées dans cette enquête :

"Si je vous dis "beurre", quels sont les cinq premiers mots qui vous viennent à l'esprit ?"

"Si je vous dis "sucre", quels sont les cinq premiers mots qui vous viennent à l'esprit ?"

et, pour les ménages dont les repas du week-end sont différents de ceux de la semaine (53,9%) : *"Si oui, en quoi sont-ils différents ?"*

D'abord, nous présentons ce que nous entendons par analyse des comportements. Nous ferons donc un petit point théorique et méthodologique sous la forme d'un *modèle d'analyse du comportement alimentaire*. Celui-ci, présenté dans Lahlou (1987) distingue quatre phases successives : approvisionnement, stockage, préparation et repas. C'est à partir de ce modèle, dont l'efficacité avait été démontrée par une première enquête (Lahlou et al. 1987), que nous avons bâti le questionnaire de l'enquête que nous utilisons ici, et réalisé la typologie des comportements.

Nous présenterons ensuite les différents types de comportement alimentaire qui émergent dans la population française, et leurs déterminants.

Enfin, nous chercherons le lien avec les représentations.

X.1. Modélisation et analyse du comportement alimentaire

X.1.1. La chaîne de transformation alimentaire

Les activités économiques liées aux produits alimentaires peuvent se décomposer en 4 phases. Ces phases sont *l'approvisionnement*, le *stockage*, la *préparation* et *l'utilisation*. Cette organisation générale du processus d'alimentation est commune à la plupart des sociétés humaines. Elle est dérivée du processus biologique (je me procure la nourriture et je la mange) dont nous avons vu la version représentationnelle sous la forme du Paradigme de Base. Ce processus est dû "à la logique des choses" : les aliments ne viennent pas naturellement à nous et de façon constante, comme c'est le cas pour les végétaux qui puisent directement leur subsistance dans l'espace environnant ; il nous faut nous les procurer et leur faire subir une transformation qui les rend aptes à la consommation humaine.

Par rapport à l'alimentation des autres animaux, les spécificités de la chaîne humaine reposent d'une part sur l'étalement du processus dans le temps et la complexité des différentes phases, d'autre part sur la division du travail. Tandis que l'animal accomplit en général toutes les opérations de la prise alimentaire lui-même et dans un laps de temps très court, l'Homme, au cours de l'histoire, a progressivement introduit une temporisation (le stockage), une sophistication des différentes phases (agriculture, transformation, ritualisation du repas...) et une multiplication des opérateurs. Une sardine en boîte peut avoir été pêchée à l'autre bout de la terre des années auparavant par des gens dont le consommateur soupçonne à peine l'existence. Dans les sociétés modernes, certains agents se chargent de produire, d'autres de transformer, d'autres de faciliter l'approvisionnement etc. On a donc plusieurs types d'opérateurs liés par une chaîne "naturelle" dont le principe est de transformer l'énergie solaire en aliments assimilables par le système digestif de l'Homme dans des conditions qui satisfont les "besoins" de ce dernier. Le consommateur final se trouve confronté à des aliments qui ont déjà fait l'objet de plusieurs transformations amont : ce sont des "produits" alimentaires.

Dans l'industrie de production alimentaire, les quatre phases recouvrent l'achat de matières premières, le stockage primaire, la production et la commercialisation. Dans la distribution, elles deviennent : l'achat, l'entreposage, la commercialisation et la vente. Pour le consommateur final ce sont : l'approvisionnement, le stockage, la préparation du repas et sa destruction, c'est-à-dire sa "consommation" au sens ordinaire. Précisons la nature de ces phases.

UTILISATION : L'étape d'utilisation constitue le but de chaque agent. Elle consiste à transformer le produit préparé en utilité (bénéfice physique, psychologique, financier...) c'est-à-dire, d'une manière plus philosophique, en quelque chose qui contribue à sa survie et à son épanouissement. Ce but conditionne les autres étapes, qui en sont les moyens ; c'est pourquoi nous présentons l'UTILISATION en premier, bien que chronologiquement elle succède à l'approvisionnement, au stockage et à la préparation. Pour les agents intermédiaires de la chaîne économique (producteurs, distributeurs...) l'étape d'utilisation donne comme sous-produit l'input du processus de l'opérateur suivant, sous forme de fourniture, de marchandise ou de déchet.

PREPARATION : L'étape de préparation consiste - comme son nom l'indique - à préparer le produit pour qu'il soit utilisable par l'agent.

STOCKAGE : L'étape de stockage consiste à gérer une réserve de produits pour les avoir disponibles au moment et au lieu propices à la préparation.

APPROVISIONNEMENT : L'étape d'approvisionnement consiste, pour l'agent, à se procurer les produits nécessaires aux phases suivantes. Nous nous intéresserons ici uniquement aux produits "consommables", c'est-à-dire aux produits alimentaires, sans tenir compte des machines, appareils etc.

Les quatre phases s'enchaînent dans ce que nous appellerons un *processus de consommation alimentaire*.

La nature des phases étant définie, précisons sommairement leur contenu pour le consommateur :

Utilisation : Je transforme mon repas en utilité (satisfaction physique, psychologique, sociale).

Préparation : Je transforme à domicile en repas les produits pris dans mon stock.

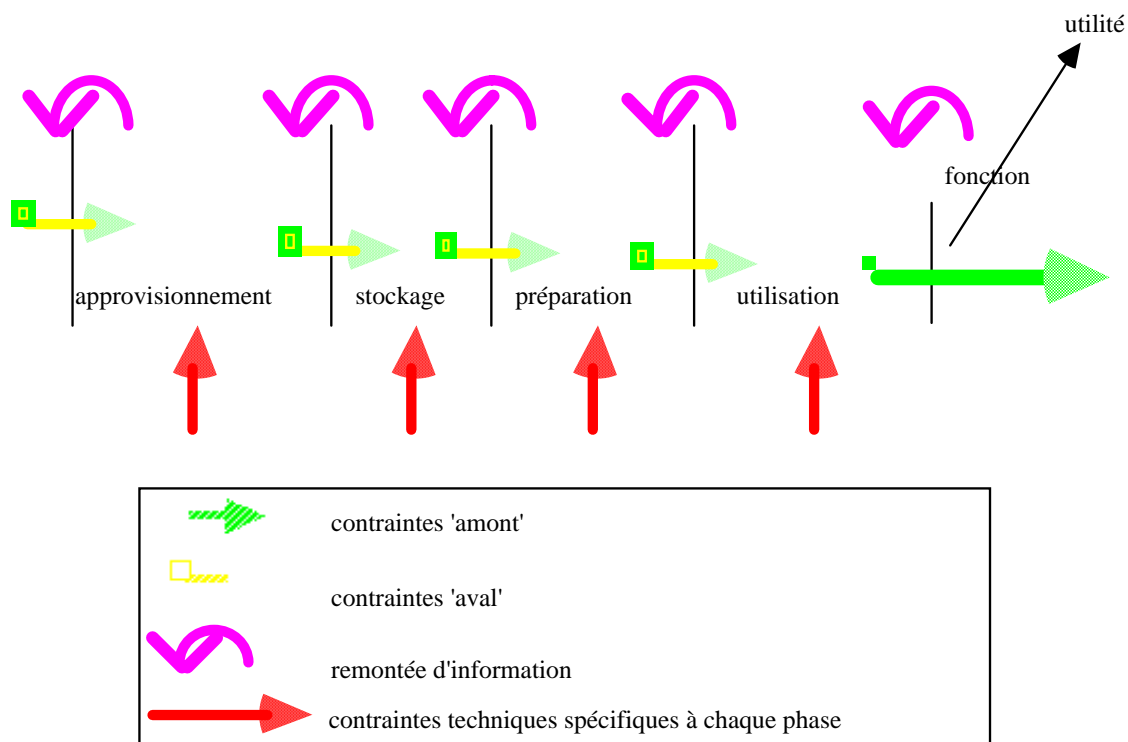
Stockage : Je conserve les produits que je me suis procurés en vue d'une préparation future.

Approvisionnement : Je me procure sur le marché les produits que je compte manger.

Ces quatre phases s'enchaînent. Le résultat de chacune est utilisé comme input dans la suivante. Chaque phase est soumise à des contraintes et il se produit entre les phases des "remontées" d'information en sens inverse du mouvement des produits. La remontée d'information d'une phase X sur la précédente est en fait la représentation que l'agent se fait de la phase X. Elle constitue le but de

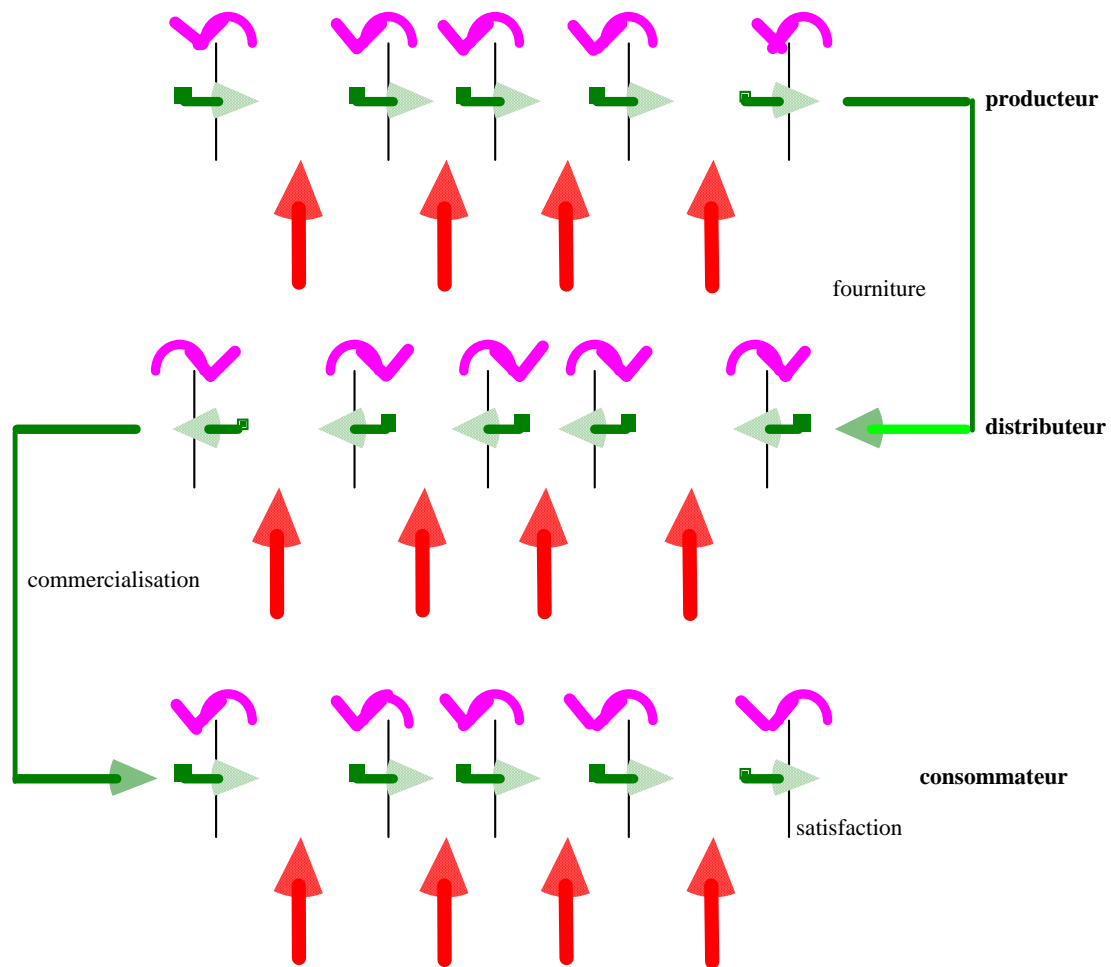
la phase, comme la phase d'utilisation constitue le but du processus. Chaque phase va donc consister en scripts téléologiques, orientés vers la production d'un résultat approprié à la phase suivante.

Schéma d'un processus de transformation



De même que les phases s'organisent en processus, les processus des différents acteurs économiques s'organisent à leur tour pour former une chaîne de production/consommation. Chaque agent s'approvisionne avec le produit du processus de l'agent qui le précède dans la chaîne : c'est cette chaîne que nous appellerons chaîne de transformation économique (CTE).

La chaîne de transformation économique alimentaire



Chaque phase est soumise à des contraintes spécifiques de trois types : technique, amont et aval.

Les contraintes techniques sont liées à la réalisation de la phase elle-même. Par exemple, le stockage est soumis à des contraintes de place, d'équipement, de possibilités financières, de gestion de stocks... Ces contraintes sont de natures diverses : matérielle ou immatérielle, spécifique à une phase du processus ou portant sur son ensemble. Le consommateur, dans sa fonction de production domestique, est soumis à des contraintes de même type que le producteur puisqu'il réalise, à une échelle artisanale, des produits de même nature.

Les contraintes matérielles sont évidentes ; elles englobent notamment les lois physiques ou économiques. Les contraintes immatérielles tiennent aux formes d'organisation qui sous-tendent les fonctions de production et de consommation. On désignera sous ce nom, par exemple, les modes de circulation d'information, les contraintes légales et réglementaires, celles qui découlent de "l'usage" et des habitudes.

Chaque phase a ses exigences en opérateurs spécifiques : par exemple, le stockage sous froid négatif nécessite un appareil frigorifique. Par ailleurs, il existe des contraintes portant sur l'ensemble du processus. Elles n'ont pas une nature essentiellement différente des contraintes spécifiques, mais

portent sur plusieurs phases du processus. Le temps, le capital, le travail sont des contraintes de ce type. Elles peuvent, en particulier, être allouées par l'agent à une phase plutôt qu'à une autre¹⁶¹. Il n'est donc pas possible d'étudier séparément leur influence sur chaque phase. Les contraintes immatérielles qui s'appliquent à l'agent sont souvent des contraintes portant sur l'ensemble du processus.

Les contraintes "amont" et "aval" de chaque phase sont des contraintes de cohérence du processus.

Les contraintes "amont" sont évidentes : les produits nécessaires à chaque phase sont issus de la précédente. Donc, le produit utilisé dans chaque phase doit être choisi parmi ceux qui sont disponibles. Il comporte un éventail de caractéristiques limité, résultat des contraintes de tous les processus situés en amont. Les contraintes amont sont des contraintes logiques.

Les contraintes "aval" sont le symétrique des contraintes "amont". Il faut que le résultat de la phase soit utilisable par la suivante : c'est l'idée de "pouvoir à la demande". Les contraintes "aval" sont le résultat des contraintes de toutes les phases en aval, elles sont téléologiques.

Elles posent le problème crucial de la remontée d'information sur l'usage du produit dans les phases suivantes. Cette remontée se fait depuis toutes les phases en aval, mais principalement de la phase immédiatement consécutive. La primauté de la phase consécutive s'explique par des raisons pratiques (la contiguïté donne une plus grande prégnance) et théoriques (il y a, entre la phase considérée et les finalités lointaines, d'autres phases qui permettent d'adapter les caractéristiques du produit en augmentant les degrés de liberté, ou en termes plus imagés, on obtient plus de 'mou' grâce aux phases intermédiaires).

Cette première présentation succincte de la chaîne alimentaire amène une première constatation, triviale mais qui mérite d'être soulignée. La décomposition du processus en actions séparées exécutées par des agents différents en différents lieux de l'espace et du temps implique qu'une certaine coordination est indispensable pour qu'elle débouche avec succès sur son objectif final : la prise alimentaire par le consommateur. Disons tout de suite que ce sont les représentations sociales qui jouent le rôle du "master plan" auquel se réfèrent les différents acteurs. La coordination décentralisée est possible par le partage, chez chacun des acteurs, d'une représentation du processus. Cette représentation couvre au moins le champ d'action de l'acteur, et les interfaces qu'il a avec ceux qui coopèrent avec lui.

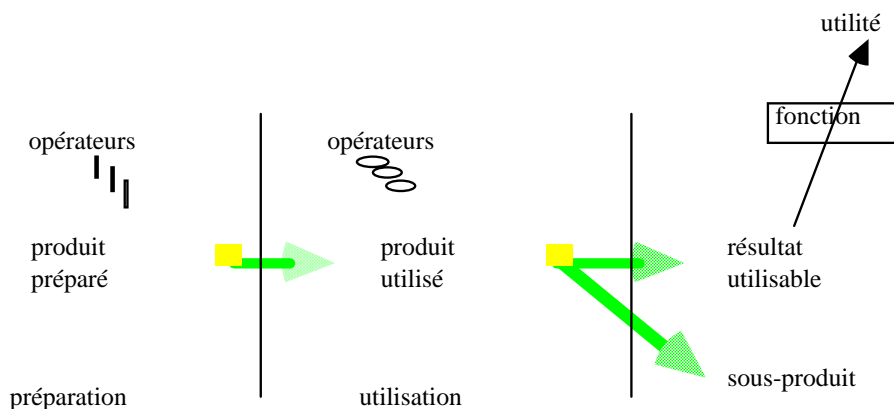
La phase d'utilisation de chaque acteur est tendue vers un but. Ce but est la réalisation d'un état représentationnel. Comme cet état final est en général mesurable par une série de paramètres, les économistes prétendent que l'on peut mesurer le degré auquel cet état est réalisé par une fonction (fonction d'utilité) de ces paramètres. Par exemple, le but pourrait être : chercher à bien dîner dans un cadre agréable. Les arguments de la fonction seraient alors, par exemple, la qualité des aliments,

¹⁶¹ En d'autres termes, il s'agit d'un jeu à somme fixe.

la qualité du cadre, etc. Notons que la phase d'utilisation est *tendue vers* un but; elle n'est pas *déterminée par* les produits utilisés.

Précisons la nature de la fonction d'utilité par un "agrandissement" de la dernière phase du schéma du processus présenté précédemment.

La phase d'utilisation dans un processus



L'utilisation produit à la fois, comme on le voit, de l'utilité pour l'agent et un sous-produit. Cette utilité est déterminée par la fonction tandis que le sous-produit est le résultat matériel de la phase d'utilisation. Si l'agent considéré est le consommateur, l'utilisation (des aliments préparés) est le repas et l'utilité produite est physique (nutrition), psychologique (saveur et agrément) et sociale (rite, convivialité éventuelle...). Les sous-produits sont essentiellement des déchets, non utilisés car le consommateur est en bout de chaîne. L'utilisation consiste donc à transformer les aliments en nutriments, en repas et en déchets. La "fonction" considère les nutriments et le repas comme énergie et plaisir, que l'on peut mesurer en "utilité".

De même, dans le cas où l'agent considéré est le producteur, l'utilisation des objets produits est la fourniture de marchandises à l'opérateur suivant (distributeur). L'utilité est économique (marge brute, entretien de la relation commerciale...) et le sous-produit est la marchandise fournie au distributeur. L'utilisation consiste alors à transformer les objets produits en marge brute et en fournitures vendues au distributeur. La "fonction" considère cette marge brute comme bénéfice financier et économique, que l'on peut mesurer en "utilité". Le produit, output de la phase de production, devient la marchandise, input de la phase de vente. Cette distinction semble n'être que terminologique, puisque l'objet matériel est identique, mais elle est importante. La compatibilité entre ce produit et la marchandise est précisément l'objet des contraintes "aval" de la phase de production et des contraintes "amont" de la phase de vente. C'est là toute la différence entre le plat préparé surgelé qui sort emballé du tunnel de réfrigération et la gamme "Cuisine Légère" de Findus vendue au distributeur. D'ailleurs, à l'intérieur même d'une firme (comme dans un ménage) la division du travail fait que, effectivement, l'output d'une phase est considéré comme un input par les opérateurs de la phase suivante.

Que cherche l'agent économique dans l'utilisation ? Cela est relativement clair pour les agents intermédiaires : il s'agit d'obtenir un résultat utilisable qui leur permette de continuer leur activité dans de bonnes conditions, tout en fournissant à l'opérateur suivant un sous-produit acceptable ("bonnes" matières premières, marchandises compétitives ou utiles, etc.).

Par contre, pour le consommateur, la chose est beaucoup moins évidente, car ses "contraintes aval" et la nature de sa fonction d'utilité sont moins bien définies. Les consommateurs sont mûs par des "désirs", des "ambitions", des "besoins". Ces entités assez floues sont difficilement accessibles au raisonnement économique. Situation très embarrassante car, comme on l'a vu, le consommateur est en bout de chaîne et ses aspirations vont (en principe) conditionner le fonctionnement de tout le système.

La question (complexe) du besoin n'est pas tranchée dans la théorie économique. Très générale, la définition de Laborit nous semble apte à l'explicitier, notamment de manière dynamique. Laborit définit en effet le besoin d'un système comme la quantité de matière et d'énergie (nous ajouterons : et d'information) nécessaire à son fonctionnement. Adaptée à l'agent économique, cette définition devient : *le besoin d'un agent est constitué de l'ensemble des produits, des informations et des relations nécessaires à son fonctionnement dans son environnement*. Cette définition en apparence banale peut en réalité s'avérer féconde.

Ainsi, intéressons-nous au consommateur. Fonctionner, pour un individu, c'est jouer son rôle et assumer son statut¹⁶². Par exemple, un cadre supérieur aura autant "besoin" de nourriture que d'une belle voiture ou d'une épouse élégante, si ces "possessions" correspondent à la représentation du cadre supérieur dans sa société. De fait, au niveau individuel, la solution du problème peut paraître quasiment impossible compte tenu du nombre de variables et de la complexité de leur interaction. Imaginons-nous un "sauvage" mis dans la peau d'un cadre supérieur, et qui devrait atteindre à cet état, simplement en étant confronté au marché. Quel que soit son niveau d'efficacité et d'intelligence, il rencontrerait des difficultés pratiquement insurmontables : c'est que les comportements nécessaires sont guidés par des représentations, des connaissances, dont le calcul économique ne représente qu'une infime partie, marginale. La théorie micro-économique, qui tente de modéliser les différentes variables et de prédire les comportements en faisant l'hypothèse d'une maximisation rationnelle de l'utilité sous contrainte de ressources, a jusqu'à présent échoué dans ses tentatives, et l'on peut considérer sans exagérer que les modèles économétriques qu'elle utilise, bien qu'ils restent en théorie manifestement trop frustes et irréalistes, mobilisent des capacités de calcul rationnel qui dépassent probablement celles de l'individu moyen.

¹⁶² D'après J. Stoetzel (1963), le statut représente l'ensemble des attitudes et comportements auxquels chaque individu peut légitimement s'attendre de la part des autres, en fonction de sa position sociale ; tandis que le rôle est l'ensemble des comportements auxquels les autres individus peuvent légitimement s'attendre de sa part. Pour une revue critique, voir par exemple J. Maisonneuve (1973), ou Rocheblave-Spenlé (1962).

Il semble bien que cette modélisation ne cherche pas du bon côté, puisque pratiquement les individus résolvent leur problème par l'utilisation de représentations sociales. Celles-ci, qui résultent de la transmission d'une très large expérimentation collective, qui peuvent jouer le rôle de modèles de référence, que le sujet individuel *sait* devoir utiliser dans sa position particulière, et qu'il adapte éventuellement à la marge en fonction de ses propres particularités. Le comportement résulte d'habitudes, de variations par rapport à un modèle plus ou moins préexistant, déjà disponible dans la culture du sujet. Il n'y a pas de *tabula rasa* possible dans l'explication des comportements.

Vu du sujet individuel, la représentation est donc le principe organisateur. Elle constitue un pôle fixe autour duquel le sujet peut structurer ses habitudes, tout en étant assuré que celles-ci seront compatibles avec le fonctionnement social général. Les représentations sociales fonctionnent alors comme autant de conventions implicites, de structures de références¹⁶³ mises en place par la société, et permettent une certaine stabilité. Leur caractère de représentations sociales assure le sujet de leur viabilité comme modèles de référence : elles ont une *validité* sociale.

Nous n'avons étudié jusqu'ici que les représentations de la partie finale du processus alimentaire ("manger"). Les phases d'approvisionnement, de stockage et de préparation ont également des représentations. L'ensemble du processus a probablement des noyaux de base constants correspondant à la séquence approvisionner-stocker-préparer-ingérer, que l'on pourrait appeler la logique du processus alimentaire, en tant qu'elle est orientée vers la manducation finale.

Cette logique permet d'abord de satisfaire les besoins alimentaires de l'homme en utilisant les moyens disponibles. Si les processus alimentaires des paysans du Moyen-Âge français diffèrent des processus actuels, c'est parce que les conditions de production et l'organisation sociale ont changé, mais la logique reste similaire dans sa finalité. Il serait cependant abusif de dire qu'elle reste identique. La consommation alimentaire, le "besoin" alimentaire, sont insérés dans un réseau mouvant et instable d'autres "besoins" et d'autres consommations qui imposent leurs propres contraintes de cohérence au niveau du comportement global du sujet. Le "besoin" change avec les époques et les situations. La logique alimentaire donc, ne peut rester identique d'un observateur à l'autre, ni, a fortiori, d'une époque à l'autre. Comme tout paradigme représentatif, elle sera sujette à des variations adaptatives.

En résumé, la logique de consommation n'est pas inhérente à l'individu, elle ne peut non plus se déduire du produit isolé, mais résulte de l'interaction entre toutes les parties du système. Cependant, par le fait même qu'elle exprime un arbitrage cohérent entre des facteurs nombreux, elle possède une

¹⁶³ On pourrait parler d'investissements de forme au sens d'Eymard-Duvernay et Thévenot (1983). Ceux-ci, cherchant à définir l'investissement comme la mise en place d'une structure faite pour durer, y incluent les aspects normatifs et organisationnels sous le nom d'"investissements de forme".

certaine stabilité¹⁶⁴. C'est précisément cette stabilité, résultat paradoxal de la complexité, qui permet l'insertion des produits ou des objets nouveaux (au sens large) dans le système économique. Les processus se modifient un peu, les logiques un peu également, mais moins encore : on ne "repart pas à zéro" à chaque fois. Dans la consommation, la logique est l'élément le plus permanent, c'en est aussi la clé de voûte.

L'existence de la logique de consommation n'est pas un simple postulat théorique. L'application de notre méthode d'analyse à la consommation alimentaire des Français a permis de dégager certaines propriétés formelles des logiques, et en particulier sa dimension "degré d'organisation"¹⁶⁵.

Pour nous résumer, le simple bon sens nous amène à postuler que les acteurs disposent d'une certaine représentation de leurs objectifs, et des moyens de les atteindre. Ils mettent en oeuvre des stratégies comportementales correspondant à ces objectifs ; ces stratégies comportementales, qui concrétisent un arbitrage entre des contraintes multiples, sont relativement stables, par simple mesure d'économie. Nous allons chercher à repérer ces grandes stratégies à partir de l'observation des comportements, puis nous les comparerons aux représentations.

X.1.2. Une méthode de segmentation des processus de consommation.

La population française est constituée à la date de l'enquête de 21,5 millions de ménages (ensemble des personnes habitant dans un même logement¹⁶⁶), qui représentent au total 55 millions d'individus. Le ménage constitue l'unité de consommation la plus pertinente pour comprendre le comportement alimentaire à domicile, parce que ses membres partagent les mêmes ressources (budget, équipement, logement...) et qu'en général, ils mangent ensemble. Le choix du ménage comme unité d'observation est pertinent pour les comportements, car le ménage se comporte comme une unité économique autonome¹⁶⁷. Nous allons approcher ces comportements en interrogeant la ménagère (le

¹⁶⁴ Un objet dont l'état dépend d'un grand nombre de paramètres d'une manière unilatérale peut se monter très instable, comme ceux modélisés par certains attracteurs étranges. Mais la logique ne dépend pas d'une manière unilatérale des conditions de l'environnement : elle est organisatrice, elle vise précisément à introduire un ordre dans les conditions extérieures en fonction de buts relativement stables, et en compatibilité avec le maintien de sa structure propre. Elle modèle donc les objets qui l'influencent. Ainsi les comportements de production ou les comportements sociaux n'ont pas une évolution aléatoire. Leur évolution est contrainte par les nécessités de cohérence des logiques qui les créent et les lient : les dérives ne peuvent être, par construction, que progressives ; et même les ruptures apparemment brutales (catastrophes) contiennent dans leurs causes mêmes la dynamique qui permettra leur intégration au système global. C'est toute la différence entre un système organisé et un système non organisé.

¹⁶⁵ S. Lahlou, J. P. Betbèze, J. Maffre. Innovation et Consommation : le cas du surgelé. Crédoc, 1986. (cf. Tome III Partie A. Les processus de consommation des ménages, pp. 66-83).

¹⁶⁶ Ce chiffre a été obtenu à l'époque au Crédoc par projection à partir des recensements de population nationaux de l'INSEE. Il y aurait selon une autre source, en 1987 (enquête emploi INSEE, 1987) 20,7 millions de ménages ordinaires ("familles", hors collectivités religieuses, militaires etc.), et au total 22,1 millions de ménages.

¹⁶⁷ Ce choix pose des problèmes au niveau représentationnel car nous n'interrogeons, pour des raisons bien compréhensibles de limitation technique, que la "ménagère" (qui peut d'ailleurs être un homme). C'est donc les représentations de cette dernière qui seront comparées aux comportements. Cette limitation gênante reste quand même

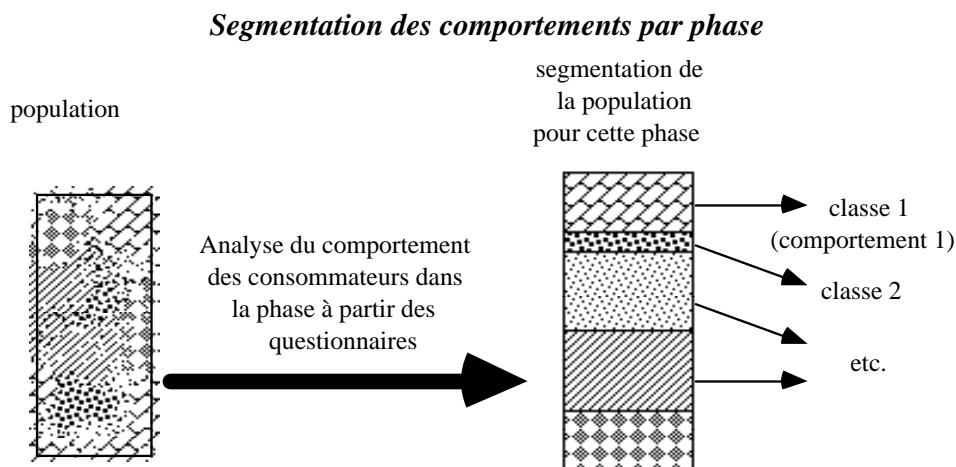
"gatekeeper" de Lewin déjà cité) qui est censée contrôler, ou du moins bien connaître ce qui se passe dans son ménage.

Notre méthode d'analyse est fondée sur la modélisation par "processus de consommation". Elle consiste à observer et analyser pas à pas le comportement alimentaire des ménages (approvisionnement, stockage, préparation des repas, repas). Notre classification permet de distinguer les grands types de comportements alimentaires des ménages français, ou "processus de consommation", et les populations correspondantes ("segments-consommateurs").

L'analyse du comportement alimentaire repose sur le modèle des processus de consommation en 4 phases qui a été décrit ci-dessus. Nous ne considérerons dans l'analyse que des comportements, sans chercher à connaître de qui ils viennent (pas de variables socio-démographiques). Ceci nous assure que nous obtenons bien une classification des *comportements de ménages* et non pas des ménages.

Les comportements alimentaires sont connus par une enquête représentative effectuée durant l'été 1988. Le questionnaire et les statistiques à plat correspondantes sont fournis en annexe 10.

Pour déterminer les différents types de processus nous analysons d'abord séparément chacune des phases qui le constituent et, dans chaque phase, nous allons établir une typologie de la population suivant son comportement spécifique dans la phase.



On obtient ainsi des classifications pour chacune des phases ; par exemple, nous verrons qu'il existe cinq types de stratégies de stockage dominantes dans la population.

Une fois la segmentation obtenue pour chacune des phases, nous opérons une segmentation des individus selon leur comportement dans la totalité du processus, c'est-à-dire l'ensemble des quatre phases. Pour obtenir la segmentation globale, on procède de la même manière que pour les phases,

acceptable, puisque les comportements du ménage sont également ceux de la ménagère, jusqu'à un certain point. Nous ne pouvons cependant exclure que les comportements du ménage soient aussi influencés par les représentations des autres membres du ménage, et c'est d'ailleurs souvent le cas. Mais c'est un problème général : un acteur n'est jamais totalement libre de ses propres comportements ; nous sommes par conséquent dans des conditions réelles, et l'exercice n'en aura que plus d'intérêt.

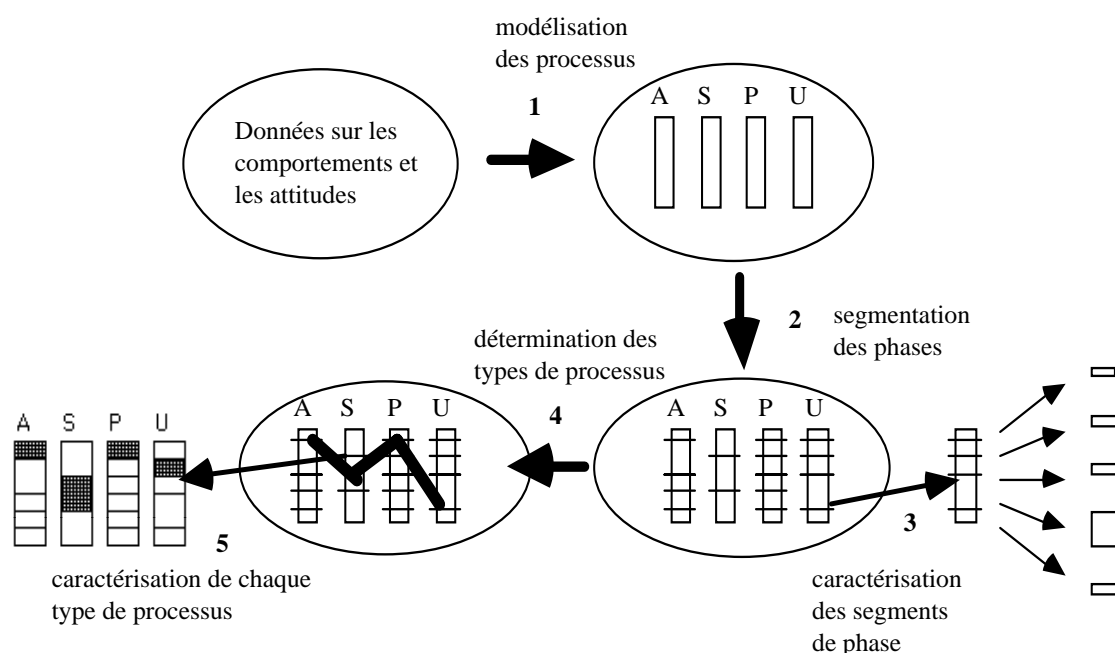
mais en analysant cette fois, non plus des variables de comportement détaillées (par exemple la fréquence d'achat des surgelés en supermarché), mais les variables globales de position dans les différentes phases (le type de stratégie d'approvisionnement, de préparation...). C'est-à-dire que chaque individu est d'abord classé dans chaque phase, puis il est classé dans le processus global en fonction de sa position dans les différentes phases. Cette méthode "en cascade" assure une meilleure robustesse statistique.

Le schéma qui suit résume la démarche de notre analyse. A partir d'une observation par enquête des comportements et des représentations (ovale), nous avons distingué (flèche 1) quatre phases composant ce processus : A (approvisionnement), S (stockage), P (préparation), U (utilisation/repas). Ces phases sont schématisées par les quatre rectangles.

Chacune de ces phases a été analysée pour déterminer les différents types rencontrés dans chaque phase (ex : stockage court, moyen ou long). C'est l'opération représentée par la flèche 2 .

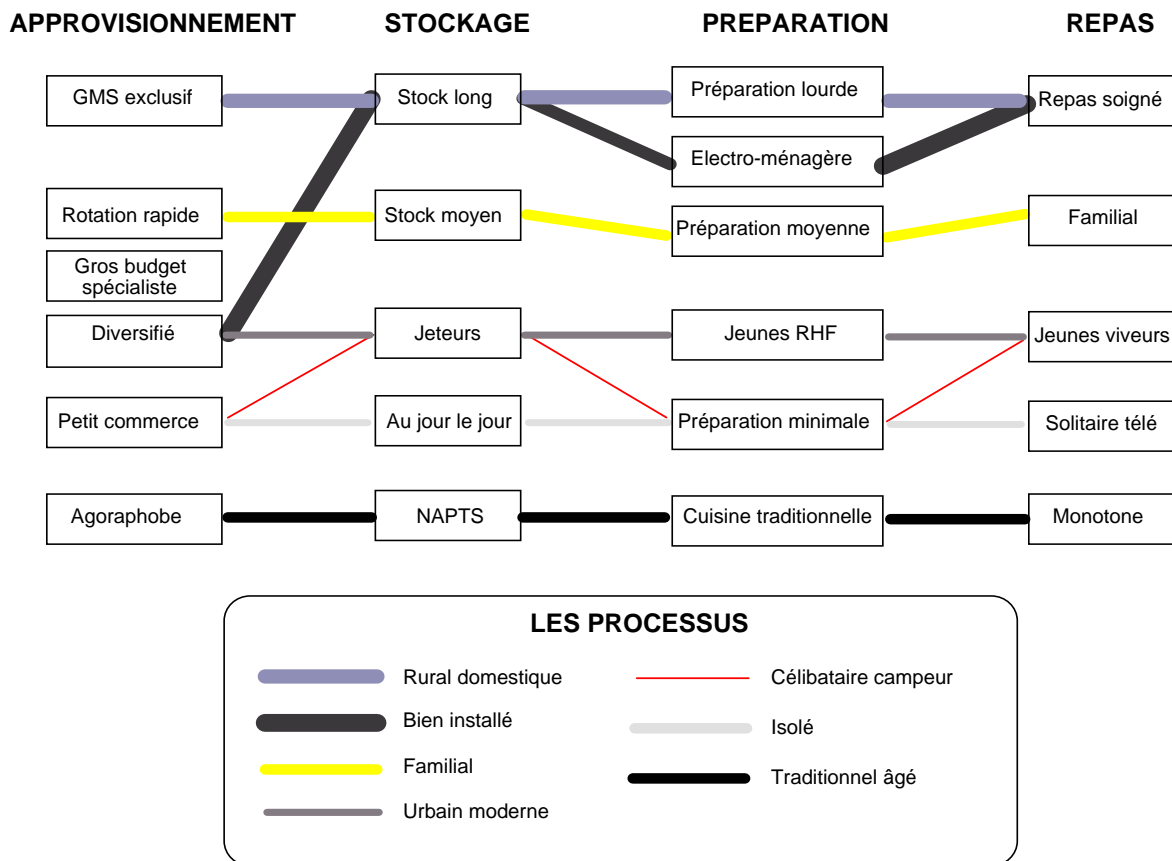
Puis, à partir de ces types de phase, on a déterminé sept processus typiques qui correspondent chacun à l'articulation préférentielle de certains types de phase. La ligne brisée représente un type de processus ; cette ligne traverse, dans chaque phase, une classe caractéristique de ce processus. La détermination des types de processus, représentée par la flèche donne les résultats qui sont présentés ici. La flèche 5 figure la caractérisation d'un type de processus par la description de ses types de phases caractéristiques.

Schéma général d'analyse statistique des comportements alimentaires



Le schéma ovale 4 correspond à la description graphique des processus par les phases. Donnons déjà un aperçu du résultat pour fixer les idées, avant de détailler chacun des processus.

Les processus de consommation



N.B. GMS :Grandes et Moyennes Surfaces
 NAPTS : N'achète pas de Produits Transformés Stockables.
 RHF : Restauration Hors Foyer

Un millier de variables environ ont été utilisées pour étudier ces phases et leur enchaînement sur notre échantillon représentatif de consommateurs français. Des méthodes d'analyse multivariée permettent, à partir de ces variables, de déterminer des groupes de consommateurs qui ont le même type de comportement, et de les caractériser.

Le lecteur peu intéressé par la technique peut sauter les paragraphes en italiques.

En termes techniques, la méthode repose sur l'analyse multivariée (analyse des correspondances multiples, 'ACM') et sur la classification automatique (classification ascendante hiérarchique, 'CAH'). Chaque analyse de phase se fait en deux temps : d'abord, l'analyse proprement dite (ACM), puis la segmentation (CAH).

X.1.2.1. L'analyse des données d'enquête

Un certain nombre de variables considérées comme pertinentes pour la réalisation de la phase (variables actives) sont traitées par analyse des correspondances multiples. Grossièrement, l'analyse consiste à considérer un espace multidimensionnel où les variables sont repérées par leurs coordonnées sur les individus (cette modalité a-t-elle été choisie ou non par tel individu ?). Par des

algorithmes sur lesquels on ne s'étendra pas ici, on détermine des axes factoriels qui sont interprétés¹⁶⁸ comme étant les "dimensions" de la phase ou, en d'autres termes, les grandes lignes suivant lesquelles elle peut être décrite. En étudiant la liaison de ces axes avec les variables actives et avec les autres variables de l'enquête (dites variables illustratives, car elles servent à expliquer les axes mais pas à les construire), on met en lumière les relations entre ces variables et le mécanisme de la phase.

Techniquement, nous avons utilisé une procédure drastique consistant à réduire progressivement le nombre de modalités actives de chaque classification pour éliminer les auto-corrélations et les corrélations mécaniques qui renforcent artificiellement les facteurs. La procédure s'est faite à la fois en enlevant à chaque tour l'une des variables trop corrélées (s'il y en avait), et en recodant plusieurs variables en une pour enlever les corrélations mécaniques sources d'artefacts. Par exemple, dans la phase de préparation, les modalités actives indicatrices du niveau d'équipement et de son utilisation sont passées de plusieurs dizaines à moins d'une dizaine. Les espaces obtenus sont sans doute moins spectaculaires, mais peuvent être considérés comme aussi "propres et honnêtes" que possible dans l'état d'avancement de la technique

La stabilité des espaces a en outre été testée indépendamment avec plusieurs méthodes qu'il serait fastidieux d'explicitier ici, et qui démontrent une solidité remarquable de la structure sous-jacente.

X.1.2.2. La segmentation en processus typiques

On a procédé ensuite à une segmentation par classification automatique (CAH) sur la base des résultats de l'analyse des correspondances. Les différents individus sont progressivement rassemblés en classes en regroupant les individus les plus proches. Deux individus sont d'autant plus proches qu'ils ont répondu aux questions de manière identique. La distance utilisée est calculée dans l'espace des variables actives, sur la base des axes de l'analyse des correspondances.

On obtient ainsi, successivement, un nombre décroissant de classes. A l'origine, chaque individu est seul dans sa classe, puis il est, au fur et à mesure, regroupé avec les individus proches jusqu'à ce qu'ils soient tous, de proche en proche, rassemblés en une seule classe. On peut "couper" ce processus de façon à obtenir un nombre donné de classes. Pratiquement, on utilise des méthodes statistiques (analyse de la variance intra et interclasses, perte de variance à chaque niveau d'agrégation) pour savoir à quel niveau il est optimal de former les groupes, de telle façon que les classes obtenues soient à la fois homogènes et bien distinctes les unes des autres. Une fois cette

¹⁶⁸ L'analyse multivariée est un exercice délicat où le doigté, la personnalité, l'honnêteté intellectuelle du chercheur ont une influence considérable. L'analyse se double d'une *interprétation*, avec toute la subjectivité que cela implique. Ludovic Lebart a bien décrit les difficultés inhérentes à ce type d'analyse où la nature des structures du matériau (induites ou constatées) est ambiguë, et où la subjectivité du chercheur est un outil à double tranchant (cf. Ludovic Lebart, 7 ans de perceptions, CREDOC, 1986). Le lecteur intéressé par cette technique peut se reporter par exemple à Lebart, Morineau et Fénelon (1979).

segmentation obtenue, un second traitement informatique permet d'optimiser la classe sur la base de critères statistiques par la méthode dite des "nuées dynamiques" (afin de diminuer le facteur de distorsion de la classe, et d'obtenir les groupes les plus homogènes possibles sur la base du centre de gravité réel).

Les classifications ont été faites indépendamment avec plusieurs algorithmes de classification différents pour vérifier leur stabilité et leur robustesse à des variations marginales sur les ensembles d'individus ou de variables. On a en particulier comparé les méthodes de classification ascendante hiérarchique (RECIP du logiciel SPAD) et la méthode des centres mobiles, avec des bases de 64 à 512 noyaux (obtenues par tris croisés ou cubiques sur trois segmentations en 8 classes sur germes aléatoires), avec et sans lissage postérieur par nuées dynamiques.

De plus, les dimensions utilisées pour la distance dans les espaces factoriels de base ont été explorées pour déterminer la limite du "bruit" (variance parasite). Cette analyse nous a en général, amené à fixer la limite du bruit aux dimensions interprétables (premiers facteurs). La cohérence statistique a été doublée d'une exploration de la cohérence explicative par une analyse systématique des nuages factoriels en représentation spatiale dynamique sur des projections en (3 + 2) dimensions (axes et variables explicatives) à l'aide d'un logiciel de représentation en trois dimensions (Mac Spin), en plus des analyses plus classiques à l'aide des graphiques factoriels, des aides numériques à l'interprétation et des procédures de tamis.

Les conclusions que l'on peut tirer de ces vérifications sont que les classes sont stables, et d'une robustesse exceptionnelle. Les classes "petits ménages" (et surtout les ISOLES, qui sont très typiques) sont plus tranchées que les "familiales" (FAMILIAL, RURAL DOMESTIQUE, BIEN INSTALLEES). Le découpage de ces dernières peut varier légèrement, en raison d'une certaine mixité ; de même, il existe une frontière commune entre URBAIN MODERNE et BIEN INSTALLEE.

Les résultats de l'enquête sur les comportements alimentaires de 1988 confirment ceux de l'enquête expérimentale que nous avons faite en 1987 (Lahlou et al. 1987), sur un matériel beaucoup plus fruste. Malgré un changement dans le libellé des questions, les ensembles de variables actives, et les méthodes de classification, on retrouve des facteurs et des classes analogues.

Une fois que les classes sont déterminées, chacune est considérée comme une population dont on s'efforce de déterminer les caractéristiques. Nous avons utilisé pour cela, en plus des méthodes traditionnelles de tris croisés et de profils, une procédure informatique, le "tamis", qui sélectionne automatiquement, parmi toutes les questions de l'enquête, les modalités qui différencient significativement la classe du reste de l'échantillon. On se servira de cette méthode pour décrire les classes dans ce qu'elles ont de plus typique. La description des classes donnée dans le texte est succincte, une description fine est donnée en annexe 13.

Une dernière remarque : les classifications sont obtenues exclusivement à partir de variables comportementales. Aucun élément socio-démographique n'a été utilisé comme variable active. Pourtant, les noms de classes font apparaître des descriptifs socio-démographiques. C'est une entorse au bon usage statistique. Nous avons cependant préféré utiliser une caractérisation qui permette une compréhension immédiate et intuitive relativement proche (un petit test de champ sémantique a été effectué), et qui est d'ailleurs justifiée par la très forte qualité explicative du socio-démographique dans les classes. Les premières réactions de nos commanditaires industriels aux noms de classes licites (fondés sur les variables actives) nous ont incité à adopter, par exemple, "célibataire campeur" au lieu de "minimal court".

X.2. Description des différents types de consommateurs

L'analyse nous a amené à distinguer **sept grands groupes de consommateurs** correspondant chacun à un processus particulier.

Pourquoi 7 et pas 8 ? Les individus se répartissent graduellement dans le champ des possibles, et la limite des classes est forcément floue : les classes sont constituées de noyaux durs, avec une petite proportion d'individus moins typiques. Les comportements des individus sont tous différents, et les classer en groupes revient toujours à perdre de l'information pour gagner de la clarté. On aurait pu couper en 300 classes comme en 2 classes. Il se trouve que la coupure en 7 classes est, suivant les critères mathématiques de perte de variance interclasse, optimale sur les données traitées. Comme le lecteur averti pourra le constater en examinant les annexes statistiques de Lahlou (1989a), plus complètes que celles présentées ici, qui fournissent le détail de toutes les analyses, les classifications obtenues sont remarquablement stables et discriminantes¹⁶⁹.

Les descriptions qui suivent constituent les fiches-résumés. Elles sont volontairement succinctes. La description détaillée des classes, sous forme de "tamis" (description par les modalités caractéristiques) et de tris croisés sont consultables en annexe de Lahlou (1989a), et un extrait en est donné en annexe 13. La procédure du "tamis" est basée sur les caractéristiques de la loi hypergéométrique. Elle permet de trouver quelles sont les variables qui discriminent au mieux les classes.

Le résultat le plus intéressant est que cette classification faite sur les comportements s'avère très discriminante en termes socio-démographiques : un type de comportement correspond, de fait, à une population relativement homogène en termes de conditions de vie.

¹⁶⁹ Cette solidité n'a rien d'artéfactuel : la méthodologie draconienne qui a été appliquée a éliminé la quasi-totalité des corrélations mécaniques et des effets de masse. Le fait le plus remarquable est la forte valeur explicative des caractéristiques socio-démographiques traduisant des contraintes, dans une classification qui ne les a pas utilisées comme variables actives. Les variables les plus explicatives des comportements alimentaires restent la forme du ménage, la position dans le cycle de vie, les contraintes matérielles.

Guide de lecture :

Nous décrivons dans ce qui suit les éléments les plus caractéristiques des classes : leur prototype. Lorsque nous écrivons que les "célibataires campeurs" sont des célibataires locataires, cela ne signifie pas que tous les ménages de cette classe ont ces caractéristiques, mais que les éléments de la classe ont significativement plus souvent ces caractéristiques que la population générale, à un seuil de significativité supérieur à 0.001, c'est à dire que ces différences ont moins d'une chance sur 1000 d'être dues au hasard.

Ainsi, les "célibataires campeurs" sont 72% à être effectivement célibataires (à comparer à 15% dans la population générale), et 75% à être locataires (47% dans la population générale). Pour simplifier la lecture, quand on donnera le chiffre correspondant à un processus, on mettra entre parenthèses le chiffre de la population générale. Par exemple : les célibataires campeurs sont à 72% (15%) célibataires¹⁷⁰. Nous renvoyons le lecteur aux annexes pour le détail des chiffres.

X.2.1. Célibataire campeur (6,7% des ménages)

Ils représentent 7% des ménages, soit 1,42 millions de ménages et 1,8 millions de personnes¹⁷¹.

Les célibataires campeurs



** qui sont-ils ?*

Des célibataires urbains, assez parisiens, jeunes (âge moyen : 38 ans, médiane 28,5 ans), plutôt sans religion, d'un bon niveau d'études, travaillant dans le tertiaire, avec des revenus plutôt faibles mais

¹⁷⁰ Cette méthode a l'avantage de donner les ordres de grandeur, mais il faut garder à l'esprit que le contraste est encore plus fort si l'on compare un processus aux autres (et non à la moyenne, qui le contient). Ainsi, les célibataires campeurs sont à 72% célibataires, tandis que les autres (non- "célibataires campeurs") sont célibataires à 10,6% seulement, puisqu'un tiers des célibataires est dans la classe "célibataire campeur".

¹⁷¹ Ce dessin, comme les suivants représentant les processus, est dû à J. F. Biard, et extrait de Lahlou (1993e).

qui doivent être rapportés au fait qu'il s'agit de personnes seules. Ils sont locataires d'un studio ou d'appartement avec une petite cuisine (quand ils en ont) très mal équipée, et possèdent peu d'animaux domestiques. Ils lisent des quotidiens et des hebdomadaires d'information, des journaux sportifs. Pour eux, le sucre évoque le café, et le beurre les tartines et les sandwiches. Ils fument, boivent beaucoup d'alcool, et ne font pas de régime.

** leur comportement*

Il s'approvisionnent au jour le jour en supérette ou chez l'épicier, n'ont pas de stock alimentaire et jettent beaucoup de produits périmés. Ils consacrent assez peu de temps aux courses (1 h 40 mn). Ils n'ont pas d'équipement de stockage en froid négatif. Leur budget est important compte tenu du peu qu'ils mangent effectivement : 1228 F, (médiane 950 F par tête) pour les repas à domicile et 760 F en repas extérieurs (cela concerne 58 % d'entre eux).

Ils ne font jamais de pâtisserie.

La préparation d'un dîner ordinaire est très courte, elle dure 17 mn en semaine, et 26 mn le week-end. Ils ne préparent pas leurs repas, en sautent fréquemment, ou font des repas froids ou à plat unique, mais ne mangent pas dans la cuisine.

Ils déjeunent et dînent dehors (très souvent chez des proches), ont souvent des invités. Ils n'ont pas d'heure fixe, mais dînent (très) tard. L'important pour eux est que ça aille vite (22 mn contre 30 mn pour les autres processus) : le repas, quand ils sont seuls, est purement utilitaire et ils s'intéressent surtout au contenu de l'assiette. Ce sont des grignoteurs.

** que mangent-ils ?*

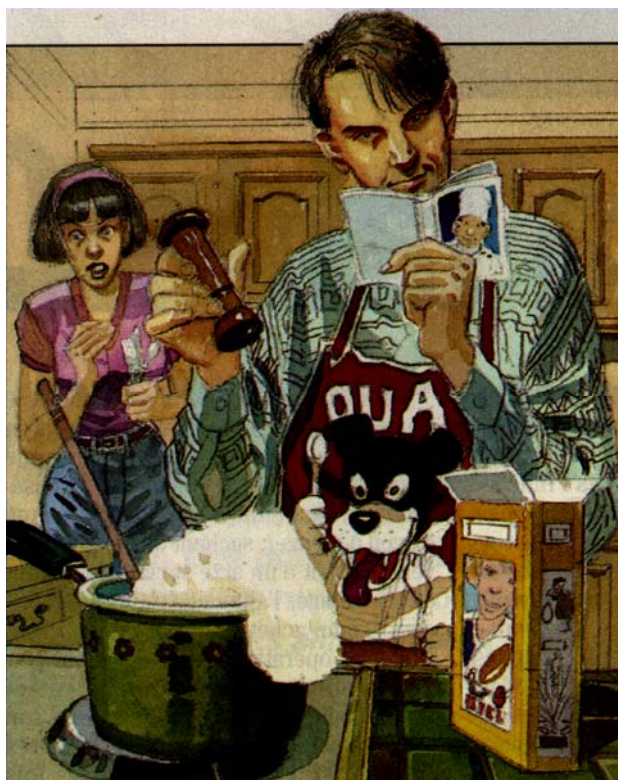
Ils ne mangent pas, ou peu, de pommes de terre fraîches en vrac, et de viande fraîche à la coupe. Ils mangent un peu "n'importe quoi" du moment que c'est facile à préparer.

Ils sont sur-consommateurs de plats cuisinés sous toutes leurs formes, de pains préemballés, de potage en brique, de 4ème gamme, de gin, de plats allégés, de café moulu normal, de purée en flocons, de pains spéciaux, de vodka, de thé, de chips, de cocktails, de vinaigrette toute prête, de légumes cuisinés surgelés, de sucre roux. Ils mangent souvent des pâtes.

X.2.2. Urbain moderne (10,3%)

Ils représentent 10% des ménages, soit 2,17 millions de ménages et 4,57 millions de personnes.

Les urbains modernes



** qui sont-ils ?*

Des couples jeunes, citadins et plus typiquement parisiens, où les deux sont actifs, vivant plutôt en concubinage, sans enfant, sans religion, d'un haut niveau d'étude. Ils sont locataires d'un appartement dans un immeuble ancien, avec une cuisine petite mais pas trop mal équipée en petit ménage.

Les revenus par tête sont moyens à élevés. Le chef de famille (âge moyen 36 ans, âge médian 33,5 ans) est plutôt cadre du tertiaire. Ils ont peu d'animaux domestiques, et quand ils en ont, ce sont plutôt des poissons ou des chats. Ils sont sportifs, mais boivent et fument beaucoup.

Ils lisent beaucoup, en particulier des quotidiens d'information, des magazines de mode ou de cinéma, Télérama.

Pour eux, le sucre évoque plutôt les sucreries et bonbons. Ils sont assez préoccupés de diététique, mais ne suivent pas beaucoup de régimes.

** leur comportement*

Ils font les courses au jour le jour (durée par semaine : 1 h 55 mn), dans de nombreux types de points de vente, avec une forte prédominance du supermarché. Ils sont assez sujets aux achats

d'impulsion. Leur budget alimentaire s'élève à 1690 F par mois (médiane 820 F par tête), et pour 66 % d'entre eux, leur budget en restauration extérieure est important : 375 F, avec une variance importante.

Leur stock, court, est mal géré et ils jettent des produits de toute sorte, en particulier des produits frais préemballés. Les produits surgelés sont consommés dans les trois jours. D'ailleurs, ils sont sous-équipés en froid négatif.

C'est dans cette classe que les tâches ménagères sont les plus partagées entre conjoints. La préparation est courte (23 mn pour un dîner en semaine, et 41 mn le week-end).

Ils mangent peu chez eux à midi en semaine, et le soir, sautent souvent des repas, mais surtout sortent au restaurant ou chez des amis. Ils reçoivent beaucoup. Ils n'ont pas d'heure fixe pour manger, prennent des repas à plat unique et des repas-plateau 2 à 3 fois par semaine, ne mangent pas dans la cuisine. Ils font de temps en temps des repas soignés, et rarement de la pâtisserie, mais prennent souvent l'apéritif, et grignotent beaucoup à la maison et au bureau.

Ils accordent une importance particulière à la conversation lors des repas.

** que mangent-ils ?*

Ce sont des adeptes des produits-service et de grignotage.

Les produits sur-consommés sont : le pain sous emballage, les potages en bricks, le gin, les salades en sachet, les plats cuisinés surgelés, frais ou réfrigérés, allégés ou non, le café moulu normal, les fromages préemballés, la purée en flocons, les entrées préparées, les potages en boîte, la vodka, le thé, le lait frais, les chips, les cocktails, les vinaigrettes toutes prêtes, les légumes cuisinés surgelés, les pains spéciaux, le whisky, les cacahuètes, les sauces en tube ou en bocal, le lait concentré en tube.

Ils consomment moins de vin ordinaire, de pommes de terre, de produits bruts frais en vrac ou au poids.

X.2.3. Rural domestique (13,6%)

Ils représentent 14% des ménages, soit 2,85 millions de ménages.

Les ruraux domestiques



** qui sont-ils ?*

Des familles nombreuses, rurales, catholiques, propriétaires, résidant en habitat individuel avec un jardin potager et une grande cuisine bien équipée, avec un congélateur indépendant. Le chef de famille, d'âge mûr (âge moyen 46 ans, âge médian 44,5 ans), est typiquement agriculteur ou ouvrier, et son niveau de diplôme est faible. Les revenus sont moyens-faibles. Ils possèdent des animaux domestiques, en général des gros chiens et des chats.

** leur comportement*

Ils font les courses une fois par semaine dans une grande surface, et utilisent la livraison à domicile. Ce sont eux qui passent le moins de temps à faire les courses (1 h 35 mn par semaine¹⁷²), et leur budget alimentaire est faible, compte tenu de la taille du ménage (645 F par tête et par mois) : une partie des produits qu'ils consomment n'est pas achetée mais produite à la maison, les produits achetés sont des basiques peu coûteux.

¹⁷² Les chiffres donnés ici concernant la durée des courses, la durée de préparation d'un dîner ordinaire en semaine, la durée de préparation d'un dîner ordinaire le week-end, la durée d'un repas ordinaire, sont les médianes calculées à partir des histogrammes.

Ils stockent longtemps, mais achètent peu de produits transformés. C'est sans doute parce qu'ils ont recours à l'auto-production : préparation de conserves et congélation à domicile.

C'est la ménagère qui fait la cuisine, et le temps de préparation est long : 44 mn pour un dîner ordinaire, 55 mn pour un dîner du week-end. Elle fait fréquemment de la pâtisserie, des plats dont la préparation demande plus d'une heure, et des repas soignés au moins une fois par semaine.

Les repas (soir et en général midi) sont pris à domicile toute la semaine. 41,5% d'entre eux prennent des repas hors domicile (budget alimentaire par tête hors-domicile¹⁷³ : 168 F). Les repas du soir sont généralement pris dans la cuisine ; les convives mangent en même temps, et le même menu. Si le contenu de l'assiette est important, le fait de se retrouver ensemble compte aussi beaucoup.

Ils reçoivent des invités assez fréquemment. On prend l'apéritif quand il y a des invités (en général, une fois par semaine).

** que mangent-ils ?*

Les produits qu'ils achètent plus que la moyenne sont essentiellement des basiques : le vin ordinaire, la pâte à tartiner au chocolat, le fromage fondu, les gâteaux secs simples, la crème fraîche, les biscuits salés, les liqueurs, le chocolat à pâtisser, les glaces, les cacahuètes et la viande surgelée.

Ils sont sous-consommateurs de sucre roux, et d'autres produits "haut de gamme".

¹⁷³ Valeur médiane pour les personnes ayant effectivement un budget alimentaire hors domicile, calculée à partir des histogrammes.

X.2.4. Familial (21,8%)

Ils représentent 22% des ménages, soit 4,57 millions de ménages et 13,7 millions de personnes.

Les familiaux



** qui sont-ils ?*

Ce sont des couples mariés avec enfants, de classe moyenne ou populaire, dont la femme est souvent inactive et lit plutôt "Modes et Travaux" et "Télé 7 Jours". Ils ont des animaux domestiques. Leurs revenus sont moyens. Ils sont plutôt locataires, souvent en HLM, et leur cuisine est plutôt petite et moyennement équipée.

Le chef de famille, plutôt diplômé de l'enseignement technique, est âgé en moyenne de 47,5 ans (médiane 45,5 ans).

On pourrait dire que cette classe est ce qui reste de la famille de "Français moyens" du temps de la consommation de masse.

** leur comportement*

Ils s'approvisionnent au moins deux ou trois fois par semaine, à la fois dans les grandes surfaces (avec une prédilection pour les supermarchés) et chez les commerçants spécialisés chez qui ils dépensent un budget conséquent ; ils consacrent un temps important aux courses alimentaires (près de 2 h 45 mn par semaine). Leur budget alimentaire mensuel est de 2650 F (médiane 815 F par personne).

Le stockage est moyen, entre 2 jours et une semaine.

La préparation, moyennement longue, dure 30 mn en semaine et plus de 50 mn le week-end. Elle utilise des produits bruts ou semi-transformés, et des appareils électroménagers, mais sans excès.

Ces ménages sautent rarement des repas, font des repas soignés et de la pâtisserie une ou deux fois par semaine, et assez souvent des repas dont la préparation demande plus d'une heure.

Le dîner a lieu relativement tôt, à table, souvent dans la salle à manger ; le dîner est décontracté, convivial. Tous les convives mangent en même temps le même menu. Ils reçoivent des invités deux ou trois fois par mois. Le budget dépensé en restauration hors foyer est peu élevé (163 F) et concerne 45,9 % d'entre eux. Les enfants font un goûter, et grignotent, et les adultes grignotent aussi.

La ménagère accorde une importance particulière à la fraîcheur des produits.

** que mangent-ils ?*

Leur alimentation est très marquée par les goûts des enfants.

Ils sont sur-consommateurs de beurre, de fromage, de sucre blanc, de sauces en tube ou en bocal, de pain frais, de pâté à la coupe, de chocolat et de bonbons, de biscuits salés, de yaourts aromatisés, de crème fraîche, de rochers au chocolat, de crèmes dessert fraîches, de fruits en conserve, de glaces, de gâteaux de riz en boîte, de desserts instantanés, de pommes de terre fraîches, de lait longue conservation, de pâte à tartiner au chocolat, de jus de fruits, de pâtisserie fraîche, et de crèmes dessert en boîte.

X.2.5. Bien installé (20,9%)

Ils représentent 21% des ménages, soit 4,39 millions de ménages et 14,84 millions d'individus.

Les bien installés



** qui sont-ils ?*

Des couples mariés, aisés, avec enfants plutôt jeunes, possédant des animaux domestiques, habitant en maison individuelle, plutôt en banlieue, propriétaires ou en accession. Le chef de famille (âge médian 41,5 ans), cadre moyen ou cadre supérieur, est marié avec une femme active. Les revenus élevés se trouvent dans cette classe. Ces ménages sont sur-équipés en appareils électroménagers (depuis le magnétoscope et le lave-vaisselle jusqu'à la saucière électrique). Leurs lectures les plus typiques sont les magazines féminins et Le Figaro/Figaro-Madame.

Il s'agit un peu d'un nouveau modèle bourgeois des années 1980, même si certains des ménages qui l'adoptent vivent en fait au-dessus de leurs moyens.

** leur comportement*

Ils ont une stratégie d'approvisionnement diversifiée et efficace, avec des courses relativement fréquentes, des achats aussi bien chez les spécialistes et en particulier les freezer-centers que dans les GMS, et un budget important (2610 F par mois, médiane 683 F par tête). Ils font beaucoup d'achats

d'impulsion. Ce budget peut être considéré comme efficace compte tenu de la quantité de produits de luxe ou transformés que consomment ces ménages. C'est principalement leur stratégie d'approvisionnement sélective (choix des points de vente ayant le meilleur rapport qualité/prix pour chaque type de produits) qui leur permet de bien gérer leur budget. Ils consacrent 2 h 20 mn pour faire les courses.

Ils ne mangent pas toujours chez eux à midi, sortent de temps en temps le soir (64% prennent des repas hors du domicile), leur budget mensuel en repas extérieur est moyennement élevé.

Le stockage est long et rationnel : les produits sont conservés proportionnellement à leur durée de conservation. Ces ménages consomment beaucoup de produits surgelés, qu'ils conservent assez longtemps (2 à 3 semaines). Ils jettent des produits, en particulier des produits "nouveau frais", mais peu fréquemment.

La préparation, moyennement longue (36 mn pour un dîner en semaine et 57 mn pour un dîner le week-end), fait appel à une vaste panoplie d'appareils ménagers, dont la ménagère se sert fréquemment. Les repas sont rarement à plat unique, ou sans plat chaud, et plutôt soignés. Certaines ménagères de cette classe ont des préparations assez courtes. Les repas du week-end ont tendance à être gastronomiques, avec de la pâtisserie maison. Il y a assez fréquemment des invités, ou des invitations chez des proches.

L'apéritif est une pratique répandue. Les enfants font un goûter, et les adultes de temps en temps. Toute la famille grignote, à la maison et à l'extérieur. Le repas, plutôt long, est pris en famille, tout le monde mange en même temps et le même menu. La convivialité est un élément important du dîner.

** que mangent-ils ?*

Ils mangent bien. Ils sont sur-consommateurs de la plupart des produits transformés ou festifs : soft-drinks, vins de qualité, cognac, ketchup, whisky, glaces, champagne, tous types de surgelés, céréales, chocolats, produits allégés, soupes en sachet, fromages, 4ème gamme, gâteaux en kit, vodka, infusions, jus de fruits, thé, lait longue conservation, margarine de cuisson, poisson frais, aliments diététiques.

X.2.6. Traditionnel âgé (16,0%)

Ils représentent 16% des ménages, soit 3,36 millions de ménages et 7,25 millions de personnes.

Les traditionnels âgés



** qui sont-ils ?*

Ce sont des couples ou des personnes seules, âgés, catholiques, vivant plutôt en habitat individuel, plutôt dans de petites agglomérations, souvent avec un jardin potager, et une cuisine de taille moyenne, mais mal équipée.

Le chef de ménage, âgé (59 ans en moyenne, médiane 62,5 ans) est en général retraité, très peu diplômé, et son épouse est inactive. Ils lisent les journaux régionaux, ne fument pas, ne font pas de sport, boivent peu d'alcool. Les revenus sont faibles ou très faibles.

** leur comportement*

L'approvisionnement, peu fréquent, se fait en GMS ou par livraison à domicile. Ils passent 1 h 45 mn par semaine à faire les courses. Leur budget alimentaire moyen est de 1760 F (médiane 975F par tête).

Le stockage est court ou inexistant : ces ménages n'achètent pas de produits transformés stockables. Mais ils ne jettent rien.

La préparation des repas, faite principalement à partir de produits bruts frais, est longue et ne fait pas appel aux robots ménagers. La préparation d'un dîner ordinaire dure 28 mn et 47 mn le week-end.

Le repas est pris à heure fixe, très tôt, tous les jours. Ces ménages ne sautent jamais de repas, ne font jamais de repas-plateau, et font rarement des repas soignés ou dont la préparation demande plus d'une heure. Ils grignotent peu.

Ils reçoivent peu, sortent rarement manger à l'extérieur (20,7 % seulement prennent des repas hors-domicile, et pour ceux-là le budget qui y est consacré est faible : 167 F) ou chez des amis, et regardent systématiquement la télévision en dînant, dans la cuisine. Ils s'intéressent plus au contenu de leur assiette qu'à l'ambiance ou au décorum.

** que mangent-ils ?*

Ils sont sous-consommateurs de tous les produits transformés, des produits festifs et des produits de grignotage.

Les produits dont ils sont significativement sur-consommateurs sont les mélanges café-chicorée, les biscottes, le jambon à la coupe, les pommes de terre fraîches en vrac.

X.2.7. Isolé (10,3%)

Ils représentent 10% des ménages, soit 2,17 million de ménages et 2,83 millions de personnes.

Les isolés



** qui sont-ils ?*

Solitaires, pauvres, âgés (âge moyen : 66 ans, médiane 67,5 ans), retraités, sans diplôme, et de santé fragile, ils sont nombreux à suivre un régime pour des raisons médicales. Ils ont des cuisines minuscules et aucun équipement électroménager. Le beurre évoque pour eux la cuisine, et le sucre les boissons chaudes. Ils lisent des quotidiens régionaux, les journaux télé et un peu la presse du coeur.

** leur comportement*

Ils font les courses presque tous les jours chez les petits commerçants proches (durée hebdomadaire : 1 h 45 mn), chez qui ils achètent presque uniquement des produits frais, non transformés, et de basse gamme.

Leur budget alimentaire mensuel est de 1190 f (médiane 950F par tête), et ils ne sont que 16 % à avoir un budget en restauration hors foyer (470 F / mois). Ils sont très peu sensibles à l'achat d'impulsion.

Ils ne stockent pas, parce qu'ils s'approvisionnent au jour le jour en produits non stockables, et qu'ils ne disposent pas de congélateur. Ils ne jettent jamais de produits.

Ils mangent presque tous les jours des repas à plat unique, ne font presque jamais de repas-plateau, de repas soignés, de pâtisserie ou de repas dont la préparation demande plus d'une heure. La préparation du repas est courte (entre 20 et 25 mn aussi bien en semaine que le week-end).

Ils mangent chez eux tous les jours à midi et le soir, à heure fixe, dans la cuisine, devant la télévision, sans jamais sauter de repas, sortir ni recevoir. Ils ne prennent jamais l'apéritif et grignotent peu.

C'est le contenu de l'assiette et ce qui passe à la télé qui compte dans le dîner. Les repas du week-end sont identiques à ceux de la semaine et durent moins de 20 mn (contre 30 mn pour les autres processus).

** que mangent-ils ?*

Ils mangent peu, et presque pas de produits transformés, modernes, festifs. Ils sont sous-consommateurs de tous les produits qui ne sont pas des produits de base. Leur régime est surtout caractérisé par sa monotonie : pain frais, pâtes, riz, pommes de terre et légumes frais en vrac, viande à la coupe, fruits frais constituent l'essentiel de leur alimentation. Par rapport à la population générale, ils consomment un peu plus d'infusions, de mélanges café-chicorée, de café décaféiné, et, pour une partie d'entre eux, de pâtisserie.

X.2.8. Tableau d'ensemble des processus

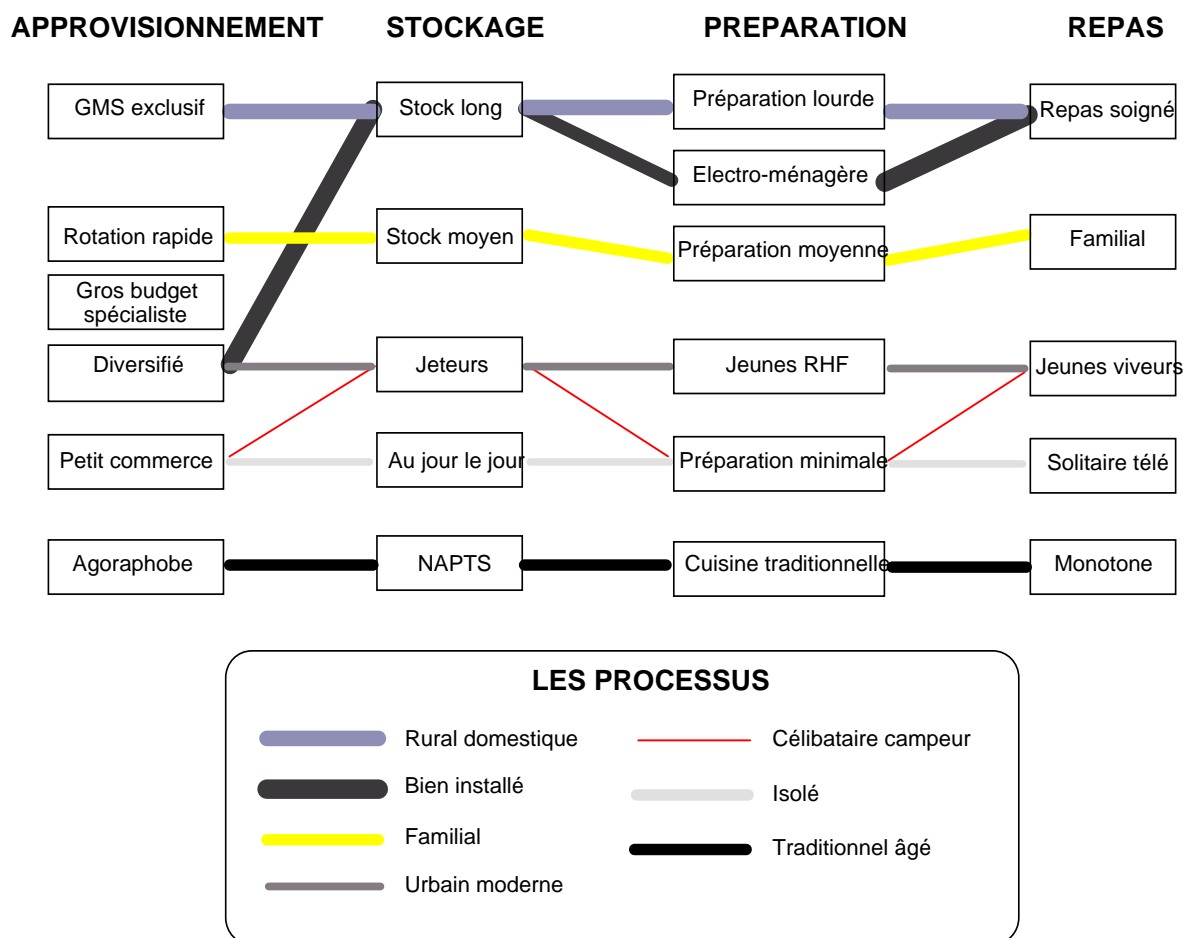
Le graphique qui suit, déjà présenté, résume les grandes caractéristiques des processus de consommation et permet de les comparer entre eux rapidement. Chaque processus est représenté par une ligne brisée, qui passe, dans chacune des phases, par le type le plus caractéristique adopté par les ménages du processus considéré¹⁷⁴.

Ainsi, par exemple, le processus "isolé", représenté par l'avant dernière ligne (en gris clair), est caractérisé par :

- un approvisionnement "petit commerce" (achat quasi-journalier chez les petits commerçants spécialisés, l'épicerie ou la supérette),
- un stockage "au jour le jour" (pas de stock),
- une préparation "minimale" (très courte, sans réalisation de plats soignés, avec fréquemment des repas à plat unique),
- une phase d'utilisation "solitaire télé" (repas triste, pris tôt, à heure fixe, devant la télévision, sans composante conviviale).

¹⁷⁴ Les descriptions des types caractéristiques dans les classes sont fournis en annexe 13.

Les processus de consommation dans leurs différentes phases



N.B. GMS :Grandes et Moyennes Surfaces
 NAPTS : N'achète pas de Produits Transformés Stockables.
 RHF : Restauration Hors Foyer

X.2.9. Analyse globale

On a vu que les comportements ne sont pas aléatoirement répartis sur la population. Bien au contraire, chaque processus correspond à une population de ménage assez typée sur le plan socio-démographique.

Les processus peuvent d'abord être séparés en deux grands types : familiaux et non familiaux. Les premiers concernent les ménages à plusieurs personnes, avec enfants (*rural domestique, bien installé, familial*), et les seconds les ménages plus petits, composés de couples sans enfants (*traditionnel âgé, urbain moderne*) ou de personnes seules (*célibataire campeur, isolé*). Les premiers sont en général mieux organisés dans leur comportement alimentaire, pour la simple raison que, ayant à gérer une logistique lourde et un flux important de produits alimentaires, ils ont été, par la force des choses, amenés à rationaliser leur processus alimentaire. En ce sens, les processus peuvent être considérés comme une adaptation écologique des comportements, qui optimise l'interaction du ménage avec son environnement compte tenu de ses besoins particuliers.

On voit ici, notamment en ce qui concerne l'approvisionnement, une stratégie de recherche optimale ("optimal foraging") qui correspond à une maximisation du rapport avantages/coût compte tenu des contraintes de l'individu. Prenons une illustration non humaine de ce mécanisme de sélection des stratégies comportementales. Elnor et Hugues (1978, cités par Rozin et Schulkin, 1990, voir Gaulin, 1979, pour d'autres exemples) ont confronté des crabes de terre (*Carcinus maenus*) à des choix d'approvisionnement en leur proposant des moules de taille différente. Les grosses moules renferment plus d'énergie sous forme de nutriments, mais elles sont plus difficiles à ouvrir et demandent donc une dépense d'énergie plus importante. Le calcul de la dimension optimale des moules en termes de coût/bénéfice énergétique prédit un optimum de taille qui est effectivement le choix que font les crabes. On pourrait considérer que les *célibataires campeurs*, qui ont besoin d'une petite quantité de nourriture hebdomadaire, préfèrent s'approvisionner dans les petits magasins de proximité, bien qu'ils soient plus chers, car aller dans des hypermarchés (souvent situés en dehors du centre ville où ils résident) est plus coûteux en efforts. Les ménages nombreux, dont les besoins énergétiques sont nettement plus importants, font un choix inverse, le coût de transaction unitaire devenant inférieur à l'économie réalisée sur un gros volume d'achats. En fait, la simple optimisation énergétique est une grossière simplification : la "monnaie" que cherchent à maximiser les individus semble plutôt être le plaisir, la satisfaction au sens large du terme, comme le montre par exemple Cabanac (1992) avec des expériences de laboratoires : des rats seront prêts à faire une grosse dépense énergétique supplémentaire pour obtenir des aliments qui leur plaisent, des humains sont prêts à payer plus cher des aliments qu'ils préfèrent.

Les **variations importantes d'âge entre les différentes classes nous amènent à re-situer les différents processus dans le cycle de vie.** Le *célibataire campeur* est plutôt une personne en début de cycle de vie, active, insérée dans un tissu social qui l'amène à manger souvent hors de son domicile. L'*urbain moderne* est en quelque sorte la version "en jeune couple" du célibataire campeur, une fois que celui-ci commence à se mettre en ménage. A l'arrivée des enfants, il se dirige, selon son milieu socio-géographique, vers l'un des trois processus familiaux (*rural domestique*, *familial*, ou *bien installé*). Après le départ des enfants, il adopte le processus *traditionnel âgé*, puis, à la mort du conjoint, le processus *isolé*.

Ceci est évidemment une caricature, qu'il convient de nuancer. D'une part, le cycle de vie ne se déroule pas toujours par le passage à la famille : nombreux sont ceux qui resteront seuls ou en couple sans enfants toute leur vie. C'est ainsi que la classe *célibataire campeur* est en moyenne légèrement plus âgée que celle des *urbains modernes*, en raison de la présence en son sein d'un certain nombre de célibataires "endurcis" d'âge mûr, ou encore que l'on constate la présence d'un certain nombre de jeunes chez les *isolés*. Il faut par ailleurs tenir compte de l'effet de génération : s'il est certain que les adultes actuels des processus familiaux se retrouveront dans 20 ans à l'état de ménage à deux ou une personne, il est loin d'être sûr qu'ils adopteront le processus *traditionnel âgé*

actuel. On peut penser que, de même que les *traditionnels âgés* d'aujourd'hui ont conservé leurs habitudes de milieu de cycle de vie (préparation traditionnelle, utilisant les produits frais, avec peu de recours aux robots ménagers), les futurs couples âgés conserveront l'habitude qu'ils ont actuellement d'utiliser des produits semi transformés et des robots ménagers, et que les *isolés* d'après-demain seront sans doute de gros consommateurs de produits transformés.

Les graphiques qui suivent (graphes factoriels de l'analyse des comportements alimentaires¹⁷⁵) situent les différents processus (dont la position est représentée par des *) dans le premier plan factoriel. Cet espace s'organise autour de deux dimensions principales.

Le premier axe (horizontal) est un axe de masse : il oppose les personnes seules (à droite du graphique) aux familles avec enfants. On a projeté en modalités illustratives les types de ménage (o) et les tailles de ménage (+). Notons que cette opposition entre personnes seules et familles, qui construit le premier axe, est donc le facteur explicatif le plus important des comportements alimentaires.

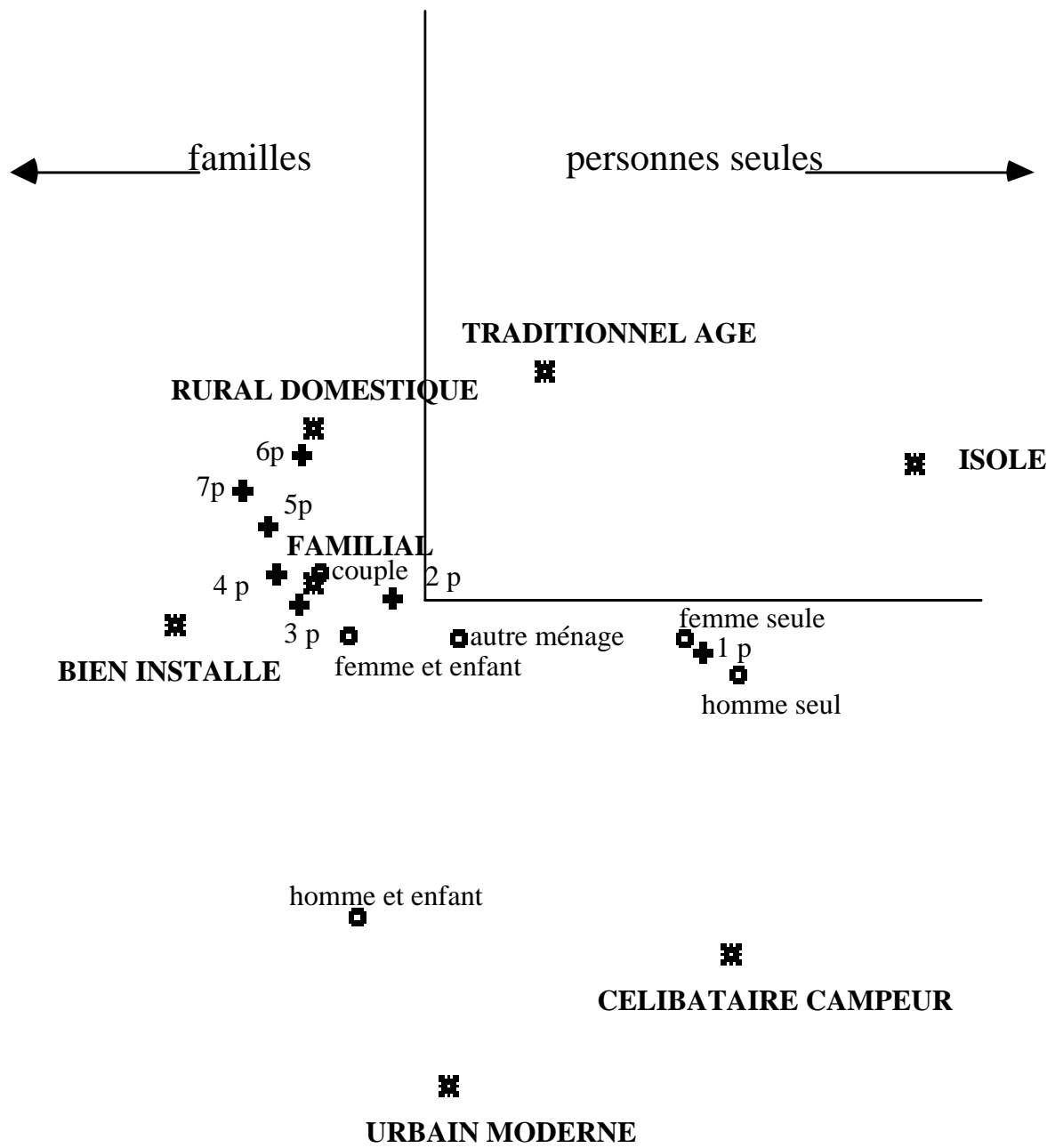
L'axe de modernisme (vertical) oppose des ménages plutôt jeunes, utilisant des produits transformés et modernes, aux ménages âgés et traditionnels qui consomment essentiellement des produits bruts frais et ne mangent jamais hors foyer.

Le deuxième axe oppose donc les modernes aux anciens. On voit clairement que les processus *urbain moderne* et *célibataire campeur* sont très modernistes, tandis que les *traditionnels âgés* et les *isolés* sont beaucoup plus traditionnels. Cet axe traduit donc plutôt un effet de génération.

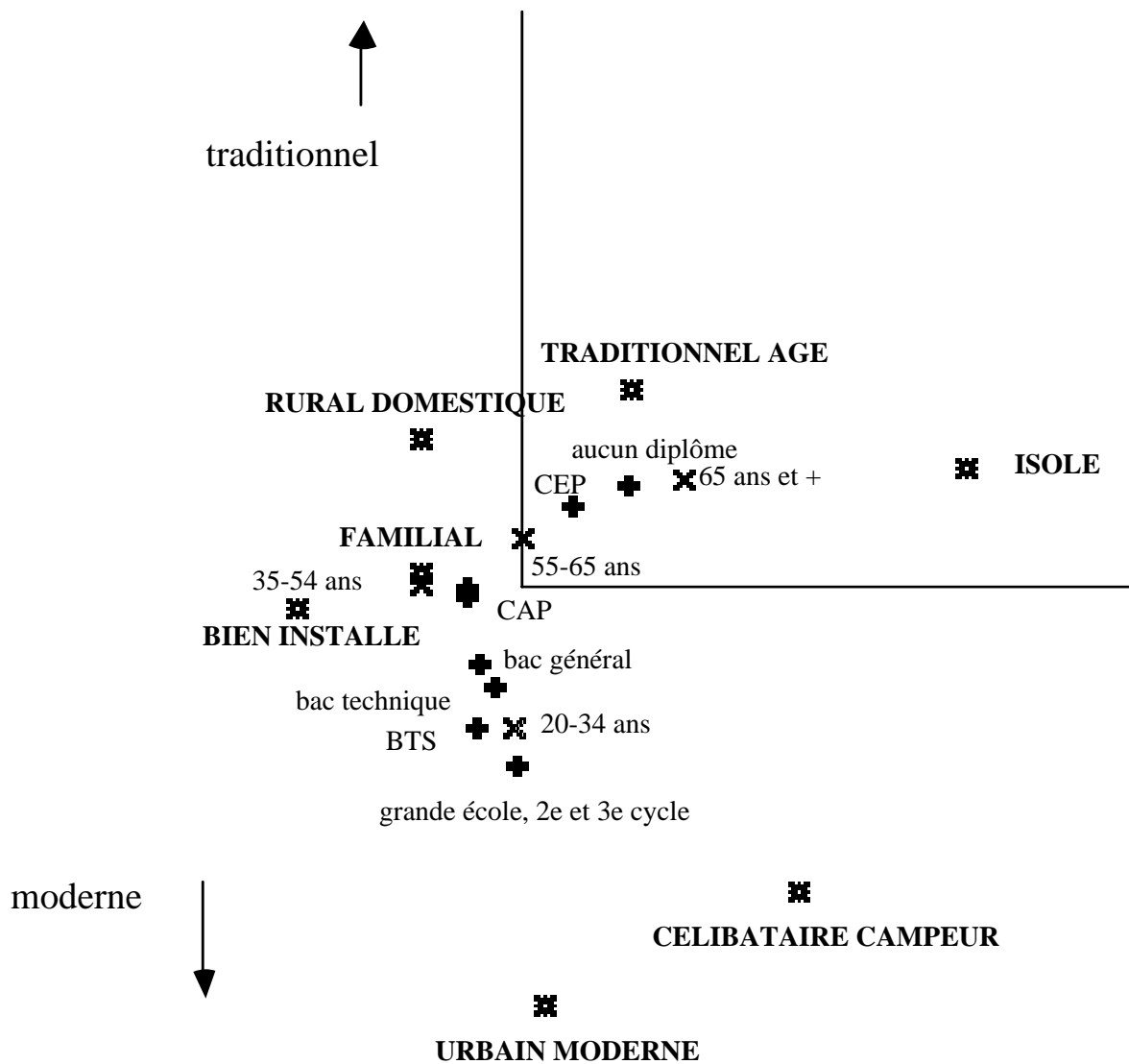
On a mis, en variables illustratives, les projections des modalités âge (x) et niveau de diplôme abrégés (+). Les traditionnels sont à la fois plus vieux et moins diplômés que les modernes, ce qui est un résultat classique en sociologie de la consommation et des opinions.

¹⁷⁵ Techniquement : analyse en composantes multiples sur les 4 phases, à partir de laquelle fut bâtie la classification globale en processus.

Représentation des processus (Axes 1 et 2) : Les types et les tailles de ménage



Représentation des processus (Axes 1 et 2) : l'âge et les niveaux de diplôme



La projection des variables illustratives sur ce même graphique montre les proximités caractéristiques des différents segments de consommateurs.

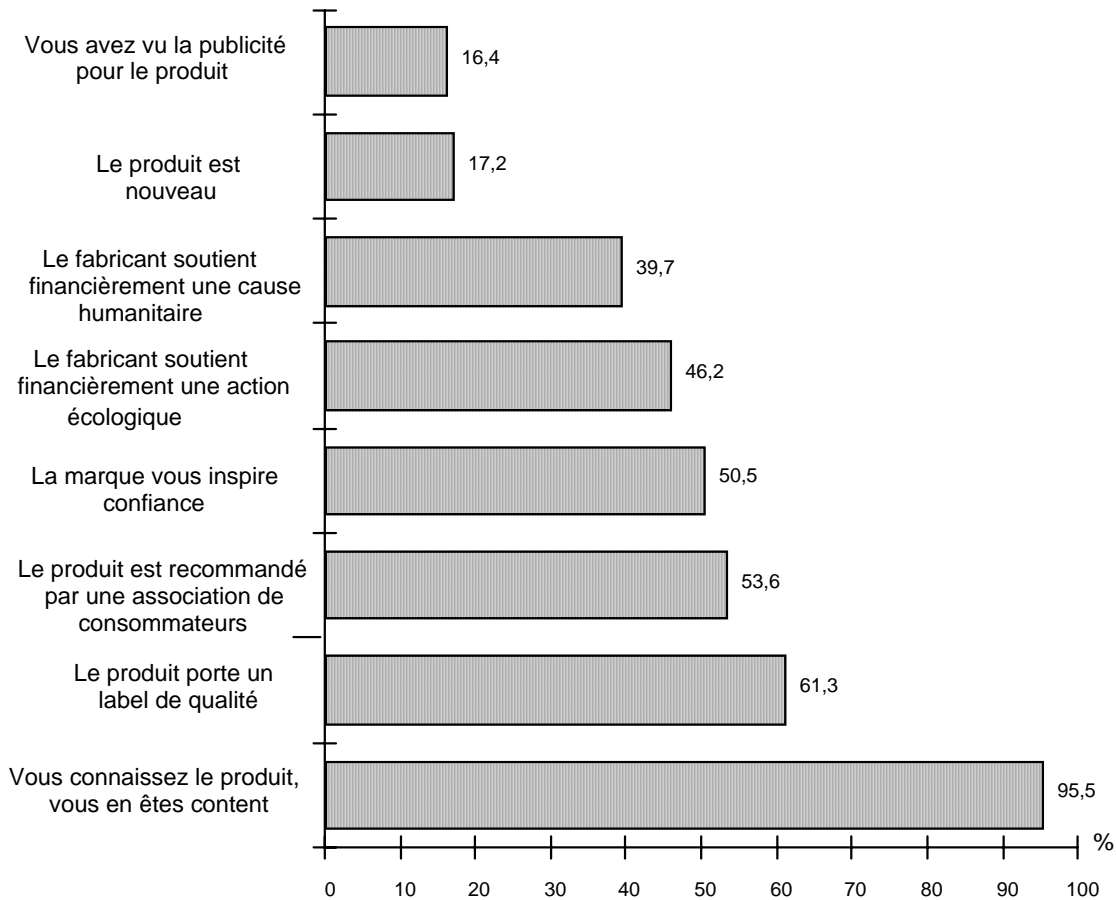
Cette analyse des comportements appelle quelques commentaires. Tout d'abord, on notera que cette classification, qui a été utilisée par de grands groupes agro-alimentaires qui avaient cofinancé la recherche, s'est avérée correspondre assez bien à la réalité. La diffusion assez large qui en a été faite par la suite dans la presse professionnelle et par divers consultants, et son succès dans la profession (où elle ont pendant plusieurs années été une référence) fait que l'on peut considérer qu'elle constitue une modélisation relativement fiable des comportements de la population française à l'époque de l'enquête. La comparaison avec d'autres analyses faites par des bureaux d'études ou les services de marketing (malheureusement non publiées, comme c'est l'usage pour ce type d'informations coûteuses et stratégiques) confirme cette validité, du moins dans la mesure où ces comparaisons sont

possibles. Notamment, cette classification a pu montrer un caractère prédictif des comportements de consommation de produits. En témoigne notamment la valeur élevée des tests d'interaction statistique avec les fréquences de consommation des 150 produits usuels dont nous avons relevé la fréquence de consommation. Cet effet n'est pas un artefact dans la mesure où la construction des classes ne fait intervenir que des comportements généraux (durée du repas, lieux d'achat, équipement de la cuisine etc.), sans référence à des produits particuliers.

Cette interaction est nettement plus forte que celle des croisements avec les variables détaillée, ou, plus encore, avec les variables d'attitude couramment utilisées. Ce dernier effet s'explique par le fait que le consommateur ne change pas marginalement sa stratégie globale dans son usage d'un produit particulier ou d'un produit nouveau.

Les habitudes sont guidées par une série de règles simples que le sujet utilise plus ou moins automatiquement après les avoir validées. Cette expérimentation est coûteuse, et souvent risquée : c'est une adaptation au milieu par tâtonnements et erreurs. Il est donc normal que le sujet y tienne, et les modifie difficilement. On en trouvera une vérification expérimentale dans le fait le principal critère de choix d'un produit alimentaire reste la familiarité que le sujet en a. C'est déjà vrai pour le jeune enfant pour les préférences alimentaires comme on l'a vu plus haut (Birch, 1979, 1980b, 1983 p. 3). C'est vrai pour les adultes, comme le montrent les réponses à la question suivante, posée en 1992 à un échantillon de 1000 personnes représentatives de la population française adulte (Lahlou, Collerie de Borely et Beaudouin, 1993).

"Pour chacune des raisons suivantes, dites moi si vous, personnellement, elles vous incitent à acheter un produit"



Source : Crédoc, enquête Consommation, Novembre 1992.

On peut interpréter cela en disant que les habitudes constituent un investissement de forme, au sens d'Eymard-Duvernay et Thévenot (1983). C'est ce que nous exposons plus haut lors de notre modélisation du processus comportemental. Dès lors, le changement ne peut être compris que par rapport à la situation existante, au capital cognitif et matériel de l'individu. Le comportement par rapport à un objet particulier ne peut être analysé correctement qu'en étant resitué dans un contexte d'organisation globale des ressources dont dispose l'individu (Lahlou, 1985). Si un produit particulier est compatible avec la stratégie générale, il pourra éventuellement être consommé, sinon non. Par exemple, le *célibataire campeur* et l'*urbain moderne* sont peu consommateurs de poisson frais, bien que le poisson jouisse chez eux d'une bonne image. Cela se comprend aisément puisque la préparation de ce produit demande un certain effort et une expertise culinaires, que l'on trouve rarement déployés dans ces groupes. Inversement, des ménages qui valorisent le frais (par exemple les *familiaux*) vont quand même utiliser les produits surgelés malgré leur image moins bonne, parce que c'est pratique. Les comportements sont donc souvent, localement, en contradiction avec les représentations. C'est parce que la représentation correspond à une solution plus générale, qui vise à une optimisation adaptative *globale* des comportements. Il en résulte des situations de dissonance

cognitive que les consommateurs résoudre localement, par exemple, en disant que le surgelé est "plus frais que la conserve", et donc, en quelque sorte, frais quand même.

La première conclusion à tirer de cette analyse est que les classifications basées sur les comportements généraux sont particulièrement prédictives des comportements fins de consommation de tel ou tel produit. Nous reviendrons sur ce point.

La seconde conclusion, particulièrement frappante, est le lien extrêmement fort entre comportements et variables socio-démographiques. Cette liaison n'est pas artefactuelle puisque aucune variable de ce type n'a été introduite dans la construction des classifications. On a classé ces comportements "en aveugle", sans utiliser aucune information sur *qui fait quoi*. Ceci peut s'interpréter en disant que les comportements sont sur déterminés par les conditions de vie, et notamment les contraintes liées à la position dans le cycle de vie, la situation familiale, le type d'habitat, le niveau culturel. Les variables les plus influentes sont la taille du ménage et l'âge, loin devant la profession ou le revenu.

XI. Comportements et représentations

Où l'on compare les comportements aux représentations. Il ressort d'abord que, si celles-ci sont bien en cohérence avec ceux-là, le lien ne semble que de deuxième ordre, ce qui explique les difficultés importantes rencontrées par le marketing dans la prévision des comportements à partir des représentations.

Où l'on explique que la représentation sociale est, par nature, relativement constante dans la population puisqu'elle sert de référent commun, et que par conséquent les différences individuelles sont forcément d'un ordre de grandeur inférieur aux grandes constantes qui constituent les noyaux de base.

Où l'on montre que la représentation individuelle se développe ("trophisme") dans les aspects où, précisément, elle est le plus actualisée. Ceux-ci sont donc des indices des comportements, au même titre qu'un bras plus musclé que l'autre caractérise le joueur de tennis.

Où l'on développe, dans une perspective darwinienne, une théorie des représentations sociales comme organes d'adaptation à l'environnement.

XI.

Dans cette section, nous examinerons d'abord les traits lexicaux les plus caractéristiques de chaque processus. Nous procéderons ensuite à une analyse globale de la représentation du *Bien_manger*, chez les sujets de l'enquête, que nous comparerons à leurs comportements.

Notre analyse explore donc les relations entre représentations et comportements à propos du manger, en cherchant à caractériser les représentations liées à chaque type de comportement, et, réciproquement, les types de comportement liés à chaque facette de représentation¹⁷⁶.

XI.1. Les traits lexicaux typiques des processus

On examine ici les traits lexicaux typiques des réponses des représentants de chaque classe comportementale (des résultats plus détaillés figurent en annexe 12). On se base sur les réponses aux questions d'évocation libre à propos de *Bien_manger*, des repas du *week-end*, du *beurre*, et du *sucre*.

XI.1.1. Célibataire campeur

En ce qui concerne le *Bien_manger*, les traits les plus fréquents (par ordre de significativité décroissant) sont :

mange+, restaurant, ordinaire, plaisir<, plat, amis, goût, vin, qualité, aliment, bon, prépar+, salade, faim, varié, frais, repas, chose+, petit, fruit, desserte

Ces traits correspondent bien aux deux pôles comportementaux de cette classe : d'une part l'alimentation-carburant quotidienne, solitaire et sommaire, nécessitant une préparation minimale ("prêt à manger"), ici représentée par *faim, salade, petit et fruit* ; d'autre part le pôle festif, où l'alimentation est d'abord une occasion de bouffer entre copains. Ce second pôle est prédominant dans la représentation explicitée, il transparait à travers *restaurant, (sortir de l') ordinaire, amis, vin*. Le plaisir est enfin très présent (*plaisir, goût, qualité, bon, dessert*). Pratiquement aucune problématique diététique n'émerge dans cette classe.

¹⁷⁶ Cette méthode évite en grande partie les critiques adressées par Wagner (1994a) aux protocoles expérimentaux qui supposent implicitement une relation causale entre représentations et comportements. D'abord, parce que nos investigations des représentations et comportements sont simultanées. Ensuite parce que les objets théoriques construits (représentations et comportements) sont des classifications C_i (profils comportementaux) et R_j (facettes de représentations), résultats d'analyse de variables empiriques c_k (variables de comportements) et r_m (mots) ; et que les relations que nous établissons vont des classes aux variables désagrégées (ex : R_j et c_k). Ceci est cohérent avec notre hypothèse d'une relation de co-construction cybernétique des représentations et des comportements. Cette réponse aux critiques de Wagner n'est que partielle car le champ d'investigation a été restreint au préalable au domaine de l'alimentation (même si une grande quantité de variables non alimentaires sont incluses dans les c_k), et tend donc à favoriser l'émergence d'une relation interprétable entre les éléments observés.

Les traits qui caractérisent le repas du week-end confirment cette analyse. C'est *restaurant* et *amis* qui émergent.

Associations à la question week-end :

restaurant, ami, mange+, repas.

Les évocations du beurre et du sucre sont assez peu concrètes, dans le sens où elles ne renvoient pas à un usage direct, sauf pour la *tartine*, le *pain* et le *petit déjeuner*. Ce sont plutôt des images qui sont évoquées, comme en témoigne la couleur (*jaune*), ou des associations purement lexicales (*salé*, *épinards*). Les autres usages sont des usages crus. Ces évocations renvoient surtout à la classe "beurre-coquille" analysée par Yvon (1989). Ceci est à mettre en rapport avec une campagne d'affichage à l'époque de l'enquête, dans laquelle le beurre figure comme ornement d'un produit ou d'un plat (les *radis* par exemple) :

fromage, gras, viande+, jaune, tartine, graisse, petit_déjeuner, sauce, pain, lourd, épinard, crème, salé, radis.

Les mêmes remarques peuvent être faites pour le sucre, qui n'apparaît jamais ici dans un contexte culinaire, mais comme un produit ajouté brut à des aliments simples à préparer (*café*, *yaourt*, *thé*, *fraise*) ; ou sous forme d'associations toutes faites (*roux*, *canne*, *poudre*, *blanc*, *glace*). Par contre, le sucre embraye des associations sous sa forme de trait (sucré) : *caramel*, *doux*, *miel*, *fruit*, *gâteau*, *dessert*, et a également des résonances négatives sur le plan de la ligne (*grossir*, *calories*) :

café, yaourt, caramel, poudre, doux., thé, gros, déjeuner, canne, roux, petit, calories, carie, miel, gâteau, fruit, blanc, dessert, glace, fraise.

D'une manière générale, en ce qui concerne les produits alimentaires, le *célibataire campeur* a une approche intellectuelle, très éloignée du terrain culinaire. Ceci correspond bien à son faible degré d'expertise et de pratique de la cuisine.

XI.1.2. Urbain moderne

Pour l'*urbain moderne*, *Bien_manger* évoque aussi le *restaurant*, ce qui est en accord avec ses pratiques. Mais c'est beaucoup moins prégnant que pour le *célibataire campeur*. C'est d'abord la diététique positive (*légèreté*, *équilibre*, *sain*) qui ressort. Le *poisson*, aliment fortement valorisé par la diététique moderne, renforce cette impression, il voisine avec les *légumes*, dont le statut est analogue, et le *fromage*, qui a également l'avantage d'être simple à préparer. Il y a donc ici une assimilation de la norme ambiante.

léger, équilibré, poisson, goût, cuisine+, mange+, sain, prépar+, plat, restaurant, repas, produit, fromage, chose+, légume.

Les repas du week-end sont d'abord caractérisés par le fait de "*prendre son temps*". Ceci se comprend bien dans des ménages de deux jeunes actifs urbains, en cours d'ascension professionnelle. Les repas sont alors plus *cuisinés*, *préparés*.

temps, mange+, repas, copieus+, cuisine+, prépar+.

Les évocations du beurre et du sucre sont plutôt centrées sur des caractéristiques diététiques, on y retrouve un peu aussi les mêmes caractéristiques que pour les *célibataires campeurs*, avec qui la représentation des *urbains modernes* présente une grande continuité, comme pour les comportements.

Voici les évocations du beurre :

gras, fromage, pain, goût, gâteau, lait, petit_déjeuner, viande+, calorie, cuiss+, gros, frais, vitamine, vache, bon, jaune.

Et celles du sucre :

dent+, blanc, mal., friandise, morceau, lait, yaourt, petit, carie, glace, café, confiserie, doux., déjeuner, thé, bon, gros, fruit, poudre, calories, fraise.

XI.1.3. Rural domestique

Les traits typiques en ce qui concerne le *Bien_manger* sont surtout des traits concrets, assez proches de la facette "entrée-plat fromage-dessert" de la représentation globale. Il s'agit de réponses plus pragmatiques que conceptuelles. D'une manière générale, les énoncés, plutôt frustes, sont assez proches du noyau de base.

plat, dessert, viande+, bien+, résistance, légume, produit, aime, frais, entrée, varié, salade, équilibré, fromage, bon, faim, qualité, prépar+,

Les évocations du repas de week-end sont assez proches de celles du repas quotidien, si ce n'est que leur caractère de réunion familiale apparaît avec la présence des *enfants*. Comme chez les *urbains modernes*, le *gâteau* semble un marqueur du repas dominical. Car c'est bien le caractère de *dimanche* qui est marquant, plus encore que le fait que l'on dispose de temps libre.

entrée, prépar+, cuisine+, repas, dessert, viande+, gâteau, temps, enfants, dimanche, plat, semaine, copieus+.

Le beurre apparaît d'abord par son caractère de *matière grasse* comme aide culinaire. Viennent ensuite des connotations diététiques, négatives (*calories, cholestérol, régime*) mais aussi positives (*vitamines*). Les autres produits laitiers sont également évoqués (*lait, crème, vache*), témoignant sans doute d'une plus grande proximité avec les processus de production. C'est sans doute pour la même raison que le sucre évoque la *betterave*. Mais ce dernier évoque d'abord les sucreries sous toutes leurs formes, et la gourmandise, même si la notion de *régime* apparaît.

Evocations du beurre :

matieres_grasses, cuisine+, lait, calories, cholestérol, radis, vitamines, fraise, régime, beurr+, bon, sauce, vache, goût, graisse, gâteau, crème.

Evocations du sucre :

gâteau, bonbon, dessert, chocolat, confiture, betterave, calories, pâtisserie, bon, café, régime, miel, fruit, glace, gourmand.

XI.1.4. Familial

Pour le *familial*, comme on pouvait s'y attendre, l'aspect commensal apparaît (*repas, table*). Les reste des évocations est peu typique et se rapproche de la représentation moyenne. c'est peu surprenant puisqu'on a dit que ce segment est un peu celui du mytique "Français-moyen".

repas, entrée, équilibré, aliment, restaurant, dessert, table, temps, plat, aime, plaisir<, fruit, fromage, cuisine+, bon, bien+, faim, qualité

Evocations du week-end :

plat, cuisine+, prépar+, pâtisserie, temps, copieux+, élaboré, long, semaine, recherché, dessert, repas.

Evocations du beurre :

tartine, pâtisserie, lait, graisse, cholestérol, matières_grasses, gras, crème, goût, sauce, jaune, pain, bon, gâteau, vache

Evocations du sucre :

bonbon, morceau, chocolat, gâteau, doux., bon, sucré, caramel, blanc, canne, poudre, gourmand, carie, confiserie, diabète, calories, confiture, gros, dent+.

XI.1.5. Bien installé

Pour le *bien installé* le *Bien_manger* évoque d'abord une certaine sophistication (*préparé, varié, restaurant*). Mais en dehors de cela les traits émergents sont peu typiques.

prépar+, équilibré, varié, temps, repas, fromage, plat, fruit, restaurant, table, aime, cuisine+, produit, frais, bon, sain, qualité,

Le repas du week-end renforce cette recherche de sophistication gastronomique, et montre bien vers quoi tendrait ce processus sans les contraintes de temps : un *temps plus long* passé à la *préparation* et à *table*, des *plats élaborés*, des *pâtisseries*, de la grande *cuisine*.

temps, recherché, plat, prépar+, semaine, long, élaboré, mange+, pâtisserie, dessert, cuisine+.

Les évocations du beurre et du sucre sont nettement dans le registre de la méfiance diététique, même si la *pâtisserie* apparaît (rappelons que les traits typiques sont ici listés par ordre de significativité décroissante).

Evocations du beurre :

gros, calories, beurr+, petit_déjeuner, pâtisserie, fraise, vache, tartine, matières_grasses, radis, vitamines.

Evocations du sucre :

calories, carie, kilos, pâtisserie, diabète, roux, gourmand, dessert, régime, glace, petit, morceau, sucré, chocolat, déjeuner, fraise, yaourt, gros.

XI.1.6. Traditionnel âgé

Le *traditionnel âgé* a un discours assez simple. Les mots sont relativement peu explicites, comme si le référent était une chose entendue (*chose, bon, bien, faim*). Il semble que le sujet se réfère à des objets qui font sens pour lui, mais sans préciser pour l'interlocuteur : le répondant est devenu la norme de référence de ce qui est bon. Ces choses doivent lui apparaître comme évidentes, il n'y a pas perception que quelqu'un d'autre pourrait penser autrement.

C'est peut-être parce que les comportements sont désormais tellement identiques aux représentations qu'aucun besoin de justification ou d'éclaircissement de ces dernières n'apparaît. La présence du qualificatif *petit*, ou *bon petit*, dont on avait déjà noté le caractère familier, est symptomatique de cette situation : un *bon petit plat* signifie finalement quelque chose de conforme à la fois aux habitudes et aux représentations, par opposition à des objets inhabituels. L'opposition des connotations entre un *bon petit repas* et un *grand tralala* traduit bien le fait que l'adjectif *petit* ou *grand* traduit en fait d'une certaine manière l'écart à une situation éprouvée par l'habitude ; il mesure en quelque sorte l'effort (physique et mental) de sortir de l'ornière des habitudes. En quelque sorte, une *petite* situation (ou chose) est plus facilement maîtrisée, dominée, qu'une *grande*. Petit va avec simple, et grand avec complexe ; le processus associatif retraduirait ici quelque chose du processus mental mobilisé.

Certes, les écarts ici restent faibles, mais ils sont significatifs. L'apparition avec un rang de typicité élevé de *bon petit* traduirait ainsi l'attachement à des habitudes. Cette interprétation peut-être un peu forcée est en tout cas cohérente avec les comportements très stéréotypés de ce segment.

chose+, bon, bien+, petit, faim, cuisine+, qualité, sain, mange+, varié, viande+.

Le repas du week-end n'est pas caractérisé par le temps, mais plutôt par la présence des *enfants*, qui deviennent par contraste avec les repas de la semaine le trait le plus saillant ; leur présence correspond également à un désir évident de la part de ce segment.

enfants, dessert, entrée, petit, repas

Evocations du beurre :

radis, pâtisserie, cuisine+, graisse, matières_grasses

Evocations du sucre :

pâtisserie, confiture, diabète, bon, fruit, petit, confiserie, miel, déjeuner, poudre, gros, canne, blanc, morceau

XI.1.7. Isolé

L'isolé a des évocations similaires à celui du traditionnel âgé, bien que plus pauvres et plus centrées sur les problèmes de santé et de régime à propos du sucre. L'âge intervient explicitement comme trait caractéristique (l'expression "à mon âge..." revenant souvent pour bien préciser que la représentation exprimée ne correspond pas à la représentation standard, ce qui traduit de la part du sujet un sentiment de marginalité). Ceci est à rapprocher de l'hypothèse de Wagner (1994b) sur la tendance des sujets à sous-attribuer à des membres d'autres groupes les représentations qu'ils pensent leur être idiosyncratiques. L'effet est ici vérifié puisqu'on a vu qu'en fait la méfiance vis-à-vis du gras et du sucré est largement répandue dans la population, alors que les *isolés* semblent penser que c'est un problème qui leur est spécifique.

Evocation du bien manger :

viande+, âge, légume, faim, mange+, fromage, frais, petit, léger.

Evocations du week-end :

restaurant, mange+.

Evocations du beurre :

beurr+, mange+, bon, pâtes, cuisson, goût, frais+, vache, cuisine+, crème, gâteau, petit_déjeuner.

Evocations du sucre :

café, sucré, régime, fraise, miel, caramel, diabète, glace, canne, gourmand.

D'une manière générale, cette première analyse nous montre que les traits qui sont typiques des associations de chaque classe (c'est-à-dire les traits qui les différencient de la population générale), s'ils ne présentent pas d'effet massif ni caricatural, sont au moins en cohérence avec ce que nous savons des particularités comportementales de ces classes.

XI.2. Les traits comportementaux typiques des facettes de la représentation

Après avoir examiné quels sont les traits de représentation typiques des comportements, on va maintenant procéder à la comparaison inverse : étant données les facettes de la représentation, peut-on y corrélérer des comportements typiques ?

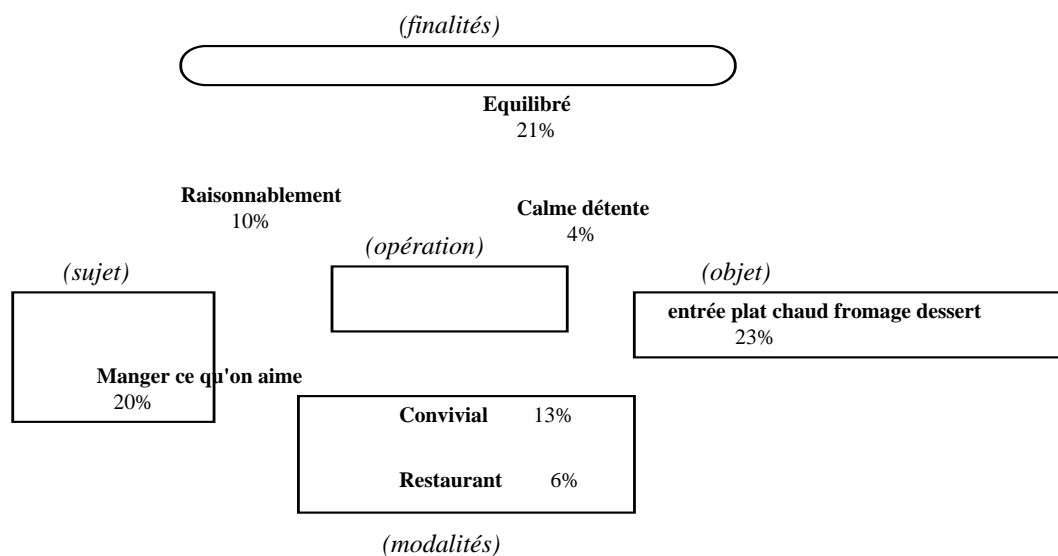
XI.2.1. Les facettes du Bien_manger

L'analyse des réponses à la question "Pour vous, qu'est-ce que bien manger ?", réalisée avec la même méthode que celle décrite dans le chapitre IX pour une question analogue dans une autre enquête, fournit des résultats analogues (elle est décrite plus en détail dans l'annexe 14). La taille des

classes est néanmoins un peu différente (l'intitulé de la question est légèrement différent, et l'échantillon est bien entendu différent).

Replacées dans notre cadre d'analyse, voici les facettes obtenues.

Les facettes du Bien_manger dans l'enquête comportements alimentaires



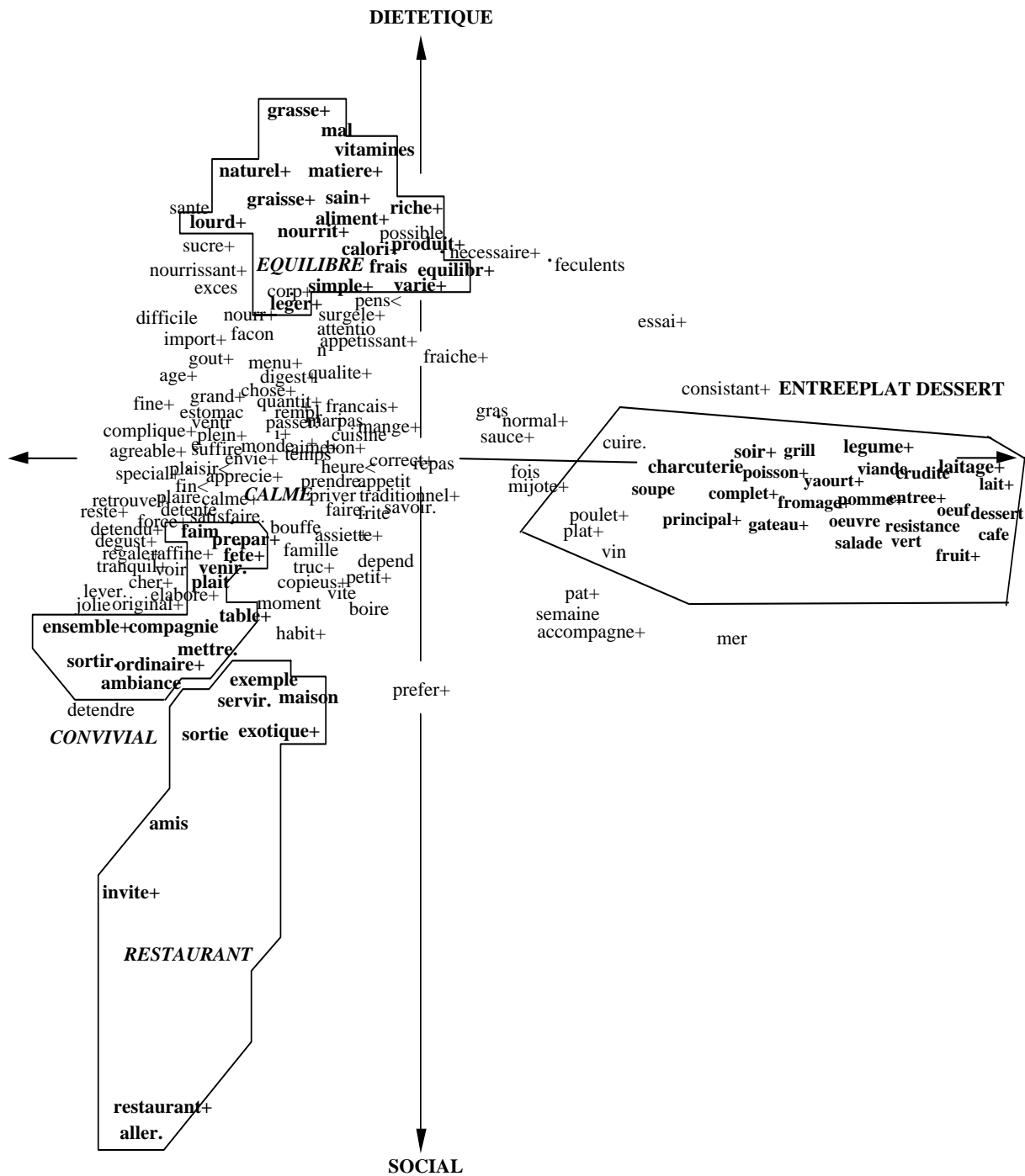
Par rapport à l'analyse du *Bien_manger* du chapitre IX, les classes *entrée plat chaud fromage dessert*, *équilibré*, *manger ce qu'on aime*, *convivial* et *restaurant* apparaissent quasiment à l'identique. Leur taille est presque la même que dans l'analyse du chapitre IX, bien que l'échantillon soit différent, que 3 ans séparent les deux questionnaires, et que celui-ci (ce chapitre) porte sur un échantillon nettement plus féminisé que le précédent (chapitre IX), ce qui explique probablement la diminution de la problématique du *remplissement*, plutôt masculine. Une nouvelle classe, *raisonnablement*, recouvre les anciennes classes "*pas trop*" et *manger à sa faim*. La classe *Petits plats* s'est ventilée entre les nouvelles classes *manger ce qu'on aime* et *convivial* ; tandis qu'une nouvelle classe, très petite, centrée sur *Calme détente* (prendre son temps) est apparue. Cette dernière était comme on l'a dit, en germe dans l'analyse précédente.

On voit que la méthode d'analyse, si elle est robuste dans ses grandes lignes, a quand même des limites. Les variations sont sans doute en partie dues aux fluctuations d'échantillonnage ; mais nous pensons qu'il faut surtout les attribuer aux limites générales de toute méthode de classification automatique. Néanmoins, on peut considérer ici que ces variations sont du même ordre que ce qu'on obtiendrait avec des classifications à base de questions fermées, voire même moins importantes. C'est donc globalement une confirmation de la remarquable fiabilité de cette méthode d'analyse.

La représentation du champ de connotations du *Bien_manger* obtenue est très similaire à celle du chapitre IX. On présente ici une version où ne sont entourées que quelques classes, pour faciliter la lecture (le nuage obtenu ici tant plus "courbé" que l'autre il est impossible d'obtenir une bonne projection en deux dimensions).

La principale différence entre ce nuage et celui obtenu dans l'autre enquête réside dans l'orientation de l'axe 2, qui oppose du côté positif les aspects conviviaux et du côté négatif les aspects diététiques dans le graphe du chapitre IX, et qui ici oppose les mêmes, mais en positionnant le convivial du côté négatif et le diététique du côté positif. Sur le plan statistique, cette différence est insignifiante, et on a bien, en fait retrouvé le même espace de connotations, ce qui est absolument remarquable compte tenu du nombre de variables lexicales considéré (plusieurs centaines).

Analyse des réponses à la question "Pour vous, qu'est-ce que "bien manger" ?" tirée de l'enquête 1988 sur les comportements alimentaires des Français



On peut en conclure que les outils d'analyse lexicale, sans être d'une grande finesse, fournissent des résultats relativement répétables.

XI.2.2. Caractérisation comportementale des facettes de la représentation

Les réponses ayant été classées, chaque individu peut être considéré comme appartenant préférentiellement à la classe qui contient sa réponse. Il est donc possible, en croisant les classes de représentation avec les autres variables de l'enquête, d'obtenir une caractérisation comportementale des différentes facettes de la représentation. Par exemple, on voit que l'expression de la facette *raisonnablement* est significativement liée à la présence d'une personne au régime dans le ménage.

Gardons en tête que nous raisonnons ici sur des agrégats, des populations. L'individualisme méthodologique n'est plus de mise pour l'analyse de ces résultats : nous croisons des caricatures de types, nous ne pouvons donc obtenir que des liaisons entre des traits. La réalité individuelle est évidemment bien plus complexe, en particulier chaque individu a, comme nous l'avons vu, une représentation beaucoup plus complète que la seule facette par laquelle il est repéré dans nos analyses. C'est bien sur des caractéristiques de la représentation sociale et non pas des représentations individuelles que nous travaillons.

La caractérisation des facettes par les comportements serait fastidieuse à détailler, car chaque facette est caractérisée par plus d'une centaine de modalités comportementales, mais dont la plupart ne nous permettent pas de faire des interprétations intéressantes. Par exemple, que faut-il penser du fait que le comportement le plus caractéristique de la facette *Manger ce qu'on aime* est une fréquence particulièrement forte de consommation de sucre blanc au petit déjeuner ?¹⁷⁷ Retenons simplement, que les traits comportementaux typiques ont pour caractéristique d'être très rarement contradictoires avec les représentations, et présentons, à titre illustratif, quelques traits marquants qui sont en cohérence avec les représentations.

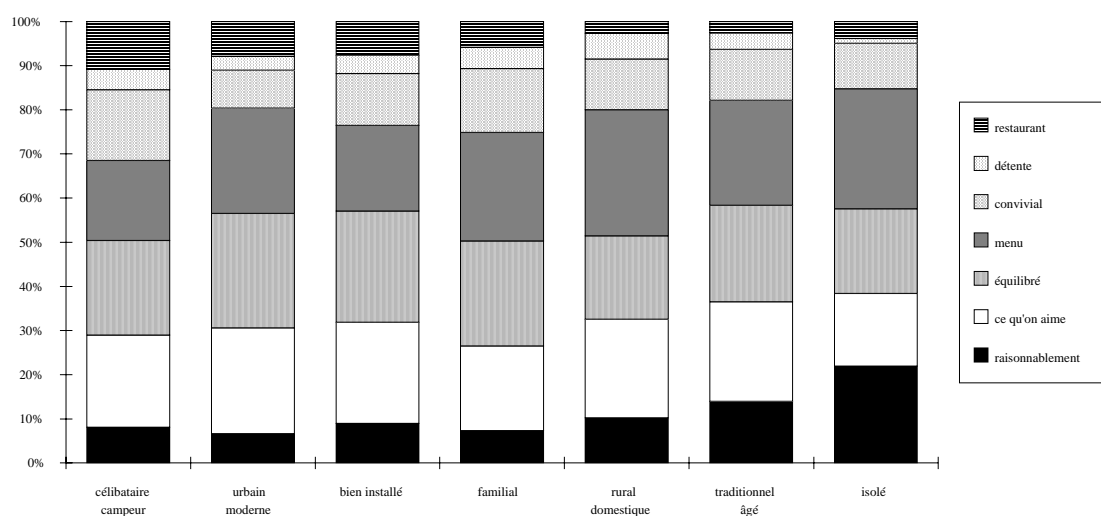
La facette *Varié et équilibré* est liée à des ménages ayant goûté à des produits allégés, ne consommant pas de vin ordinaire, avec une consommation quotidienne de fruits frais, avec femme active, très concernée par la diététique. La facette *Pas trop de graisse pas trop de sucre* est liée à une sous-consommation de glaces et sorbets (82% de non-consommateurs contre 32% dans la population générale), de charcuteries, de chips, de crème fraîche, de cacahuètes, de boissons alcoolisées, de fromage (40% de non consommateurs contre 8% dans la population générale), de beurre, et par contre une forte consommation quotidienne de matières grasses allégées. Il s'agit typiquement de femmes seules et âgées, du processus *isolé* avec phase de repas solitaire télé, faisant un régime, ne prenant jamais l'apéritif. La facette *Restaurant* est liée à un habitat urbain, la classe

¹⁷⁷ Nous sommes ici limités par le fait que les questions comportementales n'ont pas été conçues après connaissance des représentations, et ne cherchaient pas à vérifier d'hypothèse particulière sur ces dernières. Elles ne sont donc rarement des marqueurs très pertinents.

prendre son temps est typique des femmes actives, avec une très faible fréquence de repas-plateau et de repas sautés, des repas pris au salon (rappelons que c'est le *décorum* qui est important dans cette facette). La facette *Convivial* est liée à des repas à préparation longue, la possession d'animaux domestiques, une surconsommation de saucisson, un processus *bien installé* ou *familial*, des réception d'amis fréquentes, des dîners habituellement pris dans la cuisine, particulièrement longs (près d'une heure), avec des repas du week-end plus longs. La facette *entrée plat chaud fromage dessert* est liée à une fréquence faible de repas plateaux, une phase de repas MONOTONE, des repas jamais sautés et pas de repas froids.

Il existe donc indéniablement des relations entre les représentations et les comportements. Mais celles-ci sont finalement peu spectaculaires. Le croisement le plus intéressant est celui entre les types de comportements (les processus) et les facettes de la représentations exprimées. Ce qui apparaît d'abord est que les différentes facettes sont représentées dans *tous* les types de comportements. On voit ici clairement le caractère de la représentation comme référent social : la représentation est partagée par tous.

Facettes de la représentation et type de processus



L'analyse statistique montre cependant qu'il existe une interaction significative entre les variables ($p < 0.001$). Les représentations exprimées ne sont donc pas les mêmes pour tous. Un examen détaillé montre que les effets sont cohérents avec la logique comportementale. Par exemple la facette *restaurant* est très présente chez les *célibataires campeurs*, pour qui c'est le seul lieu où ils peuvent effectivement manger de bons plats et des menus complets ; la facette *raisonnablement* est très présente chez les *traditionnels âgés* et les *isolés*¹⁷⁸, dont on a vu qu'ils ont des problèmes de santé ; la facette

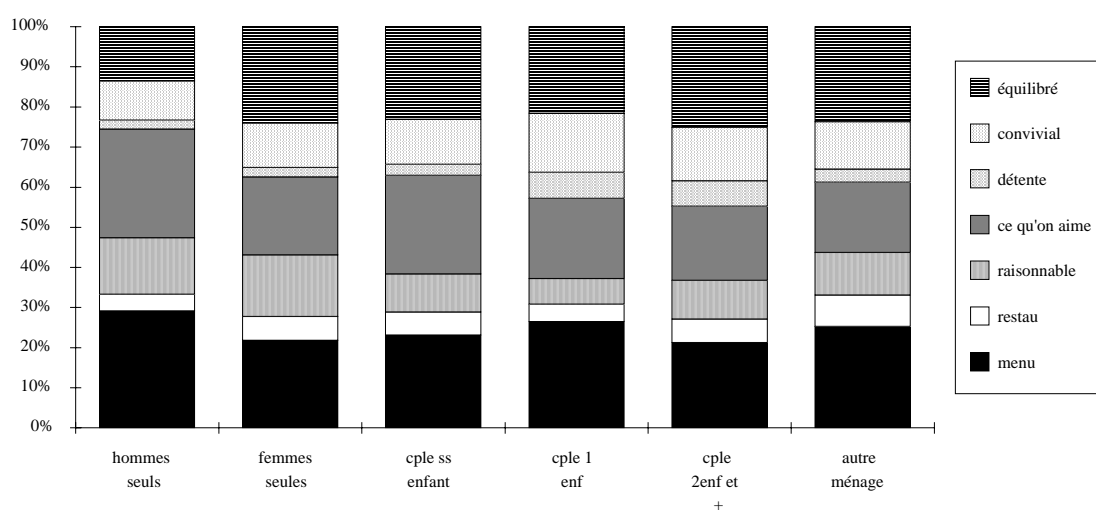
¹⁷⁸ Comme le remarque Valérie Beaudouin, une stricte interprétation statistique des résultats n'implique pas que *chaque isolé* présente un trophisme représentationnel de la facette *raisonnablement*, mais que, statistiquement, *un plus grand nombre d'individus de cette classe expriment cette facette lors de l'enquête*. Ce que nous obtenons caractérise des classes (populations), et nous faisons ici le saut interprétatif de considérer ces dernières comme des idéal-type. Ce saut utilise

convivialité est particulièrement bien représentée chez les *célibataires* (qui aiment faire la fête) et chez les *familiaux* (chez qui le repas est occasion de réunion familiale). Chez les *isolés*, *ce qu'on aime est* peu représenté, puisque justement ils ne peuvent pas, en général, manger ce qu'ils aiment : on a ici la traduction d'un phénomène de dissonance.

D'une manière générale, ce graphique explicite la raison pour laquelle les représentations et les attitudes sont finalement assez peu prédictives des comportements réels. Les contraintes de mode de vie sont largement prédominantes. On pourrait dire qu'il existe une représentation de "ce qui est bien", mais que les contraintes de la vie quotidienne obligent l'individu à adopter des comportements qui sont d'abord adaptés à ces contraintes. Ce n'est que dans son espace des possibles matériels que l'individu pourra faire le choix des comportements qui correspondent le mieux à ses désirs. Il finira d'ailleurs par considérer que ses choix sont guidés par un système de règles plus ou moins librement accepté, ce qui fait que les représentations finissent par se rapprocher des comportements. Comme l'écrivait Lewin, les gens finissent par aimer ce qu'ils mangent, plutôt que de manger ce qu'ils aiment. Les travaux de Birch (1979, 1980b, 1983, 1984) montrant (déjà chez l'enfant) que la familiarité est un facteur important dans l'explication des préférences alimentaires exprimées, vont dans le même sens, ainsi que ceux de Beauchamp et Maller (1977) et Rozin (1976, 1988) de même que les nôtres (Lahlou, Collerie de Borely et Beaudouin, 1993) qui montrent que la première raison d'achat est la connaissance préalable du produit.

Le résultat le plus intéressant reste que les représentations de cette population, pourtant contrastée sur le plan comportemental, sont finalement assez identiques. Tous s'accordent sur une vision du monde unique, même si des variations locales dues à l'usage particulier de chacun apparaissent. On le voit bien dans le croisement des représentations avec les différents types de ménages : certes, une interaction existe ($p = 0.012$), mais chaque facette est présente dans chaque catégorie de ménage.

Facettes du Bien_manger et type de ménage



implicitement l'hypothèse de "plus c'est prégnant pour eux, plus ça a des chances d'être exprimé par les sujets" lors du tirage dans son une crânienne (cf. supra, VIII. 1.4.3.).

XI.2.3. La représentation est relativement constante dans une population

Les effets d'interaction, quoique significatifs peuvent paraître finalement faibles, voire décevants compte tenu de l'ampleur des techniques d'analyse mobilisées. Entendons-nous : cela ne revient pas à dire que les représentations ne sont pas prédictives. Mais il faut rester réaliste, et admettre que leur caractéristique première est de fournir un référent social à peu près uniformément réparti, référent qui permet aux individus de partager le même monde. Ce référent est assimilable à une représentation moyenne.

Les représentations individuelles varient légèrement par rapport à cette représentation commune. Ces variations individuelles par rapport à la moyenne nous fournissent des indications sur les positions particulières occupées par les individus, sur la perspective dans laquelle ils abordent ce monde commun. Les représentations sont *d'abord* des objets communs, sujets *ensuite* à des variations individuelles qui sont de *deuxième ordre*. Il est donc normal qu'en étudiant leurs variations nous n'observions que des effets de deuxième ordre.

La technique d'investigation utilisée ici nous donne des grandes lignes, des schémas généraux des comportements et des représentations. C'est en quelque sorte une vue de Sirius. Elle nous restitue donc les éléments les plus importants, et par rapport à ceux-ci, on l'a dit, les variations ne sont que de deuxième ordre. Pour prendre une analogie, vu de Sirius, tous les visages humains se ressemblent : ils se composent tous de deux yeux, d'un nez et d'une bouche. La taille et la position de ces différents composants ne varient que peu (variations de deuxième ordre). Pourtant, pour qui cette structure moyenne est une évidence, ce sont justement les variations de deuxième ordre qui sont importantes, par différence avec une situation moyenne qui devient comme un fond, où la forme de deuxième ordre se détache. D'un point de vue biologique et fonctionnel, ce sont les arrangements de premier ordre qui comptent (*manger*, c'est prendre des aliments quand on a faim). D'un point de vue plus social, les écarts à la norme sont plus pertinents, eux seuls apportent de l'information saillante. Si tous prennent des aliments quand ils ont faim, le gourmet, le goinfre, l'ascète, qui se distinguent par la prépondérance de tel ou tel noyau de représentation ou de comportement, appartiennent pour nous des catégories différentes.

C'est pourquoi nous ne devons pas être déçus par les résultats de cette analyse qui remet à leur place les différents ordres de variation. Elle nous restitue d'abord ce qui est fonctionnellement important : la représentation de chacun comprend toutes les facettes de la représentation sociale, qui sont toutes plus ou moins utiles dans la vie de relation.

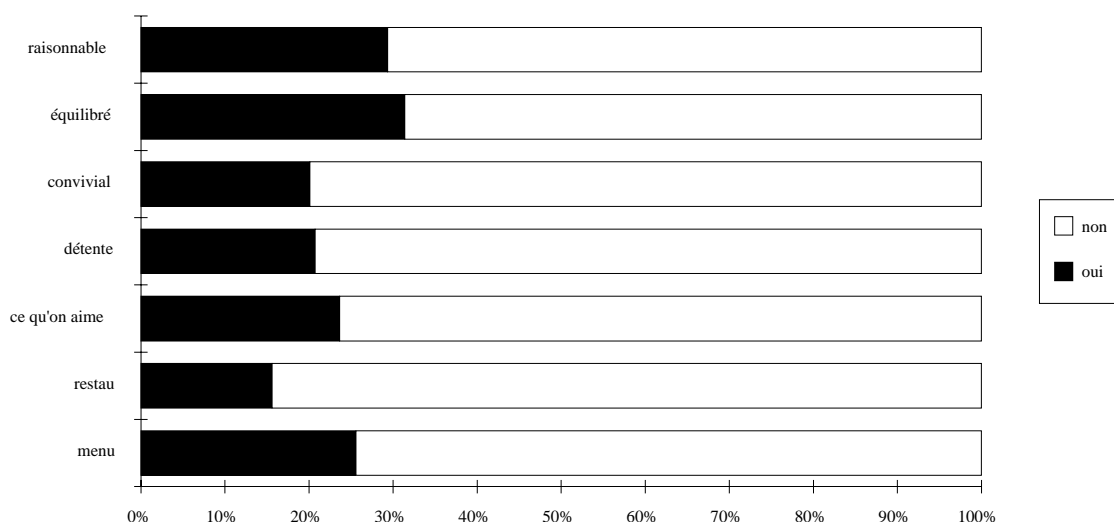
Il reste que des variations de second ordre sont également révélées. Celles-ci vont nous permettre de repérer, par contraste, des comportements qui varient également par rapport à un comportement alimentaire moyen dont les grandes phases sont immuables.

Pour illustrer cela, nous allons examiner quelques exemples.

Le premier concerne les régimes. Dans l'enquête, nous avons repéré les ménages où une personne suit un régime (25,7%). Le croisement avec les réponses à la question *Bien_manger* montre qu'il existe bien un effet ($p < 0.021$). Les facettes *raisonnablement* et *équilibré* sont plus souvent présentes chez la ménagère ; la présence d'un régime a bien eu un effet de prégnance sur cette facette, elle en a renforcé la saillance.

Croisement entre facettes exprimées et pratique d'un régime dans le ménage

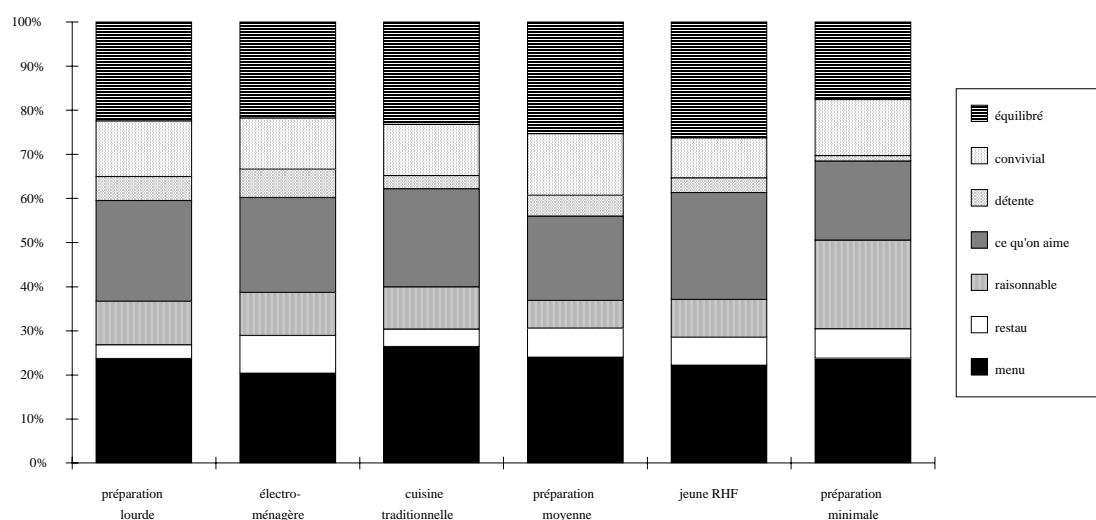
Y-a-t-il dans votre ménage des personnes qui suivent un régime ?



Vu de Sirius, le comportement alimentaire des ces ménages ne varie que peu d'avec un comportement moyen ; simplement une partie de ces ménages "surveille" un peu plus son alimentation. Il est normal que la représentation correspondante paraisse modifiée dans le même ordre de grandeur, et non pas bouleversée.

Le croisement des facettes avec les phases de comportement fournit également des effets significatifs ($p = 0.001$ pour la phase de préparation, $p < 0.0001$ pour la phase de repas).

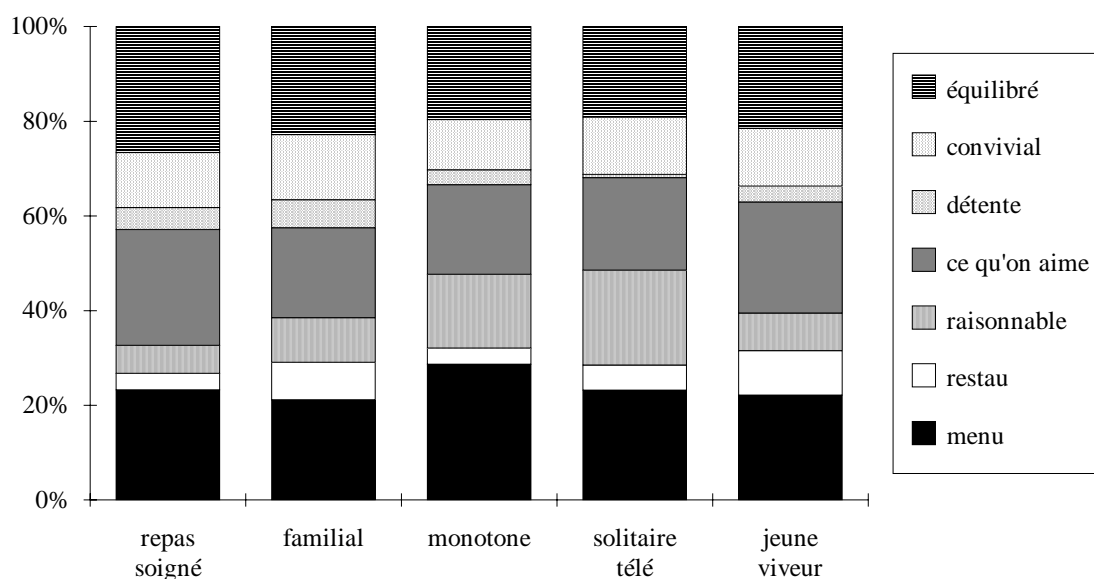
Croisement entre facettes exprimées et type de préparation des repas dans le ménage



On constate ainsi que la classe *équilibré* est particulièrement peu représentée dans la préparation minimale (ceux qui mangent n'importe quoi sur un coin de table). Mais les effets ne paraissent pas très spectaculaires.

L'interaction avec la phase de repas nous montre que les aspects *ce qu'on aime* et *restaurant* sont plus importants chez le jeune viveur (personne qui sort beaucoup), et que l'aspect *détente* est plus fréquent chez le tenant du repas familial. Mais, là encore, ces effets, pour significatifs qu'ils soient, ne sont que des modulations particulières d'une structure globale finalement assez constante.

Croisement entre facettes exprimées et type de repas dans le ménage

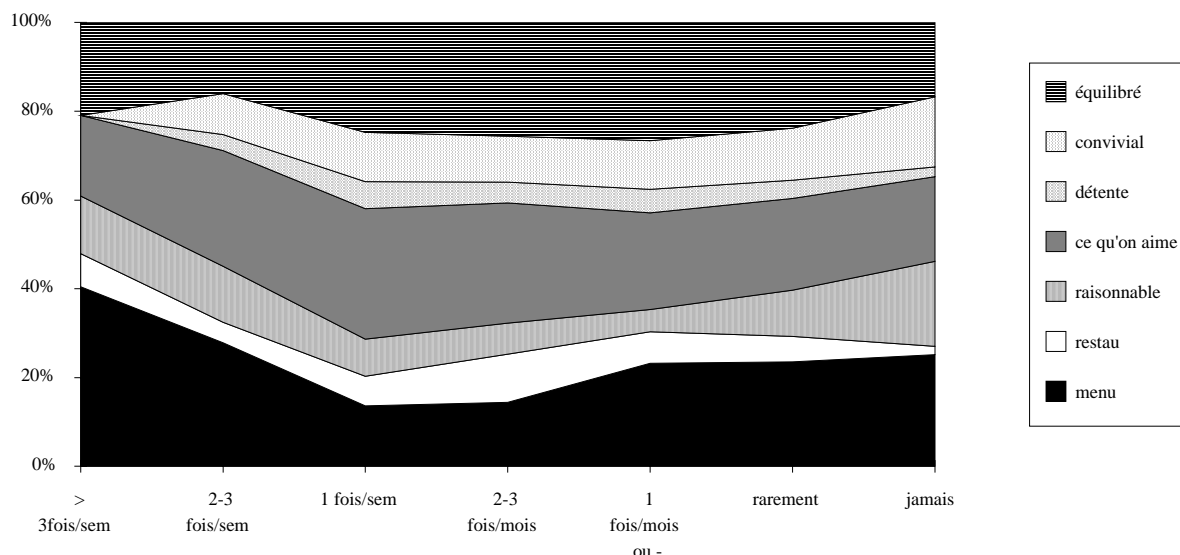


Il semble que la représentation, sorte d'objet constant, recouvre en fait des interprétations assez complexes, chaque sujet donnant aux facettes un sens un peu particulier qui découle de sa situation particulière. C'est ainsi que la convivialité s'exprime envers la famille pour les **familiaux** et envers les amis pour les **célibataires campeurs**. Par ailleurs, la mobilisation des scripts représentatifs se fait de manière sans doute complexe. Il semble que les modulations des représentations soient polarisées en référence à la situation moyenne, qui sert en quelque sorte de norme. Une facette peut prendre une grande prégnance si elle correspond à un comportement *relativement* très pratiqué ou très peu pratiqué. Autrement dit, la saillance concerne autant les traits positivement typiques pour l'individu que négativement typiques.

A ce titre, la comparaison des facettes avec la fréquentation du restaurant montre une sorte d'effet en U en ce qui concerne le plaisir et le raisonnable comme aspects du *Bien_manger*. Le plaisir (*ce qu'on aime*) est peu important chez ceux qui vont tous les jours ou jamais au restaurant, le *raisonnable* suit une courbe inverse. Il est probable que cela reflète le degré de contrainte important que subissent ces deux extrêmes sur leur façon de manger. Ces déformations de la représentation, par leur régularité, suggèrent qu'il existe ici des effets à l'oeuvre, mais leur explication n'est pas

évidente (et c'est pourquoi nous ne rentrerons pas dans le détail des calculs). En tous cas, ils nous restent opaques. Il est presque certain que nous observons ici des effets dont la liaison est indirecte et dépend en fait d'une surdétermination par des contraintes de mode de vie plus vastes, qui ont d'une part amené une fréquentation plus ou moins importante du restaurant, et d'autre part une certaine perspective par rapport au *Bien_manger*.

Croisement entre facettes exprimées et fréquentation du restaurant



Notre sentiment à l'issue de cette analyse est que, compte tenu des méthodes utilisées, les comportements semblent plus prédictifs de représentations que l'inverse. Plus exactement, on obtient une caractérisation plus contrastée des comportements par les représentations que l'inverse : deux classes de comportements différents auront tendance à exprimer leurs représentations de manière assez différentes, tandis qu'il ne semble pas y avoir de grandes différences de profil comportemental entre ceux qui expriment préférentiellement telle ou telle facette de la représentation. Ceci tendrait à donner raison à Wagner (1993a) qui s'étonne que les protocoles expérimentaux cherchent en général à prédire des comportements physiques à partir de comportements verbaux et non l'inverse, et à renforcer son idée que les comportements apparents puissent constituer des traits au moins aussi bons pour déterminer le contenu des représentations.

Notre résultat, qui donne à réfléchir, s'explique d'abord par la relative imprécision de notre méthode d'obtention des facettes de représentation. Elle s'explique surtout, selon nous, par un effet d'ordre de grandeur qui veut que les variations relatives de représentation sont sans doute plus faibles au sein des représentants d'une culture que les variations de comportement qui nous paraissent pertinentes et qui sont habituellement mesurées. Autrement dit, nous avons l'habitude de mesurer des variations de comportement à une échelle plus fine que nous ne mesurons les variations de représentation. Nous aurons l'occasion de revenir sur ce point lors de l'analyse globale, en fin de chapitre.

XI.2.4. Lien entre comportements et associations verbales sur le beurre et le sucre

Nous avons vu que le lien entre représentations (traduites, certes assez grossièrement par notre méthode) et comportements généraux, s'il existe, paraît de deuxième ordre. Nous allons maintenant examiner ce lien sur deux produits particuliers et particulièrement investis de croyances diététiques, le beurre et le sucre. Beurre et sucre sont des exemples où l'effet devrait être maximal. Cette analyse nous permettra de voir la taille de ces effets de deuxième ordre.

La première question qui sert de pierre de touche est *"Si je vous dis beurre, quels sont les 5 premiers mots qui vous viennent à l'esprit ?"*.

Nous observons les caractérisations suivantes :

Beurre, consommateurs quotidiens (70%): cuisine+, pain, sauce, petit_déjeuner, vitamines, tartine, pâtisserie.

Beurre, consommateurs moyens (18%): pâtes, calories.

Beurre, non consommateurs (11%): cholestérol, mange_pas, régime, calories, gras, beurr+.

Il apparaît que la non consommation correspond bien à des associations négatives, tandis que la consommation, elle, correspond à des associations pragmatiques qui sont des modes d'usage du beurre.

Si l'on examine les associations obtenues sur beurre pour les consommateurs de beurre allégé, qui est un substitut "moins gras" du beurre, nous voyons que les associations obtenues sont conformes à ce qu'on pouvait attendre : les consommateurs de beurre allégé ont une mauvaise image du beurre.

Beurre allégé, consommateurs quotidiens (13,3%) sont caractérisés par: allégé, beurre_allégé, calories, régime, vache, cholestérol, matières_grasses, radis, bon.

Beurre allégé, consommateurs moyens (9,2%) sont caractérisés par: beurre_allégé, gras, frais+, cholestérol, pâtes, bon, matières_grasses, jaune.

Beurre allégé, non consommateurs (76,3%): pâtisserie, cuisine+, petit_déjeuner, gâteau.

Ceci est confirmé par les les déclarations de consommation plus ou moins fréquente de ces matières grasses, qui sont corrélées avec une représentation plus ou moins "positive" de ces produits :

Par rapport à l'an dernier, consomme du beurre plus souvent (2,7%): salé, vitamines, allégé, bon

Par rapport à l'an dernier, consomme du beurre autant (67,9%): petit_déjeuner, gâteau, cuisine+, tartine, pain, pâtes, sauce, frais+, pâtisserie, lait, vitamines.

Par rapport à l'an dernier, consomme du beurre moins souvent (19.0%): cholestérol, gras, jaune, régime, matières_grasses.

Ne consomme pas de beurre (9.0%)¹⁷⁹: mange_pas, cholestérol, régime, calories, gros, beurr+.

Par rapport à l'an dernier, consomme du beurre allégé plus souvent (10.5%): beurre_allégé, régime, matières_grasses, allégé, calories, goût, cholestérol, bon, frais+.

Par rapport à l'an dernier, consomme du beurre allégé autant (17.8%): radis, calories, cholestérol.

Par rapport à l'an dernier, consomme du beurre allégé moins souvent (4.7%): pâtisserie, goûter, gras, vitamines, cuisson, sauce.

Ne consomme pas de beurre allégé (64.4%): cuisine+, gâteau, petit_déjeuner, fromage, pâtisserie, beurr+.

D'une manière générale, les connotations apparaissent ici comme révélatrices d'une représentation négative du beurre chez les non utilisateurs, chez ceux qui réduisent leur consommation ou y renoncent pour consommer du beurre allégé. Le plus frappant est que les caractérisants "agréables" apparaissent significativement moins chez ces personnes. C'est-à-dire que non seulement apparaissent chez ces personnes des associations négatives pour le beurre, mais aussi que certaines associations positives disparaissent : la représentation est ajustée au comportement à la fois par un appauvrissement (hypotrophie) et un enrichissement (hypertrophie) en traits par rapport à la représentation moyenne. Ceci montre comment s'opère la "consonance cognitive" entre comportements et représentations.

Nous allons procéder de même pour le sucre, notre pierre de touche étant cette fois "*Si je vous dis sucre, quels sont les 5 premiers mots qui vous viennent à l'esprit ?*". On obtient les caractérisations suivantes :

Consommateurs de sucre blanc (85%): café, gâteau, poudre, pâtisserie, déjeuner, caramel, bonbon.

Non consommateurs de sucre blanc (15%): mauvais, consomm+, santé, orge, tarte, diabète, modér+, mange+, obes+, roux, gâterie, cuisine, biscuit, aime, gros, raffiné, crème, énergie, carie, agréable, sirop, doux., interdit, publicité, danger, évite+, cholestérol, jus, énergétique.

Consommateurs de sucre roux (21,6%):roux, carie, canne, thé, fraise, dent+.

¹⁷⁹ La différence de % est due à une légère différence de formulation de la question.

Non consommateurs de sucre roux (78,4%) : crème, poudre, café, kilos, morceau.

Consommateurs de sucrettes (15,1%) : calories, kilos, diabète, doux., sucré, fraise, régime, gourmand.

Non consommateurs de sucrettes (84,9%) : aliment, raffiné, cuisine, excès, café, dent+, yaourt, thé, poudre, blanc, petit, carie, mauvais, déjeuner, vanille, énergie, semoule, santé, laitages, plaisir, chien, friandise, cristal, bonbon, mal., agréable, publicité, bon, morceau, mange+, dessert, gâteau, glucose.

Par rapport à l'an dernier, consomme du sucre plus souvent (3.2%) : enfant, carie, déjeuner, glace, betterave, poids.

Par rapport à l'an dernier, consomme du sucre autant (60.3%) : café, gâteau, yaourt, thé.

Par rapport à l'an dernier, consomme du sucre moins souvent (29.5%) : calories, diabète, gros, régime, poudre, bon

Ne consomme pas de sucre (5.6%) : mange+, cholestérol, mauvais, canne, miel, confiture, glace.

Point n'est besoin de s'étendre sur le commentaire, car les résultats sont analogues à ce que nous avons observé pour le beurre. On retiendra simplement que, dans les domaines où l'investissement cognitif est particulièrement important, la méthode permet de repérer des effets assez marqués, qui montrent que les différences marginales de représentations sont parfaitement cohérentes avec les comportements. En d'autres termes, là comme dans l'analyse globale, ce qui est prédictif du comportement n'est pas la représentation en elle-même, mais son écart à une représentation moyenne. Concrètement, s'il est vrai pour tous que le sucre est *sucré, énergétique, bon, doux, mis dans le café* etc., il sera plus fréquemment associé à *roux* pour les consommateurs de sucre roux, et sera plus souvent associé à *calorie, diabète, gros* et *régime*, c'est-à-dire à ce qu'ils cherchent à éviter, pour ceux qui déclarent diminuer leur consommation ; tandis que ceux qui le consomment l'associeront plus souvent à l'usage qu'ils en font (*café, pâtisserie..*).

La représentation apparaît donc comme une image pragmatique de l'objet, relativement consensuelle, par rapport à laquelle l'individu se situe. Dans la perspective de son comportement particulier, certains traits, qui guident son comportement, lui apparaîtront plus saillants : ce sont ces derniers qui seront *sur-représentés* dans l'expression de ses représentations.

XI.3. Analyse globale

Comme on l'a dit, l'analyse des liens entre représentations et comportements est un peu décevante, au moins à première vue. Il aurait, semble-t-il, été satisfaisant pour l'esprit qu'apparaissent des

interactions très fortes, que par exemple les *familiaux* ne nous parlent que des "bons petits plats", que les *isolés* n'abordent dans leur discours que les aspects de diététique négative, etc. Mais on comprend bien qu'un tel résultat serait aussi excessif que spectaculaire. La représentation a d'abord pour but de permettre de *manger*, et les différences entre populations ne peuvent être que marginales, sans quoi il n'y aurait tout simplement pas de représentation sociale du *Bien_manger*. La représentation est donc d'abord un objet relativement constant, tous les individus ont à peu près la même.

X.3.1. Les différenciations trophiques des représentations

Les variations qui apparaissent sont dues à ce que les conditions de vie particulières de chacun l'amènent à en utiliser préférentiellement certains aspects, et c'est cet usage qui produit sur la représentation individuelle ce que nous avons appelé un "*trophisme*" (cf. VII. 2).

La façon de marcher d'un individu particulier "fera" une paire de chaussures d'une façon différente d'un autre marcheur. Elle en use le talon, la semelle de tel ou tel côté, en élargit la forme à certains endroits, produisant, à partir d'une forme standardisée un objet idiosyncrasique qui nous renseigne sur le style de marche de son propriétaire. De même la représentation commune va présenter chez chacun des signes particuliers d'usage qui nous renseignent sur son usage particulier. Le *trophisme* aura ceci de particulier qu'il va grossir les parties fréquemment utilisées (hypertrophie) et réduire les autres (atrophie).

Le travail auquel nous nous sommes livré est donc comparable à celui du détective qui cherche sur un objet d'usage courant des *indices*, signes minimes qui permettent d'inférer des traits pertinents pour sa recherche. Nous repérons ici par l'analyse les signes les plus fréquents, et en déduisons qu'ils sont les plus usités. Puis nous reconstruisons à partir d'eux les scripts dans lesquels ils sont utilisés. Le lecteur connaît sans doute les procédés logiques par lesquels le légendaire détective Sherlock Holmes réalisait de telles déductions. En voici un exemple, tiré de La figure jaune, où il commente pour son comparse Watson la pipe qu'un visiteur a oubliée chez lui :

"Les pipes sont parfois d'un intérêt extraordinaire (...). Je ne connais rien qui ait plus de personnalité, sauf, peut-être, une montre ou des lacets de chaussure. Ici toutefois les indications ne sont ni très nettes ni très importantes. Le propriétaire de cette pipe est évidemment un gaucher solidement bâti qui possède des dents excellentes, mais qui est assez peu soigné et qui ne se trouve pas contraint d'exercer la vertu d'économie." (Conan Doyle, 1956, p. 61)

Chaque trait du fumeur est révélé par des indices simples qui sont des marques de son usage : la pipe est bourrée d'un tabac très cher pour sa qualité (pas d'économie), le fourneau est carbonisé (non pas comme le ferait une allumette, mais une lampe à pétrole : manque de soin) du côté droit (gaucher). L'ambre est mordue et abîmé (fumeur musclé, énergique, pourvu d'une excellente dentition).

A l'image de la pipe, la représentation est un objet identique pour tous dans ses grandes lignes, mais dont l'usage particulier a un peu façonné les contours de sa forme chez chaque individu particulier. Lors de l'examen, ce sont ces façonnages particuliers qui permettent de déduire des choses sur les comportements du possesseur de la représentation. Un peu comme les lieux d'usure de la pipe montrent les habitudes du fumeur, ou les rides d'expression montrent le caractère du possesseur d'un visage.

En psychologie clinique, un principe analogue est à la base de l'interprétation des tests projectifs, dont les plus célèbres sont le test de Rorschach et celui de Zulliger, populaires sous le nom de tests des taches d'encre. Les figures présentées au sujet ne représentent rien, puisqu'elles sont de simples taches d'encre colorées symétriques. Selon les représentations qu'il y "voit", le sujet fait preuve d'une sensibilité particulière à certains traits (la couleur, le mouvement), et d'une méthode (interprétation globale, puis de détails...), d'un registre interprétatif (figures humaines, animaux, objets) etc. Selon les heuristiques et les registres utilisés par le sujet, l'interpréteur peut déduire de grandes tournures de personnalité. A partir d'une production mentale particulière, l'interpréteur procède à des inférences sur les habitudes mentales du sujet. Il suit en cela le principe que les mécanismes mentaux mobilisés pour cette tâche particulière sont probablement ceux que le sujet utilise préférentiellement dans sa vie de relation. C'est un principe qui veut que, comme la fonction crée l'organe (de pensée), à partir des caractéristiques de l'organe observées sur un cas particulier on peut déduire le fonctionnement habituel.

De même, dans l'analyse de l'expression des représentations d'un sujet, nous pourrions déduire les conditions habituelles d'utilisation de cette représentation par le sujet, en les comparant à la représentation générale, du fait que les parties les plus employées par le sujet auront grossi, seront plus saillantes. Pour prendre une métaphore : un joueur de tennis (bien qu'il ait, comme tout le monde, deux bras) aura un bras plus développé que l'autre ; nous pourrions déduire de ses muscles saillants qu'il utilise beaucoup ce bras. C'est ainsi que, si les *isolés* insistent dans leur discours à propos du *Bien_manger* sur l'aspect *raisonnablement*, nous pouvons légitimement inférer que, dans leur comportement alimentaire quotidien, cet aspect de la représentation est souvent actualisé. Ceci n'empêche pas qu'ils possèdent la représentation complète, et qu'ils se servent par ailleurs de ses autres aspects, même si c'est moins souvent *relativement à la population générale*.

Ceci nous amène donc à prêcher pour une interprétation *différentielle* des observations sur les représentations dans l'étude des comportements. Ce qui est pertinent, ce qui est informatif, ce sont les différences qui créent des différences¹⁸⁰.

Ceci expliquerait pourquoi il est difficile de mettre en évidence statistiquement la relation des représentations aux comportements : si celle-ci existe, les effets paraissent de deuxième ordre. Toute

¹⁸⁰ La définition que Bateson (1954, 1977 p. 211) donne de l'information (c'est *les nouvelles d'une différence*) ou encore : *c'est une différence qui crée une différence* nous paraît particulièrement intéressante pour notre problème.

analyse des représentations des sujets donnera d'abord une image de la représentation générale, de même que la pipe du visiteur de Sherlock Holmes est d'abord une pipe. Une description de celle-ci en révélera d'abord les formes générales, qui sont les mêmes pour toutes les pipes, et une analyse fonctionnelle révélera d'abord qu'elle sert à fumer, ce qui est effectivement sa fonction principale, même pour ce fumeur particulier. La façon dont ce fumeur particulier fume ne pourra apparaître qu'avec une analyse plus fine, et, vu de Sirius, elle ne présente finalement que des idiosyncrasies mineures.

Blundell (1979, 1981) proposait, à l'image de ce qui se fait en linguistique, de distinguer dans l'alimentation une structure profonde, correspondant au biologique, et une structure de surface, plus sociale, qui varie avec les individus, le temps, les cultures. Notre recherche semble confirmer le bien fondé de cette proposition. Elle retrouve une *structure profonde* relativement invariante et clairement liée à l'acte biologique, représentée par le paradigme de base. Celle-ci apparaît effectivement sous différents avatars, liés à des situations psychosociales particulières.

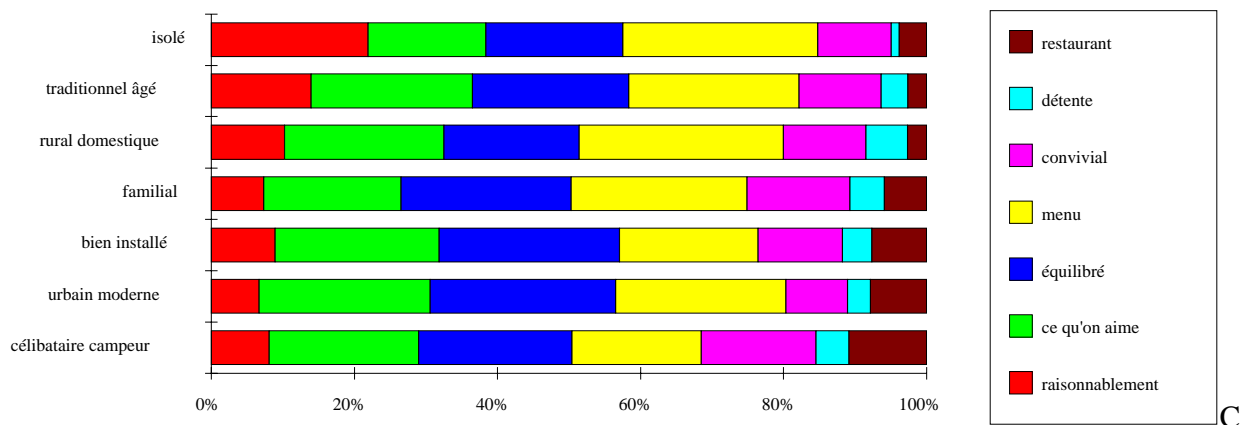
Or, dans notre vie quotidienne, nous avons l'habitude de ne considérer que ce qui est *pertinent* à l'intérieur de notre environnement. Sur le plan cognitif, nous finissons par faire abstraction des grandes constantes pour ne considérer que les différences mineures, ces idiosyncrasies précisément qui apparaissent de deuxième ordre, vues de Sirius. Prenons encore l'exemple de la reconnaissance des visages : notre vie d'animaux sociaux nous amène à distinguer des individus à partir de leurs traits exposés, notamment le visage. Nous atteignons, pour discriminer les visages humains, un très grand degré de finesse, du moins pour les types de populations qui nous sont familières¹⁸¹. Ainsi, nous en arriverons à distinguer facilement l'un de l'autre deux frères qui se ressemblent, alors qu'il nous est, par exemple, bien plus difficile de distinguer deux espèces de poissons d'espèces voisines, et impossible de distinguer deux poissons ou insectes de même taille et de même espèce au premier coup d'oeil.

Cette capacité de résolution est normale : elle est adaptative, et distingue ce qui est saillant, pertinent. Nous allons voir qu'à l'aune de ces variations de second ordre, les différences de représentations entre les différents processus sont très nettes. Cette capacité de résolution s'adapte à l'échelle de ce qui nous paraît pertinent. Or, il semble que dans le cas des comportements, nous ayons l'habitude de nous intéresser à des variations très ténues. Ceci explique que les variations de comportement nous paraissent grandes par rapport aux variations de représentations. Pour celles-ci, qui sont mal définies, seules de grosses différences nous sont apparentes, un peu comme pour une espèce de poissons où nous n'arriverons à distinguer que des individus très dissemblables. Pourtant, l'échelle de variation des représentations, même mesurées à l'aide de notre très imparfaite méthode, est assez importante.

¹⁸¹ A tel point qu'il existe une zone spécialisée dans ce traitement, dont la lésion entraîne la prosopagnosie (impossibilité de reconnaître les visages).

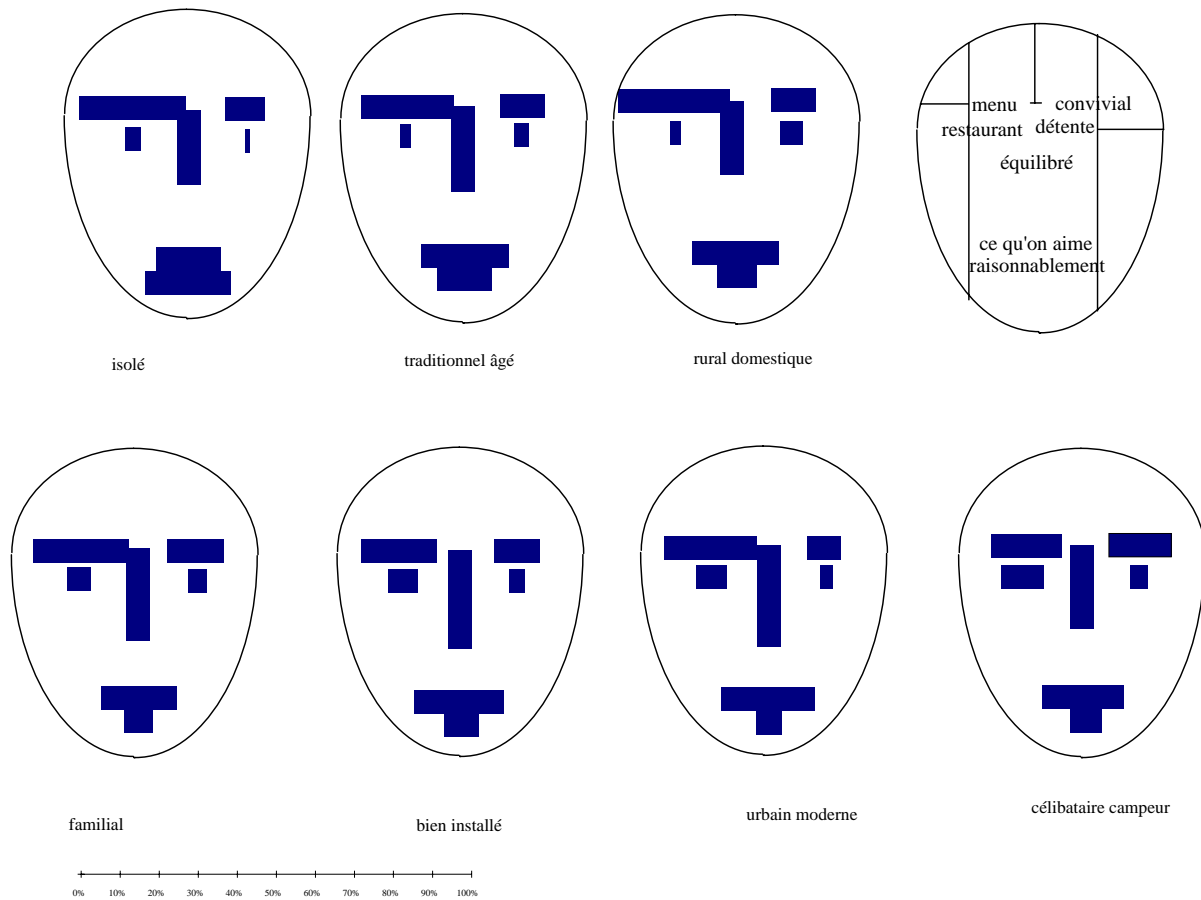
Pour le montrer, nous avons simplement remplacé les traits d'un visage schématisé par les morceaux d'histogrammes tirés du graphique suivant, déjà vu précédemment sous forme d'histogrammes verticaux, qui décrit les variations de représentations suivant les processus :

Les facettes de la représentation par type de processus (représentation classique en histogrammes barre)



e qui apparaît d'abord sur cet histogramme, comme on l'a dit, c'est la similarité des profils des processus. Voyons maintenant les mêmes rectangles présentés sous forme de traits faciaux.

Les facettes de la représentation par type de processus (représentation sous forme de visages simplifiés)



On peut considérer que notre représentation est une forme un peu particulière de "camemberts" (graphes en secteurs) qui devrait présenter la caractéristique d'être plus facilement mémorisable, puisqu'elle s'adresse à des structures cognitives et mémorielles particulièrement sensibles. On obtient pour chaque processus un "portrait-robot" en matière de représentation.

Comme on le constate, les différences sont assez importantes, mais finalement du même ordre que ce que nous observons dans la variabilité biologique : un trait particulièrement saillant dans la représentation (par exemple, "équilibre" chez le bien installé ou l'urbain moderne), n'est pas tellement, par rapport à la moyenne, plus gros qu'un "gros nez" dans la population.

C'est là une question ancienne, qui nous renvoie au débat violent entre fonctionnalistes et culturalistes. On pourrait l'illustrer par une saillie cruelle de Bateson, qui dit un jour que le chercheur qui adopte aveuglément la méthode téléologique (fonctionnaliste) ne cessera de découvrir, "comme Malinowski", "que les gens cultivent des pommes de terre à cause de leur envie constante de les manger" (Houseman et Severi, 1986). C'est en un sens justifié, mais la question serait : pourquoi des pommes de terre, et pourquoi cultivées de cette façon ? C'est bien sur les effets de second ordre que porte l'analyse culturaliste, qui cherche à déterminer pourquoi une solution particulière a été choisie dans l'ensemble des possibles que délimitent les contraintes fonctionnelles.

Ceci nous amène à replacer la représentation et les comportements dans un schéma plus général de la vie de relation, peut-être trivial, mais qui a le mérite de situer leurs fonctions respectives.

XI.3.2. Ecologie des représentations

La forme particulière du monde que nous nous sommes construits au cours de l'évolution biologique et culturelle aboutit à des liaisons organiques entre les divers objets du monde, lesquels forment un tout, dans lequel chaque objet ne prend sens que par rapport aux autres. De même que dans la langue, un terme n'existe que dans sa relation aux autres, de même, dans notre réalité, un objet n'existe que dans sa relation aux autres. Un cristal n'est qu'un agrégat d'atomes, il est formé par leur relation ; réciproquement un atome ne se définit que par ses potentialités d'interaction avec les autres. Ce qui est vrai pour les objets physiques l'est encore plus pour les organismes biologiques. Ceux-ci sont en relation trophique dans une vaste chaîne où chacun se construit à partir des autres, l'herbe se construisant à partir de l'humus, la vache à partir de l'herbe, et l'humus à partir de la vache.

L'adaptation de chaque objet X à ceux qu'il utilise se fait par un codage, une représentation concrète de ceux-ci, exprimée sous forme organique, qui constitue une partie de la structure même de l'objet X. Le système digestif de la vache, son appareil masticateur et même sensoriel ne sont en quelque sorte qu'une *représentation concrète* de son action sur l'herbe nutritive. Et cette action sur l'herbe nutritive constitue la vache, en un sens la définit. De même, l'herbe et le sabot des ruminants sont-ils les produits d'une co-évolution écologique, qui a produit d'une part des végétaux résistants au piétinement et d'autre part un support locomoteur adapté à la surface végétale de la steppe. On pourrait dire de même, au niveau moléculaire, que les capteurs d'une hormone sont des représentations concrètes de celle-ci, une sorte de moulage en creux dans un langage chimique ; et c'est d'ailleurs cette propriété que l'on utilise pour le marquage enzymatique et le génie génétique.

D'une manière générale, on pourrait dire que cette représentation des objets xi constitutifs de l'objet X est la concrétisation de sa relation de dépendance fonctionnelle à ces objets xi. Dans le monde concret, nous voyons que nous pouvons considérer les objets concrets comme des représentations concrètes de leur relation à leur environnement.

Or, l'existence de ces objets concrets est d'abord, par construction, conditionnée par l'enchaînement de ces représentations concrètes qui constituent leur être. Que la vache cesse de fonctionner biologiquement en tant que vache, et elle meurt, elle disparaît alors en tant que vache concrète, pour nous observateurs, pour se réduire à des éléments qui fonctionnent légitimement en tant qu'entités autonomes (matière organique morte, atomes...).

Mais, du point de vue d'un observateur humain, le monde concret n'est qu'une partie du monde ; des objets purement immatériels, imaginés, existent également. Comment cela se peut-il ?

Dans la mesure où l'existence d'un objet X est assurée par l'articulation concrète de ses parties avec celles d'autres objets suivant une logique particulière qui représente la condition d'existence de

l'objet X, il est dans son "intérêt" propre de favoriser la possibilité de telles articulations, et d'assurer leur maintien. C'est la *raison d'être* même de tout être. Comme l'écrit Spinoza :

"Toute chose cherche, autant qu'il est en son pouvoir, à persévérer dans son être" (Ethique, Livre III, Théorème VI)

"l'effort par lequel toute chose tend à persévérer dans son être n'est rien autre que l'essence actuelle de cette chose" (Ethique, livre III, théorème VII).

Par conséquent, il est *positivement adaptif* pour un être de pouvoir simuler son environnement, afin d'en manipuler dans la sécurité de son enveloppe interne les différents éléments, pour anticiper les conséquences possibles de ses actions, et sélectionner celles qui seront efficaces pour sa survie et son développement. L'internalisation d'une représentation de l'environnement qui permette de telles simulations est évidemment un atout considérable pour l'être en question. Il va pouvoir, sans risque pour sa survie matérielle, essayer différentes combinaisons possibles en simulant leurs conséquences.

L'Homme, comme d'ailleurs la plupart des vertébrés supérieurs, a développé un tel système qui lui permet d'élaborer des stratégies conscientes qui guident son action, et permettent un comportement téléologique. C'est ce système que nous appelons la pensée. Nous avons vu qu'elle se fonde sur l'utilisation de la mémoire, qui n'est finalement qu'un stockage d'expériences passées qui servent à nourrir ses simulations. En ce sens, la pensée est bien, comme l'avait écrit Freud (1895, 1925b), un système de simulation économique du réel. Son efficacité repose sur un principe de réalisme, c'est-à-dire que les représentations manipulées soient suffisamment conformes à ce qui se passe dans la réalité matérielle pour que les simulations mentales soient effectivement prédictives.

Ceci est obtenu, de la façon la plus économique qui soit, en construisant des représentations *analogues* à l'expérience réelle ; c'est-à-dire que, du point de vue du sujet, autant que faire se peut, *la représentation doit être ce qu'elle représente*. Aussi elle est construite avec les signes mêmes de l'objet tels qu'ils sont vécus par le sujet. La construction représentative est alors exactement similaire, dans son principe, à celle des autres organes : une structure modelée par l'environnement, qui en est l'image en creux par impression sensorielle. La représentation est construite économiquement car elle ne correspond d'abord qu'à un stockage de la séquence sensorielle à laquelle a donné naissance l'interaction avec l'objet.

Pour que ce stockage se fasse de façon économique, la nature a adopté le système le plus efficace qui nous soit connu : la factorisation combinatoire. C'est celui qui permet d'engendrer un maximum d'objets complexes avec le minimum d'objets simples (les signes).

Pour compenser l'explosion combinatoire, un deuxième mécanisme est utilisé, celui des règles de combinaisons, qui limite le nombre de combinaisons possibles, et conditionne la formation de telle ou telle représentation particulière dans un contexte donné.

Le système de représentation est donc muni de deux types règles : de production, et de contrôle. Nous retrouvons ici, dans la recherche d'un procédé formalisé de représentation du monde, le même procédé que les mathématiques ont fini par adopter avec l'utilisation d'un *système symbolique et d'ensembles de règles logiques*, pour les mêmes raisons d'efficacité. Dans ce dernier système, un seul symbole en vient à pouvoir représenter une infinité d'occurrences possibles.

Maintenant que nous avons expliqué comment l'être humain, au niveau individuel, est mécaniquement amené à se construire un système de représentation interne pour maximiser ses espérances de survie dans son environnement, nous allons monter d'un cran et considérer l'espèce.

Comme chacun sait, l'être humain est un objet transitoire. Il ne se crée que par reproduction à partir d'autres individus. Les indigènes *cultivés* que nous observons en liberté sont des entités encore plus dépendantes de leur environnement : ils sont créés par une société. Les représentations que nous observons sont adaptées à une certaine forme de fonctionnement en environnement social, elles portent forcément en creux la marque de cette sociabilité¹⁸². Cette adaptation de la société à son environnement suppose qu'elle en ait une image efficace, et en particulier que cette image ait, du point de vue de l'entité sociale, les mêmes propriétés de réalisme qui conditionnent l'efficacité de la représentation individuelle. Il faut que la représentation corresponde à un objet. Autrement dit, la représentation doit être ce qu'elle représente pour tous, autant que faire se peut. Elle doit donc, par construction, être unique, c'est-à-dire à peu près identique dans chacune de ses occurrences individuelles. C'est un point que nous avons déjà abordé au chapitre III ; et qui constitue une condition nécessaire à la communication et à la coopération, permettant à la société d'exister en tant qu'agrégat d'individus coopératifs qui coordonnent leur action sur l'environnement. La fonction de la *communication* des représentations est de propager des images de cette structure unique au sein de la communauté. Bateson (1967) était arrivé à une conclusion analogue.

Pour résumer la pensée de Bateson, au risque de la travestir, disons que la communication de l'information est une caractéristique essentielle des organismes vivants - au sens large-, *qui permet à chaque partie d'agir d'après l'état des autres*. L'information permet ainsi de déclencher des actions ; elle permet également de reproduire ou de transmettre des structures. Elle le fait en créant une redondance, une reproduction au sens propre du terme ; elle crée en restreignant le hasard, en dirigeant la création vers la reproduction du même. C'est bien là le sens étymologique du terme : mettre en forme. L'information a donc une fonction structurante, qui permet à l'organisme (qui doit ici être compris au sens large d'ensemble organisé) de conserver une structure cohérente, une identité (c'est-à-dire, pour simplifier, que c'est *un peu la même chose partout* à l'intérieur de l'organisme).

¹⁸² Nous n'insisterons pas ici sur l'aspect positivement sélectif d'un fonctionnement en société d'une collection d'êtres, sur les possibilités de modelage de l'environnement concret, qui sont évidemment positivement adaptatifs pour la société. C'est une réponse redoutablement efficace au principe de sélection par l'environnement, qui renverse le rapport de forces (adapter l'environnement à l'être, au lieu de l'inverse), et permet un meilleur contrôle des conditions d'existence.

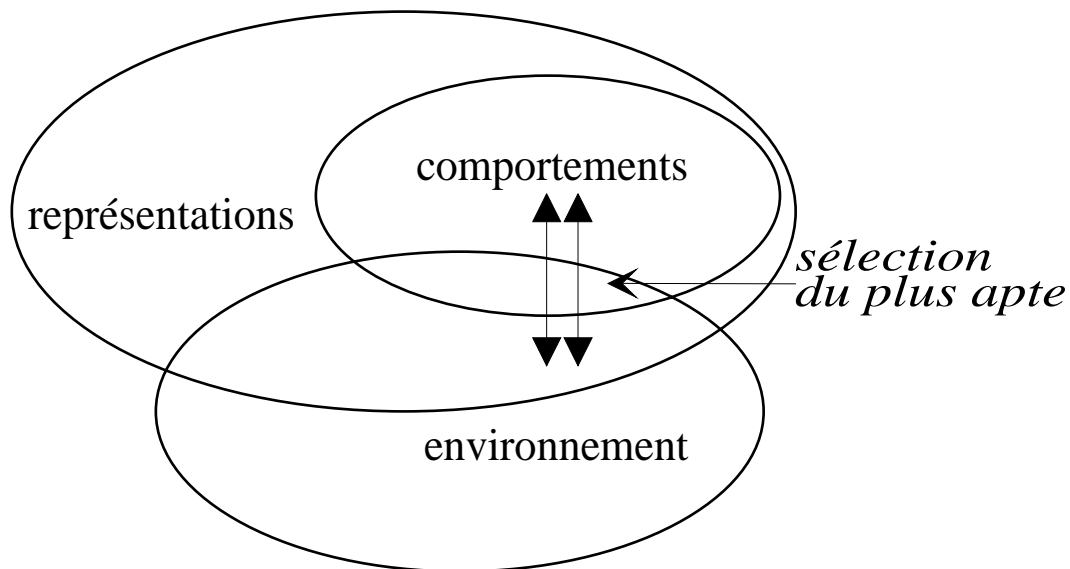
"L'essence et la *raison d'être*¹⁸³ de la communication est la création de la redondance, de la signification, du modèle, du prévisible, de l'information et/ou de la réduction du hasard par la "restriction"." (Bateson, 1967, 1977 p. 143)

Bref l'information permet de coordonner les structures, d'en relier les éléments. Rappaport (1971, cité par Alland, 1975) a suggéré que les rituels étaient des dispositifs d'échange qui propageaient au sein de groupes locaux des informations utilisables pour une meilleure adaptation sociale et écologique, le caractère sacré de l'information transmise augmentant son acceptabilité sociale. Nous pensons que presque toute communication de représentations a cette fonction de propagation adaptative, que ce soit pour un objectif de très court terme (cas des discussions), ou de plus long terme (cas de l'enseignement). Laborit (1968) a développé une vision analogue.

Résumons les étapes de notre raisonnement : toute société humaine, pour mériter ce nom, doit se construire collectivement un système de représentation de son environnement, qui est en même temps l'environnement de chacun de ses membres. La finalité de ce système de représentation est d'agir sur l'environnement de manière à persévérer dans son être. Ceci se fait en simulant les possibilités d'action pour choisir les plus efficaces. La représentation est donc, par rapport aux comportements, un perfectionnement. Ce sont les comportements qui permettent effectivement de persévérer dans son être ; la représentation, elle, permet de choisir les comportements les plus efficaces. Un être pourrait survivre en ayant des représentations inadaptées, pas en ayant des comportements inadaptés. La contrainte de sélection porte d'abord sur les comportements, elle ne porte qu'à un deuxième niveau sur les représentations. On peut donc observer en théorie des représentations inadaptées, du moment que les comportements qu'elles engendrent ne sont pas trop anti-sélectifs. Par contre, les comportements observables (de façon durable) sont ceux qui appartiennent à l'enveloppe des possibles compatibles avec la survie dans les contraintes de l'environnement. Et c'est l'interaction avec l'environnement qui détermine cette enveloppe à l'intérieur de celle des comportements possibles.

¹⁸³ En français dans le texte.

La sélection dans le monde réel porte sur les comportements et non sur les représentations



A un instant donné, ce qui doit être bien adapté aux contraintes de réalité, ce sont les comportements. Un sujet peut avoir des représentations irréalistes, s'il veut survivre, il faudra qu'il adopte les comportements efficaces, c'est-à-dire adaptés aux contraintes réelles, même si ceux-ci sont en contradiction avec ses représentations : le réalisme est une question de survie. C'est bien ce que Freud avait imaginé avec la notion de *principe de réalité*.

Aussi, lorsque, analysant les comportements, nous cherchons à trouver des lois prédictives, ce qui est le principe même de l'activité scientifique, il est normal que nous retrouvions les contraintes réelles comme prédicteur le plus efficace, et que les représentations n'arrivent que comme facteur explicatif indirect. Ce qui est prédictif dans les représentations provient d'abord de leur adaptation à la réalité, c'est-à-dire de ce qu'elles sont plus ou moins ce qu'elles représentent, c'est à dire cette réalité.

Les représentations, par contre, deviendront des facteurs explicatifs puissants des *modifications des comportements*, puisqu'elles servent précisément à mettre en place des stratégies comportementales plus efficaces, *dans la mesure où le sujet peut les mettre en oeuvre*. Les représentations servent à manipuler des possibles, mais seuls les possibles "calculés" et jugés efficaces par simulation sont effectivement mis en oeuvre sous forme de comportements par le sujet (et, à un niveau agrégé, par la société). Pour prendre un exemple concret : un sujet âgé à santé fragile aura sans doute *aussi* comme aspect de la représentation du *Bien_manger* que c'est "des choses qui lui font envie". Mais, lors de la mise en oeuvre de l'enchaînement représentatif, il fera intervenir des éléments réalistes, comme par exemple le fait que certains aliments qui lui font envie risquent de le tuer (les *graisse*s, le *sucre*). Pour persévérer dans son être, il évitera de les manger. Son comportement sera donc, en apparence, expliqué par les contraintes réelles, ce qui est exact en dernière analyse. Mais il sera aussi expliqué, de façon occulte, par le fait que la facette *Manger ce qui me fait envie* aura été partiellement inactivée lors du passage au comportement, précisément par le processus de pensée raisonnée. De

fait le sujet en question va essayer de manger, parmi *ce qui lui fait envie*, ce qui n'est pas dangereux pour lui. Dans des circonstances extrêmes, il ne pourra manger *rien* de ce qui lui fait envie, et son comportement sera apparemment contradictoire avec sa représentation. En fait, il est en contradiction avec *certaines aspects* de sa représentation. Par construction, le fonctionnement des représentations incorpore donc, dans sa mise en opération sous forme de simulation, le principe de réalité. Mais la représentation livre des prédictions d'un comportement potentiel si l'on relâchait les contraintes (par exemple, si on lui propose des produits qui ont le goût du sucre mais ne sont pas nocifs pour lui).

Pour prendre un autre exemple, le célibataire campeur, qui souhaite également manger de *bons petits plats* cuisinés, mais ne sait pas les préparer, ou fait un arbitrage d'usage de son temps qui favorise la sociabilité au détriment de la préparation culinaire, n'aura pas un comportement cohérent avec ses représentations. Par contre, si l'on met à sa disposition des solutions qui lèvent la contrainte de préparation (plats cuisinés à réchauffer), il va effectivement les consommer : sa représentation devient explicative dans la mesure où le champ des possibles devient effectivement réalisable compte tenu des contraintes.

Dans une optique pragmatique de prédiction scientifique, nous sommes donc amené à hiérarchiser¹⁸⁴ le pouvoir prédictif des différents facteurs explicatifs possibles parmi ceux qui sont observables. Les plus efficaces seront les contraintes matérielles. Ensuite, viendront les représentations. Et ce sont ces dernières qui expliqueront le mieux les changements possibles sous la condition de modification de système de contraintes réelles.

C'est bien le principe que nous avons adopté pour faire de la prospective du comportement alimentaire dans un domaine particulier, celui de la consommation de produits surgelés (Lahlou et al. 1987, Betbèze et al., 1987a). Les contraintes de l'époque expliquaient bien les comportements d'alors, mais ce sont les représentations qui ont expliqué l'évolution du marché, conformément à nos prévisions, qui tenaient également compte de l'évolution des contraintes réelles (technologie, marché...). En effet, les produits préparés frais (comme la salade en sachet, les pâtes fraîches sous atmosphère contrôlée...), à l'époque à l'état de technologie émergente, répondaient *aussi bien* aux contraintes matérielles (préparation faible) et *mieux* que les surgelés aux représentations des attentes des consommateurs ("produits frais"). Il était donc logiquement prévisible que les produits transformés frais se substituent partiellement aux surgelés.

¹⁸⁴ Nous nous situons donc dans la perspective proche de ce que Alland (1969) appelle une théorie évolutionniste "faible" ("weak"). Par rapport à une théorie forte ("strong") qui insisterait sur l'influence des instincts, la théorie faible "*propose une hiérarchie de jeu de probabilités pour le comportement et continue à considérer les systèmes comportementaux humains comme largement déterminés par la culture (... tout en ouvrant) la porte aux variables biologiques et voit le problème de l'adaptation humaine comme une continuation des processus darwiniens*" (Alland, 1969).

Il semble donc qu'à condition de prendre en compte les contraintes matérielles, ce qui est somme toute de bon sens, les représentations puissent être un outil puissant de compréhension de l'évolution des comportements, voire de sa prévision.

XII. Conclusion

Où l'on résume les principaux acquis.

Où l'on esquisse une théorie évolutionniste et écologique des représentations, qui les considère comme une population d'objets mentaux domestiqués par l'espèce humaine, et qui permet à cette dernière de se construire collectivement une meilleure adaptation à son environnement.

Où l'on illustre cette théorie par un cas vécu, qui montre comment se modifie petit à petit l'alimentation de tous les jours dans notre système industriel.

Où l'on fait des vœux pieux pour que de nouvelles recherches continuent avec les techniques et les méthodes que nous avons présentées.

XII.

Nous avons modélisé les représentations avec un formalisme combinatoire, minimaliste et abstrait, qui se contente de les considérer comme des syplexes (combinaisons de signes - ou cognèmes - qui peuvent être de nature très diverse : perceptions, émotions, actions, mots...). Dans ce modèle, les représentations sont considérées comme des objets en eux-mêmes, sans qu'il soit fait appel à l'hypothèse d'un référent matériel dont elles seraient des images.

Nous avons étudié des instanciations de ces représentations dans le registre linguistique, issues de l'interrogation, par la méthode des associations libres, de divers locuteurs de culture française (un dictionnaire, des indigènes) à propos du *manger*. Nous avons considéré ces instanciations comme des syplexes de mots. Nous avons analysés ceux-ci à l'aide d'une méthode d'analyse lexicale qui constitue une application mathématique de notre théorie. Cette méthode reproduit par des algorithmes statistiques des mécanismes de catégorisation par analogie et contraste qui caractérisent la pensée humaine naturelle. Nous avons ainsi fait *émerger* des noyaux de sens, stables et reproductibles, communs à l'ensemble des sujets interrogés. La combinaison de ces noyaux de sens présente toutes les propriétés classiquement attribuées aux représentations sociales. Elle est cohérente avec les résultats de la littérature spécialisée sur le sujet (l'alimentation), et permet même d'éclaircir certains points jusqu'ici laissés obscurs par les recherches antérieures, notamment en ce qui concerne le principe d'incorporation et sa genèse.

Notre approche est pleinement constructionniste, ou, pour utiliser les termes de Von Glasersfeld (1981) dont nous partageons l'approche évolutionniste, disons qu'il s'agit d'un constructivisme radical. Notre travail démontre, nous semble-t-il, qu'il est possible d'appliquer avec succès une telle approche constructionniste à du matériel empirique. Cela, dans la mesure où nous avons montré non seulement comment émergent des objets immatériels stables (les représentations), mais aussi comment ceux-ci se réifient sous la forme de comportements ou d'objets concrets (par exemple : un petit déjeuner). Par là notre recherche comble ce qui était jusqu'ici une carence majeure des approches constructionnistes, et confirme que la représentation sociale sert bien, comme l'affirmait Moscovici (1988b) à "créer de la réalité" .

Notre approche se situe dans la continuité des travaux fondateurs de la théorie des représentations sociales telle qu'elle a été développée par Serge Moscovici et son école, et la prolonge dans la "voie ardue" (Jahoda, 1988) ou "linéaire et étroite" (Moscovici, 1988b) d'une formalisation accrue. En développant l'analyse des aspects linguistiques des représentations qui avait jusqu'ici été peu développée par cette école, notre recherche tend à prouver que les approches constructionnistes sont un développement naturel du cadre théorique tracé par Moscovici. Par ailleurs, notre approche statistique des représentations, qui considère que la représentation mentale est à la représentation sociale ce que l'individu est à la population, en précisant les concepts dans un formalisme rigoureux, nous semble clarifier des débats anciens entre l'école latine et l'école anglo-saxonne, débats dont l'obscurité nous semble tenir au manque de précision dans la définition des objets théoriques par les

protagonistes. Nous espérons que le cadre formel que nous proposons, qui converge d'ailleurs avec celui d'autres auteurs, contribuera à un développement productif des échanges entre ces écoles.

Au delà de ces avancées méthodologiques, nous pensons avoir obtenu des résultats nouveaux dans le domaine de la confrontation entre les représentations et les comportements, grâce à l'utilisation d'un matériel empirique issu d'enquêtes lourdes dont le coût de recueil ou l'absence de techniques adéquates avaient jusqu'ici empêché la constitution en vue d'une exploitation académique.

La mesure des variations relatives des représentations individuelles et la démonstration que leur relation aux comportements mesurés habituellement *paraît de deuxième ordre* permet d'abord d'expliquer l'échec récurrent des tentatives de prévision des comportements de consommation à partir des représentations. Il semble que la technique que nous avons développée permet de gagner un ordre de grandeur. On pénètre ainsi dans le domaine où les incertitudes de mesure et les biais de recueil sont moins grands que les phénomènes que l'on cherche à observer et à expliquer. Cette technique reste cependant, en l'état, encore grossière et doit être maniée avec précautions.

Mais surtout, ces premiers résultats nous permettent de jeter les bases d'une théorie génétique des représentations, qui les voit comme des organes fonctionnels, des prothèses naturelles qui guident le choix et l'évolution des comportements. En l'état, cette théorie n'en est qu'à ses prémises. Celles-ci nous paraissent cependant prometteuses. D'une part, car elles sont en cohérence avec les acquis antérieurs de la théorie des représentations mentales et sociales, issues d'histoires heuristiques différentes. D'autre part car, par leur caractère pragmatique, elles offrent déjà des possibilités de falsification scientifique ; et ce, non pas en laboratoire, mais sur des populations en situation réelle. Les techniques que nous avons exposées, robustes, fidèles, d'accès facile et relativement peu coûteuses, devraient permettre, à partir de l'analyse de sources orales ou documentaires, de construire des hypothèses et de les vérifier par confrontation avec l'observation des comportements, dans des domaines variés, à l'instar de ce qui a été ici réalisé pour l'alimentation.

Que l'on nous permette enfin de présenter quelques directions de recherche qui nous paraissent prometteuses, en les illustrant autant que possible par notre expérience personnelle.

Ces développements concernent la propagation des représentations sociales et leur rôle dans l'évolution des systèmes.

La représentation se propage en se dupliquant, nous l'avons vu (chap. IV.1.). Par communication entre un U-langage U_a et un autre U-langage U_b , elle se propage dans U_b sous une forme *presque* identique. Si U_a et U_b sont identiques, et que la communication est parfaite, cette propagation est une réplique exacte, on a $R_a = R_b$. Dans la pratique, R_a et R_b seront probablement *légèrement* différentes. Pour dire vite, la représentation *mute* lors de sa propagation. Dans l'état actuel de notre formalisme, il est difficile de préciser ce que la mutation a de "légèrement différent", mais il faudra pour l'instant nous contenter de cette approximation. Pour aller plus loin, une première direction de

recherche serait de chercher à expliciter de manière plus précise les différences entre deux formes successives de la représentation (par exemple : apparition ou disparition de nouveaux éléments, etc.). C'est d'ailleurs une voie qui a été entreprise par Guimelli (1994), qui repère la progression (trophisme) d'un noyau représentationnel correspondant à l'introduction de nouvelles pratiques dans une population d'infirmières.

Le point que nous souhaiterions discuter ici est que la propagation des représentations peut en gros se présenter, à des fins heuristiques, sous trois formes. La première, ou création, est la formation d'une représentation chez un individu à partir du monde "matériel". Ua est le monde "réel" (c'est-à-dire notre monde subjectif commun, dont une partie est constituée d'objets "matériels"). Par exemple, c'est la perception qu'Albert a de la tour Eiffel, lorsqu'il la visite pendant son voyage à Paris. La Tour Eiffel se propage dans l'esprit d'Albert sous forme de représentation mentale.

La seconde que l'on pourrait appeler diffusion, est la propagation d'individu à individu. Ua et Ub sont des mondes subjectifs. Par exemple, Albert explique à Barnabé ce qu'est la Tour Eiffel. Une partie des représentations d'Albert, en l'occurrence celle qui concerne la Tour Eiffel, se propage de l'esprit d'Albert dans celui de Barnabé.

La troisième, ou réification, est la réalisation sous forme concrète d'une représentation : Ua est un monde subjectif, et Ub est le monde réel. C'est, par exemple, l'opération par laquelle Gustave Eiffel construisit la Tour Eiffel à partir de sa propre représentation, de ses plans.

Dans l'évolution du monde quotidien, ces trois formes s'entremêlent sous forme de boucles de rétroaction. Ces articulations successives finissent par créer un état de choses dans lequel les représentations individuelles et le monde réel sont plus ou moins analogues. Historiquement, la construction de la Tour Eiffel le montre bien : un plan s'est progressivement créé dans le Ua de Gustave Eiffel, qui l'a communiqué à une armada de financiers et d'ingénieurs, lesquels l'ont propagé chez des ouvriers, qui ont construit une grande structure métallique au milieu du Champ de Mars. Celle-ci, à son tour, a modelé les représentations des différents acteurs. Les interactions successives entre tous les objets (Eiffel, constructeurs, poutrelles...) ont fait que le résultat final est compatible avec les différents U-langages qui coexistent localement autour de cet objet, lui assurant une possibilité d'existence cohérente en tant que représentation concrète.

Moscovici (1961) avait montré comment la psychanalyse s'était propagée sous forme de représentations. Elle s'était, également, propagée sous forme concrète dans le monde réel (une école, des pratiques, des psychanalystes...). Nous avons vu, sur des exemples simples comme le petit déjeuner ou le snack, comment ceci se vérifie pour des objets courants.

Le fait que les syplexes se construisent par combinaison d'objets existants permet la création d'une quantité quasiment infinie de syplexes nouveaux. Les enjeux qui portent sur la diffusion des

représentation sont énormes puisque ces représentations ont pour finalité de se réifier sous forme d'objets matériels ou de pratiques.

Dans notre perspective évolutionniste, les représentations sociales peuvent être considérées comme des populations de représentations individuelles. Ces représentations individuelles se reproduisent par propagation, comme nous l'avons vu. Dans leur propagation, elles se modifient légèrement. On a donc ici un modèle tout à fait analogue à celui de la théorie évolutionniste en biologie. Celle-ci permet de définir formellement l'adaptation comme la contribution faite à une meilleure efficacité écologique de la génération suivante (Alland, 1974) à la suite d'une reproduction différentielle. Plus exactement, la reproduction différentielle a pour résultat "un changement, dans la population, des individus présentant un trait avantageux dans un environnement donné" (Wallace et Srb, cités par Alland, 1974).

Pour dire les choses plus simplement, soit une population d'humains donnée (Hi). Cette population héberge une population de représentations (Ri) à propos d'un certain problème écologique, par exemple, "Bien_manger". La représentation sociale du Bien_manger est cette population (Ri). (Ri) a une vertu fonctionnelle adaptative : elle permet à (Hi) de se nourrir correctement. Voyons maintenant comment se produit l'évolution adaptative de (Ri).

Premier cas, sans évolution écologique de (Hi). Lors de la propagation de (Ri), une nouvelle facette, issue localement de quelques humains créatifs, va se produire et se propager en modifiant (Ri) dans le sens d'une meilleure efficacité écologique. Par exemple, r1 : "il faut manger varié". La vérification de l'efficacité écologique (en l'occurrence, faite par d'autres individus chargés de la vérification scientifique), va montrer son efficacité écologique (une population plus saine). Cette facette s'insère alors dans (Ri) lors de la communication d'un individu à un autre. On aboutit ainsi, progressivement, à des populations de représentations de plus en plus efficaces (c'est-à-dire permettant à (Hi) d'être de mieux en mieux adaptée), où le trait r1 est plus fréquemment présent.

Deuxième cas : l'environnement écologique de (Hi) se modifie : de plus en plus de produits sucrés et gras sont disponibles, en raison d'une meilleure maîtrise de l'industrie de confection de ces produits. De nouvelles facettes vont se développer pour une meilleure adaptation de (Hi), par exemple r2 : "pas trop de graisse, pas trop de sucre". C'est bien ce que l'on a observé. Notons que cette facette corrige des tendances naturelles à rechercher ces produits, lesquelles découlaient d'une adaptation biologique des chasseurs cueilleurs, pour qui la graisse était un produit utile et rare, et les produits sucrés disponibles essentiellement sous forme peu concentrée (fruits...).

C'est également vrai pour des facettes guidant d'autres comportements alimentaires, par exemple l'approvisionnement. A la modification écologique "moins de temps disponible, plus de ressources monétaires", ont répondu la création d'autres facettes fonctionnelles (faire ses courses dans un supermarché, utiliser des aliments tout préparés) qui favorisent l'adaptation de (Hi), et tendent à se multiplier dans la population (Ri). La littérature ethnographique fournit dans les sociétés traditionnelles divers exemples de la création de représentations concrètes sous forme de recettes de

cuisine, qui constituent une meilleure adaptation écologique (voir Fischler, 1990, pp. 48-58 pour une revue). On citera les cas classiques de la préparation du manioc, toxique à l'état brut, mais dont le cyanure est extrait par rinçage (Katz et al., 1974, cité par Rozin, 1982), de la fève dont le trempage diminue la toxicité (Katz, 1979) ou des tortillas de maïs (dont la cuisson à la chaux améliore la disponibilité en acides aminés)¹⁸⁵. Certaines de ces adaptations montrent que le facteur culturel peut même (Rozin, 1982) surmonter des obstacles biologiques innés (cas de la consommation de produits piquants, ou amers, comme le piment, le café, ou difficiles à digérer comme le lait frais, rendu digeste par fermentation). Il est intéressant de noter que les modes de l'évolution des comportements suivent la même logique de reproduction/variation combinatoire que nous avons décrit pour les représentations mentales. Fischler (1990, pp. 155-164), étudiant l'évolution récente des préparations culinaires dans divers pays, distingue ainsi des substitutions élémentaires portant sur des éléments, des additions, des transferts de structure, et aussi des condensations, qui ressemblent fort à notre "concrétisation". Ceci n'est pas surprenant si l'on accepte notre idée que les objets matériels (ici : les plats, les repas) sont faits de même nature ontologique que les objets mentaux.

Comme dans l'évolution biologique, on a ici des variations qui affectent des populations - (Ri), (Hi) - par des mécanismes qui portent sur la sélection de l'efficacité individuelle.

Sans vouloir pousser trop loin l'analogie entre le syplexe représentatif - arrangement de cognèmes - et le code génétique - arrangement de codons - il nous semble qu'il y a ici un terrain de recherche nouveau, qui aurait l'avantage de bénéficier des concepts et des outils techniques mis au point par l'épidémiologie, la génétique des populations, la démographie, et la biologie évolutionniste.

L'intérêt adaptatif des représentations provient, comme on l'a déjà évoqué, de leur économie énergétique sur le plan écologique : elle permettent d'effectuer des *simulations* de l'efficacité pragmatique pour (Hi) de la représentation (Ri), sans réel danger pour (Hi).

Par ailleurs, leurs processus de propagation sont nettement plus économiques et efficaces que la reproduction biologique, qui est, en particulier, soumise à une latence longue (maturation biologique, croissance...).

On pourrait dire que la population humaine a domestiqué une forme de quasi-vie immatérielle, les représentations, qui sont en quelque sorte des prothèses ou des symbiotes, une population d'outils mentaux.

Ceux-ci lui servent non seulement à s'adapter plus efficacement à l'environnement, mais encore à le modifier *collectivement*. Et c'est là qu'apparaît le côté merveilleux des représentations sociales. Car, si les représentations individuelles sont déjà adaptatives, elles ne permettent que de façon très limitée d'opérer des changements écologiques. Par contre, les représentations sociales permettent une *action*

¹⁸⁵ Il est intéressant de noter que dans le second cas, la raison invoquée par les villageois mexicains est que ce procédé facilite la préparation en améliorant la consistance de la pâte (Rozin, 1982) : la raison consciente de la sélection du procédé est culturellement compréhensible, et ignore l'avantage nutritionnel.

collective sur le réel, avec la puissance de réalisation que ce terme implique. Ce n'est que grâce au caractère collectif des représentations que nous pouvons avoir chaque matin sur notre table du *café* (cultivé dans de lointains pays exotiques), ou des *tartines*, dont l'existence ici-et-maintenant suppose la coopération efficace et concertée de millions d'hommes oeuvrant dans des chaînes de production et de distribution complexes réparties sur l'ensemble de la planète.

Notre envolée pourra paraître excessive et lyrique. Elle ne l'est pas. Nous pourrions renvoyer le lecteur à des exemples évidents comme la Tour Eiffel, Disneyland, ou la psychanalyse, objets dont l'existence dépend d'une large coopération collective. Mais notre conviction véhémente provient de ce que nous avons eu, personnellement, l'occasion d'observer concrètement comment, dans le domaine économique, des représentations nouvelles pouvaient se propager et se réifier, mobilisant des milliers d'hommes et des ressources matérielles et financières considérables à partir d'une petite modification des représentations lors de leur propagation. Restons donc dans le domaine alimentaire, et plantons d'abord le décor.

Modifier le monde commun nécessite des efforts énormes en raison de l'inertie considérable qu'il manifeste. Un seul acteur ne peut changer le monde, mais la communication, la propagation, permettent de fédérer les énergies et les intentions autour d'un projet identique (commun) et donc finalement de le *réaliser*. Dans la pratique, actuellement, seule l'industrie dispose des capitaux et des moyens nécessaires. Par exemple, pour modifier les comportements alimentaires, et faire consommer au gens un produit nouveau, il faut à la fois le leur faire connaître, leur en donner l'envie, et faire que sa consommation soit matériellement possible. Publicité, fabrication, et distribution sont les mamelles de cette industrie, et ces moyens sont exploités à grande échelle¹⁸⁶.

Nous avons évoqué en introduction la pression concurrentielle qui pousse l'industrie alimentaire à créer sans cesse de nouveaux produits incorporant toujours plus de valeur ajoutée. Or, compte tenu des masses financières en jeu, et de l'importance des enjeux - qui sont, pour les firmes, vitaux-, les décisions qui guident le lancement de nouveaux produits s'appuient sur des études pour savoir "quels produits pourraient marcher". On voit ici à l'oeuvre la recherche de représentations positivement adaptives, représentations des produits "efficaces". Son caractère économique provient de la simulation : au lieu de fabriquer le produit, de le lancer pour "voir si ça marche", on fait un essai dans une "expérience de pensée" moins coûteuse que l'expérimentation réelle.

La division du travail fait qu'un petit nombre d'individus spécialisés se voient confier ce travail. En France, moins d'une dizaine d'organismes (deux ou trois instituts publics et quatre ou cinq sociétés

¹⁸⁶ On aura une petite idée de l'impact de la publicité en prenant connaissance des chiffres fournis par Stellar et al. (1980). Selon ces auteurs, à la fin des années 1970, un enfant américain moyen voyait 20 000 spots publicitaires télévisés par an, dont 10 000 vantant des produits alimentaires. 95% de ces derniers portaient sur des produits sucrés. Et 85% des mères répondent à la demande de leur enfant d'acheter des produits particuliers. Selon Watiez (1992, p. 179), l'enfant français est exposé à une dizaine de spots publicitaires par jour, qui débouchent notamment sur des tentatives influencer la mère dans ses achats.

privées) sont des sources d'information crédibles dans les aspects marketing de la consommation alimentaire, et, au total, une douzaine (ce chiffre est arbitraire et donne surtout un ordre de grandeur) de "ténors" ou de "gourous" ont une notoriété suffisante pour que leur parole "crédible" soit largement reprise par les médias qui propagent l'information. Ces "experts" forment un collège invisible, à l'image de ce qui se passe dans le monde académique. Unis par les mêmes intérêts, ils ont les mêmes clients, des méthodes de recherche analogues, et se rencontrent fréquemment dans des colloques ou autres salons professionnels¹⁸⁷. Ils tissent souvent, malgré la concurrence qui les oppose épisodiquement, des liens amicaux comme toute communauté professionnelle ; s'écoutent et se lisent attentivement les uns les autres, se citent mutuellement tout en se conservant des terrains réservés qui constituent leur spécialité propre. La défense commune de leur terrain d'expertise les amène à se construire et à partager un certain nombre de concepts, de méthodes, de résultats, d'idées communes qui assure la cohérence de leur domaine, et assure leur crédibilité en tant qu'experts.

Notre chiffre d'une douzaine d'experts peut paraître faible. Il ne sera pas, je pense, contesté par les membres de la profession. Justifions le par des faits. Dans une étude récente (Lahlou, 1994f), nous avons analysé par analyse lexicale 270 articles de la grande presse, parus entre 1991 et début 1994 sur le thème des comportements alimentaires. Le corpus a été obtenu en scannant l'intégralité du dossier "comportement alimentaire" recueilli par revue de presse par une société de conseil en communication qui réalise en permanence un dépouillement de la presse nationale sur quelques centaines de thèmes. Le corpus livre moins d'une douzaine de noms propres cités fréquemment.

L'analyse livre six classes, que nous ne détaillerons pas. L'une concerne les "aspects sociaux" du comportement alimentaire. L'un des traits les plus typiques est "Fischler", avec un χ^2 très élevé. Il est clair en lisant les uce typiques que cette classe est construite autour du discours de Claude Fischler, qui est à l'époque l'expert le plus en vue dans le domaine de la sociologie alimentaire, et dont la classe de discours reflète les thèses. Dans une autre classe, centrée sur l'aspect médical, le nom d'un célèbre nutritionniste est l'un des traits les plus typiques. Dans une troisième, qui concerne les aspects marketing, les noms des deux porte parole pour le secteur alimentaire des instituts les plus connus sur la place dans le domaine alimentaire (Crédoc, Cofremca), piliers des colloques professionnels, sont parmi les traits les plus typiques. Les noms des sources sont presque aussi "importants" pour les articles que le contenu.

Donc, non seulement, par construction, le discours propagé par la presse provient des experts qui détiennent l'information légitime disponible, mais encore les thèmes favorisés du discours de ces experts en viennent à structurer les grandes classes de discours de notre analyse, et donc probablement de l'information reçue par les lecteurs (rappelons qu'il s'agit ici de la presse nationale : quotidiens, hebdomadaires, revues professionnelles). La pyramide du discours médiatisé repose sur une base de sources très restreinte.

¹⁸⁷ Le même phénomène est vrai pour les aspects médicaux de l'alimentation (Fischler, 1990, pp. 193-195).

On a donc ici une micro-culture, reposant sur suffisamment peu d'individus pour être très mobile, et en même temps sur suffisamment pour être relativement stable dans le temps : excellent terrain pour la constitution de représentations. Cette culture est partagée par les directeurs marketing des grandes sociétés alimentaires, qui font partie de ce même collège invisible qui se trouve réuni, partiellement mais fréquemment et régulièrement lors des manifestations qui rassemblent "la profession". Pour avoir fait partie de ce collège, nous pouvons affirmer qu'il ne se passe pas deux mois sans que chacun ait rencontré, à une occasion ou à une autre, et en ordre dispersé, un bon tiers du réseau sinon plus, et "eu des nouvelles" d'un autre tiers. Par nécessité, le groupe des experts forme une minorité active, qui cherche d'une part à attirer l'attention sur ses vues pour obtenir des financements, et renforcer sa légitimité, et d'autre part à convaincre du bien fondé de celles-ci, puisque les diffuser (ou les vendre) constitue précisément sa fonction. Ce petit groupe est d'ailleurs conscient de son pouvoir d'influence, et lors d'une réunion d'un comité qui réunissait dans un cadre scientifico-marketing une dizaine de ses membres informels, fut évoquée, pour succéder à la vogue des allégés sur le déclin l'idée de lancer la vogue des "produits alourdis" auprès des industriels et de la presse (pour rire, naturellement, mais un quart d'heure de discussions sur les argumentaires possibles et crédibles montrait que c'était faisable pourvu que ce soit fait de manière concertée). La presse professionnelle et grand public, dont ces experts constituent la matière première, consacre une énergie admirable à propager leurs idées et à renforcer leur notoriété et leur crédibilité.

Voici donc le décor planté : d'un côté, des industriels, ayant à leur disposition d'énormes moyens techniques pour modifier le monde réel : fabriquer des objets en grand nombre et propager, par la publicité, des prescriptions comportementales dans la population. Ces industriels sont à la recherche de représentations de "ce qu'il doivent faire" pour être efficaces. De l'autre, une poignée d'experts constitués en source crédible, dont le travail est précisément de construire des représentations nouvelles, rendus légitimes par la validation de leurs institutions, de leurs pairs, de leurs clients ("leurs références"), et dont la presse propage largement les idées. Les deux populations, mues par des intérêts objectifs communs, se rencontrent régulièrement, précisément dans le but de se communiquer leurs représentations du réel et des moyens de le modifier. Dans cet écosystème artificiel, les représentations mutantes se confrontent entre elles et au réel (les pré-tests, les enquêtes) et les plus aptes survivent. On comprend que de cette confrontation concertée et régulière émergent des formes stables de représentations adaptées, qui sont ensuite réifiées sous forme de produits par l'appareil industriel. Les industriels se guidant d'après les demandes des consommateurs, et les consommateurs constituant leurs habitudes à partir des produits offerts par les industriels, on comprend que production et consommation ne soient que les deux faces d'une même pièce (Lahlou, 1992b), dans un monde qui fonctionne de façon cohérente, suivant un mécanisme constructionniste.

Les évolutions récentes du paysage alimentaire français montrent crûment ce phénomène de "précipitation innovatrice". On prendra pour exemple la vogue des produits allégés, et plus récemment celle des produits enrichis en vitamines, dont nous avons pu prévoir l'arrivée à partir du cadre décrit ici (Lahlou, 1990c et d), ou encore la vogue pour le "goût" et le "naturel".

Nous insisterons peu sur l'exemple qui suit, qui nous met en cause directement. Il s'agit de l'émergence des produits transformés frais à la fin des années 1980. Les surgelés étaient, à l'époque, en plein essor, avec une croissance annuelle supérieure à 10%. Une analyse prospective du marché (Lahlou et al., 1987, Betbèze et al., 1987a), financée par les plus gros industriels du secteur et dont les résultats furent largement repris dans la presse professionnelle, concluait en substance que cette croissance pourrait voir se substituer celle d'une nouvelle catégorie de produits frais transformés "le nouveau frais". Ces produits (salade en sachet, plats cuisinés frais sous vide ou sous atmosphère contrôlée, légumes précuits ou pâtes fraîches sous atmosphère contrôlée) n'existaient pas encore sur le marché. La technologie était pratiquement disponible, mais les produits étaient au mieux à l'état de projet. Le rapport se fondait (pour dire vite) d'une part sur le fait que les consommateurs avaient tendance à consommer les produits surgelés transformés d'abord en raison de leur praticité, mais les conservaient peu longtemps, et d'autre part que la "fraîcheur" était très valorisée par les consommateurs. Par conséquent, des produits transformés aussi pratiques que le surgelé, aussi bons ou meilleurs au goût, mais "plus frais" pourraient se substituer aux surgelés dans les habitudes de consommation. Il s'agissait donc d'une adaptation possible. La première réaction au rapport des industriels concernés fut fraîche, et sceptique : ces produits étaient jugés "sans avenir", et de plus "risqués" sur le plan sanitaire. Des réactions très vives de nos clients et une polémique dans la presse professionnelle du surgelé tendaient à montrer que cette nouvelle représentation était loin d'être une idée admise dans la profession. Quand au consommateur il n'avait jamais vu les produits, qui n'existaient que sur le papier ou dans les laboratoires de quelques grands cuisiniers qui faisaient du "sous vide".

De fait, une médiatisation, suivie de quelques essais par des industriels audacieux, qui se traduisirent par des croissances spectaculaires bien que sur de faibles volumes, finirent par décider quelques gros industriels, puis, par imitation, une masse croissante à se lancer dans la production de ces produits, sans doute après des études complémentaires. Ces produits représentent actuellement une part notable des linéaires, dans des volumes d'ailleurs à peu près conformes à nos prévisions.

Certes, le développement de cette gamme n'est pas dû à notre rapport, même si son démarrage à cette époque lui peut sans doute être partiellement imputé, ne serait-ce que parce que la prévision venait "du très sérieux Crédoc" comme le cita un journaliste professionnel, et en raison de l'activisme déployé dans les milieux industriels par les membres du collège invisible qui propagèrent cette représentation. La raison de la croissance provient du fait que ces produits étaient *effectivement* adaptés à une certaine demande d'une partie des consommateurs. Cet effet fut renforcé par la propagation des représentations auprès des consommateurs, par l'offre de produits en linéaire, et par la publicité, qui est de nos jours un moyen puissant de propagation des représentations (voir par exemple Watiez, 1992, pour une étude détaillée sur l'impact des spots vantant des produits alimentaires chez l'enfant).

Nous voyons donc ici que la représentation (notre rapport) a bien joué le rôle d'une facilitation, et d'une adaptation anticipée à une niche écologique potentielle. Bref elle a contribué à la cristallisation, la réification (actualisation) d'un possible sous forme matérielle. Une prédiction ne peut être auto-réalisatrice que si elle est effectivement réalisable.

Cet exemple nous montre comment, concrètement, de nouvelles représentations se créent, à partir du "réel" (en l'occurrence, des études de marché, mais aussi la connaissance que les industriels avaient de leur terrain), et comment elles se propagent pour finalement se réifier sous forme de produits concrets et modifier ainsi notre monde réel.

La perspective évolutionniste que nous défendons n'est pas neuve en sociologie et anthropologie : on la trouve déjà à la fin du siècle dernier chez Spencer, Morgan, ou Tylor et elle a survécu à bas bruit chez divers auteurs dans la période récente (voir Alland, 1974, 1975 pour d'excellentes revues critiques). Hélas, trop souvent, comme c'est un peu le cas pour l'approche constructiviste radicale, elle est restée très théorique, ce qui explique ses prises de position parfois caricaturales. Il faut dire, à sa décharge, que les moyens techniques d'étude systématique des représentations et des comportements à l'échelle de populations étaient pratiquement inexistantes. Comme nous l'avons montré au cours de ce travail, cette limitation commence à tomber avec les techniques d'enquête et d'analyse statistique modernes, notamment celles que nous avons présentées.

Nous avons la conviction que ces nouvelles techniques, par le changement d'échelle qu'elles autorisent dans l'exploration du matériau empirique (étude de populations et de cultures *in vivo*), devraient permettre un progrès substantiel dans le développement de la psychologie sociale.

Bibliographie

- ABEL, Karl (1884). *Des sens opposés des mots primitifs*. Brochure, 1884. (cité par Freud, 1910).
- ABRAMOVICI, G. (1992). La consommation des ménages en 1992. INSEE, Série M, 1992.
- ABRIC, Jean-Claude (1984). A theoretical and experimental approach to the study of social representations in a situation of interaction. In : Farr, Robert and Moscovici, Serge (eds.), *Social Representations*. Cambridge : Cambridge University Press, 1984. pp. 169-184.
- ABRIC, Jean-Claude (1993). L'étude expérimentale des représentations sociales. In : Jodelet, Denise (éd.), *Les représentations sociales*. Paris : P.U.F, 3ème édition 1993. pp. 187-203. ISBN 2 13 045615 4.
- ABRIC, Jean-Claude (1994a). L'organisation interne des représentations sociales : système central et système périphérique. In : Guimelli, C. (éd.), *Structures et transformations des représentations sociales*. Neuchâtel : Delachaux et Niestlé, 1994. pp. 73-84. ISBN 2 603 00945 1.
- ABRIC, Jean-Claude (1994b). Les représentations sociales : aspects théoriques. In : Abric, J-C. (éd.), *Pratiques sociales et représentations*. Paris : P.U.F., 1994. pp. 11-35. ISBN 2 13045895 5.
- AIMEZ, P., GUY-GRAND, Bernard. (1971). Aspects psychologiques des régimes restrictifs. *La Presse Médicale*, Vol. **79**, n° 25, 22 Mai 1971. pp. 1147-1148.
- AKUTO, Hiroshi, LEBART, Ludovic (1992). Le repas idéal : analyse de réponses libres en trois langues : anglais, français, japonais. *Les cahiers de l'analyse des données*, n° 3, 1992. pp. 326-352.
- ALBERT-LLORCA, Marlène (1990). Economistes et ethnologues face au panier de la ménagère. *Papiers du G. R. E. S. E.* n° 7, Université du Mirail, Printemps 1990. pp. 5-14. ISSN 0988-5986.
- ALLAND, Alexander A. (1975). Adaptation. *Annual Review of Anthropology*, vol 4, 1975, pp. 59-73.
- ALLAND, Alexander Jr. (1969). Darwinian Sociology Without Social Darwinism ? *Social research*, Vol. **36**, n° 4, winter 1969, pp. 551-561.
- ALLAND, Alexander Jr. (1972). "C'est ainsi que faisaient nos grands-pères." enquête en ethno-ignorance. Communication au 69ème Congrès annuel de l'American Anthropological Association, San Diego, Californie, nov. 1970. *L'Homme*, vol. **XII**, cahier 3, 1972. pp. 111-118.
- ALLAND, Alexander Jr., McCAY, Bonnie (1974). The Concept of Adaptation in Biological and Cultural Evolution. In : John J. Honigmann (ed.), *Handbook of Social and Cultural Anthropology*. Rand McNally College Publishing Company, 1974. pp. 143-178.
- ALLPORT, G. W. (1955). *Becoming. Basic considerations for a Psychology of Personality*. New Haven, CT : Yale University Press, 1955.
- ANCORI, Bernard (1983). Communication, information et pouvoir. In : A. Lichnerowicz, F. Perroux et G. Gadoffre (sous la direction de), *Information et communication. Séminaires interdisciplinaires du Collège de France*. Paris : Maloine, 1983. pp. 59-84.

ANDREW, R. (1963). The origin and evolution of the calls and facial expressions of the primates. *Behaviour*, 20, 1963. pp. 1-109.

ANSART, P.(1987). Le concept de représentation en sociologie. In : L. Marbeau, F. Audigier (éds.), *Seconde rencontre sur la didactique de l'histoire et de la géographie. (Table ronde sur le concept de représentation dans différentes sciences de l'homme et de la société)*. Paris : P.U.F, INRP, 1987.

ANZIEU, Didier (1974). Le moi-peau. *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n° 9, printemps 1974. "Le dehors et le dedans". pp. 195-208.

ANZIEU, Didier, CHABERT, Catherine (1961). *Les méthodes projectives*. 9ème édition. Paris : P.U.F, *Le psychologue*, 1992. ISBN 2-13-044917-4.

ARISTOTE. *Politique*. Paris : Editions Gonthier. ISBN 2-282-30014-9.

ARNHEIM, Rudolf (1969). *La pensée visuelle*. Paris : Flammarion, 1976. ISBN 2-08-211107-5.

ASCH, Solomon E. (1946). Forming impressions on personality. *J. Abnorm. Soc. Psychol.* 1946, 41, pp. 258-290.

ASCH, Solomon E. (1951). Influence interpersonnelle : les effets de la pression du groupe sur la modification et la distorsion de ses jugements. Trad. fr. In : Faucheux, Claude et Moscovici, Serge (éds.), *Psychologie sociale et expérimentale*. La Haye : Mouton, 1971, pp. 235-245.

ASCH, Solomon E. (1952). *Social Psychology*. New York : Prentice Hall, 1952.

ASIMOV, Isaac (1951). *Fondation*. Paris : Denoël, 1966.

AUCOUTURIER, Anne-Lise, BEAUDOUIN, Valérie, BLOT, Isabelle, FAIVRE, Didier, LAHLOU, Saadi, MICHEAU, Julie (1991). *Nature et traitement statistique des données textuelles. Réflexions méthodologiques*. Paris : CRÉDOC, Cahier de recherche, n° 24, 1991.

BARTHES, Roland (1957). Le bifteck et les frites. *Mythologies*. Paris : Seuil, coll. Points Essais, 1970. ISBN 2 02 000585 9. pp. 77-79.

BARTHES, Roland (1961). Pour une psychosociologie de l'alimentation contemporaine. In : *Annales Economiques Sociales et Civiles*, 16, n° 5, 1961.

BATAILLE, Georges (1933). La notion de dépense. Précédant *La part maudite*. Paris : Les Éditions de Minuit, coll. "Critique", 1967. ISBN 2 7073 0181 7.

BATAILLE, Georges (1967). *La part maudite*. Paris : Les Éditions de Minuit, coll. "Critique", 1967. ISBN 2 7073 0181 7.

BATESON, G et JACKSON, D. D. (1964) Some varieties of pathogenic organizations. In : Rioch, David Mc K. (ed.), *Disorders of Communication*. 42, Research Publications A. R. N. M. D., 1964. pp. 270-283.

BATESON, Gregory (1954). Une théorie du jeu et du fantasme. In : Gregory Bateson, *Vers une Ecologie de l'esprit*, Tome I. Paris : Seuil, 1977. pp. 209-224. ISBN 2. 02. 004700 4.

BATESON, Gregory (1967). Style, grâce, information dans l'art primitif. In : Gregory Bateson, *Vers une écologie de l'esprit*. Tome I. Paris : Seuil, 1977. pp. 140-164. ISBN 2. 02. 004700 4.

BATESON, Gregory (1979). *La nature et la pensée*. Paris : Seuil, 1984. ISBN 2. 02. 0067943. 3. 1ère éd. Angl. 1979. ISBN 0-553-13724-7.

BAVLY, Sarah (1966). *Changes in Food Habits in Israel*. *Journal of the American Dietetic Association*, n° 48, June 1966. pp. 488-495.

BEAUCHAMP, Gary K., MALLER, Owen (1977). *The Development of Flavor Preferences in Humans : a Review*. In : Kare, M.R. ; Maller. O. (eds.), *The Chemical Senses and Nutrition*. New-York : Academic Press, 1977. pp. 291-311.

BEAUDOUIN, Valérie (1993). *L'évolution du référentiel de valeurs des Caisses d'Epargne de 1907 à 1982*. In : Lahlou, S. (éd.), *L'analyse lexicale: outil d'exploration des représentations. Résultats illustratifs*. Annexe au cahier de recherche n° 48. Paris : CRÉDOC, Cahier de recherche, n° 48bis, 1993. pp. 121-154.

BEAUDOUIN, Valérie, GILLES Marie-Odile, LAHLOU, Saadi, MARSAL, Franck, PEYRE, Laurence, WATTRELOT, Stéphanie, YVON, François (1993). *Analyse automatique du discours: le petit déjeuner*. Rapport de groupe de travail de 3e année à l'ENSAE, juin 1993.

BEAUDOUIN, Valérie, HÉBEL Pascale (1994). *Avancées en analyse lexicale*. Paris : CRÉDOC, Cahier de recherche, n° 61, 1994.

BEAUDOUIN, Valérie, LAHLOU, Saadi (1993). *L'analyse lexicale, outil d'exploration des représentations*. Réflexions illustrées par une quinzaine d'analyses de corpus d'origines très diverses. Paris : CRÉDOC, Cahier de recherche, n° 48, 1993.

BEAUDOUIN, Valérie, LAHLOU, Saadi, YVON, François (1993). *Analyse d'une question ouverte : incidence du mode de questionnement*. Actes des secondes journées internationales d'analyse statistique des données textuelles. Montpellier, 21-22 octobre 1993. Paris, ENST. pp. 133-145.

BEAUVOIS, Jean-Léon (1988). *Introduction. Les représentations sociales*. *Connexions*, n° 51, 1988.

BEDECARRAX, Chantal (1988). *Quadri-décomposition : modèle général*. - Etude du Centre Scientifique IBM-France, F 0132, Paris.

BEDHIOUFI, Hafsi (1993). *La possession en Tunisie*. *Galaxie Anthropologique*, n° 2-3, juillet 1993, Possessions. pp. 114-116.

BELLISLE, France (1992). *Rôle et mécanismes de l'apprentissage dans les goûts et les conduites alimentaires*. In : Ismène Giachetti (éd.), *Plaisir et préférences alimentaires*. CNERNA - CNRS. Paris : Polytechnica, 1992. pp. 1-30. ISBN 2-84054-001-0.

BENDER, A. E. (1976). *Food Preferences of Males and Females*. *Proc. Nutr. Soc.*, Vol. 35, n° 181, pp. 181-189.

BENGUIGUI, G. (1973). *Les besoins des objets de consommation et les groupes sociaux*. *Epistémologie Sociologique*, n° 15-16, 1973. pp. 119-136.

BENZECRI, Jean-Pierre (1973). *L'analyse des données*. Paris : Dunod, 1973.

BENZECRI, Jean-Pierre (1981). *Analyse statistique des données linguistiques*. LA n° 1 (ANA. LING.). In : Benzécri, J. P. (éd.), *Pratique de l'analyse des données. Tome 3 : Linguistique et lexicologie*. Paris : CNRS, Bordas, 1981. pp. 3-45. ISBN 2 04 010776 2.

- BERTHOMIEU, Claude (1966). La loi et les travaux d'Engel. *Consommation*, **13**, n° 4, oct-déc. 1966. pp. 59-89.
- BERTRAND, Michèle (1992). 20 ans de consommation alimentaire 1969-1989. *INSEE Résultats*, n° 188, avril 1992.
- BETBEZE, Jean-Paul, LAHLOU, Saadi, MAFFRE, Joëlle (1987a). Les produits alimentaires à l'horizon 1995 : du surgelé au "nouveau frais". *Consommation et modes de vie*. Chroniques du CRÉDOC, n° 18, 1987.
- BETBEZE, Jean-Paul, LAHLOU, Saadi, MAFFRE, Joëlle (1987b). *Matériaux pour une analyse du phénomène sportif*. Paris : CRÉDOC, Collection des rapports, n° 21, juillet-août 1987.
- BIRABEN, J.-N. (1976). Alimentation et démographie historique. *Annales de Démographie Historique*, 1976. pp. 23-40.
- BIRCH, Leann Lipps (1979). Dimensions of Preschool Children's Food Preferences. *Journal of Nutrition Education*, vol. 11, n° 2, 1979. pp. 77-80.
- BIRCH, Leann Lipps (1980a). The relationship between Children's Food Preferences and Those of Their Parents. *Journal of Nutrition Education*, 1980, 12, pp. 14-18.
- BIRCH, Leann Lipps (1980b). Effects of Peer Models' Food Choices and Eating Behaviors on Preschoolers's Food Preferences. *Child Development*, vol. 51, 1980. pp. 489-496.
- BIRCH, Leann Lipps (1983). *The Social-Motivational Context of Eating : Its Role in the Acquisition of Food Preferences and Preferability*. Conférence (document dactylographié) Janvier 1983. Maison des Sciences de l'Homme, Paris. 6 p.
- BIRCH, Leann Lipps (1984). *The Acquisition of Food Acceptance Patterns in Children*. Dactylographié. 47 p.
- BIRCH, Leann Lipps, ZIMMERMAN, Sheryl Itkin, HIND, Honey (1980). The Influence of Social-Affective Context on the Formation of Children's Food Preferences. *Child Development*, vol. 51, 1980. pp. 856-861.
- BLOT Isabelle (1993). *L'apport d'une classification automatique de réponses en texte libre à une question d'opinion : les réponses des petits commerçants sur les avantages de leur climatisation*. Département GRETS, EDF, Direction des Etudes et Recherches, note HN 55/93/029. 1993.
- BLUNDELL, John E. (1979). Hunger, appetite and satiety - Constructs in search of identities. In : M. Turner (ed.), *Nutrition and lifestyles. Proceedings of the British Nutrition Foundation First Annual Conference*. Applied Science Publications Ltd. London, 1979. pp. 21-42.
- BLUNDELL, John E. (1981). Deep and Surface Structures : A Qualitative Approach to Feeding. In : Luigi A. Cioffi et al. (eds.), *The Body Weight Regulatory System : Normal and Disturbed Mechanisms*. New-York, Raven Press, 1981. pp. 73-81.
- BOLTANSKI, Luc (1970). Taxinomies populaires, taxinomies savantes : les objets de consommation et leur classement. *Revue Française de Sociologie*, XI, 1970. pp. 34-44.
- BOLWBY, John (1969). *L'attachement. Attachement et perte, vol. 1*. Paris : P.U.F. , 1978. ISBN 2 13 034983 8.

- BOOTH, David A (1977). Satiety and Appetite are Conditioned Reactions. *Psychosom. Med.*, 9. pp. 76-81.
- BOOTH, David A (1978). Acquired Behaviour Controlling Energy Intake and Output. *Psychiat. Clin. N. Am.*, 1. pp. 545-579.
- BORGES, Jorge Luis (1941). *Tlön Uqbar Orbis Tertius. Fictions*. Paris : Gallimard, coll. Folio, 1983. pp. 11-31. ISBN 2-07-036614-6.
- BORGES, Jorge Luis (1952a). La fleur de Coleridge. *Oeuvres complètes, Tome I*. Paris : La Pléiade, 1993. pp. 679-682.
- BORGES, Jorge Luis (1952b). La sphère de Pascal. *Oeuvres complètes, Tome I*. Paris : La Pléiade, 1993. pp. 676-679.
- BORGES, Jorge Luis (1952c). Le rêve de Coleridge. *Oeuvres complètes, Tome I*. Paris : La Pléiade, 1993. pp. 682-685.
- BORGES, Jorge Luis (1957). La langue analytique de John Wilkins. *Enquêtes, 1937-1942*. Paris : Gallimard, N.R.F.
- BOSCHER, Françoise (1989). *Opinion des Français sur les transports*, Paris : CRÉDOC, Collection des rapports, n° 72, 1989.
- BOUIS, Louis (1988). La publicité : faire connaître les produits. *Actes du colloque de la Fondation Française pour la Nutrition, "Alimentation et Psychologie", Tome 2 : modes et déterminismes*. Paris : FFN, 1er juin 1988. pp. 48-56.
- BOURGUIGON, André (1991). Cerveau et complexité. *Sciences Humaines*, n° 8, juillet 1991. pp. 25-26. ISSN 0996-6994.
- BRIAN, Eric (1983). *Le système d'enquêtes sur les Conditions de Vie et Aspirations des Français 1978-1984, phase IV. Pratiques et perceptions des transports*. Paris : CRÉDOC, Rapport n° 4865, vol III, 1983.
- BRIAN, Eric (1984). *Analyse des données lexicométriques. Elaboration des programmes*. Paris : CRÉDOC, Rapport n° 4909, 1984.
- BRIAN, Eric (1986). *Techniques d'estimation et méthodes factorielles, exposé formel et application aux traitements de données lexicométriques*. Thèse de Docteur Ingénieur, Orsay.
- BROGLIE Louis de (1956). La physique restera-t-elle indéterministe ? In : *Nouvelles perspectives en Microphysique*. Paris : Albin Michel, 1956.
- BRUNET, Étienne (1992). *Hyperbase, Notice d'utilisation (version 1.5)*. Nice : CUMFID n° 17, 84 p.
- BRUNET, Jean (1990). Du modèle énergétique au modèle communicationnel. In : Lucien Sfez et Gilles Coutlée (Sous la direction de, avec la participation de Pierre Musso), *Technologies et symboliques de la communication. Colloque de Cerisy*. Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble, 1990. pp. 181-193. ISBN 2 7061 0365 5.

- CABANAC, Michel (1992). Stratégies des choix alimentaires impliquant un coût. In : Ismène Giachetti (éd.), *Plaisir et préférences alimentaires*. CNERNA - CNRS. Paris : Polytechnica, 1992. pp. 97-110. ISBN 2-84054-001-0.
- CALVO, Emmanuel (1992). Sciences sociales, alimentation et développement : images, métaphores et apories. *Revue Tiers-Monde*, XXXIII, n° 132, Octobre-Décembre 1992. pp. 727-742.
- CARON, Jean, CARON-PARGUE, Josiane (1992). Représentation et communication : L'intégration de la dimension pragmatique. *Bulletin de Psychologie*, Tome XLVI, n° 412, 1992-93. pp. 730-736.
- CHABERT, Laurence (1989). Emballé, c'est vendu. In : Fabrice Piault (éd.), *Nourritures*. Série Mutations, n° 108, septembre 1989. pp. 80-83. ISSN 0751 0144.
- CHALLAMEL, Marie-Josèphe, LAHLOU, Saadi (1984). Sleep and smiling in neonate : a new approach. *Sleep Research Society*, 7 (IX), Munich, 1984.
- CHARLON JACQUIER, Perrine (1992). *Structure argumentale du verbe cuire dans le sous langage des recettes de cuisine*. Mémoire de DEA sous la direction de Christian Jacquemin, Université de Nantes, 1992.
- CHARUTY, Giordana (1991). La maîtrise chrétienne de la démesure. In : Pierre Chambat (éd.), *Modes de consommation, mesure et démesure*. Paris : Editions Descartes, coll. Université d'été, 1991. pp. 163-171. ISBN 2 909728 00 5.
- CHIVA, Matty (1979). Comment la personne se forme en mangeant. *Communications*, 31, Automne, 1979. pp. 107-118.
- CHIVA, Matty (1985). *Le doux et l'amer : sensation gustative, émotion et communication chez le jeune enfant*. Paris : P.U.F, 1985. 256 p.
- CHIVA, Matty (1987). Implications of Sweetness in Upbringing and Education. In : J. Dobbing (ed.), *Sweetness*. London : Springer, 1987. pp. 227-238.
- CHIVA, Matty, FISCHLER, Claude (1983). La formation des habitudes alimentaires. *Le guide de l'enfant*. 1983. pp. 175-178.
- CLAUDIAN, Jean (1960). La signification de l'alimentation de l'homme en tant que fait total. *Revue Médicale de la Suisse Romande*, LXXX, n° 8, Août 1960. p. 594.
- CLEMENCE, Alain, DOISE, Willem, LORENZI-CIOLDI, Fabio (1994). Prises de position et principes organisateurs des représentations sociales. In : Guimelli, C. (éd.), *Structures et transformations des représentations sociales*. Neuchâtel : Delachaux et Niestlé, 1994. pp. 119-152. ISBN 2 603 00945 1.
- CLERC, Laurent, DUFOUR, Ariane (1992). *Deux analyses lexicales : les améliorations à apporter au fonctionnement de la société, et l'image du milieu professionnel*. Paris : CRÉDOC, Cahier de recherche, n° 22, 1992.
- CODOL, Jean-Paul (1969). Note terminologique sur l'emploi de quelques expressions concernant les activités et processus cognitifs en psychologie sociale. *Bulletin de Psychologie*, 1969, 23. pp. 63-71.
- COMBRIS, Pierre (1990). L'évolution du modèle alimentaire en France de 1949 à 1988. *Annales de Gembloux*, 96, 1990. pp. 279-304.

- CONAN DOYLE, Sir Arthur (1956). La figure jaune. In : *Souvenirs sur Sherlock Holmes*. Paris : Editions Robert Laffont, Le Livre de Poche, 1956. pp. 57-92. ISBN 2 253 01015 4.
- CONSTANT, Patrick (1991). *Analyse syntaxique par couche*. Paris, Thèse de doctorat ENST.
- CORDIER, Françoise (1991). Les représentations privilégiées dans tous leurs états. *Psychologie française* : Le traitement cognitif du texte. n° 36-2, 1991. pp. 119-128.
- COSTA DE BEAUREGARD, Olivier (1963). *Le second principe de la science du temps*. Paris : Editions du Seuil, 1963. ISBN 2 02 002807 7.
- COUÉ, Emile (1925). *La maîtrise de soi-même par l'autosuggestion consciente*. Chez l'Auteur, rue Jeanne d'Arc, 136, Nancy. A la librairie Oliven, avenue de la Bourdonnais, 65, Paris, 1925.
- CRAWFORD, Henry, GREINER, Carstein (1994). La quête de la matière étrange. *Pour la Science*, n° 197, mars 1994. pp. 36-42.
- CYRULNIK, Boris (1989). Le préverbal animal et humain. In : Philippe Breno (éd.), *Langages. De la cellule à l'homme*. Paris : L'Harmattan, coll. Consciences, 1989. ISBN 2-7384-0501-0.
- CYRULNIK, Boris (1991). *La naissance du sens*. Paris : Hachette. Questions de science, 1991. ISBN 2 01 017959 5.
- DE BEAUREPAIRE, Caroline (1989). Le goût, sens des sens. Entretien avec Jacques Puisais. In : Fabrice Piault (éd.), *Nourritures*. Série Mutations, n° 108, septembre 1989. pp. 25-31. ISSN 0751 0144.
- DE GARINE, Igor (1972). The socio-cultural aspects of nutrition. *Ecology of Foods and Nutrition*, vol. 12, 1972. pp. 143-163.
- DE GARINE, Igor (1990). Les modes alimentaires. In : *Histoire des moeurs, tome I*. Paris : Encyclopédie de la Pléiade, Gallimard, 1990. pp. 1447-1627. ISBN 2-07-011064-8.
- DE ROSA, Anna-Maria Sylvana (1988). Sur l'usage des associations libres dans l'étude des représentations sociales de la maladie mentale. *Connexions*, 51, 1988. pp. 27-50.
- DEFORGE, Yves (1985). *Technologie et génétique de l'objet industriel*. coll. Université de Compiègne. Paris : Maloine, 1985.
- DEGENNE, A., FLAMENT, C., VERGES, P. (1973). Introduction à l'analyse de similitude. *Revue Française de Sociologie*, 14. pp. 471-512.
- DEGENNE, A., FLAMENT, C., VERGES, P. (1976). *L'analyse de similitude fondée sur un indice de ressemblance*. INRIA (Classification automatique et perception par ordinateur). pp. 249-259.
- DELAS, Daniel, DELAS-SIMON, Danièle (1971). *Nouveau dictionnaire analogique du français*. Paris : Hachette-Tchou, 1971.
- DEROUBAIX, Benoît (1993). Utilisation des distances de Levenshtein pour l'étude des discours politiques. *Actes des secondes journées internationales d'analyse statistique des données textuelles*. Montpellier, 21-22 octobre 1993. Paris : ENST. pp. 197-211.
- DESBROUSSES, Hélène (1992). Représentations savantes et représentations communes des formes de l'Etat. *Bulletin de Psychologie*, Tome XLVI, n° 412, 1992-93, pp. 730-736.

DESOR, J.A. , MALLER, O., TURNER, R.E (1973). Taste in Acceptance of Sugar by Infants. *J. Compar. and Physiol. Psychol.*, **84**, 3, 1973. pp. 496-501.

DEUTSCH, Morton, GERARD, Harold B (1955). Etude des influences normative et informationnelle sur le jugement individuel. Trad. fr. In : Faucheux, Claude et Moscovici, Serge (éds.), *Psychologie sociale théorique et expérimentale*. Paris : EHESS, Mouton, coll. Les textes sociologiques, 8, 1971. pp. 269-283.

DEVEREUX, Georges (1967). *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*. Paris : Flammarion, 1980. ISBN 2 08 211125 3.

DI GIACOMO, Jean-Pierre (1980). Alliance et rejet intergroupes au sein d'un mouvement de revendication. In : Doise, Willem et Palmonari, Augusto (éds.), *L'étude des représentations sociales. Textes de base en Psychologie*. Neuchâtel, Paris : Delachaux et Niestlé, 1986. pp. 118-138. ISBN 2-603-005965.

DI GIACOMO, Jean-Pierre (1980). Intergroup Alliances and Rejections within a Protest Movement. *European Journal of Social Psychology*, 1980, 10, pp. 331-341.

DI GIACOMO, Jean-Pierre (1981a). Aspects méthodologiques de l'analyse des représentations sociales. *Cahiers de Psychologie Cognitive*, vol. 1, n° 4, 1981. pp. 397-422. ISBN 2 853 99 032 X.

DI GIACOMO, Jean-Pierre (1981b). Commentaires à propos de "l'analyse de similitude" de C. Flament. *Cahiers de Psychologie Cognitive*, vol. 1, n° 4, 1981. pp. 429-432. ISBN 2 853 99 032 X.

DOISE, Willem (1973). Rencontres et représentations intergroupes. *Archives de Psychologie*, 61, 1973. pp. 303-320.

DOISE, Willem (1985). Les représentations sociales : définition d'un concept. *Connexions*, n° 45, 1985. pp. 243-253.

DOISE, Willem (1986). Les représentations sociales : définition d'un concept. In : Doise, Willem et Palmonari, Augusto (éds.), *L'étude des représentations sociales. Textes de base en Psychologie*. Neuchâtel, Paris : Delachaux et Niestlé, 1986. pp. 81-94. ISBN 2-603-005965.

DOISE, Willem (1989). Attitudes et représentations sociales. In : Jodelet, Denise (éd.), *Les représentations sociales*. Paris : P.U.F. , 1989. pp. 221-238. ISBN 2 13 042102 4.

DOISE, Willem (1992). L'ancrage dans les études sur les représentations sociales. *Bulletin de Psychologie*. Tome **XLV**, n° 405, janvier-février 1992. pp. 189-195.

DOISE, Willem, CLEMENCE, Alain, LORENZI-CIOLDI, Fabio (1992). *Représentations sociales et analyse des données*. Presses Universitaires de Grenoble, 1992. ISBN 2 7061 0443 0.

DOISE, Willem, CLEMENCE, Alain, LORENZI-CIOLDI, Fabio (1993). Consensus et représentations sociales. Réponse à Claude Flament. *Revue Internationale de Psychologie sociale*. n° 1, 1993, pp. 132-143.

DOISE, Willem, DESCHAMPS, Jean-Claude, MUGNY, Gabriel (1978). *Psychologie sociale expérimentale*. Paris : Armand Colin, 1978.

DOISE, Willem, PALMONARI, Augusto (1986). Caractéristiques des représentations sociales. In : Doise, Willem et Palmonari, Augusto (éds.), *L'étude des représentations sociales. Textes de base en Psychologie*. Neuchâtel, Paris : Delachaux et Niestlé, 1986. ISBN 2-603-005965. pp. 12-33.

DONNAY, Jay. B. (1963). Why "This" is not a Real Reference : to Relax the Reader. *J. Abn. Bibl.* , **LXVI**, 28. Suppl. , 1963. pp. 65-39.

DOUGLAS, Mary (1967). *De la souillure. Essai sur les notions de pollution et de tabou*. trad. A. Guérin. Paris : Maspéro, 1981.

DOUGLAS, Mary (1979). Les structures du culinaire. *Communications*, 31, automne 1979. pp. 145-170.

DOWNS, R. M., STEA, B. D. (1977). *Essai sur la cartographie mentale. Des cartes plein la tête*. St. Hyacinthe, Québec : Edisem, 1981. ISBN 2-89130-049-1.

DUFLOS, Catherine, VOLATIER, Jean-Luc (1991). *Les Français et la justice, un dialogue à renouer*. Paris : CRÉDOC, Collection des rapports, n° 109, 1991.

DUNCKER, K. (1938). Experimental Modification of Children's Food Preferences Through Social Suggestion. *J. Abn. Soc. Psychol.*, 33, 1938. pp. 489-507.

DURKHEIM, Emile (1912). *Les formes élémentaires de la vie religieuse*. Paris : Editions Générales Françaises, Le livre de poche, 1991. ISBN 2 253 05849 1.

DURKHEIM, Emile (1897). *Le suicide. Etude de sociologie*. Paris : Félix Alcan, 1930.

DURKHEIM, Emile (1895). *Les règles de la méthode sociologique*. Paris : P.U.F., Quadrige, 1992. ISBN 2 13 044794 5.

ECO, Umberto (1979). *Lector in fabula : le rôle du lecteur ou la coopération interprétative dans les textes narratifs*. Paris : Grasset. 1985. ISBN 2-253-04879-8.

EIBL-EIBESFELDT, Irenäus (1967). *Ethologie - Biologie du comportement*. Paris : Editions Scientifiques, Naturalia et Biologia, 1972.

ELNER, R. W., HUGUES, R. N. (1978). Energy Maximization in the Diet of the Shore Crab, *Carcinus maenus*. *Journal of Animal Ecology*, 47. pp. 103-116.

ENGEL, Ernst (1857). *Die Productions und Consumtionsverhältnisse des Königreichs Sachsen*. Zeitschrift des Statistischen Büreaus des Königlich-Sächsischen Ministeriums des Innerns. N° 8 et 9, 1857.

ENGEL, Ernst (1895). Die Lebenskosten belgischer Arbeiter Familien (Dresden, 1895). *Bulletin International des Statistiques*, Vol. IX, 1895.

EVANS-PRITCHARD, E. E. (1965). *La religion des primitifs à travers les théories des anthropologues*. Paris : Petite bibliothèque Payot, 1971.

EYMARD-DUVERNAY, François, THEVENOT, Laurent (1983). *Les investissements de forme : leurs usages pour la main-d'oeuvre*. Paris : INSEE, 1983.

EYSENCK, Michael W., KEANE Mark T. (1992). *Cognitive Psychology. A Student's Handbook*. Lawrence Erlbaum Associates Publishers. London, Hillsdale : Hoe, 1992. ISBN 0-86377-154-8.

FABRE-VASSAS, Claudine (1982). Le partage du ferum. Un rite de chasse au sanglier. *Etudes rurales*, juil-déc. 1982. pp. 377-400.

FANTINO, Marc (1992). Etat nutritionnel et perception effective de l'aliment. In : Ismène Giachetti (éd.), *Plaisir et préférences alimentaires*. CNERNA - CNRS. Paris : Polytechnica, 1992. pp. 31-48. ISBN 2-84054-001-0.

FENELON, Jean-Pierre (1981). *Qu'est-ce que l'analyse des données ?* Paris : Lefonen, 1981.

FESTINGER, Leon (1950). Communication sociale informelle. Trad. fr. In : Faucheux, Claude & Moscovici, Serge (éds.), *Psychologie sociale théorique et expérimentale*. Paris : EHESS, Mouton, coll. Les textes sociologiques, 8, 1971. pp. 61-76.

FICHLER, Claude (1979a). Présentation à : La nourriture. *Communications*, 1979, 31, pp. 1-3.

FISCHLER, Claude (1979b). Gastronomie et gastro-anomie. *Communications*, 1979, 31, pp. 189-210.

FISCHLER, Claude (1985). *La formation des goûts alimentaires chez l'enfant et l'adolescent. Rapport de recherche*. Paris : DGRST. Février 1985. 95 p.

FISCHLER, Claude (1989a). Peut-on changer l'alimentation par décret ? *Cahiers de Nutrition et de Diététique*, 1989, XXIV, 1.

FISCHLER, Claude (1989b). Crise du régime et cacophonie diététique. *Cahiers de Nutrition et de Diététique*, 1989, XXIV, 1.

FISCHLER, Claude (1989c). Diafoirus et Lustucru. In : Fabrice Piault (éd.), *Nourritures*. Série Mutations, n° 108, septembre 1989. pp. 126-140. ISSN 0751 0144.

FISCHLER, Claude (1990). *L'omnivore*. Paris : Odile Jacob, 1990. ISBN 2 7381 0101 1.

FISCHLER, Claude (1991). L'addiction : un concept à utiliser avec modération ? In : Pierre Chambat (éd.), *Modes de consommation, mesure et démesure*. Paris : Editions Descartes, coll. Université d'été, 1991. pp. 11-18. ISBN 2 909728 00 5.

FISCHLER, Claude (1993a). Le corps ingouvernable, ou le complexe alimentaire moderne. *Communications*, 56, 1993. pp. 207-224.

FISCHLER, Claude (1993b) Invited Lecture. *European Interdisciplinary Meeting : Current Research into Eating Practices*. Potsdam, Germany, October 14-16.

FISCHLER, Claude (1994). De la table à l'alcôve. *La Gazette Médicale*, 101 (13), 1994. p. 7.

FLAMENT, C., DEGENNE, A. , VERGES, P. (1971). *Similarity Analysis*. Paris : Maison des Sciences de l'Homme, 1971.

FLAMENT, Claude (1958). Influence sociale et perception. Repris dans : Faucheux, Claude & Moscovici, Serge (éds.), *Psychologie sociale théorique et expérimentale*. Paris : EHESS, Mouton, coll. Les textes sociologiques, 8. 1971. pp. 247-268.

FLAMENT, Claude (1962). *L'analyse de similitude*. Bruxelles : Cahiers du Centre de recherche Opérationnelle, 4, pp. 63-97.

- FLAMENT, Claude (1981a). Sur le pluralisme méthodologique dans l'étude des représentations sociales. *Cahiers de psychologie cognitive*, 1, n° 4, 1981. pp. 375-395. ISBN 2 853 99 032 X.
- FLAMENT, Claude (1981b). L'analyse de similitude : une technique pour les recherches sur les représentations sociales. Commentaire sur l'article de J. P. Di Giacomo. *Cahiers de psychologie cognitive*, 1, n° 4, 1981. pp. 423-428.
- FLAMENT, Claude (1989). Structure et dynamique des représentations sociales. In : Jodelet, Denise (éd.), *Les représentations sociales*. Paris : P.U.F. , 1989. pp. 204-219. ISBN 2 13 042102 4.
- FLAMENT, Claude (1992). L'évocation de l'argent : une méthode pour la définition du noyau central d'une représentation. *Bulletin de Psychologie*, Tome **XLV**, n° 405, janvier-février 1992. pp. 203-209.
- FLAMENT, Claude (1993). Structure et dynamique des représentations sociales. In : Jodelet, Denise (éd.), *Les représentations sociales*. Paris : P.U.F. , 3ème édition 1993. pp. 204-219. ISBN 2 13 045615 4.
- FLAMENT, Claude (1993). Un livre en discussion : représentations sociales et analyse des données. *Revue Internationale de Psychologie sociale*. n° 1, 1993, pp. 121-132.
- FLAMENT, Claude (1994). Aspects périphériques des représentations sociales. In : Guimelli, C. (éd.), *Structures et transformations des représentations sociales*. Neuchâtel : Delachaux et Niestlé, 1994. pp. 85-118. ISBN 2 603 00945 1.
- FLANDRIN, Jean-Louis (1993). Les heures des repas en France avant le XIXème siècle. In : Maurice Aymard, Claude Grignon, Françoise Sabban (éds.), *Le temps de manger. Alimentation, emplois du temps et rythmes sociaux*. Paris : Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, INRA, 1993. pp. 197-226. ISBN 2-7380-0470-9.
- FLAUBERT, Gustave (1913). *Le dictionnaire des idées reçues*. Paris : Le Castor Astral et Michel Champendal. ISBN 2-85920-135-1. (d'après l'édition de E. L. Perrière, chez Conard, Paris, 1913).
- FORTUNE, R. F. (1932). *Sorciers de Dobu. Anthropologie sociale des indigènes de Dobu dans le Pacifique*. Paris : François Maspéro, 1972.
- FOUCAULT, Michel (1966). *Les mots et les choses*. Paris : Gallimard, Tel, 1966.
- FREUD, Sigmund (1895). Esquisse d'une psychologie scientifique. In : *La naissance de la psychanalyse*. Paris : P.U.F. , 1956. pp. 349-350. ISBN 2 13039419 1.
- FREUD, Sigmund (1910). Sur le sens opposé des mots originaires. In : *L'inquiétante étrangeté et autres essais*. Paris : Gallimard, N.R.F. , 1985. pp. 313-396. ISBN 2-07-070407-6.
- FREUD, Sigmund (1915). Pulsions et destins de pulsions. *Oeuvres complètes. Volume XII*. Paris : P.U.F., 1991. pp. 161-185. ISBN 2 13 041809 0.
- FREUD, Sigmund (1921). Psychologie des masses et analyse du moi. *Oeuvres complètes. Volume XVI*. Paris : P.U.F. , 1991. pp. 1-84. ISBN 2 13 043472X.
- FREUD, Sigmund (1923). "Psychanalyse" et "Théorie de la libido". *Oeuvres Complètes. Volume XVII*. Paris : P.U.F. , 1992. pp. 181-208. ISBN 2 13 044302 8.
- FREUD, Sigmund (1925a). Autoprésentation. *Oeuvres Complètes. Volume XVII*. Paris : P.U.F. , 1992. pp. 51-122. ISBN 2 13 044302 8.

- FREUD, Sigmund (1925b). La Négation. *Oeuvres Complètes. Volume XVII*. Paris : P.U.F. , 1992. pp. 165-172. ISBN 2 13 044302 8.
- FREUD, Sigmund (1932). D'une nouvelle conception de l'univers. In : *Nouvelles Conférences sur la psychanalyse*. Paris : Gallimard, 1971. pp. 208-241.
- GARCIA, J. , ERVIN, F.R. , KOELING, R.A. (1966). Learning with Prolonged Delay of Reinforcement. *Psychon. Sci.*, 5, 1966. pp. 121-122.
- GALLI, I. , NIGRO, G. (1986). La rappresentazione sociale del poter in un campione di studenti universitari. La trama primitiva. In : G. Betocchi (ed.), *Problemi di metodologia di studio delle rappresentazioni sociali, Psicologia i societa*, numero special, 1, 1986. pp. 20-46.
- GANDHI (1950). Autobiographie, ou mes expériences de vérité. Paris : P.U.F, 1950.
- GARB, J.L. , STUNKARD, A.J. (1974). Taste Aversions in Man. *Am. J. Psychiatry*, 131 (11), 1974; pp. 1204-1207.
- GAULIN, Steven J. C. (1979). Choix des aliments et Evolution. *Communications*, 31, 1979. pp. 33-52.
- GHIGLIONE, R. , MATALON, B. (1978). *Les enquêtes sociologiques*. Paris : Armand Colin, 1978.
- GIACHETTI, Ismène (éd.) (1992). *Plaisir et préférences alimentaires*. CNERNA - CNRS. Paris : Polytechnica, 1992. ISBN 2-84054-001-0.
- GOFFMAN, Erving (1973). La mise en scène de la vie quotidienne. Tome 1 : *La présentation de soi*. Tome 2 : *Les relations en public*. Paris : Les Éditions de Minuit, coll. Le sens Commun, 1974. ISBN 2 0773 0014 4 et 2 7073 0063 2.
- GOFFMAN, Erving (1981). *Façons de parler*. Paris : Les Éditions de Minuit, coll. Le sens commun, 1987. ISBN 2 7073 1140 5.
- GOLDMANN, Lucien (1965). L'importance du concept de conscience possible pour la communication. In : *Le concept d'information dans la science contemporaine*. Paris : Les Éditions de Minuit, 1965.
- GOULD, Stephen Jay (1980). Ce vieux fou de Randolph Kirkpatrick. In : *Le pouce du Panda*. Paris : Grasset, Le Livre de Poche, 1982. pp. 264-272. ISBN 2 253 03819 9.
- GREEN, J.A. , DESOR, L.S. , MALLER, O. (1975). Heredity and Experience : Their Relative Importance in the Development of Taste Preferences in Man. *J. Compar. and Physiol. Psychol.*, 89, 3, 1975. pp. 279-284.
- GREIVELDINGER Jean-François, LION Sébastien, MAISONNEUVE Christophe (1990). *Le consommateur âgé et l'alimentation*. Paris : CRÉDOC, Collection des rapports, n° 92, 1990.
- GRICE, Paul. H. (1975). Logique et conversation. *Communications*, 30, 1979, pp. 57-72. Traduit de : *Logic and Conversation, Syntax and Semantics*, vol. III. In : P. Cole et J.L. Morgan, (eds), *Speech Acts*. Academic Press, Inc., 1975. pp. 41-58. (trad. citée : Frédéric Berthet et Michel Bozon).
- GRIGNON, Claude, GRIGNON, Christiane (1980). Styles d'alimentation et goûts populaires. *Revue Française de Sociologie*, XXI-4, oct-déc. 1980.

GRIZE, Jean-Blaise (1989). Logique naturelle et représentations sociales. In : Jodelet, Denise (éd.), *Les représentations sociales*. Paris : P.U.F. , 1989. ISBN 2 13 042102 4.

GRUSENMAYER, Corinne (1994). La relève de poste : des échanges verbaux aux représentations mentales partagées. Communication orale à la journée "Langage et activité". CNAM, ERGO-IDF, Paris, 3 mai 1994.

GUIMELLI, Christian (1994). Transformation des représentations sociales, pratiques nouvelles et schèmes cognitifs de base. In : Guimelli, C. (éd.), *Structures et transformations des représentations sociales*. Neuchâtel : Delachaux et Niestlé, 1994. pp. 171-198. ISBN 2 603 00945 1.

GUIMELLI, Christian, ROUQUETTE, Michel-Louis (1992). Contribution du modèle associatif des schèmes cognitifs de base à l'analyse structurale des représentations sociales. *Bulletin de Psychologie*, Tome XLV, n° 405, janvier-février 1992. pp. 196-202.

HAECAN, H. , LANTERI-LAURA, G. (1983). *Les fonctions du cerveau*. Paris : Masson, 1983. ISBN 2 225 77880 9.

HAEUSLER, Laurence (1985). *Le système d'enquêtes sur les conditions de vie et aspirations des Français. Rapport technique, vague de printemps 1985*. Paris : CRÉDOC, Rapport n° 4927, 1985.

HAEUSLER, Laurence (1986). *Le système d'enquêtes sur les conditions de vie et aspirations des Français. Rapport technique, vague de printemps 1986*. Paris : CRÉDOC, Rapports, n° 4946, 1986.

HAEUSLER, Laurence (1987). *Analyse lexicale de réponses libres : le coût de l'électricité*. Paris : CRÉDOC, Collection des rapports, n° 14, 1987.

HAIRE, M. (1950). Projective Techniques in Marketing Research. *J. Mark.* 14, 1950. pp. 649-656.

HALBWACHS, Maurice (1925). *Les cadres sociaux de la mémoire*. Paris : P.U.F, 1925. Réed. Paris - La Haye, Mouton.

HAMMEL, Eugène (1977). Un café bosniaque. In : Jessica Kuper (éd.), *La cuisine des ethnologues*. Paris : Bibliothèque Berger-Levrault, Territoires, 1981. pp. 51-52. ISBN 2 7013 0422 9.

HARRE, Rom (1989). Grammaire et lexiques, vecteurs des représentations sociales. In : Jodelet, Denise (éd.), *Les représentations sociales*. Paris : P.U.F. , 1989. ISBN 2 13 042102 4.

HEBEL, Pascale, RACAUD, Thierry (1993). L'analyse des outils de communication nutritionnelle. In : Lahlou, S. (éd.), *L'analyse lexicale: outil d'exploration des représentation. Résultats illustratifs. Annexe au cahier de recherche n° 48*. Paris : CREDOC, Cahier de recherche, n° 48bis, 1993. pp. 87-120.

HEGEL, G. W. F (1949, éd. posthume Rosenkranz). *Propédeutique philosophique*. Editions Gonthier, 1963.

HEISENBERG, Werner (date originelle inconnue). *La nature dans la physique contemporaine*. Trad. fr. Gallimard, 1962. pp. 18-19.

HERODOTE (vers 425 av. J. C.), Enquête. Livres V à IX. Edition Andrée Barguet. Paris : Gallimard, 1990. ISBN 9 782070 382231.

HERZLICH, Claudine (1972). La représentation sociale. In : Moscovici, Serge (éd.), *Introduction à la psychologie sociale*, Tome 1. Paris : Larousse, 1972. pp. 303-325.

- HINDE, Robert A. (1965). La ritualisation et la communication sociale chez les singes Rhésus. In : Julian Huxley (éd.), *Le comportement rituel chez l'homme et l'animal*. Trad. fr. Gallimard, 1971. pp. 63-75.
- HOCART, A. M. (1987). *Imagination and Proof*. Univ. of Arizona Press, Tucson.
- HOMERE (vers 900 av. J. C.). L'Iliade. Traduction d'Eugène Lasserre. Paris : Garnier-Flammarion, 1965.
- HOUSEMAN, Michael, SEVERI, Carlo (1986). Lecture de Bateson anthropologue. En introduction à : Bateson, Gregory (1936), *La cérémonie du Naven*. Paris : Les Éditions de Minuit, 1986. pp. 7-31.
- HUXLEY, Aldous (1945-1949). L'homme et la réalité. In : *Les portes de la perception*. Paris : Editions du rocher, 1954.
- INSEE (1991). Les Dépenses de consommation dans huit états membres de la Communauté Européenne en 1988. Statistiques Rapides. Population et conditions sociales, n° 7, novembre 1991.
- ITANI, Junishiro (1957). On the Acquisition and Propagation of a New Food Habit in the Natural Group of the Japanese Monkeys at Takasi-Yama. *Primates*, 12, 1957. pp. 84-98.
- JAHODA, Gustav (1988). Critical Notes and Reflections on 'Social Representations'. *European Journal of Social Psychology*, Vol. 18, pp. 195-209.
- JEGOU, François (1993). Qualité et "Projetation". In : CRÉDOC (Dépt. Prospective de la Consommation), Les Ateliers-ENSCI, MIND MOVERS (1993). *Comprendre et évaluer la qualité*. Paris : CREDOC, Cahier de recherche, n° 39, 1993. pp. 259-301.
- JODELET, Denise (1983). *Civils et brédins. Rapport à la folie et représentations sociales de la maladie mentale en milieu rural*. Thèse pour le doctorat d'Etat. Paris : EHESS, 1983.
- JODELET, Denise (1984). Représentation sociale : phénomènes, concept et théorie. In : Moscovici, Serge (éd.), *Psychologie Sociale*. Paris : P.U.F. , 1984. pp. 357-378. ISBN 2 13 0384425 0.
- JODELET, Denise (1986). Fou et folie dans un milieu rural français : une approche monographique. In : Doise, Willem et Palmonari, Augusto (éds.), *L'étude des représentations sociales. Textes de base en Psychologie*. Neuchâtel, Paris : Delachaux et Niestlé, 1986. pp. 171-192. ISBN 2-603-005965.
- JODELET, Denise éd.(1989). *Les représentations sociales*. Paris : P.U.F. , 1989, 1993. ISBN 2 13 042102.
- JODELET, Denise (1989). Représentations sociales : un domaine en expansion. In : Jodelet, Denise (éd.), *Les représentations sociales*. Paris : P.U.F. , 1989. ISBN 2 13 042102 4.
- JODELET, Denise (1992). Mémoire de masse : le côté moral et affectif de l'histoire. *Bulletin de Psychologie*, Tome XLV, n° 405, janvier-février 1992. pp. 240-256.
- JOHNSON, S. C. (1967). Hierarchical clustering schemes. *Psychometrika*, 32. pp.241-254.
- JOHNSON-LAIRD, Philip N. (1993). La théorie des modèles mentaux. In : Marie-Grance Ehrlich, Hubert Tardieu, Marc Cavazza (éds.), *Les modèles mentaux. Approche cognitive des représentations*. Paris : Masson, 1992. pp. 1-22. ISBN 2-225-84024-5.

- JUAN, S. (1986). L'ouvert et le fermé dans la pratique du questionnaire. *Revue française de Sociologie*, Vol. XXVII, 1986. pp. 301-316.
- JUNG, Carl Gustav (1928). *L'Homme à la découverte de son âme*. Paris : Albin Michel, 1987. ISBN 2 226 02882 X.
- KAES, René (1984a). Etayage et structuration du psychisme. *Connexions*, 44, 1984. pp. 11-48.
- KAES, René (1984b). Representation and Mentalisation : from the Represented to Group Process. In : Farr, Robert and Moscovici, Serge (eds.), *Social Representations*, Cambridge : Cambridge University Press. Paris : Maison des Sciences de l'Homme, 1984.
- KAES, René (1989). Psychanalyse et représentation sociale. In : Jodelet, Denise (éd.), *Les représentations sociales*. Paris : P.U.F. , 1989. pp. 87-114. ISBN 2 13 042102 4.
- KAPLAN, Stephen L. (1994). Le sens de l'aliment et du repas à travers les âges. Symposium international : "Enjeux actuels du marketing dans l'alimentation et la restauration". Montreal, 24-27 mai 1994.
- KATZ, S. H. , HEDIGER, M. L. , VALLEROY, L. Z. (1974). Traditional Maize Processing Techniques in the New World. *Science*, 184. pp. 765-773.
- KATZ, Solomon H. (1979). Un exemple d'évolution bioculturelle : la fève. *Communications*, 31, 1979. pp. 53-69.
- KAWAI, Masao (1965). Newly Acquired Pre-Cultural Behavior of the Natural Troop of Japanese Monkeys on Koshima Islet. *Primates*, 61, 1965. pp. 1-30.
- KLEIN, Jean-Pierre (1993). Le gras et la graisse : un cas "musclé" de lipophobie. Colloque "L'imaginaire du gras", Université François Rabelais, Tours, 8 et 9 octobre 1993.
- KÖHLER, Wolfgang (1917). *L'intelligence des singes supérieurs*. Paris : P.U.F. , Les classiques de la psychologie, Centre de Promotion de la Lecture, 1973.
- KRUSKAL, J. B. (1964a). Multidimensional Scaling by Optimizing Goodness of Fit to a Nonmetric Hypothesis. *Psychometrika*, 29, 1964. pp. 1-27.
- KRUSKAL, J. B. (1964b). Nonmetric multidimensional scaling, a numerical method. *Psychometrika*, 29, 1964. pp. 115-119.
- L'EXPANSION (1993). n° 458 spécial été, 13 juillet/8 septembre 1993, 108 pages.
- LA METTRIE, Julien-Offray de (1747) *L'homme-Machine*. Jean-Jacques Pauvert, Hollande, s. d. 1966.
- LABORIT, Henri (1968). *Biologie et structure*. Paris : Gallimard, Idées, 1968. ISBN 2 07 035156 4.
- LAHLOU, Saadi (1985). Le nouveau produit : un concept flou. *Consommation*, n° 3, 1985-86.
- LAHLOU, Saadi (1987). *Innovation et Consommation : éléments de méthode*. Paris : CRÉDOC, Rapport CRÉDOC, Mai 1987, 100 p.
- LAHLOU, Saadi (1989a). *Le comportement alimentaire des Français. Rapport au programme Aliment 2000*. CRÉDOC. 118 p. + annexes.

- LAHLOU, Saadi (1989b). Les Français et l'alimentation. Sept stratégies de consommation. *Consommation et modes de vie*, n° 40.
- LAHLOU, Saadi (1990a). *Eléments de formalisation pour une théorie de l'évolution des systèmes : la système-compatibilité*. Paris : CREDOC, Cahier de recherche, n° 4, octobre 1990.
- LAHLOU, Saadi (1990b). L'enquête du CRÉDOC sur les comportements alimentaires des Français. *Le Progrès Technique - Ingénieurs et Scientifiques de France, "L'agro-Industrie"*, n° 1, 1990.
- LAHLOU, Saadi (1990c). Les produits allégés et les modes de vie : l'oeuf, la poule et les médias. *Les Papiers du Groupe de Recherches Socio-économiques*. n° 7, Les modes alimentaires. Printemps 1990. Presses Universitaires du Mirail.
- LAHLOU, Saadi (1990d). La précipitation innovatrice. *RIA*, n° spécial du SIAL, octobre 1990.
- LAHLOU, Saadi (1991). Comportements alimentaires et consommation alimentaire. *Cahiers de Nutrition et de Diététique*, XXVI, n° 4, pp. 279-283.
- LAHLOU, Saadi (1992a). *SI/ALORS : "BIEN MANGER" ? - Application d'une nouvelle méthode d'analyse des représentations sociales à un corpus constitué des associations libres de 2000 individus*. Paris : CRÉDOC, Cahier de recherche, n° 34.
- LAHLOU, Saadi (1992b). Consommer pour vivre ou vivre pour consommer ? in : L'état de la France 1992. Paris : Editions La Découverte, 1992 (repris dans l'édition de 1993). pp. 80-84.
- LAHLOU, Saadi (1992c). Que mangent les Français ? *Objectif Nutrition, La Lettre de l'Institut Danone*, n° 1, janvier 1992.
- LAHLOU, Saadi (1992d). Si je vous dis "bien manger", à quoi pensez-vous ? *Consommation et modes de vie*, n° 69, juin-juillet 1992.
- LAHLOU, Saadi (1992e). Evolution du comportement du consommateur, conséquences socio-économiques. Communication au Conseil Economique et Social. Palais d'Iena, Paris, 26 Novembre 1992. La chaîne alimentaire, Comité d'Application de l'Académie des Sciences. 1993.
- LAHLOU, Saadi (1993a). Genèse et perception de la qualité. In : CRÉDOC, ENSCI, Mind Movers. *Comprendre et évaluer la qualité*. Paris : CREDOC, Cahier de recherche, n° 39, 1993.
- LAHLOU, Saadi (1993b). La logique du consommateur. *Sciences Humaines*, n° 2 hors série, Mai-Juin 1993. pp. 40-42. ISSN 0996-6994.
- LAHLOU, Saadi (1993c). Lexical analysis : an approach to social representations of food. European Interdisciplinary Meeting : Current Research into Eating Practices. Potsdam, Germany, October 14-16.
- LAHLOU, Saadi (1993d). Modélisation et codage des aliments : théorie et application informatique pour l'Observatoire des Consommations Alimentaire. *Bulletin d'Information de la Direction Générale de la Concurrence, de la Consommation et de la Répression des Fraudes*, n° 3, 1993. pp. 94-115.
- LAHLOU, Saadi (1993e). Quand les Français se mettent à table... *Sciences et Avenir. Hors série*, n° 94. pp. 6-11.

LAHLOU, Saadi (1994a). Modélisation des représentations sociales par l'analyse lexicale des énoncés de dictionnaires : une nouvelle approche pour la psychologie sociale. Colloque international Consensus ex Machina. Paris, Sorbonne, 20-23 avril. ALLC-ACH-Inalf/CNRS-ENS Saint Cloud.

LAHLOU, Saadi (1994b). Social Representations of Eating : from Qualitative Research to Marketing Issues. *Symposium international : "Enjeux actuels du marketing dans l'alimentation et la restauration"*. Montreal, 24-27 mai 1994.

LAHLOU, Saadi (1994c). Les représentations du Bien Manger. In : Valceschini, Egizio et Nicolas, François (éds.), *Agro-alimentaire : une économie de la qualité*. Paris : INRA-ECONOMICA, 1994. (sous presse).

LAHLOU, Saadi (1994d). Ce que m'a dit le grand Robert sur la magie alimentaire. In : Claude Fischler (éd.), *Manger magique. Aliments sorcières, croyances comestibles*. Paris : *Autrement*, Série Mutations / mangeurs, n° 149, novembre 1994. pp. 109-119. ISBN 2-86260-477-1.

LAHLOU, Saadi (1994e). "Penser manger" : les différents aspects psychologiques de l'alimentation. Actes du colloque Alimentation et cerveau. Dijon, ENSBANA, Janvier 1994. pp. 75-90.

LAHLOU, Saadi (1994f). L'aliment, ses représentations et ses usages : aspects psychologiques. CNRS/CNERNA. Images des aliments, identités des mangeurs. Ecole d'été 23-25 juin 1994. (sous presse).

LAHLOU, Saadi (1994g). L'influence des stratégies de l'offre sur le comportement des consommateurs. Les journées de l'ANVIE : Pratiques et comportements alimentaires. Association Nationale pour la Valorisation Interdisciplinaire de la Recherche en Sciences de l'Homme et de la Société auprès des Entreprises - Association Française du Marketing, Paris, juin 1994. pp. 27-35.

LAHLOU, Saadi, BETBEZE, Jean-Paul, MAFFRE, Joëlle (1987). *Innovation et consommation : le cas du surgelé*. Tome I : le surgelé, un marché en expansion 122 p. ; tome II : pour expliquer l'évolution des marchés alimentaires 74 p. ; tome III : le surgelé dans la consommation des ménages 158 p. + annexes 656 p. ; tome IV : le surgelé demain et après demain 1988-1995, 98 p. Rapport CRÉDOC.

LAHLOU, Saadi, COLLIERIE DE BORELY, Aude, BEAUDOUIN, Valérie (1993). *Où en est la consommation aujourd'hui ? : une enquête sur le consommateur français des années 90*. Paris : CREDOC, Cahier de recherche, n° 46, 1993.

LAHLOU, Saadi, Van der MEIJDEN, Ronald, MESSU, Michel, POQUET, Guy, PRAKKE, Fritz, SAND, François (1992). A Guideline for Survey Techniques in Evaluation Research. Commission of European Communities. EUR 14-339.

LAIR, Mathias (1988). *A la fortune du pot : anthologie des expressions populaires d'origine culinaire relevée de nombreuses remarques sur leur provenance et l'histoire de la cuisine*. Paris : Acropole, 1988. 260 p. ISBN 2 7357 0100 X.

LAMARCK, Jean-Baptiste de (1820). *Système analytique des connaissances positives de l'homme*. Paris : P.U.F. Quadrige, 1988. ISBN 2 13 042161 X.

LAMBERT, Jean-Louis (1986). *Les modèles de consommation alimentaire en France*. Paris : Lavoisier, 1986.

- LAMBERT, Jean-Louis (1993). Entre l'image de la "diététique" et le bon goût. Colloque "L'imaginaire du gras", Université François Rabelais, Tours, 8 et 9 octobre 1993.
- LAMBERT, Jean-Louis (1994). La consommation alimentaire : tendances actuelles et prospective. Document de travail. ENITIAA Nantes, 1994. 8 p.
- LAMIRAUD, Thierry (1989). Alain Senderens, chef alchimiste. In : Fabrice Piault (éd.), *Nourritures*. Série Mutations, n° 108, septembre 1989. pp. 93-95. ISSN 0751 0144.
- LANCASTER, Kelvin J. (1965). Change and Innovation in the Technology of Consumption. Proceedings of the 78th meeting of the American Economic Association, New-York, 28-30 déc. 1965. *American Economic Review*, LVI, 2, may 1966. pp. 14-23.
- LANCASTER, Kelvin J. (1966). A New Approach to Consumer Theory. *Journal of Political Economy*, April 1966.
- LAPLANCHE, Jean, PONTALIS, J. -B. (1990). *Vocabulaire de la psychanalyse*. Paris : P.U.F. 10ème édition, 1990. ISBN 2 13 043288 3.
- LAUTREY, Jacques (1990). Esquisse d'un modèle pluraliste du développement cognitif. In : Reuchlin, M. , Lautrey, J. , Marendaz, C. , Ohlman, T. (éds.), *Cognition : l'individuel et l'universel..* Paris : P.U.F. , Psychologie d'aujourd'hui, 1990. pp. 185-216. ISBN 2 13 042707 3.
- LAVERGNE, Henri (1988). L'impact des médias : Marketing, informations sur les aliments. Actes du colloque de la Fondation Française pour la Nutrition, "Alimentation et Psychologie", Tome 2 : modes et déterminismes. Paris, 1er juin 1988. pp. 57-61.
- LAZORTHE, Guy (1986). *L'ouvrage des sens*. Paris : Flammarion, 1986. ISBN 2 08 211528 3.
- LE BOUEDEC, Georges (1984). Contribution à la méthodologie d'étude des représentations sociales. *Cahiers de Psychologie Cognitive*, vol. 4, n° 3. pp. 245-272.
- LE MAGNEN, J. (1978). Metabolically Driven and Learned Feeding Responses in Man. In : G. Bray (ed.), *Recent Advances in Obesity Research II*. London : Newman, 1979.
- LE ROBERT ÉLECTRONIQUE, outil d'aide à la rédaction sur la base du Grand Robert de la Langue Française (1991). Paris : Dictionnaire le Robert, 1991. pp. 4-7.
- LE ROUX, Dominique (1993). *L'utilisation du logiciel ALCESTE au département GRETS*. EDF, Direction des Etudes et Recherches, Département GRETS, note HN 55/92/067. 1993.
- LEACH, Marianne, LEACH Jerry (1977). Turquie du Sud : le kisir de Meydiha. In : Jessica Kuper (ed.), *La cuisine des ethnologues*. Paris : Territoires, Bibliothèque Berger-Levrault, 1981. pp. 63-70. ISBN 2 7013 0422 9.
- LEBART, Ludovic (1982). Exploratory Analysis of Large Sparse Matrixes with Application to Textual Data. *COMPSTAT*, Physica Verlag, 1982. pp. 67-76.
- LEBART, Ludovic (1984). *Sept ans de perceptions. Evolution et structure des opinions en France de 1978 à 1984. Rapport final de la phase VII (automne 1984)*, CRÉDOC.
- LEBART, Ludovic, MORINEAU, Alain, FENELON, Jean-Pierre (1979). *Traitement des données statistiques. Méthodes et programmes*. Paris : Dunod, 1979.

- LEBART, Ludovic, SALEM, André (1988). *Analyse statistique des données textuelles*. Préface de Christian BAUDELLOT. Paris : Dunod.
- LEVY-BRUHL, Lucien (1951). *Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures*. Paris : P.U.F. , 1951.
- LEWIN, Kurt (1943). Forces Behind Food Habits and Methods of Change. *Bulletin of the National Research Council*, n° 108, October, 1943. pp. 35-65.
- LEWIN, Kurt (1952). Group Decision and Social Change. In : Swanson, Newcomb and Hartley (eds.), *Readings in Social Psychology*, Holt, 1952. (trad. fr. Levy, A; Psychologie Sociale. Textes fondamentaux anglais et américains. Paris : Bordas Dunod, 1990. ISBN 2 04 019884 9.
- LEWIN, Louis (1924). *Phantastica. Drogues psychédéliques*. Arcueil : Ed. DIMEO, 1967.
- LINNE, Carl Von (1732). *Voyage en laponie*. (trad. P. A. Gette). Paris : Editions La différence. Café. Le Sphynx, 1983. ISBN 2-7291-0107-1.
- LION, Sébastien (1991). *Constitution d'un corpus et perte d'information en analyse lexicale : méthodes et pratiques*. Paris : CREDOC, Cahier de recherche, n° 13, 1991.
- LORENZ, Konrad (1965). *Trois essais sur le comportement animal et humain. Les leçons de l'évolution de la théorie du comportement*. Paris : Seuil, 1970. ISBN 2 02 000626 X. .
- LOUNASMAA, Olli, HARI Riitta (1990). Le magnétisme et le cerveau. *La recherche*, 21, 223, juillet-août 1990. pp. 874-881.
- MAC LEOD, Patrick (1992). Circuits nerveux de la préférence alimentaire et du plaisir. In : Ismène Giachetti (éd.), *Plaisir et préférences alimentaires*. CNERNA - CNRS. Paris : Polytechnica, 1992. pp. 89-96. ISBN 2-84054-001-0.
- MAISONNEUVE, Jean (1973). *Introduction à la psychosociologie*. Paris : P.U.F. , 1973.
- MARCHAND, Pascal. Approche psycho-socio-linguistique de l'engagement politique. Actes des secondes journées internationales d'analyse statistique des données textuelles. Montpellier, 21-22 octobre 1993. Paris, ENST. pp. 319-334.
- MARCHORTORCHINO, François (1989). *Liaison analyse factorielle - Analyse relationnelle. (I) : Dualité" Burt-Condorcet"*. IBM-France, F 142, Paris.
- MARCHORTORCHINO, François, MICHAUD, Pierre (1979). *Optimisation en analyse ordinaire des données*. Paris : Masson.
- MARCHORTORCHINO, François, MICHAUD, Pierre. (1981). Agrégation des similarités en classification automatique, *Revue de Statistique Appliquée*, vol. 30, n° 2.
- MARINHO, Heloisa (1942). Social Influence in the Formation of Enduring Preferences. *J. Abn. Soc. Psychol.* , 37, 1942. pp. 448-468.
- MASLOW A. H. (1943). A Theory of Human Motivation, *Psychological Review*, Vol. 50, 1943. pp. 370-396.

- MASLOW, A. H. (1968). A Theory of Human Motivation : the Basic Needs. In : H. H. Kassarian et Thomas S. Robertson (eds.), *Perspectives in Consumer Behavior*. Scott Foresman and Company, 1968.
- MAUSS, Marcel (1903). De quelques formes primitives de classification. Contribution à l'étude des représentations collectives (L'année sociologique, 6). In : Oeuvres de Marcel Mauss, tome II. Paris : Les Éditions de Minuit, 1974. pp. 13-105. ISBN 2 7073 0392 5.
- MAUSS, Marcel (1923). Mentalité primitive et participation. (Bulletin de la Société Française de Philosophie, 23, 1923). In : Oeuvres de Marcel Mauss, tome II. Paris : Les Éditions de Minuit, 1974. pp. 125-131. ISBN 2 7073 0392 5.
- McGILVRAY, Dennis (1977). Pukkai. In : Jessica Kuper (ed.), *La cuisine des ethnologues*. Paris : Territoires, Bibliothèque Berger-Levrault, 1981. 1ère éd. angl. 1977. pp. 216-219. ISBN 2 7013 0422 9.
- MEIGS, A. S. (1988). Food as a cultural construction. *Food & Foodways*, 2. pp. 341-358.
- MENGET, Patrick (1979). Temps de naître, temps d'être : la couvade. In : Izard, M. et Smith P. (eds.), *La fonction symbolique*. Paris : Gallimard, 1979.
- MERLEAU-PONTY, Maurice (1964). *Le visible et l'invisible*. Paris : Gallimard, 1964.
- MESCHONNIC, Henri (1991). *Des mots et des mondes. Dictionnaires, encyclopédies, grammaires, nomenclatures*. Paris : Hatier, 1991. ISBN 2 218 03726 2.
- MIARD, Lucien (1991). La famille qui voulait noyer Satan. *Le Figaro*, Actualités, 8 août 1991.
- MICHELS, Serge (1993). Communication à la table ronde entre les producteurs et les distributeurs : le consommateur est-il vraiment roi ? Colloque Notre alimentation en l'an 2003. Ministère de la recherche et de l'Enseignement supérieur, Ministère de l'Agriculture et de la Pêche. Sablé-sur-Sarthe, 26 novembre 1993.
- MILGRAM, Stanley (1965). Pression de groupe et action contre un individu. Trad. fr. In : Faucheux, Claude & Moscovici, Serge. *Psychologie sociale théorique et expérimentale*. Paris : EHESS, Mouton, coll. Les textes sociologiques, 8, 1971. pp. 301-312.
- MINSKY, Marvin (1985). *La société de l'esprit*. Paris : Interéditions, 1988. pp. 320-321. ISBN 2-7296-0188-0.
- MOLES, Abraham A (1989). Le système de la cuisine dans l'art de manger. *Sociétés*, n° 25-26, 1989. pp. 53-65.
- MOLINER, Pascal (1992). Représentations sociales schèmes conditionnels et schèmes normatifs. *Bulletin de Psychologie*. Tome XLV, n° 405, janvier-février 1992. pp. 325-329.
- MOLINER, Pascal (1994). Les méthodes de repérage et d'identification du noyau des représentations sociales. In : Guimelli, C. (éd.), *Structures et transformations des représentations sociales*. Neuchâtel : Delachaux et Niestlé, 1994. pp. 199-232. ISBN 2 603 00945 1.
- MONOD-BECQUELIN, Aurore (1977). Trois recettes des Indiens Truma•. In : Jessica Kuper (ed.), *La cuisine des ethnologues*. Paris : Territoires, Bibliothèque Berger-Levrault, 1981. 1ère éd. angl. 1977. pp. 166-171. ISBN 2 7013 0422 9.

MOREIRA, Paul (1989). De la poule au pot au tandoori. In : Fabrice Piault (éd.), *Nourritures*. Série Mutations, n° 108, septembre 1989. pp. 107-111. ISSN 0751 0144.

MOSCOVICI, Serge (1961). *La psychanalyse son image et son public*. Paris : P.U.F. , 1976.

MOSCOVICI, Serge (1971). Introduction. In : Faucheux, Claude & Moscovici, Serge. *Psychologie sociale théorique et expérimentale*. Paris : EHESS, Mouton, coll. Les textes sociologiques, 8. 1971.

MOSCOVICI, Serge (1974). Quelle unité : avec la nature ou contre ? In : Morin, E. , Piattelli-Palmarini, M. (éds.), *L'unité de l'homme. Pour une anthropologie fondamentale*. Tome III. Paris : Seuil, coll. Points, 1974. pp. 286-319. ISBN 2 02 004824 8.

MOSCOVICI, Serge (1982). The Coming Era of Representations. In : Codol, J. P. & Leyens J. P. (eds.), *Cognitive Approaches to Social Behavior*. La Haye : M. Nijhoff, 1982. pp. 115-150. L'ère des représentations sociales. In : Doise, Willem et Palmonari, Augusto (éds.), *L'étude des représentations sociales. Textes de base en Psychologie*. Neuchâtel, Paris : Delachaux et Niestlé, 1986. pp. 35-80. ISBN 2-603-005965.

MOSCOVICI, Serge (1984). Le domaine de la psychologie sociale. In : Moscovici, Serge (éd.), *Psychologie Sociale*. Paris : P.U.F. pp. 5-24.

MOSCOVICI, Serge (1988a). *La machine à faire des dieux*. Paris : Fayard, 1988. ISBN 2 213 02067 1.

MOSCOVICI, Serge (1988b). Notes Towards a Description of Social Representations. *European Journal of Social Psychology*, Vol. 18. pp. 211-250.

MOSCOVICI, Serge (1989). Des représentations collectives aux représentations sociales : éléments pour une histoire. In : Jodelet, Denise (éd.), *Les représentations sociales*. Paris : P.U.F. , 1989. pp. 62-86. ISBN 2 13 042102.

MOSCOVICI, Serge (1992). La nouvelle pensée magique. *Bulletin de Psychologie*. Tome XLV, n° 405, janvier-février 1992. pp. 301-324.

MOSCOVICI, Serge, DOISE, Willem (1992). *Dissensions et consensus. Une théorie générale des décisions collectives*. Paris : P.U.F. , 1992. ISBN 2 13 044271 4.

MOSCOVICI, Serge, LAGE, Elisabeth, NAFFRECHOUX, M. (1969) Influence of a Consistent Minority on the Responses of a Majority in a Color Perception Task. *Sociometry*, 32, 1969. pp. 365-379.

MOSCOVICI, Serge, VIGNAUX, Georges (1994). Le concept de thémata. In : Guimelli, C. (éd.), *Structures et transformations des représentations sociales*. Neuchâtel : Delachaux et Niestlé, 1994. pp. 25-72. ISBN 2 603 00945 1.

MOSCOVICI, Serge, ZAVALLONI, M. (1969). The Group as a Polarizer of Attitudes. *Journal of Personality and Social Psychology*, 1969, 12. pp. 125-135.

MOUNIN, Georges (1963). *Les problèmes théoriques de la traduction*. Paris : Gallimard, 1963.

MOUNIN, Georges (1968). *Clefs pour la linguistique*. Paris : Seghers, 1968, 1971, 1987. ISBN 2-221-50240-X.

MOUNIN, Georges (1972). *Clefs pour la sémantique*. Paris : Seghers, 1972.

MULLER, Charles (1967). *Etude de statistique lexicale. Le vocabulaire du théâtre de Pierre Corneille*. Paris : Larousse, 1967. 382 p. , réimpression aux éditions Slatkine, 1979, 1992.

MULLER, Charles, (1977). *Principes et méthodes de statistique lexicale*. Genève-Paris : Larousse, réimpression Slatkine-Champion, 1992.

NAHOUM-GRAPPE, Véronique (1991). Histoire et anthropologie de l'excès : quelques pistes In : Pierre Chambat (éd.), *Modes de consommation, mesure et démesure*. Paris : Editions Descartes, coll. Université d'été, 1991. pp. 145-161. ISBN 2 909728 00 5.

NASSIKAS, Kostas (1989). *Oralité et violence. Du cannibalisme aux grèves de la faim*. Paris : L'Harmattan, 1989. ISBN 2 7384 0564 9.

NEMEROFF, Carol, ROZIN, Paul (1987/1989). Evidence for "Belief" in the Magical Maxim "you are what you eat" in the United States. Manuscrit dactylographié (30 p.) correspondant sans doute à : "You are what you eat" : Applying the Demand-free "Impressions" Technique to an Unacknowledged Belief. *Ethos. The Journal of Psychological Anthropology*, 17, 1989. pp. 50-69.

NEWCOMB, Theodore A. (1953). Ebauche d'une théorie de la communication. Trad. fr. In : Faucheux, Claude & Moscovici, Serge (eds.), *Psychologie sociale théorique et expérimentale*. Paris : EHESS, Mouton, coll. Les textes sociologiques, 8. 1971. pp. 21-38.

OBLE, Frédéric, MAUGET, René (1993). Les produits sans cholestérol : Marketing ou santé ? Colloque "L'imaginaire du gras", Université François Rabelais, Tours, 8 et 9 octobre 1993.

OCCHIPINTI, Stefano, SIEGAL, Michael (1994). Reasoning About Food and Contamination. *Journal of Personality and Social Psychology*, Vol. 66, n° 2, 1994. pp. 243-253.

OSGOOD, C. E. , SUCI, G. J. (1952). A Measure of Relation Determined by Both Mean and Difference and Profile Information. *Psychological Bulletin*, 49. pp. 251-262.

PALLAUD, B. (1982). L'apprentissage par observation chez l'animal. *Journal de Psychologie*, 3, 1982. pp. 299-326.

PALMONARI, Augusto, POMBENI, M. L. (1984). Psychologists vs Psychologists : an Outlook on a Professional Orientation. In : G. M. Stephenson & J. H Davis (eds.), *Progress in Applied Social Psychology*, (vol 2), Chichester : John Wiley & Sons, 1984.

PARAIN-VIAL, J. (éd.) (1981). *Les difficultés de la quantification et de la mesure*. Actes du colloque de l'Université de Dijon "Méthodologie comparée des sciences". Paris : Maloine, 1981. ISBN 2 221 00753 1.

PARIN, Paul, MORGENTHALER, Frédéric (1975). Moi et oralité dans l'analyse des Dogons. *Connexions*, n° 1, 1975. pp. 43-48.

PAUCARD, Alain (1990). *Dictionnaire des idées obligées*. Paris : Le Dilettante, 1990. ISBN 2-905344-40-7.

PAVLOV, I. P. (1909). Les sciences naturelles et le cerveau. Discours lu à l'Assemblée générale du XIIème Congrès des savants et des médecins à Moscou, le 28 décembre 1909. In : *Les réflexes conditionnels. Etude objective de l'activité nerveuse des animaux*. Paris : Alcan, 1932. pp. 93-105.

- PELCHAT, Marcia Levin, ROZIN, Paul (1982). The Special Role of Nausea in the Acquisition of Food Dislikes by Humans. *Appetite Journal for Intake Research*, 3, 1982. pp. 341-351.
- PEREC, Georges (1991). Experimental Demonstration of the Tomatotropic Organization in the Soprano (Cantatrix Sopranica L.) In : *Cantatrix Sopranica L. et autres écrits scientifiques*. Paris : Seuil, La librairie du XXe siècle, 1991. pp. 11-33. ISBN 2-02-013650.3.
- PIAGET, Jean (1926). *La représentation du monde chez l'enfant*. Paris : Alcan, 1926.
- PIAGET, Jean (1932). *Le jugement moral chez l'enfant*. Paris : Alcan, 1932.
- PIGAMO, Frédéric (1990). *Outils de traitement sémantique du langage naturel*. Paris, Thèse de doctorat ENST.
- PLATON (505ad). *La république*. Paris : Garnier Flammarion, 1966.
- POIRIER, Jean (1990). Préface à l'*Histoire des mœurs, tome I*. Paris : Gallimard, Encyclopédie de la Pléiade, 1990. ISBN 2-07-011064-8.
- POIRIER, R. (1981). Mesure et réalité de l'objet. In : J. Parain-Vial (éd.), *Les difficultés de la quantification et de la mesure*. Actes du colloque de l'Université de Dijon "Méthodologie comparée des sciences". Paris : Maloine, 1981. pp. 275-293.
- POTTER, J. , LITTON, I. (1985). Some Problems Underlying the Study of Social Representations. *British Journal of Social Psychology*, 24. pp. 81-90.
- POTTIER, B. (éd.) (1973). *Le langage*. Paris : CEPL, 1973.
- PRIBRAM, Karl (1986). Complexité et causalité. In : S. Aida, P. M. Allen, H. Atlan et al. (eds), *Science et pratique de la complexité : actes du Colloque de Montpellier*, mai 1984. Paris : La Documentation Française, 1986. p. 156.
- PRIGOGINE, Ilya, STENGERS, Isabelle (1979). *La nouvelle alliance. Métamorphose de la science*. Paris : Gallimard, N. R. F. , 1979. ISBN 2 07 028750 5.
- PROUDHON, Pierre-Joseph. (1840) *Qu'est-ce que la propriété ? ou recherches sur le principe du droit et du gouvernement*. Paris : Garnier-Flammarion, 1966.
- PYNSON, Pascale (1987). *La France à table*. Paris : La Découverte, 1987. ISBN 2 7071 1678 5.
- PYNSON, Pascale (1989). Mangeurs fin de siècle. In : Fabrice Piault (éd.), *Nourritures*. Série Mutations, n° 108, septembre 1989. pp. 186-192. ISSN 0751 0144.
- QUINE, Willard Van Orman (1959). *Le mot et la chose*. Paris : Flammarion, 1977. ISBN 2 08 21116-4.
- RAICHLE, Marcus E. (1994) Images of the Mind : Studies with Modern Imaging Techniques. *Annual Review of Psychology*, vol XXX, 1994. pp. 333-356.
- RAMOS, Jean-Marc (1992). De la gestion du temps et de sa représentation sociale. *Bulletin de Psychologie*. Tome XLV, n° 405, janvier-février 1992. pp. 289-300.

- RAMOS, Jean-Marc (1993). Le traitement des objectivations lexicales et discursives dans une étude sur le temps. Actes des secondes journées internationales d'analyse statistique des données textuelles. Montpellier, 21-22 octobre 1993. Paris, ENST, 1994. pp. 305-318.
- RAPPAPORT, A. R. (1971). Ritual, Sanctity, an cybernetics. *Am. Anthropolog.* 73. pp. 59-76.
- RASTIER, François (1990). La triade sémiotique, le trivium et la sémantique linguistique. Nouveaux actes sémiotiques, 9, PULIM (Limoges) 1990.
- REINERT, Max (1983). Une méthode de classification descendante hiérarchique : application à l'analyse lexicale par contexte. *Les cahiers de l'analyse des données*, Vol VIII, n° 2, Dunod. pp. 187-198.
- REINERT, Max (1986). Classification descendante hiérarchique : une méthode pour le traitement des tableaux logiques de grandes dimensions, *Data Analysis and Informatics*. North-Holland, Amsterdam. pp. 23-28.
- REINERT, Max (1987a). Classification descendante hiérarchique et analyse lexicale par contexte : application au corpus des poésies d'Arthur Rimbaud, *Bulletin de Méthodologie Sociologique*, n° 13.
- REINERT, Max (1987b). Un logiciel d'analyse des données textuelles : ALCESTE. *Communication aux 5èmes Journées Internationales "Analyse de données et Informatique"*. INRIA.
- REINERT, Max (1990). ALCESTE, une méthode d'analyse des données textuelles. Application au texte "Aurélia" de Gérard de Nerval. *Bulletin de Méthodologie Sociologique*, 26. pp. 25-54.
- REINERT, Max (1992a). La méthodologie d'analyse des données textuelles ALCESTE; Application à l'analyse des poésies d'Arthur Rimbaud, Conférence d'Albi.
- REINERT, Max (1992b). La méthodologie ALCESTE et l'analyse d'un corpus de 304 récits de cauchemars d'enfants. Convention internationale "Ricerca qualitativa e computer nelle scienze sociali" du 30 novembre au 2 décembre 1992 à Rome.
- REINERT, Max (1993a). Quelques problèmes méthodologiques posés par l'analyse de tableaux "énoncés x vocabulaire". Actes des secondes journées internationales d'analyse statistique des données textuelles. Montpellier, 21-22 octobre 1993. Paris, ENST, 1994. pp. 539-549.
- REINERT, Max (1993b). Les "mondes lexicaux" et leur "logique" à travers l'analyse statistique d'un corpus de récits de cauchemars. *Langage et Société*, 66, Décembre 1993. pp. 5-39.
- REY, Alain (1989). Un outil au service de la culture. Préface, Le Robert Électronique, outil d'aide à la rédaction sur la base du Grand Robert de la Langue Française. Paris : Dictionnaire le Robert, 1991. pp. 4-7.
- RICHARD, Jean-François (1991). Les modèles de compréhension basés sur les structures de connaissance. *Psychologie française*. Le traitement cognitif du texte. n° 36-2, 1991. pp. 109-117.
- ROCHEBLAVE-SPENLE, A. M. (1962). *La notion de rôle*. Paris : P.U.F. , 1962.
- ROQUEPLO, Philippe (1990). Le savoir décalé. In : Lucien Sfez et Gilles Coutlée (Sous la direction de, avec la participation de Pierre Musso), *Technologies et symboliques de la communication*. Colloque de Cerisy. Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble, 1990. pp. 75-80. ISBN 2 7061 0365 5.

- ROSCH, E. R. , MERVIS, C. B. , GRAY, W. , JOHNSON, D. N. , BOYES-BRAEM, P. (1976). Basic Objects in Natural Categories. *Cognitive Psychology*, 8. pp. 382-439.
- ROSCH, Eleanor (1975a). Principles of Categorization. In : Rosch E. & Lloyd B. (eds.), *Cognition and Categorization*. Hillsdale (N. J.) : Laurence Erlbaum Associates. pp. 27-48.
- ROSCH, Eleanor R. (1975b). Universals and Specifics in Human Categorization. In : R. BRISLIN, S. BOSNER & W. LONNER (eds.), *Cross Cultural Perspectives on Learning*. New-York : Halsted.
- ROUQUETTE, Michel-Louis (1994). Une classe de modèles pour l'analyse des relations entre cognèmes. In : Guimelli, C. (éd.), *Structures et transformations des représentations sociales*. Neuchâtel : Delachaux et Niestlé, 1994. pp. 153-170. ISBN 2 603 00945 1.
- ROUQUETTE, Michel-Louis, GUIMELLI, Christian (1994). Sur la cognition sociale, l'histoire et le temps. In : Guimelli, C. (éd.), *Structures et transformations des représentations sociales*. Neuchâtel : Delachaux et Niestlé, 1994. pp. 255-266. ISBN 2 603 00945 1.
- ROZIN, Paul (1976). The Selection of Foods by Rats, Humans, and other Animals. In : J. Rosemblat, R. A. Hide, C. Beer, E. Shaw (eds.), *Advances in the Study of Behavior*, volume 6, New-York : Academic Press. pp. 21-76.
- ROZIN, Paul (1982). Human Food Selection : The Interaction of Biology, Culture and Individual Experience. In : Lewis M. Barker (eds.), *The Psychobiology of Human Food Selection*. Westport (Connecticut) : AVI Publishing Company, Inc, 1982. pp. 225-254.
- ROZIN, Paul (1988). Social Learning About Food by Humans. In : Thomas R. Zentall & Bennett G. Galef Jr. (eds.), *Social Learning. Psychological and Biological Perspectives*. Hillsdale (New Jersey) : Lawrence Erlbaum Associate Publishers, 1988. pp. 165-187.
- ROZIN, Paul (1990a). Acquisition of Stable Food Preferences. *Nutrition Reviews*. Vol 48, n° 2, feb. 1990. pp. 106-113.
- ROZIN, Paul (1990b). Social and Moral Aspects of Food and Eating. In : Irvin Rock (ed.), *The Legacy of Solomon Asch : Essays in Cognition and Social Psychology*. Hillsdale (New Jersey) : Lawrence Erlbaum Associate Publishers, 1990. pp. 97-110.
- ROZIN, Paul N. , SCHULKIN, Jay (1990). Food Selection. In : E. M. Stricker (ed.), *Handbook of Behavioral Neurobiology*. New York : Plenum Press, 1990. pp. 297-328.
- ROZIN, Paul, FALLON, April (1980). The Psychological Categorization of Foods and Non-foods : A Preliminary Taxonomy of Food Rejections. *Appetite*, 1, 1980. pp. 193-201.
- ROZIN, Paul, FALLON, April E (1987). A Perspective on Disgust. *Psychological Review*, vol. 94, n° 1, 1987. pp. 23-41.
- ROZIN, Paul, FALLON, April, AUGUSTONI-ZISKIND, MaryLynn (1986). The Child's Conception of Food : The Development of Categories of Acceptable and Rejected Substances. *Journal of Nutrition Education*, vol. 18, n° 2, 1986. pp. 75-81.
- ROZIN, Paul, HAIDT, Jonathan, McCAULAY, Clark R. (1993). Disgust. In : Michael Lewis & Jeannette M. Haviland (eds.), *Handook of Emotions*. New York, London : The Guilford Press, 1993. pp. 575-594.

ROZIN, Paul, HAMMER, Larry, OSTER, Harriet, HOROWITZ, Talia, MARMORA, Veronica (1986). The Child's Conception of Food : Differentiation of Categories of Rejected Substances in the 16 Month to 5 Years Age Range. *Appetite*, 7, 1986. pp. 141-151.

ROZIN, Paul, MILLMAN, Linda, NEMEROFF, Carol (1986). Operation of the Laws of Sympathetic Magic in Disgust and Other Domains. *Journal of Personality and Social Psychology*, Vol. 50, n° 4, 1986. pp. 703-712.

ROZIN, Paul, NEMEROFF, Carol J. (1989). The Laws of Sympathetic Magic : A Psychological Analysis of Similarity and Contagion. In : J. Stigler, G. Herdt & R. A. Schweder (eds), *Cultural Psychology : Essays on Comparative Human Development*. Cambridge (UK) : Cambridge University Press, 1989. pp. 205-232.

ROZIN, Paul, PELCHAT, Marcia L. (1988). Memories of Mammaries : Adaptations to Weaning from Milk. In : Alan N. Epstein & Adrian R. Morrison (eds.) : *Progress in Psychobiology and Physiological Psychology*, vol. 13. San Diego, New York, Berkeley, Boston, London, Sydney, Tokyo, Toronto : Academic Press, Inc. Harcourt Brace Jovanovich, Publishers, 1988. pp. 1-29.

SAUSSURE, Ferdinand de. (éd. posthume, 1915). *Cours de linguistique générale*. Paris : Payot, 1972, 1985. ISBN 2-228-50070-4.

SECODIP (1992). Supplément à la lettre de SECODIP Informations, n° 14, avril 1992. Société d'Etudes Consommation Distribution Publicité, Chambourcy.

SERRES, Michel (1968). *Le système de Leibniz et ses modèles mathématiques*. Paris : P.U.F.

SHAAL, Benoist, BLOCH, Henriette (1992). Les préférences chimio-sensorielles du nouveau-né : déterminants prénataux. In : Ismène Giachetti (éd.), *Plaisir et préférences alimentaires*. CNERNA - CNRS. Paris : Polytechnica, 1992. pp. 121-145. ISBN 2-84054-001-0.

SHANNON, Claude E. , WEAVER, Warren (1948). *The Mathematical Theory of Communication*. Illini Books edition, University of Illinois Press, 1963. ISBN 0-252-72548-4.

SHARMAN, Anne (1977). Les nourritures de Padhola. In : Jessica Kuper (ed.), *La cuisine des ethnologues*. Paris : Territoires, Bibliothèque Berger-Levrault, 1981. pp. 115-119. ISBN 2 7013 0422 9.

SHERIF, Muzafer (1971). Influence du groupe sur la formation des normes et attitudes. (1947). Trad. fr. In : Faucheux, Claude & Moscovici, Serge (éds.). *Psychologie sociale théorique et expérimentale*. Paris : EHESS, Mouton, coll. Les textes sociologiques, 8. 1971. pp. 207-226.

SIMMEL, Georg (1918). *Sociologie et épistémologie*. Paris : P.U.F. , 1981. ISBN 2-13-036917-0.

SINON, E., EVERO, I & BEN TROVATO, A. (1948). Psychopathological Description of *La Furia di Caruso*. *Folia clin. oto-rhinolaryngol., Foun-Tataouine* 6, 1948. pp. 362-342.

SPERBER, Dan (1989). L'étude anthropologique des représentations : problèmes et perspectives. In : Jodelet, Denise (éd.), *Les représentations sociales*. Paris : P.U.F. , 1989. pp. 115-130. ISBN 2 13 042102 4.

SPINOZA, Baruch (1677). *Ethique*. Trad. Raoul Lantzenberg. Paris : Flammarion, 1947.

SPITZ, René A (1953). Aggression : Its Role in the Establishment of Object Relations. In : Lowenstein, R. M. (ed.), *Drives, Affects, Behavior*. New-York : International Universities Press, 1953.

SPITZ, René A (1965). *De la naissance à la parole. La première année de la vie*. Paris : P.U.F. , Bibliothèque de Psychanalyse, 1968. 1ère ed. angl. 1965.

STEINER, J. E. (1977). Facial Expressions of the Neonate Infant Indicating the Hedonics of Food-related Chemical Stimuli. In : W. Weiffenbach (ed.), *Taste and Development : The Genesis of Sweet Preference*. Bethesda, 1977. (DHEW Publ. n° (NIH) 77-1068). pp. 173-189.

STEINMETZ, Rudy (1988). Conceptions du corps à travers l'acte alimentaire aux XVIIe et XVIIIe siècles. *Revue d'histoire moderne et contemporaine*. Tome XXXV, janvier-mars 1988. pp. 3-35. CPPAP n° 52558.

STELLAR, Eliot, HENNING, Susan J. , RODIN, Judith, ROZIN, Paul, WILSON, G. Terry. (1980). Nutrition, Behavior, and the Life Cycle. *Appetite*, 1, 1980. pp. 321-331.

STOETZEL, Jean (1963). *La psychologie sociale*. Paris : Flammarion, 1963.

SYLVANDER, Bertil (1988). *L'alimentation service : résultats d'enquêtes*, Toulouse : INRA, Économie et sociologie rurale, 1988.

THORPE, W. H. (1965) Le jeu chez les animaux. In : Julian Huxley (éd.), *Le comportement rituel chez l'homme et l'animal*. Paris : Gallimard, 1971. pp. 99-111.

TINCQ, Henri (1994). Les croyances floues des Français. *Le Monde*, n° 15330, 12 mai 1994. pp. 1 et 12-13.

TINTLAND, Franck (1986). Les individus ont-ils le droit d'exister ? Réflexions sur les conditions d'intelligibilité des êtres indivisibles. In : *Le même et l'autre. Recherches sur l'individualité dans les sciences de la vie. Fondements des sciences*. Paris : Editions du CNRS, 1986. p 74.

TREMOLIERES, Jean (1973). *Nutrition. Physiologie, comportement alimentaire*. Paris : Dunod, 1973.

TROGNON, Alain (1991). L'interaction en général : sujets, groupes, cognitions, représentations sociales. *Connexions*, n° 57, 1991. pp. 9-25.

TROGNON, Alain, LARRUE, Janine (1988). Les représentations sociales dans la conversation. *Connexions*, n° 51, 1988. pp. 51-70.

VAN HOOFF, J. A. R. A. M. (1967) Les expressions faciales des singes catarhiniens et des anthropoïdes. In : Desmond Morris (éd.), *L'éthologie des primates*. Bruxelles : Editions complexe. 1978. pp. 14-79. ISBN 2-87027-029-1.

VERGES, Pierre (1992). L'évocation de l'argent. Une méthode pour la définition du noyau central de la représentation. *Bulletin de Psychologie*. Tome XLV, n° 405, janvier-février 1992. pp. 203-209.

VERGES, Pierre (1994). Approche du noyau central : propriétés qualitatives et structurales. In : Guimelli, C. (éd.), *Structures et transformations des représentations sociales*. Neuchâtel : Delachaux et Niestlé, 1994. pp. 233-253. ISBN 2 603 00945 1.

VON FOERSTER, H. (1981). *Observing Systems*. Intersystems Publications, 1981.

VON GLASERFELD, Ernst (1988). Introduction à un constructivisme radical. In : Paul Watzlawick (éd.), *L'invention de la réalité, contributions au constructivisme*. Paris : Seuil, 1988. pp. 19-43.

VON UEXKÜLL, Jacob (1921). *Mondes animaux et monde humain*. Suivi de *Théorie de la signification*. Paris : Médiations, Gonthier, 1965.

WAGNER, Wolfgang (1994a). The Fallacy of Misplaced Intentionality in Social Representation Research. Manuscrit non publié, Université de Linz, Autriche, 26 p. 1994.

WAGNER, Wolfgang (1994b). Social Representations, Group Affiliation, and Projection : Knowing the Limits of Validity. Dactylographié, 23 p. A paraître dans : *European Journal of Social Psychology*, 1994.

WAGNER, Wolfgang (1994c). Description, Explanation and Method in Social representation research. Dactylographié en anglais, 29 p. A paraître dans Guareschi & Jovkelovitch (eds), *As representações sociais*. Sao Paulo, 1994.

WAGNER, Wolfgang, ELEJABARRIETA, Fran (1994). How the Sperm Dominates the Ovum - Metaphorical Knowing in the Social Representation of Conception. Manuscrit non publié, Université de Linz, Autriche, 28 p. 1994.

WARNESSON, Isabelle (1985). Applied Linguistics : Optimization of Semantic Relations by Data Aggregation Techniques. *Journal of Applied Stochastic Model and Data Analysis*, vol. 1, n° 2, 1985. pp. 121-143.

WATIEZ, Marie (1992). *Approche psychosociologique du processus de socialisation alimentaire chez l'enfant français. Etude du rôle de la publicité télévisée dans la formation des représentations sur l'alimentation*. Thèse de doctorat sous la direction de H. Touzard (Paris V - Sorbonne). Atelier National de reproduction des thèses. Université de Lille. 1992.

WAYSFELD, Bernard (1991). Les troubles du comportement alimentaire. In : Pierre Chambat (éd.), *Modes de consommation, mesure et démesure*. Paris : Editions Descartes, coll. Université d'été, 1991. pp. 87-100. ISBN 2 909728 00 5.

WEBER, Max (1920). *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*. Paris : Plon, 1967. ISBN 2 86917 009 2.

WEINBERG, Achille (1991). Les sciences cognitives : de nouvelles sciences de l'esprit ? *Sciences Humaines*, n° 8, juillet 1991. p. 28. ISSN 0996-6994.

WHORF, Benjamin Lee (1927). On the Connection of Ideas. In : John B. Carroll (ed.), *Language, Thought and Reality*. Cambridge (Massachusetts) : The MIT Press, 1956. pp. 35-39. ISBN n° 0 262 73006 5.

WHORF, Benjamin Lee (1936). A Linguistic Consideration of Thinking in Primitive Communities. In : John B. Carroll (ed.), *Language, Thought and Reality*. Cambridge (Massachusetts) : The MIT Press, 1956. pp. 65-86. ISBN n° 0 262 73006 5.

WINDISH, Uli (1989). Représentations sociales, sociologie et sociolinguistique. In : Jodelet, Denise (éd.), *Les représentations sociales*. Paris : P.U.F. , 1989. pp. 169-183.

WITTGENSTEIN, Ludwig (1958). *Le cahier bleu*. Paris : Gallimard, 1965.

WITTGENSTEIN, Ludwig (1921). *Tractatus logico-philosophicus*. Paris : Gallimard, 1961. ISBN 2 07 035624 1.

YU SHUO (1993). Mise en scène des relations lors d'un banquet chinois. *Archives Européennes de Sociologie*, XXXIV, 1993. pp. 17-40.

YVON, François (1989). *Etude sur les comportements alimentaires : les corps gras solides*. Rapport CRÉDOC, Département Prospective de la Consommation.

YVON, François (1990). *L'analyse lexicale appliquée à des données d'enquête : état des lieux*. Paris : CREDOC, Cahier de recherche, n° 5, 1991.

ZAFIROPULO, Jean (1967). *L'âme des choses*. Paris : Editions Les Belles Lettres. Collection d'études anciennes, 1967.

ZEEG, O & PUSS, I. K. (1931). On the Fanatic Demonstration of Music Lovers. *J. behav. developm. Psychobiol.* 31, 1931. pp 1-13.

ZIPF, G. K. (1974). *La psychobiologie du langage*, Paris : RETZ-CEPL.

ZITTOUN, C. , FISCHLER, C. (1992). Boulimie et épidémiologie. *L'encéphale*, XVIII, 1992. pp. 407-412.

Index des auteurs

—A—

Abel 42
Abelson 103
Abramovici 25
Abric 46; 52; 53; 133; 164; 175; 176
Aimez 269
Akuto 320
Albert-Llorca 210; 223
Alland 221; 222; 388; 390; 396; 402
Allport 210
Anaxagore 211
Ancori 99
Andrew 60
Anzieu 187; 243
Aristote 211
Arnheim 60; 74
Asch 75; 76; 224
Asimov 158
Aucouturier 249; 251; 254; 277
Augustoni-Ziskind 27
Aulagnier 231

—B—

Bailly 281
Balzac 236
Barthes 112; 277
Bataille 229; 230; 236
Bateson 32; 91; 246; 382; 387; 388
Beauchamp 32; 372
Beaudouin 25; 149; 153; 155; 165; 170; 219; 315; 372
Bedecarrax 156
Bedhioufi 227
Bellisle 73

Bender 319
Benguigui 286; 314
Benzécri 71; 139
Berger 79
Berthomieu 25
Bertrand 25
Betbèze 196; 331; 401
Binet 59
Biraben 206; 220
Birch 195; 293; 310; 358; 372
Bleuler 243
Bloch 294
Blundell 200; 260; 280; 382
Boe 281
Bohr 143
Boltanski 286; 314
Booth 280
Borges 46; 149; 158; 246; 247
Bouis 23
Bourdieu 252
Brunet 94; 299

—C—

Cabanac 354
Calvo 34
Caron 310; 318
Caron-Pargue 310; 318
Chabert 27
Chadeau 22
Challamel 195
Chamboredon 252
Charcot 69; 70; 118
Charlon Jacquier 311
Chiva 32; 184; 195

Claudian 34
Clémence 10; 11; 139
Codol 68; 137; 270
Collerie de Borely 25; 358; 372
Combris 25
Condorcet 156
Constant 155; 164
Cordier 169; 308; 309
Coué 100
Crawford 49
CRÉDOC 303
Cyrulnik 61; 195

—D—

de Beaurepaire 32
de Garine 34; 223
de Saussure 56; 136; 137
Deffuant 156
Deforge 99; 103
Delas 29
Delas-Simon 29
Deroubaix 156
Desbrousses 309
Descartes 206
Deschamps 76
Desor 32
Deutsch 96
Devereux 43
Di Giacomo 139; 299
Doise 10; 11; 36; 44; 48; 50; 51; 52; 53; 76; 96; 139; 291
Douglas 33; 223; 279
Drewnowski 285
Dubois 55
Durkheim 12; 35; 36; 37; 38; 39; 41; 43; 46; 53; 71; 96;
128; 191; 193; 245

—E—

Eco 79

Eibl-Eibesfeldt 133
Einstein 317
Elejabarrieta 208; 216
Elner 354
Engel 25
Ervin 31
Evans-Pritchard 41; 224
Eymard-Duvernay 330
Eysenck 36

—F—

Fallon 27; 115; 210
Fantino 311
Fénelon 299; 335
Fischler 21; 22; 23; 24; 30; 31; 32; 33; 34; 112; 130; 152;
186; 197; 201; 209; 210; 218; 228; 288; 289; 291; 319;
387; 397; 399
Flament 46; 53; 68; 77; 118; 133; 139; 156; 164; 185; 270;
299; 308
Flandrin 30; 220
Flaubert 106
Fortune 210
Foucault 146
Frazer 201
Freud 10; 32; 36; 41; 42; 43; 47; 73; 104; 108; 115; 188;
191; 194; 203; 209; 228; 237; 242; 243; 389

—G—

Galien 289
Gandhi 212
Garb 31
Garcia 31
Gaulin 354
Gerard 96
Giachetti 34; 174
Goffman 90
Goldmann 99
Green 32

Greiner 49
Greiveldinger 288
Grice 16; 90; 250; 270; 308
Grignon 182
Grize 47; 105; 153
Grossberg 230
Grusenmayer 94
Guimelli 133; 139; 170; 243; 269; 270; 297; 395
Guy-Grand 269

—H—

Haidt 33
Haire 224
Halbwachs 40; 191; 245; 291
Hammel 112
Hammer 115
Harré 128
Hécaen 70
Hegel 101
Heisenberg 109; 142; 143
Herzlich 300
Hewstone 50; 105
Hinde 60
Hocart 76
Horowitz 115
Houseman 217
Hugues 354

—I—

Infeld 317
INSEE 25; 179
Itani 33
Itéanu 217

—J—

Jahoda 51; 393
Jégou 282

Jodelet 36; 39; 40; 45; 46; 50; 52; 53; 54; 75; 105; 118;
211
Johnson-Laird 68
Juan 251
Jung 10; 191; 197; 207

—K—

Kaës 104; 108
Kaplan 180
Katz 397
Kawai 33
Keane 36
Klein 228
Koelling 31
Köhler 32
Köster 294

—L—

La Mettrie 206
Laboissière 281
Laborit 388
Lage 75
Lahlou 11; 23; 25; 26; 59; 115; 155; 159; 170; 219; 251;
277; 314; 322; 323; 390; 399; 400; 401
Lahnsteiner 208; 216
Lalanne 23
Lalljee 103
Lamarck 191; 198; 199
Lambert 25; 26; 228; 289
Lamiraud 28
Lancaster 212
Lanteri-Laura 70
Laplanche 204
Larrue 129; 245
Lautrey 313
Lavergne 23
Lazorthes 122; 123
Le Bouedec 139

Le Magnen 280
Le Ny 169
Le Robert Électronique 67; 132; 145; 159; 160; 161; 162;
163; 171; 172; 182; 183; 187
Le Roux 155
Lebart 11; 139; 156; 335
Lehvenstein 156
Levi-Strauss 33; 180; 277
Levy-Bruhl 41; 42
Lewin 21; 280; 332
Linné 246
Lion 288
Litton 51
Lorenz 133
Lorenzi-Cioldi 10; 11; 139
Luckmann 79

—M—

Mac Leod 313
Maffre 331
Maisonneuve 288; 329
Malinowski 384
Maller 32; 372
Marchand 139
Marcotorchino 156
Marmora 115
Martinet 58; 135
Maslow 25; 30; 175
Matalon 251
Mathias 30
Mauget 229
Mauss 42
McCauley 33
McCulloch 116
Mead 21
Meigs 203
Merleau-Ponty 62
Meschonnic 158

Meyer 23
Michaud 156
Michels 23
Milgram 77
Millman 210
Minsky 73; 90; 228
Moles 277
Molière 186; 278
Moliner 308
Moreira 23
Morineau 335
Moscovici 9; 10; 11; 12; 22; 35; 36; 37; 39; 40; 41; 43; 44;
45; 46; 48; 50; 51; 57; 62; 75; 76; 84; 93; 96; 105; 108;
109; 113; 129; 175; 197; 208; 213; 215; 222; 229; 237;
286; 318; 393
Mounin 55; 58; 130; 132
Mugny 76
Muller 140

—N—

Naffrechoux 75
Nahoum-Grappe 188
Nassikas 112
Nemeroff 203; 210; 224; 225; 227
Newcomb 45; 93
Nicolaidis 280

—O—

Occhipinti 225
Ogden 55

—P—

Pallaud 33
Palmonari 36; 246
Parain-Vial 60
Passeron 252
Paucard 106; 241
Paulhan 70; 71

Pavlov 31; 32; 72
Pelchat 32
Penfield 73; 122
Perec 33
Perrier 281
Piaget 43; 47; 237
Pigamo 155; 164
Poirier 50; 51; 60
Pombeni 246
Pontalis 204
Potter 51
Pribram 312
Prigogine 200
Proudhon 197
Puisais 32
Puss 33
Pynson 22; 289

—R—

Raichle 127
Ramos 139
Rappaport 388
Reinert 10; 11; 15; 65; 139; 151; 155; 164; 260; 273; 300
Rey 159
Richard 55; 208
Rocheblave-Spenlé 329
Roqueplo 87
Rorshach 381
Rosch 146; 263
Rouquette 69; 133; 139; 170; 269; 270; 297
Roy 22
Rozin 27; 31; 32; 33; 34; 115; 193; 197; 201; 202; 203;
210; 223; 224; 225; 227; 293; 354; 372; 397

—S—

Salem 139
Savariaux 281
Schulkin 31; 34; 354

Schwartz 281
SECODIP 22
Senderens 28
Serres 6
Severi 384
Shaal 294
Shank 318
Shannon 140; 234
Shelley 247
Sherif 77; 109
Siegal 225
Simmel 37; 41; 93; 200
Sinon 33
Skinner 72
Sperber 49; 90; 159
Spinoza 71; 72; 73; 137; 191; 386
Spitz 32; 71; 191; 193; 194; 196; 237
Steiner 195
Steinmetz 288
Stellar 34; 195; 398
Stoetzel 329
Stunkard 31
Sylvander 26; 289

—T—

Thévenot 330
Thorpe 91
Tincq 225
Trémolières 210; 223; 224
Trognon 129; 245
Turner 32

—V—

Van Hoof 60
Vergès 118; 139
Vignaux 215
Virilio 73
Von Glasersfeld 106; 393

Von Uexküll 78; 95; 112; 158

Wittgenstein 59; 130; 136

—W—

—Y—

Wagner 75; 88; 208; 216; 248; 362; 367; 376

Yahvé 223

Warnesson 156

Yu 30

Watiez 398; 402

Yvon 170; 219; 251; 314; 363

Wattrelot 136

—Z—

Weaver 140; 234

Weber 41

Zafiropulo 79

Weinberg 115

Zavalloni 96

Whorf 70; 128; 130; 131; 244; 247; 257

Zeeg 33

Wilson 90

Zipf 165

Windish 105; 106

Zittoun 24

Table

REMERCIEMENTS.	2
SYNTHESE :	6
ABSTRACT :	7
I. INTRODUCTION	9
II. POURQUOI IL FAUT ETUDIER LES REPRESENTATIONS DE L'ALIMENTATION.....	20
II.1. LES REPRESENTATIONS ALIMENTAIRES : UN ENJEU ECONOMIQUE	24
II.2. L'ALIMENTATION, FONCTION ESSENTIELLE A LA VIE ET MODELE DE RAPPORT AU MONDE	29
III. LES REPRESENTATIONS SOCIALES	35
III.1. LA GENESE DE LA NOTION DE REPRESENTATION SOCIALE.....	37
<i>III.1.1. L'approche socio-psychologique des origines : les travaux de Durkheim</i>	<i>37</i>
<i>III.1.2. L'approche psycho-sociale : le travail fondateur de Moscovici.....</i>	<i>40</i>
III.2. REPRESENTATIONS ET MONDE VECU	45
<i>III.2.1. Les fonctions pragmatiques et sociales des représentations mentales.....</i>	<i>46</i>
<i>III.2.2. Un concept aux dimensions multiples.....</i>	<i>50</i>
<i>III.2.3. Le problème de la communication des représentations.....</i>	<i>55</i>
III.3. UNE FORMULATION COMBINATOIRE DE LA REPRESENTATION SOCIALE	59
<i>III.3.1. La Formalisation en Relativité Complète</i>	<i>59</i>
<i>III.3.2. La représentation en FRC.....</i>	<i>65</i>
<i>III.3.3. Traduction psychologique.....</i>	<i>69</i>
<i>III.3.4. La Représentation sociale en FRC</i>	<i>74</i>
IV. L'ACTUALISATION SI/ALORS, CLE DU FONCTIONNEMENT DES REPRESENTATIONS	80
IV.1. ACTUALISATION DES REPRESENTATIONS ET COMMUNICATION	84
IV.2. SI/ALORS ET ACTION SUR LE MONDE	98
IV.3. SI/ALORS ET CATEGORISATION DES OBJETS DU MONDE	110
V. L'ETUDE STATISTIQUE DES REPRESENTATIONS SOCIALES.....	117
V.1. QU'EST-CE QUE LA FORME D'UNE REPRESENTATION ?.....	119
<i>V.1.1. Le problème figuré sous forme graphique.....</i>	<i>119</i>
<i>V.1.2. L'expression des représentations sociales dans la langue naturelle.....</i>	<i>128</i>
V.2. UNE THEORIE DE L'INTERPRETATION DES CORPUS	139
<i>V.2.1. Fondements épistémologiques.....</i>	<i>140</i>
<i>V.2.2. Construction analogique des paradigmes sémantiques.....</i>	<i>143</i>
<i>V.2.3. Construction empirique des paradigmes par analyse lexicale</i>	<i>146</i>

V.3. NOS CHOIX TECHNIQUES.....	154
VI. MANGER TEL QUE L'EVOQUE UN DICTIONNAIRE.....	157
<i>VI.0.1. Construction du corpus</i>	159
<i>VI.0.2. Traitement du corpus</i>	163
<i>VI.0.3. Analyse</i>	164
VI.1. LE PARADIGME DE BASE DU MANGER.....	165
VI.2. ANALYSE SUR LE CORPUS COMPLET DES EVOCATIONS DU DICTIONNAIRE.....	170
<i>VI.2.1. Structure du lexique</i>	170
<i>VI.2.2. Les noyaux de base du manger</i>	172
VII. GENESE DE LA REPRESENTATION DU MANGER : DU BIOLOGIQUE AU PSYCHOSOCIAL .	191
VII.1. L'EPIGENESE DU PARADIGME D' ASSIMILATION.....	192
VII.2. LE PARADIGME D'INCORPORATION COMME OUTIL DE Pensee.....	196
VII.3. LE PRINCIPE D'INCORPORATION.....	201
VII.4. LE PRINCIPE D'ECONOMIE PSYCHIQUE.....	208
VII.5. INCORPORATION ET ASSIMILATION.....	209
VII.6. LA SOCIALISATION DES REPRESENTATIONS.....	214
VII.7. QUELQUES EFFETS INATTENDUS DE L'APPLICATION DES SCRIPTS REPRESENTATIONNELS : CROYANCES ET MAGIE	221
VII.8. INCORPORATION ET SAVOIR.....	230
VII.9. INTERET DE L'ANALYSE LEXICALE DES PARADIGMES.....	236
VIII. LES REPRESENTATIONS CHEZ LES CONSOMMATEURS.....	238
VIII.1. LE RECUEIL D'EVOCATIONS PAR ASSOCIATIONS LIBRES AUPRES DES INDIGENES.....	239
<i>VIII.1.1. L'association libre</i>	241
<i>VIII.1.2. Associations idiosyncrasiques et connexions sociales</i>	244
<i>VIII.1.3. Le centrage des réponses sur les noyaux de base</i>	247
<i>VIII.1.4. Les biais d'expression linguistique</i>	251
VIII.2. QU'EST-CE QUE MANGER EVOQUE CHEZ LES CONSOMMATEURS ?.....	258
<i>VIII.2.1. Approche globale du corpus des évocations</i>	259
<i>VIII.2.2. Les noyaux de base du "manger" indigène</i>	261
IX. L'ORIENTATION PRAGMATIQUE : CE QUE BIEN_MANGER VEUT DIRE.....	272
IX.1. APPROCHE GLOBALE DU CORPUS.....	274
IX.2. LES NOYAUX DE BASE DU BIEN_MANGER.....	277
<i>IX.2.1. Classe 1 : entrée-plat principal-fromage-dessert (15 à 19%)</i>	278
<i>IX.2.2. Classe 2 : manger à sa faim (10 à 14%)</i>	279
<i>IX.2.3. Classe 3 : manger ce qu'on aime (14 à 17%)</i>	285
<i>IX.2.4. Classe 4 : pas trop de graisse et de sucre (11 à 13%)</i>	286
<i>IX.2.5. Classe 5 : équilibré (16 à 20%)</i>	289

IX.2.6. Classe 6 : petits plats (4 à 6%)	293
IX.2.7. Classe 7 : convivial (12 à 14%)	295
I.2.8. Classe 8 : restaurant (6 à 8%).....	296
IX.3. REPRESENTATION, SCRIPTS ET SCHEMES	297
IX.4. LA REPRESENTATION DE LA REPRESENTATION	300
IX.4.1. La construction d'un espace de représentation.....	300
IX.4.2. La représentation linguistique	310
IX.5. LES DIFFERENCES ENTRE INDIVIDUS.....	320
X. LES COMPORTEMENTS ALIMENTAIRES.....	322
X.1. MODELISATION ET ANALYSE DU COMPORTEMENT ALIMENTAIRE	324
X.1.1. La chaîne de transformation alimentaire	324
X.1.2. Une méthode de segmentation des processus de consommation	332
X.2. DESCRIPTION DES DIFFERENTS TYPES DE CONSOMMATEURS	338
X.2.1. Célibataire campeur (6,7% des ménages).....	339
X.2.2. Urbain moderne (10,3%)	341
X.2.3. Rural domestique (13,6%).....	343
X.2.4. Familial (21,8%).....	345
X.2.5. Bien installé (20,9%).....	347
X.2.6. Traditionnel âgé (16,0%)	349
X.2.7. Isolé (10,3%).....	351
X.2.8. Tableau d'ensemble des processus	353
X.2.9. Analyse globale	354
XI. COMPORTEMENTS ET REPRESENTATIONS	362
XI.1. LES TRAITs LEXICAUX TYPIQUES DES PROCESSUS	363
XI.1.1. Célibataire campeur	363
XI.1.2. Urbain moderne	364
XI.1.3. Rural domestique	365
XI.1.4. Familial.....	366
XI.1.5. Bien installé	366
XI.1.6. Traditionnel âgé.....	367
XI.1.7. Isolé.....	368
XI.2. LES TRAITs COMPORTEMENTAUX TYPIQUES DES FACETTES DE LA REPRESENTATION	368
XI.2.1. Les facettes du Bien_manger	368
XI.2.2. Caractérisation comportementale des facettes de la représentation	371
XI.2.3. La représentation est relativement constante dans une population	374
XI.2.4. Lien entre comportements et associations verbales sur le beurre et le sucre	378
XI.3. ANALYSE GLOBALE.....	380

<i>X.3.1. Les différentiations trophiques des représentations</i>	381
<i>XI.3.2. Ecologie des représentations</i>	386
XII. CONCLUSION	393
BIBLIOGRAPHIE	404
INDEX DES AUTEURS	433
TABLE	439
TABLE DES GRAPHIQUES	443
TABLE DES ANNEXES :	447

Table des graphiques

LE TRIANGLE PSYCHOSOCIAL (D'APRES MOSCOVICI, 1984)	45
L'ESPACE D'ETUDE DES REPRESENTATIONS SOCIALES (D'APRES JODELET, 1989, P. 45).....	54
LE TRIANGLE SEMIOTIQUE	56
UNE TENTATIVE POUR COMBINER LE TRIANGLE SEMIOTIQUE ET LE TRIANGLE PSYCHOSOCIAL	57
UNE FIGURATION TOPOLOGIQUE DE LA REPRESENTATION (1)	66
UNE FIGURATION TOPOLOGIQUE DE LA REPRESENTATION (2)	66
UNE FIGURATION TOPOLOGIQUE DE LA REPRESENTATION (3)	68
LE SCHEMA DE LA CLOCHE DE CHARCOT. D'APRES HECAEN ET LANTERI-LAURA, 1983.....	70
LA REPRESENTATION SOCIALE COMME INTERSECTION DE MONDES SUBJECTIFS	74
LA LIMITATION DE L'ETENDUE DU PHENOMENE PAR LA PERCEPTION DE L'OBSERVATEUR	81
LA PRODUCTION DE SEQUENCES PROVIENT DE LA LIMITATION DU CHAMP DE L'OBSERVATEUR	82
UNE TENTATIVE POUR COMBINER LE TRIANGLE SEMIOTIQUE ET LE TRIANGLE PSYCHOSOCIAL	85
LA SUPPRESSION DU REFERENT	86
LA COMMUNICATION EN FRC : MODELE SOUS-JACENT (REPRESENTATION TOPOLOGIQUE).....	86
LA COMMUNICATION SYMBOLIQUE D'ALBERT VERS BARNABE	88
LA COMMUNICATION SYMBOLIQUE D'ALBERT VERS BARNABE (DETAIL)	89
LA COMMUNICATION SYMBOLIQUE MEDIATISEE D'ALBERT VERS BARNABE	90
PROPAGATION DE LA REPRESENTATION DANS LA COMMUNICATION	94
CARTE DE LA RUE NORMANDY TRACEE PAR ANTHONY, UN ECOLIER DE ROXBURY, MASSACHUSETTS. D'APRES DOWNS & STEA 1977.....	120
CARTE DE LA RUE NORMANDY TRACEE PAR JEROME, UN AUTRE ECOLIER DE ROXBURY, MASSACHUSETTS. D'APRES DOWNS & STEA 1977.....	121
AIRES CORTICALES MOTRICES ET SENSITIVES ET REPRESENTATION CORTICALE DES FONCTIONS MOTRICES ET DES TERRITOIRES SENSITIFS. D'APRES LAZORTHES (1986, P. 36)	122
CARTE DES ETATS-UNIS VUE PAR UN TEXAN. D'APRES DOWNS & STEA 1977.....	124
REPRESENTATION HUMORISTIQUE : LE POINT DE VUE DU LONDONIEN SUR LE NORD DE LA GRANDE-BRETAGNE. D'APRES DOWNS & STEA, 1977.	125
REPRESENTATION DU MONDE D'UN FRANÇAIS MOYEN, CARICATURE IMAGINAIRE	127
LE PROCESSUS D'EXPRESSION D'ENONCES LINGUISTIQUES	131
LA DECOMPOSITION DU PARADIGME "BELLE MARQUISE"	132
PROCEDURE DE RECUEIL DES INSTANCIATIONS EN LANGUE NATURELLE A PARTIR D'UNE SOURCE DE CONNAISSANCES	138
LES CHEMINS DE L'ASSOCIATION LIBRE	139
LE PROCESSUS D'EXPRESSION D'ENONCES DESCRIPTIFS	142
DIFFERENTS TYPES DE REGULARITES EMERGEANTES DANS LES ANALYSES STATISTIQUES	142
L'EFFET DE PARADIGME DANS LA CLASSIFICATION	151
CONSTITUTION DES CORPUS TIRES DU DICTIONNAIRE	161

COURBE DE REPARTITION DES FREQUENCES D'OCCURRENCES DES MOTS REDUITS DANS LE CORPUS DES DEFINITIONS (ECHELLE LOGARITHMIQUE)	165
ARBORESCENCE DES CLASSES DU PARADIGME DE BASE DE "MANGER" D'APRES LE GRAND ROBERT	168
LE PARADIGME DE BASE DU "MANGER" D'APRES LE GRAND ROBERT	168
LE PARADIGME DE BASE DU "MANGER" D'APRES LE GRAND ROBERT : LES CLASSES REPLACEES DANS UN CADRE CONCEPTUEL	169
INDICATEURS STATISTIQUES DE CARACTERISATION DES CORPUS UTILISES	171
REPARTITION DES OCCURRENCES DES FORMES REDUITES DANS LE CORPUS "MANGER" DU GRAND ROBERT.....	171
ARBRE DE CLASSIFICATION DE L'ANALYSE DU CORPUS "MANGER" DU GRAND ROBERT.....	172
ARBRE DE LA CLASSIFICATION DESCENDANTE EFFECTUEE SUR LE CORPUS REDUIT PAR ANALYSE SYNTAXIQUE	185
"MANGER" D'APRES LE GRAND ROBERT : LES CLASSES REPLACEES DANS UN CADRE CONCEPTUEL.....	189
"MANGER" D'APRES LE GRAND ROBERT : LES CLASSES EN VUE SUBJECTIVE	190
SCHEMA SIMPLIFIE DE L'HISTORIQUE DU FLUX D'INFORMATION TRANSMIS PAR LA CULTURE (D'APRES ROZIN, 1982).....	197
ARBORESCENCE DES CLASSES TIREES DE L'ANALYSE DES REPONSES A LA QUESTION "UN PETIT DEJEUNER IDEAL, A QUOI ÇA VOUS FAIT PENSER ?" SUR UN ECHANTILLON DE 1000 PERSONNES	220
LES CONSTITUANTS DU PETIT DEJEUNER FRANÇAIS - PANEL TAYLOR NELSON	221
"SI JE MANGE L'OBJET ALORS JE ME REMPLIS DE LUI"	226
LE PROCESSUS D'ASSIMILATION.....	232
LE PROCESSUS DE COMMUNION.....	233
LE PROCESSUS NAÏF DE CONNAISSANCE	233
LE PROCESSUS NAÏF DE COMMUNICATION	234
LA COMMUNICATION SELON SHANNON ET WEAVER.....	234
LA COMMUNICATION EN FRC : MODELE SOUS-JACENT (REPRESENTATION ARTICULATOIRE).....	235
LA COMMUNICATION EN FRC : MODELE SOUS-JACENT (REPRESENTATION TOPOLOGIQUE).....	235
DIFFERENTS TYPES DE REGULARITES EMERGEANTES DANS LES ANALYSES STATISTIQUES	240
LES CHEMINS DE L'ASSOCIATION LIBRE	249
COURBE DE REPARTITION DES OCCURRENCES DE FORMES DANS LE CORPUS "MANGER" INDIGENE (ECHELLE LOGARITHMIQUE).....	260
ARBRE DE CLASSIFICATION ISSU DE L'ANALYSE DU CORPUS "MANGER" INDIGENE.....	261
"MANGER" INDIGENE : LES CLASSES REPLACEES DANS UN CADRE CONCEPTUEL.....	262
RAPPEL : "MANGER" D'APRES LE GRAND ROBERT : LES CLASSES REPLACEES DANS UN CADRE CONCEPTUEL.....	262
COURBE DES FREQUENCES DES MOTS DANS LE CORPUS BIEN_MANGER	276
LES CLASSES DU BIEN_MANGER REPLACEES DANS LE SCHEMA CONCEPTUEL	298
L'ESPACE DE CONNOTATIONS DU MANGER : FORME DU NUAGE DE POINTS	301
L'ESPACE DE CONNOTATIONS DU BIEN_MANGER : PROJECTION DES TRAITS LEXICAUX	303
PROJECTIONS DU NUAGE DE POINTS DE L'ESPACE DE CONNOTATIONS DU BIEN_MANGER SUR LES TROIS PREMIERS PLANS FACTORIELS	303

REPRESENTATION DES MOTS TYPQUES DE LA CLASSE ENTREE PLAT CHAUD FROMAGE DESSERT : PROJECTION SUR LE PLAN FORME PAR LES AXES FACTORIELS 1&2	305
REPRESENTATION DES MOTS TYPQUES DES CLASSES RESTAURANT, CONVIVAL, PETITS PLATS, EQUILIBRE, PAS TROP : PROJECTION SUR LE PLAN FORME PAR LES AXES FACTORIELS 2&3.....	306
REPRESENTATION DES MOTS TYPQUES DES CLASSES MANGER A SA FAIM, MANGER CE QU'ON AIME : PROJECTION SUR LE PLAN FORME PAR LES AXES FACTORIELS 2&3	307
REPRESENTATION DES MOTS UTILISES DANS LES REPNSES A BIEN_MANGER : PROJECTION DES CLASSES SUR LE PREMIER PLAN FACTORIEL	308
MISE EN ENCHAINEMENT DU PDB : SCHEMA GENERAL.....	312
ENCHAINEMENT DU PDB : PRESENCE IMPLICITE D'UN NOYAU MOTIVATIONNEL.....	313
ENCHAINEMENT DU PDB : L'EXEMPLE DU CACAHUETES/SNACK.....	313
LE SNACK DE CACAHUETES : PRODUCTION DU TROPISME VERS LE REFRIGERATEUR	315
SCHEMA D'UN PROCESSUS DE TRANSFORMATION.....	326
LA CHAINE DE TRANSFORMATION ECONOMIQUE ALIMENTAIRE	327
LA PHASE D'UTILISATION DANS UN PROCESSUS.....	329
SEGMENTATION DES COMPORTEMENTS PAR PHASE.....	333
SCHEMA GENERAL D'ANALYSE STATISTIQUE DES COMPORTEMENTS ALIMENTAIRES.....	334
LES PROCESSUS DE CONSOMMATION.....	335
LES CELIBATAIRES CAMPEURS	339
LES URBAINS MODERNES.....	341
LES RURAUX DOMESTIQUES	343
LES FAMILIAUX.....	345
LES BIEN INSTALLEES.....	347
LES TRADITIONNELS AGES	349
LES ISOLES	351
LES PROCESSUS DE CONSOMMATION DANS LEURS DIFFERENTES PHASES	354
REPRESENTATION DES PROCESSUS (AXES 1 ET 2) : LES TYPES ET LES TAILLES DE MENAGE.....	357
REPRESENTATION DES PROCESSUS (AXES 1 ET 2) : L'AGE ET LES NIVEAUX DE DIPLOME	358
"POUR CHACUNE DES RAISONS SUIVANTES, DITES MOI SI VOUS, PERSONNELLEMENT, ELLES VOUS INCITENT A ACHETER UN PRODUIT"	360
LES FACETTES DU BIEN_MANGER DANS L'ENQUETE COMPORTEMENTS ALIMENTAIRES.....	369
ANALYSE DES REPNSES A LA QUESTION "POUR VOUS, QU'EST-CE QUE "BIEN MANGER ?" TIREE DE L'ENQUETE 1988 SUR LES COMPORTEMENTS ALIMENTAIRES DES FRANÇAIS	370
FACETTES DE LA REPRESENTATION ET TYPE DE PROCESSUS	372
FACETTES DU BIEN_MANGER ET TYPE DE MENAGE.....	373
CROISEMENT ENTRE FACETTES EXPRIMEES ET PRATIQUE D'UN REGIME DANS LE MENAGE.....	375
CROISEMENT ENTRE FACETTES EXPRIMEES ET TYPE DE PREPARATION DES REPAS DANS LE MENAGE.....	375
CROISEMENT ENTRE FACETTES EXPRIMEES ET TYPE DE REPAS DANS LE MENAGE	376

CROISEMENT ENTRE FACETTES EXPRIMEES ET FREQUENTATION DU RESTAURANT	377
LES FACETTES DE LA REPRESENTATION PAR TYPE DE PROCESSUS (REPRESENTATION CLASSIQUE EN HISTOGRAMMES BARRE).....	384
LES FACETTES DE LA REPRESENTATION PAR TYPE DE PROCESSUS (REPRESENTATION SOUS FORME DE VISAGES SIMPLIFIES)	385
LA SELECTION DANS LE MONDE REEL PORTE SUR LES COMPORTEMENTS ET NON SUR LES REPRESENTATIONS	390

Table des annexes :

NB : cette pagination correspond évidemment à celle du tome d'annexes